DC
198
.A3
A2
1893
v.6
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Ottawa

https://archive.org/details/mmoiresdemadam06abra

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

TOME SIXIEME

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR NAPOLÉON, LA RÉVOLUTION

LE DIRECTOIRE

LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION

TOME SIXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES 6,

MEMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

CHAPITRE PREMIER

Portrait de Madame mère. — Walter Scott. — Son *Histoire de Napoléon*. — Elle est fausse. — Sa réponse au maréchal Macdonald. — Les amis et les ennemis. — On ne peut contenter tout le monde. — Galerie de tableaux ouverte avant l'exposition. — Toilette de Madame. — La duchesse de Chevreuse. — Jugement de Madame. — L'hôtel de Luynes. — Paoli et Pozzo di Borgo, ou les ennemis. — Vie retirée de Madame. — Conduite des ministres. — Torts de l'empereur. — Junot dans les Apennins. — Maison de Madame. — C'est aujourd'hui le ministère de la guerre. — Anciens souvenirs. — La maréchale Soult. — Maison d'honneur de Madame mère. — Mme de Fontanges. — Mme de Fleurieu. — Les vieux mentons et les vieux nez. — M. de Fleurieu tuant les perdrix au vol sans fusil. — — Mme de Bressieux. — Mme de Saint-Pern. — Son portrait. — Mme Dupuis. — Mlle de Launay. — Son portrait. — Les chambellans et les écuyers. — M. de Beaumont. — Son portrait. — M. de La Ville. — Son portrait.

De toutes les biographies qui ont été faites sur les princesses de la famille de l'empereur, aucune peut-être n'est plus ridiculement menteuse que celle de *Madame mère*. Je l'ai non seulement connue pendant le temps où j'étais auprès d'elle, mais bien antérieu-

rement à cette époque : je puis donc, je crois, parler de Madame et la faire juger enfin d'après une *ressemblance positive*. C'est une des figures importantes entourant le portrait de l'empereur. Sa mère doit être connue pour ce qu'elle est véritablement, et je regarde cette tâche comme un devoir.

Lorsque Walter Scott écrivit son *Histoire de Napoléon*, il vint en France, comme on sait, pour recueillir des documents sur son héros, peut-être devrais-je dire sur la victime de sa plume. Un de nos maréchaux, le duc de Tarente, je ne l'affirmerais pas, mais je crois que c'est lui, lui fit proposer des documents que lui-même avait à donner, et certes la mine était abondante et précieuse. Walter Scott répondit par un refus :

— Je prends toujours mes renseignements dans les bruits populaires, dit-il.

Je n'ajouterai aucune réflexion à ce mot, l'histoire qu'il a faite y répond pour moi. Je ne sais si avant de mourir Walter Scott a été désabusé de l'illusion qu'il avait écrit une histoire de Napoléon. Mais s'il est mort dans cette pensée, cela prouve que le meilleur esprit peut avoir d'étranges aberrations.

Et voilà aussi comment des histoires particulières sur les membres nombreux de la famille Bonaparte ont été faites par des gens qui ne les ont jamais connus, jamais vus même, et qui, recueillant des *bruits populaires*, en effet, taillent de la besogne au jugement de la postérité avec une tranquillité de conscience vraiment admirable.

Il existe aujourd'hui beaucoup de personnes dont involontairement je blesse les opinions, soit en louant, soit en blâmant. Ces personnes-là trouvent alors que

je ne suis ni juste, ni équitable, *ni même vraie* dans mes portraits, dans mes relations. Il semble en vérité à les entendre, que je n'ai jamais vu ni la cour de Napoléon, ni lui-même, ni sa famille, et que mes yeux, mes oreilles ne fussent pas aussi bons que d'autres pour voir, pour entendre, et mon esprit pour juger. J'ai un extrême désir d'être bienveillante. Je l'ai toujours eu et, depuis quelques années, il est encore plus fort, non par bonté d'âme, car peut-être suis-je moins bonne — on devient toujours ainsi à mesure que le monde est plus connu — mais, par volonté d'être tranquille, mon esprit a une sorte d'apathie qui est douce et tout asiatique. Je m'y laissais aller avec une sorte de charme, et l'on a pu voir dans les premiers volumes de mes Mémoires que j'avais mis plus que de la complaisance dans mon silence ; mais lorsque j'ai pu juger que la chose ne servait qu'à enhardir la malveillance, je me suis demandé s'il n'y avait pas dans ma tête d'autres cases de souvenirs à interroger ; et tout de suite s'est ouverte une longue galerie de portraits, les uns vêtus de ridicules, les autres couverts de méchanceté, quelques-uns perdus sous une couche de vices, beaucoup avec un vernis d'honneur, mais que l'œil exercé qui a vu la toile dans son origine sait fort bien distinguer. Tous ces portraits appartiennent, soit à des personnes vivantes, soit à des morts. J'ai un vieux respect pour le tombeau, cela tient encore peut-être à mon ancienne et gothique éducation. Aussi ai-je été circonspecte longtemps envers des mémoires éteintes. Ce n'est, je le répète, que lorsque j'ai vu que la méchanceté ne respectait aucune barrière, que la mort elle-même n'était pas un frein, que j'ai dû user des mêmes armes

pour repousser d'injustes et souvent d'absurdes agressions. Mais il s'est trouvé alors que, au lieu de rencontrer un adversaire dans celui qui était mécontent que je louasse son ennemi, je m'en suis trouvé *deux*, parce que j'avais à la fois celui qui était ami et celui qui ne l'était pas. Il ne m'aurait fallu parler de personne, ce qui réduirait des Mémoires contemporains à une assez minime condition, soit dit en passant. Mon Dieu! que le temps où nous sommes est un singulier temps! On a été même bien plus loin. Tous les gens dont je ne disais pas de bien quand on voulait que j'en disse, tous ceux dont je ne disais pas de mal quand on ne les aimait pas, tous ces gens-là trouvent que ce que je dis n'est pas vrai. Ainsi donc il me faudrait, je le répète, ne parler de personne pour être en paix. Ce serait peut-être ce que j'aurais de mieux à faire, mais le motif qui m'a fait prendre la plume existe toujours, et, jusqu'à ce que mon but soit atteint, je continuerai et suivrai la route que je me suis tracée récemment...

A l'époque où Madame fut nommée *Madame mère*, elle pouvait avoir cinquante-trois ou quatre ans. Elle avait été parfaitement belle dans sa jeunesse, et toutes ses filles — M^me^ Baciocchi exceptée — la rappelaient et donnaient une idée de sa beauté. Sa taille était celle qui plaît dans les femmes, cinq pieds un pouce à peu près. Mais en vieillissant ses épaules s'étaient arrondies et lui faisaient ainsi perdre de sa taille, quoique sa démarche fût toujours assurée et convenable. Ses pieds et ses mains étaient et sont encore des modèles. Son pied surtout est le plus remarquablement petit et le plus charmant que j'aie jamais vu; il est rond et menu, le cou-de-pied haut et le pied nullement maigre.

Il rappelle le mot de l'Arioste : *ritondetto*. Sa main droite avait un défaut qui était remarqué dans d'aussi jolies mains ; c'était l'index, qui se tenait droit et ne pliait jamais. Elle avait eu une opération mal faite à ce doigt et, le nerf ayant été coupé, la phalange ne pliait plus, ce qui faisait un singulier effet lorsqu'elle tenait des cartes. Elle avait encore, à cette époque, toutes ses dents et, comme tous les Bonapartes, le plus charmant sourire, ainsi qu'un regard fin, perçant et très spirituel. Ses yeux ne sont pas grands, ils sont petits même, très noirs, et jamais d'une expression méchante, ce qui n'est pas ainsi dans quelques-uns de ses enfants.

Madame était toujours fort soignée sur sa personne et surtout très convenablement habillée, selon son âge et selon sa condition. Toujours les plus belles étoffes de la saison et faites d'une manière que la critique ne pouvait aborder. Elle représentait enfin fort bien et, certes, je venais de voir des princes et des *princesses* qui avaient grandement besoin de mettre en avant d'eux ce titre d'altesse royale pour n'être pas pris pour les plus francs roturiers que l'on pût rencontrer. Le seul et grand inconvénient qu'avait Madame, et j'avoue qu'il était réel, c'était à la fois sa timidité et sa difficulté de s'exprimer en français ; en me servant du mot *timidité*, je n'emploie qu'un terme justement appliqué. Madame était *timide* lorsqu'elle se trouvait en face de gens qui lui étaient présentés et dont elle redoutait la censure moqueuse. Elle avait une grande finesse de jugement et de tact. Aussitôt qu'on était devant elle, son coup d'œil vous avait deviné et, tout en ayant l'air de regarder d'un autre côté, elle savait à quoi s'en tenir avant qu'on fût sorti de la chambre.

Ce fut ce qui arriva le jour où M^me^ de Chevreuse lui fut présentée en qualité de dame du palais, charge qu'au reste on lui avait fait accepter malgré elle. Elle vint chez Madame pour faire la visite d'usage, j'étais de service ce jour-là. Lorsqu'elle fut sortie, Madame me demanda tout bas, parce qu'elle avait plus de liberté avec moi, quel était le nom de cette jeune femme. Je la lui nommai. Cela n'influença pas son jugement, parce que, pour elle, qui ne connaissait pas encore assez le faubourg Saint-Germain dans ses amours et dans ses haines, le nom de M^me^ de Chevreuse lui était moins familier que celui de Pozzo di Borgo, ou de Paoli, ou de tout autre ennemi corse. Cependant son œil avait deviné les sentiments de M^me^ de Chevreuse, et elle me dit :

— Cette femme-là ne nous aime pas et il est certain qu'elle déteste l'empereur. J'en suis sûre.

Je fus stupéfaite de ce jugement, car je savais qu'il était juste. Je demandai à Madame sur quoi elle avait pu baser son opinion.

— Sur son sourire et un mouvement de tête dédaigneux, lorsque je lui ai dit qu'elle devait être bien contente d'être auprès de l'impératrice. Et puis son silence, quand j'ai demandé si son mari était attaché à la maison de l'empereur.

Et tout cela était vrai. Lorsque, depuis, M^me^ de Chevreuse fut exilée, et que Napoléon punit peut-être un peu trop sévèrement une conduite qui était plutôt celle d'une personne peu maîtresse de se diriger dans le chemin de la vie, que celle d'une *coupable d'État*, Madame me rappela ses paroles, et moi je ne fus pas étonnée, car depuis longtemps je connaissais *la haine*, on peut dire le mot, qui existait à l'hôtel de

Luynes contre le gouvernement consulaire et impérial.

Madame vivait fort retirée. Peut-être était-ce un tort, mais la faute n'en était pas à elle. L'empereur, tout en aimant beaucoup sa mère, ne l'entourait pas d'une considération telle que devait être celle de la mère de Napoléon. Elle le sentait. Mais, trop fière pour en faire apercevoir son fils, elle préférait demeurer dans sa solitude et ne se trouver en contact, ni avec l'impératrice, ni même avec aucun de ceux qui entouraient son fils. Que de fois j'ai été choquée de la conduite de plusieurs d'entre eux. Les ministres allaient chez elle le jour de l'an. Quelquefois, de loin en loin, mais jamais d'une manière convenable et précise, si ce n'est pourtant le duc de Gaëte. L'archichancelier était aussi assez bien pour Madame. Mais, en résumé, elle était sans crédit et les gens de cour ont, pour flairer la vérité d'une position en ce pays-là, une finesse d'odorat merveilleuse. J'aimais tendrement Madame et cette conduite me faisait souffrir autant qu'elle me révoltait.

Madame était donc dans une position fausse à la cour de son fils. Cependant jamais je ne l'ai entendue se plaindre ; mais je suis sûre qu'elle en était affectée. Quelquefois j'en parlais à Duroc et à Junot, et je leur disais que j'étais convaincue que Madame souffrait de cet abandon dans lequel son fils la laissait. Duroc prétendait que l'empereur entourait sa mère d'une grande considération et que certes elle ne pouvait *ni ne devait se plaindre;* que ses goûts lui imposaient la retraite et qu'il était fort heureux que les ministres et les premières autorités n'y fussent pas habituellement, parce que l'empereur en pourrait prendre de

l'humeur, non pas que Madame lui en donnât sujet, mais par la position dans laquelle elle s'était elle-même placée.

Je le regardai, car j'avoue que je ne comprenais pas.

— Avez-vous donc oublié Lucien? me dit-il. Il n'y a pas longtemps que les deux frères se sont disputés à ne jamais se revoir peut-être. Madame a donné raison à Lucien. L'empereur a contre lui une prévention fondée ou non, cela ne m'appartient pas à juger. Mais ce que je sais sans pouvoir expliquer plus longuement la chose, c'est que Madame est bien comme elle est. Elle est entourée d'honneurs, de richesses. Que veut-elle de plus?

— Rien, car c'est *moi seule* qui manifeste mon opinion en ceci, et je ne crois pas que vous ayez raison.

Junot était de mon avis. Aussi fut-il toujours pour Madame ce qu'il devait être. Mais j'anticipe sur les temps, car à l'époque de mon arrivée à Paris il n'y était pas encore revenu de son expédition de Parme, où l'empereur l'avait envoyé pour apaiser la révolte des Apennins, avec le titre de gouverneur général des états de Parme et de Plaisance.

Lorsque Madame devint altesse impériale, elle quitta l'hôtel[1] qu'elle habitait avec son frère le cardinal Fesch pour venir habiter l'hôtel de Brienne, rue Saint-Dominique. Cet hôtel avait appartenu à Lucien,

[1] L'hôtel de Montfermeil, rue du Mont-Blanc. C'est cette même maison que, depuis, le cardinal Fesch a fait tellement agrandir, qu'elle ressemble à toute une carrière de Montrouge plutôt qu'à un hôtel de la Chaussée-d'Antin

qui l'avait fait arranger avec une riche et somptueuse élégance. Les tableaux même y demeurèrent, et Madame eut, aussitôt son arrivée à Paris, une habitation convenable pour sa nouvelle dignité. Elle est toujours la même. Je pensais il y a quelque temps que Mme la maréchale Soult ne peut totalement renier les souvenirs de l'empire dans cette maison, où souvent elle vint faire son service auprès de Madame mère. Cette réflexion me vint à l'esprit pour moi-même, un jour où j'avais été voir Mme la maréchale. Mais je n'avais pas besoin de stimuler mes souvenirs et, si pendant quinze ans je fus contrainte de les renfermer au-dedans de moi, ils n'en étaient et n'en sont pas moins vifs.

La cour de Madame mère avait été composée dans l'origine autrement qu'elle ne le fut ensuite. La maréchale Davout en fit partie dès la formation, mais ses prétentions se portaient plus haut et elle fut blessée de n'avoir pas été au moins dame d'atours ou dame d'honneur de l'impératrice. Elle prétexta des raisons de santé, qui du reste étaient peut-être véritables et donna sa démission. Lorsque j'arrivai à Paris, elle ne faisait déjà plus partie de la maison de Madame. Comme il en sera question assez souvent dans ces Mémoires, je vais parler de cette petite cour et donner non pas la biographie, mais un aperçu de chaque individu formant cette maison.

Elle était peu nombreuse, ainsi que toutes celles des princesses de la famille. Nous étions quatre dames pour accompagner. Il y avait une dame d'honneur, deux chambellans, deux écuyers, un premier écuyer, un premier aumônier, un secrétaire des commandements et une lectrice.

M^me^ la baronne de Fontanges, que l'empereur avait *baronnisée*, parce qu'il voulait que toutes les personnes attachées aux maisons fussent *titrées*[1], n'était plus jeune, n'avait aucune fortune et n'appartenait au faubourg Saint-Germain que d'une manière trop peu directe pour contribuer au fameux système de fusion. Je n'ai jamais bien compris cette nomination. Du reste, elle n'eut aucun inconvénient. M^me^ de Fontanges était ce qu'on appelle dans le monde une personne ordinaire d'esprit; elle avait bien quelquefois la volonté de se soulever pour donner un petit coup de patte, mais les griffes de cette patte n'étaient pas longues, et alors elles égratignaient si légèrement qu'on n'y prenait pas garde. Avant la révolution elle n'avait pas été présentée, et n'entendait non plus au protocole de l'étiquette de cour, que si elle eût été la veuve du grand Colao. Elle est créole, je crois, et portait dans toute sa personne, comme dans ses actions, cette nonchalance *de l'autre monde* que les créoles conservent dans le nôtre, et qui n'est pas sans charme à tous les âges. M^me^ de Fontanges a dû être charmante; elle a surtout un nez, le plus ravissant des nez, et qui l'eût été bien davantage encore si elle ne l'eût habituellement bourré de cette vilaine poussière noire qu'on appelle tabac, mais bourré comme le général Chassé ne bourre peut-être pas ses canons.

[1] Je dis le mot qui était alors en usage sous l'empire; car, autrefois, on n'appelait ainsi que les ducs et les personnes ayant les honneurs du Louvre; ainsi on pouvait être de fort grande qualité et n'être point titré. Il y avait dans les provinces des familles n'ayant jamais été à la cour et qui pouvaient le disputer aux ducs et pairs pour l'ancienneté et surtout l'illustration.

Au reste, je ne dois pas m'en plaindre, car ce nez et une certaine tabatière *cardinalesse* ont fait bien souvent ma joie, pendant les longues heures d'ennui de mon service. Il faut dire, après tout, que cette nullité de notre dame d'honneur était rachetée par une assez bonne résolution prise par elle en entrant dans la maison de Madame, qui était de ne tenir tête à personne. Elle était même inoffensive et répondait par du silence à des façons d'être qui souvent auraient pu être autrement. En résumé, elle était tout à fait hors de sa place dans celle qu'elle occupait. Elle ne tenait au faubourg Saint-Germain que par une foule de relations de société qui, dans sa position, étaient plus ou moins dépendantes, non pas de fait, mais ainsi que se trouvent presque toujours les personnes qui n'ont aucune fortune vis-à-vis celles qui en ont. La dame d'honneur de la mère de l'empereur ne devait pas être ainsi dans le monde. Telle était la suite de cette préoccupation constante de l'empereur relativement au faubourg Saint-Germain. Comme c'était un monde qu'il ne connaissait pas, tout en s'en occupant beaucoup, on lui faisait souvent accroire des choses fort extraordinaires[1]. Lorsque le comte Louis de Narbonne lui fut attaché, il rectifia beaucoup de ses idées.

Les quatre dames pour accompagner étaient, depuis la retraite de la maréchale Davout, M^me^ Soult, M^me^ de Fleurieu, femme de l'ancien ministre de la marine

[1] Le fait est qu'en nommant M^me^ de Fontanges, il avait cru nommer la marquise de Fontanges, fille de M. de Pont, ancien intendant de Metz et ami intime de M^me^ de Montesson. M^me^ la marquise de Fontanges était et est toujours une aimable et charmante femme.

sous Louis XVI, M^me^ de Saint-Pern et moi. Sa lectrice était une aimable et charmante personne, nommée M^lle^ Delaunay... Ce choix avait été tout aussi peu réfléchi que les autres pour le contentement et le bien-être intérieur de Madame. Il n'était parmi nous que M^me^ de Fleurieu qui fût complètement ce qu'il fallait. Elle était née *dame pour accompagner* une vieille princesse.

Mais une vieille, entendez-vous bien, et non pas une jeune, car M^me^ de Fleurieu ne l'avait jamais été elle-même. Elle avait un de ces visages qui ne marquent aucune période d'années. Je la connaissais depuis longtemps. Ma mère était liée avec sa mère et m'en disait la même chose. Il y avait dans cette famille des mentons et des nez qui n'avaient jamais dû appartenir à de jeunes visages. Cependant seize ans avaient dû passer par là, comme partout. En tous cas, ils n'y avaient laissé aucune trace de joyeux souvenir ni de gracieuse manière. On en ressentait d'autant plus d'humeur, qu'on ne pouvait pas se plaindre ; tout cela était d'une politesse achevée, mais témoigné par des révérences à la première position, et des paroles aussi dépourvues de sourire que de bienveillance.

M^me^ de Fleurieu avait de l'esprit, mais c'était encore de l'esprit comme je n'en aurais pas voulu. Vous avez connu, n'est-ce pas, de ces femmes qui pensent que pour être convaincu de leur beauté, il faut les avoir vues, et que pour croire à leur esprit, il faut les avoir entendues? Et pour en arriver à ce résultat de conviction, elles rassemblent autour d'elles le plus de témoins oculaires qu'elles peuvent trouver. M^me^ de Fleurieu était de ces femmes-là. Elle avait été élevée par M^me^ d'Arcamballe, sa mère, femme d'un rare mérite,

mais ennuyeuse à un degré remarquable. Mme de Fleurieu avait été de bonne heure louée, prônée dans le cercle de sa mère, et l'on sait combien ces triomphes intérieurs sont funestes pour l'agrément de la société en général. Mme de Fleurieu n'a certainement jamais été coquette, elle n'avait aucune des qualités requises pour autoriser une telle profession dans le monde. J'ai déjà dit qu'elle n'avait jamais été belle, ni même jolie, et elle possédait tout le *pointu* d'une femme laide et vertueuse. Je n'ai jamais connu, je crois, une personne plus antipode à un agrément, que Mme de Fleurieu, dansant d'un air aussi sérieux que si elle eût quêté à Saint-Roch, en faisant des *ballonnés* et des *flicflacs*, et tenant sa jupe de ses deux bras écartés, ce qui lui donnait de la ressemblance avec un espalier. Elle n'avait donc pas, comme je l'ai dit, de prétentions à être une femme gracieuse, mais elle en avait beaucoup à être un bel esprit. C'était une chose reçue dans l'intérieur de sa société, et tellement, que Mme de Fleurieu elle-même se serait cru ridicule d'être timide. Lorsqu'on lui parlait de son esprit, d'une histoire qu'elle avait racontée, d'un rôle qu'elle avait joué — car elle jouait dans son salon avec des paravents ; j'aurais dû dire cela d'abord, et cette seule phrase m'aurait épargné une page — alors elle vous entendait au premier mot. Il était convenu que cela devait être ainsi. Puis venaient deux défauts devant lesquels pâlissaient pour moi les vertus les plus dignes de panégyriques... L'un était la manie ou plutôt la monomanie de l'étiquette. Cette prétention avait ébloui l'empereur, qui n'avait pas cru qu'on eût une telle volonté de parler toujours de ce qu'on n'aurait pas su très parfaitement. Cela pourrait être le sujet

de réflexions bien profondes, que cette singulière pensée dans un homme qui connaissait le monde, comme Napoléon!... L'autre défaut de Mme de Fleurieu était un parlage continuel, un robinet d'eau tiède toujours ouvert et toujours coulant. C'est un terrible souvenir. Le fait est que, après l'avoir écoutée par contrainte pendant des heures entières, on était bien peu tenté de lui parler. Au surplus, je dirai, comme Brantôme, *c'était une très honnête et très vertueuse dame*[1].

Elle a fait un roman intitulé, je crois, *Stella*, et qui a été imprimé. Je ne me rappelle plus s'il eut du succès.

Mme de Bressieux est une personne que tout le monde connaît aujourd'hui, c'est Mlle du *Colombier*, dont parle Napoléon dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Mme de Bressieux est une femme spirituelle, bonne, d'un commerce à la fois doux et agréable. Je compris très bien comment l'empereur allait cueillir[2] des cerises à six heures du matin avec elle, sans penser à mal, et se bornant à causer. Sans être remarquablement jolie, elle avait dû être fort agréable. Elle est surtout fort bien faite, et son abord, tout gracieux,

[1] Son mari était un homme fort capable, dit-on, et fort honnête, mais il avait un défaut qui peut malheureusement s'allier avec la plus stricte probité, Il faisait tomber à la renverse. Un jour, il dînait chez moi et il était placé auprès de Mme Murat. Tout à coup les joues de pêche de cette dernière pâlissent, ses lèvres si purpurines deviennent blêmes et tremblantes.

—Ah! dit-elle à Junot, je me trouve mal!

Et cela était vrai. On fut obligé de faire ouvrir une fenêtre.

[2] Voyez le *Mémorial de Saint-Hélène*.

devait lui donner une apparence de beauté que plus tard on ne cherchait pas à lui contester. Une particularité qui me frappa la première fois que je la vis, fut l'intérêt qu'elle paraissait porter aux moindres actions de l'empereur; elle le suivait de l'œil avec une attention qui venait de l'âme. Je connaissais par Napoléon lui-même, pour lui en avoir entendu parler, qu'il avait été question dans sa toute jeunesse, lorsqu'il était à Valence, d'un projet de mariage entre lui et M^lle^ du Colombier : j'avais donc un grand désir de la voir. Je n'avais pas songé qu'elle était alors presque de l'âge de Napoléon et qu'il y avait seize ans d'écoulés pour elle comme pour lui. Les lauriers dont la tête de l'empereur était couverte cachaient le front chauve du héros, mais M^me^ de Bressieux n'avait pas eu la même ressource pour abriter quelques rides que l'âge commençait à former, et je rencontrai une femme toute raisonnable là où je comptais trouver une jeune personne[1]. Mais, je le répète, son esprit

[1] Ce mécompte est fréquent lorsqu'on lit ou qu'on entend raconter un fait concernant une personne que l'on n'a jamais vue, on s'en forme une idée tout opposée quelquefois à la réalité. L'autre jour j'ai rencontré dans une maison une femme qui, du reste, a beaucoup de talent et surtout de savoir.

— Ah! madame, me dit-elle, combien j'ai été étonnée lorsque je vous ai vue après avoir lu vos Mémoires!

— Pourquoi cela, Madame?

— Ah! c'est que je vous croyais la taille fine, la tournure jeune; enfin, je vous croyais tout autre.

Heureusement que j'ai quarante-huit ans, et ces choses-là ne me fâchent plus. Seulement j'ai été au moment de dire à M^me^ D... que, lorsqu'on écrit sur les crânes et sur leurs bossus, on devrait se rappeler que dans toutes les têtes de femmes, jeunes ou vieilles, il se trouve une petite case, même une grande, qui

doux, ses manières engageantes, m'ont rendu bien agréables tous les rapports que nous avons eus ensemble.

Mme de Bressieux remplaçait Mme de Saint-Pern. Voici encore un de ces noms que ma main ne peut écrire sans que mon cœur soit douloureusement serré. Mme de Saint-Pern était une de ces personnes qu'on aime aussitôt qu'on les connaît.

Sa nomination chez Madame avait pour cause d'anciens souvenirs. M. de Saint-Pern, son beau-père, lieutenant général sous Louis XV et sous Louis XVI, avait été en relation, je ne sais comment, avec la Corse, ou plutôt j'ai tort de dire je ne sais comment. C'était à l'époque de l'invasion. Mme de Saint-Pern n'était pas jolie. Elle était bourgeonnée, mais la peau de sa poitrine, de ses épaules, de ses mains, était admirable. Elle avait de jolis cheveux et une taille et une tournure distinguées. Quel charmant caractère! Aussi malheureuse qu'il était possible à un être humain de l'être dans ce lieu d'exil, elle supportait tout ce malheur avec une résignation touchante :

— C'est pour mes enfants, me disait-elle quelquefois, lorsque dans nos entretiens de confiance elle se laissait aller à me parler de l'ennui qu'elle éprouvait à remplir les devoirs de sa place, c'est pour mes enfants, pour leur père!

Et dans ce peu de mots, il y avait toute la sensibilité que l'âme d'une femme peut contenir. Sa voix

renferme une certaine sensation, un sentiment si l'on veut, qu'on appelle amour-propre, et qu'il ne faut jamais l'aborder qu'en lui parlant chapeau bas quand on est homme, et en souriant quand on est femme.

si douce était alors tremblante et ses yeux tout remplis de larmes. Hélas! *ce père de ses enfants*, qu'elle nommait après eux, il était bien peu digne de ce que sa bonne et excellente femme faisait pour lui. Elle n'existe plus, et je puis dire maintenant combien elle a souffert avec la résignation d'un ange. Je ne sais où sont ses enfants. Je ne sais même s'ils existent, mais s'ils sont toujours dans ce triste monde, ils sauront de moi combien ils étaient aimés de leur mère. J'ai conservé des lettres d'elle qui parlent de sa tendresse pour eux comme elle savait la sentir.

M^me^ Dupuis, *notre surnuméraire*, comme on l'appelait dans la maison, était une drôle de personne, sans être amusante. Elle avait la figure de son esprit et, en général, de son individu moral. Elle avait tout ce qu'il fallait pour faire dire dans sa jeunesse aux gens qui dînaient chez sa mère :

— Mon Dieu, que votre fille est belle!

Elle avait une taille qui avait pu être belle, un nez qui, avant d'être pas mal prépondérant, avait certainement été très droit et très grec ou très romain; de très beaux cheveux noirs. Oh! pour cette partie de sa personne, elle était belle sans contestation. Eh bien, avec tout cela, même un fort joli pied et une jolie main, deux choses que je mets presque avant de beaux yeux, comme étant de rigueur dans ce qui doit former une jolie femme, malgré tout cela, il n'est jamais venu à la pensée de personne, si ce n'est du prince Borghèse, de soutenir que M^me^ Dupuis était une belle personne. Elle était bonne femme autant qu'une créole désœuvrée peut l'être, et l'on sait jusqu'où va cette bonté. En résumé, elle était ennuyeuse, autant qu'il est permis de l'être. De plus, pas mal

flatteuse, ce qui me paraissait monstrueux, car je n'étais pas habituée à ce genre de faire sa cour et je n'avais aucun penchant à plier mes genoux plus bas que Gardel ne m'avait accoutumée de le faire pour une belle révérence du menuet de la cour. Je respectais Madame comme l'amie de ma mère et puis comme une personne qui avait toujours été parfaite pour moi et qui l'était encore, mais ce respect, qui outrepassait les bornes de celui que je lui devais comme mère de l'empereur, n'était que l'effet de mes sentiments particuliers pour elle. Et dans une personne qui n'avait pas comme moi des souvenirs et un point de départ pour sa conduite envers la princesse, je trouvais complètement ridicule de lui voir baiser la main de Madame. On a dit assez souvent que j'étais haute et vaine. J'aime encore mieux mériter ces épithètes que d'autres moins agréables pour une femme.

J'ai seulement prononcé le nom de M^lle^ Delaunay. Je veux en parler pour en dire ce que j'en pense, c'est-à-dire tout le bien qu'elle mérite qu'on dise d'elle. M^lle^ Delaunay est une personne remarquable par son esprit, non seulement cultivé, mais par celui que donne la nature et qui ne se trouve pas à la page 50 ou 60 des *Souvenirs* de M^me^ de Genlis ou des *Lettres* de M^lle^ de Lespinasse [1]. Elle est excellente musicienne, chante bien et peint la miniature, non pas

[1] J'ai beaucoup connu une femme qui avait *appris par cœur* les *Souvenirs de Félicie* et les *Lettres* de M^lle^ de Lespinasse; les uns lui servaient dans le monde et les autres dans des rapports *moins bruyants*, et cette femme passait dans un certain monde pour une personne d'esprit.

comme un amateur, mais assez bien enfin pour que Madame lui fit faire les portraits d'elle qu'elle donnait en présent. A tous ces avantages, elle joignait un caractère aimable et facile à vivre. On voit que ce n'est pas une personne que l'on rencontrait indifféremment. Quant à moi, je l'ai appréciée dès que je l'ai vue et je lui dois une grande reconnaissance pour les heures agréables qu'elle m'a fait passer lorsque j'allais à Pont pour y faire mon service.

On voit par tout ce que je viens de dire que les femmes de la maison d'honneur de Madame étaient des personnes dont on pouvait faire quelque chose, en y comprenant M^me^ Dupuis, qu'on pouvait prendre pour s'ennuyer faute de mieux. Maintenant il me reste à parler des hommes.

Madame avait pour chambellans et pour écuyers les personnes les plus étrangement choisies pour ses goûts et pour son humeur. Je n'en excepte qu'un seul, c'était mon excellent ami, le comte de La Ville, autrefois attaché au roi de Sardaigne. Quant à M. de Brissac et à M. d'Esterno, au général d'Estrées, à M. de Beaumont, tout cela s'ennuyait chez Madame et le service qu'ils y faisaient s'en ressentait grandement. J'ai tort cependant de mettre M. le comte de Beaumont dans la catégorie des autres. S'il s'ennuyait, il faut dire qu'il n'ennuyait certes pas les autres, car il est bien spirituel et surtout bien divertissant, surtout dans un lieu comme la cour, parce qu'il était méchant comme la peste et moqueur à se moquer de sa grand' mère. Mais c'est égal, je sais que j'aimais fort à le rencontrer, parce que nous faisions ensemble de ces bons rires qui font tant de bien. Il est le frère de

M. de Beaumont, chambellan de l'impératrice Joséphine [1].

M. d'Esterno est trop peu connu de moi, pour que j'en puisse parler d'une manière assez positive pour asseoir un jugement. Il a fait peu de service chez Madame et jamais nous ne nous y sommes rencontrés autrement qu'en allant faire notre cour. Du reste, M. d'Esterno est connu trop honorablement dans le monde pour avoir besoin d'un portrait de lui. Il était beau-frère du duc de Vicence et beau-père de MM. de Mornay, dont l'un est le mangeur de cœurs le plus glouton qu'on ait encore vu. Mais cela commence à se passer, à ce qu'on dit.

M. de La Ville était l'homme qui convenait à Madame. L'empereur aurait *fait* lui-même le chambellan qu'il mettait auprès d'elle, qu'il ne l'aurait pas mieux formé. C'était un composé des meilleures manières, des façons les plus courtoises, les plus exquises comme politesse de cour. Connaissant ensuite le degré convenable où il fallait placer chacun, ce que ne connaissaient pas plus notre dame d'honneur et tous les autres, y compris M^me^ la comtesse de Fleurieu, et excepté M. de Beaumont, que s'ils se fussent réveillés sous Clovis après s'être endormis sous Jacob. Mais M. de La Ville conduisait la petite cour de Madame, lorsqu'il était de service, avec une adresse toute charmante, dont la princesse elle-même ne se pouvait blesser. L'empereur le sut, et je me rappelle qu'un jour, au dîner de famille, il questionna Madame comme une petite fille sur ce qui se faisait chez

[1] Ni l'un ni l'autre ne sont parents du général Beaumont, aide de camp de Murat.

elle. Plusieurs fois il fronça le sourcil et lorsqu'on arrivait à ce que faisait faire M. de La Ville, il donnait un signe de tête comme assentiment. M. de La Ville était fort lié avec Mme de Saint-Pern, et nous formions un trio très intime pendant le peu de temps qu'a vécu cette pauvre Mme de Saint-Pern.

Une chose assez singulière, c'est que M. de Brissac, qui par son âge devait avoir été nourri dans toutes les traditions et les pratiques de la cour de France, n'en avait guère conservé que le mouvement de mettre la basque de son habit, Dieu me pardonne, sur sa main, lorsqu'il la présentait à la princesse pour monter en voiture. C'était le meilleur des hommes, poli, doux, et le plus inoffensif qu'il y ait eu jamais au monde. Il était laid, vieux, et de plus un peu bossu ; je crois même qu'il l'était tout à fait ; mais, je le répète, il était le meilleur des humains. Madame ne l'aimait pas, et le pauvre homme était loin de soupçonner la vraie cause de sa disgrâce. Il avait habituellement des coliques. C'est un mal qui peut frapper un duc et pair comme un vilain, c'est aussi ce qu'il avait fait. Ce pauvre M. de Brissac était donc obligé de sortir au moins quinze fois par jour du salon de Madame lorsqu'il était de service. Cette ouverture et fermeture de porte agissait sur les nerfs de Madame et lui inspira une sorte d'antipathie contre ce pauvre M. de Brissac. Et, pour le dire avec vérité, je comprenais l'humeur de Madame, j'avais la chance, je ne dirai pas malheureuse, car, je le répète, il était un excellent homme, mais enfin peu agréable, de faire ma semaine avec M. de Brissac. Enfin Madame apprit par Mme de Brissac elle-même la cause des fréquentes sorties de son mari. Elles lui furent expli-

quées, mais elle ne s'en arrangea pas
C'était surtout au spectacle que la c
tenable. Cependant, quand il sortai
craindre que le courant d'air, m
sortait pas, oh ! alors, c'était vraime

Quoique Mme de Brissac ne fît pas p
de Madame — à son grand regret, —
de parler des personnes de cette mais
sous silence, parce qu'elle était beau
de Madame qu'aucune de nous. To
venait faire la partie de la princesse
de Ris, M. Casabianca, M. Cholle
autres vieux sénateurs dont le souv
vait dans mes rêves, après les avoi
parler pendant toute une soirée, lor
dans le salon de Madame depuis six
jusqu'à onze, quelquefois même m
portraits me donnaient l'idée fantast
serie animée. Seulement la légende a
pect. C'était la ronde du printemp
partie de reversis. Eh bien, Mme d
avec tout son esprit, car elle en ava
moins peut-être que sa sœur la prin

vingt ans dans le cœur. M^me^ de Brissac me
me retournait, et le lendemain il fallait don
valet de chambre trois ou quatre adresses p
mander un chapeau, une robe, ou choisir u
ou un bijou. Cette coquetterie avait, au rest
louable. Elle était amoureuse de son m
amoureuse comme on l'est au plus matin
Il avait été aussi dans son temps *un traî*
perfide. Il avait aimé M^lle^ de Rothelin [1], lor
même n'était qu'un enfant. Puis une aut
trouvée dans son chemin et il l'avait abando

— Et comment donc êtes-vous devenue s
lui demandai-je un jour qu'elle me racc
amours avec M. de Cossé.

— Eh vraiment, me répondit-elle avec un
ment triomphant, j'ai attendu. L'*autre* est

Je n'oublierai jamais l'expression vraimen
que prit alors sa physionomie.

Elle était prodigieusement sourde. Le jo
fut présentée à l'empereur, elle s'inquiétait
des questions qu'il devait lui faire, et de
devait répondre. On lui dit que l'empereur s

classées celui qui l'avait informée; en conséquence, selon cet ordre, l'empereur devait lui demander de quel département elle était, son âge, et combien elle avait d'enfants. Arrivé le jour de la présentation. M^me^ de Brissac, très bien mise comme *dame* de cour, et n'ayant omis ni la chérusque — que déjà nous commencions à proscrire, je ne sais trop pourquoi — ni le bonnet empanaché, ni la *traîne luisante d'or*, fait ses trois révérences à l'empereur, qui, ne s'étant pas imposé la loi de toujours demander la même chose à tous les visages extraordinaires qui comparaissaient devant lui, lui dit assez rapidement :

— Votre mari, était-il le frère du duc de Brissac tué au 2 septembre? Avez-vous hérité de ses terres?

Comme la phrase était longue M^me^ de Brissac crut qu'il y en avait au moins deux, et répondit en souriant et de l'air du monde le plus gracieux, parce que, en effet, elle était vraiment bonne et bienveillante :

— Seine-et-Oise, sire [1].

L'empereur, quoiqu'il ne fît pas fort attention aux réponses qu'on lui faisait, fut frappé probablement de l'incohérence de celle-ci, et regarda M^me^ de Brissac d'un air tout étonné, et poursuivit :

— Vous n'avez pas d'enfants?

— Sire, cinquante-deux ans.

Et toujours ce même sourire.

L'empereur ne lui fit pas d'autres questions, et continua le tour du cercle. Il avait compris que M^me^ de Brissac avait au moins l'oreille dure.

Maintenant je dois ajouter qu'elle était une bonne

[1] L'une de ses terres était en effet dans le département de Seine-et-Oise.

amie et une excellente femme. Mes rapports avec elle, quoique fort particuliers en raison de ma place chez Madame, ne furent cependant jamais ceux de l'intimité, mais je l'ai assez connue pour affirmer qu'elle était aussi une très bonne mère. Je ne sais pourquoi elle n'était pas attachée, elle, de sa personne, à celle de Madame ; elle y eût été bien mieux et plus convenablement que d'autres, que Madame elle-même ne voyait pas avec plaisir, en raison de leur sotte et ridicule morgue.

Quant au reste de la maison, il y avait bien encore le général d'Estrées, second écuyer, et M. de Quélen, frère de M^gr^ l'archevêque de Paris, puis l'évêque de ***, premier aumônier, ensuite M. Guieu, le secrétaire des commandements, qui mourut peu de temps après, et fut remplacé par M. Decazes... Comment, M. Decazes ? Un parent du ministre, du duc Decazes ? Lui-même. Allons donc !

En vérité. On l'appelait alors *la fleur des pois* de la cour royale. Il avait épousé M^lle^ Muraire, puis il devint veuf. Mais nous en reparlerons incessamment. C'est, du reste, un homme spirituel surtout, et dont il y a beaucoup de bonnes choses à dire.

En arrivant à Paris après une aussi longue absence, je fus frappée du changement de physionomie que la société avait subi de nouveau. Lors de mon retour d'Arras, ce changement de physionomie m'avait été signalé d'une façon si tranchée sur le temps précédent, que sur les quatre mois que je demeurai à Paris, j'en passai deux à m'étonner en voyant des gens raisonnables se laisser dominer par les hochets que la petite main de l'empereur leur jetait au visage. Je quittai Paris avec la conviction que cette fièvre se

calmerait, mais, à mon retour, je la trouvai plus ardente que jamais. L'avidité excitée par l'ambition était au plus haut degré de son paroxysme. Les femmes surtout étaient insoutenables à voir et à entendre manifester leurs prétentions. Non seulement rien n'était changé, mais la fièvre était même devenue maligne, lorsque le malade rencontrait quelque obstacle dans son chemin. C'était une soif de faveurs, de places, c'était... c'était pitié ! Chaque jour les cartons du grand-chambellan, du grand-maître des cérémonies, du maréchal Duroc étaient remplis de demandes, de pétitions instantes, faites par les mêmes personnes qui plus tard renièrent cette cour impériale, en vrais saints Pierres, avant que le coq eût chanté.

Le prince héréditaire de Bade était arrivé à Paris. Comme il est mort, cela ne lui fera pas beaucoup de peine si je dis qu'il était le plus désagréable personnage que j'aie jamais vu. L'air boudeur d'un enfant mis en pénitence, pas beau du tout ensuite. Enfin un très désagréable prince et surtout un désagréable futur. La première fois que je le vis, je ne pus m'empêcher de porter aussitôt mes yeux sur la charmante personne qui allait devenir son bien. Elle me parut encore plus ravissante. Destinée des princes ! La douce et charmante jeune fille aurait fait une si jolie fiancée ! Elle souriait bien dans les fêtes données pour son sacrifice. Mais son sourire était triste. Comment ne l'eût-il pas été ! Parmi les fêtes qui se succédèrent à l'occasion de ces premières noces royales dans la famille de l'empereur, il y en eut une qui fut comme particulièrement distinguée des autres, en ce que les divertissements offrirent une

variété toute nouvelle. Il y eut un quadrille. C'était le premier que l'on voyait à Paris depuis la Révolution. La princesse Caroline, qui venait de recevoir le titre de grande-duchesse de Clèves et de Berg, fut celle qui donna l'idée de ce divertissement vraiment royal. On fut longtemps à se décider pour le costume Enfin, comme cela arrive toujours lorsqu'on veut écouter vingt avis, on en prit un épouvantablement laid. Tout en n'aimant pas Louis XIV, l'empereur voulait que sa cour se modelât sur la sienne. Je sais que, lors de mon retour de Portugal, il eut avec moi plusieurs entretiens. Et par le mot entretiens, j'entends quelques phrases échangées, dans lesquelles je vis l'intention positive de rendre sa cour la plus brillante de l'Europe. Il me faisait lui redire avec une sorte de plaisir l'état si misérable, au milieu de leurs pierreries, que tiennent les souverains d'Espagne et de Portugal. Et je voyais que sa volonté ferait dans sa cour des prodiges, comme elle en opérait partout.

CHAPITRE II

Premier quadrille à la cour. — Costumes. — *Les hommes empanachés.* — La comtesse de S... M... — Aventure du châle. — Les perroquets de cachemire. — L'affront. — M^me^ Hamelin. — Le châle volé se promenant sur les épaules d'une autre. — Naples et la violation de traité. — Discours de l'empereur. — Ouverture des Chambres en 1806. — Paroles remarquables de Napoléon. — Les porte-drapeaux amovibles. — Tronchet et Target. — Mort de Tronchet. — Son portrait.

Le quadrille dont je viens de parler était composé de quatre couleurs différentes, le blanc, le vert, le rouge et le bleu... Les dames blanches avaient des diamants, les rouges des rubis, les vertes des émeraudes et les bleues, des turquoises et des saphirs. L'habit était de forme espagnole. C'était une robe de crêpe blanc, avec des crevés en satin de la couleur du quadrille ; et ces crevés étaient entourés d'une broderie en lames d'argent. Sur la tête nous avions des toques de velours noir, avec deux plumes blanches. Nous étions encore assez supportables, bien que l'habit fût peu gracieux ; mais les hommes avaient une tournure plus que comique, avec un habit fait, je ne puis dire comment, en *velours blanc*, de ce velours de printemps, appelé velours ras ; puis une écharpe, *nouée sur le côté*, de la couleur du quadrille, et une toque de velours noir semblable à la nôtre. Je ne sais si l'étrangeté de ce costume me le fit trouver

éminemment ridicule, mais je fus longtemps sans pouvoir regarder sérieusement quelques-uns des hommes qui faisaient partie de notre quadrille. Quant à la manière dont il fut dansé, voilà encore une bonne matière à souvenirs. Au reste, nous pouvons nous rappeler cet essai de notre volonté pour être élégants et fastueusement joyeux ; car, depuis, notre cour de France a fait oublier les plus grandes magnificences de celles de François Ier et de Louis XIV.

Il arriva à l'une des répétitions de ce quadrille, qui étaient dirigées par Despréaux, mon ancien maître de danse, et que nous allions faire dans la galerie de Diane, aux Tuileries, un événement assez singulier, qui peut servir de pendant à l'aventure de mes boucles d'oreilles.

La princesse Caroline avait dans sa maison d'honneur une dame piémontaise, femme du comte de S... C'était une personne spirituelle, agréable, ayant de ces cœurs chauds et sincères dans leur affection, qui demandent impérieusement notre amitié parce qu'ils nous donnent toute la leur. Elle était surtout très en dehors dans l'expression de ses sentiments, comme dans tout ce qu'elle ressentait vivement. Elle le prouva dans la circonstance que je vais rapporter.

La princesse Caroline lui avait donné un fort beau châle de cachemire blanc, qui avait une particularité qui le rendait rare. C'étaient des perroquets qui figuraient les palmes. Ils étaient bien un peu faits comme on fait les perroquets à cachemire, mais enfin on ne peut pas demander à des perroquets perchés sur un châle s'ils ont déjeuné, et, tels qu'ils étaient, ceux-là étaient fort beaux. La comtesse de S... tenait donc fort à son châle. Comme on allait le matin à la répé-

tition et que le premier soleil de mars éclairait brillamment cette vaste galerie, nous étions toujours fort élégantes pour cette réunion. Mme de S... mettait donc son châle, et cela était tout simple. Mais il l'était aussi d'ôter le châle pour danser, parce que nous ne faisions pas du tout les bayadères dans notre ballet, et Mme de S... le déposait sur l'une des banquettes, ainsi que nous le faisions toutes. Un jour nous sortions ensemble de la répétition, elle veut prendre son châle, elle ne le trouve pas, elle le demande, le cherche, se fâche, mais tout cela ne fait pas retrouver le châle : il est décidément perdu. Mme de S... était furieuse. Un si beau châle! un présent de la princesse! Elle ne cessait de gémir; elle ne veut pas monter dans sa voiture avant d'avoir été demander justice à tous les huissiers du palais et elle promit une forte récompense à celui qui lui rapporterait son châle. Mais les répétitions s'achevèrent, le quadrille se dansa et le châle ne se retrouva pas. Mme de S... était désolée, et avec d'autant moins de raison d'espérer, que les danseuses n'étaient pas seules dans la galerie. Nous avions souvent beaucoup de spectateurs et les indices devenaient alors fort obscurs. Il demeura donc constant que Mme de S... avait été *volée*, car elle ne disait jamais un autre mot. Un jour, à un bal chez le ministre de la marine, elle vint à moi fort émue :

— Chère madame Junot, vous savez combien j'ai été désolée de la perte de mon châle?

Certes, je le savais bien, car toutes les fois qu'elle me parlait, c'était de son châle d'abord, d'autre chose ensuite, puis encore de son châle.

— Eh bien! je l'ai retrouvé!

— Je vous en félicite ; mais où donc était-il?

— Sur les épaules de celle qui probablement me l'aura pris. Et comme vous connaissez mon châle que je vous ai montré vingt fois, je viens vous chercher pour que vous rendiez témoignage.

— Ah çà, lui dis-je, n'allez pas faire quelque méprise. Rien n'est plus semblable à un cachemire blanc qu'un cachemire blanc.

— Comment? dit la comtesse de S... en se reculant avec une sorte d'indignation. Comment pouvez-vous me dire que mes perroquets sont ceux de tout le monde?

Ces perroquets me revinrent alors en tête, et je convins qu'elle avait raison.

— Mais, lui dis-je, vous n'allez pas attaquer cette personne-là devant tout le monde?

— Et pourquoi non ?

— Vous auriez tort. Laissez-moi arranger cette affaire.

Elle ne voulait pas. Je l'en suppliai. Elle consentit enfin à demeurer un peu en arrière et je m'approchai de la jeune femme, qui était auprès de la porte et au moment de sortir du bal. Je lui dis d'abord très bas qu'une méprise avait été probablement faite et qu'un châle à elle ayant peut-être été perdu, elle avait pris par mégarde le châle de M^me^ de S... Je mis dans mes paroles toute la politesse que je pus faire entrer dans une phrase semblable. Je m'y pris mal probablement, car la jeune femme, me regardant d'un air assez impertinent dans une pareille circonstance, me répondit que depuis le temps que M^me^ de S... rompait la tête à tout le monde de son châle, elle avait eu plus que le loisir de reconnaître que le châle qu'elle portait

était bien le sien. Sa mère, qui était à quelques pas et causait avec une autre personne, se retourna en entendant la voix élevée de sa fille. Mais Mme de S..., qui avait également entendu qu'*elle rompait la tête à chacun de son châle*, accourut pour plaider elle-même son affaire, ce dont je ne fus pas fâchée.

— Ce châle est à moi, dit-elle impérativement.

Et tout en parlant, elle mit la main sur le châle. L'autre lui rabattit le poignet. Je vis le moment où elles se battaient.

— Il est facile, dis-je à Mme de S..., de terminer à l'heure même cette discussion. Que madame ait la bonté de dire d'où lui vient ce châle qui ressemble tant au vôtre, et à l'instant vous n'insisterez plus, car alors le tort serait de votre côté.

Je ne sais pourquoi j'avais la conviction que la jeune femme ne pourrait pas dire où elle avait acheté le châle. Ce fut ce qui arriva. Mais elle s'y prit mal et son impertinence dans un semblable moment est encore aujourd'hui pour moi un sujet d'étonnement.

— Il ne me plaît pas, madame, me répondit-elle en me regardant avec hauteur, bien qu'elle fût très petite, il ne me plaît pas de dire où j'ai acheté mon châle. Cette affaire devient aussi par trop ridicule, et je suis étonnée que vous vous en soyez mêlée.

Et moi aussi j'en étais fâchée, mais c'était pour elle. Eût-elle été cent fois innocente, elle devait être au moins troublée d'une telle accusation et non pas irritée. On ne se fâche que lorsqu'on est coupable. Je regardai Mme de S... d'un air suppliant. A sa place j'aurais abandonné cent châles. Elle vint à moi et, me serrant la main :

— Vous avez raison, me dit-elle, il faut en finir.

Et se tournant vers la jeune femme :

— Vous persistez donc à dire que le châle est à vous?

L'autre ne répondit que par un rire amer et en ramenant le châle sur ses épaules, comme pour braver Mme de S... Plusieurs personnes, que la singularité de cette scène avait frappées, paraissaient ne pas vouloir s'éloigner et connaître la fin de cette aventure. La comtesse de S... dit alors très haut :

— Eh bien, madame, puisque ce châle est à vous, vous m'expliquerez peut-être pourquoi le nom de *Christine*, qui est le mien, est brodé en soie rouge dans la petite bordure... Madame Junot voudra bien le vérifier.

La jeune femme devint pâle comme la mort. Je n'oublierai de ma vie le regard déchirant qu'elle jeta sur moi en me remettant le châle d'une main tremblante, car son père, qui avait été retenu dans la pièce voisine, arrivait alors près de nous. Je reçus le châle d'une main tout aussi peu assurée et je cherchai en apparence le nom de Christine, espérant que peut-être il avait été ôté. Mais la pâleur de la coupable me disait que non et, en effet, ce fut la première chose que j'aperçus en le dépliant.

— Ah! dit Mme de Saint-Martin d'un air triomphant.

Mais ayant regardé la pauvre jeune femme, elle fut touchée au cœur et me prouva dans cette soirée combien elle était bonne.

— Eh bien! dit-elle, c'est une de ces erreurs qui arrivent bien souvent. Je vous renverrai *le vôtre* demain, lui dit-elle en lui serrant la main fortement... C'est un échange de châle, poursuivit-elle en s'adres-

sant au père qui ne comprenait rien aux épaules nues de sa fille, nous nous sommes trompées toutes deux... Mais vous me le renverrez demain matin, ajouta-t-elle en remarquant que la jeune femme frissonnait.

Et nous rentrâmes dans le bal.

— Eh bien, me dit-elle, voilà une jolie aventure !

— Savez-vous l'effet qu'elle a produit sur moi ? lui dis-je.

— Non.

— Celui de m'affecter au point de me rendre malade.

Et cela était vrai.

Du reste, M^me^ de S... se conduisit à merveille dans cette circonstance. Je la suppliai de ne pas parler de cette aventure. Je le lui demandai pour la mère de la jeune femme surtout, qui était aimée et considérée de tout le monde et que moi-même, en mon particulier, j'aimais sincèrement. M^me^ de S... me le promit et tint parole. Le bruit qu'on ne put éviter fut si vague et si léger, que jamais la chose ne fut connue que de moi, de M^me^ la comtesse de S... et quelques personnes qui se trouvaient là au moment de l'explication.

Une aventure presque semblable arriva à peu près à la même époque à M^me^ Hamelin. Elle était dans un bal. Elle se lève pour danser une contredanse et laisse à sa place un fort beau châle noir; elle revient, le châle n'y était plus, et M^me^ Hamelin le voit qui se promenait sur les épaules d'une dame fort connue. Elle va à elle :

— Madame, vous avez mon châle ?

— Pas du tout, madame.

— Mais, madame, c'est si bien le mien, que je vais

vous dire le nombre des palmes. Il y en a treize, nombre assez rare.

— Mon châle a également treize palmes.

— Mais, dit Mme Hamelin, j'y ai fait un accroc en entrant ici.

— Ah, mon Dieu ! il se trouve aussi un pareil accident au mien. C'est précisément la raison qui me l'a fait acheter, parce qu'on me l'a vendu moins cher.

Le moyen de disputer avec une personne aussi déterminée à suivre le précepte de Basile *que ce qui est bon à prendre est bon à garder* ? Mme Hamelin perdit son châle et n'eut pour consolation que la petite vengeance de raconter l'histoire. Mais la femme coupable d'une telle action ne devait pas savoir rougir.

Les événements politiques les plus importants se préparaient alors en Europe. Le royaume de Naples venait d'être occupé par une de nos armées, commandée par Joseph Bonaparte, ayant avec lui Masséna, dont les deux lieutenants étaient Gouvion-Saint-Cyr et le général égyptien Reynier. On a beaucoup parlé de cette prise de possession du royaume de Naples. Je ne veux certes pas excuser l'empereur dans plusieurs actes arbitraires qu'on lui reproche peut-être avec raison, mais cet événement n'est pas dans le nombre de ceux que l'on peut blâmer. Par le traité du 21 septembre 1805, le roi de Naples Ferdinand IV s'engageait à rester neutre pendant la guerre avec l'Autriche.

Il était dit spécialement, dans ce traité, « *que le roi de Naples s'engageait à ne confier aucun commandement à des officiers russes, autrichiens, ou appartenant à d'autres puissances belligérantes, ni à des émigrés français. En retour de ces promesses,*

l'empereur Napoléon s'engageait à retirer toutes les troupes du royaume de Naples. »

Mais qu'arriva-t-il? c'est que Ferdinand IV oublia la foi jurée, ou plutôt se la rappela pour la trahir. Fallait-il donc supporter une insulte? Nous sommes bien résignés maintenant, mais alors il n'en allait pas ainsi et, dès que l'injure montrait sa tête altière, le canon grondait aussitôt sur elle.

— La maison[1] de Naples a cessé de régner, dit l'empereur en ouvrant le Corps législatif de l'année 1806; *elle a perdu sa couronne sans retour*... La presqu'île de l'Italie est réunie au grand empire. J'ai garanti, *comme chef suprême*, les souverains et les constitutions qui en gouvernent les différentes parties... Il m'est doux de déclarer ici que *mon peuple a fait son devoir*. Au fond de la Moravie, je n'ai pas cessé un seul instant d'éprouver les témoignages de son amour et de son enthousiasme... Français!... cet amour fait ma gloire, bien plus encore que l'étendue de vos forces et de vos richesses!

. . . . . .

Ce discours fut prononcé par Napoléon, le 2 mars 1806, le jour de l'ouverture du Corps législatif. Sans être accusé de *prévention en sa faveur*, on peut dire qu'il était alors un géant de gloire pour l'Europe et pour le monde, lorsque, vainqueur de forces bien plus nombreuses, il avait fait triompher la France, de sa main planté le drapeau tricolore sur les rem-

[1] Ce discours fut prononcé tel que je le rapporte ici. Le *Moniteur* l'a transcrit un peu altéré, mais le voilà, sauf quelques omissions tout à fait inutiles à conserver. Il contient quelques mots remarquables à cette époque.

parts d'une capitale étrangère. Et cette conquête, il ne la garda pas cependant. Il remit sur son trône celui qui depuis le fit descendre du sien pour y remettre un parent dont les liens étaient bien faibles à côté des droits de Napoléon comme son gendre et comme père de son petit-fils. Et cette généreuse clémence ne l'eut-il pas trois fois! Ah! pour quelques instants soyons donc justes, équitables, *honorables pour nous-mêmes!!!*

Quelques jours après cette cérémonie de l'ouverture des Chambres, qui fut importante, surtout en raison de l'état politique de l'Europe, dont les cabinets tremblants méditaient cependant encore de nouvelles agressions, il mourut un homme non seulement fameux dans la jurisprudence, mais parmi tout ce qui comprend une honorable action. C'est Tronchet. Il était d'abord, comme jurisconsulte, un des plus célèbres dans la docte faculté. Mais sa défense de Louis XVI le signalera à la postérité comme un homme noblement et dignement courageux. Je connaissais déjà personnellement M. de Sèze et j'ai toujours conservé pour lui la même amitié que lui portaient mon père et ma mère. Je connaissais aussi Tronchet, mais seulement par relations, par mon tuteur, M. Brunetière qui était aussi l'ami de Gohier. On voit que son amitié était bien indépendante des opinions.

Tronchet était un homme d'un haut talent et d'une probité sévère. L'Assemblée constituante appréciait ses lumières et les mettait à haut prix. Napoléon, dont l'œil savait aussi juger le talent, le fit, malgré son grand âge — il avait, je crois, quatre-vingt sept ou huit ans — concourir pour beaucoup à la rédaction du Code civil. Cambacérès, malgré l'espèce de bar-

rière que le procès de Louis XVI semblait élever entre eux, ne parlait de lui que dans les termes les plus admiratifs. Ce n'était pas encore la mode de ne trouver de talent qu'à ceux qui sont de notre opinion. Maintenant la chose en est au point, qu'on est un imbécile si l'on ne crie pas autour de la bannière plantée dans un salon. Et cela, c'est dans toutes les factions. Pourquoi donc cette exigence? Eh! mon Dieu, il faudrait se rappeler que rien n'est *moins inamovible* que ces charges de porte-drapeau.

Louis XVI, reconduit au Temple le 12 décembre 1792, après un interrogatoire de cinq heures, pendant lequel il fut vraiment en position grande et belle, mais où il vit la mort qu'on lui destinait, Louis XVI demanda pour conseils *Target*[1] et *Tronchet*. Target refusa. Ce n'est pas son refus qui me paraît répréhensible. Si ses opinions étaient arrêtées sur la culpabilité du roi, il ne pouvait pas le défendre. Mais alors il devait en dire franchement et hardiment la raison avec cette loyauté toute républicaine, dont les hommes vraiment républicains d'alors faisaient hautement profession. Loin d'agir avec cette franchise, il écrit à la Convention une lettre presque cauteleuse, dans laquelle il refuse, en donnant pour raison la faiblesse de sa santé — et il se portait très bien — ainsi que son âge qui, disait-il, était de soixante ans — et il est prouvé qu'il n'en avait que cinquante-quatre. — Peu de temps avant, il avait défendu une cause mépri-

[1] M. de Lally réclama aussi ce dangereux honneur. C'est un des beaux traits de sa vie. Cazalès et Malouet l'ont aussi demandé. Tout le monde connaît ce qu'a écrit M. Necker à ce sujet.

sable et méprisée, celle du cardinal de Rohan. Tronchet, presque septuagénaire et souffrant, accepta la noble mission de défendre non pas un roi, mais un homme, un homme menacé de mort! Ses paroles sont remarquables.

— Tout homme qui se trouve appelé, dit-il, d'une manière si publique à la défense d'un accusé, ne peut lui refuser son ministère sans prendre sur lui-même de prononcer un jugement *téméraire*, *avant tout examen des pièces*... et *barbare* après cet examen.

Oui, Tronchet était un honnête homme.

Maintenant nous sommes entrés dans une route dans laquelle se trouvent à chaque instant de nouveaux portraits à tracer, soit comme nécrologie, soit comme biographie vivante. La chose ne m'est nullement agréable, à moins que je ne parle de mes amis et encore de mes amis les plus intimes, je le dis avec franchise, mais elle est indispensable dès que je me suis décidée à continuer ces Mémoires. Depuis quarante ans il s'est succédé bien des individus sur la scène du monde politique et sur celle de la vie privée, l'une et l'autre ont fourni une grande foule d'acteurs. Dans le nombre, il en est beaucoup dont la biographie[1] est tellement inexacte ou tout au moins si vague, que l'on est obligé de la rectifier, et que l'on sent le besoin de remplacer par un portrait vrai et positif, au moins en tout ce qui concerne les détails matériels de l'individu, une notice sèche et très souvent fautive. La chose est ensuite d'autant plus né-

[1] Dans trois biographies sur mon mari, il y a erreur sur le lieu de sa naissance; l'une le fait naître à Montbard, l'autre à Dijon, et une troisième à Châtillon-sur-Seine.

cessaire que nous venons de traverser une époque dont l'un des effets les plus remarquables est d'avoir presque effacé les traditions locales. Jadis ces traditions se conservaient très souvent d'une manière douce et facile, *oralement*. La grand'mère, en contant des histoires pour abréger les soirées d'hiver, disait comment M. le duc de Richelieu avait le nez fait, comment il regardait une jolie femme lorsqu'il *la lorgnait* pour bonne ou mauvaise intention. C'est par ce racontage du coin du feu que j'ai une foule de souvenirs bien intéressants. Il y en a d'autres burlesques, mais en général tous plaisent à retrouver, parce que jamais on ne rencontre dans les Mémoires de ce temps des choses comme j'en ai entendu redire à ma mère, à M. de Narbonne, à ma bonne et spirituelle[1] amie, la comtesse de la Marlière. Maintenant il n'en est plus ainsi; et lorsque les débris d'une gé-

[1] Il est impossible d'imaginer toutes les histoires du temps passé que sait ma vieille et excellente amie. Elle et M. de Cherval pourraient en composer plusieurs volumes, qui certes seraient bien amusants, parce que ces histoires donnent une couleur à toutes les figures qui comparaissent devant nous comme à un appel fantasmagorique. Souvent c'est un mot sur un homme que nous nous représentons comme le type de l'élégance, et ce mot le transforme à l'instant. C'est ainsi qu'une fois, en parlant du maréchal de Richelieu, M. de Cherval me disait qu'étant aux derniers mois de sa vie il était toujours *si coquet*, que, pour cacher ses rides, il se faisait tirer la peau sur le haut de la tête; et lorsque le valet de chambre l'avait amenée à lui, il la liait avec un ruban, puis on recouvrait le vieux chef et la vieille peau avec une perruque bien poudrée et surtout bien ambrée; ensuite, comme par le déplacement de la peau les sourcils étaient remontés d'un pouce, on en peignait d'autres. Il n'y avait que les oreilles qui s'en allaient aussi derrière la tête et que l'on ne pouvait pas ramener.

nération, qui a été en grande partie détruite par une autre action que celle du temps, auront entièrement disparu, avec eux disparaîtront aussi une foule d'anecdotes curieuses sur les hommes et les choses de la grande époque. Je crois que cela est fâcheux, parce que la postérité, puisqu'il faut dire le grand mot, y perdra la connaissance de beaucoup de faits particuliers, contribuant positivement à faire connaître les mœurs nationales. L'histoire ne surgit pas d'abord toute grande et toute majestueuse. Elle se pose sur un terrain qu'on lui aplanit, elle s'édifie ensuite. Mais avec quoi? Avec cette foule de matériaux que lui fournissent les traditions conservées. Parmi ces traditions, les portraits sont les plus utiles et, si quelquefois la passion, excitée par l'esprit de parti, jette sur la toile quelques touches trop vigoureuses ou trop faibles de ton, la comparaison, qu'il est à la disposition du lecteur de faire, rétablit l'équilibre et fait porter un jugement qui est rarement faux. Il y a ensuite des exceptions, mais où n'existent-elles pas?

Il semblait que cette année de 1806 dût être aussi fatale à notre marine qu'elle avait été favorable à nos succès sur le continent. Une nouvelle défaite fut annoncée à l'empereur. J'avais été témoin, ainsi que je l'ai rapporté, de la satisfaction qu'il ressentit lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire d'Algésiras. Le hasard me rendit de nouveau témoin de sa douleur, je puis dire le mot, en apprenant la prise du vice-amiral Linois, qui fut capturé par les Anglais comme il revenait de l'Inde. Il avait avec lui un seul vaisseau de ligne et une frégate, et l'ennemi avait non seulement des forces supérieures, mais toute une escadre. Le premier mouvement de l'empereur fut terrible. Il

laissa échapper un jurement effroyable. L'impératrice Joséphine lui dit quelques mots à voix basse. Il répondit toujours avec emportement et j'entendis le mot. Et puis : « Pauvre Magon ! » Le premier moment avait dû être effrayant, car sa figure était bouleversée, et il savait la nouvelle avant d'entrer chez l'impératrice, où nous étions alors. Mais il se remit bientôt et, revenant à lui, il parla de l'amiral Linois dans les termes les plus flatteurs et tels que ce brave et habile marin mérite qu'on les emploie à côté de son nom. Il rappela Algésiras, et je puis certifier que le jour où il apprit le combat d'Algésiras il pleura de joie. Je l'ai déjà dit et le redis encore. Hélas ! le combat qui avait eu lieu quelques semaines avant cette dernière affaire, entre l'amiral anglais *Duckworth* et le contre-amiral français *Leissègues*, était le coup de mort donné à notre marine. Voilà la plaie qui ne pouvait se fermer. Cette prise de l'amiral Linois était le coup de poignard appelé coup de merci. Notre marine avait déjà eu les bras et les jambes coupés à Trafalgar. La tête était tombée à la bataille perdue par M. Leissègues dans la baie de Santo-Domingo. Il est vrai de dire aussi que nous avions un malheur constant en ce que nos forces étaient *toujours* inférieures à celles de l'ennemi. Ainsi, cette fois, comme presque toujours, nous nous sommes trouvés en nombre minime. Les Anglais avaient sept vaisseaux, deux frégates et deux sloops. L'escadre anglaise enfin portait cinq cent dix-huit canons. Quant à nous, nous n'avions que cinq vaisseaux, deux frégates et une corvette. Nous ne pouvions opposer que quatre cent-vingt-six canons. L'engagement dura deux heures et demie avec un acharnement dont rien ne peut donner une idée. Un

de mes cousins, qui était alors dans la marine impériale et qui faisait partie de l'équipage de la corvette, m'a dit que tout ce que l'on savait des désastres de Trafalgar ne pouvait donner un aperçu de l'horreur de cette bataille de Santo-Domingo. Enfin, malgré la résistance héroïque de nos marins, trois vaisseaux français furent pris et deux autres, jetés à la côte, furent brûlés après avoir échoué. J'ai entendu le récit de ces deux combats par deux témoins oculaires, et en vérité je ne sais auquel des deux je donnerais la palme victorieuse du martyre, malgré cette injustice du sort qui appelle vaincu celui qui souvent a recueilli le plus de gloire.

Quelque temps après ces nouvelles désastreuses, il en arriva une de Saint-Domingue, en ce qui regardait la partie française. Et cette nouvelle était ce qu'elle devait être, puisque Dessalines en était l'auteur. Le monstre avait fait massacrer tous les blancs qui étaient demeurés au Cap français. Ce tigre, altéré de sang — et l'on peut le dire sans métaphore — avait annoncé dès longtemps ses projets atroces dans la proclamation qu'il avait faite en prenant possession de l'île lors de la malheureuse capitulation du général Rochambeau, qui, au fait, ne pouvait plus tenir le pays avec une armée moissonnée par la fièvre jaune, un climat de feu et la plus sanguinaire de toutes les guerres, mais surtout qui ne pouvait obtenir aucune confiance après les artifices sans excuse aucune employés par le général Leclerc, qui avait fait prendre ou plutôt qui avait achevé de faire prendre les blancs en horreur[1]. Après

[1] J'ai entendu des hommes habiles et connaissant parfaitement tout ce qui avait rapport à l'expédition de Saint-Domingue, dire

cette capitulation du général Rochambeau, Dessalines, devenu maître de la plus grande partie de l'île, fit cette proclamation dont j'ai eu longtemps un des exemplaires, que m'avait rapporté mon cousin :

« ... Frappez, soyez sans merci ! *Mon bras* suspendu au-dessus de leurs têtes a trop longtemps différé de frapper... Semblable à un torrent qui rompt sa digue, et qui renverse tout obstacle qui voudrait s'opposer à lui, que votre fureur vengeresse brise dans sa course impétueuse tout ce qu'elle rencontrera devant elle. Quel est le vil Haïtien, si indigne de la régénération, qui ne croirait pas accomplir les décrets de l'Éternel *en exterminant ces tigres altérés de sang !* S'il en est un seul, qu'il fuie ! La nation indignée le rejette de son sein, *l'air que nous respirons* n'est pas fait pour ses organes grossiers. C'est l'air pur de la liberté auguste et triomphante. Oui, nous avons rendu à ces *cannibales* guerre pour guerre, crime pour crime, outrage pour outrage. Oui, j'ai vengé l'Amérique ! L'aveu que j'en fais à la face de la terre fait ma gloire et mon orgueil. *Guerre à mort aux tyrans !* Voilà ma devise. *Liberté, indépendance !* Voilà notre cri de ralliement. »

En admettant que les nègres aient pu souffrir dans la personne de *quelques-uns* d'entre eux, fallait-il donc autoriser d'aussi sanglantes représailles? Oh! les Anglais étaient chrétiens et l'évangile n'apprend pas à rendre *outrage pour outrage*. Cependant cette

que dans l'espace de vingt-un mois il avait péri *de mort violente* plus de soixante mille individus, et près de quatre-vingt, si l'on compte les noirs noyés, mitraillés, etc. Je parle non seulement des pertes militaires, mais des massacres.

proclamation ne fut jamais l'œuvre d'un noir. Le style en est non seulement trop relevé pour qu'on en puisse douter, mais il y règne une teinte d'habileté plus consommée que ne pouvait l'être la ruse du tigre, telle que pouvait l'avoir Dessalines. Cette proclamation fut distribuée dans l'île. On la traduisit en créole pour ceux des noirs qui n'auraient pas bien compris les mots trop recherchés qui s'y trouvent, puis le feu s'alluma. Oh! je le répète, comment l'Angleterre a-t-elle pu souffrir le massacre du Cap français! Les noirs, excités par cette atroce proclamation, coururent sur les blancs, un poignard dans une main et une torche dans l'autre. L'appel du monstre noir au carnage ne devait-il donc pas être étouffé par le pouvoir anglais? Il en avait la puissance. Oh! c'est une atrocité!

Hélas! j'avais des parents, des amis dans les victimes qui furent non seulement égorgées, mais livrées aux plus indignes outrages. Ma voix a le droit de s'élever contre ceux qui pouvaient empêcher le mal[1] et qui ne l'ont pas fait.

[1] M. Descourtils, savant et botaniste distingué, connu surtout pour son bel et rare ouvrage de la Flore des Antilles, était au Cap, où il avait des propriétés, lors du massacre des blancs. Il fut, comme tous les hommes distingués par leur savoir et que les nègres avaient choisis, renfermé dans une maison de la ville contre laquelle ils braquèrent ensuite quatre pièces de canon pour que les infortunés éprouvassent à la fois tous les genres de supplices. Aussitôt que la flamme et l'écroulement de la maison forçaient les infortunés à sortir de leur dernier asile, ils étaient égorgés sur les cadavres encore palpitants de leurs amis et de leurs parents. M. Descourtils fut sauvé par un prêtre, qui, le sachant dans cette maison qui avait contre elle un double jugement d'extermination, puisqu'elle renfermait la vertu et le savoir.

Junot était toujours à Parme. Je recevais souvent de lui des lettres dans lesquelles il me chargeait de demander à l'empereur s'il me fallait partir pour l'aller joindre. C'était une petite ruse que je comprenais fort bien, pour savoir s'il demeurerait longtemps à Parme. Mais la chose était plus facile à ordonner et à tenter qu'à mener à bien. Napoléon n'était pas un de ces hommes qui répondent à ce que vous leur dites, lorsque la chose ne leur convient pas. Aussi je tins conseil avec la princesse Caroline, que je voyais toujours dans des rapports d'intimité qu'elle-même avait eu le bon goût de maintenir, et moi, de mon côté, celui de ne pas provoquer. Elle me dit que je ferais bien de parler à l'empereur la première fois que je le verrais, soit chez Madame mère, soit chez l'une des princesses :

— Mais ne lui demandez pas d'audience pour cela, me dit-elle.

Elle avait raison. Au premier mot que je dis à l'empereur de mon voyage, il me demanda avec une sorte d'humeur si c'était Junot qui me chargeait d'être *son ambassadeur* auprès de lui et si mes lettres de créance étaient en règle. Je me donnai bien de garde de répondre que Junot m'avait écrit même de demander une audience et je dis que de moi-même, sans remplir le rôle d'ambassadrice, bien *que je le fusse encore*, je prenais la liberté de lui demander si je pouvais joindre mon mari et lui mener ses enfants, qu'il n'avait pas vus depuis six mois.

se hâta d'y courir et, usant envers les nègres d'un reste de pouvoir que lui donnait la superstition sur les nègres, il eut le bonheur de sauver son ami et de conserver aux sciences un de leurs dignes soutiens.

C'est ici le lieu de faire remarquer de nouveau combien Napoléon tenait à tout ce qui sanctionnait le repos et l'accord intérieur des ménages. On était *sûr* d'être écouté de lui aussitôt que cette corde était atteinte. Il se tourna vers moi, en prenant lentement une prise de tabac, comme il faisait toujours lors qu'une idée ne lui était pas désagréable et, avec un demi-sourire :

— Vraiment ! dit-il. Comment, c'est vous qui voulez aller joindre Junot ! Mais c'est très bien. Ce serait encore mieux, si, en lui conduisant ses enfants, vous lui meniez des garçons. Mais vous ne faites que des filles !

Et me faisant un signe de tête gracieux, il s'éloigna en souriant. J'écrivis cette petite conversation à Junot et sa réponse fut une demande instante de me mettre en route aussitôt que je le pourrais. Il était impatient de me revoir, mais surtout d'embrasser ses filles, dont la plus jeune n'étant pas venue en Portugal avec nous, était éloignée de lui depuis près de vingt mois. Il m'écrivait que le palais des ducs de Parme était arrangé admirablement pour me recevoir. Il me faisait la description de mon appartement et, certes, je pouvais être tentée d'aller faire la petite souveraine, d'après tout ce qu'il me disait, non seulement du *palais* de Parme, mais de la manière dont lui-même y était placé. Parme est encore dans le nombre des lieux dont je puis invoquer le témoignage avec honneur et gloire en faveur du père de mes fils.

Ce palais des ducs de Parme me rappelle une histoire assez comique arrivée dans le temps des guerres d'Italie, et dont mon frère fut l'un des acteurs, ou plutôt à laquelle il donna lieu, ainsi que l'un de nos

amis qui existe toujours, et qui s'appelle M. Briche Tous ceux qui le connaissent savent à quel point il est aimable, et vraiment amusant dans la conversation. C'est l'un des plus drôles d'esprits que j'ai jamais rencontrés. Ma mère et mon frère avaient pour lui beaucoup d'amitié, car il était aussi bon que spirituel. Nous aimions aussi tendrement sa femme. Comme elle était blanche et douce, belle et blonde ! et pourtant avec cette peau de satin blanc elle était Italienne. Je l'aimais aussi beaucoup, et elle était bien bonne pour moi.

M. Briche était employé dans l'administration de l'armée d'Italie. En quelle qualité, voilà ce que j'ai oublié. Je crois pourtant que c'était comme commissaire des guerres, mais cela ne fait rien à l'affaire. Il était alors fort lié avec Albert, qui, après avoir rempli les fonctions d'agent supérieur de la République à Massa-Carrara, conjointement avec M. Suchet, frère du maréchal, avait été nommé à la même place à Parme pour faire rentrer les contributions imposées par l'armée d'Italie. Il était fort bien établi dans le palais ducal, et faisait sa besogne tout en chantant, en aimant et modulant sur *la harpe sonore* en vrai chevalier troubadour. Le fait est que, plaisanterie cessante, il menait bonne et joyeuse vie à Parme. M. Briche, passant par la ville, fut voir son ami Albert. Ils passèrent gaiement la journée en célébrant nos victoires[1] et M. Briche repartit le même jour à quatre heures du matin, après avoir promis à Albert de le voir à son retour :

M. Briche avait servi autrefois et faisait partie d'un ancien régiment d'artillerie. Il était du régiment de l'empereur.

— Tu l'oublieras, lui dit mon frère.

— Non, sur ma foi.

— Ta parole ?

— Je te la donne. Quelle que soit même l'heure à laquelle je passerai, je m'engage à t'aller voir, fût-ce même au milieu de la nuit.

M. Briche va je ne sais où et y demeure trois semaines ; retournant à Milan, il traverse Parme de nouveau et se propose de tenir parole. Cependant en arrivant il voit qu'il est de trop bonne heure pour espérer de trouver Albert éveillé. Il était cinq heures du matin, mais on était en été; il faisait un temps admirable :

— Et puis, après tout, disait-il, voyez le grand malheur ! Il est cinq heures, je ne puis lui donner que peu d'instants. Ainsi nous pourrons déjeuner, dire des folies et je remonterai en voiture.

Il se disait tout cela en cheminant vers le palais ducal. La sentinelle, qui voit un homme en uniforme avec la cocarde tricolore, lui présente les armes et le laisse passer. Briche traverse les cours solitaires et silencieuses, et monte le vaste escalier. Il connaissait l'appartement d'Albert et se dirige, même sans conducteur, vers sa chambre à coucher. Il arrive à la porte et, comme il méditait une surprise à sa manière, il l'ouvre doucement et s'avance sur la pointe du pied vers le lit où le guide un ronflement qui faisait trembler les vitraux.

— Diable ! dit M. Briche, ce pauvre Permon s'est enrhumé d'une façon sévère... Comme il ronfle !.. c'est un orgue.

Mà per Bacco, non un organo sonante.

Et s'approchant du lit à la lumière incertaine qui éclairait la chambre au travers des jalousies fermées, il se penche et se dispose à réveiller joyeusement le dormeur-ronfleur en le prenant par le nez, chose d'autant plus facile qu'Albert avait un nez de la plus immense dimension, et que ce nez se présentait à M. Briche surgissant du fond d'un bonnet de coton. Celui-ci le prend, le tire, et secoue rudement le dormeur en chantant de toutes ses forces :

.... Et s'approchant
Doucement du hamac
Où l'autre ivre de rack
Était tout au bivouac;
Vous le prend par la tête, et crac
Le voilà dans le sac.

Mais avant qu'il eût fini sa chanson, l'homme endormi dégage son nez et son bonnet de coton, pousse des cris affreux en appelant au secours.

— Aux armes, s'écrie-t-il, aux armes !... ce sont les Autrichiens ! Aux armes ! Aïe ! aïe ! mon nez. C'est le diable. Arrêtez cet homme ! C'est un voleur ! Au voleur ! au voleur !

Mais vraiment Briche ne s'était pas amusé à attendre une explication. Le fait est que mon frère était parti pour Milan, où l'avait appelé le général en chef et qu'il avait remis le palais ducal, sa chambre et même son lit à celui qui le remplaçait et qui, par aventure, se trouvait avoir un nez encore plus long que celui de mon frère, ce qui n'était pas chose facile. A peine M. Briche se fut-il aperçu de sa méprise involontaire, que, rejetant l'homme au bonnet de coton au milieu de ses couvertures, il s'échappa en courant

comme un cerf dans les longues galeries, les vastes escaliers, déserts à ce moment de la journée et lui laissant le passage libre. Il passa comme un trait devant la sentinelle qui ne l'accueillit pas aussi civilement qu'à son arrivée et qui, bientôt avertie par les cris du nez écrasé venu en chemise sur la galerie pour hurler au voleur, lui cria aussi de s'arrêter. Mais vraiment il n'avait garde.

— Sont-ils fous de crier ainsi pour un nez serré!... Mais, que diable aussi, Permon pouvait bien dire à la porte que l'on m'avertît de son départ. Je n'aurais pas été secouer cette tortue dans son écaille. Quelle figure hétéroclite il a cet original-là!

Tandis qu'il discourait ainsi en lui-même en traversant les rues ordinairement désertes de Parme, mais bien autrement encore à cette heure de la journée, l'*original* avait mis ses culottes et était arrivé à la poste au moment où l'*assassin* de son nez allait monter en voiture.

— Monsieur, dit Briche avec un sérieux comique au pauvre supplicié, dont le nez ressemblait en ce moment à une betterave par suite de sa pression *amicale*, M. de Permon aura l'honneur de remercier votre nez de la manière dont il représente le sien.

Et, s'élançant dans sa voiture, il part en faisant un salut de la main au pauvre monsieur, qui demeure la bouche béante, les yeux plus qu'ouverts et l'air hébété, regardant fuir cette voiture, qui lui paraissait maintenant une chose fantastique, ainsi que l'homme qu'elle emmenait. Tout à coup il tressaille, la voiture est devant lui et, comme dans sa préoccupation il a été aussi distrait qu'un homme d'esprit, il ne l'avait pas vue revenir.

— Monsieur, lui dit Briche, toujours avec ce flegme si plaisant dans un homme de son caractère, j'ai réfléchi que peut-être vous désirez savoir le nom de celui qui vous a réveillé d'une façon si inusitée? Je m'appelle Briche, et suis votre très humble et très obéissant serviteur. Allons, postillon, marche à présent et bon train.

Non seulement il était amusant dans ses saillies, mais il était parfaitement aimable, et ses manières étaient celles d'un homme bien né et bien élevé.

Il n'en était pas ainsi de son frère, le général Briche. Il avait en lui, comme par esprit de contradiction, toutes les parties de caractère opposées à son frère. Il était sans doute homme d'honneur, brave soldat, excellent homme dans la vie privée. Je n'attaque aucune de ses qualités personnelles, mais je ne puis m'empêcher de dire qu'il était bien bizarre et même des plus étranges, surtout lorsqu'il voulait parler; l'éloquence n'était pas la partie soignée de son esprit. Il me frappa surtout le jour où il m'amena sa femme, jeune personne charmante et nièce du duc de Feltre. Je la plaignis aussitôt que je la vis, parce que je compris à l'instant que nul rapport ne pouvait exister entre ces deux êtres si différents l'un de l'autre. M^me^ Briche était jolie et ses manières douces et distinguées contrastaient grandement avec celles de son mari. Ce jour-là, précisément, il fut encore plus remarquable qu'à l'ordinaire. Comme il avait été colonel d'un régiment de hussards et que Junot était son colonel-général, il prétendait que j'étais *la mère de tous les hussards* et conséquemment d'un homme tel que lui, il m'appelait *sa petite maman*. C'était à n'y pas tenir. Quelques jours avant, il avait

eu chez moi une scène d'un genre singulier. Ne trouvant pas Junot et n'ayant pas de ses cartes sur lui, il entra dans la loge du suisse pour y écrire son nom. Il n'y avait en ce moment que la femme de mon suisse, que je n'avais pas fait venir d'Amiens pour l'être, comme M. Dandin, mais bien de Bourgogne, et qui, ainsi que son mari, soutenait dignement la réputation du nom bourguignon. Le mari n'en portait pas moins très bien son baudrier et sa hallebarde, et la femme en était quitte pour s'aller coucher après toutefois avoir été bien dûment battue, parce que dans la loge du suisse, comme dans le salon, comme dans la mansarde, il faut que le mari ait la permission de faire ce qu'il ne permet pas à sa femme. On sait que c'est l'usage. Quoi qu'il en soit, Manette n'avait pas encore reçu la correction conjugale et, tout en l'attendant, elle battait les murailles de sa loge en se promenant. Par un hasard singulier, ou plutôt ordinaire, le général Briche se trouvait dans un état tout à fait semblable. D'abord, il ne fit pas attention à la démarche peu assurée de Manette, mais au vacillement de l'écritoire qu'elle lui présentait, il se reconnut probablement et, par un effet sympathique, il leva les yeux sur Manette.

— Oh ! oh ! dit-il en la regardant avec attention. Eh ! mon camarade, touchez là, mon camarade ! Vous avez, pardieu, d'aussi belles moustaches que moi !... Savez-vous que cela n'est pas beau du tout *pour une dame?* Oui, parbleu ! elles sont aussi longues que les miennes, ses moustaches !

Et avançant la main, il voulut prendre les moustaches de cette pauvre Manette, qui, en effet, en avait d'aussi noires et d'aussi belles que si elle eût

été un tambour-major. De plus, elle était... *fea como un diablo*, mais elle n'aimait pas qu'on le lui dît. Le général Briche, qui était en *train de rire*, ainsi qu'il nous le dit ensuite, jura que les *deux moustaches s'embrasseraient*. Manette, qui n'était pas fort accoutumée à de semblables politesses, *se crut insultée*, et cria : « A l'insolent! » Le général n'en fit que rire et il avançait toujours. Mais Manette n'avait pas beaucoup sa tête. Lorsqu'elle vit que l'attaque était véritable, ce qui, certes, prouve le plus contre l'état de la raison du général, elle lui donna de sa main noire et sèche tout au travers de la moustache qu'il voulait marier à la sienne et se mit à crier comme une brûlée, en appelant au secours. Tous ceux qui se rappelleront la figure de Manette seront tout aussi étonnés de l'attaque que de la résistance.

CHAPITRE III

Plaisirs prolongés de l'hiver en 1806. — Bonne humeur de l'empereur. — Les bals et les distractions. — Le *galop* de Napoléon. — Mon départ pour l'Italie. — Correspondance de Russie. — Mme Demidoff. — Mme Diwoff. — Mme Zayoncheck, aujourd'hui vice-reine de Pologne. — Notre intimité. — Son portrait. — Prince Joseph Poniatowski. — Joseph Bonaparte roi de Naples. — *Le roi de Mortefontaine.* — Les trois sœurs. — Mot de Napoléon. — *L'héritage du feu roi notre père.*

On dansait toujours aux mois d'avril et de mai de 1806, et pourtant nous étions au printemps. Mais l'empereur voulait que la cour fût brillante et elle ne pouvait l'être, il le comprenait bien, que par les joies et les plaisirs. Cependant son humeur à lui-même ne le portait pas à toutes ces joies folles. Cette humeur et ses goûts lui faisaient au contraire chercher sinon la solitude, au moins une vie *calme dans l'activité*, c'est-à-dire qu'il aurait aimé à faire dix lieues au galop, parce qu'il prenait un exercice violent tout en donnant cours à des pensées importantes. Tandis que dans une fête il était contraint de s'occuper des femmes et des hommes, et de leur dire de ces phrases qui devaient leur prouver que le souverain s'occupait d'eux. Mais Napoléon, tout en ayant de la répugnance à suivre cette manière bruyante de vivre, en voyait la nécessité, et ce n'était pas lui qui sacrifiait

un intérêt puissant à *un vouloir* personnel à sa convenance.

Junot m'écrivit à cette époque pour me demander de nouveau de hâter mon voyage. Il s'ennuyait à Parme et désirait me revoir, ainsi que ses enfants. Mais je ne pouvais partir, mes deux filles étaient toutes deux malades. L'aînée surtout l'était assez sérieusement d'une fièvre miliaire, la cadette d'une tumeur dans la bouche. L'excellent M. Desgenettes, qui alors leur donnait ses soins, les guérit assez promptement, mais non pas pour entreprendre, étant aussi jeunes, un voyage de quatre cents lieues. J'écrivis donc à Junot que je me mettrais en route à la fin de mai, mais pas avant.

Il avait fait merveille dans son expédition de Parme ou plutôt des Apennins, pour parler plus juste. Les insurgés furent punis sévèrement, et cela devait être, quoique les malheureux ne fussent pas les premiers coupables. Mais le peuple fut là ce qu'il est partout, l'instrument employé non seulement pour un autre, mais contre lui-même. Austerlitz était bien près de nous, et le souvenir en était bien récent. La cour de Rome avait aussi en souvenance le peu de résultat qu'avait produit son voyage ultramontain, et tout à l'heure j'en vais donner une preuve, qui pourrait trouver plutôt sa place dans le *Journal de l'Estoile*, ou dans les *Mémoires* de Sully, que dans les miens.

J'avais conservé mes relations avec beaucoup de mes amis de Moscou et de Pétersbourg. Ils entretenaient avec moi une correspondance suivie, surtout ma bonne Élisabeth et cette excellente M^me^ Diwoff, qui, jusqu'à son dernier jour, m'a conservé une tendre amitié. Je recevais donc malgré la guerre, très

souvent des nouvelles du Nord, et depuis la paix j'en avais encore plus assidûment. Elisabeth avait bien voyagé, mais mes amis de Pologne, espérant toujours une délivrance, qu'il était dans l'intérêt de Napoléon encore plus que dans le leur peut-être d'opérer, tenaient ma curiosité au courant des affaires de ce pays. J'aimais fort le caractère des Polonais, non seulement pour tout ce qu'ils ont de noble et de chevaleresque, mais aussi pour leur constance dans leur infortune. Ils se montrent toujours entourés d'une brillante auréole. L'empereur a pu juger de leur courage et de leur dévouement, et pourtant ils n'avaient *qu'une espérance!* Q'auraient-ils donc fait s'ils eussent été entièrement libérés par lui! C'est alors qu'ils auraient mis entre la Russie et la France une muraille vivante, qui aurait opposé des cœurs palpitants d'honneur au fer de lance des Cosaques. Oh! que j'ai eu une triste et longue conversation avec le malheureux prince Poniatowski lorsqu'il vint ici passer quelques heures avant la campagne qui fut la dernière de sa noble vie! On sait trop bien aujourd'hui, car on le sait par l'expérience, tout ce que la France pouvait attendre de la *recréation* du royaume de Pologne.

Puisque j'ai tracé le nom de la Pologne, il me faut parler ici d'une amie qui est Polonaise, et dont je fis la connaissance à cette même époque (1806). C'est M^me^ Zayoncheck, femme du général de ce nom qui a fait les campagnes d'Égypte avec Napoléon et fut depuis vice-roi de Pologne. Il était toujours au service et sa femme habitait Paris. Elle était ma voisine et cette circonstance fit d'abord naître entre nous des rapports qui devinrent bientôt intimes par le charme

que Mme Zayonchecks avait répandre dans le commerce habituel de la vie.

Elle a beaucoup vu, beaucoup retenu, et elle est personne à beaucoup de souvenirs, dont aucun ne reçoit son reflet de l'autre. Tout est distinct, chaque chose a sa couleur. Une *causerie* de plusieurs heures avec Mme Zayoncheck est une mosaïque parfaite de ton et de dessin. Je ne puis rendre le charme de sa conversation. Pour donner, au reste, une idée de son aimable langage si naturel, et cependant fin et tout subtil, de cette malice sans méchanceté, pour la faire comprendre enfin, il faudrait parler comme elle. Pour faire son portrait ressemblant, il faudrait ses couleurs.

J'ai dit tout à l'heure que j'avais conservé beaucoup de relations avec la Russie et la Pologne. Ces relations se maintenaient, non seulement par des envois mutuels que nous nous faisions mes amis et moi, mais par une correspondance suivie. Elle était bien plus active depuis la paix d'Austerlitz, car, quoique nous ne fussions pas de grandes politiques, Mme Demidoff, Mme Diwoff et moi, cependant il y avait dans la rupture de nos deux nations un motif sinon de refroidissement, au moins de circonspection; mais depuis la paix nous recommencions *nos jaseries*, lorsque tout à coup je reçus une lettre de Moscou, dans laquelle on me parlait d'une manière *qui parut* probablement singulière, car je *fus questionnée* sur cette correspondance. Cependant le roi de Prusse venait de signer un traité ratifiant, à quelques modifications près, la convention provisoire de Vienne [1], et de faire une

[1] 15 décembre 1805

belle proclamation pour remercier la France de lui avoir abandonné l'Électorat de Hanovre, en indemnité de ce qu'il avait donné un morceau d'étoffe pour faire un manteau de souverain, un peu écourté par exemple, à Berthier [1]. Mais tout cela n'était, au fait, que des démonstrations forcées, et Napoléon connaissait la véritable façon de penser de tous ces rois qui, plus tard, lui dûrent leur couronne et qui préludaient à l'ingratitude par la perfidie. Déjà la haine se nourrissait d'une jalousie en proportion de la gloire de Napoléon : cette gloire était alors à son apogée. Dès lors, Napoléon devait avoir pour ennemis naturels tous les souverains de l'Europe. Ce fut en vain qu'il les combla de bienfaits. Les mieux partagés ne virent dans ces bontés d'un noble cœur, ou tout au moins dans ces plans d'une haute politique, que la crainte d'un être faible; et ces hommes, que d'un mot il faisait monter et descendre de ces planches de sapin qu'ils appelaient leur trône, se croyaient redoutables et rêvaient la puissance.

Hélas! dans ce même temps le vertige royal s'empara aussi de sa grande âme. Ses frères et sœurs devinrent rois et reines... M^me^ Murat fut appelée grande-duchesse de Berg et Joseph Bonaparte fut enlevé à ses goûts paisibles pour aller régner sur l'antique Parthénope.

— Laissez-moi *roi de Mortefontaine*, disait-il à son frère. Je suis bien plus heureux dans cette enceinte,

[1] La Prusse abandonna à la France, lors du traité de Presbourg (26 décembre 1805), les pays d'Anspach, Clèves, Bayreuth et Neufchâtel. C'est ce dernier qui, quelques mois plus tard, devait être érigé en principauté souveraine pour Berthier.

dont je vois le terme, il est vrai, mais où je puis répandre le bonheur autour de moi.

Sa femme, M^me^ Joseph Bonaparte, éprouvait aussi le même regret de quitter ses douces habitudes. Mais Napoléon avait parlé et il n'y avait plus qu'à se taire et à obéir.

— La maison de Naples a cessé de régner, avait-il dit, et un nouveau roi est donné aux Deux-Siciles.

La princesse Élisa fut celle de sa famille que l'empereur favorisa la première de la souveraineté en lui donnant la république de Lucques, qu'il érigea en principauté. Lorsque la princesse Caroline vit sa sœur aînée avec une couronne souveraine, elle aussi voulut que son front d'ivoire en fût orné. Elle fut grande-duchesse de Berg. Vint ensuite le tour de la princesse Pauline. Oh! pour celle-là, ce fut une véritable guerre que l'empereur eut à soutenir. Enfin, elle fut duchesse de Guastalla. Ce n'était pas grand'chose. Mais le moyen de lui donner même une taupinière à gouverner! S'il y avait eu des *royaumes de l'air* comme au temps des sylphides, on l'aurait mise dans un nuage rose et bleu bien parfumé, et puis on l'aurait envoyée régner dans ces régions fortunées, où l'on conduit les peuples avec une touffe de fleurs pour sceptre. Pour ici-bas, il n'y fallait pas songer. Ce n'était pourtant pas ce qu'elle voulait. Elle tenait à régner, comme Dandin à juger. Ses larmes et ses jolies impatiences amusèrent son frère pendant quelque temps, mais il n'était pas patient de sa nature et finit par s'en fâcher. Venait ensuite la duchesse de Clèves. Soit qu'il n'y eût pas de duc de Nemours dans son duché, soit qu'une de ses sujettes,

fille d'un cordonnier de Dusseldorf et fort grande dame du reste à la cour impériale, lui eût parlé trop d'égale à égale, elle n'aimait pas beaucoup son lot et eût voulu pour beaucoup qu'on en fit un petit royaume. La princesse Élisa trouvait, de son côté, que Lucques et Piombino étaient de misérables principautés. Elle se plaignit, la princesse Caroline se plaignit, la princesse Pauline se plaignit, ce fut un chœur de doléances.

— Ah çà! dit l'empereur, qu'est-ce donc que tout cela signifie? Pourquoi ces dames ne sont-elles pas contentes? *Il semblerait en vérité que nous partageons l'héritage du feu roi notre père.*

Un jour j'avais accompagné Madame à Saint-Cloud. Elle avait été dîner avec la princesse Borghèse, qui occupait alors le rez-de-chaussée du château. L'empereur y vint dans la soirée. En m'apercevant, il me dit en riant :

— Eh bien! madame Junot, vous n'êtes donc pas encore partie?

— Sire, j'attends que mes filles soient entièrement rétablies, et je me mettrai aussitôt en route.

— Ah ça! savez-vous bien, dit Madame, que vous devriez me laisser *mes dames*? Voilà M^me^ Junot qui depuis un an n'a pas fait son service, et maintenant vous l'envoyez en Italie.

— Ce n'est pas moi qui l'y envoie, c'est elle qui veut partir. Demandez-lui plutôt.

Et me regardant en souriant, il me fit un signe très significatif. Dans ces moments-là, sa physionomie était vraiment charmante.

— Eh bien! dites donc que c'est vous qui voulez *absolument* partir pour Parme.

— Mais, sire, je ne peux pas mentir. Je n'ai pas du tout envie d'y aller.

Il fit un de ces éclats de rire particuliers chez lui, parce que en général il souriait bien, mais il *éclatait* rarement, ou pour mieux dire, jamais.

— Et pourquoi ne voulez-vous pas vous en aller, madame Laurette? — Et mon pauvre nez fut pincé au sang! — Une bonne femme doit toujours suivre son mari. C'est la loi de l'évangile.

— Sire, Votre Majesté me permettra de lui dire que l'évangile n'a rien du tout à voir là-dedans et qu'en cette circonstance je ne suis pas une bonne femme. Et puis... peut-être serais-je de trop à Parme.

— Ah! ah! on vous a fait des caquets! Ces femmes sont caillettes! Pourquoi aussi écoutez-vous des mauvaises langues? D'ailleurs la poule doit se taire devant le coq. Et si Junot s'amuse un moment à Parme, qu'est-ce que cela vous fait? Il ne faut pas que les femmes tourmentent les maris, ou bien ils en feront davantage.

Cela fut dit non pas en me regardant, mais bien en tournant les yeux du côté de l'impératrice, qui, en personne d'esprit, n'eut pas l'air de comprendre. Les scènes de jalousie commençaient à être fréquentes et, pour dire la vérité, il y avait lieu.

Mais j'avais ouvert non seulement de grands yeux, mais de grandes oreilles, à ce que m'avait dit l'empereur. Je ne savais rien alors de ce que j'ai su par la suite. Et au fait, il n'y avait pas de quoi fouetter un écureuil. Mais je regardai l'empereur avec une expression probablement comique, car il me fit de nouveau l'honneur de me rire au nez.

— Eh bien! vous voilà toute stupéfaite pour bien peu de chose! C'est, dit-on, pour nous une peti e affaire quand nous le savons, et rien quand nous ne le savons pas. Jugez de ce que vous devez dire alors, vous autres? Allons, que devez-vous dire? Voulez-vous le savoir?

— J'écoute, sire.

— Eh bien, rien du tout. Et comme vous autres femmes, vous ne pouvez pas vous taire, si vous parlez, que ce soit pour le trouver bon.

— Oh! par exemple! s'écria Madame.

— Quelle horreur! dit la princesse Borghèse, je voudrais bien voir que le prince Camille s'avisât de vouloir me faire approuver... ah! ah!

Et elle se retournait sur sa chaise longue, tout en drapant ses châles. L'impératrice ne disait rien, mais elle avait les larmes aux yeux, et je suis sûre qu'une seule parole l'aurait fait pleurer à l'instant, ce que l'empereur n'aimait pas. Eh bien, je suis certaine que c'était l'effet extraordinaire, comme impression profonde, que lui faisaient les larmes d'une femme, qui lui faisait redouter de les voir pleurer. L'homme qui ne pouvait sans émotion entendre le son des cloches à la chute du jour, celui qui trouvait un charme tout particulier à voir errer une femme sous de grands arbres, quand elle était svelte et vêtue de blanc[1], cet homme devait être bien impressionnable, et sans doute il cachait cette nature sous une écorce

[1] On sait combien il était sensible au son des cloches. Quelquefois à la Malmaison il s'arrêtait tandis qu'il se promenait dans le parc, pour écouter le son des cloches de Rueil ou de Bougival. Quant à la femme vêtue de blanc et marchant sous les arbres, il avouait que rien ne lui paraissait plus charmant.

et plus rude et plus sèche. Ensuite cette écorce est peut-être devenue inhérente à lui-même. Mais pour qui l'a bien connu, il est démontré qu'à côté d'une foule de traits cités par la malveillance et qui se trouvent être justes, parce que dans le cours de cette vie qui n'eut aucune autre pour modèle, il s'est trouvé des moments où sa volonté devait briser du fer. Alors elle devenait de diamant. Ah! que les mystères de cette grande âme sont profonds et sublimes! Que de coups d'œil curieux et profanes, que de regards impurs sont venus souiller son sanctuaire, en y fouillant avec sottise et âpreté, pour y trouver quelque *nouveauté* dont l'exploitation pût rapporter quelques écus de plus. Je me sens soulevée d'indignation, lorsque je vois ce colosse immense sur lequel s'acharnent aujourd'hui les corbeaux de la littérature, en déchirant de leur bec crochu et sanglant les lambeaux qui le couvrent encore[1]. Ah! laissons cela.

La cour était alors fort attentive à tout ce que faisait l'empereur. Il était amoureux au moment du sacre, ainsi que je l'ai dit, et cet amour *était positif*. Pendant mon absence il y avait eu du trouble. L'impératrice avait été blessée par la conduite de la personne aimée, m'avait-on dit, et cette personne avait été invitée, à aller prendre les eaux. L'empereur, en faisant cette concession, avait eu de l'humeur et l'impératrice s'en ressentait quelquefois lorsqu'une nouvelle jalousie

[1] Une chose remarquable, c'est que tous les beaux talents de notre époque ont évité, même en différant d'opinion, d'attaquer la mémoire de Napoléon. Le héros *de notre* littérature poétique l'a loué dans des vers immortels, et M. de Lamartine en a parlé dignement et noblement comme ennemi; M. de Chateaubriand également.

venait la troubler, car, tout en ayant le cœur touché, l'empereur ne se refusait aucune distraction, et *ça variait* même beaucoup, ainsi qu'on le disait, pendant le voyage pour le couronnement d'Italie.

Le fait est qu'au moment dont je parle il y avait du trouble dans la famille impériale. On parlait déjà sourdement du départ de la princesse Louis et, bien que ce fût pour occuper un trône, on la voyait s'éloigner à regret de la cour dont elle était l'âme. Elle me rappelait Henriette d'Angleterre. Quant à la princesse Caroline, ce n'était plus cela. De toute la famille, elle était peut-être la seule qui n'avait pas appris à être princesse; — sa sœur Pauline s'y entendait encore mieux. — Elle avait un air moqueur qui ne lui allait pas le moins du monde. Elle pouvait bien se railler de celles qui avaient la peau brune parce qu'elle était blanche. Mais, outre que cela n'était pas généreux, parce qu'on prend sa peau dans le sein de sa mère et qu'on n'en change pas à volonté, la chose était de mauvais goût. Une autre raillerie qu'elle se permettait souvent, et qui n'avait pas le sens commun, surtout d'une princesse impériale, c'était la manie qu'elle avait de se moquer de la manière de marcher des femmes. Ainsi, par exemple, lorsqu'on faisait la répétition du quadrille et qu'elle était au haut bout de la galerie, elle dominait en plein toutes les arrivantes et faisait sur chacune d'elles des réflexions jamais piquantes, mais toujours moqueuses.

— Madame, lui dis-je un jour en regardant la dame qui était de service auprès d'elle, M^me^ Lambert est bien heureuse, elle est venue avec Votre Altesse.

Mais tout à coup il me revint à l'esprit que la prin-

cesse m'avait dit plus de vingt fois, en regardant marcher et danser Mme Lambert :

— Ne dirait-on pas qu'elle cherche des épingles?

Et je souris, en gardant pour moi ma réflexion. Le fait est que Mme Lambert, jeune, jolie et gracieuse personne, ayant de l'esprit, de ces talents qui se font écouter et regarder avec un plaisir qu'on peut avouer parce qu'il est réel, avait la vue fort basse, et que cet inconvénient, fâcheux seulement pour elle-même, au reste, car elle a les plus beaux yeux du monde, lui donnait une attitude penchée qui avait beaucoup de grâce, et qui en avait surtout beaucoup plus que le *ricanement* de pensionnaire qu'avait conservé la princesse Caroline, malgré sa dignité *de princesse du sang*.

Mais le plus curieux de la chose, c'est qu'avec toute cette profusion de fraîcheur, ces touffes de lis et de roses, qui étaient du reste un objet ravissant lorsqu'elle les abritait dans un petit lit de tulle brodé, doublé de satin couleur de rose, enveloppée à demi dans des camisoles de point d'Angleterre, des bonnets en dentelle de Bruxelles, et tout cela noué avec des rubans de même couleur, mais si frais, si charmants, et puis si peu serrés, tout cela était bien attrayant vu de cette manière. Mais aussi, lorsque ces bottes de jasmin et de roses se mettaient en devoir de marcher comme les autres, c'était comme celles qui marchaient le plus gauchement qu'elles s'en acquittaient. Et, malgré cela, *le ricanement* n'en accueillait pas moins les femmes bien faites qui franchissaient le salon rond de l'hôtel de la rue de Provence, et plus tard, ceux de l'Élysée-Bourbon, que Mme Murat ne fut occuper que quelques mois après le couronnement.

Il est une chose assez singulière, c'est la différence qui existe dans la tournure des fils et des filles de la famille Bonaparte, tandis que leurs visages sont aussi semblables. Les têtes sont toutes au même type. Ce sont les mêmes traits, les mêmes yeux, la même expression — j'excepte l'empereur — et puis la forme du reste de la structure est totalement disparate. La princesse Borghèse était une gracieuse nymphe. Sa statue, faite par Canova et qui *a été moulée sur elle*, offre à la vue une ravissante créature. On a prétendu que l'artiste avait corrigé des défauts dans la jambe et dans le buste. Je sais que *j'ai vu* les jambes de la princesse Borghèse, comme tous ceux qui la connaissaient un peu intimement, et que je ne me suis pas aperçue *de leurs défauts*. Et, pour dire la vérité, on pouvait juger de cette perfection de taille par sa démarche. Elle était lente, parce qu'elle souffrait, mais on voyait à la grâce de ses mouvements comme ses membres étaient bien attachés l'un à l'autre. Comme sa tête tournait sur ses épaules, comme elle s'inclinait! Son oreille sans être ourlée, ainsi que je l'ai dit, voilà la seule imperfection de sa personne. La grande-duchesse de Toscane était non seulement mal faite, mais toutes ces choses qu'on appelle bras et jambes étaient attachées au corps comme cela s'était trouvé. Les os étaient carrés et la charpente très osseuse, ce qui formait un ensemble désagréable. Venait ensuite la princesse Caroline, qui prouvait que trois sœurs peuvent se ressembler et pourtant être bien dissemblables. J'ai déjà parlé de sa figure. Elle était jolie au premier coup d'œil, parce qu'une extrême fraîcheur séduit d'abord par son éclat. Mais, en l'observant, on trouvait de petits yeux, des cheveux ordi-

nairement abondants, et qui, après avoir été blonds dans l'enfance, n'étaient plus ni bruns ni blonds; des dents très blanches et que ce ricanement montrait avec une trop grande complaisance, parce qu'elles n'étaient pas en manière *de fil de perles* comme celles de l'empereur et de sa sœur Pauline. Ensuite sa tête réclamait un corps plus grand de deux pouces au moins. Quant à ses épaules, elles étaient sans doute bien grasses et bien blanches, mais tellement rondes et tellement surmontant le cou, qu'il y demeurait en foncé, et lui rendait ainsi le mouvement de la tête — ce mouvement si charmant dans une femme et surtout si important dans une princesse — tout à fait désagréable, je dirai même très vulgaire. Ses mains sont ravissantes; elles sont potelées et blanches, de ce blanc transparent qui a quelque chose d'idéal et rappelle ce qu'un songe nous a fait voir d'une habitante de l'air. Eh bien, j'aime mieux la main de la reine Hortense. Elle est aussi blanche, et puis elle est *comme il faut*. Que l'on traduise ce mot comme on voudra, je n'en mettrai pas un autre, parce qu'il convient. La main de la reine Hortense est plus maigre, mais ses ongles sont admirablement faits, bombés, enveloppant le doigt, la main est allongée, les phalanges sont adroites dans leurs mouvements. On voit que cette main-là manie le burin, le pinceau, la lyre et tout ce qui double la vie. L'autre n'était faite, on le voyait, que pour effeuiller les roses auxquelles elle ressemblait jadis.

La même dissemblance existait entre les frères. L'empereur, le roi d'Espagne et le roi de Hollande étaient tous trois parfaitement bien faits, quoique petits, et le prince de Canino et le roi de Westphalie

présentaient le même contraste que les sœurs entre elles. Le roi de Westphalie a la tête dans les épaules comme la princesse Caroline et le prince de Canino est grand, comparativement à ses frères. Mais il a ce même défaut dans le peu d'harmonie de sa construction comme la grande-duchesse de Toscane. Du reste, un point de mire général existe pour résumer sur un seul visage la ressemblance des huit enfants, c'est celui de Madame mère. On y retrouve non seulement leurs traits, mais la physionomie de chacun d'eux.

J'étais un soir chez moi occupée à donner des ordres pour mon départ, devant me mettre en route le surlendemain, lorsqu'on m'annonça le général Bertrand, alors aide de camp de l'empereur. Il était doux, d'une extrême politesse et généralement aimé de tous ses camarades. Je le rencontrais toujours avec plaisir, mais il ne venait pas chez moi. Et comme alors il n'était pas encore marié, je ne le voyais qu'aux Tuileries, mais, je le répète, toujours avec plaisir. Je fus donc étonnée de sa visite. Probablement que je le lui laissai voir, car il me dit en souriant :

— Quelque plaisir que j'aie de vous faire ma cour, j'aurais attendu l'arrivée de Junot pour me présenter chez vous. Mais je viens par *ordre supérieur*.

— Eh, mon Dieu! m'écriai-je, qu'est-ce qu'un ordre supérieur et moi pouvons avoir à faire ensemble?

— L'empereur vous fait dire de ne pas partir.

— Cela commence à être moins effarouchant. Et savez-vous si Junot revient?

— Je ne sais rien du tout.

— De positif, je le crois bien, mais comme *ouï-dire?*

— Pas davantage. Vous savez que nous sommes

silencieux comme on l'était à Venise. Ainsi donc, je ne sais rien. Mais je puis deviner.

— Eh bien?

— Eh bien, je crois pouvoir dire qu'il n'y a rien que de fort heureux dans ce qui retarde votre départ!

Le général Bertrand me quitta. Je demeurai quelque temps auprès du lit de mes deux filles. Joséphine, quoique guérie, était encore convalescente et je fus charmée qu'elle n'eût pas à supporter la fatigue d'une aussi longue route. Nous étions alors au 7 de juillet et la chaleur était accablante. Je demeurai auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût endormie. Puis je demandai mes chevaux et m'en fus annoncer la nouvelle du retard de mon départ à une amie à qui j'étais alors bien chère, que je voyais tous les jours et que j'aimais aussi véritablement. C'était la duchesse de Raguse. Elle voyait fort peu de monde alors et par goût vivait très retirée. J'étais la personne qu'elle recevait le plus et son esprit si agréable et si varié en faisait l'une des femmes les plus faites pour le charme habituel d'une causerie du coin du feu, comme pour l'agrément d'une conversation générale. Si elle savait être *amie*, ce serait une personne remarquable.

Comme mon départ était remis indéfiniment, je repris mon service et la semaine qui suivait, je me rendis à mon devoir auprès de Madame. En l'accompagnant au dîner de famille qui avait lieu tous les dimanches[1], je vis l'empereur qui, tout exprès, me

[1] Nous dînions chez la dame d'honneur, ou plutôt à une table qui devait être présidée par la dame d'honneur de l'impératrice,

fit entrer dans son cabinet, où étaient les princesses. Il était debout devant la cheminée, quoiqu'il n'y eût pas de feu, et me regarda faire mes révérences avec un air moqueur qui était presque impatientant.

— Eh bien, madame Junot, on gagne toujours à voyager. Voyez comme vous faites bien la révérence *maintenant!* N'est-ce pas, Joséphine? — Et il se tourna vers l'impératrice. — N'est-ce pas qu'elle a bon air? Ce n'est plus une petite fille, c'est madame l'ambassadrice! C'est madame...

Et il me regarda avec une expression tellement fine et presque subtile qu'en vérité, je rougis sans savoir pourquoi.

— Eh bien, comment voulez-vous qu'on vous nomme? Savez-vous qu'il n'y a pas beaucoup de noms qui puissent remplacer dignement celui de *madame l'ambassadrice?*

Et en prononçant ce mot, il grossissait encore sa voix, qui était déjà grave et sérieuse dans ses inflexions. Mais il était évident qu'il était de bonne humeur. Jamais, peut-être, je ne l'ai vu si en train de causer gaiement. Il me regarda encore et je me mis à sourire. Son caractère m'était connu. Il ne fallait pas aller trop loin avec lui, mais il fallait se donner de garde aussi de demeurer en arrière. Il sourit aussi et me comprit sans doute, car il me dit à l'instant :

— Oh! je sais bien que vous voudriez savoir pourquoi vous n'êtes pas partie, n'est-ce pas?

et qui, aux Tuileries, était dans une salle à main gauche en entrant dans le pavillon de l'impératrice. Nous remontions ensuite dans le salon de service de l'empereur.

— C'est vrai, Sire, et je voulais même demander à Votre Majesté, si nous autres pauvres femmes, nous sommes soumises à la loi militaire, c'est-à-dire à la discipline? Parce que, dans le cas contraire...

Je ne puis dire avec quelle rapidité il m'interrompit. Ce fut un éclair de regard et de parole. Toute sa *joyeuseté* d'humeur disparut en une seconde

— Eh bien, que feriez-vous?

— Je partirais, Sire, répondis-je fort tranquillement, car jamais il ne m'a intimidée au point de ne pouvoir lui parler.

Sa bonne humeur revint sur-le-champ.

— J'ai, ma foi, bonne envie de vous laisser mettre en route, me dit-il en riant. Mais non, restez tranquille chez vous à soigner vos enfants. Ils sont malades, à ce que m'a dit *la signora Lætitia*. L'impératrice prétend que ma filleule est la plus jolie petite fille de Paris, elle ne l'est pourtant pas davantage que ma nièce Lætitia.

L'impératrice ne répondit rien, mais il était évident qu'elle aurait voulu dire que Joséphine était la plus belle et, en qualité de mère, je trouvais que cela était. Quant à Madame, elle dit que les deux petites filles étaient bien jolies. Le fait est que la jeune princesse Lætitia était belle à cette époque comme ces amours du Guide ou du Corrège, mais ma Joséphine était aussi bien charmante.

— Vous ne m'avez pas dit si vous étiez contente de M^me^ Junot, signora Lætitia? Et vous, êtes-vous bien aise d'être auprès de ma mère? ajouta-t-il en s'adressant à moi.

Pour toute réponse, je pris la main de Madame et la baisai avec la tendresse et le respect que j'aurais

eus pour ma mère. L'excellente femme m'attira à elle et m'embrassa au front.

— C'est une bonne enfant, dit-elle, et je tâcherai qu'elle ne s'ennuie pas trop chez moi.

— Oui, oui, dit l'empereur en me pinçant l'oreille, faites surtout en sorte qu'elle ne s'endorme pas en vous voyant faire *votre éternel reversis et en fixant de manière à se rendre aveugle le tableau de David, quoique cependant ce tableau soit une leçon parlante pour ceux qui versent leur sang dans les batailles. Il appelle que* TOUS *les souverains sont ingrats*[1].

Je demeurai confondue ! Ces mêmes paroles avaient été dites par moi l'avant-veille, dans la soirée, dans une maison que je ne nommerai pas et seulement entre quatre personnes dont je faisais partie et que, par la même raison, je ne nommerai pas non plus. Le fait réel, c'est que je demeurai stupéfaite et pas mal embarrassée. Mais j'ai toujours remarqué que l'empereur avait l'admirable talent de ne s'offenser que lorsqu'il avait le temps, la volonté et l'opportunité de punir. Cela ne lui faisait *rien alors* que j'eusse parlé ainsi. Seulement, il me dit avec une expression plus sérieuse, mais tout affectueuse :

— Ils ne le sont pas TOUS.

Madame, qui n'était pas toujours au courant de la conversation par le peu de facilité qu'elle avait à suivre la parole française, comprenait cependant par le regard qu'elle jetait sur la physionomie déjà si

[1] Ce tableau, acheté par Lucien, et laissé par lui dans le salon de l'hôtel de Brienne, est le *Bélisaire* de David. La composition en est différente de celle de Gérard. Ici Bélisaire demande l'aumône. Il est en tout inférieur à l'autre.

expressive de son fils, qu'il y avait quelque chose entre nous.

— Ah ! dit-elle, jamais Junot ne peut craindre d'être oublié par nous ! Quant à moi, toute ma vie je garderai le souvenir du jour où il vint en pleurant, me baisant les mains, m'annoncer que vous étiez en prison. Il voulait vous délivrer ou mourir avec vous [1]. Oh ! de ce jour-là, j'ai pris *Junot en affection comme un sixième fils mis au monde par moi.*

— Oui, dit l'empereur, Junot est un fidèle et loyal ami... et puis si brave garçon ! Adieu, madame Junot, adieu.

Et me faisant signe de la main, en me souriant avec affection, il rentra dans son cabinet intérieur. Au moment de passer la porte, il s'arrêta de nouveau et me regarda tandis que je saluais :

— Mais cette cour de Lisbonne vous a rendue tout à fait *dame* de cour, madame Junot, savez-vous cela ?

— Vous êtes vraiment bien instruit, dit l'impératrice avec humeur. Faut-il aussi que Mme Junot s'asseoie par terre comme les dames du palais de la princesse du Brésil, et sur un parquet mal frotté encore !

Rentrée chez moi, cette longue conversation, ou plutôt cette scène, me fit songer à tout ce que plusieurs de mes amis me disaient depuis quelques jours. On murmurait sourdement que Junot était

[1] On a vu le détail de cette arrestation au commencement des Mémoires. Ce fut au moment où Albitte et Salicetti faisaient arrêter l'empereur, alors général de brigade, et qu'ils le firent réformer, c'est-à-dire *destituer*.

nommé gouverneur de Paris. On parlait aussi de bruits de guerre. Mais à cette époque les nouvelles politiques apparaissaient dans un jour tellement douteux, on les proférait d'une voix si basse que leur authenticité ne prenait une couleur que lorsque les choses n'étaient secrètes pour personne. On disait que, pendant la campagne d'Austerlitz, les mouvements de Paris n'auraient eu aucun retentissement si Junot avait été à la tête du gouvernement de la grande ville. La confiance de l'empereur en son courage était égale à celle de sa fidélité, et ce choix, au fait, s'accordait avec une *absence militaire* de l'empereur.

CHAPITRE IV

Arrivée de Junot à Paris. — Silence et conduite de l'empereur. — Bruits de Paris. — Le prince Louis roi de Hollande. — Questions de Napoléon. — Parme et les jésuites. — Le jeune protégé et le confesseur — Visite au collège des jésuites. — Le fou. — Le cachot. — Le *nouveau Ravaillac*. — Les imprécations. — *Monseigneur le gouverneur*. — Les soldats *gardes-malades*. — Renvoi des jésuites. — La princesse de Parme. — M. de Talleyrand, prince de Bénévent par l'empereur. — M. de Talleyrand *gracié* par la Convention. — Générosité de Mme de Staël.

Quelques jours après cette conversation, j'étais allée passer la soirée chez une de mes amies lorsqu'on vint m'y chercher en me disant que Junot venait d'arriver. Comme il faisait très beau, je partis aussitôt à pied, ayant renvoyé ma voiture. Dans la rue de Choiseul je rencontrai mon mari qui, impatient de me voir, s'était mis dans la voiture qui venait me chercher. Il me demanda si j'avais quelques notions qui pussent lui servir de lumière pour lui montrer la route qu'il devait tenir, car il ignorait entièrement pour quelle raison il avait été rappelé. Je lui dis le peu de mots que m'avait dits le général Bertrand, et nous conclûmes qu'en effet il n'y avait rien d'alarmant dans ce retour. Le lendemain, Junot fut aux Tuileries et l'empereur le reçut avec la bonté la plus cordiale.

— Ah! me dit-il en rentrant, comme il me l'avait déjà dit à Arras, comment ne donnerait-on pas sa vie à un tel homme?

Cependant il ne lui avait parlé de rien. Il avait été seulement accueillant, mais sa bienveillance avait ce caractère de confiance amicale des beaux jours de l'armée d'Italie.

Beaucoup de bruits couraient alors, et chacun faisait sa nouvelle. Le prince Louis avait été reconnu roi de Hollande le 5 juin précédent, par suite d'un traité fait entre la France et la république batave. Il n'était donc plus gouverneur de Paris, et d'un autre côté on parlait sourdement, ainsi que je l'ai dit, de bruits de guerre. Il était donc nécessaire que cette place importante fût remplie par une personne non seulement dévouée à l'empereur, mais dont le caractère connu des Parisiens fût pour eux et pour Napoléon une mutuelle garantie, dans le cas où il s'absenterait.

— Ce serait une des choses qui me ferait le plus de plaisir entre toutes celles que peut m'accorder l'empereur, me disait Junot en me parlant d'une sorte d'ouverture à ce sujet que lui avait faite la princesse Caroline. Être gouverneur de Paris serait le plus haut degré de mon ambition.

Mais l'empereur ne disait rien. Il traitait Junot à merveille, mais sans lui dire pour quelle raison il l'avait rappelé de Parme, où cependant il lui était encore nécessaire. Toutes les fois qu'il le voyait, il le questionnait minutieusement sur ce petit coin de terre de l'Italie. Il semblait qu'une sorte de prévision lui fît attacher intuitivement son regard sur le dernier asile de cette fille des Césars qui avait partagé avec

lui le premier trône de l'univers. Un soir, Junot rentra fort avant dans la nuit. Il était ému et me sembla néanmoins fort content. Il l'était en effet et trouvait seulement que l'empereur avait été trop bon dans la punition qu'il venait justement d'infliger. Voici de quoi il s'agissait :

En arrivant à Parme, Junot trouva encore dans cette ville un collège de jésuites dirigeant l'éducation de plusieurs jeunes gens. Il y en avait de plusieurs parties de l'Italie et même de la Corse. Dans ces derniers, il se trouvait un jeune homme de Bastia qui fut recommandé à Junot par le général Casabianca ou le général Sébastiani, même par tous les deux. L'effet de cette recommandation fut immédiat. Junot se rendit lui-même au collège, vit le jeune Corse, parla au supérieur et lui recommanda d'envoyer le jeune homme dîner avec lui tous les dimanches. Le supérieur ayant observé que les pensionnaires ne sortaient jamais seuls, Junot l'engagea poliment à l'accompagner.

Le dimanche suivant, le jeune Corse se rendit à son invitation. Il était avec son confesseur, homme d'une figure austère et qui paraissait imposer fortement à son compagnon. Le jeune homme était triste et sombre. Il répondit à peine et mangea fort peu. Il était pâle, maigre et semblait ne faire aucune attention à ce qui se disait autour de lui. Ce fut en vain que les aides de camp cherchèrent à le tirer de son silence. Il y demeura tout le temps du dîner et ne le rompait que lorsque Junot lui adressait la parole. Le dimanche suivant, il retourna au gouvernement, mais sa physionomie fut encore plus sévère. Quelquefois Junot fut presque effrayé par l'expression de son regard lors-

qu'il le dirigeait vers lui. Il mangea peu et ne but que de l'eau. Junot voulut lui faire boire un verre de vin de madère, mais le jeune Corse, ayant regardé son confesseur, refusa avec obstination.

— En vérité, dit Junot, vous faites là un singulier élève, mon révérend. A quelle carrière le destinez-vous donc ?

— A celle du ciel, répondit le jeune homme d'une voix basse et lente qui fit tressaillir tous ceux qui l'écoutaient, car c'était la première parole qu'il prononçait depuis qu'il était à table, si ce n'est le *non* perpétuel qu'il faisait entendre à chaque chose qu'on lui proposait.

Junot secoua la tête en regardant le colonel Grandsaigne, son premier aide de camp.

— Ce jeune homme a une bien singulière expression dans le regard, lui dit-il lorsqu'il fut parti. Il y a tout à la fois de la crainte et de la haine. On ne sait ce que c'est.

Le dimanche d'après, le jeune Corse était souffrant. Le moine vint seul. Junot toujours bon et sans défiance, bien qu'il eût de l'éloignement pour cet homme, l'accueillit avec politesse et le retint à dîner. Le dimanche suivant, le jeune Corse était encore malade, et le jésuite vint toujours seul. Cela dura de cette manière près de deux mois. On ne spécifiait aucune maladie. On disait seulement qu'il était fort souffrant. Junot lui envoya son médecin. Il fut poliment remercié et les pères lui dirent avec un demi-sourire qu'ils n'avaient pas besoin de son savoir-faire pour guérir une pareille maladie. Ils avaient raison.

Ce refus donna de l'humeur à Junot, mais sans lui inspirer de soupçon. Il fut seulement choqué de ce

manque de procédé. Deux jours après passant devant le collège en allant faire une promenade à cheval, il y entra et demanda à voir le jeune Corse.

A peine Junot fut-il dans la cour du collège qu'il s'aperçut que sa venue y produisait un effet singulier. On courait dans les corridors, on allait, on venait, on ouvrait et l'on fermait des portes. Il était évident que l'on était mécontent de la visite inattendue du gouverneur général. Junot s'aperçut à l'instant de cet effet et l'augmenta à dessein en demandant d'un ton d'autorité à voir son jeune protégé. Le supérieur vint à ce moment pour le recevoir, en s'excusant sur ses occupations de ce qu'il ne s'était pas trouvé là au moment de l'arrivée de Son Excellence. Il était pâle, presque tremblant. Junot démêla dans tout ce qu'il voyait un mystère important et répéta sa demande d'une voix plus forte et plus impérative. Il était en uniforme et armé. Quatre officiers de son état-major l'entouraient et vingt chasseurs étaient à la porte du collège. Il n'y avait pas moyen de résister, quoique l'expression de la physionomie du supérieur et du confesseur en révélât l'intention.

— Le jeune homme est bien malade, Votre Excellence, dit le supérieur, si elle voulait remettre la visite à demain, je crois qu'elle ferait mieux.

— Mais, dit Junot, si cet enfant est malade aujourd'hui assez sérieusement pour que je ne puisse pas le voir, comment sera-t-il mieux demain? Allons, conduisez-moi à sa chambre.

Le confesseur et le supérieur se regardèrent avec un air de détresse. Junot commençait à s'échauffer.

— Voulez-vous bien, mes pères, finir cette scène? Je vous demande de me conduire à la chambre du

jeune homme qui m'est recommandé. Si je savais où elle est, je vous épargnerais la peine d'y venir avec moi.

Le supérieur s'approcha de Junot, et lui dit à demi-voix :

— Monseigneur, vous allez trouver l'infortuné dans un cruel état. Il a... une... fièvre... chaude et... je crains...

— Conduisez-moi, monsieur, répéta Junot d'une voix sévère et en arrêtant sur le moine un regard interrogateur qui le fit pâlir.

Le confesseur fit signe au supérieur et tous deux, marchant devant Junot, le conduisirent, par des couloirs sombres et humides, dans une partie du bâtiment éloignée de toutes les autres. En voyant leur général s'engager ainsi dans des détours presque inconnus à ceux qui visitaient la maison, le colonel Grandsaigne fit un signe à ses camarades, et tous quatre s'élancèrent après lui. Ils marchèrent longtemps, puis ils entrèrent dans une petite cour fermée par de hautes murailles. Là ils entendirent d'affreux, d'horribles cris, ou plutôt des hurlements. Ils venaient d'une salle basse située dans l'un des côtés de cette cour. Junot s'y précipita, en ouvrant la porte, et pensa reculer d'épouvante à la vue du spectacle qui s'offrit à lui.

Cette chambre, ou plutôt ce cachot, était à peine éclairé par une petite fenêtre grillée qui laissait parvenir dans cette pièce quelques rayons de lumière. Le plancher en était de terre battue ; les murs, humides et verdâtres, n'étaient pas même recouverts par un lambeau de tapisserie ou de papier. Dans un coin de cette cave fétide était un lit, ou plutôt un coffre, sur lequel

était attaché le malheureux Corse. Mais dans quel état!

Lorsqu'il était allé au gouvernement pour la seconde fois, son changement avait déjà fortement frappé Junot. Mais il tressaillit lorsqu'il aperçut devant lui un squelette ayant deux yeux rouges et ardents, une bouche ouverte, laissant sortir une langue desséchée par une fièvre ardente, dont le feu empourprait ses joues creuses d'une teinte livide quoique rougeâtre. La chevelure de cette espèce de fantôme était mêlée et remplie d'ordures et de la paille sur laquelle il se roulait avant qu'on l'eût attaché, car le malheureux était lié en ce moment avec de grosses cordes dont les nœuds lui coupaient sa peau desséchée. Au moment où l'on ouvrit la porte, il était dans l'un de ses plus affreux accès. Il rugissait et, la fièvre doublant la force de la jeunesse, il faisait des bonds tellement violents, qu'il enlevait le grabat auquel il était attaché. En apercevant Junot, il le fixa d'un œil sauvage et le parcourut avec une rapidité de regard qui n'avait rien d'humain et, malgré son délire, il le reconnut.

— Ah! ah! s'écria-t-il voilà *monseigneur le gouverneur!* Ah! ah! Donnez, donnez-moi le couteau! Attends, attends, démon! Satan! Bonaparte! c'est lui qui est Satan, l'Antechrist! Bonaparte! Allez, maudits, allez dans le feu éternel! *Ite! ite, maledetti!*

Junot demeurait immobile devant le lit de douleur de cet infortuné, ou plutôt de cette victime! Enfin, se tournant vers le supérieur qui était auprès de lui dans une attitude qui révélait à elle seule tout le crime :

— Pourriez-vous m'expliquer la cause de ce que je vois, monsieur? dit Junot d'une voix tonnante.

En l'entendant, le pauvre insensé tressaillit comme si un souvenir eût été interrogé en lui.

— Junot, Junot! Bonaparte! Ils sont en enfer! Ils brûlent! Bonaparte, scélérat, excommunié! Oui! oui! *tue! tue!*

Et avec son poignet, car son bras décharné ne pouvait se soulever, il faisait le geste de plonger un couteau dans la poitrine de quelqu'un qu'il semblait tenir. Du reste, l'aliénation la plus entière, et une aliénation qui tenait à l'abrutissement. Les seuls mots qu'il prononçait distinctement étaient ceux que je viens de rapporter; quelquefois on entendait aussi *Paris*, *parade*, *revue*. Mais ce qu'il ne cessait de répéter, c'était la malédiction qu'il lançait sur l'empereur. Junot sortit de cette chambre avec le cœur serré. Il marcha pendant quelque temps en silence. puis, s'arrêtant et regardant fixement les deux religieux qui le suivaient, la tête basse et cherchant sans doute quelle couleur ils pourraient donner à cette aventure, il leur dit avec un accent qui n'admettait pas de réplique:

— Mes pères, vous allez préparer un lit portatif pour que le malade soit *à l'instant même* transporté hors de cette maison. Faites promptement ce que je dis, car je veux assister à son départ.

Et faisant un signe au colonel Grandsaigne pour qu'il retournât auprès du jeune homme, il se promena, en attendant que tout fût prêt, dans la cour du collège, refusant obstinément d'entrer dans la maison. Il ne connaissait pas encore toute l'horreur de la conduite des moines. Mais ce qu'il présumait était plus que suffisant pour lui inspirer autant de ressentiment que de mépris. A peine quelques minutes étaient-elles

écoulées, que le jeune Corse parut, porté par quatre chasseurs que le colonel Grandsaigne avait chargés de lui. Il paraissait calme, mais aussitôt qu'il aperçut Junot, il voulut s'élancer sur lui. Les soldats le continrent et il fut à l'instant transporté à la citadelle. Junot l'y suivit et le remit aux soins des soldats.

— Mes amis, leur dit-il, cet enfant est mortellement attaqué peut-être, mais des soins assidus peuvent encore le sauver. Je vous le confie. Vingt-cinq louis à partager entre vous si vous le sauvez.

Quatre jours après, les quatre premiers religieux du collège vinrent au gouvernement. Ils avaient été informés que le jeune Corse continuait à délirer et ils se croyaient bien en sûreté. Mais tous les leurs n'avaient pas été silencieux.

— Mes pères, leur dit Junot, je sais toute l'horreur de votre conduite; depuis hier j'ai appris des crimes dont le nom d'homme que vous portez aurait dû vous empêcher de vous souiller. Ce matin, j'ai fait partir un courrier pour la France. Ce courrier est porteur de dépêches adressées directement à l'empereur. Attendez-vous à quitter Parme incessamment.

Ils voulurent nier.

— Silence! leur dit Junot. Je sais tout ce qui *a été dit et fait*. Allez, messieurs. Demandez pardon à Dieu si vous êtes capables de repentir.

Il paraît, d'après ce qui fut rapporté et ensuite confirmé, que le supérieur de ce collège des jésuites avait voulu venger le saint Père de l'affront que beaucoup d'ecclésiastiques prétendaient qu'il avait reçu de l'empereur, en n'ayant pas obtenu le retour à la tiare des trois légations cédées à Tolentino,

ainsi que de l'humiliation que le clergé italien voyait répandue sur les clefs de saint Pierre, par le voyage de son successeur par delà les monts. Des âmes italiennes ne se contentent pas de souffrir. Il faut qu'elles se vengent. Cet homme jeta les yeux sur le jeune Corse qui avait été recommandé à Junot. Les moyens les plus extrêmes furent employés. Les religieux qui déposèrent ont déclaré que souvent on le privait de sommeil, lui faisant faire des veilles au pied de la croix dans l'église et seul, sans autre lumière que celle du tabernacle. Puis des jours entiers s'écoulaient sans qu'il prît de nourriture. C'est ainsi qu'il était traité lorsque Junot arriva à Parme. Cet enfant, peu maître de renfermer les impressions qu'on avait éveillées en lui, sentit à la vue de Junot, du premier aide de camp de Napoléon, de cet homme qu'il regardait comme l'*Holopherne* de nos jours, une indignation qui dérangea le plan qu'on s'était tracé pour lui. Ce fut en vain que son confesseur chercha à le ramener à l'idée première, le sacrifice d'*Agag*. Le malheureux ne voulut rien entendre. L'anathème lancé sur Napoléon lui parut justement fait pour envelopper toutes les têtes qui soutenaient son trône. Bientôt cette pensée prit une telle force qu'on n'osa pas le ramener au gouvernement, car le dernier dimanche où il y avait dîné, il avoua en rentrant au collège qu'il avait été au moment de commencer le sacrifice. Alors on reprit l'ouvrage, mais avec de modifications. Toutefois le mal était produit. Il ne fut pas possible de ramener cette imagination fougueuse et fanatisée, et de calmer un sang brûlé par les austérités et les macérations. Le malheureux jeune homme n'avait pas en lui la force physique et

morale pour supporter de semblables atteintes. Il succomba. Sa raison altérée par les jeûnes et les veilles s'écroula devant une nouvelle attaque. Il devint fou, lorsque les misérables n'en voulaient faire qu'un fanatique. Il ne lui resta de sa cruelle initiation qu'une horreur profonde pour l'empereur et tout ce qui tenait à lui. Ce fut alors que ces hommes tremblèrent. Tous n'étaient pas méchants comme eux dans cette maison. Ils durent se cacher de ceux qui leur faisaient craindre leur coup d'œil sévèrement juste. La victime, désormais inutile, fut reléguée à l'extrémité d'une cour solitaire, seule, sans secours et livrée à la mort sous toutes ses formes.

Lorsque Junot acquit la conviction de ce crime vraiment épouvantable, il éprouva la colère de l'homme de bien appelé à venger la nature du malheur qu'elle a de produire des monstres. Il ne voulut cependant pas accuser sans les preuves matérielles de ce qu'il avançait. Ceux qui l'avaient instruit signèrent un procès verbal constatant cette criminelle action. Il fut prouvé que le malheureux jeune homme, que la haine religieuse de ces hommes avait désigné pour être un messager de mort, avait été livré par eux à des tortures afin d'*être en état* de commettre le crime qu'on lui présentait comme une vertu, comme une couronne de gloire, et que sa fragile nature n'avait pu résister à *tout* ce qui avait été tenté. On avait employé tous les moyens.

Le résultat de cette enquête fut de faire conclure Junot à ce que l'empereur lui donnât l'ordre de renvoyer les jésuites des états de Parme et de Plaisance en particulier, et d'étendre la défense de les recevoir à tout le royaume d'Italie ; ce qui fut exécuté. Leur

malheureuse victime mourut, sans recouvrer sa raison, au bout de quelques semaines, malgré les soins vraiment fraternels dont les soldats l'avaient entourée. Les deux médecins que Junot avait mis auprès de lui déclarèrent que les sources de la vie avaient été épuisées dans les terribles épreuves que sa jeune imagination avait dû supporter.

Tandis que Junot était à Parme, il ne s'occupait pas seulement à punir, mais bien aussi à faire faire à l'empereur des actes de justice. Moreau de Saint-Méry, qui était son prédécesseur à Parme, avait cru qu'il était convenable à un homme de la révolution de ne s'occuper en rien du sort de la princesse de Parme, fille du dernier duc, et rien n'avait été fixé, du moins d'une manière convenable à son rang et à son nom. Junot, sans calculer comme un courtisan aurait peut-être dû le faire, mais non pas comme un homme tel que lui, écrivit directement à l'empereur que la princesse de Parme *avait droit* à un traitement qu'elle n'avait pas et qu'il lui demandait ses ordres. Le traitement fut accordé à l'heure même.

Quelque temps avant le retour de Junot, nous avions eu un avant-goût des projets de noblesse de l'empereur, non pas par la création de quelques ordres de chevalerie, mais bien par une investiture presque féodale donnée à M. de Talleyrand. Ce fut dans le courant du mois de juin 1806 que cet homme, que Napoléon croyait alors si dévoué à sa cause et à sa dynastie, fut nommé par lui prince et duc de Bénévent.

« Napoléon, empereur, etc., etc., voulant donner à notre grand-chambellan et ministre des relations extérieures, Talleyrand, un témoignage de notre

bienveillance pour les services qu'il a rendus à notre couronne, nous lui transférons la principauté de Bénévent avec le titre de prince et duc, pour la posséder comme *fief immédiat* de notre couronne... Il prêtera entre nos mains le serment de nous servir en bon et loyal sujet. »

M. de Talleyrand l'a bien sûrement prêté, ce serment.

Je retrouve, par hasard, un certificat donné à M. de Talleyrand par la Convention nationale et dont je me rappelle le contenu. Il prouve que tous les gouvernements ont eu à se louer de lui.

« La Convention nationale, reconnaissant que le *citoyen* Charles-Maurice Talleyrand-Périgord (ex-évêque d'Autun), a puissamment secondé la révolution par sa noble conduite comme citoyen et comme ecclésiastique, appréciant en outre les motifs qui l'ont éloigné, l'autorise à rentrer en France. »

Ce certificat est du 4 septembre 1795. Ce fut à M^me^ de Staël, à ses soins généreux, que M. de Talleyrand dut sa rentrée.

Une particularité assez remarquable et qui ferait rire comme inconséquence, si l'on pouvait rire de pareilles turpitudes, c'est que, le 6 septembre, deux jours après ce que je viens de citer, la Convention rendait une loi *révolutionnaire* portant que les prêtres déportés et rentrés sur le territoire français *sont bannis à perpétuité*.

CHAPITRE V

Junot est gouverneur de Paris. — Paroles de l'empereur. — Paris *la plus grande des villes*. — La Russie et ses préliminaires. — Sainte-Euphémie et le général Reynier. — Gaëte et Masséna. — Les douze maires et le préfet de Paris. — Émotion de Junot. — Extrait des minutes de la secrétairerie d'État rapporté. — Junot est nommé à la 1re division militaire. — Lettre de Berthier. — Le collier de perles et le collier de diamants. — Refus. — La corbeille de fleurs et le *déjeuner de porcelaine*. — Démarche honorable, pour Junot et moi, des douze maires et du préfet. — Mot de M. de Narbonne. — *Madame la gouverneuse*. — Bonté de l'empereur. — Départ pour Pont. — Mort de Mme de Saint-Pern. — *Chapatte*. — Son histoire. — Danger des romans. — La femme de chambre *modèle*. — Le mariage forcé. — Le séducteur. — Mort de *Chapatte*. — Le château de Pont.

Enfin l'arrivée de Junot à Paris fut expliquée d'une manière brillante pour ses amis et à la confusion des envieux et des ennemis. Il fut nommé gouverneur de Paris le 19 juillet 1806. L'empereur, en le lui annonçant, lui dit, en lui prenant la main, ces paroles remarquables :

— Junot, tu es gouverneur de la ville que je veux rendre la plus grande des villes. Je t'ai nommé à cette place importante parce que je te connais et que je sais que les bons Parisiens seront tes enfants

encore plus que tes administrés. Ils t'aiment, t'estiment et seront contents, j'en suis sûr, de revoir dans les mêmes fonctions celui auquel pour adieu ils ont donné une épée avec des paroles aussi remarquables que celles que porte la lame. Mon ami, il faut en mériter une nouvelle.

Le lendemain de la nomination de Junot au gouvernement de Paris, on publia que la Russie avait signé les préliminaires de paix avec la France. Cette nouvelle fit effet à la Bourse, et elle devait en faire, car si la Russie ne soutenait pas la Prusse, cette dernière ne se lèverait certainement pas. Malgré la grande affaire de la confédération du Rhin, il était toujours important, du moins l'entendais-je continuellement répéter autour de moi, car on pense bien que je ne donne pas ici mon avis, que nous fussions encore quelque temps en paix avec l'Europe. Nous n'en étions pas là dans le Midi. L'insurrection de Calabre, qu'avaient préparée dès longtemps les manœuvres des agents du roi Ferdinand, avait été précédée par la bataille de Sainte-Euphémie, qui fut pour l'empereur un des coups les plus douloureux. C'était la première fois que nos troupes étaient battues sur terre par des troupes anglaises. Nous perdîmes près de cinq mille hommes à cette affaire et les Anglais n'en perdirent pas mille.

C'était le général Reynier qui commandait nos troupes.

— Reynier est toujours malheureux, dit l'empereur.

Heureusement que dix ou douze jours après Masséna prenait Gaëte.

L'empereur n'avait pas porté un faux jugement de la satisfaction de la ville de Paris en apprenant la nomination de Junot. Aussitôt qu'elle fut connue, le préfet du département de la Seine, à la tête des douze maires, vint le voir et lui témoigner toute la joie qu'ils ressentaient de le revoir au gouvernement de Paris.

Je n'oublierai jamais qu'en rentrant dans son appartement, après le départ du préfet et des maires, Junot vint à moi, me prit dans ses bras et pleura sur mon épaule avec une abondance de larmes dont je ne l'aurais pas cru susceptible, quelque sensible que je le connusse.

— Ah ! me dit-il, comme on est heureux de pleurer de joie ! Quel bonheur je viens d'éprouver en voyant que j'étais aimé, estimé, pour le peu de bien que j'ai pu faire !

J'ai dit tout à l'heure que Junot avait été nommé gouverneur de Paris le 19 juillet 1806, mais je n'ai pas dit comment il avait été nommé. Sa nomination a eu cela de particulier qu'elle est d'abord sortie du cabinet de l'empereur et n'a été le résultat du travail d'aucun ministère ; ainsi donc elle est sortie de la secrétairerie d'État, ainsi que pouvait le faire celle d'un ministre. La voici copiée sur l'original :

Extrait des minutes de la secrétairerie d'État.

« Au palais de Saint-Cloud, le 19 juillet 1806.

« Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie,
« nous avons décrété et décrétons ce qui suit :
« Le général de division Junot, grand-officier de

l'Empire, colonel général des hussards, est nommé gouverneur de Paris.

« *Signé :* NAPOLÉON.

Par l'empereur, le secrétaire d'État,

« HUGUES B. MARET.

« Le ministre de la guerre,

« Maréchal BERTHIER.

« *Par ampliation :*

« L'inspecteur en chef aux revues,
secrétaire général,

« DENNIÉE. »

Telle fut la forme de la nomination du gouverneur de Paris ; on voit qu'elle a une physionomie toute particulière, tandis que celle qui suivit dix jours après, comme une nouvelle marque de confiance de l'empereur, lui vint néanmoins par la voie tout ordinaire du ministère de la guerre. C'était le commandement de la première division militaire en même temps que le gouvernement de Paris. C'est le *seul* exemple qu'il y en ait eu. La première division s'étendait alors bien par delà Orléans, je crois même jusqu'à Blois ou jusqu'à Tours.

Berthier, que l'empereur venait de nommer prince souverain de Neuchâtel et qui sentait vivement le bonheur de s'appeler altesse sérénissime, écrivit alors à Junot une lettre que je vais transcrire sur l'original ; elle est curieuse en ce qu'elle fera voir les sentiments de Berthier à cette époque. Il était alors à Munich.

« Mon cher Junot,

« Si je ne suis pas le premier auquel vous avez fait

part de la nouvelle marque d'estime et de bonté que vous venez de recevoir de l'empereur, je suis bien celui qui en éprouve le plus de plaisir, et pour vous et pour l'empereur lui-même. *Qui peut lui porter plus d'affection que nous?* Je suis heureux quand je vois ses *vrais amis* pouvoir veiller à sa sûreté.

« Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher Junot. Mes respects à votre femme, et continuez-moi cette vieille amitié qui est à l'abri du temps, des circonstances et de l'éloignement.

« Votre ami,

« ALEX. BERTHIER,

« Prince de Neuchâtel.

« Munich, 30 juillet 1806. »

Quelques jours après la nomination de Junot, une personne, qui était de nos amis, vint me voir le matin. Junot était sorti. Cette personne me dit que, la ville de Paris voulant nous témoigner le contentement qu'elle éprouvait de nous revoir, et peut-être bien pour me remercier *personnellement* de ce que j'avais fait pour l'hiver de 1803, on me priait de choisir ce que j'aimerais le mieux ou d'un collier de perles ou d'un collier de diamants.

— Mon choix sera bientôt fait, répondis-je. Je ne veux ni l'un ni l'autre.

— Pour quelle raison? Ne refusez pas avant le retour de Junot. Consultez-le.

— Si cela peut vous faire plaisir, je le veux bien. Mais je vous préviens que vous serez encore plus repoussé avec perte avec lui qu'avec moi. Prenez garde qu'il se tienne pour offensé.

La chose arriva comme je l'avais dit. Lorsque Junot rentra et qu'on lui parla de cette affaire, Junot répondit d'abord par un mouvement d'humeur et ensuite par un refus. Ce n'était plus ici l'épée avec la phrase si simple et si touchante gravée sur la lame.

Frochot, qui avait fait faire la demande, fut fâché du refus...

— Eh bien! dit-il, n'en parlons plus. Madame Junot voudra bien accepter un déjeuner de porcelaine et quelques fleurs pour le jour de sa fête, car nous voulons la lui souhaiter. Cela ne peut être refusé par le général Junot ni par elle.

Il eût fallu pour cela être de bien méchante humeur. C'était une marque d'attachement donnée réciproquement. Le conseil municipal savait que Junot faisait distribuer, par mes mains, plus de 20,000 francs d'aumônes dans l'année, et la reconnaissance de la ville s'exprimait par leur organe.

— Jouissez de ce triomphe-là, me disait mon ami le comte Louis de Narbonne, il est bien *vôtre*, car tenez-vous pour certaine que jamais aucune gouvernante de Paris, fût-elle deux fois au lieu d'une et Brissac et Chevreuse, n'a vu arriver chez elle les échevins et le prévôt des marchands.

Le 10 *août*, en effet, jour de saint Laurent, à midi précis, le préfet de la Seine — qui était alors M. Frochot — en tête des douze maires, vint *me souhaiter ma fête*. C'est l'un des moments de ma vie où j'ai éprouvé une émotion profondément sentie. Je ne sais ce que j'ai répondu au compliment spirituel que me fit Frochot. Je me rappelle seulement que j'étais bien émue. Il me parla du *déjeuner de porcelaine*, puis,

on apporta une corbeille remplie de fleurs artificielles faites admirablement. Cette corbeille avait trois pieds et demi de diamètre. Je laisse à penser quelle masse de fleurs elle présentait à l'œil. De chaque côté on avait placé, près de la corbeille, deux caisses contenant, l'une, un immense oranger, l'autre, un grenadier.

— Vous nous avez permis de vous présenter quelques fleurs, me dit M. Frochot. Bien que nous soyons dans la saison de l'année où il est bien facile de les avoir fraîches, nous avons préféré vous les donner ainsi, pour que le souvenir de notre hommage fût plus durable auprès de vous.

Ah ! bien des années se sont écoulées depuis ce jour, mais jamais il ne sortira de la mémoire, non de mon esprit, mais de mon cœur !

M. Frochot ajouta que *le déjeuner* que la ville de Paris m'offrait devant avoir les *armes de la ville*, il fallait le temps de les faire appliquer sur chaque pièce, « mais nous espérons, me dit-il, que cela sera prêt avant un mois ».

— Eh bien ! *madame la gouverneuse*, me dit l'empereur le jour de la saint Napoléon, lorsque j'allai faire ma cour, vous faites donc la petite souveraine?

Je fus interdite, parce qu'il m'eût été pénible, après un si doux moment, que l'empereur trouvât à redire à ce qu'avaient fait les douze maires et Frochot. Mais, en levant les yeux sur ceux de Napoléon, je le vis sourire de ce sourire doux et lumineux, qui, je le répète, éclairait sa figure.

— C'est bien, c'est bien. Je trouve fort convenable qu'on honore ce qui est honorable. Junot remplit aujourd'hui la première place auprès de moi après

Berthier. Savez-vous cela, madame la *gouverneuse?*

C'était presque toujours ainsi qu'il m'appelait. A dater de mon retour de Portugal, il fut toujours bien bon pour moi et me disait sans cesse un mot agréable. En me parlant des maires et de leur démarche, il ne la trouva nullement blâmable. D'ailleurs il n'y a qu'une chose à dire. Au premier de janvier suivant, ainsi qu'à *tous les premiers de l'an et les dix août, jour de ma fête*, ils renouvelèrent cette démarche et elle fut toujours autorisée par l'empereur.

Je reçus à cette époque une lettre de M^me^ de Fontanges pour aller immédiatement à Pont-sur-Seine joindre Madame mère, qui y passait l'été. Ce n'était pas mon tour de service, mais M^me^ de Saint-Pern venait de tomber malade à Pont, où elle faisait son service; sa maladie paraissait grave et tout faisait croire que de longtemps elle ne pourrait même le reprendre. Je venais après elle, c'était donc à moi à marcher. Je laissai Junot à son tour faire *la bonne* auprès de ses filles, car je ne pouvais emmener mes enfants à Pont, quoique Madame m'eût fait proposer de me donner un appartement assez grand pour qu'elles y fussent avec moi, mais j'avais entendu des paroles sur ce sujet, mises seulement sur un autre air, et je savais que des enfants étaient fort ennuyeux dans la maison d'un autre. Junot s'était d'ailleurs donné une entorse, ou plutôt une foulure, qui devait le retenir sur un canapé une assez grande partie du temps que je devais passer chez Madame et je partis tranquille sur mes filles et sur lui. M^me^ Campan m'avait trouvé une jeune institutrice, Anglaise, catholique, et réunissant, me disait M^me^ Campan, « toutes les qualités requises pour être institutrice. »

Mais je ne devais la voir et la prendre dans ma maison qu'au mois d'octobre. Je partis de Paris, après avoir remis le soin de mes filles à Junot et à Fanchette, la bonne de ma Joséphine, n'emmenant avec moi que ma femme de chambre et un valet de chambre.

Cette femme de chambre eut une destinée trop singulière pour que je n'en parle pas ici. Elle est d'ailleurs nécessaire à l'harmonie des couleurs qui servent à peindre le siècle, car cette pauvre fille eût peut-être vécu plus tranquille quarante ans, plus tôt avant que son imagination n'eût franchi des espaces inconnus pour chercher à pénétrer dans des régions qui devaient lui être fermées. Cette femme de chambre était depuis longtemps à mon service et s'appelait *Chapatte*, comme son père et sa mère, parce que telle avait été la volonté de son père. Le pourquoi, je n'en sais rien. Elle avait un autre nom bien simple, qui était Marguerite, mais jamais on ne la nommait ainsi. Cependant ce nom était souvent prononcé et j'avoue que j'étais loin de me douter de quelle manière.

En arrivant à Pont, je remarquai qu'elle pleurait beaucoup les premiers jours. Ses yeux étaient rouges et sa physionomie d'une tristesse que je ne pouvais m'empêcher de remarquer. J'aimais beaucoup cette pauvre *Chapatte*. Je l'avais presque élevée — comme femme de chambre — et son savoir-faire était ma création. Je m'étais attachée à elle, ainsi que cela arrive toujours lorsqu'on croit avoir créé ou fondé. Mais mes bonnes intentions avaient été outrepassées, et Chapatte, au lieu de se borner à savoir bien écrire sa langue, et conséquemment la bien parler, à faire les robes, à coiffer, savoir blanchir la dentelle, les

bas de soie, enfin tout le code de la parfaite femme de chambre, crut qu'il fallait y joindre une connaissance de ce cœur qui battait sous le satin de la robe qu'elle faisait, et n'imagina rien de mieux que d'en aller faire l'étude dans tous les romans de Mme Cottin, qui alors faisaient grand bruit, et certes avec raison; car, soit dit en passant, je n'imagine pas que *Malvina*, *Amélie de Mansfield*, *Mathilde*, et même *Claire d'Albe* soient en rien inférieurs aux romans d'invention qui paraissent aujourd'hui. On leur reprochait de n'être pas moraux. Quant à cela, par exemple, ils ont au moins le mérite de présenter des fautes commises par un sentiment vrai et bien naturellement exprimé. Il l'était au reste si bien, que cette pauvre Chapatte, ou plutôt Marguerite, se prit à rêver après avoir lu ces pages brûlantes. Et dans cet état qui lui faisait désirer un bonheur que demandait son âme, qu'une demi éducation avait fait sortir de son doux sommeil, elle rencontra un jeune homme qui, comme elle, sorti également de sa sphère, voulait prouver qu'il comprenait une caste plus élevée. Mais malheureusement il ne la comprit que par ses vices.

Ce jeune homme était le premier piqueur de Junot. Son maître, qui avait apprécié son intelligence et qui voulait l'utiliser, lui avait donné des maîtres. Il écrivait très bien, parlait l'allemand, l'italien, le portugais, l'espagnol et connaissait géographiquement la plus grande partie de l'Europe d'une manière fort remarquable. Ce jeune homme, qui s'appelait *Henri Chapelle*, était fort attaché à son maître ainsi qu'à moi, et ce fut cette dernière chose qui perdit la pauvre Marguerite, parce que, de Lisbonne, toutes les fois que Junot envoyait un courrier en France pour porter

des dépêches importantes, c'était toujours Henri qui en était chargé, et Henri, soigneux pour moi, venait toujours demander à *M^lle^ Marguerite* si je n'avais pas de lettres pour la France, quelques commissions, quelques ordres enfin. Chapatte me rendait compte de ce que Henri lui disait, d'abord fort exactement, et sans y mettre aucun intérêt. Bientôt je m'aperçus qu'elle me parlait du jeune piqueur, même lorsqu'il était absent. Un jour elle pleurait en m'habillant.

— Qu'as-tu ? lui dis-je.

Elle ne répondit pas.

— Qu'as-tu, mon enfant? lui demandai-je encore avec plus d'intérêt, car je l'aimais vraiment.

Elle pleura plus fort et ne voulut rien dire. Le soir, Junot avait de l'humeur. Il attendait une réponse de France depuis deux jours, et Henri ne revenait pas.

— Il a peut-être été assassiné en traversant les Pyrénées, dit M. de Rayneval.

Le soir, lorsque je fus me coucher, Chapatte avait les yeux rouges et gonflés. Elle ne pleurait plus, mais sur cette figure morne et sombre il y avait un profond désespoir. Le lendemain matin, lorsque je la sonnai pour me lever, elle entra dans ma chambre, gaie, légère, les yeux brillants, la bouche souriante et portait la vie bien autrement joyeusement que la veille. J'appris au déjeuner que Henri était arrivé.

— Ah ! ah ! dis-je à Junot, je crois que nous aurons des noces.

Et je lui racontai ce que j'avais observé.

— Je m'oppose à un projet de mariage, s'écria-t-il, entre mon gentil courrier et cette chouette de Chapatte. Que lui importe qu'elle ait de l'esprit, qu'elle brode et soit sentimentale ? Il reviendra passer

quelques jours auprès de sa femme, et il voudra pour quelques heures, ne trouver qu'une magie de beauté. Je destine d'ailleurs ce jeune homme à devenir quelque chose. Ne va pas mettre de sottes idées dans la tête *de ta Fatime*, et tout au contraire détruis celles qu'elle pourrait avoir.

Mais je n'écoutai pas ce que me dit Junot. J'interrogeai la pauvre enfant et ses réponses toutes naïves me firent connaître à quel point, si elle avait le cœur peut-être un peu trop susceptible de faiblesse, Henri avait été de son côté coupable envers elle. Ce n'était, à la vérité, que de paroles d'amour, de regards, de lettres copiées peut-être dans des romans, mais écrites avec un style de flamme et qui brûlaient le cœur de la jeune fille. Il lui parlait de leur mariage, qu'il voulait, qu'il désirait avec ardeur ; et dans toutes ses lettres, il sollicitait avec instance un rendez-vous que *Marguerite* ne lui avait pas accordé.

— Ah ! madame, me dit-elle en pleurant, lorsqu'il est parti il y a deux mois, nous étions à Cintra. Il est venu pendant trois nuits de suite chanter tout bas sous ma fenêtre, du côté du petit jardin d'orangers de M^me^ La Roche, et pourtant je ne lui ai pas répondu. Il me demandait de descendre et d'aller me promener avec lui jusqu'à Pena-Verde. Eh bien, j'ai résisté ! S'il veut de moi pour sa femme, c'est parce que je suis honnête fille. Mais que ferait-il de moi si mes camarades s'en moquaient en disant : « *Elle est sa maîtresse !* »

J'ai conservé les propres paroles de cette pauvre fille. Elles sont simples et touchantes, surtout lorsqu'on sait sa triste fin.

— Il t'aime donc beaucoup ? lui demandai-je.

— Ah ! madame !

Et sa physionomie, naturellement peu agréable, s'éclaira d'un jour lumineux.

Je la regardai, et ne pus m'empêcher de répéter en moi-même cet adage si commun, mais si vrai : « L'amour est bien aveugle. »

Car la jeune fille n'avait même pas la beauté de ses vingt ans. Elle était pâle, languissante, et si peu jolie qu'il fallait un étrange caprice, ou un bien profond calcul, pour en faire sa femme. Je ne me trompais pas.

Je racontai cette petite conversation à Junot. Il avait des principes fort arrêtés sur le juste et sur l'injuste, malgré sa vie toute galante et toute amoureuse et, dès qu'il sut que Henri Chapelle avait écrit, qu'il avait demandé un rendez-vous, il commença par dire qu'il était un imbécile. Mais il conclut aussi que dès que Marguerite avait pris à l'hameçon, il devait terminer l'aventure.

Le départ de Junot pour Austerlitz rompit tous les projets que je pouvais faire pour le bonheur de ma favorite. Henri partit avec Junot, et moi je demeurai quelque temps en Espagne, ainsi que je l'ai déjà dit. Je voyais bien la tristesse de Marguerite. Cette tristesse prit un caractère tellement sérieux, que je m'en alarmai parce que je l'aimais tendrement. Je lui parlai. Elle ne me répondit que par des larmes. J'aurais dû dès lors me douter de la cause de ses pleurs. Je me le suis toujours reproché depuis. Elle recevait des lettres d'Henri. Elle lui répondait et les heures employées à cette triste et douce occupation étaient les seules qui ne fussent pas des heures de torture pour la pauvre enfant.

Nous avions auprès de nous, à cette époque, un ami d'enfance de Junot, un nommé Magnien, qui, en m'entendant parler de toute cette histoire, voulut essayer de consoler Marguerite. Elle avait l'âme tendre, mais pour une seule âme. A la première parole de Magnien, elle se crut insultée et vint se plaindre à moi en pleurant. L'homme grossier dans ses appétits ne comprenait pas l'inconvenance de faire entendre des mots d'amour à l'oreille d'une jeune fille pauvre et vertueuse. C'était parole d'injure. Et cependant il ne fut que surpris et nullement repentant, lorsque je lui dis, avec assez de mécontentement, qu'il pouvait aller chercher ses plaisirs et ses distractions surtout, ailleurs que chez moi. Il fut même assez impertinent pour faire une remarque sur la laideur de la pauvre Marguerite, qui, dans le fait, était bien la plus laide personne que j'aie jamais vue, si pourtant on est laid avec de beaux yeux, de belles dents, une taille tellement bien prise, que Chinard le sculpteur me demanda comme une faveur de la modeler. Mais, quoiqu'il le désirât vivement et qu'il fût même jusqu'à lui offrir une somme d'argent assez forte, elle n'y voulut jamais consentir. Je l'approuvai, et son pied fut la seule chose qu'elle abandonna au sculpteur.

De retour en France, je vis la jeune fille changer rapidement et tomber dans une tristesse si profonde, qu'elle me fit enfin pitié. J'en parlai à Junot dans une de mes lettres. Il me répondit de manière à m'inquiéter doublement pour ma protégée. Il semblait douter de la fidélité de Henri et, ce qui m'effraya tout autant, il paraissait l'approuver, ou tout au moins ne pas le blâmer.

— Elle est si laide ! me disait-il.

— Pourquoi lui a-t-il dit qu'il l'aimait?... répondis-je.

Je ne connais pas les capitulations de conscience faites si bizarrement avec soi-même, selon la convenance du moment et du temps qu'il fait. Si la passion a pu être exprimée *une seule fois* par la bouche de cet homme, si l'oreille de la jeune fille a recueilli des paroles d'amour, il est chargé de la responsabilité du bonheur de sa vie.

Junot ne me répondit pas et Henri ne fut plus envoyé en courrier à Paris. La pauvre Marguerite pleurait, mais doucement, en silence, elle maigrissait. Ses mains, qui étaient des modèles de perfection, étaient effilées et menues. On voyait que la vie s'échappait de son enveloppe. Toutefois la douleur la rongeait sans élever la voix. Elle mourait d'un mal silencieux, mais terrible. Junot revint, alors il y eut en elle un changement qui parut être l'effet d'un philtre magique. Pendant un mois ses joues furent encore rosées, car la jeunesse se rattache à la vie de toute la puissance de ses forces, il faut qu'une tempête bien violente frappe et brise sa fleur. Pauvre Marguerite, comme elle pleurait! Mais si bien en accord avec cet amour de femme qui la conduisait à la tombe! Ce fut alors que nous partîmes pour Pont. Arrivées au château, je m'aperçus, bien plus qu'à Paris, du changement de la jeune fille. Elle ne voulait pas descendre à l'office, elle était pâle et maigre. Un jour je la trouvai renversée sur son lit, pleurant à sanglots et parlant à Dieu, en lui reprochant de la laisser vivre. Je sortis de la chambre, en disant que j'allais chercher médecin de Madame, qui était dans la pièce voisine, auprès de M^me^ de Saint-Pern. En un

instant Marguerite fut à mes pieds. Elle embrassait mes genoux avec une force convulsive...

— Oh non, madame! N'appelez pas le médecin! Que peut-il me faire?

Je jetai les yeux sur elle. Elle était à peine vêtue. Je l'avais surprise. Pauvre fille! Tout son malheur me fut révélé dans un regard.

— Il t'épousera, mon enfant, lui dis-je en la relevant et la replaçant sur son lit. Il t'épousera, je te le promets.

Elle secoua la tête, mais si tristement, qu'il y avait toute une certitude d'infortune dans ce mouvement si simple.

— Il ne m'épousera pas... dit-elle enfin, et moi j'en mourrai.

Son désespoir si vrai, si profond, me brisait le cœur. J'écrivis le même soir à Junot et je lui dis ce que j'avais découvert. Il me répondit immédiatement. Il avait une âme ardente, une tête volcanisée, ainsi que l'ont dit bien des gens qui fléchissaient sous sa parole altière et sous son regard de feu. Mais ce qu'on sait moins peut-être, c'est à quel point cette âme renfermait des sentiments d'honneur et de cette probité sans laquelle la société ne serait qu'un repaire bien plus affreux que celui évité par le voyageur dans les sables brûlants de la Libye. Déshonorer une jeune fille, apposer sur son front un cachet d'infamie, donner le jour à un enfant dont l'état et le nom n'auront rien d'honorable, dont l'existence sera non seulement précaire, mais entachée d'une sorte d'ignominie. Cette conduite était aux yeux de Junot celle *d'un malhonnête homme*. Il était un fils de la Révolution, de cette Révolution dont les jeunes années furent si purement

radieuses, mais aussi bien exigeantes pour tout ce qui tenait à l'honneur. Alors rien n'était pardonné de tout ce qui pouvait le blesser. On citera des exemples partiels, des exceptions, elles confirment la règle. Junot, dans toute sa vie, n'a pas eu un seul reproche à se faire pour une faute de cette nature. Il a été peu scrupuleux peut-être pour ménager le repos des maris, mais je ne crois pas du tout que cela puisse être mis dans la même catégorie. Les femmes dont il fut aimé, bien plus qu'il ne les a aimées au reste, n'apprenaient pas l'amour de lui, et le nom bien connu de plusieurs d'entre elles vient à l'appui de ce que j'avance. Aussi avait-il, je le répète, le plus profond mépris pour un être qui aurait été assez lâche pour s'attaquer à un être sans défense. Je dirai tout à l'heure comment il envisageait la conduite d'un homme dans cette circonstance. Maintenant, je vais terminer l'histoire de Marguerite.

De retour à Paris, je demandai à Junot quelles étaient ses intentions.

— Avant de savoir ce que tu m'as écrit, me dit-il, je n'étais nullement porté pour le mariage, parce que Chapatte est vraiment laide et que Henri est très joli garçon. Maintenant encore, je serais d'avis de dire non, parce que je vois qu'elle est bonne et qu'elle a du cœur et que lui n'en a pas. Mais il faut une réparation, et Henri la donnera.

On le fit appeler et on lui signifia qu'il fallait épouser. En apprenant que nous étions instruits, il ne put cacher sa colère.

— Elle m'avait promis le secret, dit-il en pâlissant, elle s'en repentira.

— Chapelle, lui dit son maître, pas une parole de

plus, ou je te chasse. Épouse Marguerite et rends-la heureuse, si c'est possible.

Depuis la veille, j'avais fait transporter Marguerite chez une sage-femme de la rue de la Ville-l'Évêque, où elle était soignée comme j'aurais pu l'être chez moi. J'aimais cette malheureuse fille et il semblait que son malheur me la rendît plus chère encore. Deux jours après, elle accoucha d'une fille, après vingt-deux heures de tortures. Je fus aussitôt prévenue et je fis à l'instant même avertir Henri. Il vint et se jeta à mes pieds, pour me supplier de pas le contraindre d'épouser Marguerite.

— Si vous êtes assez bonne, madame, pour abandonner cette idée, monseigneur ne voudra pas m'y forcer.

— Vous voulez dire si j'étais assez méchante, n'est-ce pas, Henri ! Allons, qu'il ne soit plus question d'opposition de votre part. Choisissez entre votre renvoi et toute l'indignation de votre maître, ou bien ma protection et la sienne, et deux mille quatre cents francs d'appointements pour vous et votre femme, et la dot déjà promise doublée en faveur du mariage. C'est à vous de dire *oui* ou *non*.

Il murmura d'une voix sourde un *oui* presque inintelligible et courut sans s'arrêter chez la sage-femme où était Marguerite avec son enfant qu'il ne connaissait pas encore. La jeune mère le tenait dans ses bras. Elle était au troisième jour de sa couche et avait la fièvre de lait. Henri monte rapidement, ouvre la porte avec fracas et, se plaçant devant le lit de l'accouchée :

— Je viens te dire que je t'épouse, dit-il à la pauvre jeune femme, qui, toute surprise de sa venue, était à la fois effrayée et joyeuse. Oui, je t'épouse, car mon-

seigneur et madame m'ont dit que je serais *chassé* si je ne t'épousais pas. Il faut donc que je t'épouse... toi... toi!

Et il frappait du pied en grinçant des dents.

— Henri, dit la jeune mère en lui présentant son enfant, ne soyez donc pas si dur pour moi. Bénissez votre fille. Vous devez l'aimer, elle, la pauvre innocente... Tenez... embrassez-la.

Et la pauvre fille tendait vers lui ses bras chargés de ce doux fardeau d'une première née!

— Je n'aime pas plus ta fille que toi, lui répondit-il. Je ne t'aime pas, j'en aime une autre. Quant à toi!...

Et il faisait un signe de menace avec le doigt.

— Henri! dit Marguerite en attachant sur le méchant homme un regard suppliant.

La sage-femme s'approcha de lui et le tira par son habit. Mais il fit un mouvement brusque et, se dégageant, il s'approcha du lit :

— Voilà donc *notre* fille! Si elle te ressemblait!!! Oh, mon Dieu, oui! J'en ai deux enfants, moi, deux enfants beaux comme leur mère, c'est eux que j'aime!

— Henri!

— Quant à moi, on me force de t'épouser. Eh bien, tu seras ma femme! Mais à tous les moments de ta vie tu pleureras en larmes de sang le jour où le prêtre nous aura unis.

— Henri!

Et la malheureuse faisait entendre une sorte de gémissement rauque et sinistre. Ses yeux se voilaient, tous ses traits étaient bouleversés et ses bras rapprochaient convulsivement son enfant de son sein.

— Veux-tu faire un marché? lui dit Henri. Je t'abandonne la dot que me donne monseigneur. Prends tout. Tu me donneras mon enfant, tu garderas tout l'argent et puis tu diras que c'est toi qui ne veux plus du mariage.

Les bras de Marguerite s'ouvrirent, et son enfant roula sur son lit. Ses yeux se tournèrent une dernière fois vers Henri. Il fut effrayé. Il l'appela. Elle était morte.

J'ai gardé longtemps le souvenir de cette mort. Chapelle, déjà attaqué de la poitrine, plia depuis ce jour sous une main vengeresse. Il mourut un an justement après ce jour, ce même jour où il avait tué la jeune fille! La justice de Dieu peut être tardive à frapper, mais son heure sonne.

Pour ne pas interrompre cette petite aventure, je n'ai pas parlé de Madame et de son château du Pont. J'y reviens, car c'est une description à faire.

Je ne sais pas comment on a pu acheter à la mère du souverain de la France un château comme celui de Pont. Sans doute le bâtiment en était beau, mais c'était un monceau de belles pierres de taille, et je n'ai jamais vu que cela fût agréable pour se loger. Le château de Pont-sur-Seine, situé dans le département de l'Aube, à quatre lieues de Provins, à sept ou huit de Troyes, n'a pour lui que sa position au bord de la Seine. Peut-être avant la révolution était-il une agréable habitation, parce qu'il avait probablement un parc, ou tout au moins quelques arbres dont l'ombrage procurait une possibilité de promenade. Mais à l'époque où Madame en devint propriétaire, il n'y avait autour du château, et même dans ses dé-

pendances, qu'une seule allée d'arbres, encore fort courte, formée par des arbres à peine donnant de l'ombre et que l'on appelait l'*Allée de la Glacière*. De plus, on ne pouvait s'y promener que lorsque le soleil était couché. Tous les arbres du parc avaient été coupés à l'époque du bouleversement général, et comme il n'existe pas encore, malgré l'accroissement de toutes nos lumières, une possibilité de recréer aussi facilement qu'on abat, il s'ensuit qu'il faut attendre cent ans pour obtenir le même ombrage que vous venez de jeter à bas par le caprice d'un seul coup de cognée.

Ce château de Pont avait appartenu autrefois au prince Xavier de Saxe, au comte de Lusace. Il est près de Brienne, de ce Brienne où s'écoula la première jeunesse de l'empereur. A-t-on voulu mettre sa mère en mesure de reconnaître, par de fréquentes politesses envers M^me^ de Brienne, les bontés que cette dernière avait pour le jeune Napoléon? Je n'en sais rien, mais je le croirais assez. Cependant, si tel a été le but de l'empereur, il a été mal rempli, non pas que Madame ait été mal pour M^me^ de Brienne, mais leurs relations à toutes deux n'ont jamais été amicales. M^me^ de Brienne était une petite souveraine lorsqu'elle était dans son château d'une beauté vraiment royale. Madame y fut la première et la seconde année de son séjour à Pont. On l'y reçut avec une grande magnificence. Je ne sais pas pourquoi, quelque satisfaite qu'elle parût de ces visites, Madame en revenait toujours avec de l'humeur. Je l'ai observée et suis certaine qu'elles lui déplaisaient. Pourquoi? Je l'ignore, ou plutôt je le présume. Tout cela venait de cette première époque où Napoléon obtint une bourse

à Brienne, puis, de cette autre, lorsque M. Bonaparte le père écrivit au ministre de la guerre, pour solliciter une réversibilité de cette bourse en faveur de l'un de ses jeunes fils; tous ces souvenirs faisaient autant d'entraves à ce qu'il s'établît de la familiarité entre M^me^ de Brienne et Madame. Elle avait la physionomie la plus dure et la plus désagréable que j'aie jamais vue, cette M^me^ de Brienne. La première fois que la rencontrai, je fus stupéfaite de son air demi-royal, et en tout de sa manière peu polie, pour ne pas dire un autre mot. C'était à Paris, chez Madame. Je demandai à mes propres souvenirs, et puis à mes amis, sur quelle base M^me^ de Brienne s'appuyait pour avoir une attitude insolente. J'étais trop jeune pour avoir conservé un souvenir positif des maux que le ministère de son beau-frère nous avait amenés, et c'était néanmoins là le point de départ. Cependant il eût mieux valu, pour lui et pour les siens, que jamais ni lui ni son frère n'eussent conduit les affaires de la France. Le comte de Brienne, qui fut ministre de la guerre, était un homme nul; mais le cardinal, tout en n'ayant aussi que de petits moyens, des vues incomplètes, formant des plans décousus, des projets désordonnés, avait une ambition de haute portée. Il vivait encore dans ce temps où les femmes pouvaient tout à la cour, et sa fortune en était une preuve. Du reste, s'il avait une réputation d'habileté, il la perdit dès son entrée dans les affaires. Ce fut lui qui, étant premier ministre, fit arrêter dans la grande chambre, pendant la nuit du 7 au 8 mai, les deux conseillers d'Esprémesnil et Goislard de Monsabert par un *officier de la maison du roi!* Ce fut M. Vincent d'Agoult qui, à la tête de *six cents Suisses*, fit ce coup d'État aussi

peu politique qu'il était arbitraire. La suite de cette démarche, et de toutes celles que fit faire M. de Loménie au malheureux Louis XVI, fut de donner lieu à la première émeute que Paris ait eue dans la révolution ; ce fut le 27 août, le lendemain de la retraite du cardinal de Brienne. Le peuple brûla son effigie, dansa autour de son mannequin habillé en archevêque. Eh bien, l'on tira sur deux ou trois mille jeunes gens rassemblés sur la place de Grève. Le sang français coula par flots dès ces premiers jours de sinistre augure. C'était seulement en 88. Cependant alors, l'horizon n'était pas encore à l'orage comme deux années après. Mais ce fut au nom de M. de Loménie, à la haine que le peuple lui portait[1], que la ville de Paris a dû de voir couler le sang pur et si généreux alors de ses braves enfants. En vérité, dans ces souvenirs-là il n'y avait pas de quoi porter la tête aussi élevée.

Mme de Saint-Pern avait une maladie qui pouvait être facilement guérie, mais qui fut mal soignée. Au lieu de se mettre dans une voiture aussitôt que le frisson se fit sentir, elle céda aux instances de Madame, qui voulut qu'elle restât à Pont. L'intention de Madame était parfaite. Elle savait que Mme de Saint-Pern n'était pas riche et elle désirait lui épargner et la dépense d'un voyage et les frais d'une maladie. Le fait est que Mme de Saint-Pern mourut après quinze jours de maladie. Je l'ai bien regrettée. C'était une femme bonne et essentiellement bonne, si malheureuse en-

[1] Voyez le détail de cette aventure de la première insurrection de Paris, dans une brochure de moi, intitulée : *De la Liberté avant, pendant et après la Restauration*. Réponse à M. de Chateaubriand. Paris, mai 1831.

suite par toutes les affections qui font ordinairement le bonheur des femmes... Pauvre mère! comme elle était en peine de laisser ses enfants dans cette vie qu'elle avait trouvée si amère!

Il arriva à sa mort un petit événement qui doit être raconté pour donner une idée de la vérité de tout ce qui se disait sur Madame. Le détail en est pénible. Mais il faut montrer comment il arrivait que souvent Madame a été accusée de choses qu'elle-même ignorait.

Il y avait auprès de Madame une ancienne femme de chambre appelée *Saveria*, qui, disait-elle, était autant que Madame, *la mère* de tous ses enfants. Cette femme, fort attachée à Madame et à la famille entière, était non pas l'ordre, mais bien l'avarice personnifiée. On en jugera par ce qu'elle fit lors de la mort de M^me^ de Saint-Pern. Elle refusa de donner un drap pour lui rendre le dernier devoir. Ma femme de chambre, qui avait partagé avec les sœurs infirmières qui avaient été mises auprès de M^me^ de Saint-Pern les soins qu'elle lui avait donnés, vint tout en larmes me raconter ce qu'elle appelait une horreur et elle n'avait pas tort. M^me^ de Brissac et moi tînmes conseil pour savoir si nous ne devions pas descendre auprès de Madame pour lui dénoncer une pareille infamie, M. de La Ville, ami fort intime de M^me^ de Saint-Pern, était encore plus furieux que nous. Saveria fut appelée et requise de donner ce qui lui était demandé. Elle voulut encore résister en disant que M^me^ de Saint-Pern *avait son linge*. Mais je la menaçai de descendre à l'instant même chez Madame, et tout aussitôt elle fut docile. Eh bien, que cela ait été conté, et voilà une belle et tragique histoire dans laquelle Madame joue un rôle affreux, tandis qu'elle ignorait le

tout sans moi. Je connais une foule d'anecdotes dans le même genre, et où Madame — je puis l'affirmer sur ma conscience — est aussi innocente que dans celle-ci.

La vie que l'on menait à Pont était uniforme et triste et pouvait être ennuyeuse pour une personne de mon âge. Cependant je dois faire observer ici que jamais, dans tout le cours de ma vie, je ne me suis ennuyée. Cela peut paraître un peu exagéré, mais cela est. Si je suis seule, je me promène dans un monde qui était encore bien plus peuplé il y a trente ans qu'il ne l'est maintenant. Alors si j'étais avec des gens qui ne me convenaient pas, je me renfermais dans moi-même, et l'imagination chevauchait. Voilà ce qui souvent m'a fait passer pour insolente et vaine envers des gens bien bêtes, bien ennuyeux, desquels je prenais congé dès que je les connaissais, et je ne faisais plus acte de présence qu'en souriant par intervalle, en disant quelquefois : « *Ah! oui... Certainement... Vous avez bien raison...* » Et si par aventure, l'ennuyeux avait tort, comme jamais personne ne sait et ne convient qu'il *a tort*, on est sûr de n'être pas troublé en disant : « *Vous avez raison.* »

Ceci est un avis que je soumets, au reste, à la sagacité des jeunes femmes et même des vieilles, qui sont assez malheureuses pour être souvent entourées de gens qui ne leur conviennent pas. Retournons à Pont.

On s'y levait à l'heure qu'on voulait. On déjeunait à onze heures et demie, c'est-à-dire midi. Ce moment réunissait tout ce que renfermait le château. Cette année-là, il y avait M. et M^me^ de Brissac, M. Guieu, secrétaire des commandements, M. le comte de La

Ville, le général Casabianca, M. Campi, homme d'esprit et de mérite, républicain de l'ancienne roche et qui avait dans ses mœurs la rigidité spartiate. Il ne buvait que de l'eau et ne mangeait jamais de viande. On l'appelait *original*. Ce qu'il est, c'est un honnête homme avec beaucoup de capacité. Venaient ensuite M^me^ la baronne de Fontanges et M^lle^ Delaunay, la lectrice, dont j'ai tracé le portrait et qui était d'une ressource bien agréable dans cette retraite presque morte au monde.

Nous eûmes une bonne fortune à laquelle j'étais loin de m'attendre. Ce fut l'arrivée de *Gianni*. J'en avais entendu parler comme de l'improvisateur le plus habile que l'Italie possédât, et j'avais un grand désir de le connaître.

— Prenez garde à vous, madame Junot, me dit Madame, le jour de l'arrivée du poète.

Et se penchant à mon oreille :

— Êtes-vous enceinte ?

Je lui fis signe que non.

— C'est qu'alors il faudrait prendre garde, car vous allez voir une espèce de monstre.

Je vis en effet un homme prodigieusement laid. Il était haut de quatre pieds, avait un buste énorme, et des bras avec lesquels il pouvait nouer et dénouer les cordons de ses souliers sans se baisser. Son buste avait de plus que la charpente ordinaire une énorme bosse par derrière, une énorme bosse par-devant, des jambes à l'avenant et un visage qui ne déparait rien de tout cela...

Une autre personne, qui vint en même temps que lui, contribua à l'agrément de la vie du château par sa bonté et sa politesse exquise, si elle n'apportait pas

son contingent, comme Gianni, c'était le cardinal Fesch. J'ai rarement rencontré dans ma vie un homme plus doux, plus inoffensif et plus désireux de faire le bien. C'est le meilleur, le plus excellent des hommes. L'empereur a eu le tort de ne pas reconnaître le motif de sa conduite dans la défense qu'il fit de ses droits. Le cardinal Maury ensuite n'était pas en conscience un adversaire contre lequel il pût se battre... Mais, quoi qu'il en ait été plus tard, à Pont, où nous ne nous battions pas, il était d'un grand secours pour arranger les journées de manière à ce qu'elles s'écoulassent agréablement... Après déjeuner on faisait de de la tapisserie et très souvent Madame jouait pendant la grande chaleur. Ensuite, on remontait chez soi, ou bien on allait se faire des visites, puis venait l'heure de la toilette. On s'habillait, on dinait. Dans les grands jours de l'été, on montait en calèche et l'on allait se promener sur le bord de la Seine, ou bien dans des bois du côté du Paraclet. Cette ancienne abbaye, si célèbre par Héloïse et Abeilard, était alors la propriété d'un homme qui, par sa façon de penser, de dire et de faire, n'était guère en harmonie avec ses prédécesseurs. Cet homme était Monvel, acteur et auteur en même temps. Gianni, tout à fait inspiré par ces souvenirs d'Héloïse, proposa une course au Paraclet. Ce fut un assentiment général. Mais, comme la course était assez longue et que nous étions nombreux, il fallut songer à la façon de cheminer.

— Eh bien ! dit Gianni, allons tous à ânes.

— Oui ! oui ! nous écriâmes-nous en chœur, allons à ânes !

On fit requérir tous les porte-choux des environs et, au jour marqué, vingt ânes bien crottés, bien

ébouriffés, attendaient dans la cour de Pont. Je ne me rappelle plus maintenant si Mme de Brissac était le notre course. Je n'ai gardé que le souvenir de la bosse de Gianni, vue entre les deux oreilles de mon âne. Et, en vérité, cette bosse-là était une si belle bosse, qu'elle effaçait toutes les autres. Madame était en calèche. Il faisait le plus beau temps du monde, et ce fut avec un vrai plaisir que nous nous mîmes en route pour notre pèlerinage. Mais il faut croire que mon âne n'était pas du même avis. Il avait pour fonction habituelle de charrier, je crois, le fumier de la cour des écuries au potager ; il ne voulut pas entendre à un autre chemin. Il ne se reconnaissait plus sur la grande route et fit un train de désespéré lorsque je le voulus contraindre d'y marcher. Enfin nous nous brouillâmes tellement, qu'il se sépara de moi et la lutte se termina tout à sa gloire. Gianni était à vingt pas de moi. Aussitôt qu'il me vit à terre, au lieu de descendre de son porte-choux, ou plutôt de son *porte-bosse*, le vilain homme se mit à me regarder quelques secondes, puis il s'écria :

Laura d'un asino in giù caddè,
Perchè per gli asini LAURO *non è.*

On sait que Pétrarque a souvent employé le nom de *Laura* pour *alloro*, ou *lauro*.

Ho perduto il verde Lauro
Ch'er'al mio fianco alta colona.

Quoique je fusse tout étourdie de ma chute, je ne pus m'empêcher de rire en voyant ce grotesque personnage pérorer sur son âne, qui, bien meilleure

personne que le mien, ne bougeait pas pendant son improvisation ; mais le fait est que j'étais moulue et que la traîtresse de bête m'avait rompu les membres. Madame, qui arriva sur le théâtre de ma malencontre, ne voulut pas me permettre de remonter sur mon âne, ni de continuer ma promenade. Elle me prit dans sa calèche et nous retournâmes au château, où l'on me saigna, car la tête avait porté sur une pierre. Madame fut pour moi d'une bonté maternelle dans cette circonstance. Mais pourquoi dirai-je *dans cette circonstance?* Elle fut toujours ainsi et, lorsque cela n'a pas été de même, ce qui du reste a été fort rare, la faute en fut toujours à moi. Elle fit écrire à Junot, lui annonça mon accident et en même temps lui défendit toute inquiétude. Elle fit ce que ma mère aurait fait.

Lorsque mon mois de service fut terminé, je demandai à Madame la permission de retourner auprès de Junot. Ma maison me réclamait. Depuis qu'il avait été nommé gouverneur de Paris, il n'avait reçu qu'une fois, et encore sans la cérémonie convenable. Il me fallait être chez moi. Elle le comprit à merveille et je partis le lendemain, emmenant avec moi M^me^ de Cossé, qui, pour la première fois de sa vie, se séparait de son mari pour quelques jours. Mais je ne savais pas à quoi je m'engageais en la promenant avec moi dans ma voiture. La veille de mon départ M. de Cossé m'avait bien dit :

— Permettez-moi de vous demander d'aller *un peu moins vite* à cause de M^me^ de Brissac. Elle est un peu peureuse en voiture et je vous aurais une grande obligation de vouloir bien ne pas laisser galoper *vos chevaux*.

— *Mes chevaux* sont ceux de la poste, d'abord, lui répondis-je, et je ne crois pas qu'ils aient le goût de galoper. Mais soyez en repos pour M^me^ votre femme. je vous en réponds.

Tout cela se disait entre nous trois, dans un coin du billard, tandis que M^me^ de Brissac, presque sur les genoux de son mari, un de ses bras passés autour de son cou, lui disait les plus grandes douceurs du monde. C'était un spectacle vraiment curieux à voir.

Mais, quelque prévenue que j'eusse été, il ne pouvait rien y avoir de prévu pour ce qui devait se passer Comme nous partîmes le matin, je fus joindre ma voiture dans la cour des écuries et nous en sortîmes au pas. Mais une fois sur la route, les postillons prirent le galop, malgré l'injonction que je leur avais faite, parce qu'un postillon croit que vous voulez rire quand vous lui demandez d'aller doucement. Tout à coup. au premier tour de roue, je sens quelque chose de crochu qui m'attrape le bras, qui m'attrape autre chose ; c'était M^me^ de Cossé qui se cramponnait à moi en criant miséricorde. Je la crus folle. Mais ce que le mari m'avait dit de sa peur me revint à l'esprit et je me mis à rire, en tâchant toutefois de lui faire quitter prise, car elle me faisait un mal affreux.

— Ah çà, lui dis-je, asseyez-vous — elle était debout dans la voiture, et, comme elle était excessivement petite sa tête n'arrivait même pas à l'impériale — asseyez-vous donc, il est impossible que vous fassiez vingt lieues de cette manière.

Et un cahot la jetait sur moi. Je la prenais, je l'asseyais malgré elle ; puis venait un nouveau cachot.

Alors elle s'agrippait à moi de plus belle, elle me pinçait. C'était comme une folie. Elle me fit rire d'abord, puis la chose se prolongeant, je sentis à mes bras, à mes épaules, même à mes jambes, que les siennes travaillaient. des douleurs assez vives pour m'ôter l'envie de plaisanter. Je me fâchai, mais j'avais à faire à un enfant n'entendant aucune raison. Il me fallut supporter ses cris, ou bien me résoudre à aller au pas. Je préférai encore entendre ses doléances et aller bon train. Je voulais arriver pour dîner à Paris et avec l'allure que demandait M^me^ de Cossé nous aurions mis trois jours au voyage. Nous descendîmes enfin chez moi, où elle avait bien voulu accepter à dîner. Je fus enchantée de lui faire les honneurs de ma table, mais je jurai que jamais on ne me reprendrait à faire un voyage en voiture avec elle.

— Eh bien, madame la *gouverneuse*, vous vous laissez donc tomber du haut d'un âne? me dit l'empereur lorsque je fus aux Tuileries.

Il savait tout. Ce n'était certes pas une enquête personnelle de moi-même qui lui avait appris que j'étais tombée d'un âne. Mais cela prouvait qu'il savait jour par jour ce qui se passait chez sa mère

En arrivant à Paris, j'appris des nouvelles qui m'étonnèrent. Je dis que *je les appris* à Paris, parce que, à Pont, Madame avait établi pour règle que jamais on ne devait parler de politique. Aussi ce fut à Paris que j'appris que la Russie refusait de ratifier les préliminaires de paix, entre elle et la France, signés à Paris le 20 juillet : la notification à la diète de Ratisbonne, faite le 1^er^ août, du traité du 12 juillet, qui déclarait la séparation du corps germanique de l'empire d'Autriche et reconnaissait que l'empereur

Napoléon était le protecteur de la confédération du Rhin. Quatorze princes allemands y donnaient leur accession. Une nouvelle diète, siégeant à Francfort-sur-le-Mein, devait traiter des intérêts des États confédérés. Elle devait être formée de deux collèges, celui des rois et celui des princes. Dans les six années qui suivirent, cette confédération s'augmenta de tous les princes allemands, à l'exception de l'Autriche, de la Prusse, des ducs de Brunswick, d'Oldenbourg, du roi de Suède comme duc de Poméranie, et le roi de Danemark comme duc de Holstein. En même temps on fit renoncer l'empereur François II au titre d'empereur d'Allemagne. Il prit le nom d'empereur héréditaire d'Autriche, sous le nom de François Ier. C'est de cette manière que finit l'empire germanique, appelé en style diplomatique *le saint empire romain*. Il est à remarquer pour ceux qui aiment à faire des rapprochements, que ce fut précisément *mille six ans* après que Charlemagne fut couronné par le pape Léon III.

Les contingents de la Confédération furent ainsi fixés : la France deux cent mille hommes, la Bavière trente mille, le Wurtemberg douze mille, Bade huit mille. En tout, deux cent soixante-trois mille hommes. La Russie fut alarmée, et peut-être avec raison, de cette exécution d'un projet dès longtemps formé par Henri IV, mais dont, à cette époque, l'Autriche et l'Espagne étaient les seules causes. La Russie savait que les temps étaient changés et que maintenant la France pouvait lui demander compte de sa politique tout aussi envahissante dans son humeur, tout aussi orgueilleuse dans ses prétentions. Ce moment de l'histoire de l'Europe est bien curieux

à observer pour celui qui veut étudier le *cœur* et l'*esprit* des nations. La Russie joue un jeu bien remarquable dans cette période. Son habileté, là comme après Erfurt, est digne d'éloge comme talent, si on ne peut l'estimer comme probité. Ayant à venger sa défaite à Austerlitz, empressée de rompre un traité de paix imposé par le vainqueur, la Russie ne pouvait cependant encore lever sa bannière et pousser le cri de guerre. Il fallait armer, et il le fallait faire sans que la France pût s'y opposer. Ce fut alors qu'on vit se réveiller dans le cabinet russe le génie cauteleux de Betuscheff et de quelques autres diplomates, maîtres et élèves de Catherine II. Le général Clarke *fut joué* quand il croyait jouer l'envoyé russe, et cette comédie diplomatique, que tous deux donnèrent à la grande joie du reste de l'Europe, la France néanmoins exceptée, car en disant la France, j'entends l'empereur, fut une des causes, à ce que je puis croire, de beaucoup d'événements postérieurs qui auraient eu une autre direction.

Je recevais alors très souvent des lettres de Russie. L'empereur, qui savait *tout* à un degré que je puis à peine concevoir même maintenant que je connais les fils qui faisaient mouvoir toutes ses machines, me demandait quelquefois en plaisantant des nouvelles de Pétersbourg ou de Moscou.

— Votre Majesté me permet-elle de lui dire les propres expressions d'une lettre reçue de Moscou avant-hier même?

— Oui, certainement.

— Eh bien, Sire, les Russes prétendent que, si l'empereur Alexandre veut les conduire seulement sur la Vistule, ils seront à Paris dans deux mois.

L'empereur me regarda avec une expression impossible à rendre, puis il me dit, en parlant lentement :

— Et vous avez reçu une lettre de Russie dans laquelle on vous dit une pareille sottise ! Mais vous êtes donc en correspondance avec des fous ?

— Non pas, Sire. Celui qui m'écrit ce que j'ai l'honneur de dire à Votre Majesté est le comte Novosilzoff, correspondant de l'Institut de France et l'un des savants les plus distingués de l'Europe.

Le lendemain, le général Duroc vint chez moi et me demanda pourquoi j'avais dit cela à l'empereur.

— Mais parce qu'en effet cette lettre est arrivée de Russie.

— Oui, mais pas à vous, bien certainement, car je suis certain que vous ne vous occupez pas de politique. Cela vous ennuierait d'abord et puis déplairait prodigieusement à l'empereur.

— Ce que vous avez dit de plus vrai dans votre beau discours, c'est que cela *m'ennuierait*, car, si la chose me plaisait, je ne vois pas pourquoi je ne recevrais pas de lettres *politiques* de Moscou, comme j'en reçois qui me parlent de bals et de fêtes. Mais, pour vous rassurer, je vous dirai que la lettre dont j'ai parlé a été effectivement écrite de Moscou. Seulement elle ne m'est pas adressée, mais bien à mon ami Millin. Ce n'est pas, comme vous le savez, la première fois, et je vous ai déjà parlé de cette correspondance, moitié savante, moitié grondeuse en politique. Au surplus, j'ai lu la lettre. Elle est exactement comme je vous l'ai dit.

Le résultat de mon bavardage fut une enquête fort désagréable pour mon pauvre ami Millin. On lui de-

manda une foule d'explications qui le désolèrent, parce qu'il était le plus pacifique et le plus discret des hommes, et qu'il craignait que ses amis de Moscou ne fussent inquiétés, non pas sérieusement, mais au moins assez pour lui en vouloir. Je lui avouai mon tort. Il me le pardonna, parce qu'il m'aimait tendrement, affection que je lui rendais avec un entier retour.

CHAPITRE VI

M. Millin. — Son portrait. — L'homme de bien et les *plumes de paon*. — Le prince Louis, roi de Hollande. — Le jeune prince et la fable. — *Les grenouilles qui demandent un roi.* — Belle conduite du prince Louis. — Jérôme Bonaparte. — M^lle^ Patterson. — Portraits de plusieurs personnes de la cour impériale. — Mot du comte Louis de Narbonne. — L'homme à la grande bouche. — Joseph Bonaparte. — Départ pour Naples. — Portrait du prince. — La reine Julie. — Son portrait. — Le roi de Morfontaine. — M^me^ Murat. — Son portrait. — Sa cour. — M^me^ Adélaïde de La Grange. — M^me^ Lambert. — M^me^ de Beauharnais. — M. et M^me^ de Cambyse. — *Le roi et la reine de Perse.* — MM. de La Grange. — M. d'Aligre. — Projet de mariage. — Histoire d'un vieil émigré. — Le râtelier et les 100 guinées. — Talma, dentiste.

M. Millin, que tout Paris a connu et aimé, était l'un des amis les plus intimes de mon *intimité;* c'était le plus doux, le meilleur des hommes. D'une instruction profonde dans la science numismatique, il a laissé plusieurs ouvrages qui seront à jamais sur les rayons des bibliothèques savantes, et son talent comme antiquaire sera toujours apprécié à sa juste valeur. Depuis vingt ans il est à la mode de porter le marteau sur toutes les réputations, de tout démolir et de tout abattre. Je sais bien que M. Millin avait un peu de cette légèreté de notre esprit français dans les choses sérieuses, mais la science n'en souffrait pas.

Il était consciencieux, même dans ses descriptions d'antiquités, et souvent j'ai appris avec lui ce que jamais je n'aurais su avec un savant hérissé de savoir sans grâce.

M. Millin était bon ami, bon fils et bon frère. Ses qualités lui ont été reconnues par tous ceux qui ont vécu avec lui dans l'intimité même ordinaire de la société. Il m'était bien dévoué, et je me plais à rendre ici justice à sa mémoire. *C'était un homme de bien* et, certes, dans ces trois mots je crois comprendre le plus bel éloge d'un homme.

D'après ce que je viens de dire, on conçoit que je fus aux regrets d'avoir été si prompte à me vanter d'un fait dont il n'y avait pas grande gloire à retirer pour moi, et dont je prenais les plumes de paon, en admettant qu'il y en eût. Je voyais Millin tous les jours de la vie et, je le répète, je fus très fâchée de cette histoire bien ridicule de ma part.

J'ai déjà dit, je crois, que le prince Louis Bonaparte avait été choisi par la Hollande pour être roi de cette terre de marécage. Comme il faut que les Français rient de tout, même de ce qui est honorable pour eux, et certes la chose l'était assez, puisque la Hollande venait nous demander un chef, il courut une plaisanterie qui donna de l'humeur à l'empereur. Il n'aimait pas ces sortes de *jeux* avec le pouvoir. Il prétendait, peut-être avec raison au reste, que du moment où nous raillons ceux qui nous gouvernent, nous les méprisons. Je l'ai entendu bien souvent parler dans ce sens, et je ne puis guère admettre qu'il eût tort.

La Hollande s'exprima par l'organe de ses envoyés. La cour était alors à Saint-Cloud. L'empereur reçut

la députation avec une joie qui n'était pas feinte. Il aimait, je crois, le prince Louis plus qu'aucun de ses frères, Joseph excepté. Il avait une tendresse paternelle pour la princesse Louis et pour ses enfants. Une couronne aussi belle que celle de la Hollande était une belle preuve de cette tendresse à offrir à son frère et à sa belle-sœur. Il ne comprenait pas beaucoup un système de résistance à ses volontés. Il comptait sur une obéissance absolue et trouvait que le bonheur de tous était engagé dans l'exigence qu'il mettait à se faire obéir. Mais il trouva dans ses frères une résistance opiniâtre motivée par l'honneur et leur conscience qui lui donna la mesure de l'honneur des siens. La conduite de Louis Bonaparte en Hollande est digne de tout éloge[1].

Le jour où les députés furent admis à l'audience de l'empereur, il les reçut, comme je l'ai dit plus haut, avec une grande bienveillance et, pour la leur témoigner d'une manière plus marquante, il fit venir le jeune prince Louis-Napoléon, le présenta à la députation et lui dit d'être aimable pour ceux qui venaient demander à son père de les gouverner. Pour être aimable comme prince quand on a cinq ans, on ne peut que réciter des fables ou des vers, ou telle autre chose qui fasse le même effet. Des courtisans n'y regardent pas de si près. Le jeune prince —

[1] Je croirais faire injure à une illustre infortune si je mettais autrement que dans une note mon excessive indignation contre des biographies infâmes et fausses ; mais je souffrirais trop si je ne disais pas que jamais il n'y eut un mot de prononcé, une action de faite qui pût légitimer une semblable infamie. Honte éternelle sur la main qui a pu tracer de pareilles horreurs !

dit-on — ne se fit pas prier et déclama aussitôt la fable des *Grenouilles qui demandent un roi.*

Une chose assez bizarre, c'est que je n'ai jamais pu savoir si le fait était vrai. Je vis l'empereur de si mauvaise humeur de cette plaisanterie, que je n'osai pas prendre des informations plus précises. Je connaissais bien les personnes attachées au service des jeunes princes, mais point assez pour m'enquérir d'une pareille histoire. Tout ce que je sais, c'est que l'affaire fut longtemps regardée comme véritable et, pour dire la vérité, elle eût été bien comique.

Lorsque nous en serons à la courageuse résistance du prince Louis quand il voulut faire respecter l'indépendance de la Hollande, je serai heureuse de penser que je rends une justice vraie à un ami de ma mère ainsi que de tous les miens. Le prince Louis était un homme vertueux, intègre même et ne connaissant que son devoir. Voilà comme il faut toujours se le représenter.

Ma prédiction s'était réalisée relativement à Jérôme : il avait aussi voulu comme les autres goûter de la douceur du pouvoir, et il avait même *renié* avant que le coq eût chanté. Il était *altesse impériale et royale*. Il avait des chambellans, des écuyers, des pages, et la pauvre M^lle^ Patterson, dont j'avais tant admiré le charmant visage, était délaissée, tandis que son souvenir n'occupait pas du tout, ou du moins fort peu, son étourdi de mari.

— Que t'avais-je dit? observai-je à Junot la première fois que nous vîmes le prince Jérôme en habit de cour.

Du reste, je crois qu'il existe peu de femmes qui égalent en perfection celle qu'il a maintenant. J'arri-

verai incessamment au moment où je l'ai connue, et, de même que pour son beau-frère, je serai heureuse d'avoir un tel portrait à tracer.

J'ai parlé dans les volumes précédents de beaucoup de personnes dont les noms connus ont fixé l'attention de tous ceux qui lisent ces Mémoires; mais je n'ai pu que tracer une esquisse bien légère, un trait au crayon, de leur individu physique et moral. Toutes ces personnes cependant formaient la cour impériale, et il est important, pour que le tableau que j'en trace soit fidèle, que les détails qui leur sont propres, en mal comme en bien, soient mis au jour. Je sais que je me ferai des ennemis, parce que ceux même dont je dirai du bien n'en trouveront pas assez et voudront des louanges là où je ne donnerai qu'une simple approbation, et la bossue trouvera étrange que je ne réponde pas comme M. de Narbonne : « Elle est, ma foi, grande et bien faite. »

J'ai été longtemps assez niaise pour m'affecter de cette crainte d'être désobligeante envers quelques personnes qui l'avaient été pour moi et mes amis. Mais j'en ai appelé comme de grand abus. Il n'en était ni plus ni moins. Tel fait, parce qu'il ne louait pas assez un père ou un grand-père, n'était pas vrai. Je l'avais inventé. Une femme, qui n'avait peut-être jamais donné deux jours de bonheur à son mari pendant toute sa vie, se réveillait pour trouver étrange que je l'eusse appelé comme lui-même se nommait. Une autre réclamait pour une rivale. Il est vrai que la rivale était bossue, outrageusement laide et que la réclamante est encore jolie, agréable et heureuse, tandis que l'autre, avec sa bosse et son laid visage, est enterrée depuis vingt-cinq ans. J'ai la plus cu-

rieuse des collections dans un tiroir bien fermé, bien soigné, car je serais au désespoir de perdre ces lettres-là. Il y en a de plaisantes.

L'une entre autres prétend que mes Mémoires ne valent rien, parce que j'ai dit qu'un homme avait une grande bouche. C'est un fait. Il est du reste un galant homme, je le reconnais pour tel, mais il avait, il a même encore une grande bouche. Qu'y puis-je, moi? rien du tout. Je reconnaîtrai, si l'on veut, que cela ne vient pas de famille; que sa nourrice l'a peut-être laissé trop crier. Mais dire que sa bouche n'était pas immense, en conscience, je ne le puis pas. Qu'aurait donc fait le réclamant si j'eusse attaqué la probité, l'honneur de son parent? En vérité, c'est une comique histoire que celle de la vie!

J'ai déjà parlé du départ du prince Joseph pour Naples, où maintenant il était roi. Je n'ai pas encore dépeint cet intérieur du frère aîné de Napoléon, de celui enfin qui eût été le chef de la famille Bonaparte, si le grand homme ne fût venu le déplacer.

Joseph Bonaparte est né en Corse comme tous ses frères; mais, moins qu'aucun des Corses que j'ai connus, il n'a d'accent en parlant français. Il est difficile de voir une plus jolie figure : c'est celle de la princesse Borghèse avec cette expression mâle que doit avoir la physionomie d'un homme. Son sourire est celui de l'empereur, fin, spirituel, et peut-être plus doux, ce qui doit être, parce que son âme est parfaitement sereine et son cœur excellent. Lancé dans le monde à une époque où triomphaient tous les désordres, où la bassesse et l'impudence parvenaient au pouvoir, ses premiers pas furent marqués par des actes d'humanité et de bienfaisance qui donnèrent des

espérances que la suite de sa vie a justifiées. Il est fort instruit, non seulement dans notre littérature, mais dans la littérature italienne et anglaise. Ses études, d'abord sérieusement faites, furent continuées bien au delà du terme prescrit par l'usage. Il aime la lecture, la poésie, les belles-lettres, il aime à s'entourer de savants et de littérateurs. Son intérieur était même, sous ce rapport, plus agréable que celui de Lucien, quoiqu'il ne fît pas lui-même de vers comme son frère. Mais, à cet égard, je ne prononce pas pour dire s'il a eu tort ou raison. Enfin le roi Joseph est un homme que, dans tous les temps, dans tous les pays, on sera content de rencontrer, heureux de connaître et fier d'avoir pour ami.

On a dit de lui que son caractère était faible, c'est faux. Il a de la douceur dans l'âme, de la bonté dans le cœur, de la clémence, une grande justesse de jugement. Ces qualités ne pouvaient lui être que nuisibles, excepté la dernière, au milieu d'un pays révolté où il était appelé à régner à l'aide de la force et de la contrainte. Néanmoins sa conduite fut admirable pendant son malheureux règne en Espagne. La position des frères de Napoléon a toujours été pénible aussitôt qu'il les a placés sur un trône. Il en voulait faire des souverains, et il exigeait d'eux une soumission de préfet. Cela ne pouvait aller. Il trouva dans ses frères, au reste, une résistance que quelques-uns d'entre eux ont noblement illustrée. Le prince de Canino est le premier. Il publia très haut que ses affections étaient libres et devaient l'être. Il fut noblement fidèle à la foi conjugale. Je ne prétends pas ici trouver remarquable une action d'honnête homme, mais, en l'admettant en opposition avec les séductions offertes

pour faire faillir, je crois que peut-être quelques-uns de ceux qui trouvent la chose fort simple éprouveraient au moins la tentation d'essayer de la douceur de trahir. Le prince Louis eut aussi une noble conduite : la Hollande en garde encore le souvenir. C'est une glorieuse auréole que celle que produit l'amour d'un peuple sur lequel on ne règne plus. Il n'y a pas le prestige du pouvoir qui distribue les récompenses. Le roi déchu est même plus dangereux à aimer qu'un simple étranger, car le remplaçant ou le successeur demande compte avec jalousie d'un sentiment qui lui semble dû.

Le roi Joseph ne partit de France qu'avec un grand regret. J'ai déjà dit qu'il suppliait son frère de ne le pas faire roi :

— Laissez-moi régner à Morfontaine, lui demandait-il.

Je l'ai vu à Morfontaine. C'est là qu'il était facile de juger de sa philosophie douce et aimable et de sa haute bonté. Il était bon père, bon mari même, malgré tout ce qu'on lui a reproché, bon ami, fidèle, n'oubliant pas les anciens jours et s'y reportant lui-même avec une grâce toute parfaite. Je vis à quel degré il portait cette religion des affections de la jeunesse dans un voyage que nous fîmes à Morfontaine, avec mon frère, M. de Permon, avec lequel il avait été intimement lié en 93 et en 94. J'ai encore des lettres de lui de cette époque adressées à ma mère et à mon frère. Eh bien, sa conduite, étant prince impérial, était celle de l'homme qui avait écrit ces lettres. Le roi Joseph est un homme vertueux, bon et d'une capacité étendue, et d'autant meilleure qu'elle a pour base des sentiments vertueux. Je rapporterai des faits de sa conduite per-

sonnelle en Espagne lors de cette guerre désastreuse, entreprise bien plus pour satisfaire la volonté de l'empereur que pour se placer sur un trône dont il ne voulait pas, et ces faits donneraient la mesure de son honneur et de ce qu'il vaut, si on ne l'avait déjà.

Quel est le malheureux de Paris qui ne connaît pas le nom de la princesse Joseph, de la reine d'Espagne? Tous ceux qui vivaient lors de son séjour à Paris et qui existent encore ont bien sûrement conservé le souvenir de cet ange de bonté, de vertus, de cette femme dont l'âme renferme toutes les perfections. Sans être belle, elle est charmante, parce qu'elle s'est soustraite à cette vieille loi qui enchaîne une femme à la condition d'être belle parce qu'elle est femme, et qu'elle l'a remplacée par l'obligation d'être bonne, charitable et parfaitement indulgente à tous les torts. Aucune pratique de vertu douce et paisible ne lui est étrangère. Vouée à la retraite par goût et par devoir, elle ne croyait pas qu'une mère pût déléguer son autorité à une étrangère pour développer dans le cœur d'une jeune fille les vertus qui doivent un jour être celles d'une mère de famille. La qualité de souveraine qui devait s'y joindre n'était, selon elle, qu'un titre de plus à sa sollicitude envers ses enfants.

— Je réponds d'elles aux sujets qu'elles auront un jour sous leur domination, disait-elle. Le sceptre est lourd dans des mains robustes, que de peine des mains débiles n'auraient-elles pas à le porter, si nous ne leur donnons pas une force étrangère que la vertu seule peut apporter!

La reine Julie — on l'appelait ainsi pour la reconnaître avec la reine d'Espagne Maria-Luisa, femme de Charles IV — est une des femmes dont j'admire le

plus le caractère. Combien de romans ont présenté des personnages fictifs avec une perfection générale qui semblait narguer l'*imperfection* humaine et la méchante organisation de notre être ! Eh bien, elle a dû être connue de quelque auteur devant lequel elle aura posé. Je l'ai bien étudiée, je l'ai vue longtemps dans l'intimité de l'amitié, je l'ai vue plus tard entourée d'une lueur de pouvoir qui devait la changer à mes yeux et qui, tout au contraire, me la montrait dans le miroir de vérité toujours aussi parfaite. Elle sentait bien l'importance de l'art de commander. Rejetant tous les genres d'éclat, elle aimait au contraire à s'envelopper de sa modestie. Elle ne voulait de parure et d'éclat ni dans ses actions, ni dans ses habits. Toujours simplement mise, elle ne portait de pierreries que ce qui était absolument nécessaire à la convenance de son rang. L'empereur avait une profonde estime et un tendre attachement pour elle. Quant à son mari, il la vénère et l'aime chèrement. Il a eu une vie un peu orageuse comme homme de plaisir, mais sa loyauté naturelle a toujours été comme une barrière entre lui et tout procédé blessant au cœur envers la reine sa femme. Il l'aimait comme une amie, comme la mère de ses filles, et je suis convaincue qu'aujourd'hui, aux derniers jours de cette époque de la vie qu'on appelle encore la saison de plaire, si les deux époux se retrouvaient l'un près de l'autre, ils seraient aussi heureux que des ménages couronnés dont on vante le bonheur en vers comme en prose.

Lorsque la reine Julie partit pour Naples, ce fut une douleur pour Madame mère, qui l'aimait plus qu'aucune de ses autres belles-filles, depuis la mort de M^me^ Lucien. Madame n'aimait pas l'impératrice José-

phine, et cependant, pour dire la vérité, l'impératrice Joséphine était fort bien pour elle depuis le couronnement. Soit que le bonheur l'eût rendue plus aimable envers ceux qui avaient au fait comploté sa ruine, soit que l'empereur le lui eût ordonné, nous vîmes une grande différence dans la conduite de l'impératrice envers Madame. Mais ces soins, tout de politesse et de calcul, ne pouvaient remplacer une amitié toute filiale et toute maternelle. Souvent, en pensant à la reine Julie, au bien répandu par ses mains, à ce concours de louanges et de bénédictions qui entouraient son nom, je me prenais à la regretter vivement et ne pouvais m'empêcher de rappeler ce que fait dire Milton à Adam lorsqu'il s'entretient d'Ève avec l'ange :

« Quand je l'envisage, elle semble si parfaite, si remplie de la connaissance de ses droits, que ce qu'elle veut faire ou dire paraît le plus sage, le plus vertueux et le meilleur. La science se découvre en sa présence, l'autorité et la raison l'accompagnent, comme si elle eût été dans les idées de Dieu indépendamment de moi pour être la première, etc. »

A cette époque la cour impériale fut considérablement diminuée par l'absence des princesses et des deux frères de l'empereur. La princesse Borghèse toujours malade, toujours dans des soins de santé qu'elle ne se donnait même pas le soin de cacher, bien qu'ils ne fussent guère élégants, ne pouvait soutenir l'éclat de la cour. C'était donc à la princesse Caroline que cette charge était demeurée. J'ai parlé d'elle comme de M^me^ Murat, comme altesse impériale, il me reste à la peindre maintenant comme princesse souveraine. C'est une nouvelle attitude, une nouvelle pose pour la-

quelle il faut d'autres crayons et d'autres couleurs.

J'ai déjà dit plusieurs fois dans ces Mémoires que j'avais été fort intimement liée avec Mme Murat lorsqu'elle n'était encore que Caroline Bonaparte Je l'étais moins cependant qu'avec Laure de Cazeaux, en qui ma confiance était entière et dont l'esprit, les talents et les goûts étaient bien plus en harmonie avec les miens, que Caroline, qui ne s'occupait jamais, si ce n'est de donner à tort et à travers quelques coups de crayon sur du papier blanc, et l'on appelait cela un dessin. J'ai parlé de sa personne; elle demeura la même lorsqu'elle fut grande duchesse de Berg, de ce qu'elle était étant Mme Murat. Seulement elle devint différente au moral et fut princesse tout entière, parlant beaucoup d'elle-même et de sa personne avec une grande considération et un ricanement pour celle des autres, qui souvent persuadait, en vérité, bien des gens. Sa décision sur toutes les matières était intarissable. Elle avait des grâces sans maintien et de la beauté sans agrément, et je ne sais comment tout cela se casait sur son visage. Son esprit était tout naturel, sans aucune culture, aucune instruction. Étant enfant, on lui reconnut de la vivacité, de la gentillesse et, comme elle parvint à la première jeunesse dans un moment où son frère, général en chef de l'armée d'Italie, attirait déjà des flatteurs autour de l'étoile de sa famille, elle fut entourée de flatteurs. Et comme il faut être bon philosophe pour prévenir dans les enfants le germe des vices et même des défauts, ils éclorent tout à leur aise, malgré la bonne volonté de Mme Campan, chez laquelle elle fut en pension pendant deux ans; mais si Mme Campan était une femme d'un mérite supérieur, elle avait le

grand défaut de ne vouloir contraindre en rien les jeunes filles riches et appartenant à des familles puissantes, qui étaient en pension chez elle. Les mères font les seules éducations remarquables que l'on puisse citer. Quant à toutes les jeunes personnes élevées chez elle, toutes sont vivantes encore, et l'on en peut juger[1].

C'était donc sur la cour de la princesse Caroline, ou de la *grande duchesse de Berg*, comme elle aimait qu'on l'appelât, que reposait l'espoir joyeux de la grande cour. La princesse occupait alors le beau palais de l'Élysée, où elle commençait à recevoir *en princesse*, malgré le rivalement, mais on s'y était accoutumé. Sa maison était formée de plusieurs personnes dont quelques-unes auraient été mieux placées, pour elles et pour quelques autres, en un autre lieu.

J'ai déjà parlé de Mme Lambert, c'est une jolie femme dans l'acception le plus positive du mot. Elle est petite, mais toute sa personne est bien proportionnée. Elle a de grands yeux admirablement beaux, de petites mains blanches et adroites qui peignent le paysage comme Watelet et jouent du piano comme Herz, une petite bouche avec laquelle elle parle comme la personne la plus spirituelle, parce qu'elle l'est en effet. Et puis gracieuse et gentille! J'aime bien Mme Lambert. Son mari a été l'un des administrateurs les plus distingués de l'armée. Il était autrefois l'ami de mon père.

Mme de Beauharnais, femme du sénateur et cousine de l'impératrice Joséphine, était une bonne et excellente personne, polie et se mêlant fort peu, ou même

[1] J'ai déjà dit que ses trois nièces étaient une exception.

pas du tout, des affaires de l'intérieur de la princesse. Il y a eu une époque dans ma vie où je lui ai porté de la reconnaissance.

M^lle^ Adélaïde de La Grange, qu'on appelait *madame de La Grange*, en sa qualité de fille majeure, était une femme d'esprit; son esprit m'aurait plu et je me sentais même portée à causer avec elle; mais son esprit s'occupait trop de l'application du frivole au sérieux, pour faire de cette union une sorte d'arrangement qui pouvait être admirable pour l'avenir de la princesse, mais qui ne me semblait pas convenir beaucoup au mien. Tout cela, sans m'éloigner d'elle, m'empêcha de m'en rapprocher. Elle avait dû être belle dans sa jeunesse, mais déjà à cette époque elle était ce qu'on appelle une vieille fille, et l'on disait: « *Elle a été jolie* ». Elle était sœur des trois MM. de La Grange dont l'un a commandé les mousquetaires gris ou noirs, je ne sais lesquels, et dont la femme était M^lle^ Hall, fille d'un peintre et veuve du malheureux Suleau, assassiné le 10 août par Théroigne de Méricourt, cette femme n'ayant de femme que le nom.

Elle était ravissante de beauté, M^me^ la marquise de La Grange. Sa figure était tout à la fois belle et bonne, et donnait envie de l'aimer autant qu'elle inspirait d'admiration.

L'autre M. de La Grange, Charles de La Grange, qu'on a appelé, je ne sais pourquoi, le beau La Grange. Non qu'il ne l'ait pas été, mais enfin que dira-t-on du beau d'Orsay? Il faut une différence cependant. Depuis un certain quadrille, au reste, on l'appelait Apollon. A la bonne heure!

Le troisième frère, Auguste de La Grange, qui

était, je crois, aide de camp de Murat, était ce qu'on nomme dans le monde un bon enfant. Il était poli et inoffensif.

Venait ensuite M. de Cambis, adjudant-commandant, premier écuyer de la princesse, surnommé le roi de Perse, et beau-frère de *M*^lle^ ou M^me^ *de La Grange*, dont il avait épousé la sœur, qui avait été fort belle femme, car dans la famille La Grange il y a en effet une sorte de beauté. Quant à lui, il était laid comme on ne l'est pas, ou plutôt comme lui seul l'a jamais été. Quand il était petit, soit qu'il pleurât, soit qu'il voulût rire, il faisait de si atroces grimaces, que les autres enfants se sauvaient de lui en criant qu'il était *la Bête*. Mais il n'était pas le prince spirituel. Par exemple il avait seulement une docilité extraordinaire pour les ordres de la princesse. J'ai un vieux compte à régler avec lui.

Puisque j'ai nommé sa femme, il faut que j'en dise un mot. Jamais je n'ai rencontré de personne aussi bavarde. Elle en arrivait au point d'être forcée de reprendre haleine. C'était ce moment-là qu'on prenait pour lui offrir un verre d'eau sucrée ; elle l'acceptait sans se faire prier, malgré qu'on lui dît que c'était pour rafraîchir son gosier desséché par la terrible activité de ce moulin à paroles qu'elle avait toujours en mouvement. La première fois que je la vis, ou plutôt que je l'entendis, ce flux de paroles sans couleur, cette abondance stérile de mots et de phrases dénués d'intérêt, ce robinet d'eau tiède toujours coulant, jamais plus froid, jamais plus chaud, pensa me donner un vertige. Il y a là-dedans un souvenir presque *terrible*. Au demeurant, elle était bonne femme et son mari l'avait rendue fort malheureuse ;

je le dis ici, parce que tout ce qui l'a connue sait qu'elle ne faisait certes pas un mystère de ses affaires. Elle était déjà énormément grosse et l'on cherchait un peu les restes de sa beauté, qui avait été célèbre.

M. d'Aligre était chambellan de la princesse. J'ai remarqué que l'empereur avait une sorte de préférence, *sans l'aimer*, pour tout ce que le faubourg Saint-Germain renfermait de plus opposant et de plus considérable, pour l'attacher à sa maison ou bien à celle de ses sœurs ou de ses frères. Ce projet de *fusion*, dont sans cesse il parlait, qu'il voulait opérer, ce n'était pas là le moyen. Sans cesse froissés, sans cesse *humiliés*, il faut dire le mot, comme des hommes et des femmes dont les opinions, bien connues de l'empereur, du reste, étaient en tout différentes de son système, comment pouvait-il espérer que ces hommes et ces femmes deviendraient de ses amis, n'étant attirés que par un appât bien peu séducteur, comme, par exemple, M. d'Aligre, ayant quatre cent mille livres de rentes et se voyant contraint de porter les souliers blancs de la princesse Caroline dans sa poche, tandis qu'il pouvait faire le petit souverain tout à son aise dans ses terres. Il est vrai que l'empereur avait un projet en appelant M. d'Aligre à la cour : il voulait marier sa fille au général C... M. d'Aligre tint une fort noble conduite en cette circonstance et qui rachetait bien des souliers blancs mis et sortis de la poche chambellanière. L'empereur lui fit dire d'abord son désir, ou plutôt sa volonté, et puis, trouvant que la chose ne marchait pas, il fit venir M. d'Aligre dans son cabinet. M. d'Aligre, naturellement fort grand, comme chacun sait,

le devint de cent coudées dans cette entrevue particulière avec un homme comme Napoléon, qui alors maîtrisait non seulement tout ce qui l'entourait, mais exerçait dans sa cour cette sorte d'influence *fascinatrice* qui faisait courber la tête lorsque son œil d'aigle avait rencontré le vôtre. Mais M. d'Aligre était père. Cette puissance paternelle, il la regardait avec raison comme la première des deux qui alors étaient en présence. Il refusa sa fille pour M. de C... Le motif était terrible. Mais enfin *il disait ce motif* et il y avait peut-être du courage à le faire. En résumé, M^lle^ d'Aligre n'épousa pas M. de C...

L'empereur fut très mécontent de cette résistance de M. d'Aligre. Si Duroc ne l'en avait empêché, il voulait faire prendre la jeune fille et faire nommer un conseil de famille adjoint au procureur impérial pour autoriser le chef de l'État à disposer de la main de M^lle^ d'Aligre, puisque son père, sur des raisons qui attaquent l'*honneur du gouvernement*, — je n'ai jamais oublié ce mot — se refusait à une chose sortable de tous points. L'empereur avait ainsi des premiers moments vraiment terribles et tellement bizarres et injustes, que ses plus fidèles serviteurs ne pouvaient lui montrer plus d'attachement qu'en prenant sur eux de surseoir à une démarche ordonnée ainsi *ab irato*. Le plus curieux de l'affaire, c'est que le général C... était à cette même époque passionnément amoureux d'une céleste femme dont l'amour était pour lui bien autrement précieux que les trésors de M^lle^ d'Aligre. Il se refusait *à ce marché* et, tandis que l'empereur se fâchait pour faire respecter son autorité compromise entre M. d'Aligre et lui, M. de C... était fort déterminé à ne pas accepter

la main que l'empereur recouvrait ainsi pour lui du gant blanc de la mariée. Que de fois j'ai vu pendant toutes ces années de l'empire des unions formées sous de tels auspices et desquelles naissaient le malheur et la discorde ! L'empire s'est écroulé, et pourtant Napoléon l'avait réédifié sur une base aussi formée par de ces unions monstrueuses qui dérangent l'ordre habituel. Qu'en est-il résulté ? Pour lui la mort sur un rocher brûlant, pour nous le malheur et l'humiliation.

Le nom de M. d'Aligre me remet en mémoire une anecdote qui me fut racontée par des émigrés rentrant en France. Je la *dis* comme elle me *fut dite*. Je n'étais pas en Angleterre, je ne puis que la *renarrer* à mon tour. Talma est du nombre de ceux qui me l'ont racontée.

Au moment de quitter la France, M. D... réalisa une grande partie de ses capitaux et eut le bonheur de faire passer une portion de son immense fortune en Angleterre, où lui-même émigra avec sa femme. Non seulement cette fortune lui assurait une grande existence, mais il pouvait adoucir le malheur de ses compatriotes. Ce fut bien ce qu'il fit jusqu'à un certain point. Mais il était avare, et avare comme on n'est pas avare. C'était une maladie. Au reste, on a tant raconté d'histoires sur son compte, que je trouve inutile de recommencer. Il y a, dit-on, un côté plaisant à voir un caractère dans cet état d'abjection où le place une avarice extrême. Je ne pense pas ainsi, et l'avarice, portée à ce point, n'est pour moi qu'une plaie horrible de l'âme bien ulcérée, et je ne m'y arrête pas davantage que devant un enfant double ou bien un homme à trois jambes. M. D... était donc

avec sa femme à Londres, ayant suivi le torrent fugitif, et fort en peine de ce qu'il ferait de son argent. Cette pensée fut longtemps pour lui un véritable tourment. Je n'en parle que pour faire remarquer qu'il n'y avait pas beaucoup de ses compagnons de malheur qui fussent dans ce cas. Au reste je lui rends justice et je répète qu'il fut bon pour plusieurs d'entre eux.

Ainsi donc que je viens de le dire, M. D... avait de l'argent. Avec cet argent il vivait assez bien, quoique mesquinement, mais enfin il avait de bon pain quand beaucoup d'émigrés en manquaient, et de bons biftecks quand les pauvres infortunés ne sentaient même pas la fumée d'une côtelette. Toutefois, comme la Providence est merveilleusement juste dans ses répartitions de bien et de mal, un beau, ou plutôt un mauvais jour, il arriva que M. D... n'eut plus que trois dents pour croquer le bon bifteck, et force lui fut enfin d'aller consulter un fameux dentiste qui alors avait la vogue à Londres. C'était[1], à ce que je crois bien, Talma, l'oncle du nôtre. Il examina du haut en bas la mâchoire du vieillard, la regarda de cent façons avec le miroir, avec ses yeux, et finit par lui dire :

— Eh bien, monsieur, il vous faut *tout* un râtelier.

Le pauvre vieillard le regarda d'un air effaré. Il crut que le dentiste allait lui demander *tout* son sang pour le prix de ces trente-deux dents.

— Mais, monsieur, lui dit-il d'une voix tremblante, songez donc!

[1] Je ne l'affirmerai pas, cependant je crois en être certaine.

Et il ajouta tout bas :

— Je suis si pauvre ! Hélas ! je n'ai pas même de quoi payer le peu de pain que brise avec peine le reste de mes dents.

Le dentiste était un honnête et galant homme, ayant pour ceux qu'il regardait comme ses compatriotes une bienveillance active qui leur fut d'un grand secours. Cependant il répondit d'abord au vieillard :

— Monsieur, le prix de mes *râteliers* est de cent guinées.

Mais voyant la pâleur du *patient*, il ajouta :

— Comme vous êtes Français, émigré, que vous paraissez malheureux...

— Ah ! monsieur !...

— Je ferai pour vous une exception...

— O mon bon, mon digne monsieur !

— Je ne vous le ferai payer que cinquante guinées.

— Cinquante guinées ! monsieur. Eh ! que puis-je faire pour me les procurer ? Aller voler sur la grande route ! Cinquante guinées ! Eh ! bon Dieu, cinquante guinées, monsieur, c'est le revenu de toute une année ! Cinquantes guinées ! Adieu, monsieur, je m'en vais. Je demeurerai dans mon infirmité. Hélas ! vous voyez, je suis vieux, malade, je n'ai pas longtemps à vivre. Adieu, monsieur.

Il ouvrait déjà la porte, lorsque le dentiste le rappela avec cette charitable bienveillance qui n'a rien d'offensant.

— Il ne sera pas dit, monsieur, qu'un de mes compatriotes malheureux verra accroître son infortune par mon fait. Demeurez. Veuillez vous asseoir.

et je vais m'occuper à l'instant des choses préparatoires indispensablement nécessaires. Je ne vous demanderai rien pour moi...

Les yeux du président étincelèrent.

— Mais il est des déboursés que je ne puis faire. Il faut absolument que vous vous décidiez à les couvrir, sans cela je ne puis opérer et j'ose dire que dans toute la ville de Londres vous ne trouverez personne de ma profession qui agisse autrement.

— Et ces déboursés, monsieur, se montent?

— A vingt-cinq guinées.

Un gémissement douloureux accueillit cette déclaration. Mais *il le fallait*. Cette loi de la *nécessité*, cette loi impérieuse et tyrannique même sous laquelle tout homme doit fléchir, lui dit qu'il ne fallait pas plus longtemps insister. Il se mit dans le grand fauteuil, ouvrit ses deux mâchoires, se laissa prendre la mesure de l'inférieure et de la supérieure, et se résuma en disant :

— Ainsi donc, monsieur, c'est vingt-cinq guinées?

— Oui, monsieur, mais aussi c'est pour la vie!

Le président le regarde. Et, comme si une idée nouvelle venait à l'instant de le frapper, quoique depuis longtemps il la caressât dans sa tête, il lui dit :

— Mais, monsieur, ne pourrions-nous pas stipuler que, dans le cas où je viendrais à mourir, le râtelier que vous allez me fournir vous serait rendu? Il me semble que cette clause doit vous donner la facilité de diminuer le prix exhorbitant...

Le dentiste ne put retenir un des éclats de rire les plus joyeux qu'il eût faits de sa vie.

— Ces marchés-là ne se passent pas dans mon cabinet, dit-il enfin au vieillard, tout surpris de son hilarité. Vos dents, car elles seront bien *vôtres*, seront, si vous le permettez, enterrées avec vous. Mais j'entends quelqu'un se plaindre dans la pièce voisine. Permettez-moi de vous prier de me rendre ma liberté. Mardi prochain je serai tout à vos ordres. Les deux pièces seront prêtes.

Le vieil émigré s'en fut très content de son marché et descendait gaillardement l'escalier de l'honnête dentiste, lorsque, dans sa joie, il heurta deux jeunes gens qui montaient chez Talma. L'un d'eux le reconnut et le salua.

Mais tout occupé de la bonne affaire qu'il venait de conclure, le président ne lui rendit pas sa révérence et continua sa route.

Celui des deux jeunes Français qui l'avait reconnu était M. d'Anglade, officier au service immédiat de l'Angleterre, non pas comme émigré français, mais comme fils d'une Anglaise. Il ne portait pas le nom de *d'Anglade*. Par je ne sais quel arrangement, il s'appelait comme sa mère, Fitz-Morris. Il était moqueur de sa nature et en voulait personnellement au président, qui avait refusé de lui prêter de l'argent. Ce qui était impardonnable, selon M. Fitz-Morris, lorsqu'on avait une grande fortune, et celle de M. D... était bien connue de tout ce qui était non seulement Français, mais Anglais.

— Que voulait donc ce vieux loup-garou? dit-il au dentiste en entrant dans son cabinet pour se faire nettoyer les plus blanches et les plus admirables dents du monde? Que peut-il avoir à faire avec deux mains aussi *dextrement* habiles que les vôtres, lui dont le

griffes ne savent qu'une seule chose, compter et recompter ses trésors?

Et tout en parlant il s'établissait dans le fauteuil de rigueur dans le cabinet d'un *artiste dentiste*.

— Ma foi, répondit l'artiste, le pauvre diable est venu chez moi, en sa qualité de compatriote, pour me demander *des dents*... permettez... ouvrez un peu la bouche... pour me demander des dents... Nous n'avons pas d'abord été du même avis pour le prix... ouvrez encore un peu... là... bien... puis ensuite... lorsque j'ai su que le malheureux n'avait ni bois, ni vêtements, ni pain, j'ai fait... Eh! mon Dieu! qu'avez-vous donc, monsieur Fitz-Morris? Vous m'avez mordu outrageusement!

Et le dentiste regardait son doigt tout meurtri, presque déchiré.

— Et comment voulez-vous que je demeure tranquille, s'écria le jeune officier, lorsque vous venez me conter que l'homme le plus riche de l'émigration française n'a pas de pain à mettre sous ses vieux chicots? Où diable avez-vous été prendre ce que vous me dites-là?

— Comment! répondit Talma stupéfait, l'homme qui sort d'ici avec une vieille redingote en lambeaux, un chapeau crasseux, des souliers de roulier, cet homme n'est pas un malheureux sans ressources?

Les deux jeunes fous se prirent à rire.

— Non seulement il a des ressources, dirent-ils, mais d'immenses.

Et tout aussitôt ils dirent son nom au dentiste qui, en l'entendant prononcer, fit un cri de surprise et de colère d'avoir été joué.

Mais son parti fut bientôt pris et, sans faire part

de son projet à M. Fitz-Morris, il attendit avec impatience le mardi suivant.

L'heure était donnée pour midi; le douzième coup n'avait pas encore cessé de résonner à l'horloge aux mille rouages qui ornait l'atelier du dentiste, qu'un coup modestement frappé annonça la venue du vieillard.

— Me voilà, dit-il avec un air tout joyeux, me voilà. Oh! j'ai bien souffert depuis l'autre jour. Je ne peux plus manger, mon cher monsieur. Ce n'est pas que mes repas soient bien succulents, je suis si pauvre, si pauvre! Ah! mon digne monsieur, vous faites aujourd'hui une bien belle œuvre!

— Je le crois, monsieur, dit le dentiste, j'en suis même certain. Mais je serais encore bien plus content de moi-même si vous aviez l'extrême bonté de me répéter ce que vous m'avez déjà dit de votre position malheureuse, car alors, je serais tout à la fois heureux et fier de donner à l'un de mes compatriotes *malheureux* une preuve de mon intérêt.

— Hélas! que puis-je vous dire de plus? s'écria le vieillard, alarmé de cette sorte d'exorde, que je suis malheureux? eh! mon Dieu! je le suis à m'aller jeter dans la Tamise peut-être d'ici à deux mois, car j'ai été obligé de contracter des engagements au delà de ce que je puis tenir pour m'acquitter envers vous. Ah! mon digne monsieur, vous auriez dû faire à un pauvre compatriote la charité tout entière!

Et tout en parlant ainsi, il tirait d'une longue bourse de cuir les vingt-cinq louis promis. Ils étaient bien sûrement rognés.

— J'ai dit vingt-cinq guinées, monsieur, dit le dentiste, tandis que d'une main tremblante le vieillard

arrangeait les piles de louis avec complaisance et regret tout à la fois.

Il leva la tête vers le dentiste et le regarda d'un air presque menaçant, comme pour lui dire : « Oh! pour le coup, vous n'en aurez pas d'autres! »

— C'est bien, lui dit l'autre qui voulait terminer, je consens encore à cette perte. Voyons, placez-vous et mettons-nous à l'ouvrage.

Pour placer convenablement le nouveau râtelier dans la bouche de M. D..., il fallait lui enlever jusqu'aux dernières racines, deux ou trois exceptées dans le fond de la mâchoire. L'opération fut longue, mais enfin les alvéoles furent tellement nettoyées, que le vieillard n'aurait pas pu broyer un biscuit trempé dans du lait. Lorsqu'il fut en cet état, Talma se plaça devant lui et, le regardant avec une sorte de sévérité:

— Vous m'avez trompé, monsieur D..., lui dit-il, et en vous nommant c'est vous dire que je sais tout ce que je dois savoir. Maintenant, écoutez-moi, voici votre râtelier. Il est semblable à tous ceux que je fais, les charnières en sont d'or pur et les dents de l'émail le plus soigné. Mais vous savez, et je vous l'ai dit, que le prix en était de cent guinées. Le voilà vous m'en donnerez cent guinées, ou vous vous en irez comme vous êtes.

— Monsieur, monsieur! voulut s'écrier le vieillard, c'est une horreur!

Mais il n'avait plus un seul petit *croc* et sa langue, ne frappant que sur les parois sourdes et charnues du palais, sans résonner contre l'ivoire des dents, ne rendait que des sons confus qui achevèrent de le mettre en fureur. Il se leva et s'en fut à Talma en lui montrant les poings, ce dont l'autre ne s'alar-

mait guère, et lui tenant tout un discours qui devait être bien éloquent, car il plaidait pour ne pas donner ses écus, mais dont il était impossible d'entendre une parole.

— Écoutez, lui dit enfin le dentiste, il faut que vous payiez ce que tout le monde paye. Vous êtes encore bien heureux que je ne vous impose pas et pour votre nom et pour la tromperie que vous m'avez faite. Vous me donnerez les cent guinées. Allons, ne faites pas l'enfant, résignez-vous de bonne grâce et qu'il n'en soit plus question.

Le pauvre vieillard, qui était vraiment à plaindre de se trouver dans cette rude position, car pour lui c'était une agonie positive que cette contribution inattendue, fit entendre un gémissement pour toute réponse et se mit dans le grand fauteuil :

— Un moment, lui dit le dentiste, veuillez avoir la bonté de me donner votre parole — elle me suffit — que vous voudrez bien me faire compter les soixante-quinze guinées qui restent à acquitter sur mon travail et puis nous commencerons à l'instant.

Le pauvre avare donna cette parole, tout en enrageant, et le dentiste lui arrangea ensuite ses deux mâchoires avec le talent qui le distinguait. Je crois qu'il ne lui pardonna pas, au moins de longtemps. Quant à l'artiste, il donna les soixante-quinze guinées qu'il avait tirées de lui, à de pauvres familles françaises émigrées.

CHAPITRE VII

Mon retour de Pont à Paris. — Changements très remarquables. — Mort de M. Fox. — Réflexions à ce sujet. — M. Burke. — M. Pitt. — La France et sa *banqueroute*. — Les Juifs. — *Le grand sanhédrin*. — Guerre avec la Prusse. — Victoire de Marmont en Illyrie. — Proclamation du prince de la Paix en Espagne. — Singulières expressions de cette pièce. — Ses suites.

Je trouvai beaucoup de changements en peu de temps à mon arrivée à Paris, à mon retour de Pont. Un grand événement venait de changer le cours des affaires de l'Europe. M. Fox était mort. Ministre de la Grande-Bretagne depuis la mort de M. Pitt, il envisageait les choses sous un autre jour que son savant rival. Dès l'origine de la révolution française il avait eu d'autres idées sur ce que devait faire à cet égard le cabinet de Saint-James. Il était à cette époque l'orateur le plus remarquable de la Chambre des communes, et tous les discours qu'il y prononça prouvent à quel point son jugement était dégagé de passion et guidé par l'intérêt de son pays et l'humanité, relativement au reste de l'Europe. Il était contre la guerre, pensait autrement que M. Pitt sur la révolution française et prétendait au contraire que, bien loin de la contraindre, il fallait lui laisser fournir sa course. L'homme habile comprenait que l'Europe entière depuis un siècle gravite vers un point où

elle doit nécessairement arriver, et vers lequel il serait bien plus conséquent de l'aider à marcher que de lui faire prendre une route rétrograde. Il était bien de l'avis du fameux publiciste Burke et demeurait convaincu de l'influence que ce grand événement exercerait sur le reste de l'Europe et même du monde civilisé. Mais il pensait que le meilleur moyen d'en prévenir les fâcheux résultats était de s'emparer des bons et de diriger sa violente course, afin de lui laisser passage.

« Un torrent ne ravage les campagnes, dit-il un jour à la tribune, que lorsque vous ne lui creusez pas un lit. » (24 janvier 1793.)

M. Fox était peut-être moins profond, moins habile dans le maniement des affaires que M. Pitt, mais il avait un esprit fin et délié qui, pour être moins rigide que son prédécesseur, n'en avait au reste pas moins de loyauté. Je parle ici de l'homme privé et non de l'homme public; car, dans ce sens, M. Fox avait bien plus de droiture et de franchise que M. Pitt. M. Pitt était souvent cauteleux, M. Fox avait de ces mots heureux qui quelquefois entraînent les masses dans une assemblée délibérante. Il était un jour à la Chambre basse du parlement d'Angleterre, et avait fort à faire à répondre à toutes les attaques qui lui étaient faites pour qu'il eût à se disculper de l'affaire de lord Malmesbury, qu'il avait conseillée et dont le résultat avait été fâcheux. M. Fox soutenait que le Directoire avait encore des ressources, que la France n'était pas aussi malheureuse qu'elle le paraissait. Enfin, forcé par un dernier argument :

— *Eh! messieurs*, s'écria-t-il, *comptez-vous pour rien la faculté qu'a la France de faire banqueroute?*

Fox, premier ministre depuis la mort de Pitt, avait voulu rétablir la bonne harmonie entre la France et l'Angleterre. Il le voulait de bonne foi, et les négociations qu'il avait entreprises le prouvent elles-mêmes. Sa mort les rompit entièrement. Elles se terminèrent sans résultat et l'esprit de M. Pitt revint de nouveau prendre place dans le cabinet britannique. C'était une grande question pour l'Europe.

Ce fut alors qu'on put juger de l'étendue des prétentions de Napoléon par un fait de peu d'importance en apparence, mais qui montrait à quel point il voulait agir par tous les moyens sur les peuples du nord. Ce fut l'*adoption*, si je puis parler ainsi, du peuple juif. Déjà les principaux rabbins s'étaient réunis dans le mois de juillet précédent, à l'effet de statuer sur leurs demandes à l'empereur. Ils avaient conclu à ce que leurs coreligionnaires fussent admis à participer aux droits civils et politiques avec quelques modifications. Un grand sanhédrin fut donc convoqué, et plus tard Napoléon prit sous sa protection spéciale ce peuple justement repoussé et qui recevait ainsi le châtiment de son déicisme jusqu'à la millième génération. En lui accordant son appui, l'empereur montra de l'habileté. Il savait qu'en Pologne, en Russie, dans la Bohême, la Hongrie, il existe des troupes entières de ces hommes, dont les cœurs resserrés, flétris par le malheur et l'usure, devaient s'ouvrir avec ravissement à un avenir honorable et saluer du nom de *Messie* l'homme qui le leur présentait. Aussi Napoléon vit-il se vérifier ses prévisions. Tout ce qui suivait la loi de Moïse, tant en Russie qu'en Allemagne, et surtout en Pologne — et l'on sait que le nombre en est grand — lui fut acquis corps et âme et il eut

des auxiliaires jusque dans les lieux où les plus intéressés ne lui en soupçonnaient pas.

L'horizon se rembrunissait chaque jour. Un soir Junot revint de Saint-Cloud avec une figure tout extraordinaire. Il avait été invité à chasser avec l'empereur, avait chassé en effet; mais le temps qu'on aurait employé à tuer des lapins le fut à parler de la façon dont on allait le mieux tuer ou faire tuer des hommes. On se battait en Illyrie. Le général Marmont [1] avait remporté une victoire près de Raguse [2] et défait un corps de Monténégrins révoltés, auxquels, disait-on, s'était jointe une troupe de Russes. La guerre était inévitable et je vis Junot dans un profond chagrin, quel que fût le poste honorable qu'il eût à Paris, de ne pas faire la campagne. C'était la première fois que l'empereur ne le prenait pas avec lui; et, quelque raisonnement que j'opposai à ses sentiments blessés, je ne pus parvenir à le calmer, ou du moins à le faire convenir que l'on pouvait servir l'empereur sans tirer l'épée hors du fourreau. Il ne pouvait admettre cette façon d'agir. Dix fois, dans la journée où la guerre fut connue, il voulait refuser le gouvernement de Paris et partir pour l'armée. Enfin

[1] A Castel-Novo. La révolte des Monténégrins était-elle bien d'eux-mêmes?

[2] Je répare ici une erreur que j'ai faite en parlant du passage du Saint-Bernard. J'ai dit que la manière de *voiturer* l'artillerie par des troncs d'arbre était de l'invention du général Marmont, je me suis trompée. C'est au général Gassendi qu'on en est redevable. C'est une justice que je me dois à moi-même d'offrir à ce brave frère d'armes de Junot un témoignage de ma reconnaissance comme Française et d'estime comme veuve de Junot.

j'obtins de lui, à force d'instances, qu'il discuterait avec moi et avec *lui-même* le plus ou moins de légalité de ses devoirs relativement à l'empereur. Je le convainquis enfin que, dans la position encore précaire où se trouvait l'empire, il fallait que Napoléon fût servi par ses plus chers amis, et que sans cela il serait en droit de se plaindre d'un attachement qui devenait égoïste, en ce sens qu'à l'armée, Junot n'y allait que pour y chercher une nouvelle gloire et non pour y servir l'empereur plus utilement qu'un autre. Junot avait une âme bien faite pour comprendre de telles paroles. Il me promit de se taire et même de cacher sa peine. C'était un grand sacrifice. Il n'eut pas la même force à la lecture du premier bulletin qui arriva de la Grande-Armée.

Ce fut à cette époque qu'il arriva un événement qui fit peu de sensation en Europe, parce que la gravité des intérêts donnait une autre direction aux idées en ce moment. Cependant il eut une trop grande et trop directe influence sur les affaires d'Espagne, qui, à leur tour, en eurent une immense sur celles de l'Europe, pour le passer sous silence et ne pas le faire remarquer. Napoléon le marqua de son index peut-être, et il ne serait pas à repousser que cette action du prince de la Paix a été la cause première de la conduite de l'empereur envers l'Espagne.

Le prince de la Paix avait un agent auprès de la France que j'ai déjà signalé comme un homme ayant eu une conduite qu'on peut qualifier de beaucoup de manières. C'était don Eugenio Izquierdo. Cet homme, vendu plutôt que dévoué au prince de la Paix, comme il l'était à la France, comme il l'était peut-être à l'Angleterre, donnait à sa manière des renseignements

à son patron, lequel, tout en gouvernant l'Espagne en *privado* si jamais il en fut dans ce bienheureux pays d'Espagne, où depuis deux siècles les *privados* ne laissent aux rois que le stérile honneur de siéger sur un trône sans gloire, lequel don Manuel Godoï, duc de la Alcudia, prince de la Paix, nourrissait contre la France, tout en nous disant de si douces paroles, une de ces haines sourdes et vindicatives telles que les ressentent les hommes maîtrisés autant par leur faiblesse que par l'ascendant d'autrui. Il semble qu'ils ne vous pardonnent pas d'être au-dessus d'eux, quand ils sont fort au-dessous. Don Manuel Godoï, autrement *Manuelito*, comme l'appelait sans cesse le digne roi Charles IV, *Manuelito* n'aimait ni la France, ni sa gloire, ni son empereur. Mais il avait les bras longs, cet empereur, il ne fallait le toucher qu'avec sécurité entière. Le prince de la Paix avança d'abord la patte, la posa, sortit un petit bout de griffe, à chaque manœuvre regardait son digne agent Izquierdo. Ce qui, soit dit entre nous, ne devait pas lui faire grand plaisir, car il était bien effroyablement laid. Et puis, sur un signe du don Eugenio, il allongea la patte et griffa tout à fait. Comme Izquierdo louchait outrageusement, il faut croire que son patron a griffé quand l'autre lui disait de faire patte de velours, car, en bonne conscience, il fallait avoir intention de faire faire une sottise à don Manuel Godoï, prince de la Paix, duc de la Alcudia, pour lui conseiller la belle opération qu'il mit à fin au mois d'octobre 1806.

C'était une belle proclamation dans laquelle il appelait la nation aux armes. Il y parlait de *dangers, d'ennemis qu'il ne veut pas faire connaître*, de perfidies *qu'il signalera*. Enfin cette pièce est l'œuvre

de la politique la plus inepte, j'en demande humblement pardon à l'ombre de don Eugenio Izquierdo, si c'est lui qui l'a dictée. Sans doute le prince de la Paix était impatient d'échapper à l'ascendant que la France exerçait depuis longtemps sur l'Espagne. Mais il ne fallait pas être alors aussi longtemps un allié si timidement soumis. Le moment lui parut favorable. La France, selon Izquierdo, ne devait pas résister à une quatrième coalition continentale et nous devions succomber. Il y a des alliés qui nous auraient tendu la main pour nous secourir. Ma foi ! je ne sais pas trop. La générosité n'est plus guère en usage chez les hommes. Et comme les souverains et les premiers ministres ne sont pas autre chose que des hommes, la générosité n'est pas plus là qu'ailleurs, peut-être même moins, et je ne sais pas pourquoi, car je ne suis pas de ceux qui disent bêtement :

— C'est un roi, donc c'est un imbécile, c'est un méchant homme.

Je crois, au contraire, qu'une naissance illustre et une belle éducation, un beau nom à porter et à soutenir, tout cela est regardé par moi comme autant de titres, de liens qui vous attachent à l'honneur et à la gloire. Je puis me tromper, mais je vois comme cela, et cela devrait être. Corneille, qui connaissait le cœur humain et qui disait assez la vérité de ce cœur humain, n'a-t-il pas exprimé ma pensée dans *Héraclius ?*

La générosité suit la belle naissance.

Quoi qu'il en soit de la générosité, de la belle naissance, et même d'*Héraclius*, nom un peu effarouchant pour ceux qui ne veulent plus de nos an-

ciens maîtres, les alliés, alors comme plus tard, ne suivaient que la maxime de leur intérêt et agissaient en conséquence. L'Espagne fit ainsi, mais elle prit mal son temps pour se libérer, en admettant que son esclavage d'alors, qui était tout moral, lui fût plus pénible que celui qui lui fut infligé deux ans plus tard et dont elle ne fut libre qu'après avoir vu ravager ses campagnes, brûler ses villes et mourir tous ses fils.

Je sais que, en lisant la proclamation du prince de la Paix, l'empereur ne témoigna ostensiblement aucun mécontentement. Il n'eut pas du tout l'air de prendre la chose pour lui ni pour la France. Il parut comprendre des craintes relatives au Portugal, à l'Angleterre. Mais, s'il faut dire ma pensée, j'ai toujours présumé que cette démarche, aussi maladroite qu'elle était en effet injurieuse, avait été dans la *conscience* conquérante de Napoléon un motif pour entrer en Espagne.

Le moment du départ de l'empereur arriva avec une telle promptitude, surtout pour ceux qui n'étaient pas dans son intime intérieur, que l'étonnement fut général, surtout dans les provinces. Le mécontentement se manifesta un peu dans le Midi. Le Nord prenait mieux son parti. L'empereur exigeait une extrême discipline dans tous les corps qui traversaient les départements du Nord. Ils avaient donc tout à gagner et rien à perdre à ce passage immense de troupes, tandis que les provinces du Midi ne se ressentaient de la guerre que par leur dépopulation et l'augmentation des impôts. Toutes les lettres que je recevais du Languedoc et de Bordeaux exprimaient de vives plaintes. Bordeaux surtout, qui un moment

avait espéré que les négociations avec l'Angleterre amèneraient un résultat heureux et pacifique, se voyait encore une fois rejetée dans une stagnation qui était pour elle une question de mort. Je montrai ces lettres à Junot. Plusieurs venaient d'amis trop intimes pour que ce qu'ils disaient fût mis en doute ou en question. Il ne pouvait donc pas être indifférent à la lecture de ces lettres. Il en parla à Duroc, à cet ami dévoué à l'empereur, autant que fidèle à ses frères d'armes. Il fut frappé de l'expression générale qui régnait dans les lettres que Junot lui fit lire. Il y en avait de Bordeaux, de Toulouse, de Montpellier et de Bayonne. Cette dernière était pour Junot.

— Laisse-moi faire, dit Duroc à Junot. Il faut que l'empereur voie ces lettres-là. L'une d'elles est écrite par une femme. Mais il paraît que cette femme à une âme virile. Quant aux autres, elles sont bien fortes.

Le fait est que celle de Toulouse racontait un mouvement assez fort qui avait eu lieu dans un village entre Foix et Pamiers à cause de la conscription, et que l'empereur n'en avait rien su. On écrivit. La chose était vraie.

L'empereur avait une manie très prononcée. Était-elle bonne, était-elle mauvaise, je n'en sais rien, c'était de dire à tout ce qui arrivait de mal ou de fâcheux :

— *Voilà ce que c'est que de n'avoir pas de ministres !*

Cette fois-là il le dit et le répéta avec beaucoup d'humeur. C'était M. Chaptal qui était alors ministre de l'intérieur et qui eut une réprimande. Sans aucun doute il était innocent du fait, car enfin le préfet lui-

même pouvait ignorer ce mouvement par lequel l'opinion se manifestait, assez vivement, il est vrai, mais non pas d'une manière extraordinaire, car, en traversant deux fois le Midi de la France, j'avais remarqué un mécontentement général ; mais j'étais assez *diplomate* pour avoir, sinon omis cette particularité de mon voyage en répondant aux questions assez minutieuses de l'empereur, au moins en avoir parlé assez succinctement pour qu'il y fît peu d'attention. Pourquoi donc un préfet aurait-il eu plus de courage que moi? Mais, au fait, c'était son affaire, et ce n'était pas la mienne. Toujours est-il que l'empereur eut beaucoup d'humeur de cette façon, disait-il, de lui faire sa cour. Il avait peut-être raison, mais aussi c'est que la colère de *sire lion* n'était pas aimable à affronter.

L'empereur partit donc de Paris le 25 septembre dans la nuit, autant que je puis me le rappeler. Junot reçut avant son départ une lettre du ministre secrétaire d'État qui lui donnait avis de l'ordre général de service pendant l'absence de l'empereur. Ces lettres font voir ce que j'ai dit, c'est que le gouverneur déjà de Paris ne dépendait que de l'empereur.

« J'ai l'honneur de vous adresser, monsieur, un extrait de l'ordre général du service pendant l'absence de Sa Majesté l'empereur.

« Je prie Votre Excellence d'agréer l'assurance de ma très haute considération.

« Hugues B. Maret.

« Saint-Cloud, le 25 septembre 1806. »

Extrait des minutes de la secrétairerie d'État.

« Extrait de l'ordre général du service réglé par Sa Majesté l'empereur, le 24 septembre 1806, pour le temps de son absence.

« Le gouverneur de Paris, commandant la garnison de Paris et les troupes de la première division militaire, prendra les ordres de l'archichancelier.

« Pour extrait conforme :

« Le secrétaire d'État,

« HUGUES B. MARET. »

Le 25 septembre, Junot fut invité à dîner avec l'empereur et l'impératrice au château de Saint-Cloud. L'empereur devait partir dans la nuit. Il avait vu le profond chagrin qu'éprouvait Junot de ne pas le suivre et, pour lui rendre ici une justice que je ne puis lui refuser, il fut excellent pour son ancien ami et le souverain redevenait encore une fois l'ami de Paris lorsqu'ils allaient se promener au Jardin des Plantes. Junot fut touché, parce que tout ce qui lui parlait au cœur lui venait comme un surcroît de vie, quand cela lui arrivait de Napoléon. Il me dit le matin que l'empereur avait été parfait pour lui en l'engageant à venir le soir.

— C'étaient Sully et Henri IV, me dit-il.

— Excepté que tu n'es pas tout à fait si raisonnable que le ministre du bon roi, lui répondis-je en riant, et que...

— Eh bien ! que veux-tu dire ?

— Que l'empereur est bien plus grand homme que Henri IV, mais aussi bon, cela n'est pas certain.

— Il est bien singulier, me dit Junot avec humeur, que ce soit *toi*, toi ma femme, qui puisses avancer une pareille sottise, et à moi encore !

Il était en colère, et je voyais se préparer un orage. Je ne le laissai pas arriver, d'autant plus qu'il me comprenait mal. Cette explication s'était déjà renouvelée bien des fois, et toujours sans que je me fisse entendre de mon mari. Je voulus cette fois parler si clairement qu'à l'avenir mes paroles fussent pour lui ce qu'elles étaient dans mon intention, et je les rapporte ici pour le même sujet car il est des personnes d'assez peu de bonne foi pour affecter de l'étonnement de l'un de mes sentiments envers l'empereur, c'est-à-dire mon opinion sur son caractère et mon admiration tenant du culte pour l'homme public, le grand homme, le héros, l'homme immortel enfin. Il est deux natures très distinctes dans Napoléon, et, chose remarquable, ces deux natures furent toujours séparées et visibles pour l'œil de l'amitié. Napoléon avait instinctivement en lui le besoin de dominer et de conquérir ; Napoléon sentit dans son âme, même enfantine, qu'il devait être un jour le maître du monde. Il avait de trop grandes pensées pour donner accès à des impressions douces qui peuvent bien être sœurs de hauts et puissants mouvements, mais qui pourtant ne sont que dans des âmes toutes vouées au culte de leurs pénates. Jamais Napoléon n'eut un vouloir sanguinaire *à la Néron*, tandis que, maître du monde, il pouvait écouter des voix qui l'appelaient à la vengeance.

J'ai beaucoup parlé du jeune Bonaparte, j'ai suivi le

général en chef de l'armée d'Italie dans ses campagnes glorieuses par delà les Alpes, par delà les Pyramides, j'ai tâché de le montrer ce que je le voyais, grand, immortel comme sa gloire. Plus tard je l'ai retrouvé chef de l'État, premier consul, le premier de cette république, qu'il eût été peut-être plus politique à lui en même temps que magnanime, de conserver pure et sans tache comme 91 l'avait vue naître, comme 93 l'avait vue mourir, comme 1800 pouvait la voir revivre. Maintenant le voici toujours le même comme guerrier, comme héros. Mais il n'est plus le même comme Français, il est souverain, il est couronné. Il ne dit plus *mes concitoyens*, il dit *mon peuple*. Ce n'est pas lui qui est changé, ce sont les circonstances; il n'est pas un homme dans *tout l'univers* qui eût passé intact au travers d'un tel creuset. Napoléon a subi la loi commune, parce que sa nature n'était pas divine, mais il conserva dans cette grande crise de l'humanité une attitude toute superbe et un reflet lumineux de son immense mission.

Car il ne faut pas abandonner cette grande vérité, c'est que Napoléon fut, comme Charlemagne, un homme tout providentiel, un homme chargé par Dieu d'une mission sur la terre. Napoléon, envisagé sous ce point de vue, est un être qu'il ne faut pas juger comme les autres hommes. Ses faiblesses elles-mêmes deviennent relatives. Ses fautes, que le vulgaire veut toujours croire des fautes, ne sont souvent que des conséquences inévitables de tel événement dont le rapport avec notre destinée à venir n'est pas encore découvert. C'est une grande et bien grande mission, je le répète, que celle de Napoléon. Que celui qui ne la comprend pas se taise, mais qu'il ne la juge pas.

J'ai rapporté plus haut la manière dont l'empereur donnait ses ordres au gouverneur de Paris. En l'absence de l'empereur, c'était de l'archichancelier *seul* comme dépositaire du pouvoir, que Junot prenait et recevait des ordres.

Cambacérès avait pris une autre attitude depuis qu'il était le second personnage de l'empire, après, toutefois, les princes de la famille impériale. On a beaucoup parlé sur lui, parce qu'on parle de tout en France et qu'on cherche toujours à ridiculiser le pouvoir quel qu'il soit. L'empereur était coupé dans de trop grandes dimensions pour être moqué. Jamais on n'eût osé même hasarder un mot sur la forme de ses souliers si bizarrement pointus. Il y avait dans cet homme une magie de fascinante terreur dès qu'on le regardait, et souvent d'enchantement quand il daignait vous sourire, qui faisait évanouir jusqu'à la pensée d'un mot plaisant. Mais avec Cambacérès, on était au niveau et notre esprit *gouailleur* se dédommageait. Toutefois nous avions tort. Cambacérès, ainsi que je l'ai déjà dit, était non seulement un homme d'un très remarquable talent — ce que je n'ai même pas besoin de faire remarquer — mais il était parfaitement aimable et gracieusement aimable. Il avait surtout des formes polies, peut-être un peu *parlementaires*, non pas dans l'acception du mot comme on l'entend aujourd'hui, mais à la façon de notre parlement d'autrefois, où du reste il y avait des hommes très spirituels, témoin M. de Brevannes (le président) et tous ses fils sans exception, ainsi que beaucoup d'autres que je pourrais citer, mais qui néanmoins avaient plus ou moins cette morgue, cette raideur polie, cette prévenance sèche, cette révérence du haut

de la tête, enfin cette *politesse parlementaire*, je ne puis lui donner un autre nom, que Cambacérès pratiquait. Peut-être cette manière d'être convenait elle au chef de la justice et de la magistrature de France, je le crois même, et la preuve qu'elle n'avait rien de choquant, c'est que l'archichancelier était généralement aimé de tous ceux qui avaient des rapports avec lui.

L'empereur n'aimait pas certaines allures qu'il avait au travers de ses révérences solennelles; il est de fait que les promenades au Palais-Royal, la loge aux Variétés, M^lle^ Cuizot, tout cela contrastait si fort avec sa tenue magistrale lorsqu'il recevait dans les salons de l'hôtel d'Elbœuf, et plus tard dans ceux de son hôtel rue Saint-Dominique, qu'il y avait au moins de quoi plaisanter pour ceux qui n'étaient pas l'empereur, et pour lui de quoi gronder. Mais l'archichancelier fut sourd aux remontrances comme aux plaisanteries; il ne s'en promena pas moins tout aussi gravement dans le Palais-Royal, ne fut pas moins non plus rire sournoisement dans sa loge grillée aux Variétés, loge qu'il louait à l'année, ce qui, je crois, n'est jamais arrivé qu'à lui; du reste toujours aussi bon, toujours aussi consciencieusement obligeant. Il avait pour Junot et moi une amitié que nous lui rendions bien, et c'est avec un grand plaisir que je l'ai revu en 1819, à son retour de Hollande.

La position de l'archichancelier pendant l'absence de l'empereur était des plus belles. Nulle autorité ne balançait, ne gênait la sienne. L'impératrice Joséphine était nulle dans sa prétention à cet égard. Elle n'avait aucune volonté envahissante et l'archichancelier ne trouvait en elle qu'un bon accueil et toujours

une humeur égale. Le prince Joseph était à Naples; le prince Louis en Hollande. Il n'y avait donc que le prince Jérôme. Encore était-il, je crois, à l'armée. Je ne me le rappelle pas positivement. Il n'existait qu'une volonté à Paris et cette volonté était dans une tête de femme. J'en parlerai tout à l'heure. Murat était à l'armée, lui, mais il avait une partie de lui-même à Paris, et cette partie n'était nullement paralysée, comme nous le verrons bientôt.

J'avais toujours désiré avec passion une maison de campagne. Junot m'avait bien donné Bièvres, mais, depuis qu'il était gouverneur de Paris, cette maison ne pouvait plus convenir. Elle était trop loin et, surtout trop petite pour notre famille déjà fort nombreuse alors, non seulement par nos enfants, mais par cette colonie de parents de Junot qui logeaient avec nous. Un jour Junot me dit :

— Il faut que tu viennes dîner au Raincy. Ouvrard m'a donné la permission d'aller y tuer quelques daims et je veux que tu fasses avec moi cette chasse en calèche.

Le temps était admirable. On était aux premiers jours d'octobre. La chasse fut heureuse. Je regardais avec délices ces beaux ombrages du Raincy; ce château qui, malgré le vandalisme qui en avait abattu les trois quarts, était encore d'une grande beauté, au milieu de ces massifs si verts et si frais, entouré de cette jolie maison russe, de la pompe à feu, de la maison du Rendez-Vous, de celle de l'Horloge; puis le village au bout de cette belle allée de peupliers, et l'orangerie, et le chenil, et tout ce qui fait du Raincy enfin une délicieuse habitation. Mais je ne me bornai pas à admirer les beaux ombrages du parc lorsque

j'entrai dans le château. M. Ouvrard en avait fait ce qu'il fait toujours du moindre lieu qui lui tombe dans les mains, un palais enchanté. Je ne sais si le roi a laissé subsister la salle de bain et la salle à manger, je le présume au moins, car il ne peut rien faire qui les surpasse. La salle de bain[1] me parut surtout tellement charmante que je ne pus retenir une exclamation en y entrant :

— Mon Dieu ! m'écriai-je, qu'on doit être heureux dans un lieu comme celui-ci !

Junot s'approcha de moi, me regarda en souriant et, me prenant par la main, il me conduisit dans le salon ; c'est une immense pièce divisée en trois, mais seulement par des colonnes, entre lesquelles se trouvent des statues portant des candélabres. Dans l'une des extrémités est le billard, à l'autre bout est le salon de musique et, au milieu, se trouve le salon de réception. Ces trois pièces n'en forment qu'une à volonté. C'était jadis la chambre à coucher du duc

[1] Cette salle de bain est un lieu ravissant. Il s'y trouve deux cuves en granit gris et noir, taillées chacune dans un seul bloc et d'une immense dimension. Elles sont enfermées dans quatre pilastres de même granit ; trois stores de satin blanc ferment comme un cabinet ces piliers de granit. Le pavé est formé de grands carreaux de jaune antique et de marbre blanc et noir. La cheminée est faite d'un granit vert antique et le pourtour de la salle est en stuc parfaitement travaillé. Le fond de la chambre est occupé par un vaste sofa circulaire en velours vert. Au-dessus sont représentés des sujets mythologiques parfaitement exécutés. Une lampe d'un travail précieux était suspendue au plafond. A côté de cette salle de bains, digne des temps où Rome était la reine du monde, il y avait un appartement meublé avec tout le goût qu'on connait à Ouvrard, et l'on sait qu'il est passé maître dans cette matière.

d'Orléans. Elle est dans une des ailes avancées, de sorte que les trois pièces ont vue sur le parc réservé aux habitants du château, et interdit au grand gibier. Cette portion du parc était dessinée dans la perfection, et sur le plan le plus simple. C'était une vaste pelouse bordée au bout par une rivière, au bord de laquelle se trouve une orangerie encore construite par Ouvrard, et la maison du Rendez-Vous. Puis à droite et à gauche de cette pelouse, en partant du château, il y avait deux allées à perte de vue, l'une de lilas, l'autre d'arbres de Judée. Des fenêtres du salon la vue était admirable. Je ne pouvais me lasser de regarder.

— Comment trouves-tu ce château et ce parc? me dit Junot.

— Ah! c'est un lieu de féerie!

— Et si en effet, par un coup de baguette, tu en devenais la maîtresse, que dirais-tu?

— Je n'en sais rien, car bien sûrement cela n'arrivera pas.

— Le désires-tu beaucoup?

Je devins rouge à la seule pensée que cela pouvait être et je ne pus que le regarder avec une expression qui probablement lui plut, car il me prit dans ses bras, m'embrassa et me dit :

— Eh bien! il est à toi.

Il est sans doute bien des heures amères dans la vie, et je puis le dire plus qu'une autre, sans doute; mais il est aussi de ces minutes fugitives, peut-être, mais brûlantes, incisives dans l'âme, et qui donnent pour une éternité de bonheur.

Ma belle-mère était alors à Paris. Elle était venue voir son fils chéri dans toute la gloire de sa destinée.

Bonne mère! Qu'elle était heureuse de ma joie ce jour-là! Elle était heureuse de tout ce qui était autour d'elle, de l'air qu'elle respirait. Son fils était dans tout.

— Je voudrais passer le reste de ma vie avec vous ici, me dit-elle ce même soir.

Hélas! son souhait fut réalisé!

Nous nous installâmes au Raincy. Junot allait facilement à Paris et revenait dîner. Quant à moi, j'étais la plus heureuse des femmes de m'y voir établie.

J'ai déjà fait le portrait de M^me^ Lallemand. Son mari avait été, comme je l'ai déjà dit, aide de camp de Junot et, vrai chevalier errant, il avait été chercher les hasards en Amérique, il en avait ramené sa jolie femme avec sa mère, M^me^ de Lartigues. Elle demeura sous sa garde pendant les deux premières années de son séjour en France. Pendant que j'étais en Portugal, M^me^ de Lartigues mourut. M. Lallemand, major à cette époque dans un régiment de cavalerie, était à l'armée. Sa charmante et bonne petite compagne était donc seule à Versailles avec sa gouvernante, une parfaite personne, et Arthur, son fils, qui était notre filleul à Junot et à moi. Ce pauvre enfant mourut aussi. La jeune femme, ainsi frappée dans ses affections filiale et maternelle, et si intéressante par elle-même, me parut dans cette position où le devoir hospitalier d'une amie doit s'accomplir. Je lui offris ma maison pour asile. Je fus assez heureuse pour qu'elle l'acceptât et, pendant huit ans, le même toit nous a abritées. J'avais pour elle une amitié de sœur.

Junot avait montré assez de force d'âme lorsque l'empereur lui avait dit adieu. Il avait surmonté en

apparence le terrible déchirement de cœur qu'il avait ressenti en demeurant à Paris quand l'empereur affrontait des dangers. Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir de ce qu'il souffrait, parce que je savais ce qu'il avait éprouvé à Lisbonne lorsqu'il craignit de ne pas être mandé par l'empereur. Mais je ne connaissais pas la portée des affections du soldat, et du soldat de Napoléon. J'en eus la mesure à quelque temps de là.

La quatrième coalition continentale, dont cette fois l'Autriche n'osa pas se mêler, venait d'être proclamée. L'empereur, parti de Paris dans les derniers jours de septembre, arrivé à Bamberg le 6 ou le 7 octobre, se porta aussitôt contre le roi de Prusse, qui, vivement alarmé des mouvements des troupes françaises stationnées en Allemagne, avait mis les siennes en état de défense avec une grande célérité. La Prusse était alors dans une position tout à fait étrange. Depuis neuf ans le cabinet de Berlin professait une neutralité qui contrastait perpétuellement avec les préparatifs de guerre dans lesquels il se maintenait, parce qu'ils étaient indispensables pour maintenir l'intégrité d'un empire formé d'une foule de pièces de rapport incorporées et rattachées, Dieu sait comment. Il fallait donc se maintenir sur un pied défensif, tandis qu'on protestait perpétuellement de sa *soumission* et de sa fidélité, car les progrès si rapides de cette puissance, toute guerrière, toujours heureuse, toujours victorieuse, accrurent à un tel point les craintes du roi Frédéric-Guillaume, qu'il se réfugia sous la protection de la Russie. Rien n'est plus burlesque que les évolutions d'espérances et de déceptions de cette pauvre Prusse pendant la première guerre de la France avec

la Russie, depuis le consulat. Elle cria d'abord : « *Garde à vous! En joue !* » et puis, au moment où elle allait dire : « *Feu !* » voilà que la victoire d'Ulm se proclame. Le traité avec la Russie est enfoui à cent pieds sous terre et M. d'Haugwitz [1] est envoyé au bivouac de Napoléon pour lui faire la révérence au lieu de lui donner une croquignole. Vint ensuite le traité de Presbourg [2], la Confédération du Rhin [3]. Alors, la Prusse imagina une contre-confédération au nord de l'Allemagne, ou plutôt au nord de l'Europe : la Russie et la Prusse essaient de faire une digue s'opposant au torrent napoléonien. Une belle reine du Nord endossa l'armure, fit la Clorinde. Un homme bien remarquable, s'il n'eût été abruti par les liqueurs fortes et la débauche la plus effrénée, animé d'un sentiment que nous ne pouvons blâmer, car il était entièrement patriotique, se mit à la tête de l'armée prussienne, lui promit des victoires et même des conquêtes, car, tout en ne parlant *que de défense*, il y a toujours eu dans le cœur des quatre puissances du Nord, auxquelles, depuis qu'un Français en est le maître, est venue se joindre la Suède, une volonté de porter le couteau au sein de la France pour partager ses belles provinces. Nous avons résisté longtemps, parce que nous avions à la fois du cœur et du feu dans l'âme ; maintenant nous avons toujours autant d'honneur, je le sais, je le sens, je le vois. Mais en avons-nous assez pour répondre à l'attaque de l'Europe si elle veut nous fondre sur le corps ?

[1] 4 décembre 1805.
[2] 26 décembre 1805.
[3] 12 juillet 1806.

L'âme aura-t-elle alors assez d'énergie pour repousser des phalanges envahissantes ? Je le désire sans l'espérer.

Le prince Louis de Prusse a été trop influent sur les événements de 1806, et, par suite, sur ceux de 1807, pour qu'il ne soit pas important de le faire connaître à ceux qui pourraient avoir de lui une opinion un peu erronée, car l'empereur était un peintre partial dans sa *manière* de *faire*.

Le prince Louis de Prusse était beau. C'est toujours une chose dont on sait gré à un prince. Il semble qu'on le remercie d'être né mieux fait qu'un autre homme. Il était non seulement beau, mais sa tournure était charmante. Son esprit naturel était de ceux qui dispensent de tout autre, et le prince Louis eût été le particulier le plus aimable, comme il était, à cette époque, le plus agréable prince de l'Europe, même en le comparant au prince de Galles, qui du reste a bien longtemps vécu sur une réputation usurpée.

L'éducation du prince Louis fut parfaite, mais malheureusement elle lui fut donnée à une époque où un entier bouleversement d'idées, de principes, rendait *tout* inutile ; les avis, les maximes, les préceptes glissaient sur un homme de l'âge du prince Louis, au bruit étourdissant des édifices qui s'écroulaient de toutes parts en Europe, et ces édifices étaient ceux de la morale, de la religion et de la vertu. La seule bonne pensée qu'il sauva lui-même du naufrage fut la résolution d'être un homme instruit et habile. Quant à être un homme vertueux, cela ne lui parut pas absolument nécessaire, aussi ne s'en inquiéta-t-il pas le moins du monde, et, comme il était prince, les *mies*

et les gouverneurs n'eurent garde de le contredire.

Mais, en revanche, tout ce qu'un homme peut apprendre, peut savoir, le prince l'apprit et le sut. Les sciences les plus abstraites, les talents, l'instruction la plus variée, il voulut tout posséder et posséda tout. J'ai vu des lettres de lui écrites en français, comme Hamilton ou Mme de Sévigné auraient pu les écrire. Je prends mes exemples bien loin, me dira-t-on. Ce n'est pas ma faute, mais j'ai tort. N'ai-je donc pas là, tout près de moi, des lettres du comte Louis de Narbonne?

Le prince devint non pas républicain, ce qui eût été la preuve d'un esprit raisonnant bien et d'une prévision fine et anticipée, mais démagogue enragé, ce qui était d'un fou, et d'un fou méchant. Cependant il n'était pas né *méchant*, mais il était imprudent et l'imprudence conduit toujours à l'injustice, et l'injustice à tous les excès. Il se consolait de la fausseté de sa position à la cour de Berlin par de fréquentes absences à Hambourg. Il y a des détails sur ces voyages qu'une plume un peu châtiée ne peut rapporter, et qui sont fort curieux par leur originalité. Mais il était du reste un homme de la plus haute capacité. Il avait des talents tellement distingués, que les artistes les plus fameux de l'Europe n'osaient pas lutter avec lui. Dusseck m'a assuré qu'il était plus habile que lui-même dans l'improvisation. Quelques jours avant le combat de *Saalfeld*, où le malheureux prince fut tué, il était dans une maison de campagne avec Mme de Lichtenau, à laquelle il était, comme on le sait, fort attaché[1]; il joua, et joua, me dit Dusseck,

[1] On croit même qu'il était marié avec la baronne de Lichtenau.

comme jamais il ne l'avait entendu jouer, et comme jamais il n'avait entendu *personne*. Il était frappé, à ce qu'il paraît, et n'avait plus cette assurance qui lui faisait croire à la victoire. Ce fut contre la division du général Suchet, appartenant au corps du maréchal Lannes, que le prince se battit. Il commandait l'avant-garde du corps du prince d'Hohenlohe. La conséquence de sa mort, arrivée comme celle du dernier hussard sous ses ordres, fut la culbute de l'infanterie prussienne, trente canons, et mille prisonniers en notre pouvoir [1].

Désolé de n'avoir pas suivi l'empereur dans cette campagne, Junot voulut au moins le suivre dans sa course aussi rapide que glorieuse; il fit mettre des cartes d'Allemagne, des plans, dans la bibliothèque du Raincy, dans son cabinet de Paris, pour qu'à l'arrivée de chaque bulletin il pût se retrouver, au moins par la pensée, auprès de celui qu'il aimait tant! Son sommeil était troublé par cette pensée qu'il était loin de lui et qu'un danger pouvait l'approcher, comme si sa seule présence l'eût dissipé! Des petits fichets rouges et bleus furent plantés sur ces cartes et toutes ses soirées se passèrent presque entièrement à suivre l'empereur et les armées françaises et prussiennes sur la carte.

C'est ici le lieu de parler de la magie toute puissante que Napoléon exerçait sur les officiers qui l'entouraient depuis plusieurs années, et que je nommerai ici, à quelques omissions près : Duroc, Junot,

[1] Son corps fut jeté dans une chapelle abandonnée, puis dépouillé de ses vêtements. J'ai entendu raconter ce fait avec des détails qui font mal.

Bessières, Rapp, Lannes, Lemarrois, Arrighi, Lacuée, Rovigo, Eugène, Caffarelli, et j'ajouterai Berthier et Marmont. Sans doute il a été dit bien des choses relativement à eux, mais d'abord je crois l'un innocent et l'autre ne fut qu'égaré. Je parlerai de leur histoire en son lieu. Et puis, quelle que soit leur conduite ultérieure, ils furent longtemps au nombre des séides de l'empereur, et c'est de cette époque que je parle.

L'empire que Napoléon exerçait sur les hommes, empire tellement positif qu'il tenait du fantastique, cet empire remonte bien au delà du moment de sa splendeur. Ainsi, Junot l'aimait au point de lui donner ce que sa famille lui envoyait pour vivre. Il lui aurait donné son sang. Je crois que la magie de son style, si coloré, si vif, si énergique et si concis à la fois, contribuait infiniment à produire cet effet. Junot me racontait une circonstance dont il fut témoin un jour en Italie, peu de temps avant le traité de Campo-Formio. On était devant l'ennemi. Le combat avait été chaud. Le jour baissait. Un bataillon d'infanterie qui avait combattu tout le jour se trouvant fatigué, fut moins sur ses gardes et à la chute du jour il fut enveloppé par un régiment autrichien. En voyant l'ennemi, nos soldats, qui étaient abîmés de fatigue, lâchèrent pied et s'en furent vers le corps de réserve. Junot, alors aide de camp du Général en chef, allait porter un ordre à la division Masséna :

— Comment! s'écria-t-il en voyant la déroute des soldats — mais plus énergiquement que moi — comment! vous fuyez, et le général en chef compte sur vous! Je venais voir comment vous vous conduisiez, je vais lui dire que vous étiez en fuite.

Plusieurs soldats s'étaient arrêtés autour de son cheval :

— Non, non ! s'écrièrent-ils. En avant, camarades, en avant !

— A bas les Allemands ! Vive la république !

Mais un plus grand nombre de voix cria aussitôt : « *Vive notre général !* » Et ces hommes qui fuyaient devant les Autrichiens, comme des mouettes devant l'orage, se remirent à la bouche du canon pour les arrêter, parce qu'une voix avait évoqué le *nom seul* de Bonaparte ! Oui, il y avait en cet homme, jusque dans les détails les plus simples de son existence, une puissance merveilleuse qui envahissait les âmes. Tous ceux qui surtout avaient reçu près de lui *le baptême de feu*, comme il l'appelait lui-même, lui étaient dévoués corps et âme, comme les sectateurs de Mahomet l'étaient à la voix du prophète. Et ce n'étaient pas les splendeurs du trône qui éblouissaient et attiraient les séides de Napoléon. Lors même que sa voix ne partit plus de ce trône, où il siégeait dans une nuée immortelle, leur front ne s'inclina pas moins devant son nom. Et les soldats de toutes les contrées, les hommes de tous les climats qui avaient été à portée de le voir et de l'entendre conservèrent pour lui cette admiration enchantée qui le plaçait constamment sur un autel. Quant à ceux qui l'avaient aimé, leur dévouement religieux, leur culte pieux de vénération enthousiaste demeura toujours le même. Je ne donnerai pas pour exemple un fait bien souvent et trop souvent cité, c'est le dévouement de ceux qui l'ont suivi à Sainte-Hélène. Il est une seule famille qu'il faut excepter, celle du maréchal Bertrand :

— A la bonne heure! mais les autres!...

Quand j'en serai à cette époque, je ferai connaître mon opinion. Elle est fondée sur des faits; mais, je le répète, Marchand et le général Bertrand, voilà les seuls.

Jamais je ne vis à quel point Junot aimait l'empereur que lors de cette campagne d'Iéna : c'était du désespoir que ce qu'il éprouvait chaque fois qu'un nouveau bulletin nous parvenait. Oh! que je lui ai vu verser de larmes, que je l'ai vu malheureux, comme il l'aimait!

La campagne de 1806 est encore une de celles où l'empereur s'est immortalisé par son génie. Les suivantes furent plus disputées dans leur succès et il avait plus de monde, mais la bataille d'Iéna est un de ses beaux jours de victoire.

L'armée française se composait de sept corps sous les ordres de Lefèvre, Bernadotte, Ney, Lannes, Davout, Augereau et Soult. Une réserve était aux frontières de la Westphalie sous le commandement de Mortier, et toute la cavalerie obéissait à Murat. Les troupes alliées faisant partie de la Confédération du Rhin, qui, pour la première fois, combattaient leurs compatriotes — sous les ordres d'un Français — étaient conduites par le maréchal Lefèvre. L'armée prussienne se composait de deux cent trente mille hommes de belles et bonnes troupes, bien équipées et disciplinées, d'une cavalerie qui passait depuis longtemps pour la première de l'Europe, et d'une nombreuse et belle artillerie. C'était le prince de Brunswick qui était généralissime. Le génie du grand Frédéric avait encore une faible voix dans le corps cassé du maréchal de Moëllendorf, et Kalkreuth, déjà

célèbre par une vie toute militaire. Là était aussi Blücher, encore obscur, et que les fautes de son ennemi devaient rendre fameux.

Un des faits politiques très étranges du siècle dernier, est la conduite de la Prusse en 1806. Son manifeste, entre autres, est vraiment burlesque. Il est rare que la passion, le dépit, se trouvent dans une pièce de cette importance, lorsque son contenu renferme des mots qui vont décider du sort de plusieurs milliers d'hommes. Mais dans celui du cabinet de Berlin, on y trouve vraiment matière au moins à plaisanter. La Prusse se présentant seule dans la lice pour venger, dit-elle, l'Europe et délivrer l'Allemagne qui, d'ailleurs, ne se trouvait pas encore captive, la Prusse s'engageant dans une lutte douteuse contre la France et l'*Angleterre* qui, de leur côté, sont aux prises ensemble, offre un des phénomènes politiques les plus curieux qu'on puisse voir. Et tout cela par dépit, par colère, d'avoir été dupe de son peu d'habileté, pour ne pas dire un mot plus dur, et surtout dupe de sa propre conduite double et cauteleuse.

Ce fut Bernadotte, aujourd'hui l'un des membres de cette Confédération du Rhin comme duc de Poméranie, si l'Allemagne n'avait trouvé très doux de conserver son émancipation tout en criant *tolle* sur celui qui la lui a donnée; ce fut Bernadotte qui commença *le bal* par le combat de Schleitz, petit village et petite capitale de l'infiniment petite principauté de Reuss. Celui de Saalfeld, dont j'ai parlé tout à l'heure, vint ensuite et, le 14 octobre, trois semaines après le départ de l'empereur de Saint-Cloud, il remportait la victoire d'Iéna, l'une des plus belles victoires de sa carrière militaire. Ce fut Murat qui, ent

une charge hardie et entraînante, décida, dit-on, le sort de la journée. La cavalerie était tellement lancée, écrivait Duroc à Junot, qu'elle a poursuivi l'ennemi jusqu'auprès de Weimar, c'est-à-dire près de *cinq lieues*. Une particularité assez singulière, c'est que les Prussiens n'ont jamais appelé la journée du 14 octobre Iéna, mais bien *Auërstædt*, du nom d'un village entre Naumburg et Doernburg, à droite de la Saale, gardé par le maréchal Davout avec trente mille hommes, tandis qu'il en avait plus de cinquante mille devant lui et le quartier général de l'armée prussienne même, avec le roi Frédéric-Guillaume et la belle reine amazone. Cette position de Davout était très périlleuse, et sa fermeté et son inébranlable volonté décidèrent la victoire, qui néanmoins fut longtemps disputée par Kalkreuth et Blücher, qui, animés par la présence du roi, combattirent avec un courage admirable. Il n'est pas douteux, d'après tout ce que j'ai vu sur les cartes et les plans sur lesquels Junot suivait la marche de l'armée d'après, non pas les bulletins, mais des lettres de ses amis, dont j'ai encore même une grande partie, que la véritable gloire de cette journée n'appartienne au maréchal Davout. L'empereur a bien assez de lauriers autour de sa tête pour en laisser quelques feuilles à ses lieutenants. Il y eut, je me rappelle, une singulière manière d'envisager alors une marche tardive, dit-on, du corps du maréchal Bernadotte, qui se porta très tard sur la gauche de l'empereur à Iéna. En me rappelant ce fait, j'ai eu recours, pour recorder mes idées, aux notes que j'ai, écrites de la main de Junot, et je retrouve la même pensée. Dès cette époque, tout ce qui entourait l'empereur avait la conviction que Ber-

nadotte n'aimait pas le souverain que le 18 brumaire lui avait donné ou plutôt imposé. On crut longtemps que c'était une *antipathie de couronne*, mais depuis il a prouvé que ce n'était qu'à *l'homme* qu'il en avait. Il a fait bien du mal à l'empereur !

Les conséquences de cette journée *double*, tant à Iéna qu'à *Auërstædt*, furent terribles pour les vaincus. Blessés, tués, prisonniers, nous avons frappé quarante-deux mille hommes ; les bulletins portent cinquante-quatre, je crois. Moi je parle d'après des notes que je crois vraies et elles disent quarante-deux mille hommes, y compris les Saxons. Les ennemis y perdirent deux cent quatre-vingts pièces de canon et des magasins immenses de vivres et de fourrages. Vingt-six généraux prussiens furent faits prisonniers ; le duc de Brunswick, Moëllendorf, ce dernier rayon de la gloire de Frédéric, furent mortellement blessés et ne survécurent que peu de jours à leurs blessures. Le prince de Prusse, quoique blessé également, fut contraint de se cacher dans un marais, où il demeura plusieurs heures pendant une nuit d'automne froide et pluvieuse. Quant à notre armée, elle ne perd que douze mille hommes, soit à Auërstædt, soit à Iéna, un général et huit colonels. Du reste, cette défaite d'Iéna est le crime que la Prusse ne nous pardonnera jamais, parce que jamais, aussi, défaite ne fut plus rapide et plus humiliante en raison de la beauté de l'armée vaincue. J'ai entendu comparer cette fuite, ou plutôt cette course, à la défaite des troupes turques à Héliopolis ; en raison non pas de la ressemblance de position des deux armées, mais pour la présomption folle des chefs turcs comparée à la présomption folle des généraux prus-

siens, qui, parce qu'ils avaient un maréchal du temps de Frédéric II, leur seul et bien vénérable héros, s'imaginaient renverser un autre héros, mais vivant, mais dans toute sa force active et formidable. Un homme de beaucoup d'esprit a dit avec vérité que Moëllendorf et Brunswick, ces deux vieillards d'une autre époque, représentaient le vieux Pompée. La timidité de la vieillesse d'un côté et la présomption des jeunes chefs ont décidé le sort des batailles d'Iéna et de Pharsale.

Nous recevions tous les jours des nouvelles du quartier général. J'ai sous les yeux des lettres bien curieuses parlant de cette course, vraiment fantastique, de deux armées courant l'une après l'autre. Le roi de Prusse s'enfuyait avec une telle rapidité, que le maréchal Kalkreuth fut contraint de l'abandonner, lorsqu'il l'escortait dans sa fuite, pour faire face au maréchal Soult, qui l'atteignit près de *Greussen*, le culbuta et le poursuivit sur Magdebourg. Un de mes cousins, qui était jeune, bien monté et désireux de faire une action d'éclat, faillit prendre le roi de Prusse et le manqua d'un temps de galop. C'est une drôle de destinée aujourd'hui que celle de roi !

A peine avions-nous eu le temps de lire les détails de ces étonnantes journées qu'arrive la nouvelle de la capitulation d'Erfurt.

« C'est une magie, écrivait Berthier. Vous ne pouvez vous figurer cette déroute. On dirait, pour parler comme la Bible, *que le bras du Seigneur les terrasse.*

« Quatorze mille Prussiens prisonniers de guerre, dont Moëllendorf, le prince d'Orange et cinq généraux, cent vingt pièces d'artillerie, des munitions

de toute espèce et un point d'appui très utile à notre armée : tels sont les résultats de la capitulation d'Erfurt. »

Parmi toutes les nouvelles qui nous parvenaient, une surtout frappa mon attention, d'autant plus fortement que les femmes n'aiment pas la bassesse et la perfidie, surtout dans un homme qui porte l'épaulette. Le général Klein commandait une division de dragons et se trouvait vers le moyen Elbe, à *Weissenssée*. Il était là ce qu'il était partout, brave et bon officier de cavalerie, et surtout loyal comme un chevalier du moyen âge. Mais sa valeur et sa présence d'esprit lui avaient été nécessaires dans cette occasion plus que dans aucune autre de sa vie. On a bien su à Paris que nous avions été victorieux, mais on n'a pu savoir alors comment tout cela s'était opéré. Ce ne fut qu'au retour de l'armée que nous apprîmes à quel degré de terreur les troupes prussiennes avaient été frappées et la manière plus que burlesque dont elles couraient pour se sauver de nous.

Mais comme pour les atteindre plus sûrement nous étions lancés avec une rapidité peut-être un peu légère, il en était résulté que plusieurs de nos brigades et de nos divisions se trouvaient bien au delà du gros de l'armée, et cela par une conséquence toute naturelle de la charge au galop que cette armée avait faite comme si elle eût été composée de tirailleurs. Le général Klein se trouvait dans ce cas en arrivant à *Weissenssée*, il n'avait pas un canon, et sa troupe n'était que de douze à treize cents hommes. Il était presque nuit. Après avoir reconnu un peu le pays, il envoie le jeune Sopranzi porter l'ordre aux autorités de l'endroit de préparer des vivres et des logements.

On lui répond que déjà les troupes qui ont passé dans la journée ont tout emporté. On s'explique, et l'on voit que les Français sont pris pour les Prussiens. La chose devait être, car en raison de la rapidité de la course, nous étions si bien mêlés avec les troupes ennemies, que nous pouvions en voir devant, à côté et derrière nous. Le général Klein fut un peu troublé de cette nouvelle, mais il résolut de faire bonne contenance, et il s'avança dans Weissenssée comme s'il eût été à la tête d'une division de six mille hommes. A peine était-il descendu de cheval qu'arrivent au galop de la peur, et Blücher, et dix autres généraux de l'armée prussienne, avec quatre mille hommes de superbes troupes, qui n'avaient d'autre mal que d'être essoufflées pour avoir couru trop vite. Mais à Weissenssée étaient encore d'autres troupes et du canon. Le général Klein m'a dit qu'il eut dans ce moment un sentiment de peine profond. Imaginer que la victoire entourait tous nos drapeaux, que toutes nos troupes chantaient en chœur : « *Nous avons vaincu !* » et que la plus agile des cohortes fuyantes allait prendre la plus agile à la course pour vaincre, car la division du général Klein s'était admirablement conduite dans toutes les journées précédentes. Ces réflexions lui venaient en foule et le désespéraient, lorsqu'il prit une résolution inspirée par l'esprit qui alors animait toute l'armée, qu'on appelait la Grande-Armée, bien plus par la grandeur de son noble courage et de son héroïsme que par le nombre de ses soldats. Le général Blücher ne pouvait voir combien le Français avait de monde, entraîné dans une fuite plus qu'accélérée avec une division nombreuse; mais se trouvant arrêté tout à coup par une barrière de casques

et de sabres encore brillants de la victoire et rouges du sang prussien, cette vue lui donna un vertige, et il ne lui vint même pas dans la pensée d'affronter le danger qu'il supposait, en remerciant Dieu qu'il lui envoyât l'occasion de mourir devant la bouche d'un canon. Il y a des gens qui pensent différemment en voyant la même chose. Lorsqu'à Nazareth Junot se vit en présence de quatre mille Turcs, commandés par Ayoub Bey, Abou Seff, ce qui veut dire *le père du Sabre*, il n'eut pas besoin de faire de longues réflexions sur le parti qu'il avait à prendre.

— Il faut mourir, dit-il à ses trois cents hommes, car nous ne pouvons pas espérer de nous défendre contre l'armée du grand-vizir dont Ayoub Bey commande l'avant-garde. Mais en mourant nous en tuerons le plus que nous pourrons. En avant! et vive la république!

Et les soldats crièrent : « En avant et vive la république! » Aussi les quatre mille Turcs furent tués, battus, prisonniers. Junot tua le père du Sabre avec son bon pistolet, et les trois cents hommes et leur chef furent appelés les trois cents braves.

Blücher ne se mit guère en peine comment on appellerait ce qu'il fit. Il commença d'abord par dire qu'il y avait une armistice après la bataille d'Auërstaedt, Le général Klein, qui était un homme d'honneur, et qui jamais n'aurait trouvé un pareil expédient, le crut sur sa *parole d'honneur* qu'il lui demanda et que l'autre ne balança pas plus à lui donner que s'il eût fait un serment d'amour à une demoiselle de l'Opéra de Berlin.

Berthier était fort exact à donner des nouvelles de l'armée à Junot. Jamais aussi deux jours ne se pas-

saient sans qu'une lettre de Duroc, ou de quelque ami major général ne vînt nous mettre au courant de la marche de l'empereur et de celle des sept corps d'armée qu'il menait à Berlin comme on va au bois de Boulogne. Le prince Eugène de Wurtemberg, commandant la réserve de l'armée prussienne, était battu par Bernadotte à Halle, près Leipzig. Leipzig lui-même était pris par le maréchal Davout. Et tout cela avait lieu dans cet ordre, par exemple : le 16 octobre, la capitulation d'Erfurt ; le 17, le combat de Halle; le 18, la prise de Leipzig; le 19, Murat entrait dans Halberstadt, situé à vingt-cinq lieues d'Iéna, et la bataille d'*Iéna* s'était donnée le QUATORZE octobre ! Le 20, Lannes et Davout forcent le passage de l'Elbe; le 24, le Roland de notre armée occupait Postdam, à sept lieues de Berlin ! Le 25, on prend Spandau, après *une* sommation faite par le maréchal Lannes, et l'on est à trois lieues de Berlin ! et Spandau était rempli de munitions immenses ! Le 26, on entre à Berlin. On m'a raconté que la terreur était si profonde dans la ville, que, étant encore à trois journées de marche de la capitale de la Prusse, Davout avait envoyé, par un officier, l'ordre aux magistrats de préparer tout ce qui était nécessaire à sa réception. Le 28, Murat, à la tête de dix mille hommes de cavalerie, faisait mettre les armes bas à *seize* mille hommes d'élite de la garde royale de Prusse, commandés par le prince de Hohenlohe, qu'on a fait peut-être pour cela maréchal de France, si toutefois c'est le même. Avec lui on prend le prince Auguste de Prusse, le prince de Mecklembourg-Schwerin, beau-frère de l'empereur de Russie, le général Tauenzien. Le général Belliard écrivit à Junot une longue lettre

où toute cette affaire est décrite admirablement. Mais, en vérité, on croit rêver. Belliard s'y était fort distingué à cette affaire de *Prentzlow*.

Tous les jours nouvelles victoires, tous les jours les estafettes nous apportaient des détails qui paraîtront vraiment fabuleux à nos petits-neveux. Le brave Lasalle, ce héros de notre cavalerie française, prend la fameuse forteresse de Stettin avec douze cents hommes et trouve dedans cinq mille Prussiens et cent cinquante canons. C'est le 29 octobre. On est entré en campagne le 10 par le combat de Schleitz, livré et gagné par le général Maison, et le 29, c'est-à-dire dix-neuf jours après, on est dans la capitale de la Poméramie prussienne. Ah! je conçois que de toutes les nations qui sont venues *mordre* le colosse, la Prusse est celle qui a cherché à rendre sa morsure plus douloureuse et plus profonde.

Le mois de novembre commença par une prise fort importante pour nous, et qui nous assura la possession paisible du bas Oder; ce fut la prise de Custrin. J'ai [1] entendu des officiers du génie s'étonner au dernier point que cette place, située dans un grand marais, défendue par une forte garnison — cinq mille hommes, je crois, — se soit rendue sans se défendre au maréchal Davout, qui n'avait aucun moyen d'en faire le siège. Mais une autre merveille, et en vérité dans ce temps-là on ne marchait qu'entre deux rangées de choses plus surprenantes les unes que les

[1] Je veux éviter la peine à des critiques sévères, qui pourraient trouver singulier qu'une femme parlât sur des questions *stratégiques*, de me demander compte de mes opinions. Je donne ici celle des hommes les plus distingués de l'époque.

autres, c'est la disparition de l'électeur de Hesse-Cassel et de son pouvoir. Le maréchal Mortier ne fit *que paraître, il n'était déjà plus.* D'immenses magasins de vivres avaient été faits dans ses États; ils tombèrent en notre pouvoir. Je fus contente de ce succès plus que d'un autre; il était remporté par un homme que Junot et moi nous aimions avec une sincère amitié.

Mais de toutes les relations que nous recevions, celle qui nous racontait l'affaire de Lubeck fut peut-être la plus intéressante. Elle l'était d'abord par les suites importantes qu'elle eut, en terminant, avec la prise de Magdebourg, la campagne de Prusse en vingt-huit jours!

Blücher, échappé au sabre des dragons du général Klein, après la bataille d'Iéna, par un subterfuge qu'il doit se charger d'expliquer, car, pour moi, toute femme que je suis, je ne m'en mêlerais pas, Blücher poursuivi, non pas par un songe comme le père Sournois, mais bien par les balles et les boulets français qui lui passaient au travers des jambes, errait comme un désespéré au nord de l'Elbe. Renvoyé du Mecklembourg, coupé de la Poméranie par la prise de Stettin, chassé du Lauenbourg, il se vit jeté vers ce golfe de la Baltique où la Trave a son embouchure. Ce fut là qu'excité par un beau désespoir il résolut de se défendre. Il ne fallait pas songer ici à parler une autre fois d'armistice. C'était une gentillesse qui pouvait passer une fois, mais deux c'eût été trop fort. Il le sentit bien. Mais comme il était un homme d'invention, il eut pour la première fois l'idée qu'on pouvait se défendre dans une ville, au lieu de se promener en chevalier errant, attendu que ce n'est

plus la mode au dix-neuvième siècle, puisque les chevaliers errants avaient un profond respect pour leur parole et ne la donnaient pas impunément, ou, pour parler plus juste, *impudemment*. Toutefois il aurait pu choisir Custrin ou bien Stettin, avant que nous n'y fussions venus, ce qui pouvait être facilement ainsi qu'à Magdebourg. Mais il n'aimait pas les choses raisonnables ni droites, à ce qu'il paraît, le général Blücher, et, au lieu de se mettre dans une belle et bonne citadelle, il fut se renfermer dans Lubeck, place toute démantelée, exposant ainsi cette ville aux derniers malheurs. Encore cette résolution, toute mauvaise qu'elle était, fut-elle prise trop tard. Blücher fut atteint et presque entouré par le maréchal Soult et par Bernadotte et la cavalerie de Murat, presque à l'entrée de la ville. On se battit dans les rues. Nous perdîmes beaucoup de monde à cette attaque, néanmoins nous y fûmes victorieux, et près de cinq mille prisonniers demeurèrent en notre pouvoir. Le reste de l'armée, errant, fugitif, fut pris sur un territoire neutre, à la lisière du Holstein. Le commandant en chef Blücher, le duc de Brunswick-Œls, douze généraux, plus de douze mille hommes, enfin quatre mille chevaux, tout ce qui reste d'artillerie, de munitions, tout enfin tombe au pouvoir des Français.

Maintenant il faut que je remplisse un devoir. Il faut que je rectifie le jugement un peu erroné que quelques pamphlets, plutôt que des journaux allemands, ont porté de nos troupes à propos de cette affaire de Lubeck. Je suis et j'ai toujours été trop *Française* pour ne pas prendre autant d'intérêt à l'honneur de nos armes qu'à leur gloire. Je souffris en lisant des relations de cette prise de Lubeck, pu-

bliées à cette époque en Allemagne, dans le seul but de rendre les Français odieux. Je fus à même d'avoir des renseignements bien positifs sur la vérité de cette affaire : on avait *dit*, *imprimé*, que nos troupes avaient tué, pillé, saccagé, brûlé, enfin qu'elles avaient fait tout ce que des troupes sans cœur et sans discipline peuvent faire. Non seulement ces accusations *sont fausses*, mais il est positif que c'est aux Français que les habitants de Lubeck doivent leur conservation et celle de leurs propriétés personnelles qui furent respectées. On a décoré, ou plutôt sali, du nom de destruction et de *saccagement* quelques désordres commis par des soldats, altérés, affamés et fatigués par une longue et pénible marche. J'ai entendu parler de cette journée à des officiers de tous les grades et *tous* ont été d'un avis unanime à cet égard. Une particularité assez remarquable, c'est qu'il paraît positif que c'est à cette affaire que Bernadotte doit la couronne de Suède. Il y avait des Suédois parmi les prisonniers qu'il fit à Lubeck. Il les traita avec une telle douceur, avec tant de courtoisie, que les prisonniers suédois, de retour dans leur patrie, parlèrent de la générosité du maréchal Bernadotte. Cette générosité fut rappelée lorsque plus tard il fallut que le peuple suédois se choisit un *roi futur*, et Bernadotte fut demandé.

Il manquait un bouquet à une telle campagne, ce fut le maréchal Ney qui le donna en prenant Magdebourg. Vingt généraux, vingt-deux mille hommes, *sept cents canons*, des magasins immenses en toutes choses. Et le maréchal Ney n'avait que onze mille hommes pour entourer et prendre la place!... On croit rêver.

Je trouve une note tout entière de la main de Junot, qui dit, en parlant de la prise de Magdebourg :

« Davout à Auërstædt a commencé la victoire, Ney à Magdebourg l'a consommée, car il faut regarder la campagne qui vient de se faire comme une seule bataille avec unité de temps; il n'y manque que l'unité de lieu. Mais il me semble que l'affaire de Ney est bien autrement grande dans sa conséquence, en raison de l'effet qu'il produit sur les alliés de la Prusse et sur ce qui reste de son armée. Ney prenant Magdebourg avec onze mille hommes est celui des maréchaux ayant fait le plus beau fait d'armes. C'est un brave homme que Ney; c'est dommage qu'il soit ce que nous appelons en terme militaire, *un mauvais coucheur*... »

J'ai transcrit cette note dans son entier parce qu'elle est en marge d'une lettre de Berthier parlant de cet événement et qu'elle fut écrite dans le temps. Elle montre que Junot avait prévu le grand avantage moral que notre victoire si rapide avait produit sur les Russes qui, en effet, tout en se hâtant, ne purent arriver pour secourir leur ami le Prussien. Et le 9 novembre nos troupes entraient dans Posen, à soixante-cinq lieues de Berlin, un mois, jour pour jour, après le commencement de la campagne. Le maréchal Mortier prenait le Hanovre, et Napoléon frappait une contribution de cent cinquante millions sur la Prusse et ses alliés. Je sais bien que nous les avons rendus avec cent pour cent d'intérêt. Mais les Prussiens auront beau faire, ils ne peuvent détruire la gloire de cette campagne. Ils ont eu la petite joie de la vengeance — oh! ils l'ont eue bien pleine et entière — mais ils n'ont pas moins été vaincus par

une armée inférieure en nombre. Ils ont été battus et de manière à rendre burlesque leur défaite. Et s'ils nous ont repris, comme à moi, par exemple, les biens qu'ils avaient abandonnés par trois traités, par une signature royale — j'aurais bien mieux aimé celle de M. Delmar, — tout cela n'a produit qu'une légère compensation, bien pâle encore, à côté de notre joie triomphante en entrant dans Berlin seize jours après le premier coup de canon. Oh! je sais bien que c'est une amère douleur. Mais qu'y faire? Recommencer? Non pas eux, mais nous. *Je ne suis qu'une femme*, mes paroles ne tirent pas à conséquence. Ce sont des *paroles*, et voilà tout.

L'empereur Alexandre est un homme fort remarquable dans l'histoire de Napoléon. A-t-il été trompé? a-t-il trompé? Voilà une immense question pour cette époque, sur laquelle les peuples de tous les âges auront les yeux attachés. Il y a des gens qui prétendent qu'il fut toujours trompeur; d'autres, qu'il fut toujours trompé; un grand nombre qu'il ne fut ni l'un ni l'autre, parce qu'il attrapa et fut attrapé. Tout cela a l'air d'une charade, dont le premier est en France, le second en Russie, et le tout sur le champ de bataille, où des milliers de cadavres donnent le mot de la chose. J'ai eu l'honneur de voir l'empereur de Russie chez moi, où il vint à une époque bien malheureuse pour la France, si elle contenait quelques petites vengeances particulières. Je l'ai non seulement vu, mais entendu, et très bien écouté. Nous arriverons à cette époque intéressante dans les volumes suivants.

En attendant que nous atteignions cet instant, ce qui ne sera pas long, grâce aux bottes de sept lieues

de l'empereur, il faut nous occuper de la campagne d'*Iéna*, puisque toute cette campagne prit le nom de la première bataille livrée à la Prusse. Je marche avec ordre, ayant sous les yeux des lettres officielles et particulières, qui instruisaient Junot de la marche rapide de nos troupes. Les réflexions que je soumets ne sont presque jamais les miennes. Je n'ai ni le mauvais goût de prendre un habit étranger à mon sexe, ni la bêtise de parler de ce que je ne sais pas, bien que cependant, à force d'entendre parler et reparler encore batailles, conquêtes, et tout ce qui tient à la victoire enfin, je ne sois pas plus sotte qu'une autre pour donner la relation de faits racontés pour le moins cent fois devant moi. Ceci est pour répondre à une attaque bien peu motivée, bien peu raisonnable, bien peu... Mais c'était peut-être dans un bon motif, et pour mon bien. Malheureusement je ne puis m'appliquer ce vers de ma pièce favorite :

Vous êtes jeune encore et l'on peut vous instruire.

L'on peut m'instruire. Je ne repousse aucun avis. Hélas! après avoir beaucoup appris, beaucoup vu, beaucoup lu, plus nous avançons dans la vie, plus nous disons avec une humilité profonde : « Que savons-nous? »

Je reçois donc toute l'instruction que l'on voudra bien me donner. J'apprendrai tout, même qu'il est un cœur reconnaissant et n'étant pas offensé de l'amitié, chargé d'un bienfait et irrité d'être contraint de dire : « Je suis obligé! »

J'apprendrais qu'il existe un cœur comme cela dans le rayon de quinze ans à... avec une vraie joie. Mais

si je puis dire que j'accepte l'instruction, malheureusement je ne puis dire que je suis *jeune encore*. Je vieillis tous les jours. Je suis mère, grand'mère et mon expérience me fait répéter : « Ah ! que la vie est lourde à porter ! »

Maintenant, retournons à Varsovie, car vous saurez que les troupes russes y entrèrent le 12 novembre 1806. Pendant ce temps-là Junot eut une grande besogne, ce fut de faire exécuter le décret impérial rendu à Berlin par l'empereur Napoléon, par lequel il réorganisait la garde nationale de France. Junot avait été chargé par l'empereur de faire sur cet objet un petit travail dont j'ai encore le brouillon de son écriture. Il y a beaucoup de ses idées dans le décret de l'empereur. Né, pour ainsi dire, à l'époque de la révolution de 91, Junot reçut dès lors son existence de Français comme homme politique, parce que, dès lors, chaque Français eut la révélation de ce qu'il pouvait faire et la certitude que dès *qu'il ferait il aurait*. Cette institution de la garde nationale qui date de ces belles premières années de la république, car j'appelle la France *république*, du moment où elle est enfin instruite de ce qu'elle vaut dans chaque individu de la grande famille. On appellera cela de cent noms plus bizarres les uns que les autres : État constitutionnel, monarchie constitutionnelle, empire électif, royaume, république. Tous ces noms ne signifient *rien*, et toutes les fois que la grande famille pourra délibérer en liberté par la voix de ses mandataires, que la possibilité de se défendre contre d'injustes agressions sera aux mains des fils de cette grande famille, que l'intrigue ne se mettra pas dans les élections des mandataires,

que ces mandataires feront de bonnes lois pour leurs clients et pour eux-mêmes, voilà pour le coup la plus parfaite des républiques. Mais que les fils de la grande famille soient tenus en tutelle, passé l'âge prescrit par la loi pour que la tutelle cesse; que les élections soient arbitrairement faites, que les fils armés pour le salut de tous ne puissent tirer que sur ceux qu'ils aiment et défendent ceux qu'ils n'aiment pas, appelez celle-ci république et l'autre État despotique, les noms ne seront que des noms et la première n'en sera pas moins une véritable république et la seconde un état monarchique, tyrannique, despotique et tout ce que vous trouverez de plus arbitraire. Il y a des noms qui hurlent de se trouver ensemble et, malheureusement, je ne sais pas si cela vient de ce que nous n'avons pas encore le *Dictionnaire de l'Académie*, et que nous ne savons pas bien la valeur des mots et des choses, mais nous mettons à côté l'un de l'autre des mots qui, en vérité, ne pourront jamais *s'harmoniser* ensemble.

Junot avait un souvenir presque *enivrant* de la garde nationale de France. Il mettait tout cela avec ses bataillons de volontaires créés par la gloire et le plus saint des enthousiasmes, ces phalanges de héros d'où sont sortis tant de noms illustres à jamais dans l'histoire, tant de nobles cœurs, tant de glorieuses renommées! En pensant à cette époque, je suis moi-même émue. Que de trouble s'élève dans l'âme en se reportant à ces moments si admirables où *toute* la France entière se levait au seul cri : « Voilà l'ennemi! »

Hélas! serions-nous encore animés de ce beau feu? Serions-nous encore Français? O ma patrie, ma belle

France, mon pays, autrefois si beau! aurai-je donc la douleur de voir encore une fois tes provinces ravagées par les barbares du Nord? Ah! c'est pour ces moments d'horrible inquiétude que fut faite cette immortelle chanson patriotique qu'il faut être bien misérable pour dénaturer et bien à plaindre pour ne pas comprendre. Combien j'ai vu de larmes couler en répétant ce beau refrain :

> Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
> Marchons... qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Lorsque Junot, avec sa belle voix pleine et sonore, chantait ces admirables paroles sur un air tout aussi admirable, il avait les yeux humides et l'accent ému. C'était un touchant spectacle et dont le souvenir ne contribua pas faiblement à provoquer mes larmes le jeudi matin de 1830, lorsque le drapeau tricolore fut inauguré de nouveau. Mon fils était près de moi. Je tombai dans ses bras en fondant en larmes. Mon cœur s'élançait hors de ma poitrine :

— Voilà l'enseigne sous laquelle ton père a *toujours* combattu, dis-je à Napoléon. C'est elle qui m'a *toujours* aussi appris ce que c'était que la victoire. Je pleure, je pleure de joie. Je m'incline devant ce drapeau qui est pour moi une sainte relique. Qui pourrait, *qui oserait* m'en blâmer?

Ce fut donc avec une grande joie que Junot vit la formation de la garde nationale. Il porta dans cette circonstance, aussi loin qu'il le pouvait, et la fidélité et l'attachement à l'empereur, à l'ami, au héros. Il était sans cesse occupé de ses devoirs, il s'y donnait tout entier. Mais bientôt il survint des événements

dont l'importance toute mystérieuse, connue seulement de moi et des intéressés, lui donna une autre existence qui doubla en même temps ses occupations. C'est un rideau que je vais lever. Il est épais, mais il faut le tirer, et je le dois à moi-même, mais plus encore à la mémoire de mon mari. On verra dans ces explications bien des faits mis à jour dont on cherche en vain l'énigme. Nous aborderons ce sujet dans les chapitres suivants.

Oui, pour revenir à cette belle garde nationale de 92, c'était là une belle et sainte association. Il fallait, en effet, une aussi admirable main pour repousser un ennemi qui était appelé dans le cœur de la France par le premier pouvoir. Alors nous prîmes une belle attitude et nous chassâmes ces mêmes Prussiens auxquels, treize ans plus tard, nous fûmes demander compte de leur venue sur nos terres. Nous allâmes leur demander la traduction *littérale* du manifeste du duc de Brunswick. Je l'ai déjà transcrit, mais je veux encore le remettre ici à cause de la rareté du fait. Je veux qu'on puisse décider entre nous et un peuple capable de se laisser conduire par un général pouvant écrire, en 1792, un pareil manifeste; je veux le conserver comme la preuve de la politique la plus inepte et la plus gauche, sans parler de l'odieux de la chose en elle-même. Cette pièce sera pour les siècles à venir un monument étrange de la plus stupide présomption.

« Les gardes nationaux *français*(!) qui auront combattu contre les troupes des deux cours coalisées et qui seront pris les armes à la main seront punis *comme rebelles*. Tous les magistrats sont responsables sur leurs têtes... Tous les habitants *qui osc-*

raient se défendre seront punis sur-le-champ selon les lois de la guerre... »

Il est beaucoup plus long, mais je n'ai pris que ce qu'il y a de plus nécessaire pour fortifier mon opinion sur le *généralissime* qui nous combattait en 1806. Je voudrais bien qu'une seule voix *française* s'élevât pour me dire que j'ai tort de témoigner, non pas de la colère, mais de la haine pour qui nous a traités ainsi. Ne croirait-on pas qu'un tel homme s'exprime au nom d'Asdrubal ou plutôt de quelque roi de la Scandinavie, sortant de ses rocs glacés, au milieu du douzième siècle, et venant demander *un gîte* par la force dans quelques-unes de nos belles forêts? Hélas! nous fûmes bientôt nous-mêmes étrangers à ce sol prédestiné. Le breuvage avait été trop fortifiant pour le nouveau-né. Il grandit trop vite. Il perdit sa pureté avant d'avoir pris sa vigueur et sa raison dans l'essai qu'il fit trop tôt de sa force.

La garde nationale de 1806 fut organisée d'après ce plan.

« Depuis vingt jusqu'à soixante ans tous les Français bien portants et d'une constitution *saine et robuste pourront être requis pour le service*[1]. Ils seront formés en légions composées de plusieurs bataillons qui prendront le nom de cohortes. Les employés publics ne *seront pas admis*. Les gardes nationales sont destinées soit au service intérieur, soit au *service militaire actif*. »

Cette phrase justifie mon opinion prise de cette

[1] Cette condition était singulière et annonçait, au reste, que la défense intérieure ne serait pas leur seule occupation.

époque de 1806. Cette autre clause du décret impérial est aussi à remarquer :

« Les officiers, sous-officiers et simples gardes nationaux, commandés pour le service de l'intérieur ou pour le *service militaire actif*, sont soumis à la discipline militaire de l'armée. »

Un autre décret impérial, daté de Berlin, nous arriva aussi à cette époque avec de nouvelles preuves de la protection que la Providence accordait à nos armes, car, en vérité, il n'était plus possible de douter que nos victoires n'eussent pas une cause surnaturelle, je ne puis m'empêcher de le dire. La Russie n'avait pas, à ce qu'il paraît, tout à fait la même opinion, car sa déclaration de guerre qui parut au même moment commençait ou finissait par cette phrase, je ne me rappelle plus précisément :

« Le Très-Haut prendra notre juste cause sous sa protection. »

Je viens de dire que j'avais oublié où se trouvait la phrase. La suite nous a fait voir qu'elle était également mal placée partout.

Le décret impérial dont je viens de parler, daté de Berlin, du 21 novembre 1806, est le fameux décret qui mettait l'Angleterre en état de blocus.

C'était le système continental qui se mettait en activité. C'était la condamnation à mort de l'Angleterre. Et sa sentence aurait, en effet, reçu son exécution si Napoléon avait voulu accorder au temps ce que le temps, *lui*, n'accorde à personne : une heure dans l'histoire du monde, c'est-à-dire une année, peut-être vingt... Mais l'homme à la volonté de fer ne voulut pas plier, ne voulut rien donner et pourtant il eût été vainqueur. Oui, la Grande-Bretagne était frappée de

mort. Napoléon avait trouvé l'endroit vulnérable, et sa lance de feu avait pénétré jusqu'au cœur.

« Tous commerce et communications sont interdits avec les Iles Britanniques. *Elles sont déclarees en état de blocus par la France.* Tout sujet de la Grande-Bretagne trouvé dans un pays, quel qu'il *soit*, soumis à la domination française, sera fait prisonnier de guerre. Tout commerce de marchandises anglaises est défendu, et toute marchandise anglaise, *quelle que soit son espèce, est déclarée de bonne prise.* »

Voilà de ces choses que, malgré mon admiration pour l'empereur, je ne puis admirer. De pareils termes n'ont pas d'excuses.

Par suite de toutes ces dispositions, les villes hanséatiques qui contenaient des dépôts de marchandises anglaises, dont la guerre avait triplé la valeur, sont désignées comme devant être d'abord en notre pouvoir.

Le maréchal Mortier prend Hambourg, et à peine dans la ville, il donne l'ordre aux habitants, sous les peines les plus rigoureuses, de déclarer les marchandises qu'ils ont chez eux, appartenant aux Anglais, et *même les fonds*. Brême subit le même loi. Lubeck a été *pris avec Blücher*, si je puis parler ainsi; mais je me sers de cette expression, parce que le misérable avait *cousu* cette malheureuse ville à son habit de général en chef en lambeaux. Tel était le commencement de ce système continental que Napoléon avait conçu, et qui devait abattre la Grande-Bretagne.

Murat était entré à Varsovie. Vraiment beau de vaillance, et de cette vaillance chevaleresque qui est le caractère distinctif des Polonais, il plut à ce peuple

brave et tout impressionnable, qui devait suivre avec ardeur un jeune prince qui s'élançait au milieu des batteries ennemies comme dans une salle de danse. Ce fut l'entrée de nos troupes dans Varsovie qui décida la Russie à se déclarer

CHAPITRE VIII

Révolution de Saint-Domingue. — Exécution de Verrier. — Lettre de l'empereur à Junot. — Lettre de Junot. — La reconnaissance. — Les robes anglaises. — *Dites cela à madame Junot.* — La question de vie et de mort. — Les notes de Junot. — Le général Vandamme. — Berlin et l'officier français. — Joies et plaisirs de Paris. — Le Raincy. — Madame mère. — Déjeuner au Raincy. — Les deux plus heureuses mères de France. — La grande-duchesse de Berg chassant le cerf.

J'avais à cette époque, ainsi que je l'ai dit plus haut, un cousin dans la marine. Il avait manqué de périr deux fois dans la traversée de Nantes à Saint-Domingue. Arrivé au Cap au moment où Dessalines prenait le commandement et l'autorité, il y fut retenu par des considérations de fortune et d'intérêts graves, auxquels étaient attachés ceux de l'existence d'un autre homme. Un mulâtre, nommé Verrier, du nom de son père, colon de la partie française de l'île et qui l'avait eu d'une négresse de l'Inde, nommée Zaza, était fortement compromis dans une affaire dont l'*empereur Dessalines* s'était réservé la connaissance, sans doute pour avoir la facilité de faire couper le cou à Verrier pour avoir une belle habitation et de l'argent, qui étaient la propriété de Verrier. L'affaire était grave, mais Verrier était innocent et son innocence, attestée par sa mère, était reconnue par presque toute

la ville. Il s'agissait d'une jeune fille négresse, qui avait été trouvée percée de deux coups de couteau dans un bois très sauvage attenant à l'habitation de Verrier. Cette jeune négresse était jolie dans sa beauté d'ébène et le jeune mulâtre s'en était aperçu sans pourtant le lui avoir témoigné trop vivement. Mais lorsque la négresse fut trouvée assassinée, on prétendit que Verrier, n'ayant pu réussir dans sa poursuite, l'avait tuée. L'existence de Verrier était un prodige et dix fois Dessalines avait prononcé sa sentence avant cet événement. Aussitôt qu'il l'apprit, lui, qui faisait couler chaque jour des flots de sang, voulut, disait-il, *venger l'humanité*. Verrier fut arrêté et sa position devint terrible. Mon cousin avait d'immenses obligations au père de Verrier. Il s'imagina que sa qualité d'envoyé près de Dessalines, par une maison de Nantes ou de Brest — je ne me souviens plus laquelle des deux villes était assez malheureuse pour se mettre en rapport avec le monstre noir — pourrait peut-être devenir utile à Verrier. Convaincu de l'innocence du jeune mulâtre, qui lui avait fait part de quelques soupçons sur un nègre attaché à la personne de Dessalines, mon cousin fit toutes les démarches nécessaires pour arriver à la connaissance du fait et il y parvint. Mais il était impossible de dire à Dessalines :

— Voilà l'assassin, et c'est un homme que vous aimez!

Cependant le temps pressait. Le pauvre Verrier était condamné. Mon cousin, au désespoir de ne pouvoir sauver le fils d'un homme qu'il regardait comme son bienfaiteur, résolut enfin de parler lui-même à Dessalines. Il avait une femme, négresse comme lui,

et *impératrice d'Haïti*, puisque son mari en était empereur. Cette femme était grosse et immense dans son individu impérial. Mais cette énorme masse, ressemblant à un éléphant, ne savait pas du tout qu'elle était effroyable et faisait la belle, en se rengorgeant comme une tourterelle qui roucoule, lorsqu'elle était à côté de l'empereur nègre. Elle aimait surtout à parer ses gros bras noirs de bracelets d'or et de joyaux de prix.

Mon cousin se procura deux bracelets en or, qui lui coûtèrent je ne sais combien de centaines de gourdes. Sa Majesté moricaude fut très sensible à cette offrande et mon cousin eut son audience. Mais M^me^ l'impératrice Dessalines ne savait pas de quoi il était question. Lorsque Dessalines entendit prononcer le nom de Verrier, il entra dans un de ces accès de fureur qui le faisaient ressembler à une bête féroce. Il rugit et se jeta sur sa douce compagne, qui lui montra ses poings en le menaçant à son tour. Le résultat de cette scène fut tragique pour le pauvre jeune homme. Dessalines prétendit que sa femme s'intéressait à lui parce qu'il était jeune et beau. Et dans le fait, comme sa mère était Indienne, son nez n'était pas épaté, ni ses lèvres grosses, ni ses cheveux crépus. Le monstre noir, heureux de trouver un motif de répandre le sang, prit le prétexte absurde de la préférence accordée par sa femme au jeune mulâtre. Il fut conduit hors la ville et fusillé. Mon cousin l'apprit par un message du monstre, du cannibale, qui lui faisait savoir que Verrier serait fusillé à neuf heures du matin et qu'il l'*invitait* à l'exécution; *qu'au surplus, étant Européen, et le soleil d'Amérique étant bien vif pour lui, s'il voulait une autre*

heure on avancerait le moment du supplice ou bien on le reculerait jusqu'au soir.

— Si j'avais été devant lui lorsqu'il donna cet ordre, me disait mon cousin, le plus doux, le meilleur des hommes, je ne crois pas que j'eusse pu me contenir. Je l'aurais abattu avec mon sabre comme on tue un serpent qui vient à vous dans une savane

Le pauvre Verrier fut fusillé. Il mourut avec beaucoup de courage, et la vieille et laide négresse du monstre noir le regretta, comme si elle avait eu en effet du penchant pour lui. Cet événement, qui précéda de peu de mois la seconde révolution, a bien sûrement été une des causes de cette révolution. Zaza, vindicative comme une mère et une mère négresse, jura qu'elle aurait du sang de son fils goutte pour goutte, et de ses soupirs, soupirs pour soupirs. Elle était encore belle, elle voulut soumettre une grande partie des propres gardes de Dessalines, et elle y parvint. Les crimes horribles dont Dessalines se rendait chaque jour coupable, ses cruautés effroyables, les supplices les plus raffinés dans leurs cruelles tortures, cette vie monstrueuse finit par soulever ses propres gardes, ivres eux-mêmes de carnage et de sang. Il fut massacré par eux et remplacé par un autre nègre, tout aussi féroce, tout aussi cruel, nommé Christophe. Mais plus adroit, ayant plus d'éducation que Dessalines, Christophe ne prit d'abord que le titre de *chef du gouvernement* de Haïti. Il habita Port-au-Prince, mais se méfiant des mulâtres qui avaient en grande partie fait la révolution, Christophe voulut les détruire comme les blancs, mais la chose n'était pas facile. Conduits par un des leurs, par Péthion, homme habile et valant plus que Christophe, ils mirent

Christophe hors la loi, formèrent le Sénat d'Haïti, proclamèrent une Constitution, et Péthion fut élu président. Par leurs lois le Sénat se composait de vingt-quatre membres élus pour neuf ans et se renouvelant par tiers. Les blancs furent exclus. On ne maintint que le petit nombre alors en exercice. Mais bientôt Christophe assura son autorité au Cap et fut élu président et généralissime des troupes de terre et de mer de l'État d'Haïti. Misère, misère humaine!

— Tout ce que notre imagination peut nous représenter de férocité assouvie, d'horreurs exercées sur des femmes, des enfants, des êtres faibles et souffrants, ne peut donner l'idée des monstruosités commises sous mes yeux à Saint-Domingue, me disait mon cousin. Ce que nous lisons avec horreur dans les romans, dans les poésies terribles, ne sont que des jeux à côté de la terrible réalité que nous avons vue dans les Antilles.

Et le malheureux jeune homme avait le droit de parler ainsi, car, échappé par miracle de cette île de cannibales, il conserva pendant bien des années une honorable pâleur causée par l'effroi que son âme vertueuse avait ressentie en voyant tomber sous le couteau tant de têtes innocentes.

J'ai parlé de cette révolution de Haïti, parce que cette révolution est celle d'un État. Car enfin c'était un État. Hélas! nous allons entrer dans une route où chaque pas sera marqué par une révolution d'empire. Nous nous blaserons sur d'aussi grandes secousses, et plus tard nous ne pourrons plus être éveillés que par la chute d'une couronne.

Dans un pareil moment il est difficile de s'occuper d'intérêts ordinaires, il me semble. En reparlant de ce

temps passé, en rentrant dans cette époque si remarquable pour nos jours glorieux, je ne puis m'empêcher de laisser échapper un soupir douloureux, car le passé est bien amer à rappeler, quelque douces que soient les images, lorsqu'il n'y a pas d'espérance; mais enfin c'est une tâche que je me suis imposée, et je dois la remplir puisqu'elle est commencée. Je dois avoir le même courage que mon mari, qui m'écrivait un jour de Paris, tandis que j'étais au Raincy :

« J'ai reçu ce matin, une lettre de l'empereur en date de Berlin. J'ai pleuré en la lisant et je pleure encore en t'écrivant. L'amitié d'un tel homme suffirait seule pour créer une âme à celui qui n'en aurait pas une. Je t'ai bien souvent ouvert mon cœur en te montrant le chagrin que je ressentais d'un mot, d'une lettre quelquefois un peu dure, quelquefois injuste; eh bien! celle que je viens de recevoir efface pour bien des jours jusqu'au souvenir d'une peine causée par lui. Il me parle avec une confiance qui me rend à moi-même la justice que je me dois. Mourir pour cet homme, voilà ce que je dois faire, *voilà ce que mes fils apprendront de moi*! »

La lettre que l'empereur avait écrite à Junot était *en entier* de sa propre main, datée de Berlin, du 23 novembre 1806. Cette lettre parlait à Junot de l'importance que l'empereur attachait à deux choses. L'une à ce que le système continental fût établi, à Paris surtout, et cela avec une extrême rigueur :

« ... Que *vos femmes*, disait-il, prennent du thé suisse, il est aussi bon que le thé de caravane, et le café de chicorée est aussi sain que le café d'Arabie. Qu'elles donnent l'exemple dans leurs salons, au lieu de s'amuser à faire de la politique à l'envers comme

M^me^ de Staël. Qu'elles prennent garde aussi que je ne m'aperçoive qu'elles portent des robes d'étoffes anglaises. *Dites cela à M^me^ Junot.* Si les femmes de mes premiers officiers ne donnent pas l'exemple, à qui dois-je le demander? C'est une grande question. C'est une question de vie et de mort pour la France et l'Angleterre. Ainsi donc je veux trouver aide et assistance dans ce qui m'entoure. Quant à toi, Junot, je compte sur ton attachement autant que sur ton zèle. L'archichancelier te communiquera les ordres. »

Cette lettre, qui était fort longue, est peut-être *la seule* que l'empereur ait écrite dans ce style assez bizarre pour qui ne le connaît pas dans son intérieur, mais parfaitement dans son caractère lorsqu'on sait à quel point il portait les petites idées à côté des grandes. Ce n'était pas d'ailleurs une petite idée, que celle de couper court à la consommation du sucre de canne et du café, ainsi qu'à toutes les denrées coloniales, autant qu'elles nous arrivaient par l'Angleterre. L'Angleterre a une existence toute factice sur le sol de la Grande-Bretagne. Elle est, comme son territoire, exposée à tous les vents et à tous les orages d'une mer constamment *hostile*. Toute *sa vie*, *tout son sang* lui vient de l'Inde; toutes les descentes projetées en Angleterre sont absurdes. Le cœur est dans l'Inde. Aussi est-il bien probable que Napoléon n'a jamais songé sérieusement à attaquer la Grande-Bretagne autrement que dans les Indes. Lui couper l'importation et l'exportation était donc un moyen *sûr* de lui donner la mort. Le commerce d'échange avec l'Amérique du Sud, avec le midi de l'Europe, lui était déjà enlevé en raison de l'alliance demi-volontaire de l'Espagne et presque forcée du Portugal. N'importe, le but était

le même, et il l'atteignait. Quant à nous, nos manufactures de Lyon, de tout le Nord, de tout le Midi, pour les draps et pour les toiles, les batistes, le pastel, la garance, les betteraves pour le sucre, pour l'industrie de tous les genres, tout cela prospérait malgré la guerre, parce qu'il y avait argent et contentement alors, quoi qu'on ait dit plus tard. Mais depuis 1805 jusqu'en 1812, le dernier paysan de la France, comme le premier grand-officier de l'empire, était heureux de son sort. Puis vint le moment où sans doute il aurait fallu s'arrêter. Mais nous ne sommes pas à cette époque. J'ai déjà fait remarquer que notre situation en avait de fort distinctes, des époques. Celle où nous sommes arrivés est une des plus étonnantes et mérite un moment d'attention. Voici l'extrait, non pas d'un mémoire de Junot, car malheureusement, il n'en a pas fait. Et lui qui ne quitta jamais Napoléon depuis le jour où, simple chef de bataillon, le jeune Bonaparte entra dans sa route de gloire, il aurait donné de bien précieuses lumières sur *les pensées* de ce temps dans l'âme du héros[1]. Ces pensées étaient sans doute déjà bien extraordinaires, puisque Junot n'ayant que vingt-deux ans écrivait à son père, en 1794, ainsi que je l'ai rapporté :

« *C'est un de ces hommes dont la nature est avare,*

[1] Il est évident par des pièces détachées en assez grand nombre que j'ai et qui sont de la propre main de Junot, qu'il avait intention d'écrire sur sa propre vie et sur celle de l'empereur, surtout au retour d'Espagne. J'ai un manuscrit assez volumineux, intitulé *Guerre d'Espagne*, où se trouvent beaucoup de copies des lettres qu'il écrivait à l'empereur sur la situation militaire de la Péninsule et de son armée, qui est fort curieux de toutes manières.

et qu'elle ne jette sur le globe que de siècle en siècle! »

La note que je trouve et que je transcris ici était attachée à une lettre de Berthier, dans laquelle Duroc avait écrit quelques lignes. Elle est datée du 5, et d'une ville dont je ne puis lire le nom. Et soit que Berthier voulût *singer* l'empereur, soit qu'il eût naturellement la griffe illisible, c'est quelquefois hiéroglyphique.

« Vandamme est entré à Glogau, dit Junot. Voilà donc nos troupes dans la basse Silésie. Cette prise est celle qui assure l'entière conquête de la Prusse et commence, selon moi, celle de la Pologne. Et cependant, à compter du combat de Schleitz (9 octobre), la campagne de Prusse n'a duré que seize jours pour arriver à Berlin, et cinquante-huit pour mettre nos aigles sur les murs de Glogau... Et je ne suis pas *avec lui!*

« On aurait dû croire que la campagne d'Austerlitz aurait par ses résultats arrêté toute nouvelle agression, mais il paraît que notre soleil de gloire fait éclore une foule d'ennemis, qui, pareils aux insectes qui naissent et meurent en un jour, n'ont d'autre mérite que celui de dresser un instant leur tête. L'esprit du grand Frédéric, de cet homme que nous admirons comme militaire et comme *philosophe-roi*, plutôt que comme *roi-philosophe*, a étrangement abandonné ses descendants. La Saxe n'a pas été plus prudente. Il fallait bien qu'elles eussent la certitude de l'alliance de la Russie. Je l'ai toujours pensé depuis les premières démarches de la Prusse. J'ai averti Sa Majesté, car ses démarches étaient clandestines, et j'en eus la certitude par un officier qui s'était marié à Berlin et venait de temps à autre à Paris pour des

affaires de commerce. Il était du second bataillon de la Côte-d'Or et fut fait prisonnier à Longwy, là où je fus si bien étrillé au sommet de la tête. Cet homme est toujours Français dans le cœur, bien qu'il ait épousé une *Berlinoise*. Cela vient peut-être de ce qu'elle a quinze ans de plus que lui. Il m'a parlé, dès le mois d'août, de tout ce qui se faisait et disait à Berlin; j'en ai prévenu l'empereur. Je me rappelle qu'il souriait. Sans doute il le savait, ou bien il le prévoyait, car une chose qui montre à quel point le génie de cet homme jamais ne s'endort, jamais n'est en faute, c'est qu'après la campagne d'Austerlitz les troupes françaises demeurèrent, non seulement en Allemagne, mais occupèrent les territoires de nos nouveaux alliés dont peut-être nous n'aurions pas été sûrs. De cette manière d'opérer sont résultés deux effets également bons, et peut-être décisifs : l'un d'être *là* au moment où l'armée saxo-prussienne s'est ébranlée, l'autre de maintenir les nouveaux amis au pas militaire. On ne leur en demandait pas davantage, mais il fallait qu'ils y marchassent, et pour cela notre tambour valait mieux que le leur. Quant aux pays qui ont originairement refusé de se mettre sous la protection de la France, comme les villes hanséatiques, les duchés de Mecklembourg, la Hesse, ils sont au pouvoir de Napoléon, et ils sont à lui comme conquête. Leur a-t-il donc suggéré leur opposition à faire partie de la Confédération?... La Prusse vient de donner à l'Europe un exemple remarquable de la présomption et de la vanité fondées sur une science d'autrui; elle a voulu se croire au temps de Frédéric!... Elle arrivait au premier rang des puissances militaires dans le collège des rois en Europe, toute son importance lui était

encore donnée par l'ombre de son héros, car Frédéric est un grand homme. Elle arrivait à ce premier rang en marchant pas à pas, et puis tout à coup elle s'est vue repoussée plus loin que ne l'était l'électeur de Brandebourg avant la conquête de la Silésie; elle est mise à bas du premier choc. En seize jours nos soldats ont traversé les forêts, les montagnes, les défiles de la Franconie. Ils ont passé la Saale, l'Elbe et ils sont entrés à Berlin. Il sera fabuleux pour l'histoire ce moment de la vie de l'Europe. Comment pourra-t-on croire que l'empereur Napoléon, parti de Paris à la fin de septembre et, traversant comme au vol la Franconie méridionale, Aschaffenbourg, Bamberg, Bayreuth, Schleitz, fait livrer en ce lieu le premier combat, et cependant on n'est encore qu'au 9 d'octobre! C'est en cet endroit que la Grande-Armée se forma d'une manière distincte sur trois colonnes. L'empereur était à la tête du centre, avec l'infanterie de la brave garde impériale, cette troupe, la plus brave du monde, et que l'on peut, comme la garde des rois de Perse, appeler les *Immortels*. On avait fait venir la garde impériale en poste de Paris; la cavalerie de la garde était plus éloignée, n'ayant pu suivre. Les deux colonnes se dirigèrent sur Iéna, en décrivant une ligne de convergence sur le point devant arriver à la hauteur de celle du centre.

« Cette manœuvre, qui est toute l'œuvre de l'empereur, a cependant été revendiquée par un homme qui n'a aucune vergogne pour mentir, lorsqu'il faut mal agir dans une question de droiture; mais il faut aussi que la justice éclaire les esprits obtus qui se contentent d'une vaine rumeur populaire. Il ne s'agit pas pour avoir gagné une bataille de dire : *Je l'ai gagnée.*

Enfin nous reverrons parmi nous ce *vainqueur* des *vainqueurs*, et nous l'entendrons.

« La garde impériale, qui est appelée en poste pour décider le sort de cette grande question, n'a même pas besoin de donner à cette bataille d'Iéna, dont le succès est aussi fabuleux que les histoires des chevaliers grands pourfendeurs de géants qu'on nous racontait lorsque nous avions six ans. Et je ne suis pas avec lui, et je ne suis pas avec lui! »

Cette note fait partie d'une collection de notes détachées d'un corps principal, mais que je transcrirai toujours néanmoins lorsqu'elles se trouveront avoir quelque rapport avec l'époque où nous nous trouverons.

Cependant l'Italie demeurait soumise dans toute son étendue au milieu des secousses du nord de l'Europe. Les tentatives formées sur l'Adriatique avaient échoué complètement. Quant à la France, rien ne peut peindre l'état heureux dont elle jouissait alors. Le départ de quelques milliers de conscrits, enflammés du désir d'aller aussi pour vaincre et faire placer leur nom dans un bulletin de la Grande-Armée, ne peut être montré comme une souffrance de l'État que par des hommes de peu de bonne foi. Je ne prends pas la défense d'une époque plus avancée; mais alors nous étions heureux, oui, nous l'étions. La France était calme, fière et remplie d'espérance.

Tandis que nos aigles planaient ainsi sur les capitales étrangères, celle de la France commençait à voir se ranimer tous les plaisirs de l'hiver. L'impératrice Joséphine, après avoir accompagné l'empereur jusqu'à Mayence, était revenue à Paris et recevait en souveraine aux Tuileries; la grande-duchesse de Berg à

l'Elysée, l'archichancelier dans son palais et tous les ministres dans leurs hôtels. Junot, comme gouverneur de Paris, devait aussi lui donner des fêtes et recevoir également l'impératrice. Je voulus inaugurer ma belle habitation du Raincy. Je demandai à Junot d'y donner une fête à Madame avant de recevoir aucune autre personne de la famille impériale. Il y consentit. Mais lorsque je fus demander à Madame son jour et de désigner les personnes qu'elle désirait avoir, elle se refusa à tout ce qui aurait l'apparence d'une fête. Elle me témoigna le désir de venir chez moi, mais elle ne voulut accepter qu'un déjeuner. Elle nomma les personnes qui devaient y être et elle eut la bonté de venir d'assez bonne heure pour que nous puissions la faire promener sous ces beaux ombrages du parc intérieur. Puis, après déjeuner, j'avais fait préparer des calèches attelées à la Daumont, et nous parcourûmes le grand parc en ayant soin de diriger la marche de Madame par la haute futaie qui entourait la pompe à feu, la belle prairie au bas de laquelle est le chenil, la partie agreste où se trouve la porte de Chelles et la portion plus rustique et plus gaie où se trouve le village. Souvent la course rapide de nos calèches faisait fuir dans l'intérieur du bois une foule de jeunes daims et de cerfs qui servaient merveilleusement à l'ornement du paysage. Madame ne connaissait pas le Raincy. Elle en fut enchantée et elle eut la bonté de me dire, en m'embrassant, combien elle jouissait de m'en voir l'heureuse maîtresse.

Un incident bien simple, mais que les jours qui suivirent rendirent remarquablement touchant, se passa au déjeuner auquel voulut bien assister Madame. Ma belle-mère, M^me^ Junot, était alors avec nous au

Raincy. J'ai parlé de cette femme angélique, parfaite, je puis le dire, dans mes premiers volumes. J'ai fait son éloge, mais je n'ai pu donner qu'imparfaitement une idée de cette âme aimante et bonne, de cette pureté de cœur, de cette vraie vertu accompagnée d'indulgence et d'une parfaite douceur. Enfin j'avais retrouvé ma mère dans cette mère du père de mes enfants. Elle aussi elle était leur aïeule, elle aussi elle les aimait avec tendresse. Mais son fils, son fils! Avec quelle ardeur ses yeux suivaient ses moindres mouvements! Comme elle écoutait ses paroles, même les plus insignifiantes! Et lui, comme il était excellent pour sa vieille mère! Elle était alors fort âgée. Eh bien, il était aussi attentif pour elle qu'il l'eût été pour une jeune fille de roi. Bonne mère, elle jouissait aussi avec un profond attendrissement de cette tendresse de son fils bien-aimé. Elle était trop heureuse! Un pareil bonheur ne pouvait durer.

Le jour où Madame vint déjeuner au Raincy, j'eus l'honneur de lui présenter ma belle-mère. Madame, naturellement bonne, le fut encore plus envers la mère de Junot, qu'elle aimait comme un de ses fils. Elle la fit placer à côté d'elle, s'entretint presque toujours avec M^me^ Junot et *la conquit* entièrement. A déjeuner ma belle-mère était placée à l'un des bouts de la table à côté du comte de La Ville, chambellan de Madame; M. de La Ville, toujours parfaitement poli, causait avec elle et tâchait même de l'intéresser. Je regardais souvent de son côté, parce que jamais mes yeux ne se détournaient longtemps d'elle. J'avais un doux plaisir à contempler son visage si calme, si heureux. Je vis qu'elle ne mangeait pas et qu'elle semblait préoccupée. Je lui envoyai Joseph, mon

valet de chambre de confiance, pour lui demander si elle n'était pas souffrante. Elle me regarda aussitôt avec un sourire si doux ! Et en même temps ses yeux se remplirent de larmes. Mais un mouvement de tête, tout à fait connu de moi, me dit que je ne devais pas être inquiète. Ma belle-sœur, M^me^ Maldan, qui était à quelque distance d'elle, s'aperçut aussi de son émotion. Lorsqu'on fut hors de table je m'approchai de ma belle-mère et lui demandai, en l'embrassant, ce qu'elle avait eu pendant le déjeuner :

— Oh ! rien que de très heureux, me répondit-elle.

Et sa voix était entrecoupée et ses yeux humides.

— Mais vous pleurez, bonne mère !

— Oui, je pleure. Mais c'est de joie ! c'est de bonheur ! Quand je me suis vue à la même table que Madame mère, lorsque j'ai vu auprès d'elle mon enfant, mon fils bien-aimé, je me suis dit : « Cette maison renferme aujourd'hui les deux plus heureuses mères de France », et j'ai pleuré. Mon cœur était plein.

Et moi aussi je pleurai en l'écoutant. Bonne et excellente femme ! Madame, qui avait été se chauffer les pieds à la cheminée, vint à nous et voulut connaître le motif de notre émotion. Je le lui dis à l'instant. Elle appela Junot et, le prenant par la main :

— Vous ne savez peut-être pas, dit-elle avec une grâce charmante à ma belle-mère, que Junot est aussi mon fils ? Vous ne savez pas qu'une fois il voulait périr pour conserver mon Napoléon ? Mais j'ai tort de vous dire cela, vous m'en voudrez.

— Moi, Madame ! s'écria ma belle-mère. Ah, non ! je connais trop bien l'amitié que mon fils a pour l'em-

pereur. Sa vie est à lui et déjà, dans ce temps-là, mon fils aimait le vôtre comme un frère, Madame.

Et craignant d'avoir été trop loin, ma belle-mère me regarda avec inquiétude. Mais Madame était trop bonne et trop indulgente, et surtout trop opposée à tout ce qui est étiquette, pour remarquer ce qui alarmait ma belle-mère. Elle lui prit la main et lui dit :

— Oui, ils s'aimaient alors comme deux frères!

Et s'avançant sur le perron qui donnait dans le parc, elle ajouta :

— Non seulement mon fils et le vôtre s'aimaient comme deux frères, mais Junot en a rempli les devoirs quelquefois auprès de Bonaparte. Et je sais que c'étaient les économies maternelles qui le mettaient à même de tenir une aussi belle conduite.

Junot prit la main de Madame et la baisa avec un bien tendre respect. Il avait toujours aimé Madame, mais, dans la matinée où elle venait d'être si parfaite dans sa propre maison, elle avait apposé le sceau à la tendresse reconnaissante qu'il lui portait et, en conduisant Madame à sa voiture, il le lui dit avec l'accent vrai du cœur.

Le soir, au dîner, je trouvai ma belle-mère changée. Je crus que la représentation de la journée l'avait fatiguée. Je le lui dis, mais elle n'en voulut pas convenir et je ne pus la faire coucher de bonne heure. Le lendemain la grande-duchesse de Berg devait venir chasser un daim et je voulais que ma belle-mère fût bien portante pour cette journée, qui devait lui donner encore beaucoup de fatigue. Mais jamais elle ne voulut y consentir. Il faisait beau. C'était à la fin d'octobre. Il faisait bien un peu froid, mais le ciel

était si pur, si bleu, les arbres encore si verts! Ma belle-mère voulut absolument être de la partie de chasse :

— Je le veux pour vous-même, me dit-elle en riant, vous ne montez pas à cheval. Ainsi je veux vous tenir compagnie.

Le fait est qu'à cette époque je ne savais pas monter à cheval, parce que mon mari n'avait pas voulu que j'apprisse :

— Un événement est affreux à redouter pour une femme, me disait-il toujours. Je ne puis me décider à te laisser monter. Je ne veux pas, ou bien il faut te résoudre à apprendre comme un homme. Tu iras au manège, Pellier te donnera des leçons. Mais ce ne sera que lorsque tu sauras mener un cheval, le conduire autant qu'une femme peut conduire une bête plus forte qu'elle, que je me déciderai à te voir galoper à quatre pieds de terre. Il faut monter à cheval comme M^me^ Hamelin, ou ne pas s'en mêler, car pour ces petites femmes qui tournent à gauche quand elles galopent du pied droit et qui ne se cassent pas la tête, parce que ce n'est pas la volonté de leur étoile, je ne veux pas que tu fasses ainsi.

Le résultat de toutes ces belles peurs, pour un homme qui ne les connaissait guère, fut de m'empêcher pendant longtemps de monter à cheval, parce que cet apprentissage de manège me faisait tellement peur à moi-même que je préférais monter à âne, comme à Pont, ce qui, au reste, ne m'empêchait pas de tomber, ainsi qu'on a pu le voir.

La grande-duchesse de Berg vint le lendemain, comme on l'avait annoncé. Elle avait avec elle M^me^ Adélaïde de La Grange et M. de Cambis. Ce n'était pas

un roi des rois, il n'était pas même le roi des écuyers, mais il aspirait à un genre de primauté qui a son sceptre aussi. Seulement je ne pense pas que la *main de justice* y soit. M. de Montbreton, écuyer de la princesse Borghèse, cet homme si bon, si excellent et que tout le monde estime comme tous ses amis l'aiment, y était aussi. On courut le cerf toute la matinée, on dîna, puis le soir on fit de la musique. Je chantai un duo de la *Camilla* de Fioraventi avec Nicolo Isouard, aimable artiste que je voyais souvent chez moi, et toujours avec plaisir. Je ne crois pas que la grande-duchesse en ait éprouvé beaucoup à m'entendre, non plus que Nicolo, car elle avait bien la voix la plus outrageusement fausse, le goût le plus étrange en musique que j'aie jamais entendu de ma vie. Elle parlait de musique. On en faisait même chez elle. Mon Dieu! que je suis heureuse d'avoir à garder dans mon souvenir une certaine soirée, où j'eus l'honneur d'être admise à entendre leurs Altesses impériales, la princesse Caroline et le grand-duc de Wurtzbourg, chanter tous deux des nocturnes italiens, même des duos. Oh! c'était une bonne représentation.

Cette chasse où vint la grande-duchesse fut suivie d'une autre visite qui me fut plus douce à recevoir, parce que déjà je commençais à prévoir que l'*excessive bonté* qui faisait agir la grande-duchesse serait bien funeste à l'avenir de Junot. Hélas! je ne me suis pas trompée! On peut y trouver la cause de sa mort. La visite dont nous fûmes honorés fut celle de l'impératrice Joséphine. Elle vint passer une grande partie de la journée au Raincy et fut d'une amabilité parfaite pour tout ce qui se trouvait avec nous. Ma belle-mère était si heureuse, si joyeusement heureuse d'être distinguée

par la mère, par la femme de Napoléon! Aussi elle disait avec une telle émotion à l'impératrice que Junot aimait l'empereur plus que tout ce qu'il devait aimer, que l'impératrice l'embrassa en lui disant :

— Je vous aime aussi de me faire connaître à quel point Bonaparte est toujours aimé de ses anciens amis.

On parla pendant le déjeuner d'un événement qui alors attirait l'attention de toute l'Europe, c'était l'affaire de M^me^ la princesse de Hatzfeld. L'impératrice nous en parla. Elle avait *reçu la veille* des nouvelles de Berlin qui lui en donnaient des détails curieux et ces détails lui étaient donnés par le maréchal Duroc. Elle avait aussi reçu une lettre de l'empereur qu'elle avait apportée pour la faire voir à Junot. C'est ici le lieu de dire que l'impératrice était, depuis le départ de l'empereur, parfaitement bonne pour Junot et, quoique toujours elle l'ait été, il y avait une grande différence. Je vais en faire connaître les motifs dans le chapitre suivant.

La lettre de Duroc avait été écrite à l'impératrice par ordre de l'empereur, ainsi que Duroc le lui disait dès les premières lignes. L'empereur avait bien écrit, ainsi que je l'ai dit plus haut, mais quelques mots seulement. Ils étaient fort remarquables. Je dois dire que j'ai *vu* et *lu* cette lettre, et qu'elle n'est aucunement semblable à la lettre citée dans les *Mémoires* de M. de Bourrienne; elle avait à peine quatre lignes que je me rappelle parfaitement, parce qu'il y avait un mot fort remarquable sur le bonheur qu'on éprouve soi-même à faire *le Trajan*. Toutefois, je ne me rappelle pas assez les propres expressions de la lettre pour la transcrire ici en la donnant comme *originale*. Je crois

aussi qu'il y a eu une erreur de l'éditeur des *Mémoires* de M. de Bourrienne, lorsqu'il fait signer Murat *Joachim*, dès l'année 1806. Cela se peut. Je ne dis pas que la chose soit fausse, mais il me semble que cette manière de signer à la *souveraine* ne fut en usage pour Murat, comme pour Bernadotte qui était prince de Ponte-Corvo, que quelques mois plus tard. C'est un doute que je soumets. Il en est un autre plus positif, par exemple, c'est relativement à ce conte de *Giulio* attribué à l'empereur. Il peut être de lui, parce qu'en ce monde tout peut être possible, mais ce n'est ni le style de Napoléon, ni même aucune de ses locutions ; on le fait parler, narrer, comme il ne *parla* et ne *narra* jamais. Sa conversation, comme son style, avait un caractère empreint d'une originalité toute spéciale, et tout à lui conséquemment. Je ne crois par l'avoir entendu parler *une fois* comme le rapporte le beau conte de *Giulio*, pendant les vingt-cinq années où je l'ai constamment suivi. Il en est de même d'une foule de lettres qui lui sont attribuées. Elles sont positivement fausses, et même sottement fausses.

Napoléon n'avait rien d'élégant dans sa diction, mais sa parole était toute-puissante. Il y avait une lumière resplendissante, un coup de foudre accablant, une magie suave et douce, et tout cela mélangé, tout cela *jeté*, pour ainsi dire, devant ses auditeurs. Il est vrai qu'il avait un grand goût pour raconter. Souvent il disait des histoires sur l'Orient. C'était en Perse, chez les Druses du mont Liban, qu'il plaçait ses acteurs. Un jour, je me souviens qu'il fit une histoire sur le *Vieux de la Montagne* et puis, l'archichancelier étant entré au milieu du conte, l'empereur fut à lui et se mit à lui demander dans quelle législation il faudrait

classer un mode d'arranger les affaires semblable à celui qu'employait le Vieux de la Montagne.

Je n'ai jamais vu une personne plus stupéfaite que le fut Cambacérès à cette question. D'abord il crut que c'était une plaisanterie, mais l'empereur ne plaisantait guère et l'archichancelier le savait mieux que personne. Aussi lorsque Napoléon répéta sa demande, l'archichancelier lui répondit :

— Sire, la législation de sang du Vieux de la Montagne n'est d'aucun pays et ne fut régie elle-même par aucune autre loi que par la volonté de ce fanatique sanguinaire. Le Vieux de la Montagne était un assassin.

L'empereur sourit et regarda l'archichancelier avec une singulière expression. Il garda le silence quelques instants, puis il reprit avec un air sérieux :

— Vous n'y êtes pas, vous n'y êtes pas du tout, monsieur l'archichancelier. Le Vieux de la Montagne était un scélérat, mais ce n'était pas un *assassin sanguinaire*. Vous ne comprenez pas cet homme-là.

Je n'ai jamais bien pu, *moi*, *comprendre* ce que l'empereur avait voulu dire, en établissant cette différence entre un *assassin sanguinaire* et un *scélérat*. Quelques semaines après j'en parlai au cardinal Maury, en lui soumettant mon ignorance.

— Je comprends parfaitement la différence établie par Sa Majesté, me dit-il. Le Vieux de la Montagne n'était pas sanguinaire ni cruel dans ses États. Il avait au contraire un mode de séduction tout enivrant, en conduisant au paradis avant la mort. Cela n'annonce pas un homme ayant de la férocité dans l'âme. Que cet homme fasse ensuite usage de la séduction

qu'il aura exercée *sur les anges de son paradis* pour délivrer l'Orient des croisés envahisseurs et menaçant son territoire, on le conçoit sans l'approuver, mais on ne peut appeler cet homme un homme sanguinaire. Je conçois très bien Sa Majesté.

— Eh bien, moi, j'avoue que je ne le compris pas alors et que je ne le comprends pas encore aujourd'hui. Un scélérat n'est pas toujours un *misérable sanguinaire*, mais un *misérable sanguinaire* est toujours un scélérat.

Ensuite le cardinal Maury ne raisonnait pas juste en disant : « Que le Vieux de la Montagne ayant une existence toute voluptueuse n'annonçait pas un homme sanguinaire. » Néron se couronnait de roses en voyant brûler Rome.

Voilà encore la folle qui joue un de ses tours. De Berlin et de M^me^ de Hatzfeld, me voilà au Vieux de la Montagne, qui, je crois, ne pardonnait guère lorsqu'il avait en main la preuve du délit.

La conduite de l'empereur avait été admirable dans cette circonstance.

Duroc avait joué le second rôle dans le *drame* de la princesse de Hatzfeld. Sa conduite avait été admirable. Il écrivait, comme je l'ai déjà dit, fort souvent à Junot depuis le départ de l'empereur. Lorsque c'étaient les *courriers* du Conseil d'État, c'est-à-dire les auditeurs, qui faisaient le voyage de Paris à Berlin comme on va de Paris à Saint-Cloud, alors les nouvelles nous arrivaient par l'estafette ordinaire est c'était La Valette qui nous apportait les lettres de nos amis. A cette époque Berthier écrivait encore souvent, mais Duroc était le plus fidèle à sa promesse. Rapp écrivit trois ou quatre fois, selon la parole qu'il

en avait donnée à un déjeuner où ils vinrent plusieurs d'entre eux pour dire adieu à leur ancien frère d'armes. J'ai encore ces bonnes lettres de Rapp. Elles ne sont pas éloquentes, mais elles peignent à merveille l'attachement surtout du brave homme pour celui qu'il appelait avec raison son bienfaiteur.

On sait que le prince de Hatzfeld était demeuré à Berlin, après le départ du roi et de la reine de Prusse. Il était tout simple qu'un homme aussi important que l'était le prince de Hatzfeld fût entouré d'une grande surveillance, puisqu'il s'était décidé à demeurer à Berlin. Il fut donc assez *simple* à lui de mettre à la poste une lettre pour le roi, dans laquelle il rendait compte de tout ce qui se passait dans Berlin, ainsi que des mouvements, du nombre et de l'esprit des troupes françaises. Ce n'est certes pas moi qui chercherai à disculper ceux qui accusèrent le prince, mais au fait il avait commis la plus forte des écoles, et je ne sais pas si dans notre belle France, en l'an de grâce 1814, nous n'étions pas de même soumis à l'enquête très rigide de M. le général Sacken. Le fait est que l'empereur, en lisant la lettre du prince de Hatzfeld, fut à l'instant envahi par une de ces belles colères qui lui ont fait donner le surnom de l'homme le plus emporté qu'il y eût sous le ciel. Il ordonna sur-le-champ qu'une commission militaire s'assemblât, que le prince de Hatzfeld, qui venait d'être arrêté, y fût traduit sur l'heure et qu'elle informât sans désemparer. En apprenant cette terrible nouvelle, sa pauvre femme, égarée, hors d'elle-même, pense à l'instant que dans ses différents voyages à Berlin le maréchal Duroc avait toujours été bien accueilli par elle et par le prince. Elle sort de sa maison, ayant à

peine sa tête. Elle cherche Duroc, ne le trouve pas et apprend que l'empereur est à Charlottenbourg, mais que Duroc n'est pas avec lui. Elle le cherche encore et finit par le joindre. L'état dans lequel elle était toucha Duroc. Il comprit que le prince était perdu si Mme de Hatzfeld ne voyait pas l'empereur ce même jour. Il calma la princesse autant qu'il était en lui de le faire, connaissant l'action de M. de Hatzfeld. Mais il connaissait l'empereur: il savait que le cœur de l'empereur était grand, magnanime dans de semblables circonstances, mais il croyait pouvoir répondre que dans la circonstance présente une action de clémence valait cent mille hommes de plus en Prusse.

— Vous verrez l'empereur, dit-il à Mme de Hatzfeld. Comptez sur moi.

L'empereur avait été passer une grande revue de ses *grognards*. Ils avaient de l'humeur parce qu'ils n'avaient pas *donné* le jour de Iéna. Hélas! depuis ce jour, ils se sont plaints du contraire plutôt. Napoléon, attentif à ne pas leur faire la moindre peine, avait été *les voir* et se trouvait absent de Berlin. Lorsqu'il y rentra, il fut étonné de trouver Duroc attendant son retour avec un air qui dénotait une vive impatience. En effet, Duroc était affecté du désespoir de Mme de Hatzfeld et, dans l'intervalle qui s'était écoulé entre sa conversation avec la princesse et le retour de l'empereur, il avait vu deux des juges de son malheureux mari, dont le sort n'était pas douteux. Il demanda à l'empereur un instant d'audience et le suivit dans son cabinet intérieur. A peine y furent-ils seuls que l'empereur, fixant attentivement Duroc, lui dit avec un accent bref et assez dur :

— Vous venez me dire, n'est-ce pas, que la ville

de Berlin se révolte. Je n'en suis pas étonné. Mais ils auront demain un terrible exemple pour les guérir de la manie des révoltes.

Duroc comprit que l'affaire du prince était aussi mauvaise qu'elle pouvait l'être. Il comprit aussi que la vue de la princesse était le plus sûr avocat que le coupable pouvait faire parler. Il obtint la permission de faire entrer la princesse de Hatzfeld et fut aussitôt la chercher. La malheureuse femme, en voyant l'homme qui pouvait *tuer* ou *sauver* son mari, n'eut que la force de se jeter aux pieds de Napoléon. Il la releva aussitôt et lui parla avec une extrême bonté. M^me^ de Hatzfeld sanglotait avec déchirement et ne pouvait que répéter machinalement :

— Ah ! Sire, mon mari est innocent !

L'empereur ne répondit rien, mais il fut à son bureau et, prenant la lettre du prince, il la présenta à sa femme sans prononcer un mot. Elle regarda le malheureux papier, puis fondit en larmes en se frappant le front de ses deux mains convulsivement serrées :

— Ah ! dit-elle, consternée à la vue du délit, *c'est son écriture?*

L'empereur fut touché, à ce qu'il paraît, de cette franchise qui lui fit avouer à l'heure même du péril la vérité tout entière et lui laissait ainsi une immense part dans le beau de l'affaire. Il ne voulut pas la rejeter. S'avançant vers M^me^ de Hatzfeld, il mit la lettre fatale entre ses mains.

— Faites-en l'usage qu'il vous plaira d'ordonner, lui dit-il avec une grâce qui doublait le prix du bienfait. Lorsque cette pièce n'existera plus, comme elle *est la seule* qui puisse faire condamner votre mari, une fois qu'elle n'existera plus, je ne puis le condamner.

Et il lui montrait le foyer ardent dont la cheminée était remplie. La lettre fut brûlée. Sa flamme passagère était un feu de réjouissance pour la sortie du prince. J'ignore s'il est demeuré reconnaissant. Je le désire pour l'humanité.

J'ai su depuis par Duroc à quel point l'empereur avait été touché de la candeur de M^me^ de Hatzfeld. Cette douleur profonde, s'en remettant à sa merci, l'avait pénétré jusqu'à l'âme. Il avait de ces mouvements de bonté et d'affection, quoi qu'on ait pu dire, et plus qu'on ne le croit peut-être.

Cette affaire *de papiers brûlés* m'en rappelle une relative à Junot et à l'empereur, qui eut lieu en Égypte et que j'ai omise dans les précédents volumes. Mais dans des Mémoires on a toujours la faculté de revenir sur ses pas lorsque la chose en vaut la peine.

J'ai parlé de l'attachement que Junot avait pour Dupuy, le colonel de cette fameuse trente-deuxième, à l'époque où Bonaparte disait :

— *J'étais tranquille, la trente-deuxième était là.*

Cet attachement était réciproque. Dupuy avait pour Junot une amitié de frère, et tous deux le savaient. Étant arrivé en Égypte, Dupuy, chargé d'un service dont je ne puis spécifier la nature, est obligé d'employer des moyens défendus par le général en chef. Son expédition non seulement ne réussit pas, mais elle a les suites les plus funestes. On instruit. Des procès-verbaux sont faits, remis au général en chef et une commission est nommée pour juger le général Dupuy.

Dupuy était un homme plein d'honneur. En apprenant les ordres du général en chef, il dit à Junot :

— Eh bien? après tout, je m'ennuyais en Égypte. Je n'y aime que toi. Je pourrais te perdre par le sabre d'un de ces damnés mameloucks. Eh bien, mon parti est pris! Je me mettrai deux balles de plomb dans la cervelle. J'aime encore mieux cela que d'être traduit devant un conseil de guerre.

Junot l'écouta sans lui répondre. Il fronça le sourcil et s'en fut chez le général en chef, auquel il demanda une audience.

— Mon général, lui dit-il d'une voix très émue, vous croyez à ma parole d'honneur, n'est-il pas vrai?

Le général Bonaparte le regarda avec une sorte d'étonnement, mais il répondit aussitôt :

— Comme à la mienne. Mais pourquoi cette demande?

— Ainsi donc, mon général, lorsque je dirai : « Je donne *ma parole d'honneur que cette chose est vraie*, » ainsi donc, mon général, vous me croirez?

— Oui, certainement

— Eh bien, mon général, je donne non seulement ma parole d'honneur, mais j'engage ma tête que Dupuy est innocent.

— Les affaires de cette nature ne te concernent pas, dit Bonaparte avec humeur et d'une voix sévère, cela ne te regarde en rien.

— Cette affaire ne me regarde en rien! s'écria Junot en laissant prendre à sa voix de tonnerre tout son développement, ah! cette affaire ne me regarde pas! lorsque mon ami, mon frère d'armes me dit : « Frère! je me tuerai s'ils veulent me juger! »

Le général en chef s'arrêta en entendant ces étranges paroles et regarda fixement Junot; mais celui-ci était

trop ému pour y faire attention. Il renouvela sa requête, mais toujours infructueusement. Il ne dit rien à Dupuy de son *non-succès* et le lendemain il retourna chez le général en chef. Mais, soit que Bonaparte eût la conviction intime de la culpabilité de Dupuy, soit qu'il fût dans un de ces moments d'humeur qui n'admettaient aucune réclamation, il repoussa la demande que Junot lui faisait de lui amener le pauvre Dupuy, afin qu'il lui expliquât lui-même la nature de l'affaire.

— Qu'il l'explique à ses juges, dit Bonaparte. Cela ne me regarde plus.

Junot fut blessé au cœur de cette continuité de refus. Il s'enferma avec Dupuy, lui demanda de nouveaux détails sur son affaire, fit lui-même une enquête sur les lieux. Lorsque toutes les démarches qu'il avait résolu de faire furent terminées, il fut une dernière fois chez le général en chef et lui reparla de l'affaire de Dupuy. Bonaparte fronça le sourcil et fit entendre un sourd grondement. C'était déjà la colère de *Jupiter*.

— Je t'ai déjà dit que je te défendais de te mêler des affaires du général Dupuy. C'est une chose mauvaise dans toutes ses parties. Au surplus, on le juge demain.

— Non, mon général, on ne le jugera pas.

— Comment ! on ne le jugera pas ?

— Non, mon général.

— Et par quelle raison ? demanda Bonaparte presque amusé de cette manière tranchante de son ancien aide de camp.

— Par la raison très simple que le capitaine-rapporteur a besoin de pièces pour faire son rapport,

et que maintenant je défie qu'on lui en remette une seule.

Bonaparte courut à son bureau. Il chercha le dossier de Dupuy. Il avait disparu. Il se tourna vers Junot, ses yeux étaient flamboyants. Il fallait bien l'aimer pour l'affronter ainsi.

— Mon général, lui dit Junot avec calme — car il n'était plus question que de lui maintenant — mon général, c'est moi qui ai pris les papiers relatifs à l'affaire de mon ami. Je les ai pris, je les ai *brûlés*. Ils sont anéantis. Si vous voulez ma tête, mon général, la voilà ! J'y tiens moins qu'à un ami, et surtout à un ami innocent.

Le général en chef ne dit rien d'abord. Il regarda Junot, qui, sans le braver, ne baissait pourtant pas les yeux.

— Vous garderez les arrêts forcés pendant huit jours, dit enfin Bonaparte... Il faut vous traiter comme un sous-lieutenant.

Junot s'inclina et se rendit à l'instant chez lui. Le lendemain Eugène fut le voir de la part du général en chef et parut étonné de le voir aux arrêts. Ce qui l'amenait chez Junot, c'était une affaire de service très légère. Mais un moment après il lui demanda pourquoi il était aux arrêts et, après avoir reçu en réponse, par Junot, que la cause en était tellement petite qu'il l'avait oubliée, il lui dit qu'il voulait demander à son beau-père de lever les arrêts, attendu que, ayant un grand déjeuner le lendemain, il voulait que Junot en fût. Junot ne voulait pas demander *grâce*, ainsi qu'il le disait. Mais, dans la soirée, Eugène apporta la levée des arrêts, accordée par le général en chef. Junot a toujours été convaincu que

le général Bonaparte avait envoyé son beau-fils auprès de lui pour lui faire donner la levée des arrêts. Quant à l'affaire de Dupuy, elle demeura là pendant trois mois. Au bout de ce temps, Junot fut lui-même sur les lieux, prit tous les renseignements nécessaires pour établir une nouvelle enquête et prouva, par la réunion des pièces qu'il mit sous les yeux de Bonaparte, que Dupuy était innocent.

— Ce fut, me dit-il, un des plus beaux jours de ma vie.

On est fière de porter le nom d'un tel homme.

CHAPITRE IX

Fêtes données par les ministres pendant l'hiver de 1807. — Esquisse sur Mme Regnault. — Mot de Napoléon. — Mme V... — M. et Mme de Bouillé. — Maladie de Mme Junot, mère du général. — Sa mort. — Lettres de l'empereur, de Berthier et de Duroc à Junot.

L'hiver de 1807 fut très brillant, quoique la belle jeunesse de la cour impériale fût absente. Jamais on ne s'était si bien diverti. Il y avait alors l'état-major du prince de Neufchâtel qui faisait autant de bruit par son élégance que par les noms des jeunes gens qui le composaient. Junot, Augereau, Lannes, Lefebvre se mirent d'abord à crier haro sur les *beaux jeunes* gens et prétendirent qu'ils étaient trop *muscadins* — c'était encore un mot de l'époque — pour se bien battre. Cependant ils virent que tous les jeunes officiers qui étaient autour de Berthier étaient d'excellents officiers et, que pour chanter une romance on ne s'en battait pas plus mal ; que M. de Septeuil, pour être un fort joli garçon, n'en laissait pas moins sa jambe en Espagne, et que Jules de Canouville, le pauvre malheureux, avait à Smolensk, quoiqu'il fût beau, la tête emportée par un boulet de canon. M. Clouet chantait admirablement, et cependant il était un excellent aide de camp pour le maréchal Ney. Tout cela marchait fort bien ensemble. Mais ces messieurs

furent longtemps à se le persuader. Ils furent plusieurs années à dire de quelques-uns d'entre eux :

— Oui, qu'ils aillent manger des *figues de Tusculum*.

Faisant ainsi allusion aux jeunes patriciens de Pompée.

Toujours est-il qu'en 1806 l'absence de l'état-major de Berthier et de plusieurs autres maréchaux influait beaucoup sur le plus ou le moins d'agrément dans nos bals, comme les grands-vicaires de Reims influaient sur celui des salons avant la révolution. Tous les ministres donnèrent des fêtes, comme je l'ai déjà dit. La grande-duchesse était la reine de ces fêtes, parce que l'absence de la reine Hortense et l'âge de l'impératrice, qui ne dansait plus, lui livraient le champ tout entier. Elle n'y paraissait pas en princesse plaignante, mais bien, au contraire, en souveraine sûre de plaire, et elle était, en effet, bien jolie à cette époque, bien fraîche, sauf tous les défauts que j'ai signalés dans les précédents chapitres et qui tenaient plus au moral de la personne qu'à son physique, si ce n'est les épaules rondes. Elle était fort élégante, ouvrait toujours le bal avec le gouverneur de Paris, jouait au wisth avec le gouverneur de Paris, montait à cheval avec le gouverneur de Paris, recevait *seul*, de préférence à tout autre, le gouverneur de Paris. Enfin ce pauvre gouverneur de Paris, qui n'était pas un ange, et dont la tête, et même le cœur, pour être bien à moi et à ses enfants, n'en étaient pas moins accessibles à des impressions passagères, ne put résister aux séductions qui tout naturellement s'offraient à lui comme les séductions s'offraient aux chevaliers chrétiens dans le palais d'Armide. Il devint

amoureux, mais amoureux avec passion... de la grande-duchesse de Berg. Non pas qu'elle répondît à son amour, elle m'a assuré le contraire et je dois la croire. D'ailleurs il y a une raison bien autrement majeure qui était là à côté de l'amour, pour lui donner le bras par exemple, et qui semblait n'être qu'un accessoire lorsqu'elle était cheville première. Mais, n'importe ce qui était véritablement, les résultats de cette malheureuse affaire ont été la mort et le malheur de Junot.

Ces Mémoires sont écrits dans un genre trop sérieux pour que de semblables histoires puissent y trouver une digne place et je n'en aurais pas parlé s'il n'était de mon devoir de le faire pour expliquer diverses parties de la vie de Junot, qui sans cela demeureraient ensevelies dans une entière obscurité. Je n'accuse personne. *Je parlerai* seulement. Je raconterai et je ferai voir combien il est dangereux d'aimer des princesses. Témoin M. de Canouville, qui y perdit sa tête; M. de F..., qui fut exilé; M. le duc d'Abrantès, qui fut également *exilé*, car le gouvernement ou la vice-royauté de Portugal, comme vous voudrez l'appeler, n'était pas autre chose qu'un *exil doré*, mais c'était un exil. Il est vrai qu'on était assez embarrassé, car M. de Septeuil perdit plus tard une de ses jambes, parce qu'il ne pouvait pas aimer la princesse Borghèse. Oui, oui, amours de si grandes dames ne sont pas toujours liesses et contentement. J'expliquerai les raisons qui donnèrent naissance à toute cette intrigue. Maintenant je veux parler de plusieurs personnes de la cour impériale dont la figure et le nom peuvent être fort connus, et l'individu beaucoup moins.

J'ai parlé dans les volumes précédents de Regnault de Saint-Jean-d'Angely, mais je n'ai rien dit encore de sa femme. Cependant je la voyais beaucoup : j'étais même liée avec elle et je crois la connaître assez pour faire son portrait, le faire ressemblant et non pas tel qu'il est fait par des gens qui ne la connaissent que sur des ouï-dire, quelquefois absurdes, ainsi que cela arrive presque toujours, au reste.

Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angely est une personne bien née. Sa mère, Mme de Bonneuil, a été la plus ravissante femme que jamais on ait vue. Mais, quoique belle, sa fille n'a aucune ressemblance avec elle. L'une a le nez retroussé, l'autre est le modèle le plus pur d'une belle tête grecque, aux lignes exquises dans leurs proportions, aux parfaits contours. Ses cheveux, du plus beau noir et naturellement ondés, n'avaient jamais besoin du fer pour friser. Ses dents, blanches et bien rangées, n'avaient que le très léger inconvénient d'avancer un peu sur la lèvre inférieure, mais seulement en parlant. Sa taille était de celles qui sont parfaites dans leurs proportions. Jamais Mme Regnault n'a mis de corset, même pour aller à la cour en grand habit. Ses bras, ses mains pouvaient et peuvent encore servir de modèle. Ses pieds, ronds et petits, étaient également remarquables. Enfin Mme Regnault était une belle personne. Elle en a eu la juste réputation, mais elle a été encore moins reconnue comme beauté bien régulièrement belle peut-être qu'elle ne le méritait.

Mais un jour sous lequel on doit principalement la faire connaître, c'est comme femme dans son intérieur, dans ses rapports avec ses amis. Mme Regnault est une personne remarquablement spirituelle, d'une ins-

truction variée, profonde, et non seulement sans aucune prétention, mais si modeste à cet égard, qu'il faut vivre longtemps avec elle pour en acquérir la certitude. Elle a un talent bien singulier... elle sculpte, et avec une rare habileté dans une femme dont ordinairement ce n'est pas le savoir-faire. Elle chante, et chantait surtout avec une belle voix et cette bonne méthode de Garat pour les opéras de Gluck, les plus beaux morceaux des partitions immortelles de cet homme que Rossini lui-même a le bon esprit d'admirer. Je voudrais bien aussi pouvoir donner une idée de sa fidélité en amitié, de sa constance dans les rapports existant entre elle et des personnes dont le malheur n'a été pour son cœur qu'un attrait de plus. Je voudrais la montrer au moment le plus brillant de sa vie, jeune, belle, entourée de toutes les distractions et jamais ne leur sacrifiant un de ses devoirs comme fille, comme sœur et comme femme. Lorsque Regnault recevait, sur quatre-vingts personnes je comptais plus du quart des parents de M^me^ Regnault ou bien des siens. Et ces parents étaient, on le voyait, les amis de M^me^ Regnault. Jamais je n'ai passé la soirée chez elle sans éprouver un sentiment de bien-être.

Son caractère est d'une forte trempe ; elle l'a prouvé dans cette année où, rentrant enfin après l'exil dans sa patrie, elle trouve à la frontière vexations, persécutions et malheur, et dans quel moment!... lorsque son mari ployait, comme le mien, sa tête endolorie sous le sceptre de fer d'une infortune à nulle autre semblable. Arrêtée contre le droit des gens dans un pays où elle devait se croire libre, elle s'est sauvée déguisée en petit garçon, montrant une présence

d'esprit admirable en même temps qu'un courage souvent inconnu dans une femme.

Dans les derniers moments de la vie de son malheureux mari, elle a été admirable. Regnault était d'une force musculaire terrible dans un état naturel de santé. Mais avec cette maladie cérébrale et cette *presque névralgie* qui l'ont conduit au tombeau, il était fort dangereux de l'approcher. M^me^ Regnault, sans craindre, ou plutôt sans le laisser voir, a toujours été près de Regnault la garde la plus attentive. Ils étaient alors à Bruxelles, à Mons, à Anvers, dans toutes les villes dont ils n'étaient *pas chassés* et dans lesquelles la pauvre M^me^ Regnault ne demandait que la faveur bien légère et bien triste de laisser prendre quelques heures de sommeil à son mari moribond. Un ami commun l'a rencontrée dans ce douloureux pèlerinage. Hélas ! lui aussi était proscrit ! Ils se retrouvaient sur la terre de l'exil, cette terre encore trempée des larmes de Français proscrits ! Cet ami m'a raconté des traits de M^me^ Regnault qui me l'auraient fait aimer, si déjà je ne lui eusse été fort attachée.

L'empereur qui, avec son immense génie, avait quelque côté par lequel il tenait à l'humanité, avait surtout celui de prendre des préventions en mal contre telle ou telle femme de la cour. Je sais bien quelle était la source de ces impressions presque toujours faussement reçues, parce qu'elles étaient faussement données. M^me^ Regnault était du nombre des personnes qui avaient eu le malheur de ne pas plaire à Napoléon, et, en vérité, c'était un malheur. Chacun connaît la manière dont se passait le cercle de la cour, même le jour où il était le plus nombreux, ce cercle de

femmes à triple rangée, flanqué de trois autres cercles composés d'hommes tout aussi curieux que les femmes pour entendre l'empereur être poli ou impoli avec ces mêmes femmes. On peut aujourd'hui dire tout ce qu'on voudra, on peut affecter un courage qu'il est facile d'évoquer, comme celui de Sosie après la bataille en prenant la lanterne pour une phalange. Quant à moi, je ne suis pas probablement aussi brave que beaucoup de ces dames, bien que j'aie essuyé le feu de l'ennemi. Je dirai donc que l'empereur, lorsqu'il sortait de cette porte qui est dans l'angle de la salle du trône, les jours de grands cercles, ces jours-là, lorsque son front était nébuleux, chacun avait peur. Les femmes d'abord, ensuite les hommes, puis surtout ce groupe qui était à gauche, dans la profonde fenêtre du milieu. C'était un groupe souvent peu nombreux, mais aussi souvent au complet, ne voyant absente de ses rangs que la seule Angleterre. Un groupe dont les hommes, couverts de pierreries, d'ordres de chevalerie, tremblaient, oui, *tremblaient.* Je les ai vus trembler, moi, et avec raison, devant *ce petit homme* sortant d'un pas rapide de son appartement, vêtu seulement d'un habit de colonel de chasseurs à cheval. Eh bien, cet homme était une voix de Dieu pour ces pauvres puissances frémissantes devant l'homme providentiel, pantelantes, craintives et soumises! Ainsi donc si les puissants de la terre abaissaient ainsi leur front devant lui, pourquoi donc des femmes, de pauvres femmes voudraient-elles affecter un courage que je ne leur vis jamais? Mais on a dit depuis longtemps que les exceptions confirment les règles, cela est vrai. J'ai vu plusieurs femmes, et je me mets du nombre, qui, tout en étant respectueuses

comme il le fallait être envers notre souverain, conservaient vis-à-vis de l'empereur une attitude noble et digne qui lui plaisait, au reste, plus qu'une crainte sotte ou bien une basse flatterie. Lorsqu'il disait un mot pénible à une femme et qu'elle le recevait avec respect et avec esprit, il n'arrivait *jamais* qu'il recommençât. Quant à moi, j'en ai la preuve par devers moi : alors il demeurait — si j'avais été vive, — deux ou trois cercles sans me parler, mais il ne m'aurait pas dit une parole blessante. M^me^ Regnault de Saint-Jean-d'Angely se trouva un jour dans ce cas à un bal que donna la grande-duchesse de Berg, dans ses beaux jardins de Neuilly. L'empereur avait de l'humeur. Il faisait brusquement le tour du cercle, et je crois même qu'il ne faisait pas attention à la femme à laquelle il parlait. M^me^ Regnault se trouve devant lui et dans l'impossibilité de l'éviter. Il s'arrête, la fixe, la toise et regarde d'abord sa toilette, qui était charmante. C'était une jupe de crêpe blanc, garnie avec des touffes de roses roses et de roses blanches muscades. Le corset était de satin rose; le bouquet du côté était également de roses roses et de roses blanches muscades. La coiffure était semblable aussi. Mais je dois dire que personne n'était coiffé ce même soir comme M^me^ Regnault de Saint-Jean-d'Angely, parce que ses cheveux, d'un noir doux et lustré, avaient une souplesse de velours qui était ravissante avec ces charmantes roses. Je m'arrête à ces détails minutieux et qui paraissent très ridicules en parlant de l'empereur, mais les choses se tiennent et je vais le prouver. De la manière dont j'ai décrit la toilette de M^me^ Regnault, si l'on veut bien y ajouter son beau visage si régulier, des bras modèles, des mains admirables, et

puis une femme âgée de vingt-huit ans, on aura, ce me semble, l'idée d'une charmante personne. Nous étions à côté l'une de l'autre, et l'empereur passe rapidement, comme je l'ai dit, sans s'arrêter devant moi. Je crois, sans pouvoir l'affirmer, que c'est M^me^ Duroc qui était entre moi et M^me^ la marquise de Coigny. Il allait parler à M^me^ de Coigny, lorsque, s'arrêtant subitement devant M^me^ Regnault, il la toisa, comme je l'ai dit plus haut, regarda sa toilette, ses fraîches roses. Tout cet ensemble suave lui donna probablement de l'humeur, comme on en reçoit quelquefois à Rome d'une de ces *jetées* de soleil et de lumière de vie dont on est inondé dans une belle journée de printemps, quand l'âme est assombrie et sous un étau de fer. Napoléon sourit avec amertume et regardant encore une fois M^me^ Regnault :

— Savez-vous que vous vieillissez terriblement, madame Regnault? lui dit-il avec cette voix qui redoublait de volume et d'accent clair et sonore, quoique le timbre en fût bas et solennel.

Le premier mouvement de M^me^ Regnault fut pénible. Être ainsi désignée à l'attention de mille personnes, dont certainement cent femmes étaient heureuses d'entendre chacune des paroles, c'était beaucoup pour la philosophie d'une femme, quelque esprit qu'elle pût avoir. M^me^ Regnault fit preuve, dans une seule minute de réflexion, de son bon jugement et de son aimable esprit. Elle regarda l'empereur avec un doux sourire et lui répondit d'une voix assez assurée pour qu'on entendît toutes ses paroles :

— Ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me dire serait bien dur à entendre si j'étais d'âge à m'en fâcher.

Elle avait alors vingt-huit ans, ainsi que je l'ai dit plus haut. Malgré la crainte respectueuse qu'inspirait l'empereur, un murmure approbateur presque insensible se fit entendre. Napoléon avait un tact inconcevable et difficile à faire connaître à ceux qui ne l'ont jamais approché. Il regarda Mme Regnault, *ne lui répondit pas*, et quelques moments après repassant devant nous, il me regarda en souriant avec une sorte de malice et dit, en donnant à sa voix une inflexion positivement gracieuse :

— Eh bien, madame Junot, vous ne dansez pas? Est-ce donc que vous êtes *trop vieille* pour danser?

La phrase était également adressée à la jeune femme qui était à côté de moi et que je crois être Mme Duroc.

Et cependant, malgré la prévention de l'empereur contre elle, Mme Regnault fut admirable dans sa fidélité pour l'empereur. Elle devint un culte aussitôt qu'il fut malheureux.

Lors de mon retour d'Arras à Paris, j'avais trouvé dans les dames du palais une femme fort connue du faubourg Saint-Germain, nommée Mme de V... Cette Mme de V... était grande, ce qui ne veut pas toujours dire bien faite, et avait un aspect qui voulait être celui d'une belle femme. Elle était joueuse, mais avec une passion effrénée pour un tapis vert et fut nommée dame du palais, Dieu sait comment et pourquoi. Ce fut encore là une de ces nominations que l'impératrice obtenait, à force d'importunités, de l'empereur. Il signait, de guerre lasse, puis au bout de trois mois il fallait faire réforme. Ce fut ce qui arriva pour Mme de V... L'empereur apprit qu'elle jouait non seulement chez elle, mais quand elle était de service. Il lui par-

vint des rapports tellement extraordinaires, qu'il fit dire à Mme de V... de donner sa démission. Tout cela avait été précédé d'une lettre écrite pour demander une somme de cinquante mille francs qui devait sauver la suppliante de la mort. Je crois même qu'elle s'était déjà asphyxiée, ou empoisonnée, je ne sais pas lequel des deux. L'empereur, en recevant cette lettre, fut alarmé et chargea l'aide de camp de service d'aller chez Mme de V..., afin de lui faire donner des secours s'il en était temps. C'était Rapp qui était de service. Il fit diligence, lorsqu'il sut de quoi il s'agissait. Mais, en arrivant, il put juger que ses soins étaient inutiles, car il trouva la pétitionnaire autour d'une partie de creps ou de pharaon.

On ne pardonne jamais les torts de cette nature *quand on les a*. Mme de V..., à dater de ce jour, conçut pour l'empereur la plus cordiale des haines et, lorsque vint la Restauration, l'ennemi le plus acharné qu'eut Napoléon, parmi une classe de femmes qui portent un nom particulier, fut cette Mme de V... Elle imagina de faire des Mémoires qui seraient un appendice aux *Mémoires* de Gohier. C'est le même fiel amer, c'est la même sotte et méchante envie.

— Envie, bon Dieu! Mme de V...! Envie!

Eh! mon Dieu, oui!

C'est une colère stupide contre la postérité, qui est assez niaise pour couronner toujours notre héros de lauriers immortels, si l'injustice passagère du siècle lui a brisé sur le front le diadème que le pape lui-même y avait posé. Je sais bien que le fait est vraiment inconcevable, mais enfin il l'est moins encore que l'ignorance de Napoléon en prenant une pareille personne dans son palais.

Cette M^me^ de V... était devenue une redresseuse de torts. Napoléon, qui avait été, pour le dire en passant, l'objet de quelque peu d'attention de cette grande personne, ne fut plus digne que de mépris, de grossières injures, de jugements portés Dieu sait par qui, Dieu sait comment. Et tout cela dans une sorte de journal intercalé dans les *Mémoires* de Constant, valet de chambre de l'empereur. C'est une curieuse réunion de pages impertinentes.

Cette formation des premières dames du palais avait été faite avec une extrême précipitation, et je ne sais pas pourquoi. Toujours avec son système de fusion, l'empereur nommait aujourd'hui une femme dont il accusait le mauvais esprit, ou bien celui de leurs familles, de leurs parents, de leurs amis.

Junot rencontrait souvent dans la maison de l'une de nos amies, M. et M^me^ de B.... M^me^ de B... était belle-sœur de M^me^ de Contades, de *Merotte*, et chaque fois que je pouvais lui être agréable, je le faisais avec plaisir et Junot agissait de même que moi. Mais l'opinion était un obstacle à ce qu'aucune liaison s'établît entre nous. M. de B..., fils du marquis de B..., avait au moins un motif pour soutenir son opinion et lui n'avait pas à se faire le reproche terrible de n'avoir rien tenté pour sauver son maître.

Cependant Junot n'en était pas plus indulgent pour lui. Ils avaient de longues discussions qui n'avaient jamais de résultats, parce que, comme je l'ai dit d'après un homme de beaucoup d'esprit, *il ne faut discuter que lorsque l'on est de la même opinion*.

Un jour Junot a une discussion assez vive avec quelques personnes du faubourg Saint-Germain, parmi lesquelles se trouvait M. le marquis de B.... Il est im-

possible d'être mieux qu'il ne le fut. Les occasions où il me rendait ainsi fière de lui n'étaient pas rares.

— Je suis content, me dit-il en rentrant le même soir. J'ai eu assez d'empire sur moi pour *discuter*, et non pas *disputer*. Mais M. de B... sera bien difficile à convertir. Ma foi, je ne puis le blâmer. C'est une noble et bonne opinion que celle qui fait tenir à de vieilles institutions, ajouta-t-il. Lorsque l'empereur aura un fils adoptif qui nous assurera la tranquillité de l'empire, quel est celui de nous qui, pour cet enfant, ne donnera pas sa vie? Au fait, j'ai eu tort, M. de B... a des opinions arrêtées et je devais les respecter.

Le lendemain, étant tous deux à déjeuner, nous ouvrons le *Moniteur* et dans une longue liste de *cent noms*, que je ne vois que dans Moreri ou dans les *Annales* les plus nobles de la France, nous voyons les noms de M. et M^me^ de B..., l'une nommée dame du palais et l'autre, je pense, adjudant-commandant à Naples.

— Mon Dieu, me dit Junot, je suis désolé de ces deux nominations. L'empereur n'aime pas les refus. M. de B... ne peut accepter, ainsi que sa femme. Leur opinion est trop tranchée.

Le même soir il se rencontra avec le marquis dans la maison amie qui les réunissait. En voyant Junot, il fut embarrassé. Junot crut qu'il n'osait pas manifester devant lui son mécontentement de ce qu'on avait été le choisir pour l'objet d'une préférence qui l'humiliait. Il fut à lui, prit sa main et lui fit les offres de service les plus amicales.

— L'empereur pourra se blesser de votre refus,

sans songer que votre position vous place dans une sphère qui n'est pas du tout la nôtre.

M. de B... parut interdit.

— Il est quelquefois difficile..., dit-il enfin. Il est des circonstances... Vous comprenez que...

Il était dans un tel embarras, que Junot le regarda avec un étonnement qu'il ne put dissimuler.

— Mais, lui dit-il avec un demi-sourire, car il commençait, en effet, à comprendre, vous avez donc accepté?

— Mais... oui...

— Oh! mais alors c'est à merveille! Comment donc! Mais je ne savais pas que nous avions remporté une telle victoire. Savez-vous bien, monsieur, que cela vaut une capitulation de corps d'armée? Car, enfin, si vous ne servez pas dans la nôtre, vous n'êtes plus à l'ennemi...

Et il ajouta avec un sourire expressif :

— Du moins je l'espère.

Si j'avais plus de temps et plus de place, ce serait bien ici le lieu de parler de MM. de B... père et fils. On montrerait combien on peut faire de mal avec de bonnes intentions et une entière fidélité. Ne le voyons-nous pas en ce moment?

Un grand malheur frappa notre famille à cette époque. Je perdis ma belle-mère. Il faut savoir à quel point Junot aimait sa mère pour comprendre sa douleur. Pour lui éviter de pénibles heures, je lui avais caché son danger et, pour lui, cette nouvelle eut tout l'éclat d'une douleur inattendue. Ceux qui parlent de Junot en le présentant comme un être n'éprouvant aucun sentiment doux et bon, devraient bien apprendre à le connaître comme il fut toujours. Il était le type,

au contraire, des loyaux et parfaits amis, comme le modèle des pères et des fils.

J'ai dit le vœu exprimé par ma belle-mère de passer *le reste de sa vie* avec nous au Raincy. Elle disait cela le 2 ou le 3 novembre, le jour où Madame vint y déjeuner. Toujours gaie, toujours égale d'humeur, toujours désireuse de voir rire et s'amuser les jeunes gens qui l'entouraient, elle était sans cesse à *me tourmenter* — si l'on peut se servir de ce mot en parlant de ses instances, et si douce, et si bonne — pour danser, pour chanter des rondes, courir dans le parc au froid d'une belle gelée. Bonne mère! Que je l'ai longtemps pleurée!

Quelques jours après le déjeuner, elle se sentit mal. Jamais elle ne se plaignait. Aussi ce fut ma sollicitude qui me fit apercevoir de son changement extraordinaire. Je la contraignis de se coucher. Junot passait alors de continuelles inspections pour envoyer des troupes en Allemagne. Il ne venait au Raincy que pour dîner et puis il repartait pour Paris, à huit heures ou à neuf heures, le lendemain matin, quand il ne retournait pas le même soir pour y passer la soirée chez la princesse Caroline, qui commençait déjà à le soigner extrêmement. Il était tourmenté. Je voyais que les succès de la Grande-Armée le troublaient dans son sommeil en lui présentant nos troupes fourrageant dans une forêt de lauriers et lui n'en cueillant pas une branche. Ce chagrin était affreux, je le savais. Je connaissais ses nuits sans sommeil ou son sommeil troublé. Je connaissais ses jours remplis de pensées poignantes parce qu'elles étaient autant de spectres lui reprochant son inaction. Je puis certifier que jamais il ne donna à l'empereur une plus grande

preuve de son attachement et de son dévouement. Plus tard je l'ai dit à l'empereur dans une conversation que nous eûmes ensemble, et qui dura une heure et demie.

Le baron Desgenettes était notre ami intime, à Junot et à moi. Ses lumières, son expérience, jointes à son attachement pour nous, le rendaient le meilleur médecin que nous pussions choisir pour diriger ma belle-mère dans sa maladie. Mais l'art ne pouvait rien à ce qu'elle avait. C'était une fièvre pernicieuse. Aussitôt que M. Desgenettes l'eut examinée, il nous dit, à mon beau-frère et à moi, que ma belle-mère était en danger.

J'étais certaine du désespoir de Junot. Je n'eus aucune force pour le lui annoncer. C'est ainsi que nous arrivâmes à la veille de l'événement. J'avais passé cinq nuits auprès de ma belle-mère, car l'excellente femme préférait mes soins à ceux de tout ce qui l'entourait, même de ses deux filles, dont cependant elle était fort aimée, surtout de Mme Maldan, la plus jeune des deux, sa favorite, et celle également de son frère. Je me dispensai de faire les honneurs du dîner et je laissai Junot seul avec M. de Montrond, M. Arthur Dillon et plusieurs hommes avec lesquels il avait chassé le matin dans le parc même du Raincy. Le soir on se sépara assez tard. J'empêchai Junot d'entrer dans la chambre de la malade. Elle n'entendait presque plus et reconnaissait à peine. Je la veillai jusqu'au jour. Vers six heures et demie, je me trouvai un peu mal. Un médecin, qui était de garde auprès de ma belle-mère, me conseilla de me jeter sur mon lit pour prendre quelques heures de repos. Depuis cinq nuits je n'avais pas dormi, j'étais excédée. Je quittai la

chambre de la malade un peu rassurée. Le médecin trouvait que le pouls était moins mauvais, du moins me le dit-il. J'ai su depuis pourquoi il m'avait parlé ainsi. Je ne me déshabillai pas. Je me jetai sur mon lit et je m'endormis avec cette promptitude que la jeunesse met à saisir le repos quand elle est fatiguée.

Il n'y avait que deux heures que je reposais lorsque je fus réveillée brusquement par M. Magnien, ce chirurgien de village que Junot avait recueilli chez lui. Ma belle-mère se mourait et la dernière parole qu'elle venait de prononcer avait été pour me demander. Je fus aussitôt auprès d'elle, mais elle ne me vit même pas... Ses yeux étaient déjà voilés. Elle me serra la main et expira comme un ange, ou plutôt comme une sainte!...

L'une de mes belles-sœurs (l'aînée) me troublait par le bruit excessif de sa douleur. M^me^ Maldan, la plus jeune de mes belles-sœurs, était dans un état affreux sans faire la moitié tant d'éclat.

— Il faut l'emmener d'ici, dis-je à son mari. Faites mettre les chevaux à une berline. Elle est dans un état qui la tuera si l'on ne l'éloigne pas de cette maison.

Cette bonne Louise ne voulait pas quitter sa mère, mais il fallut me suivre. Hélas! j'avais un devoir bien plus pénible à remplir! Il me fallait instruire Junot de la catastrophe, et je savais qu'il était parti le matin pour Paris, très rassuré. J'avais trouvé sur une petite table, à côté de mon lit, un billet de lui écrit au crayon contenant quelques lignes qui me donnaient la mesure de son inquiétude, qui était fort affaiblie :

« Je pars pour Paris, ma chère Laure, et je viens d'entrer dans ta chambre pour te dire adieu. Mais, en

te voyant dormir d'un sommeil si tranquille, je n'ai pas voulu voir troubler un repos dont tu as d'ailleurs tant besoin. Je veux te laisser réparer des forces que tu épuises auprès du lit de ma pauvre mère. Je pars plus tranquille, car on m'a dit qu'elle était mieux. S'il en eût été autrement, rien n'eût été capable de me faire quitter le Raincy. Bonne mère! si je pouvais, au prix de ma santé, de mes jours, lui enlever ses souffrances, je le ferais. Et toi qui me connais, tu sais qu'en parlant ainsi je dis la vérité. Adieu, ma Laure, adieu, mon amie. Je n'ai pas besoin de te recommander ma mère. Je sais combien tu l'aimes! Et tu sais aussi que mon amour pour toi s'augmente encore de ta bonté pour tous les miens. Adieu...

« Si en passant à la maison de l'Horloge je trouvais mes filles absentes, embrasse-les pour moi et ne manque pas de m'envoyer Chapelle pour me donner des nouvelles de notre chère malade. »

Hélas! ces nouvelles étaient terribles! Quel coup il allait recevoir! J'emmenai ma belle-sœur, M^me^ Maldan, et je laissai mon oncle, l'abbé de Comnène, pour veiller auprès du corps. En arrivant à Paris, je donnai l'ordre à mon piqueur de ne pas entrer dans la cour de l'hôtel et de faire arrêter la voiture au coin de la rue des Champs-Élysées. Je descendis, laissant ma belle-sœur aux soins de son mari et je montai chez Junot, ayant soin de le faire prévenir par son valet de chambre qu'il *croyait* m'avoir vue monter le grand escalier. Je ne m'étais pas trompée dans mon calcul. Junot fut effrayé et presque averti, mais au moins il ne fut pas saisi par ma vue amenée trop subitement. Il me regarda et, me voyant pleurer en lui tendant les bras, il s'y jeta en poussant des gémissements si douloureux

que mon cœur se déchirait. Ses enfants, que j'avais amenés, l'entourèrent et lui prirent les mains que les chères créatures baisaient en pleurant aussi, car les enfants souffrent par sympathie plus que nous peut-être. Mais, dans ce premier moment de désespoir, ces consolations furent insuffisantes. Junot aimait sa mère avec une si profonde tendresse, que rien ne put alléger le poids immense du chagrin que lui fit sa mort. Il fut longtemps sans vouloir recevoir et ce ne fut que l'obligation de faire son devoir qui le contraignit à sortir. Mais dans les jours qui suivirent l'événement, il fut réellement malade. Il voulut lui-même conduire le convoi. Ma belle-mère fut enterrée à Livry, petit village dont M. Arthur Dillon était maire et dont le curé était fort de nos amis. Je connaissais la sensibilité excessive de Junot et je craignais quelque accident. En effet, au moment de jeter de l'eau bénite sur le corps, il tomba sans connaissance et fut longtemps fort mal. Jamais Junot n'a pu parler depuis de sa mère sans que ses yeux ne devinssent humides. Oh! c'était un noble cœur, un cœur *d'or*, une âme ardente et aimante, un être qu'il fallait aimer et aimer fortement.

L'empereur lui écrivit une lettre fort amicale et remplie de ces mots qui sont sûrs d'aller à un cœur malade lorsqu'ils sont dits par un homme comme Napoléon. Et puis cette lettre était de sa main quoiqu'elle eût *dix-sept lignes*. Une particularité fort remarquable, c'est que dans cette lettre l'empereur tutoyait Junot et lui parlait comme à Toulon, ou bien à l'armée d'Italie. Elle était terminée par une phrase digne d'attention. Pour la bien comprendre, il faut savoir que mon beau-père était conservateur des eaux

et forêts du département de la Côte-d'Or. Au moment de la mort de ma belle-mère, il ressentit un si violent chagrin de cette séparation avec la compagne de toute sa vie, qu'il en résulta un dégoût de toute chose et qu'il ne voulut plus exercer son emploi. Il écrivit à son fils pour le lui annoncer et lui demander en même temps de solliciter de l'empereur la permission de se démettre de son emploi en faveur de son gendre, M. Maldan. Junot, en écrivant à l'empereur, lui soumit la pétition de son père, lui dit qu'en effet la mort de M^me^ Junot avait accablé mon beau-père et qu'il ne lui demeurait aucune force pour remplir ses devoirs. L'empereur répondit à Junot, ainsi que je l'ai dit, avec une véritable bonté et l'accent de l'amitié. Mais lorsqu'il en fut à l'article de M. Junot, il dit :

« Je ne vois pas pourquoi ton père veut quitter sa place. Dans le peu de fois que je l'ai vu, je lui ai supposé de la force et de l'énergie. Qu'est-ce que sa femme et sa place ont de commun ensemble ? Si sa femme lui manque pour représenter, qu'il se remarie. »

Il n'y a pas une lettre de plus, il n'y a pas une lettre de moins. J'avoue que cette conclusion est péremptoire pour conclure que Napoléon n'avait rien de sentimental dans la pensée, et cela doit être. Il en avait de trop immenses pour entrer dans la foule des idées ordinaires de la vie. Du reste, il refusa alors la transmission, mais il l'accorda quelques mois plus tard. La lettre de l'empereur était datée de Varsovie.

Il arrive souvent que l'on fait des choses que l'on ne comprendrait pas susceptibles d'être faites par un autre. Le soir du jour où Junot avait reçu cette lettre de l'empereur, il fut aux Tuileries faire sa cour à

l'impératrice. Elle savait déjà que Junot avait reçu une lettre de l'empereur, car l'archichancelier lui racontait toutes les nouvelles qui pouvaient être dites. Junot pensa qu'il pouvait intéresser l'impératrice au sort de son père, et il lui parla de son chagrin et de son désir d'obtenir sa démission. Il ajouta la réponse de l'empereur et la dit tout entière, mais pas du tout en plaisantant, car lui-même était peiné. L'impératrice le fut bien autrement lorsqu'elle entendit une semblable parole. Elle fit répéter le mot à Junot et ce ne fut qu'à la seconde fois qu'il s'aperçut qu'elle était non seulement fâchée de cette indifférence de l'empereur pour les femmes, mais qu'elle en était blessée. Néanmoins elle lui en parla avec un grand intérêt et n'en eut pas moins avec lui toute la prévenance et toute la grâce dont elle était susceptible.

Le même courrier apporta à Junot deux autres lettres que je transcris ici comme donnant des détails curieux sur l'armée à cette époque. L'une est de Berthier, l'autre est de Duroc.

« J'ai reçu, mon cher Junot, avec une vive peine, la nouvelle du malheur qui vient de te frapper. J'ai remis à l'empereur la lettre que tu m'as envoyée pour lui, et Sa Majesté m'a chargé de te témoigner combien elle prend part à ta peine[1]. Quant à moi, mon cher Junot, tu connais assez mon amitié pour connaître aussi tout ce que je te porte d'intérêt.

« Nous marchons plus lentement maintenant. La

[1] La lettre que l'empereur écrivit à Junot, en réponse à celle dans laquelle il lui faisait part de sa mort, ne partit que deux jours après.

seconde campagne s'est ouverte le 25 novembre, après avoir vu terminer la première en dix-neuf jours. J'ai été envoyé, comme tu as pu le voir, auprès du roi de Prusse. Sa Majesté m'avait toujours traité avec tant de bonté, que j'aurais voulu être un messager de paix. Je n'ai pu réussir, à mon grand regret. *Les cartes étaient brouillées des deux côtés* et la Russie s'étant mêlée de la partie, elle devenait trop difficile à jouer pour nous qui *allons de bonne foi*. J'ai rejoint l'empereur à Posen. Je l'ai trouvé fort irrité. Jusqu'à Posen nous avons eu des chemins passables, ou, pour parler plus juste, d'assez bonnes routes, parce que les troupes ont, en partant, des vivres abondants et bons, des logements et du fourrage. Sa Majesté l'empereur est arrivé à Posen, le 27 novembre, en parfaite santé. Nous y sommes restés dix-sept jours. C'est une triste ville, malgré sa belle résistance au héros du Nord[1]. Quant à nous, il paraît que nous sommes plus redoutables, ou que les habitants ont changé de caractère, car, au lieu de se défendre, ils sont venus au-devant de l'empereur, leurs magistrats à leur tête et le recevant avec une sorte d'enthousiasme qu'il est difficile de comprendre, à moins qu'on ne réfléchisse qu'ils ne sont pas Prussiens.

« Sa Majesté a fait une proclamation le 2 décembre, pour rappeler aux soldats que c'était l'anniversaire du couronnement et surtout celui d'Austerlitz. Jamais je n'ai vu un semblable mouvement dans les troupes. Si l'empereur voulait les conduire en Chine, je suis

[1] Je crois que c'est de Charles XII dont veut parler Duroc. Charles XII fit le siège de Posen en 1702 ou 1703, et il la prit après une vigoureuse défense.

garant qu'il le pourrait. C'est un délire, et lorsque la proclamation du même jour annonça l'arrivée des Russes sur les bords de la Vistule, un cri général s'éleva : *Nous les battrons encore!*

« Nous sommes ici en *quartier d'hiver*, et nous y sommes fort bien. Il y a longtemps que je savais que les Polonaises étaient les femmes les plus aimables de l'Europe. Mais il me fallait venir en Pologne pour connaître tout le charme qu'on trouve auprès d'elles. Varsovie est fort agréable. Il y a beaucoup de sociétés, et une charmante. Les Polonais nous aiment encore plus, je crois, que les Polonaises. Cette nation veut tenir un chef de nous, un roi. Murat leur plaît fort avec ses panaches et ses uniformes brillants, mais surtout par sa bravoure, car tu sais qu'elle est de bon aloi. Nous recevons toute la journée des députations. Jamais je n'ai vu l'empereur de si bonne humeur. Il a eu cependant de l'humeur de l'affaire du maréchal Lannes avec Beningsen. L'empereur a grondé fortement. Lannes a répondu que tout était gagné quand l'ennemi quittait le champ de bataille, mais il est de fait que nous avons perdu beaucoup de monde. Lannes se plaint aussi d'une division de Davout, qui devait l'aider, et qui ne l'a pas assez bien secondé. Je ne sais pas, au fait, ce qui en est. Lannes est notre ami, et il ne ment pas. Voilà tout ce que je puis dire. Tu as, sans doute, appris la blessure de ce pauvre Rapp? Il est chanceux en mal. Il ne peut mettre la tête au feu qu'il ne soit atteint.

« Vandamme s'est très bien conduit dans cette campagne. Cela ne m'étonne pas, car il est brave; mais il a montré du talent dans cette *tournée militaire de la Silésie*. L'empereur en est fort content.

« Je t'avais promis, mon cher Junot, de te donner des nouvelles, et tu vois que je te tiens parole. A la vérité je ne puis t'écrire aussi souvent que je le voudrais. Mes occupations sont, comme tu le sais, très actives et très multipliées, mais elles ne m'empêcheront jamais de te conserver une tendre et constante amitié.

« Adieu, mon cher Junot. Donne-moi également des nouvelles de votre carnaval et de tous vos plaisirs. On dit que vous vous amusez beaucoup. Dis-moi tout cela.

« Mes hommages à M^me^ Junot.

« Duroc. »

La lettre de Berthier était plus courte, mais elle avait un cachet singulier, parce qu'elle respirait cette tristesse qui le dominait toujours loin de Paris, mais surtout loin de M^me^ Visconti.

« J'ai appris avec bien de la peine, mon cher Junot, la perte que vous avez faite de votre mère. Je conçois le chagrin que cela a dû vous causer. Mais vous êtes mari et père, et vous trouverez dans ces deux titres de puissantes consolations. L'empereur se porte bien et il est de bonne humeur. Tout va bien. Mais la Pologne est un bien triste pays. Que ne donnerais-je pas pour me retrouver à Paris au milieu de cette bonne ville, qui est le seul lieu habitable ! Mais je ne pense pas que nous y retournions de sitôt. Vous savez que Breslau est pris. Il y avait huit mille hommes de garnison. L'empereur est très content de Vandamme. Quant à nous, nous sommes en cantonne-

ment, et nous attendons un peu de beau temps.

« Adieu, mon cher Junot, ne m'oubliez pas et croyez à toute mon amitié pour vous.

« Mes respects à M^me^ Junot.

« Le prince de NEUFCHATEL. »

CHAPITRE X

L'armée cantonnée. — *Le Franconi* de l'armée. — Les panaches. — L'impératrice et le prince Eugène. — *L'empereur est mort! vive l'empereur!* — La succession d'une couronne. — La princesse Caroline et le grand-duc de Berg. — Le gouvernement de Paris mystifié. — Cambacérès *devin*. — Bataille d'Eylau. — Les pieds dans le sang. — *On les égorgea tous!* — Guerre de Lannes et de Murat. — C'est un pantin! — Tous les Français sont braves. — Le coq empanaché. — *Le luron* et le maréchal de France. — Le frère d'armes *doré comme un calice*. — *Allons, trime!* — Murat et l'empire.

La rigueur de la saison avait en effet déterminé l'empereur Napoléon à donner quelque repos à ses troupes. Après le combat de Pulstuck et de *Golymin* ou *Golomyn*, il termina la campagne active, et mit, comme le disait Berthier, *son armée en cantonnement*. Cette grande armée était alors immense. Elle s'était augmentée des troupes de la Hollande, de celles du Rhin. Aussi notre confiance était-elle entière, et les femmes françaises le prouvaient en ayant une tranquillité qui certes ne venait pas de dureté ni d'indifférence, et qui prouvait seulement à quel point la France entière se reposait sur le chef qui conduisait à l'ennemi nos fils, nos frères, nos amis... Avec lui *il fallait* vaincre... Oh! quel temps!!...

Le repos ne fut pas long. Malgré la rigueur de la

saison, l'empereur quitta Varsovie le 1er février. J'ai une lettre sous les yeux dans laquelle on dit qu'il y avait plus de deux pieds de neige, et que le thermomètre était descendu de six et sept degrés au-dessous de zéro. Aussi le passage de la Vistule ne fut-il pas aussi heureux que le premier, la glace ayant rompu une grande partie des ponts. Murat, toujours admirable dans sa valeur brillante, était en avant, et avait posé son avant-garde près de celle de l'armée russe. A Hoff, il atteignit les Russes, et sa cavalerie fit la plus belle charge que, de mémoire d'homme, on eût vue dans aucune armée *combattante*. Cette belle bravoure, ce sang-froid uni à une valeur bouillante, un talent véritable, pouvaient bien lui faire pardonner le ridicule de sa toilette. Mais, en bonne foi, lorsque l'empereur le nommait *le Franconi* de l'armée, avait-il si grand tort? Tout le monde connaît ses petites redingotes à la polonaise, ses *shapskis*, ses *shakos*, ses *colbaks*, et toutes les plus singulières coiffures militairement ridicules qu'il pouvait trouver. Mais ce qu'on sait moins, c'est la valeur des plumes qui ornaient tous ses beaux bonnets. La princesse Caroline m'a dit à moi-même que, vraiment étonnée de l'immensité de ces plumes demandées par le grand-duc, elle s'était informée de la quantité de *plumets* envoyés — de là au prix qu'ils coûtaient il n'y avait pas loin — et elle apprit qu'il y en avait pour vingt-sept mille francs de livrés en quatre mois... On peut avec cela, et même avec moins, comme le prouve le panache blanc de Henri IV, conduire les Français à la victoire.

C'est ici le lieu de parler d'une chose mystérieuse qui eut lieu à cette époque, et dont l'empereur n'a eu

connaissance — en admettant qu'il l'ait *bien connue*, ce que je ne crois pas — qu'à son retour de la campagne de Tilsitt.

Quelque rumeur sourde qui se soit dès cette époque répandue dans le public, relativement au chagrin manifesté par l'empereur de n'avoir pas d'enfants, chagrin qu'il laissait, du reste, voir à ses serviteurs intimes, cependant l'impératrice était bien solidement établie. Son empire était celui non seulement de l'habitude, mais d'une habitude essentiellement douce, ce qui, pour un homme comme l'empereur, toujours remué par d'immenses pensées, était un Éden dans lequel il entrait comme dans un lieu de repos. Ainsi donc, à cette époque de 1806 et 1807, rien ne devait troubler la tranquillité conjugale de l'impératrice Joséphine. Mais elle pouvait avoir d'autres inquiétudes aussitôt que l'empereur partait pour la guerre, et celle-là elle l'avait avec toutes ses angoisses. Le prince Eugène était le beau-fils de Napoléon. Il était aimé de tout ce qui entourait l'empereur, et l'était avec raison, parce qu'il était brave, affable, bon pour le soldat et possédant toutes les qualités qui pouvaient être demandées dans un fils de l'empereur. L'impératrice le savait bien. Souvent elle voulait parler à l'empereur de la grande question de l'adoption et sa timidité l'emportait sur l'intérêt maternel et personnel. Il y avait ensuite un autre inconvénient dans sa position pour pouvoir agir ouvertement, c'était sa fille et ses enfants. Ces enfants succédaient à Napoléon, dans le cas où celui ci viendrait à mourir, soit à Paris, soit à l'armée. Cependant il fallait prendre un parti. L'impératrice voyait à côté d'elle une personne qui travaillait avec une adresse peu commune, à

mettre son mari dans la position où l'impératrice voulait voir son fils et c'était Mme la grande-duchesse de Berg. Je commence par dire ici que je ne prête ni à Mme Murat, ni à l'impératrice Joséphine, aucune intention qui fût nuisible ni au repos ni à la gloire de l'empereur. Mais elles voulaient aller au-devant d'un malheur et, pour arriver au mot véritable, elles voulaient, chacune respectivement, que si l'empereur était tué d'une balle ou d'un boulet de canon, que l'on dît comme jadis *L'empereur est mort! vive l'empereur!* avec cette différence que l'une le voulait pour son mari, et l'autre pour son fils.

Mais pour atteindre même une espérance dans ce genre-là, il y avait un homme qui devait être séduit, et cet homme, c'était Junot. Le singulier de l'affaire, c'est que ces dames, sans s'être expliquées, s'étaient parfaitement comprises. L'impératrice résolut d'entrer en matière et aussitôt après la nouvelle de la rentrée en campagne, deux jours avant la bataille d'Eylau, Junot fut invité à déjeuner chez l'impératrice et la conversation la plus étrange eut lieu entre Joséphine et Junot. Ils n'étaient pas mal ensemble, mais toutefois, je ne sais ce qu'il y avait entre eux, il existait un froid et un éloignement très marqués. Junot était toujours respectueux, ainsi qu'il le devait envers l'impératrice, mais je crois être sûre qu'elle avait voulu le desservir auprès de l'empereur. Les *Mémoires* de M. de Bourrienne m'ont expliqué pourquoi elle aurait eu une rancune contre Junot, si M. de Bourrienne lui a débité le même mensonge qu'il a osé imprimer et se charger auprès d'elle du rôle odieux d'accusateur-menteur. Quoi qu'il en soit, Junot était peiné, je le sais, de la froideur de Joséphine envers

lui. Il fut donc heureux et surpris à la fois de recevoir d'elle des ouvertures de confiance ayant l'air de l'abandon, et cela était en effet, attendu que Junot commandait à une immense quantité de troupes et que, à l'instant même où une nouvelle malheureuse serait arrivée, terminant d'abord toute irrésolution de la part du peuple, il pouvait imposer celui qu'il désignerait, bien plus facilement encore que les gardes prétoriennes et les janissaires.

L'impératrice commença la conversation par assurer Junot qu'elle avait beaucoup contribué à sa nomination de gouverneur de Paris. A moi, l'on m'a affirmé qu'elle avait demandé cette immense faveur pour un homme qui n'avait aucune des qualités requises pour faire, non pas un *civet*, parce qu'on aurait pris un lièvre, mais un général, parce que, pour un général, il faut un soldat, comme un lièvre pour un civet. Junot savait aussi à quoi s'en tenir, mais il ne dit rien. Il était quelquefois prudent. La démonstration de l'impératrice le mettait à l'aise. Il en résultait un vernis répandu sur toutes leurs relations présentes et il parut comblé de reconnaissance. Ce fut alors que l'impératrice aborda le sujet si délicat qu'elle voulait traiter. Et pour dire la chose avec vérité, elle le fit habilement. Elle présenta l'empereur comme pouvant, comme le dernier soldat de son armée, recevoir une balle ou bien toute autre blessure mortelle. Que deviendrait alors la France? retomberait-elle dans l'anarchie du Directoire? Cela n'était plus admissible.

— Mais, madame, lui dit Junot, il me semble que le cas prévu par Votre Majesté l'a été également par l'empereur et par le Sénat. Le roi Joseph remplacerait l'empereur. A son défaut, le prince Louis et, au dé-

faut du prince Louis, ses deux fils et puis même encore le prince Jérôme.

— Ah ! dit Joséphine, ne faites pas l'injure aux Français de les croire si indifférents sur eux-mêmes, qu'ils acceptassent un prince comme Jérôme Bonaparte pour leur souverain.

— Mais, madame, sans défendre ici le prince Jérôme, qui n'est encore qu'un enfant, je parlerai à Votre Majesté de son petit-fils qui viendrait occuper le trône de France. Tel est le mode d'hérédité.

— Et vous croyez que la France, encore toute saignante de ses plaies intestines, ira courir le hasard d'en recevoir de nouvelles par le fait d'une régence ? *Je crois être certaine, au contraire, que mes petits-fils trouveraient* une grande opposition, mais que, par exemple, mon fils Eugène n'éprouverait aucune opposition.

En me parlant plus tard de toute cette aventure demi-politique, demi-intrigue, Junot me dit qu'en effet à ce nom du prince Eugène, qui était fort aimé dans l'armée et devait s'appeler aussi Eugène-Napoléon, Junot éprouva un moment d'hésitation pour répondre. Enfin, songeant que ce n'était qu'une conversation tout ordinaire, il répondit avec la réserve qui convenait et de manière à ne pas se compromettre même par une parole indiscrètement hasardée. La conversation fut longue. Il était trois heures quand elle finit et elle avait commencé à une heure. Elle donna fort à penser à Junot.

Mais il existait dans Paris une autre ambition bien plus active encore, parce que la couronne impériale de son mari ceignait aussi son front, si la France l'accordait en cas de mort naturelle de l'empereur,

C'était Mme la grande-duchesse de Berg. Murat avait un nom immense dans l'armée. Sans doute Lannes, Macdonald, Oudinot, une foule d'autres généraux avaient également mérité de la patrie, mais Murat, comme beau-frère de Napoléon, arrivait devant le peuple et l'armée avec *des titres*. Sa femme, la plus adroite personne que Dieu ait jamais formée, sentait si bien la force de leur position, qu'elle n'hésita pas un instant à prendre les inconvénients de cette position à la charge d'en recevoir les bénéfices. Mais comme elle ne pouvait pas aller directement au gouverneur de Paris pour lui demander de faire proclamer son mari, elle ne le voulait pas ensuite, parce que le résultat pour elle ne pouvait être indifférent. Il devait être immense, colossal, ou bien terrible et même dangereux. Aussi, je le répète, elle ne demanda jamais d'abord à Junot : « Si l'empereur tombait dans la bataille, feriez-vous mon mari roi ? »

Mais elle lui dit de ces choses qui faisaient que le jour, le moment arrivés, *il ne pouvait lui rien refuser*. C'est une des combinaisons les plus détestables que j'aie jamais connues.

C'était donc au milieu de cette sorte de lutte que Junot passait sa vie ; d'abord il y vit un malheur dans ce contact continuel avec l'impératrice. Sans doute elle ne pouvait lui en vouloir de ne pas enfreindre ses ordres et les lois de l'empire. Mais au jour du danger, elle voulait qu'il la désignât pour être la mère de l'empereur régnant. Junot fut embarrassé. Il fut chez l'archichancelier et lui raconta ce qui lui était arrivé. Cambacérès avait un esprit remarquable. Mais il connaissait les hommes et il s'en méfiait ; en écoutant Junot, il eut mille pensées

étranges qui lui traversèrent l'esprit. Il se crut joué et regarda Junot pour fouiller, pour ainsi dire, dans son âme, afin d'y reconnaître la vérité. Il lui demanda son avis relativement à M^me^ la grande-duchesse de Berg et à son mari. Mais alors Junot ne croyait pas qu'on voulût le mystifier. Il ne croyait pas être à l'époque où l'on s'assurait du dévouement d'un homme par le charme attirant ou terrifiant d'une initiation. Et lorsqu'il l'apprit, l'amour-propre, cette maladie de toutes les âmes, lui dit qu'il était le seul objet que la grande-duchesse avait eu en vue dans toute cette affaire. Il crut naïvement, et... il fut en Portugal. Il fit une convention admirable, monumentale : mais ce n'était pas une victoire, et l'empereur ne voulait que des victoires. Ensuite... Mais silence, il ne faut pas empiéter sur les temps. Nous y arriverons assez tôt.

— Mais, lui dit Cambacérès, qu'avez-vous compris enfin?

— J'ai parfaitement compris, répondit Junot, que l'impératrice m'a proposé de faire proclamer Eugène empereur et roi d'Italie si notre maître était frappé. Voilà ce que j'ai entendu des deux oreilles que voilà...

— Et qu'avez-vous résolu?

— Comment! dit Junot, est-ce donc qu'il peut y avoir deux façons d'agir? Si l'empereur venait à périr, ce qu'à Dieu ne plaise, n'y a-t-il pas le roi de Naples qui viendrait régner ici et en vérité nous ne pourrions pas avoir un meilleur empereur. La plus sûre manière de témoigner son attachement à l'empereur, c'est d'exécuter ses volontés. Louis XIV était un tyran despotique, et son corps n'était pas à Saint-

Denis que ses dernières volontés étaient déjà violées. Le roi Joseph sera mon empereur si le malheur frappait notre France en frappant Napoléon.

Cambacérès regarda Junot attentivement encore, puis il lui parla de Mme Murat ; mais il vit que de ce côté-là elle était seule dans sa confidence à elle-même. Il résolut d'examiner Junot et de l'avertir aussitôt qu'il le verrait engager dans de mauvaises voies.

Vers le milieu de janvier, le ministre de la marine donna un bal. Il y avait une foule immense, je crois qu'il me dit que le nombre des personnes invitées était de quatorze cents ; et les derniers cent ne pouvaient être placés. Ce bal eut cela de particulier, qu'il se donnait le jour même de la bataille d'Eylau. Hélas ! bien des jeunes femmes quittèrent le bal rassasiées de plaisirs et contentes de leur journée. Et puis, huit jours après, elles reçurent des nouvelles de mort et le deuil devait prendre la place des guirlandes de roses. On sait comme elle fut terrible, cette bataille. Les Russes étaient en force dans le bassin d'Eylau et le combat fut meurtrier, plus qu'aucun combat ne le fut jamais. J'ai entendu des relations qui font frissonner sur cette horrible journée. La victoire fut longtemps disputée. Ce fut la merveilleuse charge de la cavalerie de la garde qui emporta le succès de notre côté. Et cependant, chose assez étrange, l'empereur, que l'on accuse de sacrifier des masses d'hommes à sa simple vanité de gagner une bataille, l'empereur n'avait pas fait donner l'infanterie de la garde. Elle demeura au repos et n'eut d'autres blessures que les pieds gelés, parce que les troupes demeurèrent pendant cette journée longtemps au

repos, les pieds dans la neige. M. le baron Larrey, dont l'œil exercé a suivi tout ce qui s'est passé dans ces jours de désastres, assure que la quantité de malheureux qui ont éprouvé *une gangrène de congélation* ne l'ont eue que pour s'être chauffé les pieds au feu du bivouac. Il est dans l'opinion que nos blessés ne l'ont eue que parce qu'ils n'ont pas pu se chauffer.

A son retour d'Eylau — car cette fois l'empereur marchait avec prudence — l'armée présenta un coup d'œil singulier. L'empereur lui fit prendre des cantonnements au commencement du printemps, après l'avoir fait battre pendant un froid de cinq à six degrés au-dessous de zéro, et lorsque le soleil, venant tout à coup percer les nuages et faire fondre les couvertures de glace qui emprisonnaient les rivières, le climat parut offrir quelque danger, le baron Larrey conseilla à l'empereur de changer les lieux de cantonnement de l'armée. L'empereur n'aimait pas les avis, ordinairement; mais lorsque l'on parlait au nom de ses soldats, au nom d'un soldat français! alors et j'en ai été témoin bien souvent, alors il aurait donné l'habit qui le couvrait pour lui épargner une souffrance. Aussi, dès que le baron Larrey eut prononcé, ainsi que M. Percy, l'empereur fit cantonner sa garde sur un plateau sain et aéré, près de Finkenstein et son quartier général à lui-même fut transféré à Finkenstein. Et les soldats recommencèrent un camp comme celui de Boulogne; les baraques étaient tellement soignées, nous dit l'empereur lui-même un jour après son retour, que l'on voudrait bien trouver, dans une province éloignée, une auberge aussi commode que quelques baraques d'officiers,

arrangées avec soin par leurs soldats, lospu'ils en étaient aimés.

Il est bien difficile de juger les faits de cette bataille mémorable dans leur vérité absolue. Cependant il est toujours une lueur que le flambeau de cette vérité produit et qui éclaire les événements. Il faut ici marcher avec beaucoup d'écueils et, pour moi, j'avoue que le plus pénible est d'être contrainte de donner un démenti à l'empereur. Le bulletin qui parle de la bataille d'Eylau (Preussich-Eylau) raconte l'affaire tellement à notre avantage, que nous n'avons perdu, selon lui, que dix-neuf cents morts et cinq mille blessés. Les Prussiens, d'après le rapport de Ruschel, nous donnent *trente mille morts* et *douze mille blessés*, tandis que la même relation porte leurs morts, dans cette même journée, à *sept mille neuf cents* et leurs blessés à *douze mille*. Voilà donc, de leur aveu à eux-mêmes, une journée qui aurait retenti du cri d'agonie de trente-huit mille créatures, paraissant violemment devant le tribunal de Dieu ! Et vingt-quatre mille autres dont les gémissements et les douleurs retentissaient dans ce même vallon où les hommes marchaient dans le sang, où les chevaux reculaient devant des montagnes de cadavres amoncelés sur des cadavres. Ce tableau est hideux à se figurer, hideux à supposer ! La vérité a été altérée par les deux partis ; mais il est de fait que nous avons perdu énormément de monde. Pourquoi mentir ? Il est toujours habile de dire la vérité. Que ce soit par calcul, si ce n'est par grandeur d'âme L'empereur avouant ses pertes à cette affaire d'Eylau, me paraît plus grand que disant cette absurdité qu'un enfant ne peut pas croire, surtout s'il est neveu, ou fils, ou

cousin du colonel Sémélé, colonel du 24e de ligne. Ce régiment était un des plus beaux de l'armée et formait à lui seul presque une brigade.

— *On les égorgea tous. Sire, ils étaient trois mille!*

Le régiment du colonel Sémélé avait même six cents hommes de plus. Et comme les Templiers, ils pouvaient dire : « *On nous égorgea tous!* »

Mais une guerre terrible aussi en raison de ses suites, relativement à nous, ce fut la querelle qui s'éleva entre Murat, Lannes et Augereau, pour savoir auquel des deux la victoire était due. L'empereur, dans son bulletin, y présente le maréchal Murat comme ayant décidé le sort, par son courage, à se tourner du côté des Français. Cependant il est prouvé par des milliers de rapports faits par des officiers, n'ayant aucun ami à flatter, aucune vengeance à caresser, que le duc de Berg n'a donné avec sa cavalerie qu'au dernier acte de cette sanglante tragédie. Le maréchal Augereau était *grossier*. Je suis désolée d'avoir à écrire ce mot-là à côté de celui d'un maréchal d'empire, mais c'est une triste vérité. Quant au maréchal Lannes, c'est une chose si différente, que le regret est encore plus vif de mettre ces deux noms à côté de l'un de l'autre. Il n'en est pas moins vrai que le maréchal Lannes prétendait et soutenait que Murat n'avait donné qu'à la fin du jour. J'ai des lettres, dans mes papiers, où la bataille entière est racontée dans ce sens-là. Lannes avait sur la tête une assez belle couronne de lauriers, assez touffue pour ne pas craindre d'en perdre quelques feuilles, mais il disait qu'il ne voulait pas qu'on lui en arrachât *une*

seule. A quelque temps de là, pendant le repos que prirent les troupes, Lannes eut une scène avec l'empereur, mais une scène tellement désagréable pour Napoléon, bien plus que pour Lannes, que le brave et loyal soldat s'aperçut enfin qu'il avait été trop loin. Mais les paroles étaient sanglantes comme les faits qu'elles rappelaient.

— *C'est un pantin, un sauteur en liberté que votre... beau-frère... avec sa figure de carlin et son panache de chien qui danse! Allons donc, vous vous moquez de moi, je crois?* Il est brave, dites-vous, *eh! qui ne l'est donc pas en France? On montre au doigt ceux qui ne le sont pas.* Augereau et moi, nous avons fait ce que nous devions faire. Nous refusons l'honneur de cette journée *à votre beau-frère*, à Son Altesse IMPÉRIALE ET ROYALE LE PRINCE MURAT. Oh! que cela fait hausser les épaules! Et puis, voilà la manie de la royauté qui le gagne aussi, lui. C'est-il pour lui coudre son manteau au vôtre que vous voulez nous voler notre gloire, à Augereau et à moi? Vous n'avez qu'à parler, nous sommes prêts. Oh! mon Dieu, j'en ai assez, je serai généreux.

Je tiens cette conversation fidèlement rapportée d'un *témoin auriculaire*, qui se trouvait à cette époque, comme toujours, auprès de l'empereur. Cette scène fut des plus vives, et d'autant plus violente, que l'empereur répondait à Lannes avec la sécheresse du commandement et toute l'humeur d'un souverain offensé, tandis que Lannes, tout entier à sa colère, à son injure, répétait à tout instant en souriant avec une expression dédaigneuse au point d'exaspérer tout à fait l'empereur :

— *Voulez-vous donc lui donner de notre gloire?*

Ah! mon Dieu, prenez-en, il nous en restera encore bien assez!

— Oui, s'écria Napoléon ne pouvant plus se contenir, je prendrai et je donnerai la gloire comme il me convient de le faire, car, entendez-vous bien c'est MOI, MOI SEUL qui vous donne votre gloire et vos succès.

Lannes devint pâle au point de se trouver presque mal. Il regarda l'empereur fixement et lui dit enfin d'une voix tremblante d'émotion, en s'appuyant sur Duroc qui venait d'entrer, car, en entendant le bruit que Lannes et l'empereur faisaient tous deux, il avait été alarmé :

— Oui, oui, parce que vous avez marché dans le sang sur ce champ de bataille, qui ressemblait à un lieu de supplice, vous vous croyez un grand homme pour cette bataille d'Eylau ! Et votre coq empanaché de beau-frère vient chanter *coquerico*. Cela ne peut pas aller ainsi. J'en veux ma part. D'ailleurs, cette victoire, hum ! où donc est-elle? Est-ce donc douze mille cadavres gisant encore dans la neige et tombés *là pour vous*, afin de vous conserver ce champ de bataille l'objet de vos vœux devenu un champ d'horreur infernal dès que l'on reconnaît sur les cadavres mutilés l'uniforme français... et me dénier *à moi*, à moi Lannes, la justice qui m'est due ! !

Cette scène fut entendue de plusieurs personnes, mais pas aussi distinctement que je viens de la transcrire. Ce fut plus tard, au retour de l'armée, l'un de nos amis communs, à Lannes et à nous, qui me redit toute cette scène, pendant laquelle l'empereur fut calme en apparence, mais qui produisit un effet terrible sur lui, malgré l'attachement qu'il portait à

Lannes. Celui-ci eut l'imprudence de nommer Augereau dans l'explosion de sa colère. Il n'était pas aussi préservé que l'était le maréchal Lannes par sa gloire et les services qu'il pouvait rendre à la patrie. Augereau est une de ces réputations militaires problématiques qui se sont établies sur de la bravoure, cela ne suffit pas. On peut vaillamment donner un coup de sabre et ne rien entendre à les empêcher d'arriver à votre tête. Augereau, avec ses manières vulgaires, son ignorance profonde, n'avait pour lui que le 18 fructidor et le pont d'Arcole, encore exécutés d'après les ordres et les avis du général en chef de l'armée d'Italie, qui, à cette époque, comprenait que la *réémigration* des émigrés était le seul moyen d'empêcher une contre-révolution qui eût inondé la France de sang, comme le disait un émigré à M. l'abbé de Pradt dans une lettre citée par M. Thibaudeau dans ses beaux *Mémoires*... Augereau avait de l'audace ; il avait une grossièreté dans la parole qui éloignait de lui jusqu'aux soldats, qui aiment à retrouver dans le chef qui les conduit une autre apparence que la leur, et Napoléon avait cette opinion à un tel degré de force, qu'il regardait cela comme une obligation dans un chef.

— Le soldat ne considère, disait l'empereur, ni la force physique, ni même beaucoup la bravoure extraordinaire, pourvu que son chef ne soit pas poltron ; mais ce qu'il veut en lui, ce qui lui donne confiance, c'est la certitude que son général, son colonel, son capitaine, enfin celui sous lequel il marche, est savant et assez savant pour connaître tout ce qui peut lui arriver et le prévoir en combattant.

J'ai entendu l'empereur émettre cette opinion bien

des fois, entre autres pour Augereau à propos d'une histoire qui était arrivée à Junot avec le général aux rudes façons, chez le prince Kourakin, à un bal que donnait celui-ci. Quoiqu'on n'aime pas à anticiper sur les temps, comme nous parlons d'Augereau, je placerai son mot ici, et il y trouvera sa *case*.

Nous étions au bal chez l'ambassadeur de Russie. Je dansais et Junot attendait que j'eusse fini ma contredanse pour partir. Il était habituellement fort dormeur ; mais jamais il ne m'a dit *une seule fois : «Je veux m'en aller, et tu vas me suivre.* » Il était d'une bonté parfaite, et jamais je n'ai eu même dans ma mère une complaisance plus entière pour attendre mon bon plaisir pour sortir d'un bal, eût-il été cinq heures du matin ; seulement il bâillait et, en vérité, pour cela il aurait fallu que je fusse de bien méchante humeur pour m'en fâcher.

Le jour du bal du prince Kourakin, *il bâillait* donc tout en regardant voltiger nos jeunes têtes couronnées de fleurs et il lui semblait plus convenable au sommeil qui le pressait qu'elles fussent en bonnet de nuit. Mais, comme je l'ai dit, il supportait son rôle de mari à merveille. Augereau n'était pas aussi patient. Il s'approche de Junot et lui dit, en ouvrant une énorme bouche, de l'une à l'autre oreille, dans laquelle descendait son nez de faucon :

— Eh bien ! *luron*, qu'est-ce que tu fais donc là ? Est-ce que tu attendras longtemps la bourgeoise ?

Junot, qui connaissait son jargon, ne fut pas étonné de l'éloquence du frère d'armes[1], et il lui

[1] Augereau avait fort l'habitude d'appeler ainsi les généraux qu'il avait connus à l'armée d'Italie.

répondit tranquillement en bâillant, mais en étouffant le bâillement — cela peut se faire très poliment :

— Ma femme danse. J'espère qu'elle n'acceptera pas d'autre engagement. Au reste, il n'est pas bien tard.

Il tira sa montre. Il n'était pas encore une heure.

— Diable ! lui dit Augereau, tu as là une fameuse *toquante*. Mais tu as toujours été un *muscadin*, toi. A l'armée d'Italie tu étais doré comme un calice et puis tu ne voulais pas fumer. Ce n'est pas que je ne sois aussi bien élégant moi. Tiens, regarde-moi donc.

Junot le regarda alors pour la première fois, car c'était bien assez de l'entendre et vit, en effet, que le *frère d'armes* avait fait faire un habit et tout le costume en suivant l'ordonnance. Mais, comme de raison, sans consulter d'autre goût que celui de son tailleur, et comme l'artiste aux jambes croisées ne demandait pas mieux que de mettre de la dorure partout, il n'y avait pas manqué. En conséquence, il avait fait à Augereau un habit de velours bleu, brodé sur toutes les tailles, joignant à cela une culotte de satin blanc dont les jarretières était également brodées en or. Cette richesse de mauvais goût avec cette figure si commune, et cette coiffure de sergent avec cette énorme queue pommadée et poudrée, tout cet ensemble d'un homme si vulgaire avec les insignes de la noblesse et une volonté manifestée d'être élégant, tout ce luxe faisait mal au cœur. Quant à Junot, il n'en fit que rire.

— Pourquoi ris-tu? lui demanda Augereau d'un air étonné.

Il était convenu qu'il était à merveille, mais le fait est qu'il était fort embarrassé de la surabondance de

ses broderies et qu'il portait son habit comme un paysan endimanché. Junot lui répondit qu'il riait de le voir si *dore*, lui qui affectait tant de rigorisme républicain :

— Eh ! que veux-tu, mon fils ! autre temps autres mœurs, comme dit le proverbe : à la cour il faut être comme à la cour ! D'ailleurs, je m'en tire comme un autre, et puis la fréquenter n'est pas si mauvais jeu, après tout.

Et il tirait ses manches, s'appuyait sur la hanche et se carrait en allongeant le pied d'un air fier et content, comme s'il eût été à la tête d'une brigade d'infanterie. Il abaissait avec complaisance son regard sur sa jambe assez mal faite, recouverte d'un bas de soie *à coins brodés*, et sur sa culotte de satin blanc à jarretières brodées d'or, considérant l'habit bleu clair à revers *ecarlates brodés* d'argent que portait Junot comme *frac* de colonel général, comme étant d'une simplicité dont son mauvais goût ne pouvait comprendre l'élégance. Mais le sommmeil fut enfin plus fort que les raisonnements de Junot et le plaisir de montrer sa belle toilette. Sa femme valsait. Je ne me rappelle pas si c'était avec M. de Sainte-Aldegonde, mais je crois bien que oui.

— *Avance ici*, dit-il à la maréchale.

Et lui jetant plutôt qu'il ne lui mit son châle sur ses épaules, il la poussa devant lui en ajoutant élégamment, *et très haut :*

— *Allons trime* !

Je ne suis pas la seule qui l'aie entendu et il existe encore aujourd'hui bien des personnes qui en ont gardé le souvenir.

Ceci s'est passé en 1810. Mais je n'ai pas pu résis-

ter au désir de raconter cette histoire, puisque je parlais d'Augereau.

Nous allions beaucoup chez l'impératrice pendant cet hiver dont l'empereur bravait les frimas à Eylau. Elle avait de profondes inquiétudes, ainsi que je l'ai dit précédemment, et elle aurait voulu que Junot se fût plus ouvertement prononcé pour le prince Eugène. Elle le lui dit un jour d'une manière si claire qu'il ne put s'empêcher de m'en parler à son retour des Tuileries.

— En vérité, on me donnerait, sans que je le voulusse, l'attitude d'un conspirateur, me dit-il. Que puis-je faire dans cette circonstance? Je ne vois de possibilité de prendre une résolution que dans le cas d'un malheur, d'une catastrophe à laquelle je ne veux pas songer seulement. Et en admettant qu'une telle infortune frappe la France, le roi de Naples est là, puis le prince Louis et ses enfants. Je ne sortirai jamais de cette ligne tracée par l'empereur lui-même.

— Et Murat? lui dis-je en le regardant fixement, car déjà j'étais avertie par mes propres yeux des projets de la grande-duchesse de Berg.

Mais Junot n'était pas alors ce qu'il fut depuis.

— Murat... me dit-il, Murat, empereur des Français! Allons donc! Et pourquoi ne pas donner la couronne, alors, à Masséna, à Lannes, à Oudinot? Pardieu! si l'on veut de la bravoure, tous les généraux de l'armée sont braves comme la lame de leur sabre et Murat, quoiqu'il soit aussi vaillant que tous ceux que je viens de nommer et beaucoup d'autres, ne l'emporte en rien sur eux. Il a au contraire un orgueil et une jactance qui ne le font pas aimer dans

l'armée. Sa dernière sottise de l'uniforme l'a dépopularisé entièrement.

Junot avait raison. Murat était bien moins aimé dans les rangs français que le prince Eugène, dont la simplicité et la bonté étaient appréciées du soldat comme du maréchal de France. Quant à l'affaire de *la livrée uniforme*, Murat avait en cela montré son peu d'esprit. Il avait voulu contraindre ses aides de de camp à porter un uniforme qui n'était, au fait, que sa livrée *amarante*, et blanc et or... Plus tard, à Naples, il eut gain de cause parce qu'il était dans son royaume. Mais en Pologne, plusieurs officiers de son état-major, à la tête desquels était M. de Flahaut, se révoltèrent contre une mesure qui leur présentait une idée désagréable et presque repoussante. M. de Flahaut, qui alors était un fort joli jeune garçon, quoi qu'en dit l'empereur qui ne pouvait pas le souffrir, M. de Flahaut, qui chantait comme un troubadour du temps du bon roi René, voulait bien même faire le troubadour tout à fait, et porter les couleurs de la grande-duchesse de Berg, ce qu'on dit qu'il aurait fait volontiers. Mais il ne voulait pas porter ces mêmes couleurs de la façon que le prétendait son général. Il y eut à cette occasion une sorte de mouvement insurrectionnel dans l'état-major du grand-duc de Berg. Le résultat fut que M. de Flahaut ne porta pas les couleurs du grand-duc, ne porta plus celles de la grande-duchesse et passa dans le bel état-major du prince de Neufchâtel.

CHAPITRE XI

Succès en Russie. — Les juifs et le grand sanhédrin. — Plus de polygamie. — L'impératrice et les patiences. — La prédiction. — La grande-duchesse de Berg. — Visite extraordinaire. — Le chambellan de la princesse Pauline. — La Saint-Joseph et le 19 mars. — La comédie. — Mme de Champagny. — Mme de Barral. — Mme de Bréhan. — Mme de Chambaudoin. — Maison de la princesse. — Le *Barbier de Séville* et le couplet de fête. — Lolo Dubourg.

Pendant qu'on discutait de si graves matières, on faisait bien autre chose, on se battait à Ostrolenka. Suchet et Oudinot livraient bataille au général Essen. « Cette journée, écrivait un officier qui venait d'y être blessé, est une des plus meurtrières de la campagne. » Son succès fut, dit-on, l'ouvrage des habiles manœuvres du général Suchet et de l'intrépidité d'Oudinot. Du reste, les deux armées étaient en présence. Je voyais cela sur la table du cabinet de Junot, par la position des petits fichets noirs et rouges qui figuraient les Russes et les Français, car, pour les Prussiens, on avait soufflé dessus, il n'en était plus question.

J'eus alors à dîner chez moi des hommes curieux à voir et à entendre à cette époque bien remarquable de leur vie politique. C'étaient des juifs. Le grand sanhédrin s'était réuni en grande assemblée au commencement de février et il termina ses séances le 8

ou le 9 mars. Le résultat de ses conférences fut assez remarquable pour en dire deux mots... Cette antique nation, dont la destinée étrange était d'errer sous le poids d'un anathème, depuis quinze siècles, retrouvait une patrie, et, en reconnaissance de l'asile et de la protection accordés à ce peuple, il se soumettait volontairement aux lois du pays qui le recevait. La polygamie était abolie. Une clause me frappa vivement et me fit voir la sagesse de ce peuple proscrit, mais pourtant digne d'estime, quoi qu'on ait fait pour l'avilir et ne lui donner de valeur que celle qu'il présente presque comme valeur numérique. Ils déclarèrent, dans le grand sanhédrin, que leur loi avait des dispositions religieuses et des dispositions politiques; que les premières étaient absolues, mais que les autres, destinées à régir le peuple hébreu en Palestine, ne sauraient plus lui être applicables depuis qu'il n'était plus corps de nation. J'ai trouvé cette concession remplie de sagesse.

L'impératrice avait, comme on le sait, un goût très vif pour faire des patiences, tirer les cartes et même se les faire tirer. Tous les soirs elle avait sur une table deux jeux de cartes complets et les patiences allaient leur train de manière à exercer celle des auditeurs. Comme l'impératrice aimait vraiment l'empereur et que son inquiétude, j'en suis sûre, était aussi vive pour l'homme que pour le souverain dont elle partageait la couronne, elle était très vivement inquiète et cherchait tous les moyens de se rassurer. Celui des cartes et des patiences était, comme on peut le penser, un des plus faciles à mettre en œuvre. Aussi l'employait-elle souvent. Un soir, nous étions chez elle. Après avoir épuisé *la grande*, *la petite pa-*

tience, *le moulin à vent*, *la patience de quinze* et mille autres que je ne me rappelle plus maintenant, l'impératrice voulut savoir s'il arriverait un courrier ce même soir. Il était neuf heures.

— Cependant, dit l'impératrice, je ne puis me décider à m'aller coucher sans savoir si j'aurai des nouvelles ce soir.

Elle recommença une grande patience. Elle n'était pas à la moitié, qu'elle était certaine qu'elle réussirait. Elle réussit. A peine la dernière carte fut-elle posée sur le dernier paquet, que l'archichancelier entra d'un pas grave, comme à son ordinaire, et apporta à l'impératrice une lettre de l'empereur. Cette lettre était d'autant plus agréable pour elle qu'elle annonçait que l'armée prendrait du repos pendant le mois de mars et qu'elle prenait ses cantonnements entre la Vistule et la Passarge. Je me rappelle cette particularité parce que l'impératrice ne put jamais lire une ligne entière de la lettre de l'empereur, qui était celle où se trouvaient les deux noms de rivière. Elle nous la fit voir pour déchiffrer si nous pouvions. Mais, quant à moi, j'aurais plutôt lu ce qui est sur l'aiguille de Cléopâtre. Enfin Junot arriva. Comme il était habitué à l'écriture de Napoléon, plus encore que l'impératrice, on lui donna la ligne indéchiffrable, et il la lut.

— En vérité, lui dit l'impératrice, je suis bien heureuse que vous ayez eu l'idée de venir chercher M^me^ Junot, car nous ne vous aurions pas vu sans elle, et je n'aurais pas lu que l'armée était entre la Vistule et la Passarge.

L'impératrice parlait avec douceur, mais on voyait qu'elle était blessée de ce que Junot n'était pour elle

que comme il devait être avec l'impératrice. Elle lui dit en riant quelques mots à l'oreille. Junot devint très rouge, regarda de mon côté pour voir si j'écoutais ou si j'observais et répondit avec un accent de voix qui me fit juger qu'à son tour il était blessé. Comment cela n'eût-il pas été? Il avait tort.

Le lendemain de cette soirée, la grande-duchesse de Berg m'envoya chercher. Au moment où son message me parvenait, il y avait dans ma chambre, et même sur mon lit, une personne qui l'habilla de toutes les formes de vêtements et de toutes les couleurs.

J'étais alors fort souffrante sans savoir positivement la cause de mon mal. Je croyais cependant la deviner et cela me remplissait le cœur de joie, parce que j'espérais enfin un garçon après cinq filles. Je demeurais donc couchée le matin assez tard. Le jour dont je parle j'entends une grande rumeur dans mon salon, la porte s'ouvre tout entière et l'on m'annonce la princesse Borghèse.

— Eh bien! ma petite Laurette, te voilà donc malade? Je le crois bien. Tu as du chagrin, hein? Conte-moi cela. Attends.

Et la voilà qui saute sur mon lit et s'établit sur mes pieds qu'elle mettait en miettes à force de se démener pour trouver une bonne place. Je sonnai pour avoir des oreillers. Je voulais me lever pour faire mon devoir *de dame de cour* et ne pas demeurer ainsi en cornette devant une personne aussi auguste, mais elle ne le voulut pas et nous eûmes la plus étrange conversation que deux femmes puissent avoir.

— Ah çà, Laurette, dites-moi pourquoi vous ne

m'avez pas aussi donné une fête à votre campagne du Raincy?

— Parce que je n'ai pas pensé que Votre Altesse impériale, qui ne peut aller en voiture, voulût chasser un cerf; car voilà la seule fête que nous pouvons vous offrir au Raincy.

— Et pourquoi donc ne chasserais-je pas comme Caroline? Il n'y en a que pour elle.

— Mais, madame, vous ne montez pas à cheval.

— Qu'est-ce que cela fait? J'aurais suivi dans mon palanquin. As-tu vu mon palanquin?

— Non, madame. Mais il n'importe, on ne chasse pas le cerf en palanquin.

Et de fait cette idée me parut si bouffonne, que je ne pus m'empêcher de rire.

— Eh bien, oui, ils se sont aussi mis à rire quand je leur ai dit que je suivrais la chasse avec mes porteurs. M. de Mont-Breton m'a dit que je n'avais pas le sens commun. Enfin nous verrons. Je veux en parler à Junot. Où est-il donc?

Je sonnai et fis demander Junot. Il était sorti.

— Oh, oh! déjà sorti! mais il est bien matinal dans ses visites. C'est peut-être pour la fête de l'impératrice. Il est le directeur en chef de tout ce qui se fait à l'Élysée. Tu ne devrais pas souffrir cela, me dit-elle en prenant un air sérieux fort plaisant.

— Je n'y puis rien, répondis-je le cœur un peu gros, car je savais à quoi elle faisait allusion. Mais de quelle fête voulez-vous parler, madame?

— Eh! vraiment, du 19 mars, la Saint-Joseph... Nous fêterons l'impératrice, notre sœur. Nous jouerons la comédie à la Malmaison. Vous êtes une des princi-

pales actrices. Comment, ne le sais-tu pas, ma petite Laurette ?

Dans le moment me parvint le message de la grande-duchesse. Je répondis que j'allais me rendre à ses ordres. Mais il n'était pas facile de se défaire d'une personne comme la princesse Borghèse. Il me fallut entendre tout le détail de sa toilette, et puis comment elle chanterait. Et puis je fus obligée d'entendre ses plaintes sur celles de ses dames qui lui manquaient de respect. C'était la plus décousue des conversations. Elle me parlait des victoires de l'empereur, puis de ma camisole de nuit, de son costume pour jouer Rosine — elle voulait alors jouer Rosine comme pièce de *circonstance*. On aurait placé une chanson pour le compliment à la leçon de musique et tout aurait été dit. C'étaient ensuite des doléances tout à fait comiques qui m'étaient adressées, sur ce que Junot *avait oublié combien elle était belle*. Oh, la drôle de tête !

Tout à coup se ravisant, elle me dit :

— Ma petite Laurette, connais-tu mon nouveau chambellan ?

— Non, madame ; lequel ?

— M. de Forbin.

Mon frère le connaissait beaucoup. Moi, je ne l'avais aperçu que rarement, mais je savais qu'il était parfaitement spirituel, aimable et dans une position où le plaçaient tout naturellement son élégance et son mérite fort distingué.

— Comment, ma petite Laurette, tu ne connais pas mon nouveau chambellan ?

Elle se pencha et tira à la fois les trois cordons de sonnettes qui étaient dans mon lit. Mon valet de chambre, mes femmes accoururent à la fois.

— Faites entrer *le monsieur* qui est dans le salon, dit-elle au valet de chambre.

C'était M. de Forbin.

Je ne sais pas si je suis attaquée de la manie des gens qui vieillissent, mais je dirai avec un sentiment de conviction profonde, qu'il n'y a pas aujourd'hui d'hommes aussi aimables, aussi remarquables de tournure, de manières qu'alors; il y en avait une foule. Mais parmi eux M. de Forbin se distinguait d'une manière même tranchée. D'une figure charmante, d'une tournure éminemment distinguée, il était remarquable jusque dans sa parole, qui était élégante et gracieuse. Combien l'envie et la jalousie ont voulu lui enlever de mérites! Mais cela n'empêchait pas ces mêmes mérites d'être transcendants comme peinture, comme poésie, comme littérature, et l'homme du monde le plus spirituel dans un salon et le plus désirable à entendre. Tel était M. de Forbin lorsque la princesse Borghèse l'amena chez moi et le fit entrer dans ma chambre tandis que j'étais encore au lit, pour me montrer *son chambellan*. Comme si elle n'était pas encore habituée à voir autour d'elle toute cette belle troupe formant son service d'honneur.

Cette maison était composée d'une réunion de personnes qui ne se convenaient pas beaucoup plus que nous ne nous convenions chez Madame mère.

Mme de Champagny (la duchesse de Cadore), femme du ministre des relations extérieures, était dame d'honneur. J'ai vu peu de femmes aussi insoucieuses de leur personne que l'était Mme de Champagny. C'était bien la personne la plus méritante et la plus ennuyeuse, la plus tendre et cependant *la moins femme* que j'aie jamais rencontrée dans ma vie. Il est vrai qu'elle

n'était tendre que pour son mari, lequel pouvait bien être le type du bien sous quelque forme qu'on le lui demandât. Mais il avait probablement été doué par quelque méchante fée, pour que toutes ses bonnes qualités ne lui fussent bonnes qu'à ennuyer. Il avait, par exemple, avec une figure et une tournure assez désagréables pour que l'on n'en voulût pas, des prétentions inconcevables; il n'épargnait rien pour trouver une femme *sensible* qui le rendît *heureux*. Il obligeait, il flattait, il cherchait à plaire, mais rien ne lui réussissait. Toutes ses tentatives échouaient contre l'écueil que lui-même apportait avec lui. On a beau dire que la beauté *ne fait que plaire*, que le cœur seul fait aimer, tout cela est bel et bon à raconter dans des histoires de fées, écrites par quelques bossus, ou bien des gens qui n'auront été ni vaccinés ni inoculés. Cela n'empêche pas, je le sais, que très souvent un magot ne devienne à la mode; et il est à propos de remarquer ici que lorsqu'une fois il y est, il a le talent de s'y soutenir mieux qu'aucun autre, et le goût qu'on y prend devient une fureur. Mais ce n'était pas le fait du duc de Cadore. Il était bien un peu magot, mais à la mode, point. Du reste, le plus honnête des hommes, si ce n'est qu'il tuait les cerfs en soufflant sur eux.

M^me^ de Barral, aujourd'hui M^me^ de Septeuil, était une grande, belle et fort gracieuse personne. Elle avait une beauté relative qui plaisait aux uns et ne plaisait pas aux autres. Sa tête, trop petite pour son immense taille, n'avait que des traits enfantins qui ne s'arrangeaient nullement de la solennité de ses cinq pieds trois pouces. Elle est spirituelle; en tout c'était une personne agréable et qu'on aimait à rencontrer.

M^me^ la marquise de Bréhan venait de se marier

lorsque l'empereur la nomma dame pour accompagner la princesse Élisa. Mais, comme la princesse partit pour Lucques, Mme de Bréhan passa dans la maison de la princesse Borghèse. Elle est fille de M. de Cressy. Elle était belle personne, bien faite, l'air éminemment comme il faut, ayant de ces détails qui plaisent à rencontrer, de jolis cheveux blonds, des pieds bien français, c'est-à-dire bien petits, une peau de satin, des dents admirables, et tout cela servant d'enveloppe à un esprit vif, malin, mais point méchant. Toujours pensante, et toujours en action, sa pénétration l'emporte seulement quelquefois au delà des objets. Mais son âme ouverte, son cœur aimant, son caractère ferme et généreux en amitié la rendent une femme adorable. Je sais, moi, de quel prix est son amitié. La sienne est du nombre de celles que le malheur n'effarouche pas et qui, tout au contraire, s'y retrempent comme dans un creuset. Junot avait pour Mme de Bréhan une amitié sincère et une parfaite estime. Aussi, lorsque mon attrait m'emportait vers elle, il fut lui-même le premier à me demander de me lier avec elle. La suite de notre liaison a bien justifié sa prévision.

Mme de Chambaudoin n'est pas assez connue de moi, et elle est en même temps, par sa position, une personne trop connue dans le monde, pour que je me hasarde à parler d'elle. Pour dire la vérité, elle était trop avant dans l'intimité de la princesse pour que sa biographie ne soit pas inhérente à celle de Mme la princesse Borghèse.

Mlle Millot, qui depuis est devenue comtesse de Saluces, est sans contredit la personne la plus remarquable de la maison de la princesse. Je ne parle pas

ici de M^me^ de Bréhan ; elle n'est pour moi ni en mal ni en bien dans tout ce que je dis de cette maison. M^lle^ Millot, petite-fille, ou simplement élève de Pougens, avait reçu une éducation étrangement parfaite, si l'on peut le dire, surtout pour l'époque. La nature avait fait les frais de tout ce qui pouvait faire un champ le plus fertile du monde. Son instruction était celle d'un homme et son esprit celui d'une femme, et d'une femme aimable. Elle parlait de puérilités, de chiffons, de spectacles, et puis elle allait se mêler d'une conversation sur de grands sujets qu'elle savait manier avec un vrai talent. Elle n'était pas jolie. Ses yeux étaient petits et placés à la chinoise. Elle avait de l'originalité dans le tour des idées, mais cela alla trop loin. Une femme ne doit pas avoir la république dans son cerveau. Il faut là, bien plus que partout ailleurs, un classement, une hiérarchie de pensées subordonnées à des règles inviolables de conduite. S'il en est autrement, si le désordre se met dans ce qui doit être ordonné, alors révolution, abdication du bon sens... et malheur éternel. Cette malheureuse M^lle^ Millot en est bien la preuve. Elle est morte bien à plaindre, jeune encore... tandis qu'elle devrait vivre, et vivre heureuse ! C'est elle qui est l'auteur d'un roman historique renfermant tout à la fois ce qu'on demande aujourd'hui, de *l'imagination*, joint à tout ce qu'une instruction sérieuse peut fournir de matériaux précieux [1].

La maison de la princesse Borghèse se trouva doublée lorsque plus tard le prince Camille fut nommé gouverneur général du Piémont. Mais je parlerai de

[1] *Forcarini ou le Patricien de Venise.*

ces dames d'Italie dans le volume suivant. C'étaient M^mes^ de La Turbie, de Cavour et *de Mathis*. C'est cette dernière dont l'empereur Napoléon a été amoureux assez vivement pour lui écrire plusieurs fois dans un jour. C'est à peu près à la même époque où l'empereur venait de donner des preuves d'attachement à M^me^ Grassini, M^me^ Gazani, et par là donnait une forte présomption en faveur de ce Midi dont il affectait de dire du mal.

Les hommes de la maison de la princesse Borghèse, ou de la princesse Pauline, pour parler plus juste — car elle tenait à grand, à immense honneur *d'être Son Altesse impériale et royale*, bien que cependant elle soit demeurée par le fait princesse Borghèse — les hommes étaient fort bien. J'ai déjà parlé de M. de Forbin. Venait ensuite M. de Clermont-Tonnerre, qui excellait dans le calembourg et faisait le jeu de mots avec un rare talent. Il était ce qu'il est du reste toujours, car je ne pense pas qu'il se soit endormi dans le Seigneur, un homme de bonne compagnie, facile à vivre, doux et fort excellent.

Et puis je retrouve encore en parcourant ma galerie, un homme, un ami, un de ces amis qui sont bien précieux au bout de trente-cinq ans, parce qu'ils vous ont prouvé leur attachement résistant aux revers, résistant aux secousses politiques, les méprisant lorsqu'elles se mettent en travers de la route qu'on parcourt avec un ami. Honnête, excellent homme! C'est de M. de Montbreton dont je parle et dont je parlerai toujours aussitôt que j'aurai à tracer l'esquisse d'une figure de bon père, de bon mari, de bon frère et d'honnête et bon citoyen. C'est le type de l'honnête homme.

Le clergé de la maison de la princesse était fort remarquable. Ce n'est pas que cette partie-là fût la plus importante à soigner dans sa maison, et M. de Sambussy, M. de Bombelles, devaient être bien étonnés de se trouver à pareille destination pour partir de là pour gagner le ciel.

Tout ce que je viens de nommer avait été convoqué, le ban et l'arrière-ban — les abbés exceptés — pour délibérer sur la pièce que l'on choisirait pour la fête de l'impératrice. Il était bien entendu que de l'impératrice ses deux belles-sœurs n'y pensaient pas davantage que si elle se fût appelée sainte Luce. Elles voulaient une fête, une fête dans laquelle elles jouassent les premiers rôles, et puis beaucoup d'applaudissements. Voilà quelle était la véritable intention que l'on aurait vue, si, comme dans le *Palais de la Vérité* de Mme de Genlis, on avait distingué au travers du corps ce qui se passait dans le cœur.

Ainsi donc la princesse Pauline voulait qu'on jouât le *Barbier de Séville*, et en italien :

— Parce que, disait-elle, je ferai Rosine, et que je m'acquitterai fort bien de mon rôle.

— Mais, madame, c'est un opéra.

— Je ne parle pas de l'opéra. La pièce française traduite. Je l'ai, et très bien traduite.

— Mais, madame, c'est bien long. Et puis c'est pour la fête de l'impératrice. Et il n'y a rien qui puisse lui convenir comme...

— En vérité, dit-elle tout en colère, il faudrait qu'elle eût le caractère bien mal fait. Que peut-elle vouloir? Qu'on s'amuse, n'est-ce pas? Eh bien, cela m'amuse, moi, de jouer la comédie et de faire le rôle de Rosine. Comme je serai jolie avec le chapeau noir

et rose, et puis le petit jupon satin rose, le tablier de blonde noire!

Le curieux de l'histoire, c'est que la princesse Caroline, qui avait bien plus de mesure et d'esprit que sa sœur, quoique M. de Talleyrand ait étrangement plaisanté le jour où il a dit que sa tête était celle de Cromwell sur les épaules d'une jolie femme, voulait aussi avoir un rôle exprès pour briller exclusivement, et qui fût assez long pour valoir la peine qu'on l'apprît. Ainsi donc on aurait bien parlé, si l'on *avait osé*, du *Philosophe marié*, du *Misanthrope*, de quelques balivernes dans ce goût-là. Le grand sanhédrin, qui venait de clore ses séances, n'était pas plus important dans ses incertitudes de partis à prendre. Enfin il y eut heureusement un bon mouvement qui porta à consulter Junot. Il avait un crédit antérieur auprès de l'une des deux sœurs, et un crédit présent auprès de l'autre, crédit qu'il ne devait bien certainement qu'à cette force que donnent à l'amitié les souvenirs de l'enfance. Mais enfin, quels qu'ils fussent, il avait assez d'empire sur elles pour leur faire non seulement abandonner le projet de jouer une grande pièce, mais d'en faire donner deux faites exprès pour la Saint-Joseph, leur disant à chacune d'elles que l'on pouvait placer leur rôle dans un jour tout aussi lumineux qu'il leur conviendrait qu'il fût. M. de Chazet, qui aime assez à chanter sur tous les tons de la gamme, non que je le trouve mauvais, mais c'est seulement pour remarquer qu'il devrait être plus indulgent, M. de Chazet devait faire une de ces deux pièces. M. de Longchamps, secrétaire des commandements de la princesse Caroline, cet homme spirituel, aimable, charmant, soit qu'il nous fasse des

rondes joyeuses, qu'il nous donne un croquis de Téniers le plus mordant, le plus habile, représentant le travers d'une vieille fille, soit que, changeant de ton, il modulât les accents d'une âme au désespoir[1] au moment de quitter la rive de la patrie, soit enfin qu'il parlât et que, tout simplement là, au coin du feu, il vous dît une vieille légende, mais avec ce naturel de l'esprit, ce charme du cœur que la nature *seule* donne et que nul travail ne fait acquérir. Eh bien, M. de Longchamps, l'auteur de *ma Tante Aurore*, devait faire la seconde pièce. Spontini, qui était connu par *la Vestale* qu'il venait de donner, ou qu'il allait, je crois, donner, mais qui était déjà connue dans le monde musical, devait faire la musique de cette pièce de M. de Longchamps.

Une fois les pièces arrêtées, on distribua les rôles. C'est ici que brilla toute la façon d'agir *première* dans toute sa force. Les rôles ne furent donnés dans leur couleur véritable qu'aux hommes. Les femmes eurent à se démêler avec des personnages qu'elles durent représenter bien ou mal. Cela ne faisait rien à la chose, pourvu que les deux princesses eussent chacune leur petite affaire bien soignée, bien ornée de tout ce qu'on prenait aux autres. Il ne nous restait que la ressource de jouer moins mal qu'elles, et, pour dire la vérité, nous avions latitude entière. Les actrices étaient les deux princesses, la maréchale Ney, M^me^ de La Valette et moi. Les hommes étaient MM. de

[1] Il fit cette charmante romance : *Il faut partir! adieu, ma Laure!...* au moment où lui-même partait pour accomplir son exil en Amérique. C'est Boïeldieu qui fit la musique, elle est aussi bien que les paroles. Tout l'éloge est là.

Brigode, d'Angosse, de Mont-Breton et Junot. Il y avait bien encore quelqu'un, mais je l'ai oublié, parce que le rôle était trop peu important. M^me^ la maréchale Ney faisait un rôle de vieille grand'mère, avec le talent qu'elle met à ce qu'elle fait; et ceci est une vérité que je ne lui ai rien vu faire mal ni gauchement, mais le rôle n'était pas à redouter.

La comédie n'était pas pour ceux qui nous virent jouer, mais bien pour nous pendant les trois semaines que durèrent les répétitions. Il est vrai pourtant de dire que la chose n'était pas risible pour tout le monde. Moi, par exemple, il arrivait quelquefois que j'entrais dans la grande galerie de l'un des palais où nous répétions et que j'avais la vision fantastique d'une voiture avec des gens vêtus d'une livrée amarante, parements jaunes, galons d'argent. Cette livrée était bien la mienne. Où donc était l'individu que le landau que je voyais avait amené? Il n'était pas dans la galerie, et pourtant je voyais maintenant deux voitures avec la livrée amarante... Ah! je comprenais enfin... Il y avait conseil autrement qu'à la Comédie-Française. Là les acteurs étaient sociétaires et avaient part entière; ils pouvaient assister au conseil d'administration et donner chacun leur voix, mais dans notre troupe nous n'avions pas même le droit de remontrance.

La princesse Pauline faisait un petit rôle, dont au fait elle ne se tira pas trop mal. Seulement elle chantait faux d'une manière tellement outrageante qu'en vérité il n'y avait pas moyen d'y tenir, quelque bonne volonté que l'on eût d'en passer par tout ce qui devait résulter de notre spectacle. Mais ce n'était pas encore le chant qui était le plus plaisant de l'aventure,

c'étaient les répétitions. La princesse, toujours souffrante, ne pouvait marcher facilement. En conséquence on la portait au milieu du théâtre, et là, de son fauteuil, elle nous récitait son rôle, qui était celui d'une jeune fiancée qui épousait je ne me rappelle plus quel bel amoureux, si ce n'est pourtant M. de Brigode, qui, dans la seconde pièce, faisait admirablement le rôle de Lolo Dubourg. Mme Ney et Mme de La Valette jouèrent aussi dans cette première pièce. Mme Ney y fut à merveille, ainsi que je l'ai dit; quant à Mme de La Valette, M. de Chazet, dont elle était *sujette* dans cette soirée, lui disait avec une colère presque *vive* :

— Mon Dieu, madame, ne pourriez-vous pas être un peu plus émue? Je vous en conjure, un peu plus tendre! En vérité, on vous croirait endormie.

Et M. de Chazet avait raison. Il est impossible de parler, de marcher, de se mouvoir avec plus de monotonie et de froideur calme. Elle en était impatientante. C'était une statue animée, mais non pas comme Galathée, par le feu sacré du cœur. Et pourtant cette femme, qu'on jugeait si froide, a trouvé dans son âme un étrange foyer pour y allumer le feu des nobles passions.

La pièce dans laquelle je jouais avait deux genres de particularités. L'un, que Junot y faisait un rôle d'amoureux, rôle qui n'était pas du tout dans son caractère comique. Il jouait à merveille les rôles de charge, mais pour les rôles de langueur il n'y entendait rien. Cette fois c'était l'amour dans toute sa recherche, dans toute la fraîcheur d'une de ses belles matinées. M. de Longchamps avait, je pense, voulu mettre dans le rôle de *Charles* des *situations rappelées* et des mots doux à prononcer. Je ne puis

expliquer autrement cette pièce et le rôle de Junot joint à celui de la reine de Naples.

Le nœud de la pièce était peu de chose. La scène est chez le maire de Rueil. *Caroline* et *Charles*, tous deux s'aimant, tous deux nés le *même jour*, doivent être unis. Un incroyable de province veut traverser les amours de Caroline et de Charles, mais le bon génie de ceux qui pleurent passera dans la journée à La Malmaison. La noce doit se faire, et l'impératrice daignera l'honorer de sa présence. En attendant, Charles et Caroline chantent à l'unisson, sur l'air *O ma tendre musette*, des paroles qui sont assez tendres pour être dites au moins sans détonner :

Si le ciel que j'implore
Est propice à mes vœux,
Un même jour encore
Verra fermer nos yeux.

Junot était fort ému. Avec une âme comme la sienne, il était facile de deviner quelle nature d'émotions l'agitait. Quant à la personne qui chantait avec lui, c'était autre chose. Elle voulait paraître émue au contraire, et elle ne l'était pas. Son agitation feinte ne se révélait que par une augmentation de gamme en demi-tons qui arrivait en chevrotant au bord de ses jolies lèvres rosées, qui, pour le dire en passant, n'étaient pas faites pour donner passage à des sons harmonieux. L'harmonie en rien ne leur était propre.

La princesse Pauline était ravissante dans son costume de *paysanne fiancée*. L'émotion qu'elle ressentait vraiment, elle, et qui était provoquée par cette crainte que donne même aux plus grands talents cette première entrevue avec le public, lui rendait sa beauté

étrangement avenante. Elle semblait une autre femme, ainsi enveloppée d'un voile de pudeur. Quant au jeu, c'était bien amusant à voir et à entendre. Je n'ai jamais eu plus besoin de ma bonne éducation pour m'empêcher d'éclater de rire au milieu d'une réplique, car les deux princesses pouvaient bien être les deux plus jolies personnes qui fussent au monde, mais elles montraient aussi les deux plus mauvaises actrices que les planches d'un théâtre eussent jamais portées.

La pièce dans laquelle je jouais était la plus spirituelle, la plus faite pour plaire des deux. Elle était de M. de Longchamps. Je faisais un rôle tout à fait hors de mon savoir-faire, qui n'était déjà pas d'une grande portée. Je ne faisais jamais que les rôles de soubrette, ou bien celui de défiance et malice, M^me^ Derval, dans les *Rivaux d'eux-mêmes*, et d'autres dans le même genre. J'étais cette fois une jeune fille bien niaise, bien enfant, filleule de la grande dame qu'on attendait à Rueil, et je venais demander au maire du village un compliment pour ma marraine; c'était M. de Mont-Breton qui faisait le rôle du maire et s'en acquittait parfaitement. Il avait de la rondeur, et un aplomb fort rare à rencontrer dans un acteur de société.

Je n'avais jamais rempli un rôle semblable à celui dont on me chargeait. J'étais sûre de le mal jouer. C'était ce qu'on voulait et c'était ce que je ne voulais pas. En conséquence, je fis demander à M^lle^ Mars si elle aurait quelques minutes à perdre — et certes la phrase était juste dans son entier — et si elle voudrait bien m'entendre répéter mon rôle devant elle, afin que je pusse être guidée au moins dans une route tout à fait inconnue pour moi. Je ne puis dire que M^lle^ Mars fut com-

plaisante dans cette circonstance, parce que le mot *complaisante* est trop faible pour la bonté sans pareille qu'elle a mise à m'écouter, à me faire redire ce qui était mal, à me le dire elle-même. Pendant quinze jours que dura la répétition de cette malheureuse comédie, elle eut la bonté parfaite de venir le matin chez moi plusieurs fois pour me donner de son ravissant, de son unique talent, me donnant ainsi la plus excellente des leçons. Souvent j'oubliais, en l'écoutant, qu'il me fallait redire après elle. J'étais *là* comme une stupide, du moins elle devait le croire. J'étais là admirant à deux pas de distance ce jeu des muscles de son charmant visage, toujours aussi mobile, toujours aussi précieusement parfait. Je voyais son sourire fin et toujours signifiant une pensée entr'ouvrir ses lèvres et laisser voir ses perles de dents, tandis que ses yeux expressifs, d'accord avec ce sourire, révélaient la pensée avant la parole. Cette répétition ne m'a rien montré à moi pour l'art, parce que j'étais concentrée dans une seule idée, celle qu'éveillait en moi la présence de M^lle^ Mars. Mais j'en ai d'autant mieux compris son admirable talent. Tout ce que le théâtre me présentait avant comme effet d'optique, tout ce que je mettais sur le compte de la magie théâtrale fut depuis apprécié par moi à sa juste valeur. M^lle^ Mars me paraissait bien l'actrice la plus excellente que j'eusse vue ; mais après l'avoir entendue dans une chambre, à l'heure de midi, sans aucun prestige ni des lumières, ni des applaudissements, ni de toute cette auréole qui entoure une actrice à la scène, j'ai dit :

— Voilà la première actrice du monde, voilà le naturel pris dans l'exercice de la vie, voilà comme il

doit être si difficile de jouer, parce que cela ne paraît rien du tout.

A dater de ce moment je suis devenue une admiratrice déclarée de M^lle^ Mars. Je l'ai considérée comme un diamant dans lequel il n'y avait aucun défaut, ou bien alors étaient-ils si légers qu'ils étaient inaperçus. Voilà mon opinion sur elle. Je regarde comme un vrai malheur qu'elle n'ait pas voulu faire d'élèves. La manière dont elle a joué *Doña Sol* prouve que toutes les écoles peuvent la réclamer, comme tout ce qui est bon peut être *romantique* ou *classique* dans son ordonnance, sans que l'un alors se renie pour l'envoyer à l'autre.

Une chose que je pus également apprécier dans les entrevues que j'eus avec M^lle^ Mars, c'est le ton excellent de sa conversation : la mesure juste, l'esprit aimable, enfin tout ce qui peut former une femme charmante dans la plus haute et la meilleure compagnie, je l'ai trouvé dans M^lle^ Mars... Il y a longtemps, et pourtant le souvenir m'en est aussi présent que si c'était hier.

Elle dut me trouver en revanche une tête bien dure ou un esprit *bien obtus*, car le rôle n'étant pas fait pour moi, je l'écoutais, je l'admirais, mais je cherchais peu à profiter, dominée que j'étais par le charme qu'elle exerçait sur moi. Cependant comme je m'étais un peu *frottée* à son beau talent, il déposa sur moi au moins une parcelle de son prestige, et je dis mon rôle juste et de bon sens, ce que mes camarades ne firent pas tous.

Ces représentations de La Malmaison étaient toujours fort imposantes. Je me rappelle que lorsque nous y jouions à l'époque du consulat, nous avions déjà bien

peur. Que devait être cette représentation cette fois, maintenant que l'empire, son luxe et ses merveilles, rendaient Paris et la Cour impériale un séjour fantastique de magnifiques grandeurs?... Je me disais tout ce que je viens d'écrire, tandis que nous déjeunions avec l'impératrice dans la salle à manger en stuc qui est au rez-de-chaussée de La Malmaison avant le le cabinet de l'empereur. Nous étions vingt-cinq autour de la table, présidée par l'impératrice avec une grâce charmante, et comme l'aurait pu faire la maîtresse de maison, la dame de château, la plus simple et la plus ordinaire dans la société. Elle avait à côté d'elle, à table, sa filleule, ma fille aînée, ma Joséphine, qu'elle m'avait ordonné de lui amener avec Constance, ma seconde fille. Je les avais fait venir avec leur gouvernante anglaise, et les chères créatures étaient bien sûrement, de tous ceux qui entouraient la table impériale, les plus tranquilles sur ce qui devait se passer dans cette journée.

J'étais alors enceinte de mon fils aîné Napoléon. Ma grossesse, qui fut ensuite si pénible, s'annonçait déjà d'une manière inquiétante. Il s'y mêlait une maladie nerveuse provoquée par des affections morales vivement froissées, et cette maladie du reste ne m'a jamais quittée depuis ce moment. J'étais donc fort souffrante, et si la comédie avait été représentée pour une autre occasion que celle de la fête de l'impératrice, je me serais bien sûrement excusée, d'autant plus qu'un incident bien étrange était venu se joindre à mes autres souffrances. J'avais toujours eu une voix étonnamment élevée, je tenais l'*ut* d'en haut (grand octave) à pleine voix pendant une mesure entière, et cela avec autant de facilité que l'*ut* du médium. Ma

voix avait donc dix-huit notes, deux registres bien pleins. Tout à coup je veux chanter à la répétition de l'opéra, je ne puis pas. Je me trouve une extinction de voix qui m'empêche de donner un son. Je suis restée ainsi pendant toute ma grossesse. Mais le plus singulier de la chose c'est que cette extinction m'a duré onze années. Ce n'est que depuis fort peu de temps que ma voix est revenue et seulement comme contralto.

Une autre particularité assez extraordinaire et que la reine de Naples se rappellera, c'est qu'elle me fit une querelle, mais presque sérieuse, de ce que je parlais de ma grossesse.

— Cela est presque ridicule, me dit-elle, quand on a déjà autant d'enfants.

La représentation se passa fort bien. La princesse Pauline joua beaucoup mieux que sa sœur, malgré les éternelles prétentions de celle-ci, qui lui donnent l'assurance qu'elle parle, marche et agit mieux que toute autre personne.

M. de Brigode, chambellan de l'empereur, remplissait le rôle de *Lolo Dubourg*, espèce d'imbécile en manière de Lovelace de province, avec un vrai talent. Il jouait la comédie avec une grande supériorité. Il avait fait partie de la troupe de M. de Boulogne, à Citeaux, et cela seul disait tout. Il était excellent musicien, et il avait composé la musique et les paroles d'un couplet qu'il adressa à l'impératrice au moment du vaudeville général. Je l'ai conservé dans mes papiers, le voici. Je crois qu'il existe bien peu de personnes qui se le rappellent aujourd'hui.

Lolo Dubourg, ayant un habit de pékin rayé dont chaque bouton était d'acier poli de la largeur d'une

pièce de cinq francs, des ailes de pigeon d'une immense grandeur, surmontées d'un chapeau à trois cornes, frère de celui que Potier porte dans les *Petites Danaïdes*, un gilet rayé à franges de couleur pareille, une culotte jaune serin, des souliers à boucles d'argent et des bas chinés, deux immenses cachets en fer-blanc, je crois, qui complétaient sa belle toilette, *Lolo Dubourg* s'avança vers la loge de l'impératrice, qui était à main gauche du théâtre en regardant de la salle, et chanta ce couplet sur un air charmant de la composition de *Lolo Brigode* lui-même :

Je souhaite à Sa Majesté,
D'abord tout ce qu'elle désire,
Ensuite une bonne santé,
Et puis toujours de quoi pour rire.
Elle, étant reine, et ne pouvant
Lui souhaiter une couronne,
Je lui souhaite seulement
Autant de bonheur qu'elle en donne.

Un autre acteur qui fut excellent aussi dans un rôle de charge, mais d'un autre genre, ce fut M. d'Angosse, chambellan de l'empereur. Je fus très heureuse de son succès, parce qu'il y avait entre nous un rapport non seulement établi par ses manières si remarquablement distinguées, son esprit également aimable, et tout ce qui constitue en Angleterre le vrai gentleman, et en France l'homme de qualité, mais je connaissais sa mère, que je voyais souvent chez Madame et qui m'avait entièrement conquise dès les premières fois que j'avais eu le plaisir de causer avec elle.

C'était une personne fort extraordinaire que M^me^ la marquise d'Angosse. La première fois que je la vis,

elle me fit peur. Elle était si pâle, si pâle, qu'on cherchait une marque légèrement rose au milieu de ce blanc d'albâtre mat dont elle était composée. Comme sa taille était petite et qu'elle avait la maigreur de sa pâleur, elle glissait plutôt qu'elle ne marchait sur le parquet de l'appartement. Mais ensuite, lorsqu'elle parlait, lorsqu'elle donnait carrière à ses ravissantes saillies, à cette causerie toute charmante qui m'a souvent rendue oublieuse de l'heure en l'écoutant, alors on croyait, si c'était une ombre, que c'était la femme la plus spirituelle, la plus aimable en causerie du siècle de Louis XIV, ce qui veut dire amabilité, attrait et amusement d'esprit. Il y avait dans sa parole, légère d'accent, légère d'expression, quelque chose de suave qui avait dû parfumer tout autour d'elle quand elle avait vingt-cinq ans. Elle était moqueuse si sérieusement, et partant si drôlement! Ah! que de bons portraits elle m'a souvent crayonnés à la manière d'Ingres. Le trait pur, certain, quoique sans ombre. Ingres aurait dû faire le sien à M^me^ d'Angosse.

Elle aimait passionnément son fils. Un jour elle me dit en me parlant de lui :

— Il faut que je vous fasse connaître Charles. C'est une connaissance qui ne peut qu'être bonne à tous deux, mais il faut que vous le voyiez comme il est.

Et voilà cette femme qui était toujours montée sur un diapason sardonique, et pour le moins railleur, qui trouve des paroles d'enchantement pour me peindre ce premier amour d'un jeune cœur, ce réveil d'une âme ardente au matin de la vie. Et puis tout ce que le cœur de l'homme peut contenir de souhaits de bonheur, comblé par delà ses vœux. Une jeune femme adorable reposant dans ses bras dans une habitation enchantée,

au milieu de ses belles Pyrénées; et cette demeure c'est celle de ses pères! C'est là que Charles d'Angosse avait trouvé le ciel. Un enfant était venu y joindre sa jeune existence pour doubler toutes les espérances et les chances de bonheur. L'orage politique grondait, mais dans le lointain. Retiré dans ses montagnes, M. d'Angosse était comme l'ermite dont le réduit domine les nuages, la tempête est à ses pieds. Mais il fallut enfin être atteint. Le malheur ne fait qu'un crédit temporaire, et plus il avait tardé, plus il fut rigoureux. Femme, enfant, le malheureux perdit tout. Ah! comme sa mère était admirable en racontant les douleurs de son fils! Ces douleurs avaient été atroces. Il avait souffert tout ce qu'une créature humaine peut supporter de souffrances. Et cependant, lorsqu'il revint dans le monde, me dit la mère en soupirant profondément, comme pour soulever le poids qu'elle venait de ramener sur son propre cœur, lorsqu'il revint dans le monde, rien ne trahit en lui le sentiment de ce malheur intime, qu'il nourrit comme un serpent dans sa pauvre âme. Je suis seule à le comprendre!...

Et la mère dévouée joignait ensemble ses deux mains maigres et blanches comme deux mains d'ivoire, en levant au ciel ses yeux brillant d'un amour admirable. Depuis ce jour je gardais le silence lorsque j'entendais dire autour de moi :

— M^me^ d'Angosse avait hier une bien belle robe de velours rouge; c'est peut-être par coquetterie pour la blancheur de son teint.

— Oh! dit un homme fort spirituel, mais méchant comme la peste, c'est évident. Voyez son teint, il est vraiment diaphane.

— Oui, oui, leur dis-je impatientée, — surtout de

voir Mme de Brissac, malgré sa bonté et sa bosse, se mêler à cette conversation qui, au fait, n'avait rien d'offensant et qui n'était que maligne, mais dont il était évident que *de la non-bienveillance* faisait le fond, — oui, sans doute sa peau est blanche, ses joues sont bien pâles. Mais il y a dans l'âme que renferme cette enveloppe plus de feu que toutes les vôtres n'en donneraient, dussent-elles *piaffer* pendant une année contre elle une heure.

J'aimais beaucoup Mme d'Angosse, et puis je sais qu'elle était fort dévouée à Madame, et dévouée sans intérêt, comme ne l'étaient pas une douzaine de têtes qui faisaient les pagodes avec une merveilleuse dextérité, pour obtenir de Madame la promesse d'un portrait, d'une bague, d'une robe même!!!

J'aimais et j'estimais beaucoup Mme d'Angosse.

Nous partîmes de la Malmaison fort tard. Le retour fut assez pénible pour moi. La grande-duchesse de Berg eut, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais, l'idée de me faire retourner avec elle à Paris dans sa voiture. J'avais la mienne et j'avoue que j'aurais beaucoup mieux aimé revenir étant tout à fait à mon aise. Mais elle en ordonna autrement. Junot et moi nous montâmes dans sa voiture. Au bout de quelques instants la princesse se trouva mal. Nous étions alors à Rueil. Je fis arrêter. On ouvrit la voiture. La princesse descendit. La nuit, sans être froide, était peu agréable à affronter. La princesse avait eu une forte attaque de nerfs dans la journée. Elle s'était même évanouie et l'impératrice Joséphine, ayant trouvé une lettre dans sa robe, la lui mit dans sa main, qu'elle tint fermée dans la sienne tout le temps que dura son évanouissement. Cette conduite de l'impératrice est

admirable et ne peut être trop connue. Lorsque la princesse revint à elle, elle s'aperçut de cette attention délicate. Mais l'impératrice n'en dit rien.

— C'est une lettre de Murat, dit la princesse avec une humeur mal déguisée et répondant ainsi à une question qu'on ne lui faisait pas.

— Je savais fort bien de qui était la lettre, me dit l'impératrice quelques mois plus tard en me parlant de cette aventure, car j'avais reconnu l'écriture.

Quant à moi, je n'avais pas de pareils services à lui rendre, car il faisait trop noir pour que l'on s'amusât à lui donner des pétitions à cette heure-là. Je n'eus d'autre besogne que celle, assez difficile, de maintenir la dignité *princière* au milieu d'une sorte d'agitation que lui donnait son attaque de nerfs. Nous rentrâmes à Paris à trois heures du matin. Je déposai la princesse chez elle. Junot lui donna la main pour la reconduire à son appartement et sa voiture me reconduisit chez moi, mais seule. Il était bien temps que je me reposasse.

Telle fut l'histoire de cette comédie du 19 mars 1807. Elle occupa toute la cour impériale pendant l'hiver qui précéda, par les intrigues, les démarches pour en faire partie, les petites haines, les vengeances, les caquets, car, hélas! nous en avions, et des plus pitoyables encore. Mais n'est-ce pas là l'histoire de toutes les cours?

CHAPITRE XII

Campagne de 1807. — L'Espagne. — Don Eugenio Izquierdo. — L'hôte complaisant. — Le résultat. — L'enfant de l'amour, chez Madame, duchesse de Berry. — Faux calcul. — M. d'Araujo. — Le marquis d'Alorna. — Soupers avec la sainte Vierge. — Le sorcier. — La prédiction. — L'enfant assassiné. — Superstition. — Lettre de M. d'Araujo. — Liste des défenses de l'Inquisition. — Le Diable prédicateur.

Nous sommes arrivés maintenant à une époque bien remarquable, non seulement dans la vie de l'empereur, mais dans la vie politique de la France. C'est dans ces deux années 1807 et 1808 que la fortune lui a donné ses dernières faveurs avec l'abandon de la femme qui aime avec passion. Plus tard, il sera encore victorieux, il fera gronder la foudre sur la tête des rois, il portera le deuil dans les familles étrangères et nous jettera encore des lauriers pour récompense de nos pertes. Mais ces pertes seront plus immenses, ces lauriers plus teints de notre sang. Et quelle aura été l'origine première de ce changement dans sa destinée de gloire? Qui aura fait que la victoire, toujours fidèle à son commandement, ne se vient plus ranger sous nos aigles avec la même promptitude? C'est qu'elle est femme aussi et qu'elle se fatiguait de cette vie continuellement errante. Et puis elle a des caprices, elle voulut à son tour favoriser nos ennemis.

C'est pendant l'année 1807 que l'Espagne a vu commencer son malheur. Le premier anneau de sa chaîne fut assez long à forger. Mais il est bien démontré, et surtout à moi, que l'Espagne a été au-devant de la conduite de Napoléon. Je ne cherche pas ici à l'excuser. Je parle des faits dans toute leur simplicité. J'en connais une grande partie assez peu répandus. Je les ferai connaître, c'est un devoir.

J'ai déjà parlé de don Eugenio Izquierdo. Cet homme, qui fut si influent dans les affaires d'Espagne, vint à Paris, en 1780, pour y étudier l'histoire naturelle. Il était alors un homme tout à fait obscur, inconnu et peu estimé de ceux qui le connaissaient. Il ne manquait pas d'une sorte d'esprit. Il avait ce qu'on appelle vulgairement de l'entre-gent et de l'intrigue. Un événement assez ordinaire le rappela en Espagne. Il obtint la confiance d'un employé assez ordinaire du comte de Campomanes et voilà la première origine de sa fortune. Envoyé dans l'un des villages les moins peuplés de l'Espagne, je crois que c'est en Andalousie, il ne trouva pas de *posada* supportable. Il fut logé, comme employé du gouvernement, chez le plus riche habitant du canton, ce qui ne voulait pas dire grand'chose. Là, n'ayant personne pour le servir, l'hôte lui proposa sa fille pour remplir les fonctions de *criada*. Izquierdo accepta. Le résultat de cette manière d'exercer l'hospitalité fut la naissance de M^me^ la comtesse de ***, jadis auprès de M^me^ duchesse de Berry. Je ne sais comment Izquierdo en arrangeait le roman, mais en voilà l'histoire. Peu de temps après, Izquierdo devint l'homme du prince de la Paix.

Une chose étrange, c'est l'aveuglement du prince

de la Paix en regardant, en suivant la conduite d'Izquierdo en France. J'ai dit plus haut ce que je répète encore ici, c'est qu'il faut, pour que don Eugenio ait ainsi gardé le silence envers la famille royale d'Espagne, qu'il fût un sot, ou un malhonnête homme. Il n'y a pas à choisir entre ces deux épithètes. Il ne pouvait pas ne pas entendre tout ce qui se disait ici à cet égard. Je dirai plus, il venait souvent chez moi, il parlait beaucoup avec Junot, me questionnait beaucoup aussi et jamais ses entretiens n'étaient stériles. Il m'amenait sa fille, son Eugenia, pour jouer avec mes filles, quoiqu'elle fût beaucoup plus âgée. Mais c'était une diplomatie comme une autre et don Eugenio Izquierdo, avec son atroce et abominable physionomie, m'amenant sa fille, *un enfant de l'amour*, avec cette bonhomie apparente *qui attrape*, cette confiance *dans ma bonté*, flattant ainsi mon amour-propre de femme, est un des souvenirs les plus hideux que je puisse évoquer, surtout en songeant que cet homme pouvait faire tant de bien et qu'il a fait tant de mal ! Et ce n'est pas seulement à l'Espagne que sa trahison et son ineptie ont été funestes, mais bien aussi à la France. Et quatre cent mille cadavres français, dont les ossements blanchissent dans les champs espagnols, depuis Barcelone jusqu'à Cadix et de Bayonne à Carthagène, s'élèveront pour l'accuser. Et lorsque tout à l'heure, je parlerai de cette lugubre histoire d'Espagne, don Eugenio, comme son patron, doit y figurer au premier rang.

J'ai dit, je crois, qu'après mon départ de Lisbonne j'étais demeurée en correspondance avec M. d'Araujo. Il m'écrivait souvent et toujours des lettres char-

mantes remplies de cette grâce épistolaire qu'à bon droit nous revendiquions alors comme notre bien. Ses lettres ne contenaient que des nouvelles de la société de Lisbonne, mais elles étaient fort intéressantes pour moi, parce qu'elles parlaient de mes amis. Un jour j'en reçus plusieurs à la fois par le courrier de Portugal.

Elles contenaient la relation de l'histoire la plus épouvantablement tragique que l'on puisse imaginer, et dont un enfant de neuf ans était à la fois le héros et la victime.

Toute la société de Paris a certainement connu, en 1809, le marquis d'Alorna, commandant en chef les troupes portugaises envoyées en France comme auxiliaires ou comme otages... A cette époque (1807), il était dans une sorte de disgrâce à la cour de Lisbonne et était retiré à Villaviciosa, dans son gouvernement d'Estramadure, avec la marquise d'Alorna et son fils don Miguel, comte d'Assumar, devenu comte d'Assumar par la mort prématurée de son frère aîné, arrivée quelques mois avant.

Le marquis d'Alorna était un homme fort extraordinaire. Il joignait à un esprit remarquable une superstition remarquable elle-même en Portugal, où, certes, elle est en assez beau renom. Il était connu pour être l'homme le plus crédule de toute la Péninsule, surtout depuis qu'un moine obscur lui ayant prédit que son père mourrait dans tel mois, vers telle époque, le hasard avait en effet produit l'accomplissement de la prédiction du moine. Il fut fait évêque et le marquis le combla de présents et de bienfaits, le considérant comme un saint. Cet homme qui, probablement, était un intrigant, poursuivit son plan

de conduite et continua à exercer sur le marquis et la marquise d'Alorna un empire absolu.

J'étais alors à Lisbonne. J'avais été frappée, en allant voir la marquise, de la beauté de ses deux fils, le jeune comte d'Assumar et don Miguel. Ils étaient encore enfants. L'aîné n'avait pas douze ans. Il fut attaqué d'une fièvre maligne et le pauvre enfant fut emporté en peu de jours par la maladie.

Le marquis adorait son fils. Cette perte le frappa au cœur. Malgré la consolation que lui présentait l'autre, il fut longtemps sans pouvoir entendre prononcer le nom de l'héritier de sa maison, de cet enfant qui, dans un âge si peu avancé, annonçait tant de dispositions heureuses. Il était pieux. Il demanda des secours spirituels à la religion, mais, au lieu de verser du baume sur sa plaie, on la lui agrandit et on la rendit plus cuisante. Le marquis, poursuivi par des images effrayantes que provoquaient des austérités sans but et sans légitime cause, en vint au point de croire qu'il avait souvent des entretiens avec les morts et surtout avec Notre-Dame. Ces visions ne prenaient, au reste, aucunement sur son esprit, car je l'ai connu à Lisbonne lorsqu'il était ainsi obsédé, à ce que me dit M. d'Araujo, et certes, on ne pouvait s'en apercevoir.

J'ai déjà dit qu'il était en disgrâce à la cour de Lisbonne et retiré avec sa famille à Villaviciosa. Là, il passait ses journées à prier Dieu, à jouer aux échecs et à expliquer des présages.

Un jour, c'était vers le soir, la marquise était assise auprès du lit de Miguel, le seul enfant qui lui restât. Il était un peu enrhumé, et, dans sa sollicitude maternelle, elle le contraignait à prendre du

repos en dépit de la volonté de l'enfant qui voulait jouer.

— Il faut boire votre tisane au lieu de courir, Miguel, lui dit la marquise.

Et elle appela une de ses femmes, mais personne ne vint. Elle appela encore. Pas de réponse. Cependant, comme toutes les grandes dames portugaises, elle avait quinze ou vingt femmes autour d'elle. Impatientée, elle se lève, sort de sa chambre. Mais toutes les galeries, toutes les salles sont désertes. Les pages, les écuyers, les duègnes, les camériste, tout est dans la cour autour d'un homme d'une figure remarquable, revêtu de l'uniforme de la légion d'Alorna et qui dit à chacun sa bonne aventure ou, pour parler plus juste selon le langage du pays, qui leur fait des prédictions. La marquise était, au moins, aussi superstitieuse que son mari. En voyant cet homme rendre des oracles au milieu de ses domestiques, elle crut apercevoir un être d'une condition supérieure, un de ces êtres capables de commander aux éléments et de lire dans l'avenir. Elle fit prévenir le marquis. En apprenant qu'il y avait dans sa maison un individu tel qu'on le lui dépeignait, le marquis, par une bizarrerie qui tenait déjà de la folie, commença par remercier Dieu, puis se hâta d'accourir et commanda que cet homme lui fût amené.

En entendant cet ordre qui n'admettait aucun délai, l'homme aux prédictions comprit à l'instant ce qu'il pouvait espérer et tenter, car il connaissait et l'intérieur de cette famille et l'esprit du marquis et de la marquise. Introduit dans le cabinet particulier du marquis, il eut soin de donner à son visage, à sa parole, à tout son ensemble, un aspect capable de faire

croire à tout ce qu'il allait dire. Que dira-t-il? Il l'ignore encore. Ce qu'il sait, ce qu'il connaît, c'est la crédulité superstitieuse de la famille entière au milieu de laquelle il est. Il avait appris d'étranges choses sur le marquis et dès lors son plan fut fait. Il se prépara en ce moment une victime, qui n'a jamais cessé de l'être dès l'instant où le marquis écouta cet homme, envoyé par l'enfer sur sa route en ce monde. Il lui parla longtemps. En sortant de cet entretien, il le conduisit chez la marquise.

— Vous pouvez le questionner, lui dit-il, il *vous répondra*.

La marquise lui fit des demandes, auxquelles il répondit en effet de manière à lever tous les doutes, si ceux qui l'écoutaient en avaient conservé. Mais bientôt il ne voulut plus parler.

— Je ne suis pas venu à Villaviciosa pour remplir les hautes fonctions dont je suis chargé sur la terre, dit-il avec une expression de retenue assez étrange. On m'a ordonné l'air natal. Je suis Castillan. En passant près de votre demeure, mon colonel, je n'ai pu résister au désir de vous voir, de vous entendre, car nous sommes unis l'un à l'autre, voyez-vous, par une chaîne indestructible.

Loin d'être étonnés par ce style bizarre et figuré, le marquis et sa femme y trouvèrent une cause de confiance.

— Venez avec moi, lui dit M^me^ d'Alorna.

Et, le prenant par la main, elle l'entraîna dans une pièce voisine ; c'était celle où son fils était couché sur un lit de repos.

— Voyez-vous cet enfant, dit la marquise? Il faut l'examiner et me dire quel sera son sort.

L'Espagnol parut effrayé, secoua la tête, regarda l'enfant longtemps sans parler, puis déclara qu'il *ne voulait* rien dire.

— Pour quelle raison ne voulez-vous pas parler sur son avenir? dit la pauvre mère tout alarmée. Vous en avez trop dit maintenant pour vous taire. Monsieur, par pitié, dites-moi ce que vous prévoyez pour mon fils?

— Il est inutile de me presser. Je ne parlerai pas. Oh! pourquoi suis-je entré dans cette maison!

Le marquis fut effrayé comme sa femme.

— Il faut que vous parliez, dit-il à l'Espagnol? Que veut dire votre obstination? Quel sera le sort de cet enfant?

Miguel s'était réveillé en entendant parler autour de son lit. Il se mit sur son séant et tenant ses beaux grands yeux bleu-violet attachés sur le Castillan, il semblait lui-même provoquer le malheureux à prononcer son arrêt. Ses boucles blondes et soyeuses tombaient de chaque côté de son visage et encadraient ses joues blanches et roses. Il ressemblait alors parfaitement au beau portrait que Pellegrini avait fait de lui et de son pauvre frère le comte d'Assumar.

— Non, dit enfin l'Espagnol, vaincu peut-être par l'aspect angélique de cette charmante créature, je ne veux pas parler sur le destin de cet enfant. Il est trop affreux.

— Ah! s'écria la marquise en s'élançant au-devant de lui, maintenant, monsieur, vous parlerez, vous en avez trop dit pour ne pas achever.

— Eh bien, vous le voulez, dit l'Espagnol. Sachez donc l'avenir de votre enfant... *Cet avenir, il sera bien court*, car son bonheur est attaché à ce qu'il

passe ses neuf années, c'est-à-dire le jour où il les accomplira. Mais ce jour sera funeste et tous vos efforts, tous vos soins, ne pourront détourner peut-être de ce moment les malheurs qui se préparent. D'ici là je prierai Dieu pour vous... et pour lui !

Après avoir fait cette prédiction d'un ton solennel, cet homme s'éloigne. Le père et la mère, consternés par ces paroles sinistres, se rapprochent de l'enfant, qui, lui-même effrayé, se jette dans les bras de sa mère en fondant en larmes.

Miguel avait alors huit ans et quatre mois. Il en restait donc encore huit à parcourir pour atteindre le terme fatal. Dès le lendemain, un système de conduite fut suivi pour que la sûreté de l'enfant fût sans cesse à l'abri de tout événement. Un valet de chambre de confiance et un nègre brésilien furent tous deux adjoints au précepteur du jeune comte, avec l'ordre de *ne jamais le perdre de vue*, même pendant son sommeil. C'est ainsi que s'écoulèrent les huit mois fixés par l'Espagnol. Rien ne parut devoir inquiéter la famille. On était réuni à Villaviciosa. Heureux de pouvoir enfin entrevoir le jour où son fils n'aurait plus rien à redouter, le marquis, tout à fait rassuré, envoya plus de deux cents invitations à tous les nobles de la province et voulut donner une grande et belle fête le lendemain au gouvernement, pour célébrer le jour *des années* de Miguel.

Le lendemain matin il faisait un temps admirable. Le marquis se leva de bonne heure. Il descendit dans le salon commun et fit demander M. Cailhet de Geisne, ancien officier de cavalerie au service de France et émigré en Portugal depuis le premier départ de la noblesse de France. Il avait été accueilli par la famille

d'Alorna, dont il était l'ami. Il était alors ce qu'il est toujours, un homme parfaitement comme il faut, fort aimable et attaché à ses amis. En abordant le marquis il le vit triste et préoccupé.

— Eh quoi! lui dit-il, pouvez-vous encore songer aux rêveries de cet homme, que j'aurais fait sévèrement punir si j'eusse été à votre place, au lieu de lui donner une bourse pleine d'or?

— Je ne puis m'en défendre, répondit le marquis, j'ai une sorte de malaise que toute ma raison ne peut détruire. Je donnerais dix années de ma vie pour que cette journée fût écoulée.

— Allons, elle s'écoulera tout joyeusement, et ce soir vous-même serez honteux, mon ami, de l'absurdité de vos craintes. Mais, tenez, voici qui va les dissiper entièrement.

C'était Miguel qui venait saluer son père, lui donner le baiser du matin et lui demander sa bénédiction. Le père le regarda un moment et, le prenant dans ses bras, il l'embrassa avec une tendresse mêlée d'émotion. Miguel avait mis ce même matin, pour la première fois, l'uniforme de la légion d'Alorna, dont son père était colonel. Cet uniforme, tout à fait copié sur le modèle de l'uniforme anglais, était fort gracieux. Il était bleu-clair et or, avec les parements en velours noir. Le casque était comme celui des chevau-légers anglais. L'enfant venait de mettre son uniforme pour la première fois, et son jeune cœur bondissait de joie.

— Où donc est ma mère? demanda-t-il après avoir embrassé son père et tout impatient de se faire voir à elle.

— Elle dort encore, lui dit le marquis, va te promener dans le parc en attendant son réveil. Moi, je

me sens un peu paresseux et je vais faire une partie d'échecs avec Cailhet.

L'enfant s'en fut tout joyeux, suivi de son valet de chambre et surtout du nègre, qui ne le quittait jamais

— Quel adorable enfant! dit Cailhet en voyant s'éloigner Miguel, dont le frais visage était frappé du soleil levant et resplendissait de fraîcheur et de grâces. Quelle aimable créature! Combien vous devez jouir du bonheur d'être son père!

Le marquis serra la main de son ami sans lui répondre. Il était tellement ému qu'il ne pouvait parler. Ses yeux étaient humides. Il était oppressé.

— Faisons notre partie, dit-il enfin. Je crois que ce matin vous aurez bon marché de moi. Allons, rangeons nos pièces.

Les deux amis s'établirent à la table sur laquelle était l'échiquier et commencèrent leur partie. Mais, après avoir joué quelques coups, le marquis s'arrêta et, passant une main sur son front :

— Je me sens mal, dit-il; je ne sais[1] ce que j'éprouve, mais je suis au moment de défaillir...

Et il repoussait l'échiquier.

— Si nous allions retrouver Miguel, dit-il au colonel Cailhet. Il me semble qu'il tarde beaucoup à rentrer...

— Quelle idée! Il y a à peine une demi-heure que cet enfant est parti. Mais c'est égal, il fait beau, prenez votre chapeau et nous irons au-devant de lui.

[1] Tout ce qui a rapport au miracle d'horreur raconté dans cette histoire n'est nullement inventé. Le fait est arrivé tel que je le raconte, au fils du marquis d'Alorna lui-même et à cette époque.

Au moment où il cessait de parler, un gémissement, mais profondément déchirant, se fit entendre dans l'épaisseur du bois. Le marquis pâlit et voulut descendre le perron pour aller dans le bosquet d'orangers où était son fils à ce qu'il croyait. Mais ses jambes tremblaient tellement qu'il fut contraint de rentrer dans le salon. Pendant ce temps, un groupe sortait lentement d'un massif d'arbousiers dont le feuillage foncé recevait en ce moment les rayons d'or du soleil du matin. Ce groupe marchait en ordre, et comme si l'on eût porté quelque chose au milieu de lui. M. Caillhet se précipite au-devant des serviteurs consternés qui s'avancent vers lui.

— Qu'est-il donc arrivé? s'écrie-t-il.

— Le plus affreux malheur, monsieur, répond le premier valet de chambre du marquis. Tenez, regardez.

Et prenant la main de M. Caillhet, il le mène derrière le massif d'arbousiers, et là il voit le cadavre de Miguel!... de cet enfant si plein de vie, et qui si beau, il y avait seulement une demi-heure, était maintenant inanimé, souillé! Et son riche uniforme imbibé d'eau et couvert de fange!

Le malheureux enfant était noyé!

Il y avait au bout du jardin une *mare*, car cela ne pouvait s'appeler un bassin, dans laquelle étaient des poissons et des cygnes, dont le pauvre Miguel aimait à prendre soin. Il y fut et voulut avoir du pain pour jeter dans l'eau. Le valet de chambre fut au château pour en chercher. Pendant ce temps, Miguel, demeuré avec son fidèle Brésilien, s'amusait à exciter les poissons avec une petite gaule formée d'une longue branche d'arbousier encore revêtue de ses feuilles et

de ses beaux fruits rouges. Dans l'excès de sa sollicitude, la marquise, craignant même l'apparence du danger, avait fait entourer cette mare d'un treillage de deux pieds et demi de haut, afin que l'enfant pût s'amuser sans donner de craintes. Ce fut donc sans commettre même une imprudence que le nègre lui obéit, lorsque, impatienté du retard du valet de chambre, il l'envoya pour lui rapporter ce qu'il voulait.

Le nègre fut à peine cinq minutes absent. A son retour, il trouva Miguel dans le bassin, mais dans une position si singulière que l'on a longtemps prétendu, et avec raison, qu'il était *impossible* que l'enfant fût tombé de lui-même dans la mare. Ses jambes étaient en l'air, et sa tête tellement enfoncée dans la vase qui faisait le fond du bassin, qu'on eut de la peine à l'en retirer.

M. Cailhet fut atterré à la vue du corps de cet enfant qu'il aimait tendrement, qu'il avait vu naître, et le dernier espoir de parents qui allaient être frappés du même coup. Il ordonna aux domestiques qui portaient le corps de demeurer en cet endroit. Quant à lui, presque assourdi par ce malheur affreux et inattendu, malgré la prédiction de l'Espagnol, il restait sans voix, sans mouvement, près du cadavre, sans avoir la force de le quitter. Tout à coup il entend la voix altérée du marquis qui l'appelle. Il sort du bosquet d'arbousiers et joint le malheureux père au moment où il allait entrer dans ce bocage de la mort. Les traits de M. d'Alorna étaient bouleversés, et pourtant il n'avait qu'une crainte, et une crainte vague.

— Où est mon fils? demanda-t-il à M. Cailhet en regardant autour de lui d'un air qui révélait de la

démence. Où est mon fils?... Je veux voir mon fils!... Miguel!... Miguel!... Miguel!

— Miguel est souffrant; il s'est trouvé malade et il est remonté à son appartement. Allons le trouver, mon ami.

Le marquis poussa un cri terrible et, malgré les efforts de M. Cailhet, il se précipita dans le bosquet d'arbousiers et vit son enfant étendu sur le sable, déjà froid et pâle. Il tomba sur lui et crut un moment, m'a-t-il dit depuis, que tout était fini pour lui en ce monde.

On cherche souvent des situations fortes et attachantes, des émotions vives, de grandes infortunes. Eh! mon Dieu, que ne retrace-t-on de pareils événements!... Où trouver un cri d'angoisse plus déchirant que celui poussé par cette mère qui, pour réveil, entend le soupir d'agonie de son unique enfant! La douleur des parents fut terrible. La marquise fut au bord de la tombe. Le marquis fut dès lors perdu pour ses amis et pour sa patrie. Il fut toujours aussi bon, aussi spirituel, mais cette bonté devint une faculté presque négative, au lieu d'être un sentiment stimulant et actif. Je l'ai connu avant l'événement; je l'ai retrouvé après, et j'ai reconnu un changement total dans le même homme. C'est de celui-là qu'on pouvait dire avec une entière raison :

L'homme public seul vit : l'homme privé est mort.

Je reçus à cette époque une lettre de M. d'Araujo, à qui j'écrivis pour connaître la véritable cause d'une catastrophe aussi terrible; il me répondit une fort longue lettre, dans laquelle je trouvai une réponse à ma demande.

« Que voulez-vous que je vous dise de cet horrible événement. Il confond toutes les idées. Il n'est qu'une

seule manière de l'expliquer. Le vicomte d'Anadia — qui, du reste, se met à vos pieds — M. le comte de Novion, votre ami et votre serviteur, nous avons tenu conseil, quoique en vérité ce ne soit pas au ministre des affaires étrangères et à celui de la marine à se mêler des affaires intérieures qui se passe sur la terre ferme: mais puisque les chiens de garde n'aboient pas, il faut bien que nous autres roquets nous jappions après les coquins. Je vous dirai donc, pour parler sérieusement, car la plaisanterie est hors de son lieu dans une aussi épouvantable histoire, que l'opinion de M. de Novion, celle du vicomte, et surtout la mienne, c'est que ce malheureux Miguel a été *assassiné*. Je vous vois frémir, et surtout croire que l'ermite de Belem est devenu fou. Je vous permets de frémir, car, certes, la chose est suffisamment horrible, mais non pas de me croire insensé. Rappelez-vous la superstition connue du marquis d'Alorna et de sa femme. Vous connaissez tout ce qu'il a fait pour cet homme qui a seulement pronostiqué la mort du vieux marquis? Croyez-vous donc qu'il n'y a pas là un grand appât pour un scélérat qui, jugeant cette affaire à l'aune de sa criminelle pensée, aura imaginé une *nouvelle* ovation dans l'accomplissement d'une *nouvelle* prédiction? L'homme qui est allé à Villaviciosa, qui avait aussi été à Lisbonne, chez le marquis, pour commencer les scènes de jongleur, n'est autre chose qu'un misérable. Il a disparu, et *l'on ne peut le retrouver*, ce qui est pour moi une nouvelle preuve. Le malheureux, en voyant l'issue de cette tragique aventure, en voyant le ministère public s'en occuper vivement, car, à défaut du premier ministre, M. le comte de Novion s'est admirablement conduit en tout ceci, en voyant

l'activité des recherches pour trouver le coupable, on admettait donc que ce n'était pas un accident, et l'assassin *seul* peut craindre des recherches. Si vous connaissiez le lieu de la scène, vous ne pourriez comprendre comment Miguel est tombé dans ce bassin, ou plutôt cette mare qui était entourée d'une sorte de treillis qui lui allait, au pauvre enfant, presque au menton. S'il est tombé en avant en voulant atteindre un objet quelconque, il est alors tombé sur le treillis que le poids de son corps a bien pu faire plier. J'y consens, mais non pas au point de trouver alors passage pour tomber dans le bassin, et comment encore? La tête la première. Non, non, le pauvre Miguel est mort *assassiné*, assassiné par ce scélérat qui a prédit avec tant d'emphase, quelques mois avant, que le jeune Miguel ne *passerait pas le jour de ses neuf ans*. Cette idée fait faillir le cœur! Ah! madame l'ambassadrice, que devez-vous dire dans votre glorieuse France d'un pays dans lequel un obscur assassin donne la mort à un enfant pour flatter la manie du père, et par *ambition!* Vous devez oublier que c'est un Portugais qui vous écrit et croire que cette nouvelle vous est envoyée de la Californie.

« M. de Novion et moi nous avons raisonné cette affreuse aventure avec tout le sang-froid qu'il est nécessaire d'apporter dans de semblables questions, et notre avis est le même. Je le garde pour moi, pour raisons connues... Mon Dieu! je voudrais cependant que vous prissiez de moi une meilleure opinion, que tout mon entourage ne peut vous la donner, car enfin il n'est ni agréable ni profitable de passer pour un *niais* aux yeux d'une jeune et jolie ambassadrice, bien agréable de tous points, de plus, maligne comme une

belle petite chouette et qui me classera parmi les fanatiques et parmi les superstitieux si je n'y prends garde. Vous saurez donc, madame l'ambassadrice — car, malgré votre beau titre de gouvernante de Paris, je ne renonce pas comme cela à mes droits — vous saurez que nous avons fait une enquête, mais secrètement; car, puisqu'il faut vous le dire, on l'avait défendu, le meurtrier d'un enfant a été au moment de passer pour un saint.

« Il paraît que le misérable avait formé l'infernal projet d'exécuter son dessein le jour même des années de Miguel et qu'il s'est tenu en embuscade, ce qui était fort aisé dans un jardin fermé seulement par une haie de pita, et le scélérat a fondu sur sa victime aussitôt qu'il l'a vue seule, accomplissant ainsi sa propre prédiction. Je vous le repète, madame l'ambassadrice, il est impossible d'admettre que l'enfant soit tombé sans qu'on l'ait jeté. Sa tête était enfoncée dans cette vase. Il avait été étouffé. C'est horrible ! »

Voilà ce que m'écrivit M. d'Araujo, de sa très belle et très lisible écriture, lorsque l'événement arriva. J'ai eu également une lettre du comte de Novion qui était alors le véritable ministre de la police de Lisbonne, bien plus, sans aucun doute, que ne l'était un nommé *Manique*, je crois, qui en faisait les fonctions. La sienne était encore plus claire. Et lorsqu'il vint en France, il me dit positivement qu'il était certain que le jeune Miguel d'Alorna avait été noyé et étouffé par l'Espagnol, soldat dans la légion d'Alorna.

Quelle affreuse conséquence de la superstition ?

Tandis que je parle de ce fléau de la Péninsule, il me faut lever aussi un coin du voile qui est jeté sur l'Espagne dans les années qui ont précédé sa con-

quête, et parler des causes qui entretenaient l'ignorance au degré d'abrutissement pour le peuple, et de fanatisme superstitieux pour la classe élevée.

Pendant mes différents séjours en Espagne, j'avais connu plusieurs personnes éclairées qui déploraient le malheur de ce beau royaume et qui cherchaient à s'y soustraire avec une ardeur extrême et proportionnée à la vivacité de leur esprit qui est admirable chez ce peuple, susceptible, au reste, de tout ce qui est bien. Mais l'intention est nulle lorsqu'elle trouve une force de répulsion aussi entièrement vigoureuse qu'aucune force de tentative. Quelques amis m'avaient demandé des livres, car c'est là le point principal sur lequel tous les Espagnols ont les yeux, les uns pour acquérir, les autres pour arrêter. Fidèle à ma promesse, je fis faire une caisse de livres, renfermant non seulement des livres français, mais des livres espagnols imprimés à Paris et qui n'étaient pas même, Dieu me pardonne, connus en Espagne, j'entends au degré de perfection auquel nous avions atteint, puisque l'un était le *Don Quixote*, et l'autre un choix de pièces de Lope de Vega et de Calderon. J'y avais joint une traduction du *Diable prédicateur*, pièce tout à fait remarquable dont je vais donner la traduction et le commentaire dans l'histoire que je publierai incessamment du théâtre espagnol comparé au nôtre. Il ne put entrer. Cela m'étonna, car je l'avais vu jouer à Madrid, et j'avais même vu que, le diable se trouvant en scène, il arriva que le saint sacrement passa dans la rue. On sonne toujours une petite cloche. Alors on se met à genoux. Tous les acteurs s'agenouillèrent et le frère *forcé* — c'est le nom que prit le diable lorsque Dieu l'obligea d'entrer chez les Fran-

ciscains d'Avila — le frère forcé, quoiqu'il *sentê un peu le soufre*, comme le dit Antolin, se prosterna comme les autres. C'est une des absurdités les plus complètes que l'on puisse voir.

Mais pour donner une idée des livres qui étaient refusés à l'époque dont je parle, je vais transcrire ici une liste des ouvrages refusés, et *refusés* avec motif. J'ai cette liste par un hasard tout singulier. Les Espagnols qui la liront se rappelleront parfaitement qu'en 1805 et 1806, et même 1808, les ouvrages que je vais citer étaient encore plus qu'à l'*index*. J'ajouterai le motif donné par l'Inquisition.

Livres défendus, même pour ceux qui ont des permissions.

1° *De l'excellence et de la supériorité de la femme*, traduit du latin d'Agrippa, avec les commentaires de Roetig (comme blasphémateur, corrupteur des mœurs et de la piété).

2° *Discours philosophique sur les principes fondamentaux de la religion*, traduit de l'allemand de M. de Jérusalem (comme ouvrage séducteur, fauteur de *tolérantisme* et injurieux à la religion).

3° *Chefs-d'œuvre de Pierre et de Thomas Corneille*; nouvelle édition.

4° *Apologie de la religion chrétienne contre les blasphèmes et les calomnies de ses ennemis.*

Ce qui est curieux, c'est qu'ils n'ont pas pu donner une raison pour ceux-ci.

5° *Cours de cosmographie, de chronologie et d'histoire ancienne et moderne*, par le citoyen Mentelle (comme étant rempli de propositions impies blasphé-

matoires, destructives du culte du vrai Dieu et de TOUTE HIÉRARCHIE).

6° *Éclaircissement demandé à M. l'archevêque d'Aix*, par un prêtre catholique français (comme séditieux et éversif de l'autorité suprême).

7° *Le Vrai Ami des hommes*, ouvrage posthume, par Thomas (comme contenant des doctrines révolutionnaires et antimonarchiques).

8° *La confession*, manuscrit espagnol, qui commence par ces mots :

Un anno padre, y nos mas (comme blasphématoire et tournant en ridicule l'Inquisition).

9° *Réflexions sur la soumission du citoyen au gouvernement dans lequel il vit*, manuscrit espagnol (comme révolutionnaire et impie).

Ouvrages défendus in totum

10° *Œuvres complètes de l'abbé de Mably* (comme remplies d'une doctrine séditieuse et formellement hérétique, et conduisant à l'insurrection contre les puissances légitimes).

11° *Essai sur l'entendement humain*, par Locke, traduit de l'anglais, par Coste (parce que les doctrines *de ce dangereux ouvrage* détruisent toutes les vraies notions du bien et du mal).

12° *Œuvres diverses de Pope*, traduites de l'anglais (comme OBSCÈNES, ERRONÉES, blasphématoires contre le pape).

Je crois que cette raison est la plus burlesque de toutes les obscénités de Pope !

13° *Discours* prononcé par le citoyen Portalis, dans

la séance du Corps législatif, du 15 germinal an X (parce qu'il induit à la tolérance).

Celui-ci est encore au-dessus de l'autre.

14° *Décade philosophique, littéraire et politique* (parce qu'elle contient des propositions évidemment fausses, impies, blasphématoires et injurieuses à tous les monarques de l'Europe, et ne ménageant PAS MÊME ceux d'Espagne),

15° *Ligue de la théologie avec la philosophie*, traduit de l'italien en espagnol. (Cet écrit fut intercepté dans la lettre qu'écrivait un curé à un de ses confrères).

Nous voici arrivés au plus extraordinaire selon moi :

16° *Manuel du Chrétien*, contenant le *Livres des psaumes*, le *Nouveau Testamént* et l'*Imitation de Jésus-Christ*.

17° *Eléments de l'histoire d'Angleterre*, par l'abbé Millot (comme injurieux à l'Église catholique romaine et remplis de propositions TÉMÉRAIRES, impies et CONDUISANT A LA TOLÉRANCE).

Je jure que je n'invente aucun mot. On peut le vérifier aisément.

18° *Les Œuvres de Pierre Nicolle*, IMPRIMÉES A MADRID en 1800.

19° *Le nouveau Caton chréiien*, pour apprendre à lire en très peu de temps; par don J. Malis, prêtre (en espagnol).

20° *Sermon burlesque* pour passer le temps et rire (en espagnol).

21° *Le diable prédicateur*, comédie espagnole (comme contraire à la saine morale, *e inductiva a vana confianza*).

22° *La Princesse de Palmyre*, roman espagnol (parce qu'il rapporte un miracle dénué de la vraisemblance qu'exige la saine critique EN MATIÈRE DE MIRACLE).

23° *Le Moniteur universel*. (Effacer tous les articles *Mélanges*, contenant une doctrine hérétique).

Je m'arrête. J'espère qu'en voilà bien assez pour donner une idée de l'état moral de l'Espagne. J'ajouterai seulement la phrase par laquelle l'Inquisition terminait son catalogue de livres prohibés... Elle frappait d'excommunication *majeure*, *lata sentencia*, condamnant, de plus, à deux cents ducats d'amende, à son profit, toute personne qui *lira*, *vendra*, *achètera*, aucun des livres énoncés dans le catalogue *anathématisé* et qui surtout ne les dénoncera pas au Saint-office.

Qui fut bien surprise ? Ce fut moi, avec ma comédie du *Diable prédicateur*. Je ne comprenais pas comment, après l'avoir vu jouer sur le théâtre de Santa-Cruz, on défendait de la lire. Cela me fut expliqué par un Espagnol, qui me dit qu'elle était étrangement morcelée et défigurée telle qu'on la jouait à Madrid. Cela ne m'en parut pas moins bizarre et je reconnus là, comme partout, qu'il n'existe rien de parfait sous le ciel et que mes chers Espagnols, ce peuple que j'estime autant que je l'aime, que je regarde comme le peuple dont le réveil doit donner une commotion à l'Europe, était encore loin de cet instant, alors qu'il se laissait ainsi fermer les yeux et les oreilles.

CHAPITRE XIII

Visite de l'archichancelier. — Le nouveau duc. — Les douze pairs de Charlemagne. — La gloire et l'honneur de notre belle France. — Les récompenses nationales. — Faux jugement sur Napoléon. — Kalkreuth et les huit cents pièces de canon. — Mustapha et les janissaires. — Révolution dans le sérail. — La nouvelle duchesse. — L'huissier et la parole *coupée*. — Mme Fabre de l'Aude. — Le *vingt-cinquième* enfant. — Le diamant volé. — M. de Cramayel. — Le roi directorial. — La femme de bon conseil et la méchante tante. — Le neveu maître de guitare. — Arrêt de mort de la Péninsule. — La proclamation du prince de la Paix. — Don Eugénio Izquierdo. — La reine d'Étrurie. — Le général O'Farill. — La reine bossue et déhanchée. — Le roi de cinq ans. — La promenade en voiture. — Le marquis de la Romana. — Sa pensée sur l'empereur. — Sa défection. — L'officier transfuge. — Le suicide.

Un soir l'archichancelier vint me voir; il paraissait soucieux :

— Je vous apporte une singulière nouvelle, me dit-il en s'asseyant auprès de la chaise longue que je ne quittais plus, car j'étais fort souffrante de ma grossesse. L'empereur rétablit non seulement l'ancienne noblesse, mais les titres. Et quel est le premier homme de l'armée qui en soit décoré? C'est... devinez.

— Le maréchal Lannes?

— Ce serait tout simple.

— Le maréchal Masséna?

L'archichancelier secoua la tête en souriant.

— Ma foi, je ne puis deviner... Au reste, comme Bernadotte, malgré tout son républicanisme, a fort bien endossé le harnais de courtisan et qu'il le porte de fort bonne grâce, je ne puis trouver à placer *mon doute* ni ma certitude.

— Eh bien, c'est Lefebvre! Je viens de voir sa femme!...

— Mais écoutez donc, il me semble que ce n'est pas encore si mal. Je sais bien que la maréchale n'est pas une duchesse ou une princesse bien parfaitement en harmonie avec sa dignité, mais elle est bonne femme, et puis vous savez que l'empereur nous compte pour rien dans ces sortes de calculs. Voilà donc une difficulté de moins pour lui dans le choix qu'il a fait. Ensuite Lefebvre est un homme estimable dans notre famille militaire. Je suis sûre que son choix a été bien raisonné par l'empereur.

L'archichancelier, quelque mesuré qu'il fût, me regarda en souriant, et nous nous comprîmes sans nous parler. Il était évident que Napoléon, voulant faire revivre la haute noblesse et recréer les douze pairs de Charlemagne, pour ainsi dire, voulait que ses vingt-quatre grands-officiers de l'empire reçussent de lui une nouvelle illustration, empruntée cependant à leurs services; mais il fallait essayer, et il fallait aller bien doucement avec des gens auxquels le nom de roi seulement était en horreur et qui n'avaient accepté celui d'empereur que parce qu'il leur offrait une ancienne idée de république. Napoléon, qui marchait toujours avec des précautions infinies au travers de mille écueils, bien qu'il parût n'être arrêté par aucun obstacle, voulait ne

pas heurter les hommes de la révolution. Il fallait les acquérir. Ce n'était plus chose difficile. Le prestige avait commencé, la nature fit le reste. Une fois que l'appât fut offert, chacun, loin de le repousser, voulut y mordre. Celui que Napoléon présentait dans le duché de Dantzig était des plus attrayants. Il le savait et ne voulut pas aussi le conférer à un homme capable d'en abuser dans le cas où l'effet serait complet. Le maréchal Lefebvre était à cet égard l'homme qui convenait le mieux à l'empereur. Il avait l'estime de l'armée, celle des honnêtes gens et pouvait mériter toutes les récompenses. Un seul inconvénient à celui-là était immense à la vérité, c'était son entourage. Sa femme est déjà connue. Ce qui l'est moins, c'est son fils. L'empereur le connaissait bien, et malheureusement l'appréciait à sa juste valeur, qui était bien minime, le pauvre malheureux ! Je n'ai jamais rencontré dans mes *voyages d'armée* un être plus abject dans ses goûts, ses manières. Tout cela, au reste, était en accord avec une figure des plus communes, une tournure qu'aurait désavouée le faubourien allant danser au Grand Salon. Il fut envoyé au corps d'état-major de Masséna en 1810. C'est là que j'ai eu l'avantage de le voir de manière à pouvoir le juger. Pour le peindre d'un mot, je dirai que, donnant un jour un bal où étaient, pour femmes, toutes les vivandières de l'armée, plusieurs d'entre elles n'y voulurent pas aller. Et le mari d'une de ces dames dit pour raison à un officier qui la lui demandait :

— *Ah ! c'est qu'y fait par trop le farceur, voyez-vous ?*

J'ai souvent fait remarquer combien plusieurs auteurs de livres faits pour ou contre l'empereur en

parlaient sans le connaître, et d'après les notions plus ou moins erronées que leur fournissaient des bruits populaires. La nomination du duc de Dantzig donna lieu à une de ces choses toutes fausses dans leur application. Dans le message que l'empereur adressa au Sénat pour cet objet, après avoir dignement loué les rares talents militaires que déploya Lefebvre pendant le siège de Dantzig, Napoléon met cette phrase remarquable :

« ..... Et surtout qu'aucun de ses descendants ne termine sa carrière sans avoir versé son sang pour *la gloire et l'honneur* de notre belle France[1] !... »

Et là-dessus l'auteur de la *Revue chronologique de l'Histoire de France* se récrie, et dit :

« Quel homme !... Ainsi donc l'art de détruire ses semblables pour *la gloire* et *l'honneur* est mis par lui au-dessus des vertus du citoyen ! »

Si l'auteur de la *Revue chronologique* avait bien voulu prendre quelques informations avant d'énoncer une opinion, il aurait connu la véritable cause des termes employés par l'empereur dans son message. Il aurait appris que, désolé de la conduite de son fils, le brave maréchal Lefebvre en avait parlé à l'empereur, qui était, à cet égard, il faut lui rendre cette justice, le second père, le second chef d'une famille. En récompensant le père, en lui rendant un noble témoignage au nom de la patrie, car il savait comment on récompense celui-là, il voulut cependant ne pas mettre la même faveur sur la tête du fils, tandis que le père en était seul digne. Il mit cette condition, qui empêchait, comme cela fut ensuite pour

1. Voyez le *Moniteur*.

tous, l'hérédité de droit; et la phrase qui imposait l'obligation de verser son sang pour *la gloire et l'honneur de notre belle France* fut uniquement pour le jeune Lefebvre, qui, à cette époque, ne paraissait pas plus disposé à verser son sang pour la gloire de la France que pour celle du roi de l'île Solor. Cette phrase n'était, au reste, énigmatique pour personne, et M. de Montgaillard seul l'a interprétée comme bon lui a semblé. Et comme il détestait Napoléon, il l'a fait de cette manière que l'empereur semble dire à chaque mère :

— *Je voue votre fils aux batailles !*

Que de jugements sur l'empereur sont portés en partant ainsi de bases toujours fausses !

Ce siège de Dantzig était une des plus belles actions militaires de la campagne, où, certes, il n'en manquait pas. Le général Kalkreuth avait enfin senti réveiller en lui un peu du feu du temps de Frédéric. Le Prussien était redevenu soldat, le cheval avait senti l'éperon. Il est vrai que nous ne lui avions pas ménagé les coups; mais enfin il les avait sentis. Le siège dura près de deux mois. Il y eut cinquante-deux jours de tranchée ouverte et, lorsque Kalkreuth capitula et s'engagea pour lui et les siens à ne pas porter les armes pendant une année entière, il ne présenta que huit mille et quelques cents hommes. Et il s'était enfermé dans la ville avec dix-huit mille hommes ! Nous prîmes huit cents pièces de canon et des magasins immenses. Les résultats de cette prise furent également très grands; ils assurèrent notre flanc gauche et nos derrières. Il ne restait plus dans la Baltique que le port de Pillau à la Prusse.

Tandis que Napoléon plantait nos aigles, en cou-

rant, sur les capitales du Nord, d'étranges événements se passaient en Orient, et nos yeux, fatigués de l'éclat des lumières qui jaillissaient de nos conquêtes, n'apercevaient qu'à peine le mouvement cependant très remarquable qui venait de mettre Mustapha IV à la place de son oncle Sélim III, sultan régnant depuis 1790. Déposé par les janissaires, qui alors disposaient de la vie des sultans et de leurs destinées, il fut d'abord relégué dans l'intérieur du sérail. Je me rappelle que cette nouvelle fit si peu d'impression sur nous, que nous l'avions totalement oubliée le lendemain du jour où elle fut annoncée dans le *Moniteur* et que, peu de temps après, parlant de la Turquie, on mettait le nom de Sélim à la place de celui de son neveu.

L'affaire importante qui agitait la cour impériale alors était de savoir comment la nouvelle duchesse allait porter sa dignité. Mais la chose fut promptement résolue par elle-même. Elle fut remercier l'impératrice de la grâce que l'empereur venait de lui faire. L'impératrice était aux Tuileries, dans le grand salon jaune. Arrive la maréchale Lefebvre. L'huissier, habitué à l'appeler de ce nom, entre pour prendre les ordres du chambellan de service, parce que la maréchale n'avait pas demandé d'audience. Il ressort et lui dit :

— Madame la maréchale peut entrer.

La maréchale le regarda de travers, mais ne souffla pas mot. Elle entra dans le salon et l'impératrice, se levant du sopha où elle était ordinairement assise près de la cheminée, fit quelques pas au-devant d'elle, en lui disant avec cette grâce charmante qu'elle mettait à tout lorsqu'elle le voulait ;

— Comment se porte *madame la duchesse de Dantzig?*

La maréchale, au lieu de lui répondre, fit un petit signe d'intelligence, puis se tournant aussitôt vers l'huissier, qui était au moment de refermer la porte, elle lui dit :

— *Hein! mon fils, ça te la coupe!*

Quelle est la gravité qui aurait résisté à une pareille attaque? Je ne pense pas qu'il y ait au monde une personne qui en ait la prétention.

J'ai beaucoup vu la maréchale Lefebvre, et j'ai été à portée de juger combien les bruits qui ont couru sur elle sont justes. Mais vers la fin de l'empire elle était devenue ennuyeuse, et parlait à peu près aussi bien que M^me^ Fabre de l'Aude, qui répondait un jour à l'empereur, comme il lui demandait quand elle accoucherait de son vingt-cinquième enfant :

— Quand Votre Majesté voudra.

Voilà qui est parlé, j'espère. On ne peut pas dire qu'elle était timide, M^me^ Fabre de l'Aude.

Quant à M^me^ la maréchale Lefebvre ou M^me^ la duchesse de Dantzig, comme vous voudrez l'appeler, elle était encore bien bonne à l'époque où son mari fut fait duc, un an avant tous les autres. M. de Cramayel, préfet du palais, avait mis en vers burlesques une certaine aventure d'un diamant volé qu'elle retrouva dans un lieu où certes on ne s'aviserait guère de l'aller chercher, laquelle aventure elle racontait avec ses mots propres, ou plutôt impropres, à qui voulait bien l'écouter. Et, pour dire la vérité, nous le voulions toutes. Elle se maintint longtemps dans cette bonne attitude de singulière personne sous le harnais ducal. Mais, comme je viens de le dire, en-

suite elle se forma, et dès lors elle ne fut plus amusante.

Une fois, dans le temps où les cinq rois changeaient leur toque directoriale contre des pièces d'or, et quelquefois contre un horrible exil par-delà les mers, il vint alors en tête de quelques-uns de ceux qui demeuraient, de s'adjoindre un collègue dont l'esprit fut léger et la main pesante, pour défendre le Luxembourg s'il était attaqué par ce peuple-roi qu'on avait fait esclave. On écrivit donc à Lefebvre, qui était alors à l'armée de Sambre-et-Meuse, pour lui proposer la couronne directoriale. Le brave homme consulta sa femme. Elle était parfois de bon conseil, elle le fit bien voir dans cette circonstance :

— Il faut leur répondre *non*, lui dit-elle. Que veux-tu aller faire au milieu de tout cela ? Reste ici. Il faut qu'ils soient bien malades là-bas, puisqu'ils veulent faire un roi d'un imbécile comme toi.

Il y a une extrême justesse dans ces paroles. Lefebvre les écouta et fit bien.

On a beaucoup parlé de la bonté de la duchesse de Dantzig. Certes, j'y ai cru moi-même trop longtemps pour blâmer ceux qui avaient d'elle cette opinion. On aimait à entourer cette femme aux formes étranges sous les lambris dorés qu'elle habitait, d'une auréole de bonté, de bienfaisance, qui neutralisait pour ainsi dire le ridicule de ses manières. Mais combien j'ai été douloureusement étonnée, en apprenant qu'un neveu de son mari vivait à Paris dans la plus profonde misère ! Le hasard me le fit rencontrer. Il donnait des leçons de guitare à mon fils aîné. Il s'appelle *Volhfargt*. Il est veuf d'une femme qu'il adorait et qui lui a laissé deux petits enfants que le père a bien de la

peine à élever. Il est bon sujet, a bonne envie de travailler. Il a reçu une éducation suffisante pour lui faire remplir tous les emplois à la portée d'une intelligence tout à fait sur une bonne ligne ordinaire [1]. En apprenant le degré de parenté qui l'unissait au maréchal, je lui demandai pourquoi la maison de sa tante lui était fermée. Il me répondit que son mariage, qui avait été un mariage d'amour, était la cause de son expulsion de la maison de son oncle. J'avoue que je n'ai pu reconnaître dans une telle action une femme qui était renommée pour sa bonté et son humanité. Si cet homme est un intrigant, pourquoi ne pas le faire taire par un moyen tout simple, celui des lois ? Elle aurait alors prouvé son bon droit.

Mais la maréchale Lefebvre a cédé comme une autre au plaisir de s'entendre appeler *M^me^ la duchesse* et le pauvre neveu, qui blessait déjà la vanité de l'oncle en lui amenant une nièce venue de je ne sais où, fut méconnu et repoussé. Il a fait cent démarches auprès de sa tante, depuis la mort de sa femme, pour en obtenir au moins des secours pour ses pauvres petits enfants. Il devait croire qu'après la perte de celle qui avait causé sa disgrâce il serait mieux accueilli. Mais il n'en fut rien et le nouveau proscrit demeura toujours malheureux. J'ai fait ce que j'ai pu pour le faire placer. Mais, par le temps qui court, ce n'est pas une recommandation bien excellente, que d'être fils ou

[1] On m'a dit que la maréchale prétendait que Volhfargt n'était pas le neveu de son mari ; j'ai vu cependant tous les papiers du pauvre garçon, et rien n'est plus réel que son existence.

neveu d'un brave du temps de gloire. Oh ! pitié, pitié sur nous !

Tandis que nous dansions à Paris, que nous nous y divertissions pour célébrer les conquêtes qui se faisaient à cinq cents lieues de nous, l'empereur faisait marcher l'Europe de l'abri d'une tente, et déjà de nouveaux plans succédaient à ceux que quelques semaines avaient vu accomplir. L'Espagne, dans sa trahison, croyait l'avoir trompé et déjà son index était posé sur le front de la Péninsule et l'avait dévouée à la mort. C'est une chose immense, dans la vie de Napoléon, que cette affaire d'Espagne. Je vais donc en dire tout ce qui est à ma connaissance.

J'ai déjà parlé de la fameuse proclamation du prince de la Paix. Je me sers du mot *fameuse*, parce qu'elle doit l'être, si elle ne l'est pas, comme le monument de la plus stupide politique. Depuis que j'ai écrit les précédents chapitres, j'ai retrouvé cette proclamation telle qu'elle fut faite en Espagne, et traduite parfaitement. Je vais en citer quelques passages pour faire juger du style de cette pièce rare :

«..... Dans la lice qui va s'ouvrir, les magistrats de toute l'Espagne doivent déployer un zèle *extraordinaire et particulier* pour exciter l'*enthousiasme national*, afin de pouvoir entrer avec gloire *dans la lice qui va s'ouvrir*. Il faut se procurer un grand nombre de soldats et stimuler le courage de la noblesse (car il s'agit de ses privilèges aussi bien que de ceux de la couronne)...

C'est surtout, à ce qu'il paraît, cette phrase qui frappa l'empereur. Il n'y avait pas là moyen de faire arriver *Maroc*, comme l'espérait le prince de la Paix. Napoléon vit que l'Espagne, jusqu'alors fidèle alliée

de la France, devenait parjure, comme un homme fatigué d'un vieil amour. Mais il fallait mieux connaître la maîtresse qu'on voulait quitter, et ce mot devenant terrible ici, on le fit bientôt voir à la Péninsule entière.

Il est évident que, comme tout ce qui est faible et craintif, le prince de la Paix, indépendamment des conseils et des avis funestes de don Eugenio Izquierdo, marchait comme poussé à sa ruine, avec une assurance vraiment bien pitoyable. Il croyait que la Prusse battrait la France. Mais lorsque l'empereur eut *soufflé* sur l'armée prussienne à Iéna, qu'il eut fourni sa carrière de gloire dans une course fabuleuse de quelques semaines et qu'il eut détruit un empire et menacé un autre, alors vinrent les frissons de la peur, alors vinrent les soumissions. Mais Napoléon était-il donc méconnu à ce point qu'on le crût capable de crédulité stupide et de plus stupide indulgence ? Il se rit de la soumission comme il s'était moqué de la révolte cachée. Il demanda un corps d'armée à *ses fidèles alliés*, leur promettant que, aussitôt la campagne du nord terminée, il irait lui-même les protéger contre les tentatives de l'empereur du Maroc. Il tint parole... pour l'envoi des troupes.

L'empereur avait eu quelques inquiétudes que lui avait données le vice-roi d'Italie, sur des troupes stationnées en Toscane, où la reine d'Etrurie, régente pour son fils, était elle-même exposée à la première invasion qu'il plairait à l'empereur d'ordonner sur ses terres. Elle avait donc demandé des troupes à l'Espagne et le général O'Farill, l'un des hommes les plus distingués que l'Espagne ait eus dans son administration civile et militaire, fut chargé de les com-

mander. Un aide de camp du vice-roi fut demander au général O'Farill s'il avait quelque instruction secrète qui s'accordât avec la proclamation du prince de la Paix. Le général O'Farill assura sur l'honneur qu'il n'en avait pas. Mais, lorsque ensuite il reçut l'*ordre* de séparer les régiments et de les envoyer dans des cantonnements qui lui furent assignés, il répondit, avec une noble fermeté, qu'il avait rendu le compte vrai de sa conduite ; que, si on ne voulait pas le croire, il irait s'enfermer dans la place de Livourne et que là il prendrait la résolution qui lui plairait. Cette réponse ferme et précise fit impression. On se contenta de l'assurance de sa fidélité, s'en remettant à sa loyauté si connue et si estimée. Mais bientôt la division qu'il commandait et qui se composait de sept à huit mille hommes, fut mandée par Napoléon, armée de l'ordre du roi, dans le nord de l'Allemagne, où la grande armée était à cette époque. Mais la réponse du général O'Farill n'était pas de nature à lui faire donner le commandement de la division. Il demeura à Florence. La reine d'Etrurie voulut lui donner le portefeuille des affaires étrangères. Il refusa, mais il lui offrit ses conseils. Elle en avait grand besoin. Napoléon consentait bien à la laisser régner dans l'un de ces petits États qu'Alberoni appelait des *bicoques*, parce que la nullité de la princesse et le peu d'importance du *roi-bambin*, ou du *bambin-roi*, ne lui donnait aucune inquiétude, mais il pouvait arriver telle circonstance qui changeât la positon de la petite cour de Toscane et cette circonstance pouvait surgir à chaque instant, et le général O'Farill était en ce cas l'homme qu'il fallait à Florence. L'Espagne, tout aveugle qu'elle était encore, conservait assez de

présence d'esprit pour comprendre combien il lui importait de maintenir l'infante sur le trône de Toscane, et sa conduite, en cela du moins, fut conséquente, c'est-à-dire dans le commencement.

Rien n'est funeste à la puissance comme le ridicule. Dans les volumes précédents j'ai donné une idée de la tournure et de la figure hétéroclites de la reine d'Etrurie. Sa personne, déjà passablement antiroyale avec sa bosse et sa hanche déjetée, le devint encore bien autrement par une attitude qu'elle prit, croyant au contraire donner d'elle et de son fils une haute opinion aux Florentins.

Elle imagina de promener tous les jours son fils au milieu de sa bonne ville de Florence pour se montrer à ses sujets, mais avec cette manie de l'étiquette qui est inhérente à une infante d'Espagne. Comment imagina-t-elle de faire promener S. M. Louis, deuxième du nom, lequel Louis deuxième du nom avait cinq ans et trois ou quatre mois? En habit à la française, brodé sur les tailles, jabot à dentelles ainsi que les manchettes, culottes courtes, bas de soie, escarpins cirés à talons rouges avec des boucles de diamants, quant à la tête, la pauvre petite majesté était crêpée, recrêpée, tapée, retapée, il n'y manquait même pas la bourse. Il faut ajouter à cette belle toilette qui n'aurait pas été complète sans cela, une petite brette attachée au flanc royal et cousue dans son fourreau. Mais le plus curieux de la représentation, c'est que le pauvre petit roi étant trop exigu pour se tenir avec aplomb tout seul dans le fond d'une immense berline, la mère régente avait imaginé, comme partie de son administration, d'attacher le *roi Camion* sur son coussin, de façon que le malheureux enfant voyait

arriver l'heure de la promenade, comme un autre enfant verrait celle du fouet. La mère se tenait sur le devant du carrosse, tandis que S. M. le roi, tenant un petit chapeau sous son bras, regardait avec un œil d'envie le fils d'un pêcheur de l'Arno, ou d'un paysan de l'Apennin. M. d'Aubusson de la Feuillade, qui était ministre de France auprès de la cour de Toscane, m'a parlé plus de cinquante fois de cette voiture mille fois plaisante contenant la régente et le petit roi, et il me l'a décrite si parfaitement juste que je pourrais la dessiner. Je voyais souvent M. d'Aubusson et, quoiqu'il ne fût pas bon, j'aimais assez sa conversation. J'avais oublié qu'il m'accusait de coquetterie pour avoir dansé la gavotte devant Junot avant qu'il fût mon mari. Il racontait de bien singulières choses de cette cour de Florence. On prétend que, tout en raillant, il avait agi fort sérieusement. Et en vérité, on peut dire que rien n'était plus sérieux et même plus triste.

Le marquis de la Romana, en passant par Paris pour aller en Allemagne, fut accueilli avec une hospitalité gracieuse dont il parut sentir le prix. Nous lui donnâmes une fort belle fête au Raincy, ainsi qu'à tout son état-major. Je le trouvai parfaitement aimable. Il n'était pas agréable de figure ni même de tournure. Il était fort maigre, sec, et petit, le teint presque africain, les yeux pétillants d'intelligence et, en général, une grande activité d'esprit était révélée sur son visage mobile. Cependant il avait souvent des moments de profondes réflexions, que la suite, du reste, nous a expliquées, et pendant lesquels il avait une autre figure. Je fus extrêmement contente de la manière dont il parlait de la France et de l'empereur.

Il paraissait beaucoup aimer sa femme. L'empereur était moins loué, sans doute, mais toujours avec un grand tact. Une fois il parut rêver à la vue d'un trophée que mon officier avait exécuté en sucre de couleur et qui formait un surtout. Le marquis tint fort longtemps ses yeux attachés dessus. Comme la pièce était destinée à être mangée, je lui en offris. Mais au moment où j'avançais la main pour briser le trophée, le marquis me retint avec une sorte d'empressement qui lui conquit Junot.

— Comment, madame, s'écria-t-il, c'est vous! vous! qui voulez briser un trophée de la gloire de l'empereur Napoléon? Je trouve qu'on ne devrait pas souffrir que des choses aussi admirables fussent aussi fragiles.

Je le regardai avec une expression tellement reconnaissante, qu'elle lui parut bizarre probablement, car lui, à son tour, me regarda avec étonnement et poursuivit :

— Que trouvez-vous donc, madame, de si étonnant à ce que j'admire l'empereur? Mais, en Espagne, il est adoré, madame, et, s'il paraissait en ce moment avec des intentions telles qu'on peut les désirer, je fais le pari que sa voiture serait traînée à bras.

Cette conversation n'a aucun intérêt, mais elle se rattache à une circonstance assez bizarre. Après la défection de La Romana, j'eus l'occasion de lui faire faire mes compliments. Je chargeai la même personne de lui demander s'il était de bonne foi au Raincy lorsqu'il chantait ainsi, d'une voix haute et harmonieuse, les louanges de l'empereur quelques mois avant de le trahir.

— Dites à M^me^ Junot, dit à mon envoyé le marquis déserteur, que je la respecte trop pour me permettre

de plaisanter avec elle. Mes paroles étaient sérieuses; mais alors *je croyais Napoléon innocent*

Le marquis de la Romana était un homme d'un talent supérieur. On a dit de lui qu'il avait *de l'esprit*, il avait bien au-delà. L'esprit est bien plus léger et bien plus échappant à l'attention que ce qu'avait le marquis dans son regard et dans sa parole. Il avait voyagé dans l'Europe entière, et même en Amérique. Il parlait plusieurs langues, avait profité de ses voyages, à ce qu'il paraissait, fort étendus. Comme tous les Castillans, le marquis avait l'abord un peu froid, mais bientôt la cordialité s'établissait facilement, parce qu'il causait volontiers. Il avait beaucoup vu et bien observé. J'ai trouvé en lui un homme fort distingué et tout à fait hors de ligne avec ceux que la tourmente de l'Espagne a fait surgir de leur obscurité. En partant de Paris il fut à Hambourg, puis immédiatement sous les ordres du prince de Ponte-Corvo, qui déjà à cette époque *apprenait* le trône de Suède.

Le marquis mit une telle habileté dans sa trahison, qu'il fut impossible de se douter de son dessein. Il avait sollicité le grand-aigle de la Légion d'honneur à l'occasion de la saint Napoléon de 1808; l'empereur le lui avait accordé. La Romana, alors dans les îles de Fionie en Danemarck, écrivit au prince de Ponte-Corvo en lui demandant la permission de quitter ses troupes pour aller auprès de lui recevoir le grand-cordon de sa main. Le prince de Ponte-Corvo prenait alors des bains de mer dans un petit village près de Lubeck. Ce fut là qu'il reçut la lettre du marquis, et deux jours après il apprit que la Romana *et tout son monde* étaient partis dans des barques anglaises, qui, prévenues par les émissaires du marquis, étaient venues

tout auprès de la côte. Cinq cents hommes seulement, qui étaient à Hambourg, ne purent le suivre. C'était un détachement du régiment d'Algarve. En apprenant le départ de leurs camarades, ils tentèrent de fuir, mais il n'était plus temps et ils furent cernés par des forces tellement supérieures, que se défendre eût été folie. L'officier qui commandait ce détachement était un émigré français au service de l'Espagne. Il s'avança vers le général de brigade envoyé à leur poursuite et il lui dit :

— Mon général, mes soldats n'ont fait que m'obéir, c'est moi qui les ai entraînés. Je suis le seul coupable.

A peine avait-il fait entendre sa dernière parole qu'il prit un pistolet dans la fonte de sa selle et se brûla la cervelle.

CHAPITRE XIV

Mort du prince Louis. — Ressemblance physique et morale. — Incendie du vaisseau amiral *l'Orient*, raconté par Napoléon. — Dévouement sublime du fils de Casabianca. — La reine Hortense aux Pyrénées. — Portraits. — Napoléon est *moins Corse* qu'on ne le pense. — Le général Levavasseur apporte le traité de paix avec l'Angleterre. — Sa femme accouche de vingt-quatre mille platines.

Une grande infortune avait frappé la famille de l'impératrice Joséphine. Le fils aîné de la reine Hortense venait de mourir du croup, en Hollande. Les lettres de M^me^ de Broc annonçaient une douleur d'une telle violence qu'elle pouvait détruire à jamais la santé de la reine. Quels que fussent les autres projets, l'impératrice fut atteinte au cœur de cet événement. Il semblait que la menace de divorce était dans chacune des larmes que l'on versait sur la fosse encore fraîche du jeune prince Louis. Quelle différence d'avenir pour elle !... Etre *la belle-grand'mère* de l'empereur régnant, ou bien la belle-sœur de M^me^ la princesse Caroline, de M^me^ la grande-duchesse de Berg !

— Oh ! quel malheur !... répétait-elle en pleurant avec sanglots.

Il est impossible de bien peindre le jeune prince Louis. Cet enfant eût été, s'il eût vécu, un homme bien distingué. Il ressemblait extraordinairement à son père, et conséquemment à l'empereur. L'infernale

méchanceté qui a poursuivi l'empereur jusque dans ses affections les plus saintes, a fait de cette ressemblance une cause de calomnie tellement indigne, que je croirais me manquer à moi-même en la réfutant. Le jeune prince était un enfant charmant, d'une bonté, d'une fermeté de caractère qui lui donnait de la ressemblance morale également avec son oncle. Je conçois que Napoléon sourît à l'avenir de la France en contemplant cet enfant. Un jour, on était à Saint-Cloud, et l'empereur racontait un fait plein d'intérêt, et il le racontait avec cette puissance de voix et de regard que je n'ai connue qu'à lui. Le jeune prince était sur les genoux de l'impératrice, puis il se laissa couler tout doucement et vint se placer en face de l'empereur en le fixant avec de grands yeux bleus animés par une expression admirablement belle. C'étaient des saphirs étincelants. Sa petite poitrine se soulevait, et il était évident qu'il souffrait de son émotion.

L'empereur racontait en effet une chose bien faite pour arriver au cœur d'un enfant heureusement doué. J'ai déjà parlé, je pense, du talent de narration de l'empereur et du goût qu'il avait pour raconter. Souvent, par exemple, il altérait un peu la vérité pour augmenter l'intérêt et l'effet. Mais on voyait ce soir-là que rien n'était ajouté. On en pouvait juger à sa propre émotion. Il racontait une bataille navale et, comme Homère, sa parole puissante soulevait les flots, faisait gronder le canon et gémir les mourants. Il vous plaçait sur le pont d'un vaisseau, dont les planches souillées de sang, couvertes de cadavres, commencent à crier sous l'action du feu dont mille langues de toutes couleurs se faisaient jour à travers les écoutilles et montaient en tournoyant le long des vergues et des mâts. Ce vais-

seau, qui peu d'heures avant dominait royalement dans la rade d'Aboukir et présentait plus de cinq cents visages humains pleins de vie et de force sur son gaillard d'avant, était désert, et tout ce qui n'avait pas été frappé par le boulet ennemi s'empressait de se soustraire à une mort certaine en se jetant à la mer et gagnant la terre à la nage. Un seul homme restait debout et, les bras croisés sur sa large poitrine, la figure souillée de sang, noire de poudre et de fumée, il regardait d'un œil sombre un autre homme respirant encore, couché au pied du grand mât, ayant les deux jambes fracassées et perdant tout son sang et la vie sans laisser échapper aucune plainte. Il remerciait Dieu, tout au contraire, de le retirer de ce monde. Son œil mourant se soulevait pour voir encore flotter au-dessus de sa tête le drapeau de la France républicaine. A quelques pas de l'homme mourant était un jeune garçon âgé de quatorze ans environ et revêtu d'un habit bleu sans aucune marque distinctive. Un petit sabre était à son côté et, dans sa ceinture de marin, étaient deux pistolets. Il regardait l'homme mourant avec une expression de profond désespoir, et en même temps de résignation, qui faisait comprendre que lui aussi avait fini avec la vie.

Ce vaisseau, c'était *l'Orient*. L'homme mourant était Casabianca, capitaine du vaisseau amiral de l'expédition d'Égypte et le jeune garçon était le fils du vieux soldat.

— Prends cet enfant, dit le capitaine au contremaître. Sauvez-vous tous deux, il est encore temps, et laissez le vieux marin mourir tout seul. Il n'est plus qu'une vieille cartouche avariée.

— N'avance pas, dit l'aspirant en étendant la main

vers lui, sauve-toi. Quant à moi, ma place est ici, je ne quitte pas mon père.

— Mon fils, dit le mourant en jetant sur le noble enfant un regard qui renfermait toutes les joies qui peuvent inonder le cœur d'un homme, mon fils, je t'ordonne de partir.

En ce moment, un craquement terrible fit grincer les planches du navire, la flamme devenait maîtresse du bâtiment. Une épouvantable détonation annonça le sort d'une victime de cette affreuse journée. C'était celui qui attendait *l'Orient*... Déjà les planches devenaient brûlantes sous les pieds. Le contre-maître eut un moment de crainte, ses yeux se portèrent sur la côte dont ils n'étaient qu'à deux cents toises — car, disait l'empereur, l'amiral Brueys s'est battu embossé, le misérable! — Mais ce mouvement naturel à tout homme qui cherche sa conservation ne fut que passager. Il reprit son attitude insouciante. Seulement il cligna de l'œil en regardant le jeune garçon et, sur un signe du père mourant, il voulut encore le saisir. Mais le jeune homme prenant un de ses pistolets, menaça le marin de l'étendre à ses pieds s'il insistait encore.

— Je dois et je veux rester, s'écria-t-il, va-t'en, et que le ciel te sauve! Tu n'as pas de temps à perdre.

Un nouveau craquement qui sortit du fond de cale comme un profond gémissement fit tressaillir le marin. Il porta un coup d'œil égaré sur la Sainte-Barbe, les flammes allaient l'atteindre. Encore quelques secondes peut-être et il ne serait plus temps. Le jeune homme comprit l'anxiété renfermée dans ce regard et, se couchant à côté de son père, il le prit dans ses bras.

— Pars ! s'écria-t-il. Mon père, bénis-moi.

Ce furent les dernières paroles que le marin entendit. Il s'élança à la mer et s'efforça de gagner la côte.

Il n'avait pas fait dix brasses de chemin, que *l'Orient* sauta en l'air avec un bruit épouvantable. Il en était encore si près que ses épaules furent couvertes de clous et de débris lancés par le navire dans son dernier déchirement.

— Il fut recueilli par les gens de la côte, et vint au quartier général, ajouta l'empereur. Ce fut lui qui nous raconta le dévouement sublime du jeune Casabianca. « Que ferais-je en ce monde, dit-il à son père qui le pressait de nouveau de partir. Tu vas mourir, et la marine *s'est déshonorée aujourd'hui !* »

— C'était un noble enfant, poursuivit l'empereur, sa mort est d'autant plus à regretter qu'il aurait été plus loin encore que les Duguay-Trouin et les Duquesne. Je pense avec orgueil qu'il était de ma famille[1].

Mais un spectacle curieux, c'était de remarquer la physionomie du jeune Napoléon. Il tenait ses grands yeux bleus attachés sur l'empereur avec une avidité qu'il est impossible de rendre et, lorsque son oncle eut fini, il s'approcha de lui et, grimpant sur ses genoux, il lui dit :

— C'est bien vrai, ce que tu as dit là?

— Pourquoi veux-tu le savoir? dit l'empereur

— Parce que je prierai Dieu pour ce jeune garçon et pour son papa, répondit le jeune prince.

[1] J'ai entendu plusieurs fois l'empereur répéter cette histoire et toujours disant que Casabianca lui était parent, tandis que beaucoup d'autres prétendent que non.

L'empereur fut attendri. Il souleva son neveu et l'embrassa.

— Et toi aussi, dit-il, tu seras un brave et bon enfant.

Et le reposant à terre, il le suivait de l'œil avec toute la sollicitude d'un père, car il sentait que cet enfant était alors son espoir. L'impératrice était bien heureuse dans de semblables instants. Alors la pensée du divorce s'éloignait d'elle. Et pourtant à cette époque on en parlait plus que jamais.

Un jour, l'empereur allait ou venait de passer une revue. Son épée et son chapeau — ce fameux chapeau — étaient sur un fauteuil du salon, le jeune prince, accoutumé à être gâté par l'empereur qui lui laissait toucher à tout chez lui, s'empara de l'épée, la passa autour de son cou, et se mit à marcher derrière l'empereur avec une grande gravité, en faisant à deux voix le rataplan le mieux roulé. L'empereur se mit à rire, mais il était profondément touché. Gérard fit un charmant tableau de cette petite mascarade. En général, je dois dire, tout en convenant que le fond de son caractère n'était pas sensible, qu'il était fort impressionnable pourtant pour toutes les affections de famille ; ce qui ferait croire que son indifférence n'était qu'une chose affectée, ou tellement en dehors, que le cœur ne s'en ressentait nullement.

Junot aimait le prince Louis avec un grand attachement. Il n'était pas de ces imbéciles qui croyaient à une absurdité, et qui la croient encore par le seul plaisir de croire le mal et de donner à l'empereur un vernis d'homme vicieux que jamais Napoléon n'a mérité. Quelque répugnant, je le répète ici après l'avoir dit plus haut, qu'il soit, en raison de l'attache-

ment tendre et profondément respectueux que je porte et que j'ai toujours porté à la personne dont je parle, je suis obligée, comme chacune de nous doit l'être en prononçant son nom, de lui rendre la justice qui lui est due, en ne la disant qu'accompagnée de toute la vénération, l'attachement, l'amour le plus entier. C'est du moins ce que je ressens et nous sommes beaucoup encore existantes de la cour impériale professant hautement la même opinion.

La reine de Hollande quitta ses marais et ses plaines aquatiques, pour venir trouver, non pas une consolation — car quel est le cœur de mère qui se console de la perte d'un enfant — mais au moins un adoucissement à ce désespoir terrible qui la tuait. Elle fut dans les Pyrénées, à Cauterets. C'est là qu'elle fit le voyage du Vignemale, en le traversant pour aller de Cauterets à Gavarnie. Elle fit ce voyage avec les deux guides les plus renommés des Pyrénées après Laurence, ce guide rendu célèbre par M. Ramond lui-même. Mais il était ordinairement à Bagnères-de-Bigorre, prêt à entreprendre le voyage du Pic du Midi, du Tour-Malet et des pics environnants. Mais pour ceux qui dépendent des autres vallées, tels que Bergons, le Mouné, Viscos et, enfin, le Vignemale, ce roi des Pyrénées françaises, puisque le Mont-Perdu dépend de la chaîne espagnole, c'est cette partie qui est vraiment intéressante à parcourir, c'est aussi celle-là que la reine voulut connaître. Elle se confia aux soins de Clément et de Martin, les deux porteurs de chaises les plus habiles des Pyrénées; puis elle parcourut d'abord tous les environs de Cauterets à une certaine hauteur. Elle alla au lac de Gaube. Là finit presque la civilisation la plus légère. Un seul homme,

un sauvage habite la cahute en terre et en roseaux qui est construite sur les bords fleuris de ce beau lac dont les froides et tranquilles eaux réfléchissent les neiges éternelles et les glaciers du Vignemale dont cent toises nous séparent. De l'autre côté du lac est la belle cascade d'Esplemousse, dernier adieu de la nature à l'homme dans ce désert sauvage. Je ne veux pas me laisser entraîner à la description en ce moment, parce qu'en 1809 je fis moi-même ce voyage dont je parlerai.

La reine Hortense est, comme chacun sait, une sylphide dans sa taille, ses mouvements et la grâce de sa tournure. Leste et légère, elle bondissait dans les sauvages retraites des Pyrénées, et là, du moins, elle pouvait pleurer non seulement en liberté, mais avec la consolante pensée que les hommes simples qui l'accompagnaient *sentaient* sa peine et auraient voulu l'alléger.

— Pauvre dame, disait Martin, lorsque nous trouvions dans not'chemin, une de nos femmes avec son *gars* tout rougeaud, tout frais, pauvre dame, nous l'entendions qui sanglotait, Clément et moi, dans la chaise à porteurs. Quand nous avons vu ça, j'ai dit à Clément qu'il fallait grimper dans la montagne pour ne pas rester en face de cet enfant. Ah! elle pleurait bien fort!...

Elle était adorée dans ces montagnes et le mot adorée est juste. Il n'est ni une flatterie ni une de ces paroles oiseuses qui se placent toutes seules à côté d'un nom de princesse. Elle était adorée. Et comment ne l'eût-elle pas été? Bonne, secourable, donnant à la fois des aumônes pour avoir du pain et disant de ces paroles qui touchent au cœur. Elle rachetait des cons-

crits, mariait des jeunes filles, donnait noblement une existence assurée à ses deux guides fidèles... Oui, elle était adorée, et jamais nous n'avons senti le prix de sa présence et l'influence de sa bonté et du charme qu'elle répandait sur toute la cour par ses talents si variés, que depuis que nous ne la voyons plus.

La reine Hortense revint à Paris après la saison des eaux, cette même année 1807, et nous ramena toute cette aimable gaieté, ces soirées charmantes chez elle, où les artistes les plus distingués de la France venaient porter un tribut que la princesse savait d'autant mieux apprécier, qu'elle-même était docte en toute savante matière. Que d'heures agréables on passait chez elle! Combien elles fuyaient doucement!... C'est alors qu'elle composait : *Partant pour la Syrie! Reposez-vous, bons chevaliers*, et une foule d'autres romances que nous connaissons et que nous chantons toujours. La reine Hortense n'est plus là pour demander de la flatterie et, certes, on peut louer avec une grande franchise de conscience : *le beau Dunois*, *le bon Chevalier*, *les deux Colins*, dont la grâce naïve peut appartenir au plus ravissant talent, *En soupirant j'ai vu naître l'Aurore* et mille autres que je pourrais citer, car je les connais toutes, je les aime, je les chante et toujours avec un nouveau plaisir.

Une autre fois, on se réunissait autour d'une table ronde et là venaient Gérard avec son immortel crayon, Isabey, dont le talent peut être imité mais jamais égalé, Garnerey qui, après avoir longtemps travaillé à un joli dessin pour un album, finissait par faire la chambre dans laquelle nous étions avec un tel charme de détail qu'on y retrouvait tous les bâtons de chaises qui étaient dans l'appartement, et pourtant rien n'était

minutieux et tout était charmant dans ces mêmes détails. Mais un talent remarquable lui-même dominait sans flatterie sur un grand nombre de ceux qui l'entouraient, et c'était la noble maîtresse du logis, surtout lorsqu'elle faisait des portraits seulement au trait. Ils sont d'abord faits remarquablement bien et puis ils ont le mérite fort rare d'une ressemblance extraordinairement juste. C'est ainsi que la reine Hortense possède une collection unique dans le monde, si dans ses courses aventureuses elle n'en a pas perdu, ce qui peut être. J'ai vu dans ses albums des visages bien étonnés de se trouver à côté l'un de l'autre.

En parlant de la reine Hortense, j'ai seulement indiqué les personnes de sa maison d'honneur; il faut que j'en parle avec plus de détail. Cette cour était trop remarquable comme agrément au milieu de la grande cour de l'empereur, pour ne pas mériter une attention spéciale.

La dame d'honneur, M^me^ de Viry, était une de ces personnes qui ont donné lieu au proverbe italien :

E tanto buono che non val niente.

C'était une grosse personne, ayant un gros mari, et le fils le plus effroyablement laid que Dieu ait lancé sur notre planète. C'était le prince Furibond.

Qui de vous ne se rappelle avec un sentiment tout à fait pénible cette jeune femme engloutie dans un abîme, à peine âgée de vingt-cinq ans? cette charmante M^me^ de Broc ? Toutes les fois que son image se retrace à moi, ce n'est jamais avec une impression douce. Je connais si bien le lieu où elle a péri ! Je ne puis séparer la pensée qu'elle provoque de celle de sa

chute dans la cascade du Moulin à Aix en Savoie. Et c'est pour pleurer sur un sort si funeste. Elle, si bonne, si douce, si charmante! mourir là comme une fleur qu'un coup de vent aurait fait tomber dans le gouffre! Pauvre jeune femme! Eh bien, elle a eu, du moins, cela d'évité dans sa vie, c'est le spectacle de l'infortune de son amie, car, *quoique reine*, elle est amie et elle a des amies, la reine Hortense. Elle en a aujourd'hui, alors qu'un regard, une parole d'elle ne sont plus que des gages d'amitié dont tout honore, parce qu'elle est vraiment noble par le cœur. Elle y donne asile à tous les sentiments doux en même temps qu'équitables. J'ai toujours pensé que si la reine Hortense avait régné, soit comme régente, soit comme maîtresse, son règne eût été des plus heureux, parce que beaucoup de bonnes actions faites par d'autres princes, comme résultat d'une saine politique, n'auraient eu pour principe, chez elle, que le désir du bien public et l'amour de ses devoirs. C'est une personne qui aurait conçu parfaitement que de la paix de son âme dépendait beaucoup celle de ses peuples. Je crois, par exemple, qu'elle aurait souvent pardonné ayant le pouvoir de punir, regardant la vengeance comme le lot d'une âme vile et basse. Et, en parlant de cela, il faut ici que je place un mot qui fut dit par l'empereur à un homme qui était fort avant dans sa confiance, et me le répétait il n'y a pas huit jours. Cet homme était à la tête d'une grande administration, et il apportait à l'empereur une liste formée de dix-sept noms qui étaient portés par des hommes qui pouvaient alarmer Napoléon en raison de leur position sociale et de leur fortune. Ils conspiraient sourdement et d'une manière si peu habile toutefois, que toutes leurs démarches

étaient connues aussitôt que formées. L'empereur sourit en levant les épaules. Il était alors au moment de partir pour la bataille de Wagram et l'intérieur de la France, quoique calme encore, pouvait cependant lui donner de l'inquiétude.

— Qu'ordonne Votre Majesté relativement à cette affaire? lui demanda-t-on.

— Rien du tout.

L'autre le regarda d'un air stupéfait. Il avançait sa liste et l'empereur répéta en souriant :

— Rien du tout, mon cher comte. Je ne punis mes ennemis que lorqu'ils s'opposent, par leurs manœuvres, au bien que je veux faire. C'est surtout pour cela bien plus que parce qu'ils me résistent que je les punis. Je suis *moins Corse* qu'on ne le croit.

Cette parole que je ne connais que depuis peu de jours me paraît sublime. Celui qui l'entendit et qui me l'a redite causa longtemps avec moi de la manière dont Napoléon considérait aussi les hommes qui l'entouraient. Il faisait une extrême différence entre ses amis et les hommes capables qu'il récompensait. Il était pour eux moins affectueux, moins accueillant, et bien souvent cependant il était prodigue envers eux. La faveur n'a pas été en *faveur* sous son règne, et bien rarement elle l'a emporté sur le mérite POSITIF. Il faisait *des grâces* à ceux qu'il aimait, comme *Junot*, par exemple, comme *Duroc*, comme *Lannes* et beaucoup d'autres. Et lorsque ces mêmes amis avaient en eux de quoi légitimer de hautes récompenses, il les en comblait. Mais ces hommes étaient les colonnes de l'État, soit qu'ils se servissent de leur plume ou de leur épée, soit qu'ils lui sacrifiassent leur santé par des veilles, soit qu'ils fissent couler leur sang sur les

champs de bataille. Aussi les deniers publics satisfaisaient sans regret à les récompenser. Je sais qu'on dénature toutes les intentions; qu'on fait d'une bonne chose une action folle ou vicieuse. Aujourd'hui nous sommes devenus non seulement ingrats pour l'empereur, mais *ingrats méconnaissants*. Les inconvénients particuliers se sont présentés armés de toutes leurs petites vengeances, de toutes leurs petites haines, et, parlant au nom du bien général, ils ont, comme, au reste, toujours, représenté les masses qui, comme toujours aussi, ont agi sans savoir pourquoi, mais servant les intérêts de quelques-uns, et souvent animées par de secrètes calomnies de *ces quelques-uns* bien plus éclairés que d'autres, pouvant parfaitement juger des intentions véritables de l'empereur, de ses vœux pour le bonheur de la France, de la justesse de ses vues, de ses vues que le vulgaire lui-même est appelé à juger et juge à présent ce qu'elles devaient être, c'est-à-dire entièrement dirigées vers le même but, et ce but constamment le même... le bonheur et la gloire de la France. Il ne s'agit pas ici de ricaner comme j'ai vu ricaner de beaux-esprits tout neufs, et dire :

— Le bonheur de la France ! ah ! par exemple, le bonheur et la gloire de la France ! Lui ! L'empereur Napoléon ! La gloire, encore, je ne dis pas; mais le bonheur !

Eh bien, oui, le bonheur ! A l'époque dont je parle, *il voulait* le bonheur de la France. Et je dirai plus, à cette époque aussi, il le lui avait donné. Il ne s'agit pas ici de répéter quelques vieux mots bien ridiculement placés ensemble, de manière à former une phrase qui est tout ce que l'on peut dire, et qui

signifie que l'empereur *a fait le malheur de la France* parce qu'il a fait la guerre, et qu'il est un *tyran assassin* parce qu'il a condamné le duc d'Enghien et exilé Mme de Staël. Il faut raisonner son accusation ; et ceux qui parlent si haut ne savent pas que jusqu'en 1810 toutes nos guerres ont été défensives. Et lorsque plus tard elles ont été une agression, il est encore fort douteux que ce ne soit pas pour empêcher qu'elles n'aient plus tard une nouvelle attaque. Tout à l'heure, à l'époque de la bataille de Wagram, nous parlerons de cela. Maintenant j'ai amené Napoléon sur la scène, parce que je parlais de sa belle sœur et que, faisant remarquer la bonté de cœur de la reine Hortense, je voulais placer en regard le mot de l'empereur sur la manière dont il dispensait les punitions.

L'empereur avait beaucoup d'ordre. Tous les mois M. Estève lui soumettait un travail relatif à sa cassette particulière et à la liste financière générale de sa maison. Il y avait fort souvent des économies. Alors l'empereur faisait une liste et une répartition parmi ses chefs. Plusieurs étaient jeunes, aimaient le plaisir, peut-être même le faste. Pourquoi non? Une existence somptueuse, un peu sybarite, leur paraissait doublement douce après des années entières passées sous la tente, au milieu des sables du Tropique ou des boues de la Pologne, des neiges de la Sibérie ou des rochers de l'Espagne. En regardant ses belles courtines de velours à franges d'or, qui recouvraient une tête mutilée, des bras lacérés de profondes cicatrices, une poitrine sillonnée par le sabre et l'épée ennemis, celui qui jouissait alors de cette existence heureuse trouvait bien doux de se répéter :

Je la dois à mon courage, à ma noble conduite!

Et voilà ce que beaucoup des chefs de Napoléon pouvaient dire avec un noble orgueil, Junot, Lannes, Rapp, Marmont, Bessières, Duroc, une foule de noms qu'il serait trop long de citer, mais qui formeraient une belle liste de *leudes* au chef de la dynastie napoléonienne. Souvent l'empereur, qui comprenait merveilleusement que ces hommes, qui avaient donné leur sang à leur patrie, car, quelque amour qu'ils eussent pour lui, la France était le grand et le premier mobile originairement de cette vaillante conduite, l'empereur savait qu'il fallait noblement, largement récompenser celui qui donne sa vie. Il comprenait, cet homme, *qui savait comme on fonde*, que la marchandise qui se paierait le plus cher si pareille chose se vendait, serait les jambes et les bras, le corps ainsi pris en détail, et, puisqu'il est impossible de fixer un tarif pour de tels objets, alors il faut établir un équivalent. Et c'était ainsi qu'il comblait de faveurs les hommes braves et fidèles qui entouraient ce trône que leurs bras devaient soutenir pour jamais. Lui aussi, quelque méfiance qu'il eût de la nature humaine, fut encore surpassé dans son rêve triste et grondeur. J'apprenais, il y a quelques jours seulement, que dans cette répartition de fonds faite chaque mois, le général Oudinot, qui était de l'armée du Rhin, et qui pourtant n'avait pas auprès de l'empereur les mêmes droits que ses fidèles, recevait, comme gratification, huit, dix mille francs tous les mois, et cette munificence s'est maintenue fort longtemps. Cela n'est pas resté *longtemps* dans la mémoire du maréchal, par exemple, et j'ai des raisons positives pour en douter.

Sans doute que l'empereur a parle du maréchal Oudinot comme il a parlé de Junot. Sans doute qu'il a fait à son égard des réflexions tout aussi amères que celles que nous a transmises un des sieurs Las Cases pour Junot. Pourquoi donc ne nous les a-t-il pas communiquées? Il serait assez drôle que j'en pusse dire la raison.

J'étais il y a quelques mois à faire de la tapisserie dans mon cabinet, j'avais près de moi une femme de ma connaissance, fort âgée, mais remplie d'esprit, maligne et la plus agréable du monde à écouter lorsqu'elle raconte. C'est un feu d'artifice, mais avec des variétés de couleurs admirables. C'est une heure à compter, dans son année, comme plaisir réel, que de l'écouter dans ses bons jours. Cette femme est la comtesse d'Hautpoul. C'est un nom littéraire de notre époque.

Nous ne causions plus, nous avions ri. Je me reposais tout en repassant dans ma tête une foule d'histoires plus divertissantes les unes que les autres qu'elle m'avait racontées. Mon aiguille passait, repassait. Elle me regardait en clignant l'œil, tandis que, enfoncée dans une profonde bergère, elle faisait aller un petit pied toujours bien chaussé et de la grandeur de celui d'un enfant de six ans. Tout à coup elle me dit en me regardant :

— Est-ce que vous ne *lui* répondrez pas?

— A qui donc?

— Eh ! mais à ce Las Cases.

Nous n'avions pas prononcé son nom de la soirée, mais nous en avions parlé assez souvent pour que je la comprisse, et voilà ce que c'est que de causer avec des gens d'esprit. Mais qui peut causer avec une

bête? Qui? Eh! mais, moi toute la première... cela m'arrive tous les jours à mon éternel regret. Je me fâche, je gronde après ma propre bêtise, et je recommence le lendemain. Il en est de cela comme des illusions; on en perd une, on en reprend dix.

Enfin, ce jour-là je n'avais pas ce reproche à me faire, car Mme d'Hautpoul est certes la femme la plus amusante possible.

— Oui, sans doute, je lui répondrai, lui dis-je; mais comprenez-vous cet acharnement contre mon mari? Cette gloire dont il nous a décorés, mon mari et moi, en nous sacrifiant, plutôt que nous consacrant un chapitre portant notre nom. Quel homme est-ce? Le connaissez-vous?

— Sans doute. Mais comment, *vous*, ne le connaissez-vous pas?

— Songez donc, ma chère, qu'il y avait *cent* chambellans, que c'étaient des planètes d'un ordre trop inférieur — je ne dis pas cela pour dire une bêtise, ceux qui auront l'esprit nécessaire pour me comprendre me comprendront — pour qu'une personne comme M. de Las Cases, qui n'avait nulle habitude dans ma société, qui n'était connu de personne au château, comme il le dit lui-même malgré son excessive vanité, songez donc que c'était la plus simple chose du monde qu'il fût inconnu à ma personne. Mais cela ne m'étonne que davantage pour son animosité contre Junot.

— Mais, ma chère enfant, il a été votre voisin de campagne, longtemps même,

— Lui! M. de Las Cases!

— Lui-même...

— Et où donc, bon Dieu?...

— A Bièvres. N'aviez-vous pas la maison de M. de Chamilly?

— Précisément...

— N'aviez-vous pas M^me^ de Montesson au grand château de Bièvres?

— Eh oui! mais ce n'est pas M. de Las Cases.

— Patience! nous y arriverons. Vous rappelez-vous une Anglaise, lady Cla..., qui loua le château après M^me^ de Montesson?

— Oui, sans doute, et j'ai de bonnes, ou plutôt de mauvaises raisons pour cela.

— Qu'avez-vous donc eu à démêler avec cette *Pomone* d'Angers?

Je regardai ma vieille amie avec étonnement.

— Oui, sans doute, *Pomone d'Angers*. Sa mère avait des fruits superbes dans son jardin qu'elle cédait à ses connaissances. Y êtes-vous?

— Parfaitement. Mais où je n'arrive pas de même, c'est à M. de Las Cases.

— M. de Las Cases a connu lady Cla... en Angleterre. Elle a été parfaite pour lui, elle l'a ramené en France et...

— Ah! mon Dieu, que me dites-vous là? m'écriai-je en me levant si précipitamment que je faillis jeter le métier, la lampe et la table par terre!

Ma vieille amie me crut folle.

— Comment! vous me dites que M. de Las Cases est ami de lady Cla...? Oh bien, alors, voilà mon Apocalypse de Sainte-Hélène tout expliquée maintenant.

— Ah! ah!

Et M^me^ d'Hautpoul fit à son tour une grande exclamation, puis elle se mit à rire.

— Eh bien ! voilà pourquoi le duc ne voyage qu'avec ses relais, voilà pourquoi les paroles sont si amères sans morceau de sucre pour les faire passer. Comment donc ne m'aviez-vous pas dit cela, chère enfant ?

— J'aurais vraiment fort à faire si j'allais entreprendre de vous faire faire connaissance avec *toutes mes parentes*. Car je suis convenu d'appeler ainsi ce degré de relation.

— Eh bien, nous parlerons de cette cousine-là, n'est-ce pas ?

— Ma foi non. Il y en a d'agréables, mais pour celle-là elle est trop ennuyeuse.

Maintenant fermons ce tiroir et retournons à la reine Hortense.

Après M^me^ de Broc, qui était, comme on sait, M^lle^ Auguié, sœur de M^me^ la maréchale Ney et de M^me^ la comtesse César Delaville, il y avait une charmante petite femme auprès de la princesse, comme dame du palais, c'était M^me^ de Villeneuve, fille du fameux comte de Guibert, si connu par sa tactique, une mauvaise tragédie du connétable de Bourbon et les *Lettres* de M^lle^ de Lespinasse qui le représentent comme l'homme le plus remarquable d'esprit et de manières qu'il y eût alors où il y en avait tant. Sa fille avait hérité de lui du charme dont M^lle^ de Lespinasse avait ressenti l'empire. Je la trouvais bien agréable ; elle était petite, parfaitement bien faite, des traits réguliers, de beaux yeux noirs, de belles dents blanches, et puis tout cela bien encadré et bien porté par une personne toujours gracieuse. J'aimais bien M^me^ de Villeneuve. Son mari, M. René de Villeneuve, était chambellan de la reine. Il a des manières parfaites,

cause bien, est tout à fait un homme du monde, et porte dans la société *ce contingent de sociabilité* sans lequel la vie habituelle est bien pénible à parcourir. M. de Villeneuve est propriétaire de la belle terre de Chenonceaux qui rappelle tant de souvenirs chevaleresques[1].

Puis il y avait aussi une grande dame qu'on appelle M^me^ d'A... C'est une chose particulière que l'impression que m'a toujours faite M^me^ d'A..., et je voudrais bien savoir qu'elle en est la première cause. C'est une personne parfaitement bien, n'ayant autour d'elle que des motifs d'attrait et de bon accueil ; elle est grande, bien faite, et, à moins d'être de méchante humeur, il faut même convenir qu'elle est belle femme, sans cependant qu'il soit dit qu'on s'arrêtera pour la regarder. Une amie commune à toutes deux m'a toujours dit beaucoup de bien de son cœur et de son esprit. Maintenant, qu'on m'explique pourquoi je devenais triste aussitôt que j'apercevais M^me^ d'A...? Elle m'inspirait un sentiment de tristesse craintive, c'était bizarre. Et ce qui ne l'est pas moins, c'est que M^me^ d'A... fait le même effet à beaucoup de monde. Pourquoi cela? Je le demandais un jour à la marquise de Coigny, qui venait de me parler précisément de cette impression produite par M^me^ d'A... Elle me répondit :

— C'est que M^me^ d'A... a toujours l'air d'avoir mangé *sa soupe trop chaude.*

Cette manière proverbiale de répondre sur une per-

[1] Une chose qui l'est un peu moins, c'est que M^me^ la comtesse de Guibert s'est remariée en secondes noces avec un homme assez connu, qui est *Barère!!!*

sonne toujours parfaitement gourmée me fit rire, malgré la présence solennelle de Mme d'A... Mme de Coigny était, je crois, amie de Mme d'A...

Il y avait deux autres femmes attachées aux jeunes princes. L'une, Mme de Boucheporne, était une des plus jolies femmes de la cour. Il y a eu un moment surtout, mais, comme à une rose, le moment fut court. Il y a eu un instant où elle a été ravissante. C'était la fraîcheur de ces roses blanches rosées dans le cœur, et dont le feuillage est si vert et si frais tout autour de la fleur. Elle sentait bon rien qu'à la regarder. Et puis des cheveux, des cheveux comme je n'en ai jamais vu à personne. Elle avait l'air d'un séraphin. C'était la même beauté, c'était la même candeur, la même bonté fine dans le sourire se mariant au regard. Je n'ai connu Mme de Boucheporne que chez la reine Hortense, jamais je ne l'ai vue autre part, à moins que son service ne l'appelât au château pour conduire le jeune prince à son oncle. Je ne me rappelle pas l'avoir vue dans aucun quadrille. Il semblait que son mari craignait d'exposer au grand air des cours ce visage pudique et si beau. C'est une charmante personne et qui doit être bonne; il est impossible que sous une pareille enveloppe il y ait une âme méchante.

Mme de Boubert, gouvernante des jeunes princes, était tout le contraire de Mme de Boucheporne. Non, certes, qu'elle ne soit la plus vertueuse et la plus méritante des femmes; mais son visage, qui était comme celui de toutes les demoiselles de Folard, orné d'un nez — quel nez! — Longueur, largeur, profondeur, rien n'y manquait. Je crois, Dieu me pardonne, qu'en le faisant son père songeait à quelque bastion,

car elle était fille du chevalier de Folard, fameux dans les matières stratégiques. Le reste de son visage était à l'avenant du nez. En tout elle était désagréable, ensuite bonne, excellente, vertueuse, possédant toutes les qualités, toutes les vertus, toutes les perfections. Ce n'est pas que je la connaisse et que je sache si tout cela existe, mais cela doit être. Ce que je sais être positif, chez elle, c'est son nez, qu'elle porte toujours en boudeuse, ce qui ne le raccourcit pas, au contraire.

La reine Hortense avait une lectrice qui n'était pas jolie, mais qui plaisait par son humeur et que j'aimais fort parce qu'elle était spirituelle, polie et toujours de bonne humeur, trois choses que j'estime au plus haut degré. C'était M^lle^ Cochelet, aujourd'hui M^me^ Parquin, belle-sœur du célèbre avocat du même nom. Elle m'a prouvé depuis qu'elle était bonne et reconnaissante. C'est une personne à connaître et à aimer que M^me^ Parquin[1].

Les hommes de la maison d'honneur de la reine Hortense étaient aussi fort bien. Elle avait dirigé, je crois, le choix de l'empereur, et tout était comme il devait être. Quelle différence de la maison de la reine à celle de toutes les autres princesses !

Puisque je parle de tournures singulières, le nez de M^me^ B... et surtout la taille en *tour prends garde* de M^me^ de Viry me rappellent une petite aventure qui est arrivée à peu près à cette époque. Elle est bonne à conserver.

[1] C'est M^me^ Parquin qui est propriétaire du château du Wolfberg, à côté d'Arenenberg, séjour de la reine Hortense. On connaît cet établissement.

Tout le monde connaît M. R. . de Vil..., homme d'esprit s'il en fut, et autant homme de bonne grâce qu'homme de France certainement. Eh bien, ce n'est pas de lui que je veux vous parler, c'est de sa sœur, M^lle^ Aglaé de Vil..., fort spirituelle personne aussi, mais en vérité dans ces dimensions de tournure qui sont effrayantes. Ce qu'elle pesait, je crois qu'elle n'en savait rien, car jamais elle n'aura osé se faire peser. Du reste, sur ce corps immense était une fort belle tête et des traits extrêmement agréables.

Elle se maria tard. Elle était ce que nous appelons en France une *vieille fille*, quoique, en se mariant, elle ne devînt pas une vieille femme. Elle épousa un brave et digne homme, le général Levavasseur, fort estimé dans l'armée et digne d'une femme comme elle, qui était une personne remarquablement excellente comme fille, comme sœur et comme amie. Mais pour que la parité fût entière, il était aussi excessivement gros, et cette ressemblance-là n'était pas même commode. Cela n'empêchait pas qu'ils vécussent fort heureux. Ils s'aimaient, et M^me^ Levavasseur s'arrangeait de son gros mari tout aussi bien qu'elle se serait arrangée du bailli de Ferette, ou de Potier. Un jour le général Levavasseur fut envoyé dans le Nord, je crois que c'est à Nancy — mais le nom de la ville ne fait rien à l'histoire. — Il demeura là quelque temps, tranquille en apparence, ne maigrissant pas, au contraire, et seul, car M^me^ Levavasseur n'était pas avec lui. Un jour il demande des chevaux de poste, disant qu'il a des choses de la plus haute conséquence qui exigent sa présence au ministère. Il fait mettre quatre chevaux à une petite calèche et part pour Paris, en promettant trois et six

francs de guides aux postillons s'ils vont bien. Étonné de ce brusque départ, son premier aide de camp se présente :

— Est-ce que vous partez seul, mon général?

— Oui, oui. Adieu. Veillez sur tout ici et laissez-moi partir. Je porte à Paris le bonheur du monde.

Et le voilà parti, laissant l'aide de camp stupéfait. Il rentra en secouant la tête et se demandant si son général avait bien la sienne.

Son général roulait sur la route de Paris, avec la rapidité d'une boule qu'on a lancée. Il arriva ainsi qu'il l'avait calculé — car, une chose étrange, c'est qu'*il avait calculé* — il arriva à Paris le surlendemain à deux heures après midi. Il court aux Tuileries. Là il apprend que l'empereur est à Saint-Cloud.

— Ah! mon Dieu! quel malheur! s'écrie-t-il. Moi qui lui apporte la nouvelle de la paix définitive avec l'Angleterre! Le traité a été enfin signé il y a six jours. Aussitôt que je l'ai reçu des propres mains du premier ministre, je me suis jeté dans une chaise de poste, je suis arrivé à Douvres, j'ai trouvé le paquebot qui m'attendait, et me voilà. Il y a six nuits que je ne suis entré dans un lit, mes amis.

Tout cela se disait sous le grand vestibule des Tuileries, au milieu d'une foule qui grossissait de minute en minute. Quelques officiers s'y trouvaient et, voyant un général de division, commandant de la Légion d'honneur et que plusieurs d'entre eux connaissaient d'ailleurs, s'approchent et reçoivent de lui la confirmation de la nouvelle. En un moment tout le jardin retentit de cris de joie et fut aussitôt désert, parce que chacun courut porter la nouvelle. La Bourse

n'était pas fermée. Je laisse à penser si ce fut le dernier endroit où l'on se rendit.

Duroc était avec l'empereur. Personne ne pouvait donc juger du plus ou moins de vérité de l'annonce.

— Il faut que je parte à l'instant pour joindre l'empereur, dit le général à un homme du château. Faites-moi donner des chevaux.

On sait à quel point tout était ordonné dans le château, sous l'empire. Cet homme crut le premier que le général messager avait perdu la tête.

— Oh ! si ce n'est que ça qui vous arrête, dit le postillon, je vous mènerai à Saint-Cloud au risque d'être mis à pied pour six mois... La paix, nom d'un tonnerre ! la paix ! Oh ! je regagnerai cela avec les Anglais que je mènerai.

— Tu es un brave, lui dit le général les yeux tout humides. Allons, fouette tes rosses et partons. Vive l'empereur ! mes enfants.

— Oui, oui, vive l'empereur ! s'écrièrent tous ceux qui entouraient la calèche.

Le général arrive à Saint-Cloud. Nouveau malheur. La journée était superbe et l'empereur avait été à la Malmaison avec l'impératrice.

— Allons à la Malmaison ! s'écrie le général dont la volonté commençait à s'irriter des obstacles qui se présentaient à chaque pas.

Mais les chevaux qui avaient été déjà surmenés n'en pouvaient plus. Ils firent encore une demi-lieue et l'un des quatre tomba au milieu de la route.

— Diable ! dit le postillon, vive l'empereur et vive la paix ! Mais mon cheval est mort !... Comment vais-je faire ?...

— Tais-toi, braillard. Il est bien question de ton

cheval ici. Parler d'une rosse quand notre empereur m'attend, quand il est là dans l'inquiétude ! Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

Dans le même instant, une voiture passait sur le chemin, le général y court et fait arrêter le cocher. La voiture n'était occupée que par une dame seule et sa femme de chambre. Le général se présente à la portière, l'ouvre et offre la main à la dame, qui croit que les voleurs se déguisent en généraux pour arrêter en plein jour sur la grande route.

— Madame, lui dit poliment le général, je suis le général de division Levavasseur, commandant la septième division militaire. Sa Majesté l'empereur a daigné m'envoyer en Angleterre pour recevoir l'*ultimatum* du cabinet de Saint-James. J'ai été assez heureux pour déterminer le ministère, qui n'hésitait que sur un point très léger, et j'apporte la nouvelle de la paix définitive. J'ai le traité signé par M. Fox. Le voici.

Et il tire de sa poche un énorme paquet de papiers.

— Vous apportez la paix, monsieur ! s'écrie la dame. Ah ! mon Dieu, quel bonheur ! quelle joie pour toute l'Europe, pour tout le monde ! Mais que puis-je pour vous ?

— Mes chevaux ne peuvent plus me conduire, madame. L'un d'eux est mort. Je crois que les autres *ne veulent plus aller*. Mais je sais bien comment je ferai, et je...

La dame n'attendit pas la suite du discours, qui peut-être, au reste, l'aurait rendue moins obligeante Elle descendit de voiture, fit atteler ses deux chevaux à la calèche du général, prit les trois chevaux de poste pour retourner à Saint-Cloud et recommanda à son

cocher de revenir la joindre aussitôt qu'il aurait conduit le général à La Malmaison, se trouvant bien payée de sa complaisance. Par un hasard singulier, cette dame était Bordelaise et avait pour deux cent mille francs de vin dans ses caves et dans ses *chais*.

En arrivant à La Malmaison, le pauvre général qui avait pour l'empereur un attachement qui tenait du culte, sentit ses yeux se mouiller de larmes de joie.

— La paix, mes enfants ! j'apporte la paix ! Où est donc l'empereur ?

Il entra dans le salon qui est après le billard et trouva l'impératrice qui écoutait Rapp, lui annonçant au contraire des nouvelles de guerre. Le général Levavasseur se mit presque à ses pieds :

— La paix, madame, la paix ! Mais où est donc notre gracieux maître ?

L'empereur était dans la galerie du fond avec l'archichancelier. A ce mot de *paix*, il interrompt le discours qu'il avait commencé sur quelque grave matière, laisse là l'archichancelier et, s'avançant rapidement, il se présente au général, qui, en l'apercevant, s'écrie :

— Ah ! Sire, je vous trouve donc enfin ! J'apporte la paix. La voici.

Et il tira de sa poche cette immense quantité de papiers, qui, pour lui, figuraient le traité :

— Voici la paix, Sire... telle que Votre Majesté m'a commandé de la faire signer.

La stupéfaction de Napoléon fut, dit-on, complète. En effet, quoique habitué à ne jamais se laisser prendre *sans vert*, cette fois l'attaque était aussi par trop extraordinaire. Cependant il se remit aussitôt, parce qu'il comprit que la chose venait d'une source très naturelle. Il connaissait et estimait le général

Levavasseur. Aussi le premier sentiment qu'il éprouva fut de sourire, mais le second le porta à se rapprocher du brave homme et de lui dire :

— Mon pauvre Levavasseur, je crois que votre paix se signale en ce moment par de nouveaux coups de canon tirés dans la Manche.

Le général le regarda d'abord comme pour mieux comprendre ce qu'il venait de dire. Puis, secouant légèrement la tête comme un homme qui est sûr de son fait, il s'approcha de l'empereur et lui dit avec un sourire de joie enfantine :

— Oui, oui, la paix est signée. Mais que Votre Majesté ne se mette pas en peine, car si ces enragés d'Anglais ne veulent pas tenir leur promesse, eh bien, nous nous battrons, et cela ira bien, parce que ma femme est accouchée hier de vingt-quatre mille platines !

Quelque sang-froid que l'empereur voulût garder, il n'y eut pas moyen cette fois de résister. Il fit un de ces éclats concentrés comme un éclat de rire ventriloque. Mais cela ne dura qu'un instant, il répondit avec assez de sérieux :

— Votre femme doit être fatiguée d'une couche si laborieuse, mon cher général, il faut aller la soigner. Vous viendrez m'en donner des nouvelles.

Et il fit un signe à l'aide de camp de service : on l'entoura doucement, *mais on l'entoura* et on le mit dans une bonne voiture pour le conduire à Paris dans une maison de santé. Lorsqu'il y fut rendu, on prévint sa famille. Une chose intéressante à faire connaître, c'est que jamais il ne fut possible de le faire saigner, qu'au nom de l'empereur.

— L'empereur l'a ordonné, disait-on.

Alors il devenait docile comme un enfant et laissait agir ses médecins. Le pauvre malheureux ne souffrit pas longtemps. C'était le plus digne et le meilleur des hommes. Sa femme était, ainsi que je l'ai dit, une femme aussi aimable que digne de respect.

Cette affaire vraiment burlesque, si elle n'avait pas eu une issue aussi triste, donna lieu à une foule d'événements plus ou moins importants. La Bourse fut le lieu de Paris où les résultats devinrent tout à fait remarquables par leur gravité. L'empereur, qui n'aimait pas les mouvements de Bourse et qui prétendait que tous ceux qui y faisaient leur fortune trompaient ceux qu'ils gagnaient, fut d'autant plus irrité de cette aventure qu'il paraissait y *être compère*. Il ne pouvait pas démentir tout ce qui se disait, sans compromettre sa dignité. Il eut de l'humeur longtemps de cette histoire, que les partis qui n'étaient pas le sien racontèrent à leur guise en y ajoutant tout ce qui pouvait la rendre ridicule pour le parti impérial. Mais comme à cette époque il était le plus nombreux et presque l'unique en France, l'opposition des autres fut à peine remarquée. Néanmoins j'ai souvent fait observer combien l'empereur était sensible à ces sortes d'attaques [1].

[1] Cette histoire était bien autrement plaisante, racontée par M. Henri Roland, homme le plus comique et le plus *mime* surtout, que j'aie jamais connu. Il racontait, ainsi que peuvent se le rappeler ceux qui l'ont connu, avec une rare perfection.

CHAPITRE XV

Continuation de la campagne de 1807. — L'oreille de l'empereur frisée par une balle. — Mot de Napoléon au maréchal Lannes. — Les Russes sont de vaillants soldats. — Friedland. — L'empereur au pied d'un arbre. — Le pain de paysan. — *Il est bon.* — Partage de gloire. — Le maréchal Ney, vraiment le *brave des braves.* — *Travestissement* d'un champ de bataille. — M. Gros. — La veuve du soldat. — Léonard Bondieu. — Le mort vivant. — La pauvre mère. — L'orpheline. — Léonard Bondieu coiffé d'un mort. — Le prisonnier, jardinier, amoureux et mari. — Les Russes à barbe. — Retour en France. — Douleur et folie.

Nous étions déjà arrivés au mois de mai de 1807. La campagne continuait brillamment. L'empereur de sa personne s'était porté sur Gutstadt avec le maréchal Lannes et le maréchal Ney, et avait pris cette ville après une résistance terrible de la part de l'ennemi. Dans cette affaire, une balle frisa son oreille de si près, qu'il en sentit le sifflement si l'on peut parler ainsi. Lorsque Duroc nous dit cela, je fis une exclamation, et il me dit que la chose n'était pas rare le moins du monde, parce que l'empereur s'exposait beaucoup. Il me donna des détails relativement à la *tenue* de l'empereur à l'armée, qui me l'auraient fait admirer si je ne l'eusse déjà fait, et profondément. Junot m'avait bien parlé de lui dans le même sens pour l'armée d'Italie. Mais je considérais l'empereur

comme un autre homme que le général en chef de l'armée d'Italie et je me trompais en cela. C'était toujours le même individu, au contraire, pour conduire et connaître les hommes, et il savait que le prestige de la bravoure était surtout vainqueur chez les Français.

Les combats se succédaient chaque jour en Pologne. Le combat de *Deppen* suivit celui de Gutstadt, vint ensuite celui de Heilsberg (sur l'Alle), où nous perdîmes une effrayante quantité de monde. Les officiers et les généraux surtout furent très maltraités, ce qui indique presque toujours que les soldats ne donnent pas franchement. L'empereur dit une parole remarquable à propos de cette journée vraiment meurtrière pour nos armes, et de laquelle nous n'obtînmes que le stérile honneur de conquérir le terrain pied à pied, et encore n'était-ce que sur les cadavres français, plus peut-être que sur les Russes, que nous avancions. Le maréchal Lannes, se trouvant près de l'empereur dans un moment de cette journée le plus inquiétant pour ses résultats, fit remarquer à Napoléon combien les Russes changeaient leur manière de se former en bataille et combien à leur tour ils se servaient de leur artillerie, car il paraît que ce jour-là ils nous foudroyèrent et se maintinrent dans leurs retranchements.

— Il paraît que ces... se forment, dit le maréchal Lannes.

— Oui, répondit l'empereur, nous leur donnons des leçons qui les *feront bientôt nos maîtres*...

Le combat de Heilsberg précéda seulement de quelques jours la fameuse bataille de Friedland. C'est ici le lieu de faire l'immense différence des deux peuples

que nous combattions [1]. En vingt jours, la Prusse fut conquise. Les Russes étaient au moins des adversaires dignes de nous, et nos victoires, presque incertaines, avaient cet avantage honorable que le succès était vaillamment disputé. Friedland n'est qu'à huit lieues de Preussich-Eylau, sur l'Alle, qui se jette dans le Pregel, et à quinze lieues de Kœnigsberg. Ainsi, depuis le 8 février, jour de la sanglante affaire d'Eylau, jusqu'au 14 juin, jour de la bataille de Friedland, nous n'avions pu conquérir qu'une aussi courte distance, en quatre mois et demi!... Et encore les Russes pouvaient-ils contester quelques victoires que nous disions positives, et que nous achetions à force d'hommes. Les Russes se défendaient à la fois comme de vaillants soldats et comme des hommes résolus de ne permettre l'entrée de leur patrie que lorsque le dernier cadavre serait tombé devant la frontière. Voilà de l'honneur, voilà de l'esprit patriotique. Et lorsque, après une aussi belle défense, on voit s'allumer une autre fois l'incendie de Moscou, on peut dire que la nation russe annonce de grandes choses.

Une remarque à faire, c'est que la bataille de Friedland a eu lieu le 14 juin, sept ans, jour pour jour, après la bataille de Marengo (14 juin 1800). Alors les anniversaires étaient glorieux à rappeler. Cette affaire de Friedland fut pour Napoléon une victoire d'autant plus douce qu'à Eylau il avait fallu abandonner à l'ennemi une forte part de gloire, car il faut parler fran-

[1] Je sais bien que les Prussiens peuvent objecter que des négociations entreprises entre nous et les puissances belligérantes ont été cause de ce retard dans notre marche. Mais il n'importe.

chement et ne pas vouloir cacher une vérité connue. Ainsi donc à Eylau l'empereur ne pouvait pas dire : « J'ai vaincu ! » Mais à Friedland la victoire revint à son favori et fut toute pour lui. Aussi Napoléon fut-il, pendant l'affaire, à ce que me racontèrent ceux de mes amis qui ne le quittèrent pas dans cette journée, d'une gaieté et d'une joie intérieure qui le décelait, malgré sa volonté de garder une attitude *digne et royale*. Ce fut même à un point qui dut frapper ses officiers, car il avait peu de cette expansion joviale qui tient à un caractère *gai* naturellement. Pendant l'action, le jour de Friedland, l'empereur se tenait sur une hauteur à l'entrée d'une ferme. De là il plongeait sur les deux armées et pouvait tout voir. La réussite de ses plans lui donna probablement une telle joie qu'il se mit à faire et à dire mille folies. Il avait faim et demanda du pain et du vin de chambertin.

— Mais je veux du pain du pays ! s'écria-t-il.

Comme la maison devant laquelle il était alors était un moulin, il ordonna qu'on en demandât à l'heure même. Et, comme on hésitait, parce que le pain du paysan russe, fait avec de la mauvaise farine de seigle, est plein de longues pailles et détestable de tous points, il insista avec humeur en disant :

— Les soldats en mangent bien !...

Et tout aussitôt il mordit, avec ses dents de perles, dans un morceau de pain noir devant lequel nous aurions reculé. Mais aussi, lorsque les soldats apprirent que leur chef bien-aimé avait mangé de leur pain et l'avait trouvé bon, quel est celui d'entre eux qui eût osé se plaindre ?

Ce fut à Friedland que Victor, que les soldats appelaient *Beau Soleil*, se fit connaître comme comman-

dant en chef un corps d'armée. Bernadotte, blessé à l'affaire de Spanden, huit jours avant, avait laissé son corps d'armée sans chef principal et Victor le remplaça. Mais l'homme qui contribua le plus au succès de la journée de Friedland, fut le maréchal Ney.

« Vous ne pouvez pas vous faire une idée, écrivait Berthier à l'archichancelier, de la valeur brillante du maréchal Ney. C'est fabuleux à raconter. C'est comme dans le temps de la chevalerie. C'est surtout à lui qu'on doit le succès de cette mémorable journée. »

Ce fut également à cette affaire que le colonel C..., qui alors suivait et aimait le drapeau tricolore et l'aigle française, se fit autrement distinguer que dans une certaine affaire de versement de voiture près de Reims. Il n'était pas question *de nonnettes* à Friedland. « C'était, nous disaient toutes les lettres que recevait Junot, une des plus terribles batailles que nos troupes eussent encore livrées. » Toute la matinée se passa *en pourparlers de mort*. Mais sur le soir, vers quatre heures, l'engagement devint si meurtrier, si affreusement sanglant que les plus déterminés en avaient horreur. Une batterie de *trente* pièces de canon, commandée par le général Sénarmont et placée en avant de nos colonnes, tirait sur les colonnes ennemies et broyait les hommes comme les grains de blé sous une meule. L'ennemi, qui s'était formé en colonnes serrées, voyant ses masses écrasées par la mitraille de nos canons, s'enfuit sur la rive droite de l'Alle. Longtemps après le coucher du soleil, les malheureux Russes furent poursuivis dans leur fuite. Cette fois la victoire, le succès réel, rien ne fut douteux. Les bulletins prussiens et russes reconnaissent eux-mêmes leur perte immense. Cependant, tout en

s'avouant vaincue, la Russie montra bien autrement de dignité qu'à Austerlitz. Le résultat de cette bataille fut la presque complète destruction de l'armée russe. Quant à nous, une portion de la garde impériale n'eut pas même besoin de donner. La bataille de Friedland est une des plus belles actions militaires de Napoléon. Il fut, à la vérité, secondé brillamment par le maréchal Ney. Mais enfin si le bras et la main qui exécutent sont pour beaucoup dans une œuvre quelconque, la tête qui en a formé le plan est plus habile encore.

Ce fut en courant que nous atteignîmes le Niémen[1]. Les Russes se battaient en se repliant sur eux-mêmes et, tout aussitôt que les négociations entreprises aux premiers beaux jours furent rompues, rien n'était plus curieux, même pour les ignorants en matière stratégique, tels que je le suis par exemple, que de suivre

[1] Tout ce que je rapporte actuellement ayant rapport aux opérations militaires est pris dans les lettres particulières que j'ai et qui étaient adressées à Junot. Heureusement qu'elles échappèrent à M. le duc de Rovigo, lorsque, par ordre de l'empereur — ordre que l'empereur a depuis désavoué — il vint *chez moi, en mon absence*, prendre les lettres particulières de l'empereur et que, pour remplir cet ordre, on brisa les scellés mis en l'absence de la tutrice *légale et naturelle*. On força une serrure à secret mise à un meuble précieux qui contenait des objets de prix dans un coffre de fer. L'empereur avait, à la vérité, commandé de reprendre ses lettres, mais elles étaient en sûreté dans ce meuble, étant d'ailleurs sous les scellés comme sont toujours tous les tiroirs, tous les meubles, dans une *succession non ouverte* encore. Enfin il est de fait qu'on a violé alors en ma personne tous les droits légaux, non seulement devant les tribunaux, mais devant Dieu; et tout cela pourquoi? Je pourrais répondre à cette question. Du reste, peut-être le ferai-je, car on m'a dégoûtée d'être trop bonne.

sur la carte avec une personne habile, la marche des troupes des deux armées. C'était une course des plus bizarres. Ce que les bulletins de la Grande-Armée ne racontent pas, ce sont les impressions produites par les lieux. Il est rare de trouver l'expression de pareils sentiments dans la bouche des *soldats*-généraux qui entouraient l'empereur, car il se prononçait lui-même avec une telle force contre ces faiblesses de l'âme, ainsi qu'il nommait toute sensation en dehors des impressions habituelles de la vie, que tous ceux qui étaient près de sa personne ne songeaient plus à regarder autrement que derrière et devant eux. J'en donnerai bientôt des preuves fortes autant que bizarres.

Il fut cependant impossible de ne pas s'écrier en chœur, à la vue du champ de bataille d'Eylau, traversé au mois de juin, à la plus belle époque de l'année et comparé à ce même vallon couvert de glace, de neiges rougies par le sang et jonché de milliers de cadavres expirés dans la double et cruelle agonie du froid, joint aux balles et à la mitraille.

Nous avons admiré tous le magnifique tableau de Gros. C'est une œuvre immortelle de son beau talent. Il nous a transportés dans ce lieu d'horreur et son pinceau nous donnait à la fois le frisson de l'air de Russie et celui qu'on éprouvera toujours à la vue de corps humains horriblement mutilés. Il faudrait que la même main retraçât le même site pour la physionomie des montagnes, pour la figure, pour les *contours* de la chose et du lieu. Mais au lieu de cette terre congelée, recouverte de neige, de sang et de cadavres; au lieu de quelques buissons dépouillés de leurs feuilles, auxquels pendaient des lambeaux de

chair humaine maculés de sang, de cette nature âpre et sauvage si bien retracée dans le beau tableau d'Eylau, je voudrais que Gros nous fît, comme je le disais plus haut, la même vallée, mais revêtue de sa belle robe verte et fleurie, le lac ayant englouti sa couverture de glace et n'offrant plus à l'œil qu'une belle nappe d'eau cristalline bordée d'un côté par la ville d'Eylau et, de l'autre par de riches campagnes, des jardins et la plus admirable végétation. Des moissons alors dorées et prêtes à être coupées, des ombrages, des arbres fruitiers, toute l'apparence de la prospérité avait succédé à la mort et au carnage. C'était un admirable coup d'œil. Néanmoins une particularité frappait, c'était la trace *positive* que le pied du monstre appelé *destruction* avait imprimée sur la terre où il avait seulement posé son orteil maudit! Cette mosaïque bizarrement horrible disait, malgré l'ombrage, la douceur de l'air, les vertes prairies :

— Oh! comme la mort a passé par ici!

Nous avions, au Raincy, la veuve d'un soldat qui, après avoir combattu à Nazareth et fait partie *des trois cents braves*, était venu se faire tuer à Austerlitz. Junot avait une amitié fraternelle pour tous ceux qui avaient combattu avec lui dans cette belle journée de Nazareth. Aussi la femme du soldat ne vint pas inutilement à l'hôtel de son général pour avoir des secours, car ceux qu'on lui donnait étaient insuffisants pour faire subsister elle, sa fille âgée de dix ans, née en Égypte, l'une des plus ravissantes créatures que j'aie vues de ma vie, et un grand garçon de dix-sept ans, né au milieu des camps, je ne sais où. Ce que je me rappelle, c'est que la naissance de cet enfant avait eu lieu au moment où un magasin à poudre

sautait en l'air. Elle avait été suivie de quelque accident de ce genre. La suite devait prouver que c'était sa nature et qu'il vivait dans la poudre et le danger comme un brochet dans l'eau.

Il s'appelait Léonard *Bondieu*, comme son père et, comme son père aussi, il était un de ces grands, robustes et vaillants soldats du bras et du cœur que 1792 nous donna si libéralement pour *minuter* l'acte de notre gloire et de notre grandeur, que Napoléon fit enregistrer plus tard et que la Restauration, qui ne restaurait pas tout, déchira en trois ou quatre morceaux, mais dont les pièces sont toujours bonnes. Le petit Bondieu avait suivi son père partout. Il avait dormi avec lui sous les arbres de la Forêt-Noire, dans la vallée de Figuières, au bord du Pô, sur le sable du désert d'Afrique et dans la tente de l'officier dans les nouvelles guerres du Nord. C'était dans ses bras que le vieux Bondieu était expiré et le souvenir de cet instant qui le priva de son père décida du reste de sa vie.

Lorsque le canon gronda pour la seconde fois contre les Russes, Léonard vint trouver Junot et lui demanda, avec instance, de partir pour l'armée de Pologne. Tant que la France ne s'était battue que contre les Prussiens, il n'avait témoigné aucun désir d'aller se battre, mais aussitôt qu'il apprit que la Russie avait enfin déclaré la guerre, il voulut partir et il partit.

— Je serai peut-être tué, dit-il à sa mère, que j'avais établie concierge de l'une des portes du parc. Mais comptez, si je ne le suis pas, que vous me reverrez avec de belles dépouilles. J'aurai vengé mon père.

Le jeune homme ne vivait, ne respirait que pour cette vengeance. Junot lui donna une lettre très forte pour le colonel des fusiliers de la garde, qu'on appelait alors M. de Vrigny, en lui recommandant vivement Léonard, dont la taille, la tournure, la bonne volonté, faisaient facilement oublier l'âge. Et puis l'empereur ne les mettait pas si vieux sous les aigles. Il fut accueilli, placé convenablement pour se bien conduire. Il ne demandait que cela. Il fut blessé à Eylau et, en l'écrivant à sa mère, il parlait avec enthousiasme de l'empereur, du bonheur de servir près de lui. Il répétait, avec une sorte de respect religieux, quelques paroles que l'empereur avait dites à son régiment et finissait sa lettre en disant :

— Je me ferai tuer pour cet homme, *comme je me serais fait tuer pour mon père.*

Sans doute *son père* était le lien le plus cher qu'il eût au monde. Il aimait sa mère, mais je crois qu'il aimait sa mère parce qu'elle avait été la femme de son père. Il se conduisit très bien et si bien qu'au moment où nos troupes attaquèrent Heilsberg, il était déjà sous-officier. Cette rapidité d'avancement, en lui donnant un orgueil légitime, faillit le perdre. Il voulut gagner les épaulettes d'officier. Il se livra tout entier aux hasards qui s'offraient, leur demandant de la gloire en échange de sa vie. La position de l'ennemi était redoutable. L'empereur, connaissant tout le danger de cette affaire, avait réuni des forces respectables. Les corps des maréchaux Soult et Lannes, ainsi que la cavalerie de Murat, qui à elle seule était une armée, devaient tous marcher à cette attaque des retranchements de Heilsberg. Ce qui donna de la garde fut abîmé. Les fusiliers surtout

éprouvèrent une perte terrible. Leur colonel, blessé au commencement de l'attaque d'une balle dans la poitrine, ne donnait pas de nouvelles de Léonard à Junot et le jeune homme n'écrivait plus. Enfin, on nous annonça qu'il avait été tué. La nouvelle de ce malheur parvint à sa pauvre mère le jour de ma fête, le 10 août.

Je ne puis me rappeler, sans éprouver encore aujourd'hui un sentiment pénible, le désespoir de cette malheureuse femme. Junot lui fit une pension et je lui promis de me charger de Sophie. C'était sa fille. Mais le coup avait été trop rude et portait sur un cœur déjà bien malade. La pauvre mère ne put résister et mourut au bout de trois mois à dater du jour où elle reçut la fatale nouvelle, laissant sa jeune fille orpheline, mais du moins près de bons cœurs qui ne voulaient pas l'abandonner. Elle fut confiée à une femme de Livry qui en prit soin.

Un soir que la pauvre enfant pleurait sur la tombe de sa mère, en priant devant une croix de bois, elle fit un grand cri en se sentant embrasser par un homme en habit de soldat. C'était Léonard Bondieu. Léonard qu'on avait cru mort, qui n'était que prisonnier, et qui revenait en France riche, heureux. C'était toute une histoire.

Lorsque les Français attaquèrent les retranchements de Heilsberg, il était déjà tard ; c'était le soir et, quoique dans l'été (10 juin), il faisait un temps affreux. Ce temps redoubla la difficulté de l'attaque. Les Russes foudroyaient nos hommes avec une artillerie formidable et les soldats français tombaient devant les bouches à feu des Russes comme les épis sous la faucille. Léonard devint fou de rage et de

désespoir en voyant tomber son colonel et, quelques moments après, le général Roussel. Il se rappelle la mort de son père, son père qu'il pleure comme le jour où il mourut. Il s'élance dans les retranchements comme un insensé. Il ne sait pas s'il *peut faire*, il sait qu'il *veut* détruire autant de Russes qu'il en aura le pouvoir. La position des Russes, ainsi qu'il nous l'a expliqué après, était formidable. Ils occupaient une colline entourée de ruisseaux profonds et de fossés. Léonard s'y précipita avec une telle furie qu'il tomba, de je ne sais plus de combien de pieds de hauteur, dans un fossé humide, ayant reçu une balle dans la cuisse, un coup de sabre au bras et des contusions à la tête. Lorsqu'il revint à lui, il avait trois cadavres entièrement froids sur lui qui l'étouffaient. Il y avait sept heures qu'il était ainsi. Comme aucune de ses blessures n'était grave, qu'il était jeune et que surtout il avait envie de vivre, il se démêla de ses froids compagnons et cria si bien, quoique blessé, qu'on vint à son secours. Les Russes n'avaient pas encore abandonné leur position. Ils furent très contents de prendre un Français, après en avoir tué un assez bon nombre, et ils emmenèrent Léonard Bondieu, qui ne les aima pas davantage pour cela, comme on peut le croire. Il s'en fut dans une province éloignée où il suivit un colonel russe qui, étant grièvement blessé, se retira dans une de ces terres que possèdent les nobles russes et qui ressemblent à de petites souverainetés. Léonard était esclave et cela ne l'arrangeait guère. Il aurait mieux aimé, me disait-il, être esclave des Turcs et ramer sur la chiourme que de porter la livrée d'un Russe. N'étaient-ce pas les Russes qui avaient tué son père, son colonel et

son général? Léonard avait dix-huit ans. Il sentait vivement et son âme pure comprenait tous les sentiments nobles et bons. Mais il était homme aussi et il fallait arriver à payer un tribut à l'humanité. Son maître, qui était un comte, un prince, un roi tartare, — car en Russie, lorsque vous sortez d'un certain nombre de noms connus, vous trouvez les plus étranges prétentions de noblesse, et Dieu sait sur quoi elles sont fondées, — son maître l'avait mis au jardin, parce qu'il entendait très bien tout ce qui avait rapport au jardinage comme culture potagère et l'on sait à quel point les Russes sont avides, on peut le dire, de cette sorte de friandise pour eux. Potemkin a donné une fois deux cents roubles pour deux concombres, et une salade de chicorée était souvent payée par les maîtres d'hôtel jusqu'à trente et quarante roubles.

Léonard se fit aimer en peu de temps de son maître, sans toutefois l'aimer davantage, en lui faisant pousser de petites raves, des épinards, à l'aide de fumier et de terreau. Mais il y avait au milieu de ses plate-bandes une figure qu'il rencontrait toujours et qui finit par si bien s'emparer de lui, qu'il en devint amoureux comme on l'est à dix-neuf ans quand on a du cœur. C'était la fille du premier jardinier du comte. Cet homme, en flattant la manie gourmande de son maître, en soignant ses serres-chaudes, — ce qui est facile en Russsie sans beaucoup de savoir, — cet homme avait obtenu sa liberté et celle de sa famille. Il était riche parce qu'il vendait des fruits et des légumes qu'il récoltait dans un jardin à lui, à quelques toises de la propriété du comte, aux nobles de Kiew, dont on n'était qu'à quelques lieues. Il maria

volontiers sa fille avec Léonard Bondieu qui, dans ce moment-là, ne songea plus que les Russes avaient tué son père. Il épousa Catherine Itiloff, comme il aurait épousé la fille d'un paysan de Montreuil-les-Pêches. Peu de temps après, le colonel russe, qui avait été grièvement atteint, mourut dans sa terre et eut pour successeurs des *Russes à barbe* pour ainsi dire, qui ne vivaient que de caviar et de bœuf fumé, et ne buvaient que de l'eau-de-vie, et de la plus forte encore. Ils bouleversèrent tous les jardins du défunt et transformèrent le potager et les parterres en un manège pour y faire galoper leurs enfants ayant à peine six ans. Léonard Bondieu eut alors la pensée de revenir en France. Il avait souvent écrit pour dire à sa mère de supplier le duc de l'échanger, mais son maître n'avait garde de faire parvenir ses lettres. Et la paix de Tilsitt était signée depuis huit mois qu'il l'ignorait encore. Lorsqu'à la mort de son maître il apprit qu'il pouvait revenir en France, il dit à sa femme qu'ils allaient partir. Le vieux père ne demandait pas mieux et toute la famille se mit en route pour Paris, où elle arriva comme Junot était à Saragosse.

Léonard Bondieu fut d'abord au Raincy. Nous venions de le céder à l'empereur. Mais il sut, à la porte de Chelles où était sa mère, qu'elle était morte, *et morte de chagrin*, en apprenant qu'il avait été tué. Il courut à Livry et trouva sa jeune sœur dont je prenais soin, priant, comme je l'ai dit, sur le tombeau de leur mère. Léonard avait les passions violentes. Il était amoureux de sa femme. Mais cet amour devait le céder aux deux autres amours qui avaient été pour lui sa vie jusqu'à ce moment, c'était son affection délirante pour son père et pour sa mère ! Et retrouver

celle-ci morte! Morte pour lui, morte en le pleurant, en l'appelant!

Cette pensée le rendait fou. Il prit sa sœur avec lui et revint à Paris. J'étais alors fort souffrante du commencement de cette cruelle maladie de nerfs qui m'accable encore aujourd'hui. Il vint me voir et me fit pitié. Il avait surtout une haine contre les Russes, comme je n'imaginais pas que l'on pût haïr. Il le dit à son beau-père avec une dureté que jamais il n'aurait employée dans un autre moment. Le pauvre homme, qui n'entendait pas une seule parole de français, comprit assez du mauvais langage de son gendre pour souffrir à son tour et profondément. Léonard écrivit à Junot pour lui demander de lui faire obtenir une place de garde-chasse, soit dans la forêt de Bondy, soit dans les bois de Rambouillet. La première demeure lui rappellerait sa mère, la seconde était le pays de son père. Il obtint sans peine ce qu'il demandait. Mais il ne voulut pas emmener son beau-père. Le malheureux vieillard fut contraint d'aller demander asile à l'ambassade russe, c'était alors, je crois, M. de Tolstoï ou déjà le prince Kourakin. Et cependant Léonard n'était pas méchant, il était, au contraire, une noble et aimante créature. Toutes les fois que ses yeux se portaient sur sa sœur, qu'ils rencontraient son vêtement noir, qu'il la voyait orpheline et que le nom de la Russie venait alors se placer entre elle e lui, des mots de malédiction s'échappaient de sa bouche, il s'enfuyait de la maison et courait au milieu des bois pendant toute une nuit. Une fois, il s'en fut ainsi toujours courant jusqu'à Versailles. On le trouva évanoui dans une partie sauvage et déserte du parc, dans laquelle des enfants allaient cueillir des

violettes. Son habit de garde-chasse le fit reconnaître par un de ses camarades et il fut ramené à Rambouillet. Les contusions qu'il avait reçues à la tête lors de sa chute n'avaient jamais été bien soignées ni bien guéries. La vie tout agitée qu'il menait lui fit un mal positif qui s'accrut de ses anciennes souffrances. Son caractère devint intolérable. Il n'y avait que sa sœur qui pût lui parler et en recevoir une douce parole. Quand elle s'approchait de lui, alors toute cette glace qui entourait son cœur, cette main de fer qui le serrait, tout cela se fondait sous un regard de l'orpheline ou s'éloignait à ce seul mot :

— Léonard, je n'ai plus que toi dans ce monde!

Alors il pleurait, il prenait sa sœur dans ses bras et la bénissait en appelant son père et sa mère avec des sanglots déchirants. Mais dans ces instants, si sa femme se présentait à lui, malheur à elle. Une fois elle entra doucement et vint mettre sa tête contre celle de Victoire. Léonard Bondieu la frappa rudement aussitôt qu'il l'aperçut :

— Arrière de moi, race maudite! lui cria-t-il.

Et à partir de ce jour, il ne s'en écoula plus un sans que la pauvre créature fût tellement maltraitée, qu'elle finit par succomber. Et l'année n'était pas écoulée qu'elle était morte. Léonard la pleura, car il l'aimait. C'était en lui une haine tellement violente contre les Russes, qu'il satisfaisait sa folie en la maltraitant, mais sans qu'il y eût un sentiment personnel. Et même quelquefois il lui demandait pardon en pleurant après l'avoir frappée de manière à la laisser pour morte. Corvisart, à qui j'eus l'occasion d'en parler à cette époque, me dit que, sans avoir vu l'homme, il pariait qu'il était fou, mais fou à être en-

fermé. Ce genre de folie, sans être commun, se rencontre néanmoins; et l'on trouve des hommes qui ne délirent que sur un seul point. Léonard Bondieu, ayant reçu beaucoup de coups sur la tête et se trouvant fortement accablé sous le poids des cadavres qui le recouvraient le 10 juin à Heilsberg, peut avoir reçu de cette position doublement périlleuse pour le moral et le physique, une atteinte dont il se sera ressenti par la perte de sa raison. Je l'ai perdu de vue après ce dernier malheur. J'ignore même s'il vit encore, mais j'en doute ; dans tous les cas, je suis bien certaine que les Russes en 1814 auront trouvé en lui, s'il vivait à cette époque, un des antagonistes les plus à redouter. Il avait maintenant à venger trois morts et son malheur éternel. Lorsque je songe à ce misérable jeune homme se tordant les mains en s'appelant *meurtrier*, *parricide* et blasphémant de la manière la plus horrible contre la Providence, j'ai le frisson.

CHAPITRE XVI

Prise de Kœnigsberg par le maréchal Soult. — Paix de Tilsitt. — *Waterloo*, à propos d'un bal chez Louis-Philippe. — Ce que me dit en 1814 l'empereur Alexandre sur son entrevue avec Napoléon sur un radeau à Tilsitt. — Quelle était la condition des femmes il y a quarante ans. — La reine de Prusse recherche les bonnes grâces de l'empereur. — Humiliation de la Prusse. — Ce que l'empereur aurait dû faire pour la Pologne.

La conséquence de la victoire de Friedland fut la paix de Tilsitt, non pas immédiatement, mais un mois après. La prise de Kœnigsberg, par le maréchal Soult, qui entra dans cette seconde capitale de la Prusse le surlendemain de Friedland, ne fut qu'un résultat de la victoire de l'avant-veille. Elle était encombrée de magasins de toute espèce, de richesses immenses, et son port contenait des bâtiments anglais, russes et prussiens, chargés de munitions, d'armes et surtout d'une grande quantité de denrées coloniales. Ce fut une prise importante, sans qu'il *soit possible à personne* de pouvoir dire le contraire. Neisse, Glatz, Kasel capitulaient aussi dans la Silésie. C'était une *dégringolade* de villes.

Bien que j'aie fait la remarque que la campagne de Pologne avait duré plus longtemps et avait offert plus de résistance que celle de Prusse, cependant, en séparant les combats des négociations, on ne trouve dans

cette première campagne de Pologne que *dix jours*, à partir du combat de Spanden, livré le 5 de juin, et dans lequel fut blessé Bernadotte, jusqu'au 14 du même mois, jour de Friedland. Il ne restait plus alors à la Prusse que la ville et le territoire de Memel et les deux forteresses de Graudentz et de Silberberg Ainsi donc il n'avait pas fallu à Napoléon sept mois pour réduire à une *existence nominale* l'héritier de Frédéric, et menacer du haut de sa frontière celui de Pierre le Grand. Oui, le peuple qui fait de pareilles choses, celui que le conduit, méritent en effet le surnom de Grands!

Après la bataille qui décida de l'armée russe et prussienne, on continua toujours d'en poursuivre les débris jusqu'au Niémen. La garde impériale suivait à la trace la cavalerie ennemie, qui repassa le fleuve à Tilsitt. Murat atteignit les Russes, qui brûlèrent le pont et demandèrent la paix avec instance, après avoir obtenu un armistice. Ce fut alors qu'eut lieu cette fameuse entrevue entre les deux empereurs, car le roi de Prusse fut tellement inaperçu dans toutes ces conférences, qu'on ne parla pas plus de lui que s'il eût encore été à Berlin. J'ai entendu une foule d'officiers inférieurs de notre armée s'exprimer sur le compte du roi de Prusse, dans cette circonstance, dans des termes qui faisaient presque mal. On souffrait de voir un roi, car *il était roi*, suivre d'un œil craintif son vainqueur, cherchant son regard, craignant de parler, marchant toujours en arrière des deux autres souverains et se déclarant ainsi lui-même par sa conduite hors de ligne avec eux.

Je n étais pas à Tilsitt, mais j'ai eu tant de narrations écrites et verbales des événements qui s'y pas-

sèrent, que je crois les savoir aussi bien que personne de France, parce que dès lors aussi je prenais des notes, non pas dans l'intention de publier un jour des Mémoires, mais Mme de Genlis venait de publier une seconde partie des *Souvenirs de Félicie*, et j'avoue que cette manière de conserver les traditions du monde social me paraissait charmante et que je voulus l'imiter. Je connaissais donc tous ceux qui figurèrent dans le drame important qui se joua et se termina à Tilsitt. Je fus avec un ami voir à son retour le Panorama de Tilsitt, et il m'expliqua tout ce que je voyais représenter avec une fidélité remarquable. Il me montrait un vieux château qui se trouvait en face du ponton sur lequel était la chambre vitrée où se fit l'entrevue des deux empereurs, puis celle des deux empereurs et du roi de Prusse, car il est à remarquer que le pauvre malheureux ne fut pas admis à la première séance impériale. Le jour où Napoléon le vit, il dit à un homme qu'il aimait tendrement et qui était Duroc :

— Si j'avais vu Guillaume III avant la campagne d'Iéna, j'aurais eu encore moins d'inquiétude. Je sais bien qu'il est votre protégé, Duroc, mais vous ne lui donnerez pas l'attitude d'un roi, malgré votre amitié.

Au milieu de la seconde entrevue, le château qui est sur la montagne frappa Napoléon par sa singularité et l'ancienneté de sa construction et il demanda aussitôt s'il n'avait pas appartenu aux chevaliers teutons, ce qui était vrai.

Ce fut certainement une belle journée, dans la vie de Napoléon, que celle où cette entrevue eut lieu dans cette chambre supportée par un radeau sur un fleuve par delà la Pologne, presque dans les États du grand

Pierre et avec le petit-fils de cet homme extraordinaire, lui, fils de ses œuvres, lui depuis deux ans seulement dans le collège des rois et qui cependant les faisait tous trembler seulement avec son petit chapeau. Il était là avec toute sa gloire, toutes ses victoires l'entourant comme une cour triomphale, et puis la France toujours à côté de lui, toujours la France grande, forte et respectable, car il la faisait respecter.

C'est au milieu des souvenirs que je viens de retracer, lorsque mon cœur battait encore d'émotion en se reportant à ces glorieux instants, que j'ai reçu le coup le plus douloureux que je puisse encore supporter dans un moment où le malheur nous rend non seulement insouciants, mais dégoûtés d'une existence défleurie de toute joie et veuve de toute espérance. J'apprends que cette France que je vois encore si belle dans ce passé que j'évoque, puisque je n'ai plus ni avenir ni présent, cette France est insultée, dans un lieu qui pour tout offenseur devrait être un sanctuaire, un étranger a, dit-on, *osé* se présenter chez le roi de France avec une giberne sur laquelle est écrit *Waterloo*.

Honte! Infamie! Eh quoi, sommes-nous donc devenus si méprisables qu'un ami plus insolent, plus indignement outrageant que l'ennemi le plus implacable vienne jusque dans le palais que la nation donne à ses rois, insulter à notre faiblesse supposée? La croit-on réelle, cette faiblesse? Enfants! c'est vous qui êtes de faibles créatures! C'est vous qui êtes surtout faibles d'esprit, de ne pas réfléchir aux suites de votre imprudente provocation! Waterloo! Venir nous parler de Waterloo! Mais vous avez raison. Notre armée n'a-t-elle pas respecté vos trophées? Nos

soldats n'ont-ils pas supporté la vue du monument de Waterloo? Je ne suis qu'une femme, je ne l'aurais pas pu, moi!

Waterloo! Ainsi donc c'est un titre de gloire pour l'Angleterre, un titre de gloire buriné avec l'épée de la trahison. Mais cela devait être. Les armées combinées n'étaient-elle pas alors commandées par celui qu'on avait vu à Iéna donner sa *parole d'honneur* qu'un armistisce existait — et il avait *menti* — et par un autre homme qu'on appelait *le héros par hasard!* Et ces hommes étaient secondés par la perfidie, l'ingratitude, tous les auxiliaires de la lâcheté. Et voilà le souvenir qu'on a osé invoquer! O ma patrie, ma noble et malheureuse patrie! Les larmes que je verse sur toi depuis que j'ai appris cette odieuse insulte sont plus amères que celles des prophètes, car le peuple de Dieu avait l'espoir de sortir de servitude, et toi tu n'en as plus d'espoir, tout est allé s'ensevelir dans la tombe de Sainte-Hélène, tout est descendu dans la fosse que ce Waterloo lui a creusée! ce Waterloo qu'un ennemi vient apporter gravé sur son écusson, dans le palais du roi de France, comme pour lui dire : « Tu es le roi d'une nation peu redoutable, je me ris de toi! »

Je ne suis qu'une femme. Mais mes poings se sont serrés, ma poitrine s'est gonflée, mes yeux se sont remplis de larmes et mon cœur s'élançait au dehors avec une violence qui me faisait mal. Et pourtant je ne suis qu'une femme! Mais cette femme a vu toutes les gloires de la République et de l'Empire, cette femme est Française. Elle est Française patriote, elle a pleuré de joie en voyant le drapeau tricolore! Qu'aurait-elle dit en voyant le mot *Waterloo*

dans ces mêmes salles dont les voûtes de quelques-unes retentissent encore des cris de liberté du beau temps de la Convention et les autres resplendissent toujours des gloires de l'Empire, malgré le voile dont on les couvre.

Oh ! qu'il a dû souffrir le roi des Français, en se voyant ainsi insulter dans la nation qui l'a élu ! Mais comment ne l'a-t-il pas puni, cet homme qui venait faire la roue devant lui en étalant ce nom que l'on sait nous être injurieux ? Oh ! oui, il a dû bien souffrir de l'impossibilité de demander raison d'une aussi grossière injure. Waterloo ! O mon héros ! Vous que je prie chaque soir et chaque matin comme le génie tutélaire de la France, vous qui ne la compreniez que grande et heureuse, et surtout honorée, voyez-la maintenant, voyez-la parvenue à ce degré d'abattement qu'elle doit se réjouir de la prise d'Anvers ! Il faut, pour cela, chanter des *Te Deum*, il faut que la France, *qui n'est admise qu'aujourd'hui* au banquet des victoires, vote par acclamation des récompenses nationales, il faut bien établir notre délire, pour montrer combien nous avions *peur*, car enfin, sans doute cette affaire est belle, mais, grand Dieu ! était-il donc décidé que jamais les trois couleurs ne flotteraient au-dessus des remparts étrangers ? Est-ce donc à nous, *à nous qui savons le chemin de toutes les capitales*, comme l'a dit l'homme immortel de notre époque littéraire, qu'il faut mettre une barrière pour entraver notre course quand nous voulons courir ! Et voilà ce qui arrive. Lorsque vous voulez relever la tête, on fait paraître devant vous le spectre de Waterloo ! On vous rappelle à l'humilité dont on

a fait vœu pour vous depuis. Qu'importe l'époque, le fait est réel.

Pauvre France! Pourquoi donc Dieu te frappe-t-il d'une verge de fer? Ah! je me rappelle! Oui, tu fis une grande faute, tu abandonnas ce drapeau qui, pendant tant d'années te conduisit à la gloire! Tu as renié tes couleurs, tes emblèmes de liberté, de cette liberté pour laquelle tu combattis avec tant de courage. Tu as dû expier ta faute! Si le jour de ce même Waterloo quelques-uns de tes fils n'avaient pas trahi la cause sainte et sacrée de la patrie — je ne parle plus ici de Napoléon — tu ne serais pas exposée à te voir insulter aujourd'hui par la vue d'un insolent trophée! Mais ne perds pas courage, ô ma patrie, relève ta tête abattue? Ton imprévoyance t'a précipitée de bien haut, et cependant dans ce déclin de ta puissance tu es encore l'espoir de tes vrais enfants! Non de ces bâtards qui n'ont de français que le nom, mais de ceux qui ne t'ont jamais oubliée, jamais abandonnée, dont le cœur et dont le sang t'appartiennent! France, tes devoirs sont dans cette parole : « *tu es mère* ! » Elle contient toute ta mission, elle est grande, elle est auguste, cette belle tâche! Songe à la remplir dignement! Tu es une veuve, chargée seule du soin de la gloire et du bonheur de tes enfants! Ne l'oublie pas! N'abjure aucun de tes souvenirs! Tous sont illustres! *Pense surtout qu'il n'est pas de véritable amour de la patrie*, ainsi que l'a dit un de tes plus vertueux citoyens, *sans culte du passé*! [1]

Écoute ce qui retentit chaque jour à ton oreille et juge à ces paroles de ce qu'oserait attenter contre toi

[1] Tissot.

cet incurable amour des privilèges qui a toute l'exigence de l'orgueil et la ténacité de l'avarice ! Les servitudes et les humiliations du passé, voilà ce qu'on redemande comme légitime ! Ces préjugés de l'ignorance et le culte du despotisme, *voilà ce qu'on préconise comme le fondement de l'ordre social*, etc., etc.

Oh ! ce n'était pas ainsi que nous étions traités lorsque le grand homme nous conduisait ! Avec lui, toutes les routes étaient bordées de lauriers, avec lui, *rien* n'était amer ! L'humiliation de la patrie était devenue une chose imaginaire ! Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de nous !

Je ne veux pas m'arrêter sur ces scènes déplorables qui se passent autour de moi. Je me replie sur moi-même et, navrée, déchirée, blessée au cœur, je rentre dans ce passé où l'amertume du temps présent me fait trouver du charme. Et pourtant je n'interroge que des tombes et des cendres !

L'empereur avait résolu de vaincre de toutes les manières dans cette campagne de Pologne. Il entrait dans ses plans politiques de conquérir l'empereur Alexandre, et il le fit avec une grâce qui était irrésistible. Il avait, lorsqu'il le voulait, un charme de fascination auquel nul ne pouvait se dérober et, cet ascendant, il l'exerçait dignement, noblement. Non par des caresses, des avances, indignes de sa majesté royale, ce n'était qu'un regard, un sourire, mais dans l'un était tout le feu du ciel, dans l'autre sa douceur.

— Quand je le vis à Tilsitt, me dit l'empereur Alexandre lorsque j'eus l'honneur de le voir chez moi en 1814, j'arrivai sur le radeau, bien déterminé à soutenir ma dignité envers l'homme qui avait ren-

versé le roi de Prusse, selon moi, avec une violence injuste. Je voulais beaucoup faire pour ce malheureux prince et je voulais aussi faire beaucoup pour mon peuple. Mais à peine eus-je vu Napoléon, à peine m'eut-il parlé que je fus conquis.

Je parlerai plus tard de la suite de la conversation que j'eus avec l'empereur de Russie ce même jour-là, ainsi que d'une autre que j'eus encore avec lui sur ces mêmes matières. On sait — car ne m'ayant pas demandé le secret, je racontai le même soir ce qu'il m'avait dit — qu'il accusait des malheurs de l'empereur deux hommes, qu'il nommait, au reste. Il avait, m'a-t-il dit, constamment refusé une audience à l'un d'eux. L'autre, plus convenable et bien différent de celui qui le harcelait *même par sa femme*, n'avait fait aucune tentative pour le voir. Lorsque nous serons à cette époque triste et remarquable, j'ajouterai une bien singulière particularité. Voilà, par exemple, le moment où, après avoir fourni le plus de preuves de ce que j'avance, je dois m'armer d'un stoïcisme invariable, et persister dans ma route.

Je sais que très souvent encore je vais blesser en disant la vérité. Je sais que plus souvent encore je blesserai en ne restant pas dans une neutralité complète envers tel individu. Et pourquoi le ferais-je? Pourquoi, lorsque mon âme a depuis longtemps une impression fortement incisée relativement à cette personne bien connue, pourquoi ne m'épancherais-je pas avec une entière franchise? Quelle est donc la prérogative qu'auraient les autres à cet égard, et dont je serais privée? Non, non, je suis *femme*, il est vrai, mais il est absurde aujourd'hui de récuser le témoignage des femmes et leur opinion. Nous sommes

maintenant ce que nous fûmes toujours, mais nous avons, de plus, un développement de facultés qui existait bien autrefois dans nous, et que nos habitudes, notre éducation, et surtout le préjugé paralysaient et repoussaient même. Notre sort est tout autre. Je ne parle pas ici des absurdités plus qu'absurdes que disent les saints-simoniens. Je prétends seulement que la femme possède une âme forte, un cœur courageux, des vertus patriotiques et civiques, je prétends qu'elle peut tout ce que peut un homme par la force et la puissance de la volonté. Quant à moi, la force physique est la seule difficulté que je reconnaisse, comme obstacle à ma détermination de *faire*. Aussi, je pense que quel que soit le projet conçu par une tête de femme, sa volonté peut le mettre à fin ; et que l'on me permette de dire que je n'entends ici que des projets exécutables ; car, avant tout, c'est la raison qui doit avoir plus de force et plus de maturité en nous, depuis que nos études, notre éducation nous ont mises à portée de pouvoir juger et connaître le monde.

Eh quoi ! serait-ce donc parce qu'un homme lancera une barre de fer vingt pieds plus loin que moi, que je serai jugée indigne de comprendre et d'agir? Mais ce serait réduire l'homme en général à l'état de brute. Qu'une femme accouche de deux jumeaux, que le frère soit boiteux, qu'il ne puisse pas courir et que la sœur parcoure les bois à pied et à cheval, par tous les temps ; que le soleil, la pluie lui hâlent le teint, lui retrempent ses muscles, et voilà le garçon devenu femme, et la fille devenue homme. Jadis une jeune fille élevée jusqu'à quinze ans dans un couvent sortait de sa clôture pour aller dans un salon d'où jamais son œil ne plongeait sur les scènes variées du monde

général... entier... universel enfin. Et c'est ainsi que vivaient et mouraient les femmes il y a quarante ans; et en disant les *femmes*, je les comprends toutes. parce que chacune avait son monde à elle. Ce monde avait des frontières pour lesquelles on ne leur donnait jamais de passeport. La grisette faisait ses chemises, ourlait ses mouchoirs, vendait son café et n'imaginait pas être jamais admise dans le boudoir somptueux où la duchesse buvait le même café dans une tasse d'or. De même que la duchesse n'allait pas même en pensée dans la boutique où se vendait son déjeuner. Tous les états ainsi divisés, ainsi séparés par de hautes murailles par-dessus lesquelles nous ne pouvions regarder même en nous haussant sur les pointes de nos pieds, que pouvions-nous faire? Rien, si ce n'était quelques broderies, quelques niaiseries dans le même goût, mais du reste, une extrême ignorance. Et je me rappelle que les belles éducations du temps de ma mère se bornaient à savoir jouer du *clavecin*, danser et bavarder toute une nuit au bal masqué, et ensuite être parfaitement aimable et de bon goût quand on pouvait, et surtout *sociable*. Cette dernière condition est de tous les temps et de tous les lieux.

Aujourd'hui tout est changé. Les femmes sont, dès l'enfance, initiées au monde, et ce monde n'a qu'un théâtre pour jouer ses pièces. Chacun peut y assister et y assiste. Cela est-il mieux, cela est-il plus mal? Je n'en sais rien. Je crois cependant que c'est mieux, parce que les exceptions en mal que l'on peut objecter sont de si peu de poids dans la balance, qu'il vaut autant n'en pas parler. Ainsi donc, une femme regardant les merveilles du siècle comme ses épouvantables bouleversements, accoutumant sa prunelle à fixer

les astres lumineux qui passent devant elle comme à s'abaisser sur les reptiles rampants sur lesquels elle marche, cette femme écoutant de la même oreille le coup de tonnerre qui fait crouler un trône et les chants de victoire de tout un peuple, cette femme a été trempée avec vigueur, et son âme sera forte. Elle jouera avec la mort, si la mort la rencontre. Elle aura de grandes pensées et de grandes volontés. Qu'on repasse d'ailleurs l'histoire de notre révolution et qu'on remarque les illustrations courageuses! Je sais bien qu'il est convenu de rire lorsqu'on dit qu'une femme peut être une créature tout aussi privilégiée qu'un homme. Ou pour parler plus juste, il était convenu de rire de cela, car, je le répète, je ne sais pas aujourd'hui ce que cela signifie. Peut-être suis-je mauvais juge, parce que je regarde avec mes yeux et qu'en consultant mon âme, je la trouve aussi résolue que pas une âme d'homme, bien certainement. Ainsi donc, en résumé, tout dépend de l'éducation, puis de la vie qui s'est offerte à vous.

Toute cette longue digression est venue de l'annonce de ma détermination de n'écouter aucune réclamation qui ne sera pas fondée sur une raison péremptoire. Je ne puis céder au caprice de chacun et dire du bien ou du mal de tel ou tel individu, parce que l'ami ou l'ennemi sera content ou mécontent. Ceci est une déclaration formelle de laquelle je ne me départirai plus.

La reine de Prusse n'est pas celle de son sexe qui joua le rôle *le moins dans le sens* que j'ai énoncé plus haut, pendant les conférences de Tilsitt. Je crois qu'il est impossible à une femme de montrer plus de courage que cette malheureuse reine n'en fit preuve

pendant les jours qu'elle fut contrainte de passer à Tilsitt. Elle dut souffrir tous les genres de tortures, car je sais de quelqu'un qui l'a connue, et connue très particulièrement, quelqu'un que je ne veux pas nommer, quoiqu'il soit mort, parce que je sais qu'il m'en voudrait s'il vivait, cette personne, qui avait eu des relations *très intimes* avec la reine de Prusse, m'a dit d'elle plus de bien que l'on ne peut croire, même qu'il y en eût à dire. Elle était ferme et résolue dans ses vouloirs, digne et vraiment souveraine. Elle n'aimait pas l'empereur Napoléon, mais la chose est concevable et, certes, il a légitimé sa haine, surtout à Tilsitt. Qui ne connaît le ressentiment d'une femme belle, encore jeune, qui veut se faire aimer et se voit repoussée[1] ? L'empereur fit voir en cette occasion combien il était maître de lui avec les femmes et combien il se jouait des attaques dirigées contre lui. L'impératrice Joséphine nous racontait des traits bien extraordinaires, d'un côté, comme abandon et avances positives, et tout autant de l'autre en raison de la fermeté mise à se défendre contre ces mêmes avances.

Un jour il prit une rose admirablement belle dans un vase de porcelaine et la présenta à la reine de Prusse :

— Ah ! lui dit-elle, avec Magdebourg...

Puis elle poursuivit à demi-voix en le regardant :

— Ce don serait sans prix pour moi si vouliez y joindre ce que la justice doit vous faire rendre à un orphelin que vous dépouillez de son héritage.

— Mais ce qu'il fallait voir, me disait un des spec-

[1] Et remarquez bien qu'en voulant plaire elle ne voulait pas aimer... Le ressentiment s'en accrut encore.

tateurs, c'était le regard, l'œil voilé, le sourire quêteur.

Napoléon sourit aussi, mais avec une singulière expression. Tout ce qu'il y avait de doux et de suave dans l'expression ravissante de son sourire disparut à l'instant même. Il prit un air froid, quoique poli, et dit à la reine :

— Votre Majesté connaît mes intentions. Je les ai communiquées à l'empereur de Russie pour qu'il se chargeât de les faire connaître au roi Guillaume, puisque l'empereur Alexandre avait bien voulu être médiateur entre nous. Ces intentions sont invariables. Ce que j'ai fait, madame, je ne puis même vous cacher que je ne l'ai fait que pour l'empereur de Russie.

La reine de Prusse pâlit. C'était trop sévère aussi et Napoléon, tout en déclinant le joug très doux qu'elle lui offrait, pouvait au moins lui épargner ces coups d'épingles dans le cœur, qui font une blessure plus douloureuse peut-être qu'une plaie plus profonde. Son sort était affreux. La moitié des États du roi de Prusse étaient enlevés. La peine du talion était ainsi exercée sur les descendants de Frédéric. On leur reprenait tout le territoire polonais si lâchement arraché à cette vaillante et belle république. Napoléon remet la Saxe en possession de Varsovie. Dantzig est rétabli comme ville libre. L'empereur Alexandre, ne pouvant rien refuser à son frère *bien-aimé* — car ce n'est qu'en se servant de cette formule qu'ils s'écrivaient alors — propose sa médiation auprès de l'Angleterre. Il reconnaît la Confédération du Rhin, le royaume d'Italie et, ce qui est plus étonnant, les trois frères de Napoléon comme rois de Naples, de Westphalie et de Hollande.

Et cette démarche de l'empereur Alexandre n'est pas même l'œuvre des demandes de Napoléon. Le tsar est venu lui-même au-devant des souhaits de son nouvel allié.

Ma profonde admiration pour l'empereur, le culte sacré, et religieusement sacré, que j'ai voué à sa mémoire, ne m'empêche pas de juger avec impartialité les fautes qu'il a commises. Ces mêmes fautes sont d'ailleurs la cause réelle de sa chute, bien plus que la coalition continentale. Ainsi je n'ai aucune prévention favorable pour l'excuser lorsqu'il commet, par exemple, une faute aussi grossière, il faut dire le mot, que celle de ne pas rétablir le trône de Pologne! Il le pouvait d'autant plus facilement qu'il avait auprès de lui l'homme qu'il pouvait nommer roi de Pologne. C'était le prince Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi, brave, beau garçon, aventureux, et résolu, ainsi qu'il me le dit un jour, à tout entreprendre pour libérer la malheureuse Pologne.

Napoléon eut cependant, je le sais, pendant quelque temps, la fantaisie de faire un autre roi de Pologne, et ce roi eût été Murat, qui en avait un désir effréné. Il se figurait que parce qu'il donnait élégamment un coup de sabre, qu'il avait porté pour trente mille francs de plumes et d'aigrettes pendant la campagne qui venait de se terminer, il devait être roi de Pologne. Mais malgré l'envie extraordinaire qu'il en avait, Murat ne fut pas longtemps *roi*, même en espérance. Poniatowski ne fut pas mieux servi et le vieux roi de Saxe, quoiqu'il n'eût plus de comte de Brulh à son service, obtint pour lui une couronne qui eût été une barrière sur la tête d'un autre, entre l'empereur et ses ennemis, tandis que sur la sienne elle devenait un

soin de plus pour l'empire. C'est une faute, une faute immense, comme d'avoir aussi créé le royaume de Westphalie. Napoléon opérait bien plus à coup sûr pour la sécurité de son pouvoir en faisant de la Vistule une frontière, et rétablissant le royaume de Pologne dans son intégralité, il aurait ôté des forces à l'Autriche en lui retranchant la Gallicie, ainsi que Posen et toute la Pologne prussienne au roi Guillaume. Mais l'empereur avait une politique tellement gigantesque, tellement hasardeuse, qu'il est difficile ensuite de le juger parce que lui seul regardait dans cette âme si vaste et si remplie d'admirables projets. On a prétendu que ce n'était pas comme lui qu'en avaient agi Henri IV avec les Hollandais, et Richelieu avec la maison de Bragance. Les temps, les positions ne sont plus les mêmes.

La reine de Prusse avait une grande réputation de beauté, et Duroc nous en avait parlé comme de la plus jolie femme qu'il eût vue. L'empereur ne fut pas du même avis, et lorsque je l'entendis s'exprimer sur le compte de la belle reine, ce fut en termes qui n'étaient pas ceux de l'admiration. Il convenait toutefois qu'elle était belle, seulement *elle ne lui convenait pas*. « Elle était, disait-il, trop *haute* et trop sévère dans l'expression de sa physionomie. » L'empereur Napoléon ne voulait pas faire la part de la position dans laquelle se trouvait la malheureuse femme vis-à-vis de lui; il devait pourtant comprendre que la reine de Prusse dépouillée de ses États, paraissant devant lui comme *solliciteuse*, devait au moins avoir l'attitude respectable. J'ai connu des Prussiens qui ont été attachés à son service et qui l'adoraient. Ce témoignage a été recueilli universellement par moi, aussi

ai-je toujours souffert en pensant à ces bulletins qui ont frappé sur une femme innocente, belle et vertueuse. J'ai déjà dit que je n'entreprendrais pas d'excuser toutes les fautes de l'empereur, celle-là est bien du nombre.

La pauvre Prusse fut tout à fait malheureuse par ce traité de Tilsitt, quatre millions et demi de sujets lui furent enlevés. Avant la bataille d'Iéna, elle en avait dix millions! On lui ordonna d'ouvrir des *routes militaires* au cœur des possessions qu'on lui laissait comme une grâce, et encore l'empereur Napoléon a-t-il eu grand soin de répéter que c'était aux prières de l'empereur de Russie qu'il accordait ce qu'il *rendait*. Ces possessions ne formaient plus qu'un immense parallélogramme jeté sur le littoral de la Baltique, sur une longueur de cent quatre-vingts lieues, tandis qu'à peine s'il y en a quarante dans la plus grande largeur. Les articles stipulés pour les prohibitions anglaises furent de la plus extrême sévérité, et cette sévérité était un arrêt de mort pour la Prusse, car les landes et les sables qui formaient une grande partie de ce territoire baigné par la mer Baltique, n'ayant plus l'espérance d'être fécondés par le commerce et l'industrie maritime, devenaient un désert et un pays perdu. Cependant la Prusse signa le traité de Tilsitt. Elle fit plus, elle partagea la colère de l'empereur contre l'Angleterre et le système continental eut en elle en apparence un défenseur courageux et dévoué.

Je crois que l'histoire moderne n'offre aucun exemple d'une semblable humiliation. Mais la conduite des Prussiens envers nous, en 1792, est tellement indigne que j'avoue qu'il ne me reste aucune pitié

pour des peines que la vanité seule provoque, et que la justice a imposées avec équité. Chassés comme des cerfs timides et fuyant des défilés de la Thuringe aux bords de la Vistule, les Prussiens ont perdu leur réputation de nation guerrière et même brave, pour dire le mot. La gloire du grand Frédéric et de son frère le prince Henri, voilà leurs seuls météores. Des usurpations continuelles avaient rassemblé plusieurs provinces, et c'est ainsi que s'était enfin formée cette puissance sur laquelle il ne suffit que de souffler pour la faire disparaître. Mais Napoléon fit la faute impardonnable de ne pas rendre à leur indépendance nationale les propriétés polonaises, et cette faute devait lui être terrible lorsque plus tard, la nuit, dans son sommeil, elle lui apparaissait comme un remords.

CHAPITRE XVII

Retour de l'empereur. — M. de Fontanes. — M. Séguier. — *Napoléon pleurant sous la tente.* — L'empereur vraiment le père du peuple. — Charges et impôts diminués. — La duchesse d'Angoulême. — Ma reconnaissance. — Junot et l'empereur. — Conversation pénible. — Je l'avais prévue. — *Madame Murat est une sotte.* — La livrée rouge. — Murat — *Le duel au pistolet.* — Le frère d'armes dénonciateur. — Le vieil ami de l'armée d'Italie. — Le cardinal Maury. — Le joli troupeau. — L'ambassadeur de Perse. — La soutane sans poche. — *L'espérance, la foi et la charité.* — M. de Brockhausen, ambassadeur de Prusse. — Corneille et Racine. — Jugement de l'empereur. — Discussion avec le cardinal Maury. — Le grand Condé et Sertorius. — *Les brouillons et l'ergoteur.*

Le retour de l'empereur à Paris fut aussi fêté par le peuple français que le fut celui de Marengo. Les acclamations les plus vives l'accueillaient là où il se trouvait. Il voyait combien il était aimé. Oui, il était adoré en France à cette époque, et il le méritait. Les harangues ne lui furent pas épargnées, non plus que les adresses. Il en eut de toutes les parties de la France. Mais les plus remarquables furent celles de Paris. Et parmi elles, deux seulement méritent d'être rappelées par leur singularité. L'une est de M. Séguier, premier président de la cour d'appel, et l'autre est de M. de Fontanes, président du Corps législatif. Celle de M. Séguier est belle d'éloquence :

« Sire, lui dit-il, il est une chose plus extraordinaire que les prodiges de Votre Majesté, c'est que vous résistiez à la fortune qui affecte pour vous l'empire de la terre, que vous soyez moins ambitieux de vaincre que de vous réconcilier, que vous ne fassiez sentir par vos armes les dangers de votre inimitié que pour faire comprendre par la force de votre génie les avantages de votre vaillance. Napoléon n'a jamais voulu que la paix du monde. Il a toujours présenté la branche d'olivier à ses provocateurs, qui l'ont forcé d'accumuler ses lauriers. Napoléon est au delà de l'histoire humaine. Il appartient aux temps héroïques il est au-dessus de l'admiration. Il n'y a que l'amour qui puisse s'élever jusqu'à lui. »

J'ai rapporté ce discours parce que M. Séguier est un homme dont le caractère n'est ni craintif ni flatteur. Il n'aurait pas parlé ainsi si ce n'eût été son sentiment.

L'autre harangue fut celle de M. de Fontanes. Il y eut une phrase qui fut commentée, discutée et l'objet de la malveillance de tout ce qui n'aimait pas l'empereur. Le nombre de ces gens-là était circonscrit, mais la méchanceté fait plus de ravage avec une voix que la bonté n'opère de bien avec mille. M. de Fontanes avait ordinairement de l'éloquence. Un peu gourmée par exemple, mais il était créateur, et son style était, en écrivant comme en parlant, pur et harmonieux. Cette fois ce fut le sens du discours qui déplut à l'empereur. Le président du Corps législatif crut faire merveille en parlant de la mort du jeune prince Napoléon de Hollande. Et après avoir remarqué combien la France pouvait regretter un enfant qui donnait d'aussi belles espérances, il s'écria :

« Mais je vois la douleur et le deuil pénétrer dans les camps victorieux. Ils entrent sous la tente où le vainqueur veille pour la gloire de la France, et le héros a pleuré! Il a pleuré sur la mort d'un enfant! »

Mais un discours fort remarquable fut celui que l'empereur lui-même prononça à l'ouverture du Corps législatif, qui avait été retardée jusqu'à son retour :

— Je désire la paix maritime avait dit l'empereur : mon ressentiment n'influencera jamais mes déterminations. *Je n'en saurais avoir contre une nation jouet et victime des partis qui la déchirent, et trompée sur la situation de ses affaires comme sur celle de ses voisins.* Mais quelle que soit l'issue que les décrets de la Providence aient assignée à la guerre maritime, je suis certain de trouver la France toujours digne de moi, et elle me trouvera toujours digne d'elle. »

. . . . . .

— Les paroles que vous avez fait entendre, répond Fontanes, ont déjà réjoui les hameaux. Un jour, on dira, en parlant de vous, et ce sera le plus beau trait d'une histoire déjà si merveilleuse, on dira que la destinée du *pauvre, du paysan, de l'homme industrieux* occupait celui qui prononçait sur la destinée des rois, *et qu'à la fin d'une guerre coûteuse vous avez diminué les charges publiques*, tandis que vos mains victorieuses distribuaient avec magnificence des couronnes à vos lieutenants. Sire, daignez accueillir ce langage. Il est celui d'un homme de cœur et d'honneur, qui fut toujours autant l'ennemi de la servitude que de l'anarchie.

L'adulation a un cachet presque flétrissant pour l'adulateur comme pour l'adulé. Mais ce n'est pas dans les morceaux qu'on vient de lire. C'était l'expression

de l'enthousiasme des Français; enthousiasme qui allait jusqu'au délire, et dont Napoléon jouissait avec bonheur. Mon Dieu, ne pourrai-je donc jamais écrire une ligne pour parler de mes affections, relativement à cette heureuse et glorieuse époque, sans avoir la crainte fondée de trouver aujourd'hui dans les fils même des frères d'armes de Junot, sinon des ennemis, au moins des hommes tout disposés à accueillir avec humeur l'expression de mon âme, cette expression que je fus contrainte, moi pauvre veuve, moi pauvre mère, de cacher pendant bien des années et de ne laisser voir qu'à un être angélique dont la couronne n'est pas de ce monde, quoiqu'elle soit née sur le trône, et qui comprenait, avec son noble cœur, tout ce que renfermait le mien.

C'est la duchesse d'Angoulême[1].

En parlant de l'empereur, de son retour, de la joie qu'il fit éprouver, je n'ai présenté cet événement que succinctement et sans aucun détail. Il est cependant utile de s'arrêter un peu sur cette circonstance de notre vie à tous, et d'en parler plus en détail.

Le retour de l'empereur eut lieu vers la fin de

[1] Je n'ai pas besoin de nommer M^me^ la duchesse d'Angoulême. Tout le monde la reconnaîtra. Quant à moi, dont elle a adouci le malheur avec la bonté la plus touchante, je me fais gloire d'avouer que chaque jour je prie Dieu pour elle. M^me^ la duchesse d'Angoulême, lorsqu'elle fut bonne pour moi et pour ma famille, avait cent fois plus de mérite que si elle eût accordé une marque d'intérêt à M. d'Autichamp ou à M^me^ de Vaudreuil, comme Napoléon a eu beaucoup de mérite aussi en accueillant comme il l'a fait, la maréchale de Mailly. Quant à moi, tant que je vivrai, M^me^ la duchesse d'Angoulême sera honorée et respectée, et je puis dire *aimée* dans mon âme. La reconnaissance n'est un fardeau que pour les cœurs corrompus

juillet de 1807. Cet événement tout naturel devait avoir des suites bien importantes dans mon intérieur. Je les prévoyais depuis longtemps, et malheureusement je n'avais pu l'empêcher. Sans doute j'aimais Junot. Mais je ne lui aurais fait aucun reproche bien certainement, relativement à ses relations avec la grande-duchesse de Berg, parce que je ne pensais pas que ces relations fussent criminelles. Toutefois, je voyais quelle route il allait parcourir et à quel but cela allait le conduire. L'empereur avait une façon de voir relativement à ses sœurs et cette façon de voir lui faisait exiger d'elles la plus grande retenue dans leur conduite. L'empereur croyait être certain qu'aucune des princesses n'avait donné lieu même à une parole légère prononcée sur son compte. Jusque là, il avait été égal à Fouché, et à un autre homme que je ne veux pas nommer parce qu'il vit, que les sœurs de l'empereur fissent ou non parler d'elles, et que M. le comte de Fl..., M. de C..., etc., compromissent ces dames, ou fussent plutôt compromis par elles. Les princesses étaient gracieuses pour Savary, pour Fouché, pour d'autres encore, et l'empereur ignorait seul ce que tout le monde savait. Il croyait que la princesse Pauline était une jolie inconséquente, désobéissant à Corvisart pour porter une jolie robe de bal et seulement coupable de ne pas demeurer chez elle quand il commandait la retraite. Jamais ces dames n'avaient encore été trahies par les *autorités surveil-*

et méchants. Il m'est seulement pénible d'ajouter que l'amour de ma patrie m'empêche, en raison de ma conviction, de faire d'autres vœux pour elle. Elle souffrira des fautes des autres. Mais c'est un arrêt inséparable de son nom.

lantes. Mais lorsqu'on sut qu'un homme qu'on n'aimait pas pouvait être perdu par une accusation directe, cette perte fut résolue. Hélas ! je l'avais prévu depuis longtemps.

Lorsque l'empereur arriva à Paris, l'orage était déjà formé et les nuages s'amoncelaient depuis la Pologne. On avait écrit à l'empereur que Junot compromettait la grande-duchesse de Berg, que sa livrée se voyait à des heures inconvenantes dans la cour de l'Élysée et qu'une foule de circonstances venaient à l'appui de ce qu'on avançait. Ce fut un des camarades de Junot, encore vivant aujourd'hui, qui fit cette accusation.

Napoléon fut blessé au cœur en apprenant cette nouvelle et, lorsque Junot le revit à son retour de Pologne, il lui trouva l'accueil sévère et la parole contrainte. Junot avait une des âmes les plus fières et les plus belles que le Créateur ait mises dans une enveloppe mortelle. Il ne put soutenir la froideur de l'empereur et lui demanda une audience. Elle fut accordée aussitôt et fort orageuse. L'empereur accusait sans cesse et Junot, vivement blessé, ne voulait répondre sur aucun point et prétendait que l'empereur devait se fier à lui pour le soin de l'honneur de son nom.

— Sire ! s'écria-t-il, lorsqu'à Marseille j'aimais la princesse Pauline — vous fûtes au moment de me la donner pour femme — je l'aimais comme un fou. Et cependant quelle fut ma conduite ? celle d'un homme d'honneur. Je n'ai pas changé depuis cette époque, Sire. Je suis toujours le même homme, toujours celui qui peut se proclamer le plus dévoué à Votre Majesté et aux siens. Sire, votre défiance me fait bien mal.

L'empereur le regarda avec une attention marquée. Puis il se mit à marcher les bras croisés, en silence, et le front toujours menaçant.

— Je veux bien croire tout ce que tu me dis là, lui dit-il enfin, mais tu n'en es pas moins coupable d'imprudence, et les imprudences dans ta position et celle de ma sœur sont des fautes, si ce n'est pire encore. Qu'est-ce que veut dire, par exemple, cette manière d'agir? Pourquoi la grande-duchesse de Berg va-t-elle dans tes loges au spectacle? Pourquoi y va-t-elle dans ta voiture? Ah! ah! vous êtes étonné, monsieur Junot, de ce que je sais aussi bien vos affaires et celles de cette petite sotte de M^me^ Murat.

Junot fut confondu de ce que l'empereur était instruit de cette particularité assez importante pourtant dans la position respective des deux personnages, pour fixer l'attention non seulement de la police, mais du public. Il fallait son sommeil, le sommeil où l'avait plongé cette vie des anges du Vieux de la Montagne, dont il avait été enivré, pour être étonné de ce qui était la conséquence toute naturelle de sa conduite.

— Oui, dit l'empereur, oui, je sais cela... et beaucoup d'autres choses encore dans lesquelles je veux bien ne voir que des imprudences, mais enfin dans lesquelles aussi je vois des torts graves de ta part. Encore une fois, pourquoi cette voiture avec ta livrée? Ta livrée ne doit pas se voir à deux heures du matin dans la cour de la grande-duchesse de Berg! Toi, Junot! Compromettre ma sœur! Ah!

Et Napoléon tomba dans un fauteuil.

Avant d'aller plus loin, je veux expliquer les motifs qui m'ont déterminée à lever un coin du voile que

ma propre main a jeté sur la vie privée de Junot. Toutes les relations qu'il a eues n'ont agi que sur mon propre bonheur, et nullement sur sa destinée à lui-même. Ici il en fut tout autrement. Je n'hésite pas un instant à charger cette malheureuse relation de mon mari avec la reine de Naples, de tous ses malheurs, et à la regarder comme *cause de sa mort.* Je dirai plus, je ne prétends pas charger également cette relation de couleurs trop honteuses et réellement fautives. Il me suffit des tristes résultats qui furent les suites des apparences. Je crois même, s'il faut le dire, qu'il n'y eut que des apparences, mais elles furent terribles, parce qu'elles allumèrent la colère du lion. Le Vésuve fit plus tard une éruption provoquée aussi par les apparences. Alors s'éleva la tempête qui avait été semée. C'est donc sous ce rapport politique et positivement direct dans la vie de mon mari, que je me suis décidée à parler de tout ce qu'on va lire. Cette sorte de *préface* est essentiellement nécessaire à l'intelligence des faits qui eurent lieu en Russie en 1812 et de la tragédie qui les termina en 1813. Une famille privée de son chef, des enfants orphelins, un nom illustre attaqué, en voilà plus qu'il n'en faut sans doute pour donner à mes paroles toute la solennité qui convient à de telles circonstances et qui éloigne la pensée de la futilité d'une intrigue amoureuse. Il ne sera question ni de *passion jalouse*, ni de *douleur romanesque :* il s'agit de présenter *des faits.*

Maintenant il faut entrer avec moi dans l'intérieur des Tuileries. Il faut pénétrer dans le cabinet de Napoléon et l'y voir non seulement seul, mais avec tous ceux qui contribuaient à empoisonner sa vie par des

rapports non seulement quotidiens, mais à chaque heure de la journée. Ce n'était pas Lannes, ce n'était pas Bessières, ce n'était pas Masséna. Ce n'était pas Soult même — je dois lui rendre justice, quoiqu'il ne m'aime pas, je ne sais pas pourquoi, — ce n'était pas non plus Duroc, quoi qu'on en ait dit et redit sur la police intérieure du palais que Duroc était obligé d'exercer. Ce n'était pas non plus Junot, malgré l'immense quantité de relations qu'il recevait tous les jours comme gouverneur de Paris et gouverneur *actif*, personnage qui n'existe plus maintenant que dans le souvenir. Ce n'était aucun des hommes que je viens de nommer. Ils avaient une manière d'envisager l'honneur, qui leur aurait fait prendre ce même *honneur* en antipathie s'il eût été transformé en une semblable turpitude. Ce n'était pas non plus Rapp, avec sa rude écorce mais sa belle âme, qui aurait trahi les secrets peu importants du cœur d'un camarade pour en barbouiller vingt pages d'un rapport obscène qui n'avait aucun but utile comme intérêt politique et qui n'était destiné — l'auteur n'en doutait pas — qu'à occuper un moment l'empereur, dont l'esprit, singulièrement tourné à cet égard-là, trouvait un vrai plaisir à savoir la quantité de grains de sel que moi ou tout autre mettions sur une tartine de beurre.

Les hommes qui jouaient ce rôle odieux sont bien connus et le mépris et la haine universelle les ont récompensés selon leur mérite de leur infâme conduite. Deux surtout avaient sur leur front l'index de l'opinion publique. L'un est mort. Je lui ai pardonné comme chrétienne, tout le mal qu'il a fait à Junot, mais, comme veuve et comme mère, je ne lui ai pas

pardonné le tort irréparable qu'il a causé au père de mes enfants. L'autre, tout aussi coupable, n'est pas encore allé rendre compte à Dieu de sa conduite, comme homme et comme citoyen. Non seulement il vit, mais il fait encore du mal. Il menace, il agit, il est influent. J'ai appris, seulement depuis peu, combien il avait fait de mal à Junot et à moi. Eh bien, nous avons maintenant un champ clos dans lequel nous sommes. C'est une lice ouverte à lui comme à moi! Oh! mon Dieu, et ce sont de telles gens qui ont versé dans la coupe le poison que l'empereur a fait boire à son plus vieil ami! Ce sont de telles mains encore souillées de malversations qui ont osé... Mais silence, mon âme, silence! Tu pourras bientôt épancher tes douleurs, tu pourras bientôt à ton tour renvoyer la flèche du lieu dont elle est partie, et la renvoyer plus acérée. Encore une fois, *c'est ton devoir.*

Une chose incompréhensible c'est l'ignorance dans laquelle était l'empereur de la vraie conduite de ses sœurs. Il est de fait qu'il en était complètement ignorant. Je ne sais pourquoi, car, enfin, ses yeux d'aigle perçaient bien d'autres mystères. Mais c'est la vérité, Fouché, Junot, Duroc, Dubois, les quatre personnes ayant dans leurs mains toute la police intéressante de Paris et de la France gardaient le silence sur ce qu'ils savaient, parce qu'ils auraient affecté Napoléon, ce qu'aucun d'eux ne voulait faire, la moitié par affection pour lui, les deux autres par crainte de déplaire d'abord à lui-même, puis aux princesses, ce qui pouvait amener un résultat funeste, tout en parlant de choses joyeuses pour eux. L'empereur finissait bien par apprendre, mais à la volée, et par des moyens tellement peu habituels pour lui-même qu'il

y croyait extrêmement peu. Il attribuait les bruits qui couraient souvent à de l'imprudence de jeunes femmes et il disait alors à Madame mère :

— Signora Lœtitia, que diable! parlez donc à vos filles. Je ne veux pas qu'elles se compromettent avec tous ces *godelureaux* comme elles le font. Qu'elles dansent avec des officiers de ma garde! pardieu! s'ils ne sont pas de beaux garçons, ils sont de braves garçons.

Je n'entreprendrai pas de répondre aux horreurs que l'on a cherché à répandre sur la nature des relations de famille de l'empereur. Il suffit d'avoir vécu dans l'intimité de Napoléon pour connaître sa façon de penser et sa manière d'envisager la morale. Mon sang bouillonne lorsque je l'entends accuser *de corruption*. Il en est de cela comme de sa peau jaune et du tabac qu'il portait dans ses poches et de mille autres rêveries qui n'ont pas le sens commun. On m'objectera à moi-même, peut-être, une scène de La Malmaison, rapportée dans un précédent volume de ces Mémoires, et moi je répondrai par cette scène elle-même. Napoléon n'aurait employé aucune manœuvre pour me déterminer. Si j'eusse fait ce qu'il voulait, il m'aurait méprisée, ainsi que je l'ai vu souvent, car la femme de son ami lui manquant de foi pour lui, souverain, lui paraissait avec raison une infâme. Mais il n'aurait pas fait le roué. S'il n'agissait pas ainsi avec des femmes qui ne lui auraient pas donné de la honte en retour de la faute commise, il ne l'aurait certes pas hasardé avec des femmes qui l'auraient pu haïr, et qui bien certainement l'auraient haï. Et puis, comment la calomnie peut-elle donc si gratuitement déverser le poison sur toute la vie d'un homme sans avoir au

moins l'apparence de la probabilité? Et, en vérité, ici c'est bien le lieu de se demander si un homme sévère, même dans toutes les habitudes de sa vie, aurait été déroger à cette sévérité pour se couvrir d'infamie. Il faudrait pour que la chose fût probable, que le crime eût pour lui des attraits bien puissants et dans tout le reste de sa vie, je le répète, rien au monde, rien n'y fait croire.

Napoléon ne fut instruit des fautes de l'une de ses sœurs qu'à l'époque de la guerre du Portugal. Celui qui en fut accusé le premier fut presque exilé à l'état-major de Junot. Je sais bien que ceux qui veulent tout tourner en ridicule diront que la chose est impossible. Mais cependant elle est réelle et, une fois connue d'une homme comme lui, les autres preuves ne tardèrent pas à lui arriver, et dès lors il fut comme averti. Encore l'affaire de MM. de Septeuil et de Canouville n'aurait-elle pas été connue si l'histoire *du cheval* et de *la pelisse*, ainsi que celle de *l'explication* pour l'autre, n'étaient venues à leur aide comme nous le verrons en 1810.

L'aventure dans laquelle Junot jouait un rôle était donc la première, à bien dire, qui vint frapper l'oreille de l'empereur et il en fut irrité violemment, ainsi que je viens de le dire.

— Enfin, répétait-il en se promenant, si Murat avait appris toutes ces belles histoires de chasse au Raincy, de spectacle avec ta voiture et ta livrée...

Il paraît que la voiture et la livrée était ce qui lui paraissait de plus inconvenant. Junot voulut encore parler de l'éclat de celle de la grande-duchesse. L'empereur frappa du pied avec violence, le regarda

quelque temps sans parler, puis il dit avec une voix sévère et d'un ton interrogatif :

— Et de quelle couleur est donc la vôtre?

Junot baissa les yeux et ne répondit rien. Le fait est que les couleurs de nos deux livrées étaient exactement les mêmes. La seule différence était dans les galons et les parements. Ceux de la grande-duchesse étaient blancs, tandis que les miens sont jaunes, et ses galons étaient d'or, les miens étaient d'argent. Mais, du reste, l'habit était en drap amarante tout à fait de la même nuance. Le vrai de la chose, c'est que la volonté de la grande-duchesse était que les choses fussent ainsi. J'ai toujours pensé qu'il s'y rattachait un but politique, et depuis, ainsi que l'ai dit, j'en ai la preuve, et la preuve positive.

— Oui, disait l'empereur toujours en se promenant, si Murat avait appris tout ce que je viens de dire, qu'aurait-il fait, qu'aurait-il dit? Tu aurais eu un terrible orage à essuyer.

A l'instant même la physionomie de Junot se décomposa, et devint pourpre, puis il pâlit, rougit encore et, retrouvant alors toute son énergie, il fit deux pas vers Napoléon et dit d'une voix ferme :

— Si Murat s'était cru offensé, il n'y a pas si longtemps encore que nous étions égaux aussi bien sur le champ de bataille que partout ailleurs, je lui aurais accordé toute la satisfaction qu'il m'aurait demandée. Et, quoiqu'il fasse bien peur aux cosaques, je ne suis pas encore aussi facile à effrayer qu'eux, *et cette fois je me serais battu au pistolet*.

— Eh ! pardieu, s'écria l'empereur avec une naïveté admirable, voilà bien ce que je craignais!

Puis il ajouta d'un ton plus doux :

— Mais, j'ai arrangé cela. Je lui ai parlé et maintenant tout est bien.

— Sire, je vous remercie. Mais j'observerai à Votre Majesté que je *ne veux pas* d'un accommodement entre le grand-duc de Berg et moi. S'il se croit offensé... ce que je dénie qu'il ait le droit de dire... nous ne sommes pas loin l'un de l'autre. Mon hôtel est bien près de l'Élysée.

— Oui, oui, dit l'empereur, et beaucoup trop. Et, à propos de cela, qu'est-ce que signifiaient ces fréquentes visites que ma sœur faisait à ta femme? Elles ont été liées, c'est vrai, mais autre temps, autre coutume; on a remarqué cela, et ce sont encore des choses qui ont fait parler.

— Sire, ma femme est fort souffrante de sa grossesse. Elle ne peut pas sortir à moins qu'elle ne prenne d'extrêmes soins. Son Altesse impériale M^me^ la grande-duchesse a eu la bonté de venir la voir deux ou trois fois depuis ce printemps, et voilà à quoi se bornent ses nombreuses visites.

— Cela n'est pas vrai, répondit l'empereur en prenant une grande lettre dans un tiroir près de lui.

Et la parcourant en entier, il fronça de nouveau le sourcil. Junot jeta un rapide coup d'œil sur la lettre et il reconnut l'écriture.

— Je demande pardon à Votre Majesté, mais si elle juge et si elle condamne sa sœur et son plus ancien ami, son plus dévoué serviteur, sur les accusations de l'homme qui a écrit cette lettre, je ne puis croire à son impartialité.

Napoléon parut surpris, mais ne fit aucune objection sur ce que disait Junot. Il sembla même à celui-ci

qu'un sourire imperceptible glissait sur les lèvres de Napoléon.

— Seulement, dit Junot, ce n'est pas une lettre, car *il était* avec Votre Majesté, c'est donc *un rapport!* Un rapport de *sa police* et corié par lui! Oh! ce doit être une belle œuvre! Il aurait au moins dû respecter la personne de la sœur de Votre Majesté! Mais il y a des moyens efficaces pour rendre les gens circonspects et polis, c'est ce que je veux employer avec lui.

— Junot, s'écria l'empereur, je te défends de te battre avec S...

Junot sourit dédaigneusement.

— Vous m'avez soupçonné, vous m'avez accusé de trahison, Sire, c'est une chose dont je ne puis vous demander raison à vous-même. Il faut que j'aille la demander à celui qui est cause de cette peine. Et, de par Dieu, je le ferai. Si Murat en veut, après cela, je serai tout prêt, à moins que ce méchant soldat ne me loge une balle dans la tête, ce qui serait possible, car j'ai vu des mazettes tuer de braves gens. Mais si j'en sors sain et sauf, je serai aux ordres du grand-duc de Berg.

Napoléon se leva brusquement et, arrivant à Junot qui était appuyé contre la cheminée, il le tourna vivement à lui et, lui prenant la main, mais vivement, il dit en criant comme un aveugle :

— Encore une fois *je l'ordonne* de demeurer en paix! Ni S..., ni Murat. *Je ne veux* pas que tu te battes ni avec l'un, ni avec l'autre. Promets-le-moi, ajouta-t-il en se rapprochant de Junot et lui reprenant la main qu'il serra, promets-le *à ton vieil ami*!

Ces moments-là étaient fugitifs chez Napoléon, mais ils étaient victorieux. Jamais il n'a manqué de sortir vainqueur d'une pareille situation. Il y avait dans son regard, dans sa voix, un charme adorable. Il était sûr de vaincre la résistance la plus obstinée. Junot sentit se fondre sa colère à sa voix, à son regard. Il prit la main de l'empereur, la serra, ne la baisa pas comme celui qui avait écrit le rapport, mais il la posa sur son cœur et, en le sentant battre violemment, l'empereur eut à son tour un moment presque indéfini d'émotion. Mais il la surmonta, passa sa main après l'avoir doucement retirée de celle de Junot dans son épaisse et blonde chevelure et, le frappant légèrement :

— Promets-moi d'être sage, mauvaise tête, lui dit il avec sa voix de sirène, c'est-à-dire *ce sotto voce* remarquable qui vibrait comme une corde éolienne. Tu reviendras me voir, j'ai à te parler.

Cette conversation avait duré une heure et demie. Le salon de service était rempli de gens qui étaient aux écoutes pour savoir le résultat de la longue conférence. Un homme surtout aurait voulu qu'elle fût moins longue. Il connaissait l'empereur. Il savait que de longues heures n'étaient jamais accordées à un homme qu'il allait disgrâcier et la physionomie de Junot, lorsqu'il sortit, le confirma dans son opinion. Junot passa à deux pas de lui. Il affecta de ne pas le voir.

— Je n'aurais pas pu m'empêcher de lui dire ce que je pensais de lui, me dit Junot dix-huit mois après, lorsque, tous deux en Espagne, plus unis que nous ne l'avions jamais été, les pieds sur le bord d'un brasero, nous devisions avec confiance sur cette

époque de sa vie et qu'il m'en soulevait jusqu'au dernier voile. J'aurais peut-être dû le faire, ajoutait-il, car cet homme est un de ces serpents qui mordent avec plus de violence lorsque la victime est paisible...

Deux jours après la conversation que je viens de rapporter, j'étais seule le matin dans mon cabinet de travail, pièce fort retirée au fond de mon hôtel, et dans laquelle je n'admettais que les personnes de mon intimité la plus intime, lorsqu'on m'annonça S. E. le cardinal Maury. C'est ici le lieu de parler de cet homme célèbre que j'ai connu particulièrement, car, pendant *sept ans*, tous les jours de sa vie il arrivait à sept heures chez moi et en repartait à dix. C'était ponctuel et sans jamais éprouver de variation. Je l'ai donc *bien connu*, et pourtant, chose étrange, jamais il ne *fut de mes amis*. Le cardinal Maury avait cependant bien toutes les qualités requises pour faire un excellent ami, du moins je le présume, et je crois de plus qu'il voulait être le mien. Mais la confiance ne se commande pas, et ses formes acerbes et peu sociales, auxquelles j'étais si peu faite, furent peut-être bien la cause première de cette répulsion. Quoi qu'il en soit, je le voyais donc chaque jour, et il était ce qu'on appelle de mon intimité.

Le cardinal Maury, plus connu peut-être sous le nom d'*abbé* Maury, était rentré en France dès 1806. Une lettre fort connue, écrite par lui à l'empereur, lui fit rouvrir les frontières, qui, de nouveau, s'étaient refermées pour lui. Cette lettre était inconvenante de tous points parce qu'elle n'était écrite qu'à la puissance et qu'alors elle avait une couleur basse et servile qui ternissait son éloquence. Aussi en arrivant à Paris, *l'abbé Maury* s'aperçut de ce que *le cardinal*

Maury avait perdu dans l'esprit de ses partisans du noble faubourg. Aussitôt son retour, il fut dans plusieurs maisons où il était reçu avec de l'attachement même, et dans lesquelles il ne trouva plus qu'une froide politesse, parce que dans les gens bien nés on trouve toujours, quelle que soit leur façon de penser intérieure, cette bonne grâce, cette urbanité dont les nuances multipliées à l'infini sont néanmoins faciles à saisir pour qui connaît ce protocole éminemment nécessaire à l'harmonie générale et cela va loin d'après ma manière de voir. Je crois qu'une chaîne longue et vigoureuse, mais souple autant que forte, un réseau même nous entoure ou nous enveloppe, comme on l'aimera mieux, et nous tient sous ses mailles. Que l'une d'elles s'échappe, et aussitôt tout est en tumulte parce que rien n'est plus contenu. J'ai bien étudié ce que je viens d'énoncer, et je suis certaine que le plus grand mal qui puisse se faire en ce moment, c'est cette démolition de tout ce qui est usages, rapports, bienséances de société. La grossièreté est à l'ordre du jour, et pour cela on n'en est pas plus franc, on n'en vaut pas mieux; on est plus impoli, et voilà tout.

Quant à l'abbé Maury, malgré son éloquence vraiment remarquable, il était avant la révolution ce qu'il fut étant proscrit, ce qu'il demeura sous l'empire, un homme de talent plutôt qu'un homme d'esprit et un curé du temps de la Ligue plutôt qu'un abbé du règne de Louis XV. Quant à sa figure, elle était désagréable au plus haut point. Une énorme tête carrée présentant un front d'une immense capacité et tout nu, seulement surmonté de ce bourrelet de cheveux que les abbés de province, les curés de village faisaient faire à LEUR PERRUQUIER, des yeux très petits, animés quand

il parlait, mais, ce moment excepté, demeurant en stagnation complète. Un nez en pied de marmite au milieu de deux masses de chair d'un volume immense dans lesquelles la nature avait placé une très grande ouverture horizontale que l'une et l'autre oreilles empêchaient de faire le tour de la tête, et garnie de trente-deux petites dents toutes faites comme les incisives, ce qui, pour le dire en passant, était fort utile chez lui, car jamais je n'ai vu manger comme Son Eminence. Il était de force à rendre une poularde et deux ou trois perdrix au moins à un Russe greffé sur un Allemand. Lorsqu'il était à table, il était en tout d'un cynisme révoltant dans ses manières et sa qualité d'ecclésiastique rendait ce cynisme encore moins supportable. Il l'était dans ses paroles comme dans sa façon d'être. Un jour il vint me voir. J'étais en couches de mon fils Napoléon. J'étais sur ma chaise longue, ayant huit ou neuf femmes dans ma chambre. Il était alors trois heures de l'après-midi, et le matin je ne recevais que les amis fort intimes, mais la qualité d'*éminentissime* fit trouver grâce au cardinal, et le valet de chambre reçut l'ordre de l'introduire.

— Oh ! oh ! dit le cardinal en entrant, voilà un joli troupeau ! Je viens de chez un homme qui voudrait bien que le sien fût aussi charmant.

Il voulait parler de cet ambassadeur de Perse qui vint ici en 1807 et qui logeait à l'hôtel de M^lle^ de Condé, rue Plumet. Le cardinal avait été le voir je ne sais trop pourquoi, car l'alcoran et sa soutane rouge ne s'accordaient guère. Mais enfin, il en arrivait et il en savait les plus burlesques choses. Une histoire surtout relative à l'un des gardiens de son sérail

était fort plaisante. Le cardinal, après s'être assis, s'être bruyamment mouché, avoir bien barbouillé son nez de tabac d'Espagne pur bien rougeâtre et bien fin, avoir *retroussé* plus de dix fois sa robe rouge, car à cette époque il était archevêque de Paris, administrant le diocèse à la place du cardinal Fesch qui n'avait pas voulu accepter contre la volonté du pape, et il portait en conséquence la soutane longue. Et comme il était cardinal, cette soutane était rouge et se distinguait d'autant mieux dans un salon, au milieu des habits noirs ou bleus qui l'entouraient, lorsque, bruyamment, le cardinal faisait le geste immodeste de relever cette jupe à la face de tout Israël pour prendre sa tabatière remplie de tabac d'Espagne, ou bien un gros mouchoir à carreaux bleus et blancs.

— Je vous en conjure, monseigneur, lui dis-je un jour, faites donc faire une poche à votre soutane.

Il me regarda d'un air étonné.

— Et pourquoi cela ?

— Pourquoi ? Mais parce que rien n'est, selon moi, plus inattendu que le mouvement que vous faites pour prendre votre tabatière ou votre mouchoir, choses certainement fort innocentes, mais qui prêtent à rire. Et vous le savez, monseigneur, prêter à rire chez nous, c'est donner une poignée de verges et tendre le dos.

Il me regarda de nouveau et se mit à rire lui-même, mais son rire n'a jamais été joyeux. Il avait quelque chose du ventriloque, il riait en dedans, et je vis à l'instant qu'il me regardait en grande pitié :

— Vous faites donc attention aux paroles de ces imbéciles qui bourdonnent comme des frelons autour de vous, jolie petite abeille ? Ah, parbleu ! si j'avais

écouté toutes les sottises qui se débitent dans les coulisses du grand théâtre du monde, je serais toujours dans les chœurs au lieu d'avoir été un de ses premiers acteurs. Si vous voulez devenir ce que vous promettez, une femme supérieure, bouchez-vous les oreilles et allez toujours de l'avant. Ah ! pardieu, oui, faire couper ma soutane pour faire faire une poche ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Croit-on que j'ai la colique ? — Je rapporte ses expressions textuelles.— Je suis sûr que c'est votre amie la Polonaise... Elle ne m'aime pas, elle me donne des leçons. C'est peut-être Catherine II qui lui a appris la modestie ?

Je fronçai le sourcil et le cardinal put voir que j'étais fâchée. Il manquait de tact, mais non pas ainsi. Il savait que la personne dont il parlait était pour moi une amie très intime malgré la différence d'âge et que je l'aimais tendrement, son esprit remarquablement aimable la rendant chère à tous ceux qui la connaissaient. C'était M^me^ Zayoncheck. Il est vrai qu'elle n'aimait pas les façons plus que *cavalières* du cardinal et souvent elle lui faisait la leçon devant plus d'auditeurs que Son Eminence n'en eût voulu avoir. C'était ce qui avait eu lieu quelque temps avant. M^me^ Zayoncheck était debout à côté de moi devant la cheminée. Elle était comme à son ordinaire décolletée jusqu'au milieu du dos, ayant des manches courtes et laissait voir de fort belles et grasses épaules, et des bras frais et potelés. Le cardinal les trouva de son goût probablement, car prenant une rose dans un vase de porcelaine, il s'en vint tout doucement derrière M^me^ Zayoncheck qui parlait avec moi et lui mit la rose encore tout humide de l'eau dans laquelle elle avait trempé, au milieu des deux épaules. Elle

ne s'y attendait pas et cette plaisanterie toute joviale, qui aurait été à peine supportée par elle venant de son frère, lui parut inconvenante au delà de toutes choses. Elle devint très rouge, arracha la rose et, la jetant à terre avec un mouvement de colère :

— Monseigneur, dit-elle au cardinal, ce que Votre Eminence vient de faire n'est pas *sain* du tout.

Il y avait soixante personnes dans le salon, tout le monde se mit à rire. Le cardinal rit comme les autres, mais il eut de l'humeur de la leçon, et depuis Mme Zayoncheck ne fut pas de ses amies. C'était elle, dont le goût parfait et le tact m'ont donné de bien utiles leçons, qui opinait pour faire, malgré le cardinal, l'opération *de la cataracte* à sa soutane.

— Il s'agit d'une simple ouverture, disait-elle, et c'est un vrai service. On ne verra plus autant ses gros souliers mal cirés avec des boucles de cuivre doré, des bas rouges remplis de reprises, et quelquefois .roués ; et puis, une fois la fente faite, il n'a plus besoin de *trousser ainsi sa cotte*... Ma chère, cette manœuvre m'est antipathique.

Toujours est-il que nous ne pûmes parvenir à lui faire faire une poche, c'est-à-dire une ouverture à sa soutane. Il comprenait, au reste, si peu l'effet qu'il produisait, ou du moins ne le voulait pas comprendre, que ce même jour, revenant de chez le Persan, il riait comme un jeune mousquetaire sortant de déjeuner chez le Baigneur. Il s'établit dans une bergère auprès de ma chaise longue et, regardant autour de lui, il vit que nous n'étions que des femmes. Alors, ramenant les plis de sa robe autour de ses jambes et s'établissant bien dans son fauteuil, il nous dit :

— Ah ! çà, comme *vous n'êtes que des femmes*, je

vais vous raconter une bonne et plaisante aventure !

Et tout aussitôt il entame une histoire qui, bien certainement, ne serait pas désavouée aujourd'hui par mes fils dans un déjeuner de garçons. Comme il n'y avait pas de demoiselles parmi nous et qu'il y avait seulement des jeunes femmes de vingt-trois et de vingt et un ans, nous en fûmes quittes pour rire de l'histoire qui, au fait, était drôle, et puis de l'Éminence elle-même. Quant à elle, elle ne se doutait pas qu'elle parlait là hors place, et hors de propos, ainsi que cela lui arrivait souvent. Non pas que son esprit ne fût parfaitement juste et même trop logique quelquefois, mais il avait une sorte de verre optique à ses lunettes qui le menait bien souvent de travers.

Le cardinal Maury, pour avoir prononcé un beau panégyrique de saint Louis, n'était pas celui qu'il fallait choisir pour défendre son descendant. Il comprenait mieux qu'un autre les affaires ecclésiastiques, mais il n'était pas homme d'État. L'archevêque d'Aix les entendait aussi bien que lui, et de plus il était tout à fait propre à la conduite de ces mêmes affaires. L'abbé Maury parut à la tribune dans un moment où les ténèbres n'étaient dissipées que par les éclairs que lançaient les cieux en colère. Il aurait fallu un talent hors ligne pour résister au flot populaire, et l'abbé Maury ne comprit pas la grandeur de sa mission. Il était appelé à jouer un grand rôle sur la scène de notre révolution. Il déclina toutes ses chances pour ne s'attacher qu'à ces misérables questions de l'Église gallicane et pour avoir le bien petit triomphe de faire taire une fois Mirabeau. L'abbé Maury pouvait beaucoup pour la couronne, s'il n'avait pas voulu transformer une école de servitude

et une sentine de vices en un lieu de pureté et de chasteté. Et cependant il n'aimait ni la cause royale ni la noblesse. Je l'ai entendu parler librement de plusieurs individus qui étaient en premier ordre dans la liste des grands noms, et qu'il traitait avec un dédain vraiment insultant. A son retour en France, il fut mal reçu dans le faubourg Saint-Germain. On connaissait sa lettre à l'empereur, et cette lettre n'était pas faite pour trouver des approbateurs dans la noblesse.

— Lorsqu'on a perdu l'*espérance*, disait-il, nous n'avons plus la *foi*, il ne nous reste que la *charité*.

Et il concluait de là que les Bourbons ne pouvant plus revenir en France, il était inutile de leur rester fidèle. En conséquence, il sollicitait de l'empereur la permission de rentrer dans sa patrie.

L'empereur fit comme beaucoup de gens en ce monde. Il jugea sur la renommée ; celle de l'*abbé Maury* était européenne, il voulut la rendre à la France. Le cardinal obtint son rappel. Il vint à Paris et tout aussitôt fut apprécié par Napoléon, qui vit qu'il avait en lui un homme déterminé à servir le pouvoir malgré tous les inconvénients, même celui de la conscience.

Le cardinal Maury n'avait rien dans ses manières, dans sa parole, dans son individu en général, qui rappelât les abbés d'autrefois ; ces abbés, comme l'abbé de Périgord, l'abbé de Montesquiou, l'abbé de Saint-Far, tout cet état-major de *mitrés en herbe*, qui entourait l'archevêque de Reims et qui servait de modèle à tous les jeunes ecclésiastiques. Le cardinal était rude même dans ses façons et tout en lui annonçait une volonté opposée à celle de plaire. Il était

cynique, ainsi que je l'ai déjà dit, et il affectait, je ne sais pourquoi, d'être toujours peu soigné. Le lieu où son cynisme paraissait dans toute sa laideur, c'était chez lui. J'ai déjeuné une fois à l'archevêché et je me souviendrai de cette journée-là.

Il avait la discussion fatigante. Il était si peu *concédant* que, pour peu que son antagoniste fût emporté aussi, il fallait déserter la chambre. J'ai vu souvent des discussions littéraires entre le cardinal, mon ami Millin et M. le baron de Brockhausen, ministre de Prusse. Celui-ci avait la manie d'attaquer notre littérature, et l'on sent que la partie n'était pas égale. Aussi le cardinal était sans pitié. Un jour, M. de Brockhausen parlait de Racine et, selon l'usage de beaucoup d'Allemands, il en disait du mal :

— Eh ! monsieur, s'écria le cardinal tout rouge de colère, vous parlez là comme un aveugle-né parle des couleurs. Est-ce que les Prussiens peuvent nous juger ? Est-ce que les Prussiens connaissent Racine ?

— Mais, monseigneur, permettez-moi de vous dire...

— Rien du tout, monsieur, rien du tout. Les Prussiens ne peuvent pas juger des auteurs dont ils ignorent la langue.

— Ah ! monseigneur...

— Eh ! monsieur, que me répondrez-vous si je vous disais à vous même qu'il faudrait que vous vécussiez cent ans pour comprendre Racine ? Vous ne savez pas le français parce que Voltaire et Maupertuis ont demeuré à Berlin...

Malgré sa profonde vénération pour le pouvoir, le cardinal *discutait* — alors il ne disputait pas — quel-

quefois avec l'empereur sur des points de littérature. L'empereur avait une profonde estime pour le talent de Corneille. Il *supportait* Racine, mais il admirait, il *aimait* Corneille, et je le comprends tout à fait, parce que je sens comme lui. Le cardinal ne pensait pas ainsi, et j'avoue que le jour où j'en acquis la preuve je fus très étonnée. Racine et le cardinal Maury me semblaient en désaccord complet. Ceci me donne l'occasion de dire qu'il est fort difficile de présumer de la véritable aptitude des esprits. On juge quelquefois à faux, lorsque l'on n'a pas mis en pratique celui dont il s'agit.

L'empereur disait un jour au cardinal Maury :

— Comment n'aimez-vous pas Corneille?

— Sire, répondit le cardinal, j'*admire Corneille*, mais c'est Racine que j'aime.

— Et moi je lui trouve de *la boursouflure*, dit l'empereur, à votre Racine, dans toutes ses scènes d'amour, car il faut un amour dans toutes ses pièces, comme il faut un souffleur pour les acteurs. Il n'y a que les jeunes gens qui puissent aimer Racine. Et comment diable, à votre âge, monsieur le cardinal, vous faites-vous le champion de Racine, le poète des femmes? Parlez-moi de Corneille, voilà un homme qui connaissait le monde.

— Mais comment l'aurait-il connu? Il ne voyait personne.

L'empereur le regarda avec une sorte de mépris. Il semblait qu'il le jugeât en ce moment pour la première fois.

— Voilà pourquoi je prétends précisément que Corneille est un grand homme. Eloigné de la cour, des intrigues, des affaires, il a *deviné* pour ainsi

dire la véritable situation, la position des empires, des peuples et des souvérains.

Le grand Condé, en entendant je ne sais quelle pièce de Corneille, je crois que c'est *Sertorius*, s'écria:

— Où donc Corneille a-t-il appris à faire la guerre?

— Et moi je dirai, ajouta l'empereur, que, pour l'apprécier dignement, il faudrait, pour entendre ses belles tragédies, un parterre composé de rois, de ministres et de hauts fonctionnaires.

Il y a dans ce sentiment sur Corneille celui qui fit dire plus tard à l'empereur :

— Si Corneille eût vécu de mon temps, je l'aurais fait prince!

Et dans le fait, Napoléon devait parfaitement comprendre un homme dont le génie consistait surtout à réduire les idées en maximes politiques, à généraliser ces mêmes idées et, de plus, à exprimer sa pensée en vers souvent sublimes.

Cela me rappelle que l'empereur, qui était peu *oublieur* de sa nature, répéta plus tard devant le cardinal ce mot :

— Je l'aurais fait prince!

— Et pourquoi pas ministre, s'il était si habile? dit le cardinal avec assez d'aigreur et en souriant à demi.

— Non, répliqua l'empereur sèchement, j'ai fait l'expérience que les hommes qui faisaient les plus belles phrases étaient ceux qui faisaient aussi la plus méchante besogne. Le coadjuteur aurait été le plus mauvais des ministres, et pourtant il parlait bien,

mais il ne faisait que parler, et Mazarin, dont il disait du mal, n'aurait pas voulu de lui comme secrétaire. C'était un brouillon et un *ergoteur*.

L'empereur employait souvent ce mot pour les hommes qui parlaient et discutaient.

CHAPITRE XVIII

Les yeux de la maréchale Ney. — L'ambassadeur de Perse a la cour. — Il est malade. — M. Jaubert et M. Bourdois. — Pantomime originale, dont M. Barbé Marbois est le principal personnage. — Un président est presque entraîné en certain lieu. — La Valette et Marmont. — Tristesse prophétique de ce dernier. — Messe de minuit. — L'empereur nous donne une leçon. — Ses émotions à l'aspect de l'élan national qui se déploie au 15 août. — Ce qu'il dit du maréchal Ney et du prince Eugène. — Anecdote. — M. d'Alleaume. — Fête donnée à l'Hôtel-de-Ville. — L'armée continue à vaincre. — Junot est nommé commandant de l'armée de la Gironde. — J'en comprends facilement la cause

J'ai parlé tout à l'heure de l'ambassadeur de Perse. Cet homme n'était pas le cousin ou l'arrière-petit-fils de celui qu'on fit comparaître devant Louis XIV, pour donner une pâture à la vanité d'un roi de soixante-douze ans. Celui-ci était un vrai Persan, et de plus parent assez près du schah de Perse. Il avait été trouver Napoléon en Pologne, et sa venue à Paris était un sujet non seulement de conversation, mais de grand amusement. Il y fournissait ensuite par lui-même. Il venait au cercle de la cour que tenait l'impératrice avec une grâce qui devait bien surprendre un homme accoutumé à ne voir que des femmes esclaves. Il demeurait dans le salon qui précède la salle des maréchaux, tandis qu'on était au concert. Et là il se promenait de long en large, tout

en répétant le nom de « Maréchale Ney... maréchale Ney... maréchale Ney ».

Il paraît que la maréchale Ney, dont les beaux yeux noirs rappellent en effet ceux des belles filles de l'Orient, avait frappé le Persan, et qu'il était devenu amoureux d'elle. Il répétait ainsi son nom, seul mot français qu'il sût. C'était M. de Courtomer qui le lui avait appris et qui racontait ensuite l'histoire du pauvre Persan.

Mais une autre bonne histoire dans laquelle est entré un grand personnage qui de sa vie n'a su ce que c'était que de rire et qui pourtant alors fit faire de joyeux éclats à quelques têtes folles telles que la mienne, eut lieu à peu près à cette époque.

L'ambassadeur de Perse logeait, comme je l'ai dit, à l'hôtel de M^lle^ de Condé. L'empereur avait donné l'ordre que toutes les autorités allassent, non pas en corps, mais partiellement, lui rendre visite et lui faire honneur. Chacun y fut parce que les ordres de Napoléon ne se déclinaient jamais. Pendant plusieurs jours l'Excellence persane ne cessait de voir entrer et sortir une longue suite de curieux que sa vue amusait beaucoup. Quant à lui, cela l'ennuyait fort. Soit que l'ennui fît son effet, soit que le changement d'air, d'eau, de nourriture eût agi, il se trouva dérangé. On le dit à M. Jaubert, qui promit d'envoyer le médecin des affaires étrangères. C'était Bourdois. En effet, on le lui dit, il promit de s'y rendre, mais, en apprenant que la chose était légère, il remit sa visite au lendemain. Tandis qu'il était aussi tranquille, le Persan ne l'était pas autant. Ses coliques et ses souffrances avaient augmenté d'intensité. On attendait donc le lendemain avec impatience. Tout à coup un esclave

entre dans la chambre, frappant des mains avec joie et annonçant que le médecin arrive. Grande rumeur. On cherche M. Jaubert, car il fallait parler au *mire*. Nul dans tout l'hôtel ne savait un mot de français, et ceux qui parlaient français ne parlaient pas le persan. Mais il n'était qu'onze heures et M. Jaubert n'était pas encore arrivé. Le *médecin* entre dans la chambre, assez étonné de la pantomime qu'il a vue depuis qu'il est descendu de voiture. A peine avait-il mis le pied par terre qu'un homme tout noir se prosternant devant lui avait indiqué en montrant sa tête, en touchant son ventre et indiquant l'étage supérieur, que leur maître souffrait. Celui auquel il s'adressait était un homme de quarante à quarante-cinq ans, si pâle et si maigre, que certes on pouvait croire qu'il était le malade et non le médecin. Il portait une longue robe de velours noir faite en manière de *simarre* et boutonnée depuis le menton jusqu'aux pieds. Il avait peu de cheveux et ce qu'il en avait était grisonnant et presque blanc. Cet individu avait de plus un air respectable et bon, qui était un chef-d'œuvre de copie patriarchale. Il portait une de ces physionomies qui sont à elles seules un poème.

En le voyant, l'ambassadeur se souleva sur ses coussins et fit un geste de la main qui pouvait signifier un salut. Cependant le médecin ne le vit pas ainsi, ou bien il ne se crut pas suffisamment salué, et il fronça le sourcil :

— Ah ! dit le Persan à son premier eunuque, qui le redit ensuite à Jaubert, je vois bien qu'en m'apercevant seulement, le *mire* vient de me condamner !

Le *mire* s'avançait toujours. Enfin parvenu contre l'Excellence persane ·

— N'y a-t-il donc aucun interprète ici? dit-il d'une voix sévère.

L'ambassadeur prononça quelques mots, comme pour se consulter avec son premier eunuque, et le résultat de sa conférence fut de se retourner brusquement vers l'homme à la simarre noire et de lui tendre son bras qu'il venait de découvrir jusqu'au coude. Ce bras était couvert de petits morceaux de vélin sur lesquels étaient écrits des versets religieux.

— Allons, dit le prétendu médecin en le prenant, c'est peut-être ainsi qu'on reçoit les présidents de cours souveraines en Perse!

Et il serra la main après l'avoir gardée une minute dans les siennes. Mais aussitôt une autre formalité succéda à celle-ci et fut assez étrange. L'ambassadeur attira le *mire* à lui et, le forçant de le regarder, il lui tira une langue longue d'un pied et toute malade. Pour le coup l'homme à la simarre n'y comprit plus rien Il était sérieux, peu plaisant de sa nature, et il allait se fâcher lorsqu'un des interprètes, peut-être même M. Jaubert, arriva à temps pour empêcher le président de la Cour des comptes, M. Barbé-Marbois, d'être entraîné dans un certain endroit, où le premier eunuque voulait le mener pour le faire juger de l'état tout entier du malade. Cette histoire, qui courut Paris tout un hiver, fut ensuite démentie. Je crois que ce fut par ordre de l'empereur, qui n'aimait pas que les chefs de ses cours, de ses principaux tribunaux, fussent tournés en ridicule, et il avait raison. Au surplus, tout le monde a raconté cette histoire, et personne n'en doutait. M. de Barbé-Marbois, qui est, je crois bien, puritain aussi rigide que Burleigh pouvait l'être, ne paraissait pas assez entendre la plaisanterie pour qu'on

pût lui demander si en effet le Persan lui avait tiré la langue et si le premier eunuque lui avait fait la proposition d'aller en certain lieu. Mais La Valette, ce bon garçon, qui était si plaisamment sérieux, m'a affirmé que le fait était réel.

Le nom de La Valette me rappelle aussi une autre aventure d'une époque plus reculée, mais dans laquelle il se trouve mêlé, et sur laquelle je puis revenir, car avec des Mémoires il n'y a jamais de temps perdu.

C'était un jour de Noël, nous avions dîné chez Mme Marmont avec La Valette, Marmont et sa femme, et Junot et moi. Nous étions tous fort unis, partant fort gais et contents de nous trouver ensemble... La soirée se passa rapidement dans ce petit cabinet qui est au fond de l'appartement de la duchesse de Raguse, et où déjà, à cette époque, elle faisait son séjour favori avec ses amis.

Nous bavardâmes, nous rîmes, et onze heures arrivèrent rapidement. On vint annoncer que ma voiture était arrivée :

— Ma foi, dit Junot à Marmont, arrange-toi comme tu l'entendras, je ne sors pas d'ici, cela m'est égal, je suis bien et j'y reste.

— Eh bien! dit Mme Marmont, je vous donne à souper. Nous ferons *réveillon*.

— Oui! oui! s'écrièrent Junot et La Valette, faisons *réveillon*. Allons, Marmont, faisons *réveillon*.

Le général Marmont était alors ce qu'il a été depuis, ce qu'il est encore aujourd'hui, un homme bon et brave. Il était attaché à Junot comme à un frère, ainsi qu'à La Valette. Il sourit à leur feu de jeune homme, mais avec un sourire triste. Il semblait que,

dès cette époque, il vît dans l'avenir un sinistre horizon. Il riait avec l'ignorance de la joie.

— Ah çà ! dit La Valette après avoir sauté dans la chambre, il faut faire la partie entière; il faut aller à la messe de minuit. Quant à moi, j'y suis allé si jeune que je n'en ai pas le souvenir bien distinct. Ces dames n'en ont jamais vu — c'était vrai, — ainsi donc nous devons aller à la messe de minuit.

— Oui ! oui ! dîmes-nous aussitôt. Mais à quelle église ? Celle de la rue Montmartre ?

— Allons donc, dit Junot, il faut aller à Saint-Roch ou bien à Saint-Sulpice !

— Saint-Sulpice est trop loin.

— Va pour Saint-Roch.

Quoique je n'eusse pas fait une grande toilette pour venir dîner chez M^me^ Marmont, avec qui j'étais intimement liée à cette époque, cependant j'avais une robe d'étoffe à demi-queue et un bonnet à fleurs. Il était impossible d'aller en *messe de minuit* avec cette toilette. Mes chevaux étaient là. Je parlai d'aller chez moi.

— Non ! non ! me dit M^me^ Marmont, ne faites pas une chose qui glacerait notre soirée ! Restez ici. Je vais vous prêter une douillette, nous relèverons votre robe avec des épingles, et par-dessous la douillette on n'en verra rien. Quant à la tête, un de mes chapeaux remplacera à merveille votre bonnet.

Ce qui fut dit, fut fait. Mais nous n'avions pas pensé à la burlesque tournure que j'allais avoir avec une robe beaucoup trop courte pour moi, et rendue encore plus courte par le volume immense que formait autour de ma personne la queue de ma robe de soie déjà fort bouffante par elle-même. Nous fîmes des rires fous

en nous mettant en voiture. Nous en fîmes en route, nous en fîmes en arrivant, et je puis certifier qu'il n'y avait pas dans toute l'église de Saint-Roch, ce soir-là, cinq individus aussi gais et aussi heureux que nous l'étions alors! La Valette, qui était seul, puisque je donnais le bras à Marmont, et Mme Marmont à Junot, prétendait qu'il était le bedeau et il s'en allait en avant de nous, disant mille folies qui, pourtant, n'étaient point inconvenantes, mais nous faisaient rire aux larmes. Tout à coup, au détour d'un pilier plus sombre que le reste de l'église, deux hommes passèrent près de nous. Ils étaient vêtus de redingotes entièrement boutonnées et portaient des chapeaux ronds très avancés sur leur front.

— Lorsqu'on vient dans une église, c'est pour y avoir la tenue qui convient à un lieu saint, dit une voix bien connue en passant près de nous.

C'était l'empereur.

En un instant ce fut fini de notre joie. La Valette, à qui la parole avait été coupée au milieu d'une histoire miraculeuse sur saint Herménegilde, se remit le premier et déclara que ce n'était pas l'empereur, parce qu'il vit que j'étais tourmentée de cette apparition. Mais c'était bien lui. J'avais bien reconnu sa physionomie à nulle autre semblable, lorsqu'il avait un chapeau rond. C'était lui. Nous nous retirâmes aussitôt. Cela ne nous empêcha pas de faire notre réveillon, et même fort gaiement. Mais j'ai voulu montrer l'effet produit quelquefois par sa seule présence inattendue, et surtout combien la peur de lui déplaire agissait sur des hommes peu susceptibles de crainte d'ailleurs. Maintenant, que de réflexions viennent entourer les souvenirs de ces jours d'une folle gaieté! Nous étions

cinq. Seulement cinq ! Tous jeunes, riches, heureux, mais heureux à défier le sort ! Eh bien, que sont devenus ces heureux de la terre ? Junot est mort. Et comment ! La Valette l'a suivi après avoir épuisé en deux années toutes les horreurs qui peuvent être présentées à un être humain dans une vie fantastiquement horrible. Marmont n'est pas mort. Mais qu'est-ce qu'une vie comme la sienne, traînée dans l'exil, loin d'une patrie qui le repousse ? Et sa femme ? L'infortunée ! C'est elle qui doit répéter :

Je ne veux plus de la vie !...

Oh ! je la plains, je la plains du fond de l'âme. Elle a repoussé l'amitié. Qu'elle accepte au moins la pitié d'un cœur qui sait aimer et plaindre. Et moi ? Il me reste à me compter pour clore la liste de ces cinq personnes que vingt années ont vu disparaître de la scène du monde sous le souffle de Dieu, en ne laissant après elles que les vestiges des plus affreux malheurs, des existences brisées, des avenirs détruits dans de jeunes générations encore à la mamelle ! Et j'ai le triste honneur de pouvoir affirmer que des cinq *c'est moi* qui suis la plus à plaindre, car ce qu'ils ont vu, je l'ai vu, ce qu'ils ont souffert, je l'ai souffert et, de plus, je vis toujours !

Cette manie de parcourir Paris en calife Haroun al Raschid procurait souvent à Napoléon de douces jouissances. Voici une aventure qui lui est arrivée à son retour de la première campagne de Pologne, c'est à-dire à l'époque où nous sommes de ces Mémoires.

C'était le 15 d'août. Après de tels triomphes, on doit comprendre combien l'enthousiasme était exces-

sif. C'était un amour et un délire motivés sur de si glorieux faits, que l'enthousiasme *prestigieux* n'y entrait même pour rien. Le sentiment qui faisait alors aimer l'empereur était inhérent à soi-même.

C'était donc le soir de la saint Napoléon. Le jardin des Tuileries resplendissait du feu d'un million de lampions. La terrasse du château, sur laquelle chacun pouvait *alors* se promener, était couverte de monde. La foule était tellement serrée qu'à peine pouvait-on passer, et cette foule n'écoutait ni le concert, ni les chansons patriotiques et ne regardait aucune des illuminations du jardin. Non, tous les regards étaient dirigés vers deux fenêtres du rez-de-chaussée, dans l'espoir de voir un moment leur empereur bien-aimé, car il l'était alors. Oui, il était l'empereur *bien-aimé*. La France ne lui déniait pas une reconnaissance qu'elle éprouvait alors, et c'était surtout dans Paris que l'on pouvait juger de l'enthousiasme de la nation. Ce même soir, le 15 août 1807, les cris de : « Vive l'empereur! » frappaient un ciel ardoisé, sur lequel brillaient les bordures de feu des palais qui bordent le quai, répondant ainsi à la masse étincelante du château impérial. Puis on voyait se dessiner dans les airs, comme si le symbole de la gloire française eût été ainsi jeté dans l'espace par la main de quelque messager céleste, la croix lumineuse de la Légion d'honneur. Cet insigne, accordé comme prix du sang du brave, ainsi que celui des veilles du savant, n'était pas encore devenu assez vulgaire pour que les hommes vraiment élus par la voix de *l'honneur et de la patrie* dédaignassent de le porter. A cette époque, que beaucoup de gens affectent aujourd'hui de méconnaître en disant que

c'est une gloire qui a coûté bien du sang — remarquez bien que ces mêmes gens n'en ont pas versé une goutte — à cette époque on admirait de bonne foi ce qui était admirable et l'on donnait avec joie, et sans jalousie surtout, son cri pour l'*hosanna* universel.

L'empereur était sorti du palais ce même soir avec *son Giaffar*, son ami fidèle, celui qui ne le quittait jamais et qui encore craignait que sa surveillance ne fût pas assez active, avec Duroc. Il entourait l'empereur de soins vigilants. Mais lui s'y dérobait ainsi que pourrait faire une jeune femme *aimée* avec un amant jaloux autant qu'amoureux. Et M. de Bourrienne a osé écrire que Duroc n'aimait pas l'empereur! Mais pourquoi me mettre en colère de nouveau en parlant de cet ouvrage non pas *rédigé*, mais libellé par l'ignorance des faits et des temps et bien plus encore par celle des personnages.

L'empereur était donc sorti du château pour voir *la fête*, c'était la veille de saint Napoléon. Le lendemain nous recevions l'empereur à l'Hôtel-de-Ville en grande cérémonie. Comme M^me^ Frochot n'était pas à Paris, c'était sur moi que roulait toute la besogne. J'étais grosse de six mois. Cela ne me convenait guère, mais avec l'empereur il ne fallait pas raisonner sur le plus ou moins de possibilité *de faire ou de ne pas faire*. Et dès qu'on pouvait marcher, il fallait marcher.

— Votre Majesté doit être bien heureuse, disait le grand-maréchal à Napoléon, qui, les bras appuyés sur le parapet de la terrasse de l'eau, promenait ses regards sur toute cette ligne dont je parlais tout à l'heure. Elle a eu de grandes fatigues, mais quel résultat! Ecoutez, Sire!

Et dans le même moment, cent mille voix lançaient au ciel de nouveaux cris de : « Vive l'empereur ! »

C'était comme un redoublement d'enthousiasme. On vit bientôt qu'une fenêtre entr'ouverte au rez-de-chaussée avait causé l'illusion. On avait cru le voir. Napoléon sourit et, reportant ses yeux sur l'autre rive, il parut de nouveau absorbé dans une sorte de contemplation.

— C'est la maison de Ney, n'est-ce pas, Duroc, demanda-t-il au grand-maréchal en lui désignant en effet l'hôtel de Besenval, que le maréchal Ney venait d'acheter, c'est bien la place que doit occuper la maison de Michel Ney? A côté de l'honneur, en face de moi ! C'est un brave, celui-là ! Et puis mon fils Eugène et puis Mortier, Bessières, et Berthier était là aussi, lui, il n'y a pas encore deux ans.

Et tout en plongeant dans le sombre feuillage des bosquets qui entourent les hôtels du bord de l'eau, placés dans la rue de Lille, son œil était humide, son cœur était ému. Il regarda encore quelque temps l'étoile de feu de la Légion d'honneur, qui apparaissait comme un météore dans le ciel sombre. Puis, descendant d'un pas rapide, il gagna le jardin et y arriva au moment où de nouveaux cris s'élevaient encore et faisaient frémir le feuillage.

Ce qui attira le plus l'attention de l'empereur fut un enfant de cinq ans, beau comme un ange, qui poussait des acclamations avec sa douce et harmonieuse voix, en faisant sauter en l'air une jolie petite casquette de velours noir. Il était seul et ne paraissait pas effrayé :

— Vive l'empereur ! criait-il aussi bruyamment que s'il eût eu vingt ans.

L'empereur fut étonné de ne voir personne auprès de cet enfant, qui par sa mise et ses manières semblait appartenir à une famille aisée. Il fit un signe à Duroc, et le fidèle vizir s'approcha de l'enfant :

— Qui êtes-vous? lui demanda-t-il, et pourquoi vous trouvez-vous seul?

L'enfant ne répondit pas, mais il attacha ses grands yeux sur son interrogateur avec une vive curiosité, ou plutôt comme pour lui dire :

— Mais vous qui me questionnez, qui êtes-vous?

Duroc répéta sa question.

— Je m'appelle Gabriel, répondit enfin l'enfant.

Et ses belles boucles blondes, sa tête de séraphin lui donnaient de la ressemblance avec son patron céleste. Il regarda encore Duroc, puis il lui échappa avec une merveilleuse adresse, fut à quelques pas et, jetant de nouveau sa casquette en l'air, il cria : « Vive l'empereur! » plus haut que toutes les autres fois. Ce fut alors Napoléon qui le saisit et, l'enlevant dans ses bras, il le regarda avec une sorte d'admiration :

— Pourquoi cries-tu ainsi : *Vive l'empereur!*

— Parce que je l'aime bien.

— Et pourquoi l'aimes-tu bien?

— Parce que mon papa me dit de bien l'aimer. Papa l'aime bien aussi l'empereur. Tous les matins et tous les soirs je prie Dieu pour lui!

Napoléon fut ému fortement. Il posa l'enfant à terre et dit au grand-maréchal de l'interroger encore. Duroc lui demanda pourquoi il se trouvait ainsi tout seul.

— Mais je ne suis pas tout seul, dit le petit chérubin, mon papa et maman sont là, et il montrait un homme de quarante ans à peu près qui était à quel-

ques pas de l'endroit où ils se trouvaient. Il donnait le bras à une femme encore jeune qui était enceinte et qui tenait par la main une petite fille plus jeune de deux ans que le petit garçon à la casquette de velours noir.

— Monsieur, lui dit le grand-maréchal en le saluant poliment, ce bel enfant est-il à vous ?

Et il lui montrait la petite tête blonde bouclée que l'empereur caressait. Mais il s'était retourné ne voulant pas être reconnu.

Le père se découvrit et répondit avec une sorte d'inquiétude :

— Oui, monsieur, c'est mon fils. Aurait-il commis quelque faute ?

Duroc le rassura et lui demanda son nom. A cette demande le père reprit de l'inquiétude et parut en peine de la conduite de son fils.

— C'est en effet votre fils qui est cause de notre curiosité à mon ami et à moi, reprit le grand-maréchal. Nous l'avons trouvé criant : Vive l'empereur ! avec un enthousiasme...

— Bien naturel à inspirer à ses enfants, monsieur, interrompit le père, lorsqu'on l'éprouve soi-même. Je vénère, j'adore notre souverain bien-aimé et mes enfants, s'ils veulent être bénis par leur vieux père, doivent l'aimer comme moi.

L'empereur s'approcha en tenant son petit ami par la main. Il avait avancé son chapeau sur son front afin de n'être pas reconnu.

— Monsieur, dit-il alors au père, vous avez donc servi sous Napoléon ?

— Non, monsieur, je ne suis pas militaire

— Votre père l'était donc ?

— Pas davantage, monsieur. Nous sommes de la Bretagne, bonne et loyale province, que les gouvernements précédents n'ont que trop forcée à prendre les armes. Mais je ne les ai pas prises pour abattre une tête française. Car enfin, qui donc aurais-je tué ? Un compatriote. Quant à mon père, il était avocat au parlement de Rennes. Il est mort dans le plus bel exercice de la vie d'un homme, en défendant celle d'une victime de l'ancienne tyrannie.

— Et vous n'avez pas voulu le venger ?

La physionomie de l'inconnu changea à l'heure même.

— Si, monsieur, je l'ai vengé. Je l'ai vengé comme il a voulu l'être, en faisant triompher, du moins en y aidant, la cause sainte pour laquelle il mourut.

— Brave homme ! s'écria l'empereur. Et que faites vous maintenant ?

— J'ai un emploi dans les bureaux du ministère de la justice, monsieur.

— Chef de division ?

— Oh non, monsieur, ma place est même fort peu lucrative. Mai nous avons peu de besoins et pas de désirs.

— Ah ! pour cela, dit la femme en levant le doigt et menaçant son mari, pour cela ce n'est pas vrai.

Le mari se mit à rire.

— Ma femme a raison, monsieur, j'ai un désir bien vif, bien impérieux, c'est de voir l'empereur, c'est-à-dire de lui parler. Je l'ai vu quelquefois à la parade, mais ce n'est pas le voir. Il passe comme un feu follet devant vous et, lorsqu'il est ensuite dans la cour du château, les grenadiers de la garde vous

rudoient si bien, ou plutôt si mal, que, ma foi, je n'ai pas encore bien vu notre empereur.

— Et pourtant, vous l'aimez ?

— Ah! monsieur, faut-il donc le voir pour cela ! Il n'est besoin que de regarder autour de soi. Nous, par exemple. Eh bien, nos champs ravagés, nos villages incendiés, nos villes saccagées. Tout cela n'est plus que dans notre mémoire, tout est paisible maintenant en Bretagne. Il n'y a plus de Vendée, il n'y aura plus de guerre civile. Car ce n'est pas sous le règne de Napoléon que nous verrons renaître de semblables abus, iniques, révoltants. Ce n'est pas lui, qui a relevé nos murailles, ensemencé nos champs, qui laissera tirer de nouveaux coups de fusil dans nos haies. Non, non, avec lui notre belle France est heureuse pour longtemps. Aussi, mon fils vous a dit la vérité, tous les jours nous prions Dieu pour l'empereur.

— Ne voulez-vous donc pas me donner votre nom? dit Napoléon avec une expression singulière.

— Mon Dieu, monsieur, je le veux bien certainement, répondit l'honnête Breton.

Et tirant une carte de sa poche, il la présenta à Duroc. Mais on voyait qu'il était presque inquiet de cette insistance pour savoir son nom. Napoléon le salua de la main et s'éloigna, après avoir beaucoup caressé le petit Gabriel, qui lui plaisait par sa gentillesse et cet attachement, d'ailleurs, pour sa personne, que l'enfant ressentait à un âge où rien n'est encore développé.

— Beaucoup de scènes semblables dans une soirée, et je suis un homme perdu, dit l'empereur en souriant, mais fort ému. Duroc, il faut dès demain, dès

ce soir, prendre des renseignements sur cet homme.

Il s'appelait M. d'Alleaume et demeurait à Chaillot[1]. Duroc eut facilement les renseignements qu'il cherchait. Ils furent bons. M. d'Alleaume eut une place supérieure à celle qu'il avait, mais il ne l'eut qu'à l'époque où son rang d'ancienneté et ses services devaient la lui faire obtenir. Il ne gagna à avoir rencontré l'empereur que d'être *certain* d'avoir justice.

— J'aurais été fâché qu'il en eût été autrement, dit l'empereur au grand-maréchal, lorsque Duroc lui rendit compte de sa mission.

Mais ce que des paroles ne peuvent décrire, c'est le délire de joie de cette famille en apprenant qu'elle avait eu Napoléon au milieu d'elle pendant un quart d'heure, qu'il avait embrassé leur enfant! Un fait peut cependant en donner l'idée. La petite casquette, l'habit que portait le jeune garçon le jour de sa rencontre avec l'empereur, furent mis dans une armoire et précieusement conservés comme une sainte relique. Napoléon les avait touchés! L'empereur fut parrain de l'enfant dont M^me^ d'Alleaume était enceinte. C'était une petite fille. Elle s'appela Napoléonie[2]

Le retour de l'empereur avait donné lieu à beaucoup de fêtes. La ville de Paris voulut à son tour lui témoigner la joie qu'elle éprouvait de le revoir. Il accepta et il fut décidé que ce serait le 15 d'août que la fête aurait lieu. Les préparatifs se firent avec une grande célérité. On sait que, pour avoir un local

[1] M. d'Alleaume est mort en 1812 ; sa femme est remariée et habite Lyon, du moins elle l'habitait en 1817 et 1818.

[2] C'est la seule fois que j'ai entendu dire que le nom de l'empereur ait été ainsi donné.

convenable pour ces grandes occasions, on construit une salle dans la cour même de l'Hôtel-de-Ville, cette cour intérieure qui se trouve de plain-pied au premier étage. Les fêtes de l'Hôtel-de-Ville étaient toujours fort belles. Le comte Frochot, qui alors était préfet de Paris, s'entendait à merveille à diriger toutes *ces féeries*. J'étais fort embarrassée de ma personne pour cette journée. J'étais grosse de six mois, il faisait une chaleur accablante et j'avais du chagrin et de l'humeur. En voilà plus qu'il n'en faut pour rendre sombre le plus beau jour, et triste la plus belle fête.

Junot devait quitter Paris. Il allait partir. C'est ainsi qu'il expiait son tort d'avoir écouté des paroles gracieuses et répondu à de doux regards. Il avait le commandement en chef de l'armée d'observation de la Gironde, qui se rassemblait à Bordeaux et à Bayonne. C'était un beau commandement sans doute, mais rester gouverneur de Paris comme Junot l'était, voilà une existence que rien ne remplaçait. Le jour où il vint m'annoncer cette nouvelle, il était au désespoir. Il voulait refuser, il voulait donner sa démission de gouverneur de Paris. Il était dans cet état violent dont ma voix seule le tirait. Je lui parlai, je le consolai et, pourtant, moi-même j'avais le cœur blessé. Je voyais dans cette détermination de l'empereur une volonté *de punir*. Je n'osais pas le dire à Junot. Nous avions déjà eu de déplorables scènes d'intérieur sur ce sujet et je trouvais qu'il eût été peu généreux à moi de l'accabler en lui répétant ce mot aussi sec que méchant : « Je vous l'avais bien dit! »

Un homme que Junot n'avait jamais aimé, ainsi que tout ce qui tenait à l'armée, vint encore rembrunir le tableau en se plaçant au premier plan de

tout ce qui pouvait maintenant arriver à Junot. C'était le ministre de la guerre, Clarke.

C'est un homme dont le sort a pu être influencé par une étrange destinée, car il est impossible d'avoir autour de son souvenir plus de choses pénibles, plus d'amertume dans l'accent qui prononce son nom. Pour quoi cela? Il faut qu'il ait fait du mal. Quant à Junot, je sais qu'il lui en a fait. L'empereur lui-même fut obligé de mettre son sceptre, pour ainsi dire, entre eux. Je connaissais la manière de voir de Junot, relativement au degré d'obéissance qu'il croyait devoir au ministre de la guerre, et je tremblais de voir s'engager une lutte qui pouvait mal finir. Cela pouvait, et devait surtout arriver, dans une campagne que Junot faisait malgré lui et avec répugnance même. Tout cela m'était connu le jour de la fête de la ville et l'on peut croire que je n'étais ni gaie ni contente de ma position, bien que ce jour je fusse certainement dans toute ma gloire féminine qui aurait dû me flatter et me faire beaucoup oublier.

Je ne sais si j'ai déjà dit comment nous recevions Leurs Majestés. L'empereur, c'était Junot qui allait à sa rencontre. Mais l'impératrice était reçue par M. Frochot et moi, à la descente de sa voiture sur le grand perron de l'Hôtel-de-Ville. J'étais à la tête de plusieurs femmes qui étaient là comme représentant, par les noms de leur maris, le commerce et la banque de la capitale de l'empire. Ces dames étaient au nombre de vingt-quatre. Je soumettais la liste dès l'avant-veille au grand-maréchal et au grand-maître des cérémonies. La liste était toujours communiquée à l'empereur. Il fit un jour beaucoup de bruit sur cette liste, parce que deux noms, dont je

ne me souviens plus à présent, rappelaient, par leurs maris, deux chambellans.

— Je vois assez souvent les femmes présentées aux Tuileries, nous dit-il; qu'à l'Hôtel-de-Ville il n'y ait que des visages *parisiens*. C'est la ville de Paris que je veux connaître, entendez-vous bien, madame Junot?

Et comme l'une des dames qui étaient dans le salon de l'impératrice se moquait très haut de cette mauvaise locution employée par la femme d'un fabricant de draps, en répondant à l'empereur, qui lui demandait:

— Que fait votre mari?

— Sire, il fait dans les draps.

L'empereur se retourna vers cette dame, que je ne nomme pas par délicatesse, parce qu'elle pourrait en être fâchée aujourd'hui, et lui dit fort sèchement:

— Madame, si les gens dont vous riez vous entendaient *jargonner*, comme j'ai souvent le malheur de vous entendre, ma foi je crois que les rieurs ne seraient pas pour vous.

Et reprenant son travail avec Frochot et M. de Ségur, il continua tout en grondant à part lui, comme s'il eût répondu à quelque idée intérieure:

— Hum! Ce mépris! Parce que sa noblesse est est ancienne! Avec ses idées allemandes, cela finira par me donner de l'humeur, et beaucoup!

Et l'empereur avait raison. C'était une femme qui n'avait ni bonté ni beauté et qui enrageait de cette position, si mauvaise dans le monde, d'une vieille fille sans espoir de mari. Cela lui donnait des vapeurs, et les vapeurs de vieille fille sont si épaisses qu'elles font un corps. Quant à moi, je fus contente de la

leçon, parce que jamais je ne l'ai trouvée une seule fois bienveillante pour moi et que, fort convaincue qu'il m'était possible de faire la grande dame tout autant qu'elle si la chose m'avait convenu, je ne me croyais en rien inférieure à toutes ses prétentions, *quelles qu'elles fussent.*

L'impératrice vint tard. Nous la reçûmes comme nous l'avions reçue l'année précédente. Le bal fut ouvert par M^me^ la grande-duchesse de Berg, la princesse Stéphanie, M^me^ Lallemand, une dame du palais, une dame de la ville, fille ou femme de l'un des maires, et moi. Je ne puis bien me rappeler comment les danseurs étaient répartis entre eux. Ce dont j'ai seulement souvenance, c'est que je dansais avec le grand-duc de Berg. Je ne fis que marcher, car je tremblais qu'il ne m'arrivât un accident. La fête fut superbe, et surtout belle de l'enthousiasme que les habitants de Paris éprouvaient au retour si glorieux de l'empereur ramenant une armée dont chaque soldat renvoyait un rayon de gloire à sa propre famille. Et puis le commerce n'avait jamais autant gagné que depuis les cinq ans qui venaient de s'écouler, et le bien-être se faisait sentir.

On parlait alors beaucoup du mariage du prince Jérôme avec une princesse allemande. Il y avait des archiduchesses, mais elles étaient trop jeunes. Il y avait des grandes-duchesses, mais les mères ne voulaient pas les donner à la France, même pour le chef suprême. On se faisait part de ses conjectures et personne ne devinait encore, lorsque l'empereur annonça que le prince Jérôme allait épouser la princesse Catherine de Wurtemberg, fille du roi régnant à cette époque. On venait de réunir dans un seul gou-

vernement les états de Hesse-Cassel, de Brunswick, de Fulde, de Paderborn, de la plus grande partie du Hanovre, pour former le royaume de Westphalie. On disait assez hautement que c'était le nouveau couple qui devait aller y régner. L'empereur ne s'expliquait pas, et ce n'était pas non plus devant lui qu'on se laissait aller à ses prévisions. En attendant que l'empereur donnât à ces nouveaux peuples le chef qu'il leur choisirait, il leur envoya une régence composée des conseillers d'État Beugnot, Siméon, Jollivet et du général Joseph Lagrange. Ce dernier est un de ces hommes dont il faut parler longuement lorsqu'on a quelque chose à en dire, parce qu'ils le méritent. Je le retrouverai lors *de ma campagne* d'Espagne.

Ce fut à cette époque qu'il y eut dans l'intérieur de la France une commotion reçue par une grande et importante mesure prise par l'Empereur. Ce fut la suppression du tribunat. Depuis le couronnement ce corps de l'État le gênait. L'opposition qu'il y avait trouvée à plusieurs reprises et pour la Légion d'honneur et pour l'empire lui-même, lui avait donné contre le tribunat une forte prévention. Et comme jamais il n'en prenait une légèrement, c'était alors un arrêt presque toujours irrévocable. Ce fut ce qui arriva dans cette circonstance. Chaque fois que la discussion préalable des lois arrivait à la Chambre du tribunat, il s'élevait toujours un monde de difficultés qui renouvelaient la mauvaise humeur de l'empereur. Aussi, du moment où il se crut assez fort pour laisser aller les choses au point où il les désirait, il supprima le tribunat avec une sorte de joie. La discussion des lois devait être faite par trois commissions prises dans le Corps législatif, l'une de finances,

l'autre d'administration et la troisième de législation. C'est ce même jour qu'un sénatus-consulte porta également une grande atteinte aux droits politiques de chaque Français, en ordonnant que, pour être député, il fallait avoir quarante ans.

Quoique l'empereur eût quitté l'armée, elle continuait toujours à vaincre. Le maréchal Brune prenait Stralsund par capitulation; l'île de Rügen tombait aussi entre nos mains, le Nord devenait notre propriété. Le roi de Prusse fermait la Baltique aux Anglais, et c'est ainsi que l'Angleterre était attaquée de façon à fléchir avant peu sous la volonté *de fer* de Napoléon. Une circonstance remarquable, c'est que les Anglais, attaqués de toutes parts, abandonnés de tous, ne firent aucun effort pour secourir Gustave, le seul allié qui leur restât fidèle, et le laissèrent accabler, tandis qu'au même temps ils étaient livrés à de petites tracasseries intérieures, une politique mesquine et cauteleuse comme tout ce qui tient à la faiblesse, et alors l'Angleterre était faible, car il ne faut pas considérer l'attaque de Copenhague, qui eut lieu à cette époque, comme une preuve de force dans un gouvernement. Un cabinet vraiment fort ne commet aucune lâcheté et l'attaque et le bombardement de Copenhague sont deux faits aussi infâmes qu'impolitiques. Abîmer une ville, détruire son port, incendier ses vaisseaux, et tout ce ravage pour se venger du refus de faire la guerre à la France! Ils abandonnent leur plus fidèle allié à ses propres forces et accablent un malheureux royaume qui n'est coupable que de trop de loyauté, car refuser de nous faire la guerre en était une preuve, et en même temps une marque de sagesse, puisque la force du Danemark

lui venait en grande partie de la neutralité qu'il avait constamment gardée. En agissant ainsi, au reste, ils servirent Napoléon, qui n'avait pu déterminer le roi de Danemarck à prendre un parti décisif. Mais la conduite irréfléchie de l'Angleterre l'irrita tellement qu'il ordonna l'arrestation de tous les Anglais qui étaient en Danemark et la confiscation de toutes les marchandises qui se trouveraient dans le royaume en défendant tout commerce avec eux.

C'est alors que parut cette proclamation — on peut le dire, car elle n'avait rien d'une note officiellement diplomatique — par laquelle Napoléon s'opposait à toute liaison, soit politique, soit commerciale, avec l'Angleterre. Il ajoutait dans cette pièce, l'une de celles publiées sous son règne dans laquelle on aperçoit le plus la volonté de dominer, que, parmi les puissances de l'Europe qui lui étaient alliées, il en était *une* qui devait être punie pour sa double alliance, et c'était le prince régent de Portugal. Il le menaçait de le détrôner. Et dès lors son destin fut connu.

Un traité d'alliance suivit immédiatement le bombardement de Copenhague. Dans sa colère, le roi aurait, je crois, vendu son peuple pour qu'il pût se venger. Dans le même moment l'empereur Alexandre, pour lequel j'avoue que j'ai un grand faible et que je crois avoir longtemps été de bonne foi, l'empereur Alexandre, proclamait de nouveau, à Pétersbourg, la fameuse neutralité armée, ce chef-d'œuvre de la sagesse de l'impératrice Catherine. Il fit une proclamation, en manière de manifeste, qui était elle-même remplie de sages raisons. Je persiste à croire et à dire que l'empereur Alexandre eût été longtemps ami de la France si Napoléon l'eût voulu.

Je me rappellerai longtemps l'impression que fit sur Junot l'ordre que lui donna l'empereur d'aller prendre le commandement de l'armée d'observation de la Gironde.

— Ainsi donc vous m'exilez, dit-il à Napoléon avec un accablement qui toucha celui-ci, vous me faites quitter Paris au moment où vous y rentrez. Qu'auriez-vous fait de plus si j'eusse commis un crime ?

— Tu n'as pas commis de crime, mais tu as fait une faute. Il est nécessaire que tu t'éloignes quelque temps de Paris. Cela est convenable pour détruire tous les bruits qui ont couru sur ma sœur et sur toi. Je défie un être au monde d'en parler encore en voyant la confiance dont je vais t'investir. Tu auras à Lisbonne une autorité sans bornes, tu ne correspondras qu'avec moi, tu resteras toujours gouverneur de Paris. Allons, mon vieil ami, le bâton de maréchal est là-bas.

Il lui tendit la main. Junot la saisit et pleura comme un faible enfant.

— Et cependant vous m'éloignez de vous ! répétait-il toujours.

— Mais il n'y a aucun danger pour moi en ce moment, répondit l'empereur, touché de l'émotion de Junot et comprenant son cœur. Il n'y aura que des fêtes dont tu seras privé, par exemple. Mais tu as assez dansé pendant mon absence. Allons, mon ami, il faut du courage. Tu as là une belle mission. J'ai été au moment de la donner à Lannes, à Murat, puis j'ai pensé que tu n'avais pas eu ta part de gloire dans cette campagne, et j'ai voulu te dédommager. Crois-moi, la vraie raison de ton départ, c'est ta propre gloire.

Lorsque Junot me rapporta cette conversation, je ne lui dis pas ce qui me frappa le plus, parce que l'empereur agissait dans mon sens en mettant du baume sur la plaie. Pourvu que le moyen agît, que m'importait la cause qui le déterminait. Mais comme il était habile, comme il connaissait les hommes ! Junot était entré désespéré chez lui, il en sortit heureux et disposé à verser tout son sang pour ajouter une feuille de plus à la couronne triomphale de Napoléon.

Aussitôt que la résolution de Junot fut prise d'accepter le commandement de l'armée d'observation de la Gironde, dont lui seul savait la véritable destination à cette époque, il fit toutes ses dispositions pour son départ. Il était malheureux, je le voyais. Il souffrait de quitter Paris. Il ne pouvait *à moi*, m'en dire le véritable motif, mais je le devinais, je le plaignais et jamais je ne pardonnerai à celle qui a été non seulement la cause de sa disgrâce alors — car enfin c'était une disgrâce pour lui, quelque *dorée* qu'elle fût — et qui n'a pas eu la noble grandeur d'âme d'avouer que les torts étaient *tous* de son côté. J'ai eu plus tard tous les secrets du cœur de Junot, de ce noble cœur qui ne conçut jamais ni *pensée fausse*, *ni plan maudit*, pour perdre un être innocent. J'ai connu combien il était noble et généreux à lui de garder le silence. Je le garderai, à son exemple, pour ce qui me concerne. Mais, pour lui, je dois à sa mémoire de dévoiler toutes les manœuvres qui furent employées pour l'acquérir au parti de Murat, dans la terrible hypothèse d'un malheur arrivant à l'empereur dans l'une de ses absences militaires. Du moins, ne parlait-on alors que de cette circonstance. Mais une

fois qu'on se serait habitué à considérer Murat assis dans le même fauteuil que Napoléon, Murat montant le même cheval, Murat maître enfin de l'empire de France, quand le burlesque de cette possibilité se serait évanoui par l'habitude de la fixer, parce qu'il n'est rien que l'œil ne finisse par trouver convenable en le regardant longtemps avec persévérance, alors un jour on aurait dit :

— Mais la balle ennemie est bien longtemps à frapper. Les hasards de la guerre sont bien incertains !

Et de cette réflexion, à suppléer à la paresse, ou à la lenteur de *la balle ennemie*, il y a bien peu de distance.

CHAPITRE XIX

M^me^ de Caraman marraine. — Lettre de Duroc. — La princesse de Wurtemberg au Raincy. — *Réchaud* successeur de Vatel. — La duchesse *Grognon* et la princesse *Gracieuse*. — Arrivée de la princesse Catherine de Wurtemberg. — Son portrait. — *La future belle-sœur* entourée de Français. — M^me^ de Lucay. — Son portrait. — Les révérences et le *Bourgeois gentilhomme*. — M^me^ de Brignolé. — Son portrait. — M. *Séra* le Génois. — M^me^ Octave de Ségur. — Son portrait. — M^me^ Philippe de Ségur. — Son portrait. — M^me^ Oscar de Bonneval. — Son portrait. — M^me^ Amédée Pichot. — Son portrait. — M. de Villoutreys. — M. Auguste de Talleyrand. — Le maréchal Bessières. — M. de Bausset. — *Le collet monté*. — *La parole un peu gaie*. — Le déjeuner royal. — L'ambassadeur dieu Terme. — La promenade en calèche. — La querelle d'étiquette. — La dame du Palais et la dame de Madame mère. — La princesse sans chemise. — Le prince *polygame*. — La robe de moire et les gros bras. — Inquiétude sans amour. — *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* — M^me^ Lallemand. — Souvenirs de Baltimore. — Le cardinal Maury. — Entrée du prince Jérome.

Junot avait fait tous ses préparatifs. Nous étions alors à la fin d'août, c'était le 20. Il était sorti pour aller dîner avec M^me^ de Caraman, chez un de ses amis, M. Lalligant, dont il tenait l'enfant sur les fonts de baptême avec M^me^ de Caraman. L'hôtel était encombré de paquets, de malles, la cour de fourgons, de voitures de voyage, et tout enfin annonçait le prochain déplacement de l'un des maîtres de la maison

C'était en effet Junot qui partait le surlendemain pour Bordeaux. Du moins était-ce le point de séjour le plus connu en ce moment. J'avais surveillé ce qui concernait la partie agréable du voyage et j'étais fatiguée. Il était neuf heures, j'allais me coucher, lorsque mon valet de chambre me dit qu'un valet de pied de l'empereur attendait Junot pour lui remettre une lettre et que cette lettre était du grand-maréchal. Je pris la lettre, elle était en effet contre-signée : *le grand maréchal du Palais*, et à côté, en écriture à peine lisible : *très pressée*. L'adresse entière était de la main de Duroc. Je fis aussitôt monter deux hommes à cheval, j'écrivis un mot dont je les chargeai, puis ils partirent chacun dans une direction différente, pour rencontrer Junot. Je savais qu'il avait dû aller dire adieu à notre respectable archevêque, le cardinal Dubelloy. Mais le bon vieillard se couchait à neuf heures comme un enfant et Junot devait avoir déjà quitté l'Archevêché. Mais tandis qu'on était à sa recherche, il arriva. *Il avait été en un lieu* où il avait appris le sujet de la lettre de Duroc. Voici ce qu'elle disait :

« La princesse royale de Wurtemberg, mon cher Junot, arrivera avec sa suite demain, à neuf heures du matin, au Raincy, pour y déjeuner et s'y reposer jusqu'à sept heures du soir. Voilà ce que Sa Majesté vient d'arrêter. Veux-tu avoir la complaisance de donner des ordres pour que tout soit prêt? J'enverrai, soit pour service, soit pour cuisine, ce que tu jugeras convenable que je fasse.

« Je te renouvelle l'assurance de mon attachement.

« DUROC.

« 20. — A six heures du soir. »

— Eh bien, dis-je à Junot après avoir lu, voilà vraiment de la belle besogne qu'on nous donne à parfaire. Il me semble voir un des ordres donnés à la princesse Gracieuse par la duchesse Grognon. Le malheur, c'est que nous n'avons pas là le prince Percinet avec sa baguette.

Junot se promenait d'un air soucieux. Je vis que je faisais mal en me plaignant et qu'il ne fallait pas augmenter sa mauvaise humeur. Je me mis à rire et, allant à lui :

— Ah ça ! ce n est pas en demeurant comme le dieu Terme que tu avanceras cette besogne dont je me plains et qui, au fait, n'est rien du tout. Il paraît que cette Altesse royale va nous demeurer toute la journée au Raincy. C'est à toi à disposer les choses de manière qu'elle ne s'ennuie pas, et cela est possible parce que ni les chiens ni les cerfs ne sont emballés et que tu peux lui arranger une jolie partie de chasse. Elle ne sera pas aussi belle pour toi que celle qui fut faite aux flambeaux. Mais la princesse de Wurtemberg comprendra avec raison que la plus belle fille du monde *ne peut donner que ce qu'elle a*. Allons, réponds à Duroc. Veux-tu que je m'en charge ?

Et j'allai à mon secrétaire.

Junot me regardait, m'écoutait et avait l'air de s'éveiller peu à peu. Sa belle physionomie, qui perdait à être sombre, s'éclaircit et devint même gaie.

— Eh bien oui ! me dit-il en me soulevant légèrement et évitant de me serrer. Eh bien, oui ! réponds-lui. Voyons si tu m'auras compris.

Je répondis à Duroc que nous allions donner les ordres nécessaires pour la réception de son Altesse royale et que Junot et moi remerciions l'empereur de

nous procurer cette nouvelle occasion de lui prouver notre dévouement. Mais je lui disais — avec raison — que je le remerciais de son offre pour les choses de service :

« Cela nous dérangerait plutôt que nous n'en serions aidés, lui disais-je. Je m'engage à ce que tout soit prêt pour la réception de la princesse à l'heure à laquelle vous nous l'annoncerez. »

Je fis venir *Réchaud*. C'était un personnage très habile que *Réchaud*, et de plus un parfait honnête homme, ce qui est assez rare à mettre ensemble dans sa profession. Lui et son frère avaient été élevés chez le prince de Condé. Leur singulier nom avait contribué à leur faire prendre l'état de cuisinier. Ils étaient devenus tellement habiles, que leur renommée dans le monde gastronome devint des plus fameuses; et M. de Sainte-Foix le reconnut en dinant chez moi un jour et mangeant *d'un brochet à la Chambord*, plat dans lequel il paraît que les talents culinaires de Réchaud étaient admirables. Mais en vieillissant il souffrait de rester auprès des fourneaux, et nous le fîmes passer maître d'hôtel. Son frère était dans le même emploi auprès de l'impératrice Joséphine. Tous deux étaient intelligents à un degré supérieur. Réchaud m'avait déjà donné un échantillon de son savoir-faire en disposant ainsi en quelques heures tout ce qui était nécessaire pour recevoir le marquis de la Romana au Raincy. Je le fis venir. Je lui expliquai ce dont il s'agissait. Il me comprit à l'instant.

— Madame peut partir pour le Raincy, me répondit-il avec un sang-froid digne de Vatel, tout sera prêt pour l'heure indiquée.

Je connaissais *Réchaud*. Je montai en calèche et je

partis fort tranquille pour le Raincy à dix heures du soir par un temps admirable. Il faisait un clair de lune qui rappelait ces beaux clairs de lune d'Italie. Je remerciai en ce moment la princesse de Wurtemberg de me faire courir les champs à pareille heure. En arrivant au château, je trouvai déjà des fourgons qui apportaient des provisions pour le lendemain. Toute la nuit le chemin du Raincy à Paris fut continuellement couvert d'allants et venants qui transportaient tout ce qui était nécessaire, non seulement comme *nécessité*, mais comme *luxe*. Enfin le lendemain matin, j'entendis gratter à la porte de la chambre de bain, où j'avais couché pour laisser mon appartement à la princesse aussitôt son arrivée, si elle avait voulu s'y retirer. C'était Réchaud qui venait m'annoncer que tout était prêt. De mon côté, je n'étais pas demeurée oisive dans les ordres que j'avais donnés pour l'intérieur de la princesse, et tout était disposé jusqu'à un bain qui était préparé dans la belle salle de bain si la princesse avait voulu se plonger dans l'une des cuves de marbre pour y laisser la poussière de la route.

Une chose me tourmentait beaucoup, c'était de savoir pourquoi la princesse, arrivant à quatre lieues de Paris, demeurait ainsi chez le gouverneur de la ville sans oser avancer. Junot savait à peu près tout ce que l'empereur avait ordonné dans cette circonstance, ainsi que ses motifs. Il ne voulait pas que la *princesse royale* de Wurtemberg fît *une entrée* dans Paris, ainsi qu'auraient pu le faire M^me^ la duchesse de Bourgogne, ou sa sœur la jolie Gabrielle de Savoie. En conséquence, lorsqu'il apprit que la marche de la princesse avait été si mal calculée, qu'elle arrivât

ainsi en vue de la barrière à dix heures du matin, il décida qu'elle ne la passerait qu'à sept heures du soir et qu'elle demeurerait, en attendant cette heure là, dans quelque campagne de particulier qu'on louerait pour cet office. L'empereur allait congédier Duroc après lui avoir donné ses ordres, lorsqu'il s'écria tout à coup :

— Et parbleu! Junot! Junot a le Raincy. Il faut que la princesse passe la journée au Raincy. C'est une admirable chose et qu'elle trouvera plus belle, j'espère, que les grands châteaux demi-gothiques de la Souabe ou de la Bavière. Et puis Mme Junot sait comment on parle à des têtes à couronne. Écrivez à Junot que la princesse Catherine de Wurtemberg passera la journée de demain chez lui et chez sa femme, car il faut qu'elle y aille, il n'y a pas de grossesse qui tienne.

On voit combien sont graves les bases sur lesquelles reposent les ambitions et les témoignages de faveur et d'estime des princes. Quoi qu'il en soit, pour en revenir à ma princesse, elle arriva au Raincy à neuf heures comme elle l'avait annoncé. La précision allemande se retrouvait en elle, à cette époque, jusque dans les moindres détails.

Je la reçus à la descente de sa voiture sous le péristyle du château. J'étais en demi-toilette de cour, c'est-à-dire que je portais une robe de moire blanche à queue, et une toque blanche avec deux plumes. J'étais mise ainsi, parce qu'on m'avait prévenue que la princesse était fort susceptible et qu'en Allemagne j'aurais été forcée de mettre mon grand habit pour sa réception. Mais comme nous ne mettions notre grand habit qu'aux Tuileries, j'étais bien à mon aise pour

ne pas endosser le harnais dès le matin. Je voulus, en revanche, que ma toilette fût convenable aux yeux de la princesse. J'étais grosse, ensuite, et très avancée, ce qui me donnait la permission de ne pas mettre d'habit de cour.

J'étais fort impatiente de connaître la princesse. Le sort de Jérôme ne pouvait m'être indifférent, en résumé, car j'avais été habituée à l'aimer dès l'enfance, et malgré la froideur dont lui seul fut pour moi à la mort de ma mère, je lui étais demeurée fort attachée. Je l'avais entendu dans les landes d'Estramadure lorsqu'il me jurait que jamais il n'oublierait la mère de son fils, celle qui lui avait donné le paradis dans une terre étrangère. Je pensai involontairement à cette jeune victime qu'on disait si belle, qui était si aimante, qui avait un enfant! Et cet enfant, il était donc orphelin! Ce fut donc avec une répulsion assez forte que je m'approchai de la princesse de Wurtemberg pour lui faire mon compliment. Elle m'accueillit avec une grâce parfaite, s'aperçut tout d'abord de mon état, me dit que si elle avait su que je fusse enceinte, et surtout aussi avancée, elle aurait envoyé dès le grand matin un courrier, pour m'ordonner de ne pas me lever.

La princesse de Wurtemberg avait, à l'époque dont je parle, de dix-neuf à vingt ans. Elle était belle, sa tête avait une expression de fierté noble qui allait à merveille avec son front, et qui eût encore été mieux si son cou eût été moins court ainsi que sa taille et son ensemble. Elle n'était pas jolie dans l'acception littérale du mot. Cependant tous ses traits étaient bien et son regard pouvait devenir caressant, mais il ne l'était jamais, ce qui donnait à sa physionomie

une expression sinon désagréable, au moins excessivement hautaine. Sa tête, qu'elle portait fort élevée pour ne rien perdre de sa taille, qui n'était pas grande, était un peu enfoncée dans les épaules. Elle souriait peu, et l'expression de sa figure était plutôt sérieuse et digne, qu'enjouée et gracieuse.

Elle avait, au moment où je la vis, un redoublement de fierté dans l'attitude et dans le regard. D'abord cette expression me frappa désagréablement, malgré la politesse prévenante dont elle fut pour moi. Mais, au bout de quelques instants, je la compris tout entière et, loin de la blâmer et même de ne pas l'aimer, je me sentis portée vers elle, lorsque la réflexion me la montra telle qu'elle devait être en effet. Sa position était cruelle, et ce n'était pas à moi, *femme*, à ne pas l'entendre.

Depuis l'avant-veille la princesse était séparée, selon l'étiquette, de tout son service allemand. L'empereur, qui n'aimait pas Louis XIV, l'imitait au moins en ce qu'il avait de bon. Et ce qu'on pouvait appeler ainsi, était l'isolement de la princesse qui arrivait en France, soit qu'elle vînt du nord comme la femme de son frère, soit qu'elle vînt du midi comme celle de M. le duc de Bourgogne. La princesse de Wurtemberg avait donc été séparée de tous ses Allemands, malgré une sorte de résistance tout à fait comprenable dans sa position, car cette position n'était pas celle de toutes les princesses allant occuper un trône dans un royaume étranger. Il s'agissait de surmonter à la fois le préjugé national si fortement enraciné chez les Allemands, pour la répugnance qu'ils ont pour les mésalliances. Et si l'empereur, entouré de sa gloire et de ce prestige dominateur qui commandait l'admi-

ration, se plaçait en dehors de l'*anathème*, il n'en était pas ainsi de ses frères. Jérôme n'était en ce moment, pour la princesse Catherine de Wurtemberg, qu'un homme dont la première femme était vivante et investie de ses droits d'épouse et de mère. Et cette conviction, amère pour toute autre, devenait bien autrement terrible pour une femme condamnée à se taire et à baisser les yeux pour qu'on ne vît pas ses larmes, et contrainte à tout dissimuler à un monde nouveau de serviteurs qui font ainsi des heures les plus intimes de retraite des moments encore plus douloureux que ceux consacrés à la représentation.

L'empereur avait entouré sa future belle-sœur de personnes dont le choix, fait par lui-même, prouvait combien il mettait d'importance à cette alliance, la troisième contractée en Allemagne par sa famille avec le *Grand-Cercle ;* mais c'était de fait la première comme importance politique. Le roi de Bavière n'avait nul besoin d'être le beau-père du prince Eugène pour être notre allié. Jamais un cœur plus noble et meilleur n'a battu dans une poitrine de roi. Quant au grand-duc de Bade, il aurait épousé la fille ainée du muphti de la Mecque, que c'eût été *absolument* la même chose que Son Altesse *électorale*, *margraviale*, *archiducale*, épousant contre son gré la plus ravissante, non pas des princesses, mais des femmes. Toutefois ici les choses changeaient, non seulement par l'aspect mais aussi par le fond. Les temps n'étaient plus les mêmes. Les principes de la plupart des princes de la Confédération du Rhin étaient changés avec les derniers ou plutôt par les événements survenus dans la dernière campagne. Le roi de Wurtemberg était un de ces hommes dont il fallait à tout

prix acquérir, sinon l'amitié, du moins cette *neutralité armée* dont Napoléon faisait plus de cas que des paroles à l'hydromel de quelque grande puissance, qui n'étant pas la plus forte, faisait de l'hypocrisie à défaut d'autre diplomatie. La princesse de Wurtemberg fut donc reçue, à son entrée sur les terres de France par la maison d'honneur que l'empereur lui envoyait et qui avait été prise en entier dans celle de l'impératrice. Le maréchal Bessières avait épousé la princesse au nom du prince.

M^me^ la comtesse de Luçay remplissait les fonctions de dame d'honneur. L'empereur avait fait une faute en cela, d'autant plus qu'il y avait à côté d'elle une de ses compagnes dont l'âge était à l'unisson du sien et qui connaissait parfaitement ce monde, si diamétralement opposé à celui dans lequel nous vivons, surtout depuis quarante ans. C'était M^me^ de Brignolé. Et puis M^me^ de Luçay ne connaissait pas l'étiquette de la cour, et cela par une bonne raison, c'est que jamais elle n'y avait été avant la Révolution. Je me rappelle que Napoléon fit une exclamation le jour où je lui dis cela, mais c'était la vérité. M. de Luçay, du reste, un bien bon et excellent homme, était dans la finance. Il était ou fermier ou receveur général, je ne sais trop lequel des deux. Son père avait acheté des fiefs parce qu'il était riche, et ces fiefs donnaient, comme on sait, un vernis qui même avait un nom bien loin d'assimiler à la noblesse, et cela s'appelait, comme chacun sait, *une savonnette à vilain*. Le fief dont M. de Luçay avait pris le nom était situé en Berry et s'appelait *Luçay-le-Chétif*. La superbe terre de Valençay était à M. de Luçay. Ce fut de lui que M. de Talleyrand l'acheta.

M^me^ la comtesse de Luçay était douce et polie ; mais les qualités de cette nature n'ont rien à voir dans un protocole d'étiquette et, pour dire la vérité, M^me^ de Luçay était, de toutes les dames de l'impératrice, du très petit nombre de celles qui, avec les plus excellentes vertus, devaient être exclues de fonctions semblables à celles de la réception de la princesse. Dans les dames du palais de l'impératrice, il y en avait, du reste, à peine quatre ou cinq qui fussent dans ce cas. La duchesse de Montebello ne s'y trouvait pas, quoiqu'elle ne fût pas noble. Elle avait *porté les paniers*. Elle avait habité longtemps comme ambassadrice une cour étrangère, et elle savait comme moi tout ce qui doit être su relativement à cette étiquette maudite. La duchesse de Rovigo avait beau être M^lle^ de Faudoas, elle n'y entendait non plus qu'*à ramer des choux*. Elle ne faisait pas de visites et rendait tout naturellement une impertinence pour une politesse. Cela venait de source et même avec bonté. Elle appelait cela faire la grande dame. Pauvre enfant ! elle ne savait donc pas que l'on disait autrefois : *poli comme un grand seigneur*.

Il y avait aussi de par la cour une ou deux nouvelles duchesses qui me faisaient bien souffrir avec leurs prétentions à *la grande dame*. Ce malheureux mot, dit d'abord je ne sais par qui, je ne sais pourquoi, fut pris comme on prend un titre et exploité à la grâce de Dieu. Cependant ces dames avaient des exemples à suivre. Certainement la princesse de Neufchâtel était une assez *grande dame*. Eh bien, malgré son titre de nièce du roi de Bavière et de parente de toutes les têtes couronnées de l'Europe, il est impossible d'être non seulement plus polie, mais

meilleure et plus faite pour être aimée. Elle montrait, tout en étant bienveillante, que l'on peut tirer une ligne derrière laquelle se retranche le rang et où bien certainement la véritable convenance va le chercher. Berthier était dans une telle faveur auprès de l'empereur que sa femme pouvait faire *la grande dame* à tout son bien-aise sans qu'aucune de nous eût d'autre droit que celui d'en rire, parce que nos jeunes têtes ne voyaient qu'égalité entre nous. Mais le fait *réel* est que la princesse de Neufchâtel a continuellement été la plus excellente personne qu'il soit possible de rencontrer. Sa conduite en tout fut celle d'une femme d'esprit à l'époque de son mariage. Je parlerai tout à l'heure de cet événement et de la conséquence dont il fut suivi[1].

Pour en revenir au choix que l'empereur avait fait pour former la cour temporaire de sa belle-sœur future, je compris d'autant moins celui de M^me^ de Luçay que, dans le nombre des dames nommées, il y en avait deux, mais *une* surtout qui eût été admirablement à sa place comme dame d'honneur : c'était M^me^ de Brignole.

Voilà encore une de ces femmes dont le souvenir

[1] J'ai acquis depuis quelques jours la preuve que la princesse douairière de Wagram est, non pas une femme, mais un ange de bonté. *Un ange* est le mot *textuel*. Je comprends qu'une pareille femme soit adorée dans son intérieur. Quant à moi, je suis peu disposée, surtout depuis mes malheurs, à reprendre et à donner de ces assurances d'attachement dont l'illusion est si vive et si promptement détruite ; mais ici, je me laisserai aller avec certitude de n'avoir aucune déception. On est sûr de bien placer son affection lorsqu'on rencontre à la fois esprit et bonté ; quand c'est le *cœur*, enfin, qui aide l'esprit.

provoque le réveil d'une foule de sensations charmantes. Elle était fort supérieure d'esprit, ayant avec cela une mesure et une réserve très marquée dans sa tenue, et attirant au lieu d'éloigner Elle possédait admirablement son monde, et avait un grand art pour bien présider un salon. Elle avait beaucoup vu et beaucoup retenu; ce qui, joint à son esprit naturellement aimable, rendait sa conversation la plus amusante du monde. Je crois qu'elle avait de l'ambition, mais comme à la cour de l'empereur on ne pouvait même manifester une volonté sans que cela eût la couleur de l'intrigue, surtout si c'était la voix d'une femme qui s'élevât, Mme de Brignole n'avançait qu'avec discrétion, et il m'a été difficile de juger jusqu'à quel point elle pouvait élever ses prétentions; toutefois, je répète que je crois qu'elle était ambitieuse : et pourquoi ne l'eût-elle pas été?... Il y a à cet égard une sottise de préjugé dont l'absurde se révèle chaque jour. Je crois de plus que l'ambition de Mme de Brignole était vaste et fort au-dessus de celle des femmes ordinaires.

Elle avait une grande finesse sans la faire néanmoins paraître; un homme de ses amis qui, je crois, avait été plus que cela dans sa jeunesse, le célèbre M. *Séra*, de Gênes[1], me disait d'elle :

— Elle n'est pas connue!... si elle l'était!...

Ce M. Séra, que nous avons tous connu ici ministre plénipotentiaire de la république ligurienne, était un homme de lettres distingué. Il écrivait en latin et en latin aussi pur que du temps de Tacite; ce M. Séra

[1] Voyez de lui *De Bello germanico*, pour la campagne d'Austerlitz.

dirigeait, je crois bien, M^me^ de Brignole ; au surplus elle n'en avait nul besoin. L'autre dame du palais était M^me^ Octave de Ségur. C'est une personne sur le compte de laquelle on n'est nullement d'accord. Les uns la déchirent, les autres la défendent avec chaleur. La cause de cette divergence d'opinions vient d'elle-même, et je ne puis l'en blâmer. Elle a une grande aversion pour tout ce qui est *contrainte*. Ainsi, par exemple, la société des femmes lui déplaît et celle des hommes est même recherchée par elle. Il est facile alors de comprendre comment toutes les médiocrités se sont soulevées, car on sait que rien ne se révolte aisément comme la vanité. M^me^ de Ségur était ce qu'elle est encore, une femme infiniment agréable. Elle a de l'esprit, une volonté de se montrer qui est assez comprenable, et dès lors elle eut pour ennemis tous ceux qu'elle n'admit pas dans les rangs privilégiés. Elle était bien jolie à l'époque dont je parle. Elle avait surtout des yeux de velours qui disaient tout ce qui lui plaisait avec un vrai charme.

Ensuite, quoique jeune, M^me^ Octave de Ségur connaissait parfaitement le monde et tout ce qu'il offre de ressources à l'esprit d'une femme. Naturellement spirituelle elle-même, elle est d'une famille dont le nom seul révèle toute la dignité de l'homme de bien[1], et puis elle était par adoption la fille de l'homme le plus charmant que l'on puisse rencontrer sur la triste route de cette vie. Elle apprenait donc, en y marchant tout simplement, comment on plaît, comment on s'y *prend* pour plaire. Son précepteur était

[1] Elle est M^lle^ d'Aguesseau.

M. le comte de Ségur, son beau-père. Il y avait aussi par là un certain oncle, un vicomte de Ségur, celui qui fit la ravissante chanson *l'Amour et le temps*. Son beau-frère était alors trop jeune pour que la contagion fût augmentée par lui, mais son admirable esprit s'est aussi fait jour. Mettez donc, je vous prie, au milieu de tout ce monde, une jeune et jolie femme, déjà spirituelle par elle-même, sortez-la ensuite de ce cercle enchanté, et vous verrez quel parfum de bonne compagnie, d'agréable esprit elle répand autour d'elle. C'était bien aussi ce qui arrivait à Mme Octave de Ségur.

Lors des fêtes du mariage du prince Eugène avec la princesse Amélie de Bavière, l'impératrice Joséphine fut à Munich. Mme Octave de Ségur était du voyage. Junot, qui faisait alors le service de premier aide de camp auprès de l'empereur, respira si bien *ce parfum* dont je parlais tout à l'heure, qu'il en perdit l'esprit. Je ne sais pas si jamais elle l'a su. Il fut obligé de partir à l'improviste pour Parme et Plaisance, et je ne pense pas qu'il eût parlé autrement que la circonstance le comporte rigoureusement, c'est-à-dire en regardant et en soupirant. Après tout, plaisanterie cessante, je comprenais fort bien que Mme Octave de Ségur tournât la tête d'un homme aussi complètement qu'une tête puisse l'être et j'ai trouvé que l'insurrection des Apennins arriva là fort à propos. Des yeux comme ceux de Mme Octave de Ségur donnent le frisson quand on les a contre soi.

En parlant de ce nom de Ségur, qui rappelle tout ce qui est bien, tout ce qui est aimable, tout ce qui est bon, il me faut ajouter quelques lignes pour une

charmante personne qui avait toutes les conditions requises pour entrer dans cette famille d'élus : c'était M^lle^ Lucie de Luçay, fille de M^me^ la comtesse de Luçay Cette pauvre jeune fleur sitôt cueillie, sitôt moissonnée, était la joie de ses parents, dont tout l'avenir fut brisé le jour de sa mort. Je l'avais connue enfant et je l'aimais tendrement. Elle avait un grand charme de douceur et d'esprit. Elle était tout ce qu'il faut être de bien, bonne fille, bonne mère, bonne femme et bonne amie. Je ne crois pas que des louanges puissent être ajoutées à ce peu de paroles. Elles renferment un commentaire des plus étendus. Elle était agréable de sa personne, peut-être un peu trop brune et trop pâle ; mais je retrouvais en elle une de ces beautés andalouses dont alors on ne savait pas apprécier le ravissant mérite et je la trouvais charmante, Lucie, avec ses beaux yeux noirs charbonnés et pleins de feu, dont les rayons s'échappaient au travers de l'épaisse fourrure soyeuse de sa paupière. Elle mourut bien jeune et fut regrettée de tous.

Elle avait épousé Philippe de Ségur, second fils du grand-maître des cérémonies. On sait quel digne successeur il est d'un tel père. C'est un homme bien remarquable que Philippe de Ségur Je ne dirai rien autre chose de lui maintenant. C'est un de ces noms qu'il ne faut prononcer qu'avec tout ce qui doit les accompagner dignement, comme enfin il faut parler d'un homme dont s'honore la France.

C'est une famille dans laquelle il suffit d'entrer pour être entouré d'une sorte d'auréole et frappé d'un sceau de bonheur, comme il y en a d'autres qui ne marchent dans la vie que traînant après soi malheur et malédiction. Philippe de Ségur ayant perdu sa

femme, regarda autour de lui et fut effrayé du désert que lui présentait désormais la vie. Il fut longtemps bien malheureux. Enfin, les soins qu'il devait à ses deux jeunes enfants le rattachèrent à l'existence. Il voulut vivre pour eux. Dieu lui préparait la récompense de sa soumission.

Avez-vous vu une jeune femme dont la taille est celle d'une élégante sylphide, dont tous les mouvements sont gracieux, dont la voix est une mélodie, dont le regard est à la fois chaste et voluptueux, dont le sourire est bon et fin tout à la fois? Cette jeune femme c'est M^me^ la vicomtesse de Bonneval, c'est Marie de Ségur. Il y a dans cette ravissante créature tout le charme puissant qui a pu, jadis, faire croire aux philtres. Et pourtant, j'ai vu des beautés plus étincelantes, j'ai admiré des traits plus parfaits, une taille plus semblable à la Vénus du Capitole; mais dans toutes ces beautés-là, je n'ai trouvé ni le regard, ni le sourire de M^me^ de Bonneval. Souvent je me trouvais à l'Élysée, qui alors appartenait à la reine de Naples, lorsque M^me^ de Ségur y menait ses deux enfants; j'avais aussi la permission d'y conduire les miens et ils jouaient ensemble. Lucie regardait sa fille avec ces yeux d'amour d'une mère, mais aussi avec cette tristesse qui précède une séparation éternelle de cette mère et de deux enfants qui lui promettaient tant de joies dans la vie. Et je suivais ce regard prolongé, ce regard qu'elle a laissé à Marie, mais qui, chez la jeune femme, est empreint de toute la douceur du ciel.

Je ne sais pas si j'apporte dans mon jugement sur elle la prévention que peut me donner l'attachement profond que j'ai pour sa belle-mère, la plus noble, la

meilleure, la plus excellente des femmes, mais je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui, à Paris, dans la société élégante, une jeune femme plus agréable que Mme Oscar de Bonneval[1]. Et puis, comme elle est belle du bonheur qu'elle donne et qu'elle reçoit! C'est un charmant spectacle que celui de ce jeune ménage, si beau, si aimant, si uni. Je ne connais qu'un autre couple qui me raconte le bonheur du ciel comme eux, c'est M. et Mme Charles Le Normand.

Mais il faut retourner au Raincy, pour y assister à une entrevue matrimoniale qui ne devait pas mettre en présence deux êtres aussi heureux de prononcer mutuellement les paroles sacramentelles.

J'ai parlé des trois dames du Palais faisant le service auprès de la princesse. Venait ensuite M. de Villoutreys, écuyer de l'empereur et faisant cette fonction auprès de Son Altesse royale, qui avait à cette époque une charmante figure et faisait métier de manger des cœurs. Celui de Mme Rapp était fort malade, je crois, et on parlait déjà du fameux divorce qui eut lieu plus tard. Mais une particularité bien étrange, c'est, pour le dire en passant, la répugnance de l'empereur pour entendre même parler du mot *divorce*... Il semblait qu'il eût été insulté par l'enquête, pour ainsi dire, que l'œil paraissait faire dans sa pensée pour l'usage que lui-même voulait faire de ce grand moyen de niveler les intérêts matrimoniaux. Ce pauvre Rapp était bien malheureux, non pas dans le sens qu'on pourrait attacher à ce mot comme sen-

[1] Il y a à Paris un ravissant visage à la même expression de candeur virginale et de perfection de traits, c'est Mme Amédée Pichot, dont la bonté est égale à la radieuse physionomie.

timent, mais en raison de l'attention que cette affaire amenait sur lui. Il était timide dans le monde, cet excellent homme, et timide au point de s'embarrasser lorsque deux femmes le regardaient en souriant. Un fait qui pour moi a été comme fantastique, par l'image qu'il m'a présenté, c'est qu'il paraît constant que Rapp a été un homme à *bonne fortune*. Voilà de quoi stupéfier même les plus intrépides. Et quelle est la femme encore que l'on m'a nommée? Jolie, spirituelle et... fort grande dame alors, si elle ne l'est plus aujourd'hui. Je n'ose pas en dire davantage, mais pour quelqu'un qui *ricanait* tant et si haut des fautes des autres, l'affaire est bien bonne.

Le baron Auguste de Talleyrand était à cette époque ce qu'il est encore aujourd'hui, s'il n'est pas mort, un homme poli, spirituel, comme le doit être un homme du monde. Ayant une passion de musique portée au degré de la monomanie, pour ainsi dire. Il était chambellan de l'empereur et remplissait les mêmes fonctions auprès de la princesse de Wurtemberg.

Venait ensuite le personnage principal, le maréchal Bessières. C'était lui qui avait épousé la princesse au nom du prince Jérôme. Cette bizarre et monstrueuse cérémonie, par le ridicule qu'elle répand sur ceux qui en sont les principaux acteurs, devrait bien être retranchée du protocole des étiquettes. C'est, au reste, un édifice qu'on bat en brèche tous les jours et qui, je l'espère, croulera enfin tout à fait. Toutefois, comme en 1807 il n'était pas encore aboli, la princesse de Wurtemberg avait été épousée par le maréchal Bessières, en attendant qu'elle le fût véritablement par le prince Jérôme, qui n'était pas à

cela près, puisqu'il épousait même des femmes très véritablement sans qu'on le lui permît. Cette relation toute cérémonieuse, bien loin d'avoir établi une sorte d'intimité entre le maréchal et la princesse, semblait au contraire avoir élevé entre elle et lui une muraille comme celle de la Chine. Bessières, qui était naturellement le plus aimable et le plus poli des hommes, me dit le même jour après le déjeuner :

— J'ai peur que notre princesse ne soit ce que ma grand'mère appelait un... *collet-monté*.

Et le voilà qui me raconte qu'il avait hasardé une parole un peu gaie, mais cependant nullement blessante et encore moins offensante. Mais la princesse lui avait répondu de manière à lui faire voir que l'étiquette allemande n'entendait aucune plaisanterie, quelque innocente qu'elle fût.

J'ai dit, je crois, que non seulement tout était prêt pour la réception de la princesse, mais qu'un bain était à sa disposition dans la belle et élégante salle de bains du Raincy. Elle n'en voulut pas profiter et parut désirer que le déjeuner fût servi de bonne heure. Comme j'ignorais ses intentions, j'avais fait préparer un double service et son déjeuner pouvait lui être servi dans son appartement, si elle désirait manger seule, ce qui pouvait être, car, au moment de se trouver face à face avec une aussi étrange position que la sienne allait le devenir, elle pouvait souhaiter de la solitude. Mais il n'en fut rien. Elle me dit qu'elle désirait même que toutes les personnes qui étaient chez moi déjeunassent avec elle et qu'elle me chargeait de les inviter en son nom. Elle paraissait dans une sorte d'inquiétude, autant que la passibilité de sa physionomie permettait d'en juger, du retard

du ministre du roi son père, qui ne vint qu'à dix heures. On l'appelait, je crois, M. de *Wintzingerode.* C'était un grand homme, jeune, blond, sans la moindre expression dans le regard, dans le sourire et dans l'attitude. Un vrai dieu Terme! Enfin sa femme, qui devait venir, ne vint pas, je ne sais plus par quel motif. Lorsque la princesse Catherine le vit, sa figure prit à l'instant même une autre expression. Ce changement me convainquit encore davantage de ce dont je m'étais aperçue, c'était la contrainte que s'imposait la princesse. Il était évident, pour tout œil habitué à juger le cœur humain, que cette femme était dans un état de vraie souffrance. Cet isolement de tous les siens était un coup reçu si inopinément, quoiqu'elle dût s'y attendre, qu'il était visible qu'elle en souffrait même physiquement. Elle était fort rouge et puis, par moment, cette rougeur, presque pourprée, faisait place à une pâleur de mort. Il faisait chaud et elle-même, qui comprenait son état, fut au-devant des réflexions, en rejetant sur un mal de tête occasionné par la chaleur et la fatigue ce qui pouvait frapper dans les rapides changements de sa physionomie. Du reste, parfaitement polie, presque gracieuse, elle fut aussi bien royale princesse, que la position où elle était pouvait le permettre. Elle m'avait fait placer à sa droite et parla longtemps avec une grâce dont j'étais peut-être la seule, avec M^me^ Lallemand, qui à cette époque faisait partie de ma famille et logeait avec moi, à bien comprendre tout le prix.

On sortit de table à onze heures et demie. Je demandai à la princesse si elle aurait pour agréable de courir un cerf dans le parc. Il y avait des chevaux de

selle à sa disposition, ou bien une calèche si elle aimait mieux une chasse plus tranquille. Elle choisit elle-même la calèche et, ayant fait amener deux de ces *corbeilles*, pour ainsi dire, dans lesquelles on courait la chasse à Fontainebleau et à Rambouillet, nous partîmes[1] pour faire d'abord le tour de la forêt

[1] Cette promenade donna lieu à une singulière querelle qui me fut faite par Mme la comtesse de L... Elle se fâcha de ce que j'étais dans le fond de la calèche et en fit même de fortes plaintes. J'avais bien vu une sorte d'altération sur son visage, mais il était si naturel que je fusse là où j'étais, qu'il fallut que le mari se mêlât d'expliquer la chose pour que je la comprisse. Lorsque les mots furent clairement énoncés, j'observai deux choses. L'une que, du moment où Son Altesse royale la princesse de Wurtemberg était chez moi, je n'y étais plus. Elle devenait maîtresse du manoir et, moi, j'y devenais étrangère. C'était tellement naturel à rencontrer dans son chemin, dès qu'on se mettait en route pour quêter des difficultés et des tracasseries, que je fus étonnée que Mme de L... ne le vît pas tout d'abord. Mais, bien loin de là, il paraît même qu'elle se fâcha. Alors sans toutefois *me fâcher*, car je ne sais comment cela se fait, mais j'ai toujours quelque chose de mieux à faire que de me mettre en dépense de temps pour de pareilles pauvretés, je dis à mon tour que la qualité de dame du Palais invoquée par Mme de L... était sans contredit la première qualité pour une femme ; qu'ainsi donc, je ne prétendais pas que les dames de Madame mère eussent le pas sur celles de l'impératrice ; tout cela n'était pas même mis en question. Je répondais que Son Altesse royale m'avait fait l'honneur de me placer à côté d'elle et que j'avais dû lui obéir. Ce serait vraiment une belle façon d'agir, que de faire la gracieuse quand le roi vous dit : « Mettez-vous *là* ou *là* », et de répondre en minaudant : « Cela dérangerait Votre Majesté ». Il est probable que les majestés qui ne se dérangent guère ne le feraient pas volontairement, il est donc de règle d'obéir. Dans toutes les cours étrangères où j'ai été — et j'en ai vu beaucoup — j'ai toujours agi ainsi et je m'en suis bien trouvée. Ensuite, je rentrai dans ma petite va-

de Bondy, puis nous rentrâmes par la porte de Chelles. Et là, ayant trouvé la meute et les piqueurs, on lança un jeune daim qui fut presque aussitôt pris et non pas *pendu*, mais fort maltraité par les chiens. La princesse, d'abord sérieuse et même triste, finit par s'égayer et parut enfin contente. Comme la chaleur était accablante, nous rentrâmes comme trois heures sonnaient. Ce n'était d'ailleurs que le temps nécessaire pour que la princesse fît sa toilette, opération que nous devions également mettre à fin pour nous-mêmes. Quant à moi, avec mes six mois et demi de grossesse, je commençais déjà à trouver la journée fatigante et il n'était encore que trois heures. En rentrant dans ma chambre, je me déshabillai et me couchai sur une chaise longue, car j'étais aux abois. Je m'y reposais depuis un moment, lorsque l'une de mes femmes vint me dire avec une sorte de fièvre et de mouvements dans la parole :

— Ah! madame, comment va-t-on faire? La princesse n'a pas de chemise!

nité et je dis que Junot était gouverneur de Paris, de plus premier aide de camp de l'empereur, les deux dignités premières de la ville de Paris, car l'une, comme autorité, n'avait point d'égale, et l'autre, comme honneur, était regardée également comme unique. Ces ennuyeuses petites tracasseries devinrent assez vives pour que je me visse forcée d'en parler à Madame. Madame se vit offensée dans la personne d'une de ses dames, et la bonté exquise de son cœur (car elle est parfaite) lui fit dire aussitôt : « Et puis, n'êtes-vous pas grosse de sept mois! C'est d'une méchante personne, cette difficulté-*là*. » Alors moi, je pris la défense de M^me^ de L... parce que je réponds de sa bonté. Elle est véritablement bonne personne. Mais dans cette circonstance, il y eut vraiment de la plus insupportable susceptibilité et un tort entier de la part de M^me^ la comtesse de L...

— La princesse n'a pas de chemise! m'écriai-je en sautant sur mes deux pieds malgré mon *empêchement*, la princesse n'a pas de chemise!

— La princesse n'a pas de chemise, me dit M^lle^ Reidler d'un air consterné.

Nous devions être parfaitement ridicules l'une et l'autre, car je me rappelle que, ayant jeté les yeux sur une glace qui répétait nos deux figures, leur expression me fit faire aussitôt un de ces éclats si francs et si bons que je ne connais plus, hélas!

Le fait est que les fourgons de la princesse étaient repartis après que ses femmes eurent pris toute la toilette de leur royale maîtresse, et dans le tumulte inséparable des toilettes de voyage, la chemise avait été oubliée.

— Ah ça, nous sommes aussi folles que les femmes de Son Altesse royale, dis-je aussitôt que le souffle me fut revenu, si la princesse n'a pas de chemises, prenez-en une demi-douzaine. C'est cinq fois plus qu'il ne lui en faut, car, par le temps qu'il fait, je ne présume pas qu'elle en mette deux, et encore moins trois.

Et nous voilà à rire de plus belle. Pour expliquer cette joyeuse familiarité, je dirai que Joséphine Reidler avait été au service de ma mère, qu'elle m'avait vue naître et que je la considérais comme une mère. Cependant elle m'impatienta lorsque je vis ses rires redoubler à la proposition que je fis de donner une de mes chemises à la princesse.

— Et par où voulez-vous qu'elle y entre, madame? me dit enfin Joséphine.

Pour comprendre la question, il faut savoir qu'à cette époque j'étais excessivement mince, et tellement

même, que ma grossesse n'altérait aucunement ma taille. La princesse de Wurtemberg était énormément grasse au contraire et toute la partie inférieure de sa taille était plus du double de la mienne. Je me mis également à rire à cette idée.

— Porte-leur toujours les chemises, lui dis-je enfin. On en fera ce qu'on pourra, et ensuite ce qu'on voudra.

Mlle Reidler porta une demi-douzaine de belle chemises de batiste brodée, avec les manches gauffrées et à poignet, ce qui était le plus tragique. La princesse entra dedans exactement comme dans un étui. Quant aux poignets, on les coupa. Je ne sais si les femmes s'accusèrent de leur oubli. Le fait est que les chemises furent coupées pour faciliter le passage car jamais elles n'auraient pu servir, et du moins de cette manière la princesse, qui était rentrée baignée de sueur, put mettre du linge sec et blanc.

Lorsqu'elle arriva dans le salon, une demi-heure avant le dîner, j'éprouvai une sorte de regret que personne n'eût le courage de lui dire de s'habiller autrement. Il était question d'une première entrevue avec un homme dont l'imagination jeune et poétique, comme toutes les imaginations méridionales, parait d'un surcroît de charmes l'objet absent. D'après ce que j'en avais vu, si le portrait qu'il m'avait montré était ressemblant, Mme Jérôme Bonaparte était une ravissante personne, et depuis lors je me suis convaincue qu'elle était, en effet, charmante. Puisque la princesse Catherine se décidait à donner sa main au prince Jérôme, elle devait chercher tous les moyens de s'en faire aimer, car, malgré sa trop facile soumission aux ordres de Napoléon, il était positif qu'il

regrettait beaucoup sa première femme, *ou plutôt sa femme*, car elle était bien *sa femme*, M^lle^ Patterson. Il aurait donc été d'une saine et bonne politique qu'elle parût devant lui avec tous ses avantages et, en vérité, elle avait une toilette qui n'avait pas d'excuse en 1807, lorsqu'on est princesse surtout.

Sa robe était en moire blanche, mais d'un blanc azuré qui, à cette époque, n'était plus de mode et qui avait de plus l'inconvénient de faire ressortir une très mauvaise broderie en argent qui garnissait le devant de la robe en manière de mathilde, mode antique et tout à fait oubliée depuis quatre ans. Sa coiffure était à l'avenant et seyait mal à une figure non seulement dont tous les traits étaient agréables, mais d'une expression vraiment remarquable. La princesse de Wurtemberg, alors âgée de vingt ans, était d'une grande fraîcheur. Ses cheveux blonds, ses yeux bleus, ses dents fort blanches, un tour de tête gracieux et en même temps rempli de dignité, lui donnaient un avantage qu'elle semblait dédaigner par la manière abandonnée avec laquelle elle laissait ordonner d'elle aux personnes chargées des atours dans son service d'honneur. La princesse portait au cou deux rangs de très belles perles auxquelles était suspendu le portrait du prince, entouré de diamants. Il est probable que le joaillier avait été seul chargé de déterminer la grandeur du médaillon, et que, pour placer plus de brillants, il avait littéralement fait un cadre, mais il est de fait que le portrait était d'une immense dimension. Il pendait au bout de ces deux fils de perles, et la princesse ne paraissait pas attacher une grande importance aux secousses que le *tableau* recevait toutes les fois qu'elle faisait un mouvement.

Mais la manière dont la robe était coupée formait, pour moi et pour Mme Lallemand, un texte à réflexion. Encore si cette belle moire bleuâtre avait été taillée à la mode courante, mais c'était un *fourreau* bien étroit, avec une petite queue qui ressemblait exactement à la queue arrondie des castors. Et puis les manches bien étroites, bien plates et serrant le bras au-dessus du coude comme aurait pu le faire une ligature de saignée et puis les souliers pointus de manière à les croire de ces souliers à la poulaine du temps du roi Jean. Enfin, toujours est-il que la qualité de princesse fait beaucoup en toutes choses, car Son Altesse royale entra dans le salon du Raincy avec le même air de majesté qu'elle avait deux mois après lorsqu'elle traversait la galerie de Saint-Cloud, ayant un grand habit brodé par Lenormand et fait par Leroy, étant coiffée par Frédéric ou Charbonnier et ayant autour du cou un collier admirablement monté par Foncier ou Nitot. Au surplus, son attitude insoucieuse de pareilles bagatelles dénotait à quel point son esprit qui, en effet, est supérieur, trouvait en ce moment, le plus important de sa vie peut-être, bien d'autres sujets d'occupation.

J'avais pris ses ordres et M. de Bausset, qui remplissait près d'elle les fonctions de préfet du palais, me dit de sa part qu'elle ne voulait dîner qu'avec les dames qui se trouvaient au château. En conséquence, je fis servir dans la bibliothèque du Raincy, qui est une assez grande rotonde dans la partie gauche du château et donnant sur le parc. Nous étions six, en y comprenant la princesse, car elle avait permis que mon amie, Mme Lallemand, ne me quittât pas. Mme Lallemand n'était pas encore présentée à cette époque.

Elle ne le fut que quatre ans plus tard, mais je la considérais comme ma sœur et je n'aurais certes pas permis qu'elle ne fût pas admise dans un lieu où je l'eusse été. La table était donc composée de la princesse, moi, M^me^ Lallemand et les trois dames de service près de Son Altesse royale.

Un moment avant qu'on servît, je remarquai une vive agitation sur le visage de la princesse. Je m'aperçus qu'elle désirait quelque chose. Et comme elle n'était entourée que de personnes étrangères, il devait lui être pénible d'aller au-devant de gens qui ne lui offraient, en ce moment où il aurait fallu sympathiser davantage avec elle, qu'un sourire révérencieux ou bien une indifférence complète, et voilà quelle était sa position. Je m'approchai d'elle, et sans avoir l'indiscrétion de provoquer, par une demande faite sans mesure, ce qui pouvait être ainsi désiré par elle — car il était évident pour moi qu'elle voulait quelque chose, et le *voulait bien* — je l'amenai à me parler avec plus de confiance qu'elle ne l'avait fait certainement avec aucune personne de son service.

— Ne serait-il pas possible, me dit-elle, d'être prévenue quelques instants d'avance de l'arrivée du prince?

Elle devint très rouge en achevant ce peu de mots. Ce n'était certes pas l'amour qui provoquait cette émotion, et alors elle devait être bien pénible. Je ne parus pas la remarquer et je me félicitai du peu de difficulté que j'aurais à contenter Son Altesse royale. Le Raincy est peut-être la seule maison de campagne autour de Paris qui offre cette facilité. Tout le monde connaît la longue avenue de peupliers qui est à l'entrée de la propriété et conduit de la grande route

à la porte du château. Elle a certainement trois cents toises de longueur. Je fus dire à Junot ce que désirait la princesse. Il pensa comme moi qu'elle voulait avoir le temps de se préparer à une entrevue qui ne pouvait lui être que pénible. L'ordre fut donné à M. de Grandsaigne de se tenir à l'entrée de l'avenue, dans la partie attenante au château, et tout aussitôt qu'il apercevrait les voitures du prince de venir m'en avertir. Je dis à la princesse que ses ordres étaient exécutés et nous nous mîmes à table, tandis que Junot faisait les honneurs du château au maréchal Bessières et à tout le reste de la suite de la princesse.

Le dîner fut triste. Je suivais de l'œil les mouvements de la princesse. Ils étaient bien plus brusques que le matin. Ses joues étaient fortement colorées et tout en elle décelait une agitation intérieure très forte, mais que déguisait la dignité qu'on lui avait *apprise*, plutôt qu'elle ne la comprenait dans un tel moment, où certes le plus noble cœur pouvait sans honte se dévoiler. Nous demeurâmes peu de temps à table. La princesse était agitée, inquiète; et lui ayant demandé deux fois si elle désirait prendre le café et les glaces dans le parc ou dans le grand salon, elle me répondit en me regardant comme quelqu'un qui ne comprend pas :

— Hein?... Comme vous voudrez.

Six heures et demie sonnaient comme nous sortions de table. On passa immédiatement dans le grand salon. Et je fus demander à Junot s'il avait veillé à ce que la vedette fût à son poste, car la princesse m'avait demandé également de son côté si j'avais pensé à ce qu'elle souhaitait. Mais Junot, Bessières, M. de Bausset et tous ces messieurs enfin qui n'avaient pas de

première femme dans leur affaire, ne songeaient qu'à dîner très bien et très longuement. La salle à manger me renvoyait les éclats de leur gaieté qui frappaient ses parois de stuc. Je sortis du château, et montai moi-même jusqu'à la maison russe où se tenait M. de Grandsaigne dînant tout seul, et braquant sa lunette sur la grande route.

— Eh bien! *sœur Anne*, lui criai-je du haut de la pelouse, car mon fardeau m'empêchait d'être bien leste, *eh bien! sœur Anne, ne voyez-vous rien venir?*

— *Je ne vois, ma châtelaine, que l'herbe qui verdoie et la poussière qui poudroie*, me répondit le gentilhomme de Milhau avec toute la courtoisie des mousquetaires de Louis XV, que lui avait apprise M. son père, qui avait fait partie de cette vénérable troupe.

Je regardai dans la campagne, et en effet rien ne paraissait. Mais au moment où j'allais quitter la pelouse, une masse de poussière s'éleva sur la route de Paris et plusieurs voitures se dirigèrent vers l'avenue de peupliers. Je descendis aussitôt et je prévins la princesse que dans cinq minutes le prince allait être auprès d'elle. Elle me remercia par un demi-sourire. Mais elle me faisait de la peine. Son visage était d'un pourpre foncé et tout en elle était presque alarmant. Mais cette agitation se calma extérieurement comme à un commandement. Elle appela M^me^ de Luçay, lui donna probablement ses ordres pour que le départ suivît immédiatement l'entrevue, puis se plaça dans la pièce où elle devait avoir lieu. On connaît la distribution du grand salon du Raincy. Il est partagé en trois. Au bout est le salon de musique, a l'autre bout le billard et, au milieu, le salon de

réception. Le prince devait entrer par le salon de musique. La princesse était dans celui du milieu, placée auprès de la cheminée, et ayant près d'elle un fauteuil destiné au prince. Nous étions toutes dans la salle de billard, pouvant voir tout ce qui se passait dans le salon du milieu, dont elle n'est séparée que par des colonnes, entre lesquelles sont placées des statues. On entendait déjà le bruit des voitures roulant rapidement dans l'avenue lorsque Mme Lallemand, me tirant par ma robe, me dit :

— Mon Dieu ! il me vient une idée. Savez-vous bien que ma vue peut faire une singulière impression sur le prince?

— Comment cela?

— C'est que la dernière fois qu'il m'a vue, c'était à Baltimore étant avec sa femme, Mlle Patterson, que je connaissais beaucoup. Ne croyez-vous pas qu'en me retrouvant après tout ce qui s'est passé, je ne lui rappelle?

— Ah! mon Dieu! je le crois bien, m'écriai-je en la poussant dans la pièce voisine, car dans le même instant le vestibule retentissait de l'arrivée du prince.

Et en effet, quelques secondes après la porte s'ouvrit et le maréchal Bessières l'introduisit.

De tous les frères de Napoléon, Jérôme est celui qui est le moins bien. Il a la tête enfoncée dans les épaules, défaut général chez tous les Bonaparte, c'est-à-dire les plus jeunes, car il est à remarquer que l'empereur, le roi Joseph, la grande-duchesse de Toscane, Lucien, n'ont pas ce défaut, qui est éminent chez la reine de Naples et chez Jérôme, et qui l'est légèrement chez Louis. La princesse Borghèse en était

exempte comme ses aînés. A l'époque dont je parle, le prince Jérôme n'était donc nullement agréable ni de figure, ni de tournure. Et, en vérité, lorsqu'on me racontait qu'en Wesphalie il ne se nourrissait que de cœurs en brochette, je me disais combien le titre de roi peut donc faire même en amour, car enfin pour faire le Lovelace comme il se le permettait, il fallait bien des moyens de plaire à ce qu'on trouvait. Eh bien, on n'en aurait pas, que, comme dit cet admirable Werther, ce serait absolument la même chose!

Le prince était accompagné des officiers de sa maison, parmi lesquels je remarquai le cardinal Maury comme premier aumônier et M. Alexandre Le Camus, qui déjà à cette époque exerçait un grand empire sur Jérôme et ne le quittait jamais. Il lui importait surtout de ne pas le perdre de vue dans un moment aussi important dont il avait provoqué l'existence. Je ne crois pas que Jérôme se fût décidé *seul* à abandonner M^lle^ Patterson, si des conseils que son âme n'était pas assez forte pour concevoir ne lui avaient été inculqués par une voix étrangère. M^me^ Patterson est un de ces êtres que l'on n'abandonne pas, lorsqu'on s'y est attaché, sans que la punition suive immédiatement.

Le service d'honneur du prince demeura dans le salon de musique, comme nous étions dans la salle de billard.

CHAPITRE XX

Entrevue de Jérôme Bonaparte avec la princesse Catherine. — Accablement de Junot. — Le comte Louis de Narbonne. — Intrigues de cour. — Recherches de M. Crawfurt sur le Masque de Fer. — Un bal chez Mme la duchesse de Luynes. — *Venez m'embrasser*. — Mme Zayoncheck. — Je me promène en souliers de satin blanc et en jupon de batiste. — Pourquoi. — Une tache verte sur ma robe de bal. — Mot du duc de Laval. — Mme de Balbi. — Le comte de Provence n'est pas un César. — Mme de Flammarens et les cinq cents louis d'or.

Le salon du Raincy semblait être fait exprès pour l'entrevue qui avait lieu en ce moment. La princesse était auprès de la cheminée quoiqu'il n'y eût pas de feu. En apercevant le prince, elle se leva, fit deux pas en avant et salua avec beaucoup de grâce, quoique avec beaucoup de dignité ; quant à lui, il ne salua ni bien ni mal. Il semblait être venu là parce qu'on lui avait dit : « Tu iras là ». Il s'approcha de la princesse, qui me parut en ce moment avoir recouvré toute sa présence d'esprit et tout son calme de femme et de princesse. Après quelques paroles échangées, elle indiqua au prince le fauteuil placé près d'elle, et une conversation sur le voyage s'établit aussitôt, mais elle fut courte. Jérôme se leva en disant, avec une galanterie de Galaor :

— Mon frère *nous* attend. Je ne veux pas retarder

plus longtemps le plaisir qu'il doit éprouver à connaître la nouvelle sœur que je vais lui donner.

La princesse sourit et reconduisit le prince jusqu'à l'entrée du salon du milieu. Aussitôt qu'elle eut perdu le prince de vue, cette rougeur qui lui couvrait le visage augmenta si violemment que je craignis un coup de sang. Elle se trouva mal. Mais on lui donna de l'air, de l'eau de Cologne et en peu d'instants elle eut recouvré sa présence d'esprit. Et je puis affirmer ce dont je crois être sûre, c'est que cet évanouissement, qui fut mis ensuite sur le compte de la fatigue et de la chaleur, ne fut produit que par l'extrême violence que la princesse se faisait depuis plusieurs heures. Elle me dirait maintenant le contraire que je ne la croirais pas. Et il est de fait que pour elle, princesse royale de Wurtemberg, devant avoir tous les préjugés des princesses allemandes contre les mésalliances, y joignant celle toute naturelle que tout ce qui était allemand nourrissait contre le nom de Bonaparte, ajoutant à ces causes toutes simples une autre raison qui avait bien aussi son poids, c'était la connaissance qu'elle avait du premier mariage de celui qui allait être son mari, il y avait bien assez dans tout cela pour faire reculer une personne plus aguerrie que la princesse Catherine. Aussi me parut-il tout simple qu'elle se trouvât non *seulement mal* mais même assez mal pour retarder son départ du Raincy et, par là, une célébration qui devait lui paraître presque sacrilège. On a beaucoup parlé du dévouement de la reine de Westphalie. Il est en effet superbe, mais je le considère surtout comme méritoire dans la position où le sort l'avait placée.

Quoi qu'il en soit, elle ne me parut pas disposée

ce même soir à invoquer la violation des droits de Mme Patterson, droits qu'elle aurait dû soutenir. Elle se trouva prête à partir lorsque Junot vint l'avertir que ses voitures étaient avancées. Quant à moi, je restai cette nuit au Raincy. La journée avait été bien fatigante pour une femme grosse de sept mois, et je n'en pouvais plus.

— Madame Junot, me dit la princesse au moment de partir et s'avançant vers moi avec un sourire gracieux, je n'oublierai jamais le Raincy et la bonne hospitalité que j'y ai reçue. C'est un lieu qui me rappellera les plus doux moments de ma vie.

C'était, je l'espère, une phrase digne de son père, qui s'entendait en diplomatie, car, en bonne foi, les moments qui avaient précédé ceux où elle disait de si douces paroles étaient bien sûrement d'une grande amertume. Elle partit et Junot l'accompagna avec Bessières. J'ai su depuis que, lorsqu'elle arriva aux Tuileries, elle y trouva toute la famille assemblée. L'empereur vint au-devant d'elle jusqu'au haut du grand escalier [1]. En l'apercevant, elle voulut se mettre à genoux et lui baiser la main, mais l'empereur se baissa aussitôt et la contraignit de se relever. Puis, la conduisant dans la salle du trône, où toute la famille était rassemblée, il la leur présenta comme une fille et une nouvelle sœur. Elle fut aussitôt entourée, caressée et de ce moment elle fut admise parmi les sœurs de l'empereur.

Je revins à Paris le lendemain matin. Je trouvai Junot dans une sorte d'accablement qui me fit peine. Je ne pouvais m'imaginer qu'un sujet de chagrin

[1] Jusqu'à la salle des maréchaux.

pour lui, et, en effet, je ne m'étais pas trompée. Mais pour le faire connaître entièrement, il faudrait lever un coin du voile qui est déposé sur tous les événements qui suivirent *les chasses au cerf* du Raincy. Il faudrait voir combien l'âme noble et grande de Junot fut profondément blessée de se voir, pour ainsi dire, abandonnée à soi-même, pour sa propre conservation dans un moment assez critique pour que le sort entier de sa famille dépendît de ce qui pouvait résulter des événements de l'avenir. Hélas! ces événements ont été la mort pour lui. Sans doute, le pardon est une des vertus du chrétien et celui qui m'a ouvert le chemin de consolation dans lequel je marche aujourd'hui me blâmerait de conserver au fond du cœur un ressentiment que rien ne peut atténuer. Mais je ne puis oublier mes enfants orphelins. Je ne puis même pas accepter, comme compensation, le malheur d'une autre. Ce malheur n'est lui-même qu'un châtiment. Oh ! quand ma pensée se reporte sur cette indigne trahison d'un noble cœur, sur ce lâche abandon, cet abandon si niaisement calculé pour détruire les soupçons du monde, comme si le monde revenait jamais sur les jugements qu'il lance même injustement! Oh! ce fut un jour de malédiction que celui où cette femme vint avec son rire moqueur se jouer ainsi de la destinée de toute une famille.

Il est plus que temps que je parle d'un ami qui me fut bien cher et dont la précieuse amitié, l'excellent esprit me furent bien utiles dans cette circonstance épineuse. Il m'arrêta au moment où je voulais un jour aller aux Tuileries et parler à l'empereur de toute cette indigne affaire. Il eut raison. Je me per-

dais sans sauver Junot. Dès cette époque, j'étais entourée d'espions. Tout ce que je disais, tout ce que j'écrivais était connu et livré aux commentaires d'une femme dont l'âme ne connut jamais un bon sentiment.

— Demeurez, me dit mon ami, demeurez et attendez tout du temps.

Hélas ! il a amené la mort et la ruine !...

Cet ami, ce père, cet homme que je pleure encore et que je regretterai pendant toutes les années que Dieu doit encore me donner dans cette misérable vie, c'est le comte Louis de Narbonne. Jamais je n'ai connu d'âme meilleure, de cœur plus noblement placé, où le foyer des sentiments généreux fût plus actif et plus renouvelé même pour ceux qui lui faisaient du mal et qui lui en voulaient. Combien j'ai entendu dire de fois qu'il était léger, sans aucun vouloir de bien faire pour ses amis, c'est-à-dire ses connaissances ! Ce jugement, du reste, ressemble à tous ceux que le monde porte sur les gens qui sont, comme M. le comte Louis de Narbonne, dans une sphère de supériorité dont les médiocres ne peuvent approcher. Leur consolation alors est de parler contre celui ou celle qui offusque leur misérable nullité ; et voilà comment se dispensent la plupart des réputations !

Non seulement le comte Louis de Narbonne était bon, mais sa bonté était active : il aimait ceux dont il était vraiment aimé avec une tendresse touchante. Ses filles, par exemple, à quel point sa vie était inhérente à la leur ! Que de joies ont inondé son pauvre cœur paternel en signant les contrats qui assuraient à toutes deux d'heureuses et grandes existences ! Je le voyais alors chaque jour. J'avais déjà sa confiance,

car il me considérait comme sa troisième fille et je le lui rendais avec la même tendresse que Mme de Rambuteau et Mme de Brancamp avaient pour lui. Accoutumé aux intrigues de cour, à cette vie tant orageuse de ce pays dont il m'apprit à connaître la carte, mais dont il m'apprit aussi à repousser tous *les leurres* et à ne pas prendre de l'or faux pour du vrai, ce qui me fût arrivé, sans doute, sans lui, dans ces malheureuses affaires de la grande-duchesse de Berg, car enfin il faut bien la nommer. Tout ce qui tient à cette liaison est la chaîne fatale qui a conduit Junot à la mort, et à cette mort si cruelle !... Je ne puis donc me dispenser de parler de ces événements. C'est à mon regret. Il est bien d'autres choses que je pourrais dire, mais je me borne au strict rapport des faits.

M. de Narbonne connut le motif politique de cette liaison bien avant que je m'en doutasse. La princesse était dirigée dans tout cela par Mme Ad... de La G..., qui depuis épousa un aide de camp de Sébastiani, M. de Cur... Mme Ad... de La G..., à l'époque où elle mit toutes ces idées dans la tête de la grande-duchesse, n'était pas aussi riche qu'elle l'est devenue depuis et son ambition souriait avec une extrême bienveillance à la place de dame d'honneur de Sa Majesté l'impératrice des Français, Caroline Ire, femme de Joachim Ier. J'ai déjà dit qu'il n'y avait à tout cela aucune mauvaise pensée de mêlée. Junot n'était pas un de ces hommes à qui l'on eût pu dire : « *Nous allons mettre une entrave à la marche de l'empereur* », parce que cette entrave eût-elle été une gerbe de fleurs, bien fraîches, bien odorantes, si elles eussent été *entrave*, il l'eût repoussée. Mais on pouvait in-

voquer le bonheur du pays, et ce fut ce qu'on fit.

— Le piège est adroit, me dit M. de Narbonne. Dieu veuille que notre excellent général ne s'y laisse pas prendre !

M. de Narbonne possédait surtout une rapidité et une justesse de coup d'œil que l'habitude du monde peut sans doute rendre plus lucide, mais qui ne se donne pas. Il souriait souvent pendant les éternelles parties de whist, que Junot avait imaginé d'introduire sous le prétexte de réunir la partie de whist de M. de Talleyrand qui était à Varsovie avec l'empereur, et cette hospitalité, dont au reste j'étais charmée, parce qu'elle m'amenait auprès de ma chaise longue M. de Sainte-Foix, ce doyen des jeunes gens et l'un des hommes les plus spirituels que j'aie rencontrés dans ma vie, M. de Crawfurt, cet homme toujours si silencieux et pourtant bien aimable, cet homme aimant tellement les arts que de découvrir un portrait, une statue, un torse mutilé était pour lui un événement auquel il donnait suite, même aux dépens de sa santé et de sa fortune. Il avait la plus précieuse collection de Mignard qui existât en Europe, ainsi que les plus curieux Petitot.

M. Crawfurt s'occupait beaucoup aussi de notre littérature et nous a laissé de lui un ouvrage excellent sur diverses matières, intitulé : *Mélanges de littérature*. M. Crawfurt était ami de M. de Talleyrand et lui avait souvent prêté assistance dans des moments où il s'agissait de discuter sur un autre point que celui de la virgule ou de l'interrogation. M. Crawfurt était sérieux, digne comme tous les Américains, et montrait dans le monde une volonté de s'effacer qui était bien injustement appliquée par lui à un

homme fait pour être remarqué. Il était silencieux et en mérite le surnom. Il n'y avait que lorsque M. le duc de Laval, qui aurait querellé Dieu le père, si Dieu le père jouait au whist et qu'il oubliât ses honneurs, il n'y avait que lorsque M. le duc de Laval commençait ses injures, que M. de Crawfurt, sans s'émouvoir néanmoins, lui répondait assez fermement. J'aimais beaucoup M. de Crawfurt. Il a fait sur le *Masque de Fer* des recherches qui, ainsi que toutes celles faites sur ce sujet plus que fantastique, car il est réel dans le texte, sont toutes conjecturales.

L'empereur causant un soir avec le duc de Plaisance sur le Masque de Fer et appuyant beaucoup sur l'opinion qui en fait un frère de Louis XIV, je parlai de l'ouvrage de M. de Crawfurt, qui venait de paraître alors et dont il avait eu la bonté de me donner un exemplaire in-folio de choix. L'empereur me fit quelques questions sur ce M. de Crawfurt et me dit de lui apporter cet ouvrage. Je le lui envoyai le soir même en rentrant[1], car il n'aimait pas à attendre, et l'aide de camp de service en donna un reçu à mon valet de chambre. C'était le général Lemarrois qui était de service ce jour-là. L'empereur lut avec quelque attention, non seulement ce qui concerne le Masque de Fer, mais aussi plusieurs morceaux détachés qui fixèrent son attention, comme paraissant sortir de la tête d'un habile publiciste. C'étaient des réflexions sur les différents ministères et, surtout, sur la responsabilité des ministres et même de tous

[1] L'exemplaire fut perdu pour moi. Je ne l'ai jamais revu. Celui que j'ai maintenant m'a été donné par cette bonne M^me^ de Crawfurt, l'une des plus fidèles amies de Junot.

les gouvernants en général, M. Crawfurt considérant les peuples comme une grande famille. Néanmoins il y avait quelques contradictions peu importantes dans ses réflexions. Et comme l'empereur ne se plaisait nullement à ces réflexions, il eut de l'humeur et demanda comment j'avais eu ce livre. Je le lui dis :

— Ah ! c'est un Anglais ! Hum ! un petit M. Burke ! Ces roquets de publicistes qui s'imaginent être des *Cicérons*, parce qu'ils ont fait un discours, étant grimpés sur un tonneau dont ils ont bu le vin le jour de leur élection. C'est une pitié... Ah çà ! que fait-il donc à Paris, cet Anglais-là ? dit l'empereur en se retournant vers le duc de Rovigo, qui certes n'aurait pas adouci les choses si l'empereur eût eu de l'humeur fondée sur une raison ayant le sens commun.

Je me hâtai de prendre la parole et de dire que M. Crawfurt était *Américain*. Je n'en étais pas sûre, mais cela ne pouvait que bien faire. Junot n'était pas à Paris dans ce moment-là et en son absence le duc de Rovigo, qui fut toujours son ennemi, comme il était au reste celui de tous ses camarades, le duc de Rovigo pouvait faire du mal à un homme qui passait pour être l'ami de Junot et, de plus, celui de M. de Talleyrand, que Rovigo n'aimait pas non plus. Ce n'est que depuis peu d'années que j'ai acquis la certitude que Rovigo était aussi malveillant pour Junot. Et pourquoi ? Parce que l'empereur aimait Junot pour lui, qu'il l'aimait comme ami, avec un sentiment qui pouvait n'avoir rien de tendre, parce que Napoléon n'avait aucune partie de lui-même qui ne fût en harmonie avec cette expansion toute généreuse qui faisait la base du caractère de Junot, mais qui pourtant offrait une part assez belle pour donner de la

jalousie aux ambitieux, qui ne voyaient que des croix et des places dans la manifestation de son affection. Aussi tous les moyens furent-ils employés pour mettre entre l'empereur et l'ancien aide de camp, l'ancien ami des jours malheureux, une sorte de barrière que lui-même ignorait, car son noble caractère le mettait en dehors de toutes les manœuvres mystérieuses, surtout lorsqu'elles étaient nuisibles.

— Tu ne vois que mes ennemis, dit un jour l'empereur à Junot.

Junot demeura stupéfait. Jusqu'alors cette phrase, à laquelle je ne faisais même plus attention, n'avait été dite qu'à moi et tel était son peu de conséquence que, en vérité, je le répète, je n'y prenais plus garde. Mais Junot fut plus frappé que moi du reproche étrange qui lui était adressé et il ne répondit pas.

— Oui, répéta l'empereur, tu ne vois que mes ennemis. Qu'est-ce que cette partie de whist, que tu as établie chez toi et qui est composée de tout ce qui peut m'offusquer?

— Cette partie de whist est formée des mêmes joueurs qui jouent chez M. de Talleyrand et, jusqu'à présent, Votre Majesté n'a pas encore pensé à lui en adresser des reproches. Ils étaient probablement tous réservés pour moi.

— Mais enfin, dit Napoléon, peux-tu m'expliquer pourquoi tu es allé dans une maison du faubourg Saint-Germain, où je suis tellement détesté, pour dire le véritable mot, que je ne sais pas en vérité comment *je laisse ces gens-là* à Paris.

— Je ne vais dans aucune maison du faubourg Saint-Germain, Sire. Il y avait à Paris une personne à laquelle je porte un vif intérêt et chez laquelle je

rencontrais souvent des individus que Votre Majesté apu croire ses ennemis, mais sur le compte desquels elle est probablement revenue, car plusieurs d'entre eux sont autour de sa personne.

— Il n'est pas ici question de moi, répliqua l'empereur en fronçant le sourcil comme évidemment contrarié de l'argument. Que vas-tu faire chez Mme de Luynes, *où tu passes ta vie*, où tu te laisses malmener par *des péronnelles* qui croient qu'elles peuvent jouer impunément avec l'épée d'un de mes braves? Depuis quand cela leur paraît-il donc possible? Ah! ah! monsieur Junot, vous voyez que je sais tout. J suis bien informé.

Junot, en entendant prononcer le nom de Mme de Luynes, ne sut d'abord que penser. Ensuite son étonnement fit place à un sentiment si pénible qu'il soupira profondément en mettant sa main sur ses yeux. L'empereur crut qu'il était confondu et ne savait qu'objecter pour sa réponse. Et il répéta :

— Oui, oui, je suis bien informé. Aussi vous ne pouvez nier.

— Sire, dit enfin Junot avec une expression solennelle qui frappa d'abord Napoléon, je me vois forcé de donner ma démission à Votre Majesté, car je ne puis demeurer plus longtemps près d'elle dès qu'elle accorde ainsi une confiance implicite aux absurdes mensonges qui lui sont faits sur mon compte et sur celui de ma femme. Elle croirait donc que j'ai conspiré contre elle si on venait le lui dire?

En faisant cette question, Junot avait une expression probablement singulière, car Napoléon lui répondit avec plus de douceur :

— Mais c'est bien différent.

— Nullement, Sire, et Votre Majesté le comprendra facilement lorsque je lui aurai dit que ma femme et moi nous n'avons jamais été *qu'une seule fois* à l'hôtel de Luynes. Et cependant ma femme a beaucoup connu M^me^ de Chevreuse quand toutes deux étaient filles. Mais son opposition est tellement publique, que M^me^ Junot n'a pas cherché à renouveler d'anciennes relations. Quant à me laisser malmener par des *péronnelles*, je ne sache pas avoir donné jusqu'à présent beaucoup de sujet de faire croire que je supporterais un mauvais traitement, *de qui que ce soit au monde*. Mais Votre Majesté va voir à quel point il faut se méfier des rapports qui lui sont faits, en dehors des grandes autorités, telles que Dubois, Fouché, Duroc et moi.

Et voilà Junot racontant à l'empereur ce qui, en effet, avait pu donner lieu à cette calomnie. Comme il s'y trouve plusieurs personnages intéressants de notre dernière époque, je vais également la rapporter.

J'ai déjà dit que lorsque M. de Talleyrand suivit l'empereur à Varsovie, Junot, pour se consoler de son *veuvage*, recueillit chez lui tous les joueurs de *whist*. M. de Narbonne était loin d'être le plus habile, mais étant d'ailleurs déjà notre ami il venait encore plus souvent et c'est à cette époque qu'il prit l'habitude de venir me voir le soir et le matin de chaque jour. Il me dit une fois :

— Vous avez connu M^me^ de Chevreuse quand elle était M^lle^ de Narbonne. Pourquoi donc ne vous rapprocheriez-vous pas mutuellement? Je suis sûr que vous vous conviendriez.

J'objectai à M. de Narbonne que, n'ayant jamais

été liée avec Mme de Chevreuse, ce n'était pas le moment où elle montrait une opposition aussi marquée, que je pouvais choisir pour commencer une liaison que, du reste, j'aurais fort désiré pouvoir former.

— Mais elle est dame du Palais, me dit-il.

— C'est précisément parce qu'elle est dame du Palais, répliquai-je.

— Eh quoi! avez-vous donc mis dans votre protocole d'étiquette impériale que les dames du Palais devaient faire la volonté de Sa Majesté, même lorsqu'il leur dit : « Venez m'embrasser ». N'avez-vous pas fait le contraire.

Je me mis à rire.

— Oui, sans doute, mais il n'est pas ici question de cela.

— Je vous demande bien pardon, madame la gouvernante, car enfin Ermesinde ne conspire pas même contre le repos de l'empereur, qu'elle se contente, comme beaucoup d'autres, d'admirer de loin; car lorsqu'il bâille et qu'il étend ses pattes, votre lion, j'ai toujours peur d'attraper quelques coups de griffes... Allons, laissez-vous séduire et venez à l'hôtel de Luynes.

J'en avais le désir, parce qu'en effet Mme de Chevreuse et moi nous avions des antécédents fort *amis* et l'une des personnes que j'aimais le plus tendrement était demeurée fort liée avec elle. C'était Mlle de Cazeaux. Quelques jours après je fut fort étonnée de recevoir une invitation pour un bal qui se donnait à l'hôtel de Luynes. Junot en reçut également une.

— Iras-tu? me demanda-t-il.

— Sans aucun doute, si cela ne te déplait pas.

Il me répondit affirmativement et, comme j'étais

encore en deuil de ma belle-mère, je commandai une toilette entièrement blanche, et sans argent; seulement, je me réservai de mettre beaucoup de diamants, mais la robe par elle-même devait être fort simple. Mme Germon, qui était alors comme elle fut toujours, la meilleure couturière de Paris, me fit une robe de crêpe avec un dessous de satin blanc. Je donne ici ce détail comme je le retrouve dans mes notes.

J'ai dit que j'avais alors dans mon intimité de cœur la vice-reine de Pologne, Mme Zayoncheck. Elle était invitée à l'hôtel de Luynes et je lui proposai d'y aller ensemble, ce qu'elle accepta. Je fis observer à l'empereur, en lui faisant l'historique de cette soirée, ce que Junot exigea, que j'avais au contraire si peu de familiarité dans l'hôtel de Luynes, que je n'osai pas demander une invitation pour une amie qui demeurait alors avec moi et faisait partie de ma famille. C'était Mme Lallemand. Je donnai rendez-vous à Mme Zayoncheck, à dix heures et demie, chez moi. Elle fut ponctuelle et me trouva coiffée, chaussée et me promenant dans ma chambre, fort mécontente, car j'attendais ma robe et elle n'arrivait pas.

Qui ne connaît l'ennui d'attendre? Mais il en est un bien plus terrible encore et presque *effrayant* de souvenir, c'est d'avoir son mari devant soi, tout habillé, *lui*, tout prêt et vous regardant d'un air moqueur. Mme Zayoncheck me trouva dans cet état qui précède les larmes.

— Au nom de Dieu! me dit-elle, n'allez pas pleurer, car je veux *qu'ils vous voient belle!*

Mais lorsqu'elle sut le sujet de mon chagrin, ce fut bien autre chose pour moi. Elle me railla encore plus que Junot.

— Pardieu, me dit l'empereur en m'interrompant ici, j'en aurais bien fait autant. A qui, diable! en aviez-vous de ne vouloir sortir qu'avec cette robe toute neuve? Voilà bien les femmes! Vous en aviez peut-être cent dans votre garde-robe, vous surtout qui passez pour être la femme qui dépense le plus d'argent de toute la cour pour sa toilette.

— Mais, Sire, je n'en avais pas de *toute blanche* et j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté qu'il ne fallait pas même une feuille verte parmi les fleurs qui la garnissaient.

— Et pourquoi cela? Vous n'alliez pas faire votre première communion.

— J'étais encore en deuil de ma belle-mère, Sire, je ne voulais pas le rompre et je ne voulais pas non plus donner cette raison à Junot. Autrement, sa douce raillerie, sa gaieté même se seraient changées en un tout autre sentiment. Votre Majesté sait combien il aimait sa mère.

L'empereur me regarda sans parler pendant plusieurs secondes, puis il me dit en me faisant un signe de tête admirablement bon et significatif :

— C'est très bien! Après.

— Eh bien, Sire, je continuai ainsi ma promenade en souliers de satin blancs...

— Ah, ah! vous aimez cette chaussure-là, à ce qu'il paraît. Heureusement que vous n'aviez pas de sabre ce jour-là, hein! madame Laurette!

Il voulait sans doute parler de ma malheureuse aventure des *Folies amoureuses*.

— Non, Sire, je n'avais pas de sabre, mais j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté qu'il y avait là une épée à deux tranchants dont j'avais assez à faire de

me garantir. Et il me paraît qu'elle veut leur donner le fil. Ce n'est pas généreux. Trois contre un.

Il se mit à rire de ce rire sourd comme celui d'un ventriloque, dont il riait quelquefois lorsqu'il était en bien belle humeur.

— Enfin, me dit-il, les souliers blancs ! Racontez-moi *tout*.

— Eh bien, Sire, ils étaient à mes pieds. Et je me promenais donc en petit jupon de baptiste, ayant sur la tête une guirlande d'épis de diamants et de violettes blanches. Pendant ce temps-là, Junot, qui avait pris le parti de la patience apparente, mais qui enrageait intérieurement, sifflait une valse ou bien l'air du *Grand-Père*. Et le temps que rien n'arrête poursuivait sa course, lui, et la pendule fit entendre une demie, c'était celle de onze heures. Junot bâilla, étendit les bras et dit qu'il se voulait aller coucher. Il faisait un temps affreux et la pluie tombait à torrents et fouettait violemment contre les vitres de l'appartement. Je dis à M^lle^ Reidler de prendre la voiture de Junot ou la mienne, car toutes deux étaient attelées, et d'aller sur-le-champ chez M^me^ Germon. Junot me dit bonsoir.

— Vous feriez mieux d'aller d'abord à l'hôtel de Luynes annoncer M^me^ Junot, lui dit M^me^ Zayoncheck, vous diriez qu'elle s'est trouvée mal.

— Non, non, répondit Junot, cela se pourrait faire dans une maison où nous *serions plus familiers*, mais chez M^me^ de Luynes que je connais à peine, cela ne se peut. Si Laure m'en croit, nous n'irons pas du tout.

Tandis qu'il parlait nous entendîmes des pas précipités dans les salons précédents, c'était l'ouvrière

de M^me^ Germon, que mon valet de chambre avait amenée en fiacre.

J'étais bien en colère, mais aussitôt que je vis le paquet de taffetas vert déposé sur une chaise, je ne songeai plus à gronder. Je jetai mon châle et, courant me placer devant ma psyché, je criai qu'on me passât ma robe. Cela fut fait en un moment. Comme j'étais entièrement prête et que mon collier, mes bracelets, mes boucles d'oreilles, tout était mis, je dis d'un air triomphant à Junot :

— Maintenant, j'espère, tu n'as pas envie d'aller te coucher, et dans dix minutes nous sommes à l'hôtel de Luynes.

— Brrrrr ! *Altro, figlia mia!* est-ce qu'avec les femmes on est jamais sûr de rien ? Bonsoir. Laure, je vais me coucher.

Pour le coup, je demeurai stupéfaite et le regardai avec une figure qui dut le mettre en joie, car il partit d'un grand éclat de rire. Puis, reprenant son sérieux, il me prit par le bras, me fit tourner sur moi-même et, me disant de regarder dans la glace, je vis aussitôt une large tache verte de la grandeur des deux mains, déposée sur le côté de ma robe, au beau milieu de la grande pointe.

Les hommes qui liront ceci ne peuvent comprendre l'excès *de mon chagrin*. Oui, de mon chagrin. Il faut être femme, et jeune femme encore, car on peut avoir oublié les impressions d'un jour de bal, pour comprendre l'effet que dut produire sur moi la vue de cette tache maudite. Il fut tel que je n'eus pas même la force de me fâcher et je demandai, avec l'apparence de la tranquillité, à M^lle^ Augustine, comment elle avait fait une si belle besogne ?

La raison qu'elle me donna était assez bonne. Elle avait fait vingt pas dans la rue Sainte-Anne pour aller chercher un fiacre en sortant de chez M^me^ Germon et, comme il pleuvait à torrents, le malheureux taffetas vert avait déteint sur le crêpe.

Mais, tout en parlant, elle s'était mise à l'œuvre, et, en dix minutes, la pointe maudite fut enlevée, replacée, et nous roulions au trot précipité des deux chevaux de carrosse, les meilleurs et les plus vifs peut-être de Paris, vers la rue Saint-Dominique.

Il y avait une telle quantité de bals cette année-là qu'il ne parut nullement étonnant que nous vinssions à une heure aussi avancée. Mais M. de Narbonne, M. de Montrond, M. de Sainte-Foix, M. de Lavaupallière, qui, tous étant de ma société intime, savaient très bien que je n'avais pas d'autres engagements pour ce même soir, commençaient à croire que je n'arriverais plus. Ce fut M. de Narbonne qui, en sa qualité de parent de M^me^ de Chevreuse et d'ami intime à moi, me présenta à M^me^ la duchesse de Luynes.

— Madame la gouvernante de Paris, lui dit-il avec un sérieux tout solennel.

M^me^ de Luynes, que j'avais beaucoup vue à l'hôtel de Périgord, chez M^me^ de Cazeaux, mais à qui je n'avais jamais parlé, fut pour moi extrêmement polie et même prévenante.

M. de Luynes, qui avait eu l'oreille frappée un jour de la possibilité de *revoir le procès du maréchal d'Ancre, ainsi que la confiscation de ses biens*, ne demandait pas mieux que d'être également poli pour Junot. Il lui parla entre deux sommeils, car on sait que le digne duc dormait partout où il s'arrêtait seulement une minute. Le jeune duc de Chevreuse pas-

sait inaperçu dans la maison, quoiqu'il fût loin cependant d'être invisible. Quant à la duchesse de Chevreuse, elle était devenue, aussitôt après son mariage, la personne la plus marquante du faubourg Saint-Germain, la véritable maîtresse de l'hôtel de Luynes, car sa belle-mère ne voyait, n'entendait qu'elle et ne voulait plaire qu'à elle. C'était un singulier caractère, pour le dire en passant, que M^me^ la duchesse de Luynes. Elle avait été jolie comme les anges lorsqu'elle était au couvent de la Visitation, où elle fut élevée. Elle était, comme chacun sait, M^lle^ de Laval-Montmorency, sœur de ce duc de Laval si admirablement savant à tous les jeux. M^me^ de Luynes eut la petite vérole de très bonne heure et en demeura tellement changée, qu'elle reconnut que ce qu'elle pouvait faire de mieux était de se faire quelque autre condition que celle de femme, car, de celle-là, il n'y fallait plus songer. Elle s'en fit une assez étrange, et qui pourrait en vérité avoir un nom particulier. Elle montait à cheval et sautait les halliers, les fossés, portant une culotte de peau sous un grand habit de cour, se cassant le bras en tombant dans de pareilles courses et recommençant le lendemain. Du reste la plus parfaite des femmes, possédant un cœur d'or, bonne amie et aimant ce qu'elle devait aimer avec une profusion de tendresse qui avait une sorte de charme. Cependant elle présentait en tout un aspect étrange, et rien n'est joli comme le mot du duc de Laval son frère, et ne la peint mieux, ainsi que son mari.

— Pardieu ! dit le duc de Laval en apprenant la première grossesse de la duchesse de Luynes, je suis bien aise de ce que j'apprends là. Cela me prouve deux choses dont je n'étais pas sûr. C'est que ma sœur

est une femme, et que mon beau-frère est un homme.

M^me^ de Ch... est une personne dont le nom tient, pour ainsi dire, à l'époque par sa position sociale, autant que la vie d'une femme peut être importante pour ajouter une teinte de plus à celles employées pour peindre cette même époque. Ce n'est pas que je veuille classer M^me^ de Ch... parmi les femmes supérieures du temps, je lui reconnais au contraire une médiocrité remarquable en ce genre. C'est ce que je verrai toujours dans une femme lorsqu'elle voudra mener une vie bizarre, se signaler par une conduite en dehors de toutes les barrières sociales, et M^me^ de Ch... est passée maîtresse en ce genre. Elle n'avait aucun principe arrêté. On n'en a pas en jouant avec le danger, en se riant avec sa réputation et croyant répondre à tout en disant, répétant cette devise qu'elle avait fait graver partout :

Bien faire et laisser dire.

Elle a résisté à l'empereur, parce que la résistance lui donnait avec un tel homme bien autrement de célébrité qu'en lui cédant. C'est du moins mon opinion. Je ne puis allier une vertu positive avec les scènes plus que ridicules qui se renouvelaient chaque jour et dont elle était l'héroïne, et dont ses frères eux-mêmes, dont l'excellent esprit est bien loin de ressembler au sien, la blâmaient au point de lui en faire des leçons publiques, comme ce jour où elle paria arrêter son frère Albéric au milieu du Palais-Royal à onze heures du soir, et en effet elle l'arrêta. Mais il la réprimanda si rudement, qu'elle en pleura. Et cette autre fois, en apprenant qu'un vieil épicier retiré at-

tendait sa nièce par la diligence de Rouen, elle se présente la veille, fait un conte pour motiver cette arrivée prématurée et fait tourner la tête du vieux marchand, qui jure qu'il va écrire en cour de Rome pour obtenir la permission de se marier avec une nièce aussi parfaite. Une autre fois elle présente à son beau-père un seigneur suédois couvert de cordons et de croix. Il est le premier du royaume, chacun le recherche, lui fait accueil. Puis il se trouve que le seigneur suédois n'est autre qu'un mendiant auquel tout le monde donnait un sou le dimanche à la porte de Saint-Roch. Je sais bien que ces divertissements-là ne présentent rien de criminel dans le fond, mais ils offrent à mes yeux du moins, un mépris des jugements du monde, un dédain de l'opinion, qui prouvent que la barrière existant entre le mal et une tête si folle n'est elle-même qu'un caprice tout à fait subordonné au temps qu'il fait. Je dirai plus; je crois que la réputation de M^me^ de Ch...[1] aurait bien plus souffert dans notre société qu'elle n'a été attaquée dans la sienne, où cette fleur de bonne compagnie et de courtoisie était encore à cette époque en pleine floraison, et où des faiblesses qui pouvaient être mises sur le compte de l'imprudence, trouvaient presque toujours une excuse. Ensuite M^me^ de Ch... était impertinente, plus par air peut-être que par ferme volonté de l'être. Mais n'importe, une femme impertinente est pour moi un être à part dans la créa-

[1] Les amis de M^me^ de Ch... ont cherché à détruire ces bruits qui pouvaient lui nuire beaucoup en effet, mais cela fut impossible. Ce fut à la même époque qu'elle commença cette étrange correspondance avec M^me^ de Genlis, sous le nom de Jeannette, je crois.

tion. Serait-elle belle par admiration, je lui trouverais des cornes et des griffes et suis sans pitié pour de pareilles personnes. Moi toujours si indulgente pour les autres, je cesse de l'être dans de tels instants et je deviens presque sévère dans mes jugements.

M^me^ de Ch..., devenue presque célèbre par son élégance et l'originalité de ses manières, était tout l'opposé de cela avant son mariage. Elle était extrêmement rousse et portait avec elle tout le désagrément attaché à la queue de vache en chevelure. Ce n'était pas ici la couleur acajou et le reflet doré sur des cheveux châtains, tels qu'on en voit en Irlande et qu'on appelle *auburn*. C'étaient les cheveux roux dans toute leur ardeur, c'était bien la nuance carotte pure. Aussitôt après son mariage elle essaya tous les coiffeurs de Paris et enfin ce fut, je pense, *Duplan* qui parvint à *lui faire des cheveux* qui remplaçaient ceux que sa mère lui avait si maladroitement donnés. Toute fière de n'être plus exposée à être appelée *quenouille*, nom que quelques-unes de nous autres jeunes filles nous lui avions donné avant son mariage, lorsqu'elle arrivait dans un des beaux bals du 14 février, à l'hôtel de Périgord où logeait M^me^ de Cazeaux, habillée comme un vrai paquet, et sa tête, dont l'expression était fort boudeuse dans de semblables moments, surmontée de cette étoupe alors dans sa belle vérité. Mais lorsqu'elle fut M^me^ de Ch... ce ne fut plus un *paquet grognon*. De ce paquet sortit une jeune femme à la taille élancée, au teint éblouissant, au regard fin et spirituel, car elle l'était, quoique cependant fort inférieur à la réputation d'originalité qu'elle s'était engagée à soutenir.

On ferait un volume, et même deux, des aventures,

des mystifications, des histoires de tous les genres, provoquées, *supportées* par Mme de Ch.... On ne conçoit pas comment elle n'a pas eu une réputation perdue et mille fois perdue. Sans doute ses parents, ses amis, savaient tous qu'elle ne commettait aucune faute, cela est possible. Mais le monde toujours si rigide lorsqu'il appelle par-devant son tribunal, le monde était-il donc aussi sous l'empire du préjugé qui donne toujours raison à celui qui donne le plaisir et la joie, distribution toujours facile avec une grande fortune? C'est honteux pour notre pauvre nature, mais cela est. Ensuite la protection de Mme de L... a été d'un immense poids dans la balance que le monde prend pour peser la destinée de chaque femme. Mme de Ch... aurait été perdue sans Mme de L....

Le soir où se donnait le bal dont j'ai parlé à l'hôtel de Luynes, Mme de Ch... était dans une sorte de tourbillon enivrant qui me la fit juger plus favorablement que je ne l'avais fait jusque-là. Je conclus qu'il faudrait une bien forte tête pour résister à une vapeur d'encens aussi forte. Tout est mode à Paris. Eh bien, à cette époque il était du bon goût de la société du faubourg Saint-Germain de choisir Mme de Ch... pour porte-étendard de la mode, et de plus cette mode devait être différente des nôtres. Ainsi, par exemple, pour cacher sa perruque elle avait une coiffure particulière qui ramenait les cheveux sur le front, afin de déguiser la fatale raie. Toutes les femmes se coiffaient comme cela dans le faubourg Saint-Germain, même Mme de Montmorency, qui avait pourtant bien autrement bon air que Mme de Chevreuse, et qui se faisait son écho et son sosie, je ne sais trop pourquoi. La forme des robes était aussi différente. Les manches étaient bien

plus amples que les nôtres, les tailles plus longues. Ce même soir, Mme de Chevreuse avait une robe de blonde blanche sur un dessous de satin blanc. Un immense peigne formé d'un seul rang de grosses perles fines retenait *ses cheveux*, et aux oreilles et au cou elle portait également de belles perles, mais pas un diamant. Elle était fort bien mise et avait très bon air.

— Mais pourquoi est-elle ainsi toute blanche? demandai-je à M. de Narbonne.

— Elle est vouée au blanc, me répondit-il avec une inconcevable expression sérieuse.

— Elle est vouée au blanc! Elle! Mme de Chevreuse! Mais à son âge c'est complètement ridicule.

— Je n'ai jamais songé une seule minute à vous dire le contraire et il y a longtemps que je le lui ai dit à elle-même.

— Et pourquoi cette belle résolution?

— Pour avoir un enfant. Elle ne va pas au spectacle par la même raison.

Je me rappelai que, en effet, depuis longtemps je ne la voyais plus à l'Opéra ni à la Comédie-Française. Ce beau vœu avait été cause qu'un jour elle refusa d'accompagner l'impératrice à l'Opéra.

Elle fut polie pour moi, mais moins accueillante que Mme de Luynes. Je ne sais si je dus la manière aimable dont celle-ci me reçut aux rapports que devaient établir entre nous plusieurs amitiés communes à nos deux cœurs. Je le pense et Mme de Luynes devait le penser aussi. Elle était mise le plus burlesquement du monde. Elle portait toujours un petit bonnet monté qui la vieillissait au moins de dix ans, car elle pouvait encore être coquette à l'époque dont je parle; elle n'était point vieille, et je puis dire

précisément l'âge qu'elle avait, attendu qu'elle a été au couvent avec ma bonne et excellente amie Mme la comtesse de La Marlière, et qu'elle est du même âge, à un an de différence seulement. En 1808, Mme de Luynes avait quarante-huit ans. Elle me dit :

— Vous allez voir ici, madame, beaucoup de vieux visages qui vous rappelleront bien des traditions avec lesquelles vous avez été bercée. Lui avez-vous montré *Caumont ?* dit-elle à M. de Narbonne.

— Non, dit celui-ci en riant, à quoi bon ?

— Mais à faire voir à madame une personne célèbre. Ne lui dites pas son nom d'abord. Nous verrons si madame la gouvernante mettra d'abord sur ce visage-là le nom d'une élégante personne.

M. de Narbonne me conduisit dans une pièce où l'on ne faisait que jouer, et assez loin des salons où l'on dansait pour que la musique ne troublât pas l'attention des joueurs. A peine fûmes-nous entrés que Mme de Luynes courut se placer à une table de jeu, et de la nuit elle ne bougea plus de là. Chacun sait à quel point elle avait la fureur du jeu. Mais ce qu'on sait moins, c'est qu'elle jouait fort petit jeu, et que jamais elle ne se laissait emporter au delà de ce qu'elle voulait perdre ; et ce qu'elle voulait perdre était fort peu de chose.

— Elle passera ainsi toute la nuit à *carotter*, dit M. de La Vaupalière en me souriant avec sa bonne et excellente figure si paisible.

Et il s'approcha, en sifflant une certaine marche du maréchal de Belle-Isle, d'une table de *whist*, dont il ne s'éloigna qu'à six heures du matin.

— Regardez bien, me dit le comte de Narbonne, cette femme qui est assise à côté de M. de Sainte-Foix,

auquel elle parle en ce moment d'une voix un peu mâle.

— Que voulez-vous que j'en fasse? lui dis-je en riant, c'est la plus comique figure qui soit ici, et de plus elle est fort laide.

La femme sur laquelle il dirigeait mon attention était vieille et mise d'une manière bizarre. Elle portait une robe de taffetas couleur de bois. Ses cheveux étaient relevés en toupet, pour ainsi dire, et surmontés d'un petit bonnet tout à fait dans le goût de ceux que portait M^me^ Lachassaigne à la Comédie-Française. La figure qui était ainsi entourée était laide fort remarquablement, mais les yeux étaient admirablement beaux. Cette femme était assise à une table de vingt-et-un et paraissait jouer avec une sorte de fureur. Plus je la regardais et plus elle me semblait étrange.

— Mon Dieu, la drôle de figure! dis-je à M. de Narbonne, je ne puis rendre l'effet qu'elle produit sur moi. Cette femme est-elle bonne?

— Méchante comme cinq cents diables, mais ayant de l'esprit autant qu'eux.

— Cela se voit. Mais dites-moi donc qui elle est?

— Devinez. Cette femme a été aimée, adorée, parce qu'elle était charmante.

— Je suis la plus lourde bête pour deviner de pareilles énigmes. Ainsi, si vous avez envie de me la nommer, faites-le tout de suite.

— Eh bien! c'est M^me^ de Balbi.

— C'est impossible.

— Cela est.

— Mais elle est horrible.

— Pas tant que vous le croyez. Tenez, regardez-la à présent que nous sommes plus en face d'elle.

Je regardai l'ancienne amie de *Monsieur*, et je ne vis d'abord qu'un visage non seulement laid, mais même déplaisant.

Dans ce moment ses yeux rencontrèrent ceux de M. de Narbonne, et elle lui sourit. Ce sourire fit passer un rayon d'intelligence sur tous ses traits, et elle s'embellit à l'instant. Mais, ayant reconnu qu'il me donnait le bras et sachant d'avance que je devais venir à l'hôtel de Luynes, elle me parcourut des pieds à la tête avec une telle expression moqueuse et impertinente, qu'elle me parut beaucoup plus laide que je ne l'avais d'abord jugée.

— Allons-nous-en, dis-je à M. de Narbonne, cette femme me fait peur.

— Elle a fait peur à bien d'autres, me dit le comte Louis, et à de plus aguerries que vous encore. Mais si vous saviez que d'esprit il y a dans cette tête-là ! Et puis si amusante, si effrontée ! Imaginez-vous que, étant à Londres, il y avait dans la société qu'elle fréquentait le plus une jeune femme charmante, mais bête comme un chou. M^me^ de Balbi n'aime pas les bêtes, et en cela je trouve qu'elle a grandement raison. Heureusement pour *la bête*, que tout le monde n'était pas de l'avis de M^me^ de Balbi, *car enfin il faut que tout le monde vive*. Un de mes amis, qui n'était pas non plus bien habile, s'arrangea avec la belle jeune femme. Et comme on ne peut pas toujours parler de ces arrangements-là, un jour il ne trouva rien de mieux à lui dire, pour remplir un intervalle de conversation, que M^me^ de Balbi disait partout qu'elle était bête et que, cela étant fort mal, il l'en avertissait.

« — Mais cela est affreux ! s'écria la jeune femme,

je n'ai jamais parlé comme cela d'elle... et que me faut-il faire ? »

— C'était trop, ou trop peu, que deux semblables têtes pour tenir conseil relativement à M^me^ de Balbi. Il y parut bientôt. La belle jeune femme, se trouvant deux jours après à un dîner chez le prince de Galles, avec M^me^ de Balbi, prend son courage à deux mains et, d'un côté de table à l'autre, elle lui dit d'une voix qu'elle tâcha de rendre touchante :

« — Madame, pourquoi m'en voulez-vous ?»

« M^me^ de Balbi la regarda d'un air étonné et chacun fit silence :

« — Oui, poursuivit la belle jeune femme, vous dites partout que je suis *une bête !*

« — Madame, répondit M^me^ de Balbi, en s'inclinant, je l'ai entendu dire à tout le monde. Quant à moi, jamais je ne l'ai dit.»

— Cela vous donne une idée de la personne n'est-ce pas ?

— Oui, certes. Mais le comte de Lille l'aimait-il beaucoup ?

Au lieu de me répondre, le comte Louis de Narbonne me regarda en souriant :

— Je parie que vous ne l'appeliez pas ainsi il y a dix ans.

— Qui cela ?

— *Le comte de Lille.*

— Peut-être bien. Mais cela ne fait rien à ma question. L'aimait-il ?

— Il n'aime RIEN. C'est le cœur le plus sec et l'esprit le plus ennuyeux que je connaisse. Il avait une maîtresse par air et par ton dont il ne faisait rien, même pour l'aimer. Aussi savez-vous comment elle

lui écrivait une fois étant à Hambourg ? Mais vous savez cette histoire, Cherval vous l'aura racontée.

— Je ne la sais pas, et puis dites toujours.

— Eh bien ! toute laide que vous la voyez, elle eut une violente fantaisie pour le père de votre amie Mélanie.

— Ah ! mon Dieu !

— Oui ! Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'avec sa jolie figure, sa ravissante tournure, son nez au vent, son amour pour une autre, il tomba dans le piège que lui mit sous les pieds M^me^ de Balbi.

— Mais c'était pire qu'un piège à loup !

— Je ne vous dis pas non. Toujours est-il que Monsieur apprit que *sa Montespan* faisait des siennes à Hambourg. Et comme il est le plus *écrivassier* des hommes, et surtout le plus prolixement ennuyeux, il lui écrivit une épître de douze pages dans laquelle il lui parlait du commerce de Hambourg, mais pas d'abord de celui qu'elle faisait. En bon et sage prince, il traita celui des sucres et des cafés, puis, comme il faut toujours un peu d'humanité, il aborda le sujet épineux, lui dit qu'il avait appris avec peine les propos sans doute faussement injurieux qui se disaient sur son compte, relativement à Ar... de Pe..., et il finissait son étrange lettre par cette belle phrase :

« Vous êtes innocente, je le sais. Mais, ma chère « comtesse, songez *que la femme de César ne doit « pas même être soupçonnée.* »

— Je vous ai fait voir pour la belle et la bête qu'elle ne marchande pas sa réponse, ma vieille amie. Ce fut encore plus direct cette fois. Sa lettre, à elle n'avait que trois lignes :

« Je ne comprends rien à tout ce que vous me

« dites, car vous n'êtes *pas César*, et vous savez « bien que je n'ai jamais été votre femme. »

— Hein ! madame la gouvernante, comment trouvez-vous la riposte ?

— Si charmante que, malgré son petit bonnet et son air méchant, je vais aimer M^me^ de Balbi à l'adoration.

CHAPITRE XXI

Suite des anecdotes relatives à M^me^ de Balbi. — Cette dame écrit à M. de Narbonne. — Farcy, tome second de l'*Intime* et de M. Loyal. — *C'est de la part de M^me^ la comtesse... vous savez...* — M. de Narbonne est poursuivi jusqu'au Théâtre Français et chez M^me^ la baronne de Staël. — On me donne un bon conseil... M^lle^ Dillon, aujourd'hui femme du général Bertrand. — Fin de mon récit à l'empereur à propos du bal de la duchesse de Luynes. — *C'est bien extraordinaire.*

— Je pourrais vous en raconter encore sur cette étrange personne, car elle a certes donné matière à plus d'un texte.

— Vous pourriez en ajouter un auquel vous avez prêté, dit M. de Sainte-Foix, qui arrivait alors auprès de nous. Je vais vous raconter cette histoire, car je vois que le comte Louis est trop modeste pour l'entreprendre.

Vous saurez donc que le digne comte que voilà devait cinq cents louis à M^me^ de Flamarens. M^me^ de Flamarens, que vous pouvez voir tous les mercredis chez M^me^ de Souza, et qui est là bas à une table de jeu, n'a jamais été beaucoup plus agréable que vous la voyez. Je crois que c'était pour cela que Narbonne lui devait cinq cents louis. Hein! n'est-ce pas vrai?... Quoi qu'il en soit, ils se brouillèrent, et M^me^ de Flamarens demeura avec une créance de plus et cinq

cent louis de moins. C'était beaucoup pour une femme, dans notre temps, que cinq cents louis; Mme de Flamarens parla de son chagrin de les perdre à Mme de Balbi, car il faut dire qu'à cette époque aussi il y avait dans la bonne compagnie des formes de politesse qui rendaient le commerce habituel de la vie bien autrement sociable, et remettre sa cause entre les mains d'un recors eût été pour Mme de Flamarens la plus inconcevable des démarches. Mais elle voulait rentrer dans son argent, et ce fut dans ce sens qu'elle en parla avec Mme de Balbi, avec laquelle elle avait été au couvent de la Visitation. Celle-ci, toujours décidée et prompte dans ses premiers mouvements, se chargea d'abord des poursuites à faire.

— Mais comment vous y prendrez-vous? demanda Mme de Flamarens.

— Soyez tranquille. J'agirai comme si vous étiez demeurée la véritable créancière. J'aurai tous les égards *voulus dans votre position.*

Le lendemain le comte Louis reçut un petit billet de Mme la comtesse de Balbi, dans lequel elle lui annonçait que Mme la comtesse de Flamarens, son amie, ayant eu un besoin pressant d'argent, elle avait avancé la somme de 10,000 francs, qu'il devait, *lui*, comte Louis de Narbonne, à Mme de Flamarens. Et elle ajoutait qu'ayant elle-même le désir de faire rentrer une avance aussi considérable, elle le priait de lui envoyer les cinq cents louis dans la journée. Le billet était poli, mais d'une concision désespérante. Et puis, avec Mme de Balbi, il n'y avait aucun souvenir à invoquer et Narbonne aurait donné plutôt mille louis pour qu'il n'y eût jamais sujet même *à un seul* entre elle et lui. Cependant il n'avait pas les

cinq cents louis. Comment faire? Il reçut le billet. On l'aurait dit écrit par un procureur. Enfin, à tout hasard, il répondit que dans la semaine il enverrait les cinq cents louis à Mme la comtesse de Balbi.. Et il arrangea cela comme vous savez qu'il tourne un billet. Mais il paraît que son éloquence ne fut pas très persuasive, car, une heure après qu'il l'eut écrit, on lui annonça un nouveau message de Mme de Balbi. Celui qui le portait était un grand valet de chambre qu'elle affectionnait plus que ses autres gens, et qui s'appelait *Farcy*. Farcy salua profondément M. de Narbonne et lui dit, dans les termes les plus polis, qu'il venait de la part de Mme la comtesse de Balbi pour ce qu'il savait bien, et dont Mme la comtesse avait besoin avant la fin de la journée.

— Mais, dit Narbonne en frappant du pied, j'ai écrit à ta maîtresse que je ne pouvais lui rendre cet argent que dans huit jours. Qu'elle attende! Pourquoi, diable, aussi a-t-elle été se charger de cette créance? Pourquoi a-t-elle été donner cinq cents louis à cette folle de Mme de Flamarens?

— Monsieur le comte, je ne sais rien autre chose, sinon que j'ai ordre de rapporter à Mme la comtesse les cinq cents louis dont vous parlez. Et comme elle est très bonne et très indulgente, si vous ne les avez pas en or, donnez-moi de l'argent blanc et même des billets de la caisse d'escompte. J'ai ordre de tout prendre.

— Oh! le bourreau!.. s'écria M. de Narbonne avec un désespoir comique, en interrompant M. de Sainte-Foix. Imaginez-vous que c'était le second volume de l'*Intimé* et même de M. Loyal. Il s'en fut parce que je sortais, mais il me dit qu'en cas de refus il avait

ordre de se présenter à moi toutes les heures. Je n'en fis que rire. J'allais à cette époque chez M^lle^ Contat. Je n'y étais pas depuis une heure que son valet de chambre me dit qu'on me demande pour une affaire pressée. Je sors, et qui trouvai-je dans l'antichambre? Mon grand coquin de Farcy qui s'incline tout aussitôt et me dit avec le ton le plus obséquieux :

— Monsieur le comte, c'est de la part de M^me^ la comtesse de Balbi.. C'est pour les cinq cents louis Vous savez !

Je n'entendis pas la fin de sa phrase et je me sauvai en tirant la porte après moi comme si j'eusse été en face du diable. Et me jetant dans mon cabriolet, je courus me réfugier chez M^me^ de Staël, espérant y être à l'abri de mon âme damnée, mais j'avais affaire à trop forte partie. Je n'étais pas assis depuis cinq minutes que le valet de chambre de confiance de M^me^ de Staël vint me dire tout bas qu'il y avait un homme qui me demandait pour une affaire des plus pressées. Le moyen de faire passer une réponse par un intermédiaire tel qu'un valet étranger! Je sortis, mais j'étais furieux.

— Drôle, dis-je à Farcy comme il commençait ses révérences et son éternelle phrase : « Monsieur le «comte, c'est de la part de M^me^ la comtesse de Balbi », drôle, si tu t'avises de me suivre encore de cette manière, je te casse les reins ! Songes-y bien.

— Monsieur le comte, me répondit Farcy en recommençant ses éternelles révérences et tenant sa montre à la main pour me faire voir qu'il y avait une heure d'écoulée, je ne fais qu'obéir à ma maîtresse. Monsieur le comte est trop juste pour ne pas m'excuser *et surtout pour* me donner des coups

de canne avant de m'avoir donné les cinq cents louis.

Le drôle avait raison. Je me sauvai de chez Mme de Staël comme je m'étais sauvé de chez Mlle Contat et, lançant mon cheval au galop, je fis deux lieues dans Paris pour dérouter mon espion et je rentrai chez moi pour faire ma toilette, ayant bien soin de consigner Farcy. Mais à peine avais-je ôté mon habit pour me faire coiffer, qu'un de mes gens accourut tout essoufflé m'annonçant un message de Monsieur. Je savais très bien à quoi m'en tenir là-dessus. Mais le moyen de décliner un pareil nom! La maligne peste avait licence de tout faire à cet égard, et elle se servait de toutes ses armes. Farcy entra avec la même gravité et me recommença, pour la cinquième fois depuis le matin, son éternelle phrase :

— Monsieur le comte, c'est de la part de Mme la comtesse de Balbi, pour les cinq cents louis. Vous savez?

— Je n'ai pas d'argent, lui dis-je, et quand j'en aurais, tu diras à ta maîtresse que je ne lui en donnerai pas tant qu'elle s'y prendra de cette façon.

Farcy salua tout aussi poliment qu'il était entré et moi, tout fasciné par ces continuelles apparitions, croiriez-vous bien que je n'eus pas *le courage*, c'est le mot, d'aller dîner chez Mme la duchesse de Grammont où j'étais prié depuis huit jours. Je mangeai une aile de poulet et je fus ensuite à l'Opéra. A peine étais-je dans ma loge, que la porte s'ouvre et voilà le grand corps de Farcy qui se présente en faisant sa révérence et commençant son refrain :

— Monsieur le comte, c'est de la part de Mme la comtesse de Balbi...

— Coquin! lui dis-je en lui jetant au nez une

bourse qui contenait au moins dix louis, ne peux-tu donc aller dormir? Et ne voilà-t-il pas une belle heure pour faire les affaires de ta maîtresse?

Cette fois, Farcy salua jusqu'à terre.

— Monsieur le comte a raison. Mais je ne pourrai pas toujours dormir, et demain matin j'aurai l'hon neur de me présenter chez lui.

Le bourreau tint parole. Mais son argent était prêt et, avant qu'il eût le temps d'ouvrir la bouche, je le lui avais jeté avec colère, car j'étais plus irrité le lendemain que la veille. C'est à vous maintenant de juger M^me^ de Balbi d'après tout ce que nous venons de vous raconter.

— Je la crois fort amusante, très moqueuse, mais point méchante. Me trompé-je?

— Aucunement pour les deux premiers points, mais tout à fait sur le dernier.

Et se penchant à mon oreille, il me dit très bas :

— Vous avez des amis communs, n'est-il pas vrai? Eh bien, repoussez toutes les tentatives qui tendraient à vous rapprocher. Ce n'est pas l'*amie* qu'il vous faut. Croyez-en ma vieille amitié, ma chère enfant.

C'était alors que M. de Narbonne était le meilleur des hommes. Il n'y avait plus de cette légèreté qu'on lui a reprochée. Quant à moi, je l'ai déjà dit, et je le répète encore, M. de Narbonne n'a jamais été léger pour *ses vrais amis*. Combien il a été parfait pour M. de Talleyrand! Et M. de Talleyrand, comment a-t-il été pour lui? M. de Metternich, dont l'âme généreuse et grande *peut* et *sait* apprécier un homme de bien, faisait le plus grand cas de M. de Narbonne. L'opinion d'un tel homme est d'un poids immense dans la balance du monde social.

Le bal de l'hôtel de Luynes m'occupait beaucoup sans m'amuser, parce que, à cette époque, le faubourg Saint-Germain n'était pas encore rallié sous la bannière impériale comme il le fut plus tard. Il y avait donc alors deux partis formant presque deux camps. Je m'amusais beaucoup de tout ce que me disaient mes amis. M^me^ Zayoncheck, toujours si spirituelle, l'était encore, je crois, davantage ce soir-là et nous passâmes très bien notre temps jusqu'au moment où nous partîmes. Il était quatre heures du matin. Ce fut alors qu'arriva *l'événement*, qui n'en était pas un, dont l'empereur avait été *si bien instruit*.

Nous devions ramener M. de Narbonne, qui demeurait rue Roquépine. Il n'était pas auprès de nous et, tout en nous en allant, nous nous mîmes en quête de sa personne. Nous étions au moment de partir sans lui lorsque nous l'aperçûmes donnant le bras à une grande et belle personne dont la tournure était remarquable et dont la figure sans être régulièrement belle, plaisait d'abord. Du moins est-ce l'effet qu'elle a toujours produit sur moi. Je ne puis dire aujourd'hui quel fut le motif qui fit témoigner un léger mécontentement à cette personne. Mais elle dit à M. de Narbonne que Junot avait eu tort. M. de Narbonne l'ayant remise aux soins de sa sœur, qui était M^me^ la duchesse de Fitz-James, vint nous retrouver et chanta une gamme à Junot, qui fut confondu, car il n'avait eu que de l'admiration pour M^lle^ Dillon, qui était la grande et belle personne à laquelle M. de Narbonne donnait le bras. Non seulement c'était parce qu'elle lui plaisait, mais il savait qui elle était, tandis que je l'ignorais, moi. Elle était la fiancée de notre ami Alphonse Pignatelli, frère du comte de Fuentès.

C'était un titre pour que Junot, qui d'ailleurs était plus que poli envers les femmes, le fût avec elle aussi convenablement qu'il devait l'être.

Le lendemain il y eut des billets écrits de part et d'autre. Tout avait été l'affaire du hasard. M^lle^ Dillon ne connaissait même pas Junot et M. de Narbonne le lui nomma. Du reste elle fut parfaitement bonne. Toutes les fois qu'une femme d'esprit agira dans quelque circonstance que ce puisse être, elle montrera toujours une supériorité marquée sur tout autre. Junot en avait la tête tournée.

— C'est une aimable femme, de par Dieu, que votre jeune amie! dit-il au comte Louis.

Et le résultat de cette aventure fut de mettre Junot à portée de connaître, bien avant le temps, la femme de l'un de ses frères d'armes, car M^lle^ Dillon dont je parle là, est aujourd'hui M^me^ la comtesse Bertrand, cette femme que la France doit aimer, vénérer, ainsi que son mari, comme les deux seuls êtres qui, après Marchand, aient adouci l'agonie de l'empereur.

J'ai rapporté cette petite histoire dans ses moindres détails pour faire le raisonnement très juste que l'empereur était entouré de gens qui, sans pitié pour lui même, dénaturaient jusqu'aux actions les plus simples de ses amis et les lui présentaient altérées et sous un faux jour. Ce qui se passa fut si léger que, parlant de cela depuis à M^me^ Bertrand, elle ne se rappela pas le fait non plus que moi.

— Et vous n'êtes vraiment allés qu'une fois à l'hôtel de Luynes? me demanda l'empereur en se promenant et me fixant toutefois avec une extrême attention.

— Nous n'y sommes allés qu'une fois, Sire.

— Et cette histoire de M^lle^ Dillon s'est passée comme vous le dites?

— Exactement, Sire.

— C'est bien extraordinaire.

Et l'empereur — je le sus depuis par Duroc — tança vertement le correspondant infidèle.

CHAPITRE XXII

Départ de Junot. — Ses discussions avec le ministre de la guerre, général Clarke. — *La trahison est toujours méprisable.* — Napoléon n'a jamais estimé Clarke. — L'empereur autorise Junot à correspondre directement avec lui. — Mauvaise organisation du service de l'armée de la Gironde. — Junot perd un bracelet. — Lettre de Clarke. — Junot en est profondément offensé. — L'empereur donne *un savon* au ministre de la guerre. — Nouvelle lettre. — Junot y est qualifié de *Votre Excellence.* — Le prince de la Paix. — Ses protestations de dévouement.

Le départ de Junot fut enfin arrêté. L'empereur lui donna des instructions secrètes fort étendues, et il partit le 28 août 1807, se dirigeant sur Bordeaux. C'était là qu'il devait trouver de nouveaux ordres.

Maintenant je ne vais marcher qu'appuyée sur des renseignements certains. C'est d'après des documents puisés dans les cartons de Junot, dans ceux des principaux personnages qui étaient avec lui, que je parlerai. Junot a laissé beaucoup de notes sur cette époque fort importante de notre histoire et je ne parlerai que d'après lui.

Avant de m'engager dans cette route assez difficile à parcourir pour une femme, il est nécessaire de parler assez clairement pour ne pas être forcé de s'arrêter souvent pour des explications relatives à un homme qui fut non seulement l'ennemi de Junot

et chercha tous les moyens de lui nuire, mais bien aussi de tous ceux qui avaient le malheur de se trouver en contact avec lui. Je veux parler du général Clarke.

Je ne sais d'où lui venait cette auréole de répulsion dont il était environné, mais en général il était peu aimé et, sur dix personnes consultées sur leur degré d'estime et d'attachement, neuf répondaient négativement. Junot ne l'aimait pas du tout et ne s'en cachait pas. Il le disait à l'empereur lui-même et, un jour l'empereur lui ayant recommandé de mettre plus de douceur et de liant dans ses rapports avec le ministre de la guerre, Junot s'écria comme emporté par une impression plus forte que lui :

— Ah! Sire, l'armée d'Italie! Puis-je donc l'oublier?

Et l'empereur avait souri avec complaisance en regardant Junot.

Napoléon était vraiment inexplicable!

Le fait est que le général Clarke avait été envoyé à l'armée d'Italie par le Directoire pour y *surveiller* le général Bonaparte. Clarke était fin. Il ne vit pas le grand homme dans Bonaparte, mais il reconnut en lui un être supérieur aux mirmidons qui l'envoyaient et, sans être porté à le faire par un élan généreux, mais bien parce que, dans ces temps de révolution, rien n'était plus commun que la place appartenant au plus habile, il révéla à Bonaparte qu'il était venu à l'armée d'Italie pour l'observer et rendre compte de ses actions, mais que dès cet instant il était tout à lui. La trahison est toujours méprisable. Néanmoins il est en nous un sentiment pour notre personne qui nous fait fermer l'œil sur le mauvais de l'action,

lorsque nous sommes nous-mêmes l'objet pour lequel on trahit. Napoléon n'estima jamais Clarke, et je n'en veux pour preuve que la manière dont il avait formé le ministère de la guerre. Qu'est-ce que Clarke avait à faire? Diriger quelques mouvements de troupes, faire signer quelques nominations. Encore le major général avait la prérogative de nommer et de faire ce travail avec l'empereur, et tout ce qui avait ensuite rapport au matériel de l'armée regardait le ministre directeur de la guerre. Le ministre de la guerre proprement dit, alors, n'avait donc que peu ou point d'attributions à bien remarquer. Aussi Clarke s'en vengeait-il sur les malheureux qui avaient encore affaire à lui et, comme la marche des troupes, leur direction, leur cantonnement, tout cela le regardait, Junot eut d'abord des relations avec lui.

— Je prévois qu'elles seront orageuses, me dit-il, et que le malheureux me desservira auprès de l'empereur. Mais je te laisse ici et tu auras l'œil sur ses démarches.

Il dit la même chose à Napoléon, qui parut frappé d'une sorte de conviction lorsque Junot ajouta :

— Soyez persuadé, Sire, que les affaires de Votre Majesté iraient beaucoup mieux si nous avions à traiter avec un homme qui ne fût pas ainsi en dissidence avec nous, car elle peut savoir que je ne suis pas le seul et que *tous* les maréchaux ne peuvent supporter les manières impertinentes de M. le général Clarke avec eux. Je suis grand-officier de l'empire comme Ney, comme Lannes, comme Murat. Je suis, de plus, premier aide de camp de Votre Majesté, gouverneur de Paris, général en chef d'une grande et belle armée que me confie la bonté de Votre Majesté. Je veux que

le général Clarke, dont les fonctions comme ministre de la guerre, se bornent, avec Votre Majesté, à faire *celles d'un commis*, qui jamais n'a vu une bataille autrement que dans les tableaux de Bourguignon ou de Vandermeulen, je veux que cet homme soit avec moi comme il faut qu'il soit, ou bien à mon retour je lui fais faire connaissance avec l'odeur de la poudre.

— Monsieur Junot! dit l'empereur en fronçant le sourcil, vous êtes trop vif.

— Sire, je veux qu'il respecte en moi, non pas son égal...

L'empereur sourit.

— Mais l'homme investi par Votre Majesté d'un grand pouvoir et de sa confiance.

L'empereur marcha longtemps en silence; puis tout à coup, s'arrêtant en face de Junot, il lui dit :

— Eh bien, pour t'enlever tout prétexte à faire de la mauvaise besogne, je vais t'autoriser à une grande chose. Tu ne correspondras qu'avec moi, ton chef d'état-major correspondra avec Clarke. Es-tu content?

J'ai déjà dit que Napoléon aurait amolli de l'acier dans de semblables moments. Junot prit sa main, la pressa sans pouvoir dire un mot et s'écria enfin :

— Je ne puis que promettre mon sang pour tant de bonté!

Ce que Junot avait prévu arriva tout d'abord. Il trouva l'organisation mal en ordre, tout en suspens, le service des vivres mal préparé. Il était évident qu'on voulait le desservir. Junot oublia dans le moment ce que lui avait commandé l'empereur et, au lieu de laisser cette explication au général Thiébault, son chef d'état-major, dont l'esprit remarquable et une grande connaissance des affaires rendait l'inter-

vention parfaite dans un pareil moment, il écrivit lui-même et il le fit, parce que dans la lettre de Clarke qu'il reçut à Salamanque, il trouva des expressions qui non seulement lui déplurent, mais l'affectèrent. L'empereur était mécontent d'un voyage qu'il avait fait à Bagnères-de-Bigorre, où du reste il n'y avait plus personne et où Junot perdit un bracelet de cheveux blonds, qui fut rendu à mon propre individu l'année suivante par le maire de Bagnères, qui, avec toute la politesse de la province, vint me remettre ce bracelet en me disant qu'il avait d'abord reconnu *la couleur de mes cheveux*. Toujours est-il que cette petite excursion avait déplu à l'empereur et, au lieu d'en faire écrire par M. de Méneval, il en chargea Clarke. Je mets ici les propres phrases de la lettre pour faire voir à quel degré Napoléon était susceptible et M. Clarke... tout ce qu'on voudra bien.

« Paris, le 29 octobre 1807.

« *Expédié de Paris; le 3 novembre 1807.*

« Je ne puis approuver, général, la réponse que vous me faites au sujet du mécontentement de l'empereur, que je vous faisais connaître expressément de sa part dans ma lettre du 12 octobre dernier. Cette réponse s'écarte du devoir en ce que vous vous permettez d'appeler les reproches de l'empereur des reproches *non mérités*. Sa Majesté peut mieux que personne apprécier ce qu'*elle peut exiger de ses généraux et de ses serviteurs*. La sagesse préside aux témoignages qu'elle leur donne de son mécontentement ou de sa satisfaction...

«... L'empereur *veut que je vous ordonne* que, du

moment où la tête de vos troupes sera arrivée à Salamanque, vous y portiez votre quartier général, afin d'être à même de tenir correspondance avec son ambassadeur à *Madrid* et avec les ministres de Portugal.

« L'empereur suppose que du 1er au 15 novembre votre armée sera arrivée à *Ciudad-Rodrigo*[1]. Il faut donc que du 20 au 30 novembre vous puissiez vous mettre en marche sur Lisbonne, et que, quelque chose que fasse le prince régent, soit qu'*il déclare ou non la guerre à l'Angleterre*, les troupes françaises aillent toujours à Lisbonne. Vous devez écouter toutes les propositions qui vous seraient faites, *mais ne rien signer*.

«... L'empereur veut que ses troupes arrivent le plus tôt possible à Lisbonne pour y séquestrer toutes les marchandises anglaises. Sa Majesté désire également que les troupes y arrivent *comme amies*, *afin de se saisir de la flotte portugaise*... L'empereur a ordonné au ministre de la marine d'envoyer à votre quartier général un certain nombre de marins qui vous seront utiles pour la police du port de Lisbonne.

« On doit présumer que le gouvernement portugais prendra un des deux partis dont je vais parler :

« 1° Ou il fera marcher son armée à l'approche des troupes françaises et se mettra en défense, alors tout devient du ressort militaire. Trois mille Espagnols de cavalerie et huit mille d'infanterie se réuniront à

[1] Voilà qui prouve combien Junot lui-même obéissait à l'empereur pour le silence. Cette lettre prouve que dès le départ de Paris Junot connaissait la destination de l'armée et le mot de *Ciudad-Rodrigo* le dit à lui seul, et le général Thiébault dit dans son ouvrage sur la campagne de Portugal que Junot ne reçut l'ordre de sa destination qu'à Salamanque.

votre corps d'armée, qui se trouvera alors porté à un effectif de trente-cinq mille hommes, et à un présent sous les armes de trente mille hommes. Deux divisions espagnoles, l'une de dix et l'autre de six mille hommes, doivent marcher l'une sur Oporto, et l'autre sur les Algarves. Quant à vous, général, l'empereur veut que vous marchiez droit à Lisbonne;

« 2° Ou le gouvernement portugais prendra le parti de se soumettre, déclarera la guerre à l'Angleterre, enverra au devant de l'armée française pour négocier avec vous. En ce cas, général, voici ce que vous devez répondre :

« *J'ai ordre de mon souverain de marcher droit sur Lisbonne, sans m'arrêter un seul jour. Ma mission est de fermer ce grand port aux Anglais. Je devrais vous attaquer de vive force, mais il répugne au grand cœur de l'empereur Napoléon, et au caractère français, de répandre le sang. Si vous ne tenez pas vos troupes réunies, si vous les mettez en un lieu où elles ne causent aucune inquiétude, si vous nous recevez comme auxiliaires jusqu'à ce que les négociations entamées à Paris soient terminées, j'ai ordre d'y consentir*, etc., etc.

« Il se peut, général, que par de semblables moyens vous arriviez à Lisbonne comme auxiliaires. On pourra calculer à Paris, *à deux jours près*, le jour de votre arrivée à Lisbonne; et vingt-quatre heures après un courrier partirait pour vous porter les résolutions définitives de l'empereur. On doit regarder comme *certain*, d'après ce qu'on peut attendre des sentiments que le Portugal a manifestés, que ce courrier vous porterait l'annonce que les propositions de ce pays n'ont pu être acceptées, et que le pays

doit être traité en ennemi. Huit ou dix vaisseaux, les chantiers qui tomberaient dans nos mains seraient d'un immense avantage. Tous *vos discours*, général, doivent donc *se tourner* vers l'accomplissement de ce grand projet. Votre dévouement pour l'empereur, le zèle que je suis sûr que vous mettrez à exécuter les ordres que je vous transmets de sa part, me portent à croire que ce projet réussira, parce qu'il n'est pas probable que le Portugal opposera de la résistance. *On croit encore moins ici* que le prince de Portugal veuille aller au Brésil.

« La convention secrète qui vient d'être conclue avec l'Espagne et qui vous sera portée par le prochain courrier, vous fera connaître que les troupes espagnoles qui feront partie de votre armée seront sous vos ordres. Vous vous attacherez à les bien traiter. Si le roi d'Espagne ou le prince de la Paix se rendaient à l'armée, ils auraient le commandement en chef. Mais il a été convenu qu'ils n'y viendraient pas. S'ils y venaient pour une parade, vous leur rendriez tous les honneurs dus aux généraux en chef. Mais s'ils y venaient pour commander réellement l'armée, vous vous tiendrez strictement à vos instructions de garder vos troupes réunies et de marcher droit sur Lisbonne.

« L'intention de l'empereur, général, est que vous ne vous éloigniez aucunement de la ligne directe et que vous n'alliez ni à Madrid, ni dans aucun autre endroit qui s'écarterait de cette ville. Dès l'instant que le premier corps de vos troupes sera arrivé à Ciudad-Rodrigo, l'empereur veut que vous y soyez vous-même. L'opération importante dont Votre Excellence est chargée, aura réellement réussi, si par votre prudence et vos discours vous parvenez à vous

rendre maître de l'escadre portugaise. Vous ne négligerez donc rien pour tirer parti du choix que l'empereur a fait de vous *pour donner à entendre* que vous êtes envoyé pour concilier. Au surplus, *tout discours sera bon* pourvu que vous vous empariez de l'escadre.

« Sa Majesté l'empereur vient de m'écrire *de sa main* que, dans aucun cas, vous ne deviez signer aucune convention avec les Portugais. »

« Agréez, général, l'assurance de ma considération distinguée.

« *Le ministre de la guerre,*

« CLARKE. »

Je transcris cette lettre presque tout entière parce que je la trouve très remarquable par ce qu'elle contient. C'est une pièce curieuse pour l'histoire.

Mais, après l'avoir considérée sous ce rapport, est-il possible de ne pas être stupéfait à la vue d'une œuvre aussi inepte, aussi stupide! Quel style, bon Dieu, et quelles locutions! Quel français barbare. Mais ce n'est pas tout. Que signifie tout le paragraphe entier où il s'agit de la venue ou de la non-venue du roi d'Espagne et du prince de la Paix à l'armée? Et puis cette fin de lettre : *Au surplus, tout discours sera bon*, etc.?

Mais ce ne fut pas le rire de la moquerie qui entr'ouvrit les lèvres de Junot à la réception de cette lettre. Il eut un moment de vives souffrances. Puis, faisant venir un courrier qu'il affectionnait particulièrement, il le fit partir pour Paris, en lui donnant ordre de me faire éveiller, s'il arrivait dans la nuit, et de me remettre les paquets dont il était porteur.

Il arriva à onze heures du matin. J'étais au Raincy. En lisant la lettre de Junot, je vis qu'il était profondément blessé. Sa lettre était fort longue. Il me chargeait de faire porter le paquet de l'empereur à l'instant même, ainsi qu'une très petite lettre adressée au ministre de la guerre. Si j'avais pu savoir ce qu'elle contenait, jamais je ne l'aurais envoyée.

Dans la lettre que Junot écrivait à l'empereur, il lui disait, avec respect, sans colère, mais avec dignité,— j'ai vu depuis le brouillon, et il est admirable — qu'il lui était impossible de servir plus longtemps s'il recevait encore une lettre comme celle dont il avait l'honneur d'envoyer la copie à Sa Majesté. Il terminait en suppliant l'empereur de choisir un autre général en chef s'il voulait qu'il correspondît avec un homme aussi injurieux dans ses relations que M. Clarke. Cette lettre de Junot à l'empereur est peut-être une des plus remarquables que je connaisse de lui, et l'on sait qu'il écrivait à merveille. L'empereur en fut non seulement content, mais il rendit pleine justice à Junot. Le général Clarke fut mandé aux Tuileries, et l'empereur lui donna *un savon* — comme lui-même le dit ensuite — que l'homme de plume se rappela longtemps.

Quant à la petite lettre que je lui avais envoyée de la part de Junot, je ne puis en rapporter les mêmes expressions parce que je ne les dirais pas justes. Mais le sens m'est demeuré présent, et même la première phrase :

« *Vous avez bien raison de dire que tout discours est bon, et vous le prouvez bien.* »

Le résumé de la lettre disait qu'à la réception d'une seconde Junot monterait à franc étrier et vien-

drait trouver M. Clarke, n'importe où il serait, pour lui demander raison de l'impertinence avec laquelle sa lettre était écrite. « Un ton aussi grossier, ajoutait-il, ne sera jamais supporté par un grand-officier de l'empire, par celui que notre maître à tous a daigné choisir pour son premier aide de camp et pour le gouverneur de sa bonne ville de Paris.

. . . . . .

« Je le jure SUR L HONNEUR, disait Junot en terminant, cette lettre n'est pas une lettre ministérielle, ni une *lettre de bureau*, c'est un défi que je vous porte si vous persistez dans votre système d'insolence envers moi, comme, au reste, envers presque tous mes camarades. Choisissez ou la paix ou la guerre. Il faut en finir. »

Clarke répondit, *de sa main*, une petite lettre fort aimable, car il l'était quand il le voulait, pour affirmer que son désir le plus vif était de vivre en bonne harmonie avec les généraux en chef, mais qu'avec beaucoup d'entre eux la chose était *impossible*. Je sais bien qu'il pouvait n'avoir pas tout à fait tort.

Et pour faire juger de l'impression qu'avait produite la voix du maître, je mets ici une lettre écrite trois jours après.

« Paris, [illegible] 5 novembre 1807.

« GÉNÉRAL,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 27 octobre, pour m'annoncer votre départ de Bayonne et le bon ordre qui a régné jusqu'ici dans la marche des troupes que vous commandez sur le territoire espagnol.

« J'ai rendu compte à l'empereur de ces détails, et j'ai mis sous les yeux de Sa Majesté les observations que vous m'adressez sur la nécessité ainsi que sur les moyens de pourvoir à l'avance à la subsistance des troupes françaises pour le moment de leur entrée en Portugal.

« J'ai communiqué à Son Excellence le ministre du trésor public vos plaintes sur la conduite des receveurs de département sur lesquels le payeur général de votre corps d'armée avait des ordonnances pendant que les troupes qui le composaient étaient cantonnées dans les environs de Bayonne.

« Agréez, général, l'assurance de ma parfaite considération distinguée *pour Votre Excellence.*

« *Le ministre de la guerre,*

« CLARKE. »

Il est à remarquer que dans l'original de cette lettre que je viens de copier à l'instant, la phrase de la fin est à moitié de son écriture ; *pour Votre Excellence* est de sa main ; ensuite ce mot d'Excellence, qu'à l'exemple de l'Allemagne l'empereur avait laissé prendre à la noblesse militaire et que Clarke avait complètement dénié dans sa première épître, était ici réintégré en son lieu. Le même jour il envoyait à Junot la copie de la convention secrète conclue entre nous et l'Espagne pour que nous puissions traverser cette partie de la Péninsule; mais le prince de la Paix n'était plus le même homme ou plutôt il était toujours le même, mais il n'était pas ce qu'on s'était figuré. Le prince de la Paix, d'Izquierdo enfin, n'était pas plus le vrai prince de la Paix que la France et l'Espagne d'Izquierdo n'étaient la France et l'Espagne

véritables. Voici une pièce très curieuse que je mets ici, et que j'y mets maintenant quoiqu'elle ait été écrite en 1805, mais elle est caractéristique. Et puis c'est une sorte de franchise pour un premier ministre qu'il est rare de rencontrer. Est-ce franchise, est-ce autre chose? Voilà la question. La lettre n'est pas traduite. Elle fut écrite en français comme elle est là ; je n'y ai pas changé une virgule ni un point, ainsi qu'on peut le voir. J'ai préféré laisser les fautes quelque nombreuses qu'elles soient, et même quelque grossières : je me bornerai à les marquer par des italiques.

A Son Excellence le général Junot, ambassadeur de Sa Majesté l'empereur des Français près la Cour de Portugal, etc.

« Mon Général,

« Je n'aurai jamais l'intention *d'improber* la conduite de Votre Excellence dans aucune affaire ; je n'ai fait qu'exposer mon avis sur l'incident du convoi anglais avec toute la franchise de mon caractère dont votre Excellence sera *plainement* satisfaite dans la suite de notre correspondance. Je souhaite bien sincèrement que le cabinet portugais se conduise de façon à ne nous donner le moindre sujet de plainte ; mais si, contre mon espoir, il oublie ses engagements jusqu'à favoriser les projets de l'ennemi, alors je n'hésiterai un moment à employer tous les moyens qui seront en mon pouvoir pour l'occupation du Portugal.

« En attendant, je ne pense qu'il soit prudent de

précipiter les affaires. Votre Excellence se rappellera sans doute nos conversations chez moi, et n'aura pas oublié ma façon de penser sur les mesures à prendre dans tous les cas possibles : par conséquent j'aimerais mieux, pour le moment actuel, employer la faveur dont Sa Majesté Impériale et Royale m'honore, plutôt pour temporiser que pour pousser les choses à bout. Du reste, Votre Excellence peut être persuadée que je n'épargnerai rien pour accélérer le moment si désiré de voir l'Angleterre humiliée et réduite à la nullité politique *la plus absolue*, pour le bien de l'humanité et pour la tranquillité de l'Europe. Heureusement les intérêts de mon pays se trouvent parfaitement d'accord avec les affections de mon cœur. Mon amitié pour les Français, mon *enthousiasme* pour son empereur, me portent à procurer la ruine d'une nation dont le despotisme maritime est incompatible avec la prospérité de l'Espagne. Je me flatte que mes efforts pour cela *ne seront* tout à fait inutiles, et que j'aurai la double satisfaction de servir mes amis et de faire à la fois tout le mal possible *à ses* ennemis qui seront toujours les miens.

« Je suis très sensible aux sentiments d'amitié dont Votre Excellence a eu la bonté de m'honorer; je la prie de me croire,

« Mon général,

« Le plus sincère et dévoué serviteur de Votre Excellence.

« Le Prince de la Paix. »

Et voilà comme parlait le prince de la Paix en

1805[1]. Mais ce n'était pas ainsi qu'il disait en 1808, lorsqu'il fit cette proclamation dont, au reste, l'empereur ne fut pas dupe un seul moment. Je rappelle cette lettre maintenant parce que l'Espagne étant au moment de jouer un rôle actif bien intéressant dans le grand drame de l'Europe, il est essentiel de faire connaître les personnages qui ont le plus contribué à sa mise en scène, et le prince de la Paix est le premier de tous dans l'importance dramatique.

[1] Dès cette époque le prince de la Paix avait montré ce qu'il serait. Après avoir parlé très haut contre l'Angleterre, il fila plus doux et fit voir que tout ce bruit n'amenait aucune besogne. Il fallut Austerlitz pour amener Trafalgar. Ce n'est pas que je m'en réjouisse, grand Dieu! mais je parle des faits matériels et alors il faut bien dire les choses par leur nom. Cette lettre est bien curieuse, écrite à cette époque, entre deux frayeurs, devant un espoir, derrière un volcan qui l'écrasait en reculant. Il est de fait que la position était difficile à soutenir. Du reste, elle l'était comme position douteuse et fausse, car elle devenait facile en agissant avec loyauté, et en perdant ses vaisseaux, l'Espagne du moins n'aurait pas perdu l'amitié de l'empereur.

CHAPITRE XXIII

Dégoûts et ennuis éprouvés par Junot. — La jalousie et l'envie se déchaînent contre lui. — *Sac de mille francs*. — Impartialité de l'auteur de ces Mémoires. — Les assassinats. — Le général Thiébault. — Charles X à l'exposition de 1827.— Instructions secrètes relatives à la campagne de Portugal. — Les généraux Loison, Laborde, Quesnel, Cazotte, Kellermann. — Manque de subsistances pour l'armée. — Ce que les soldats eurent à souffrir dans cette campagne. — Lettre de Junot sur ce sujet. — Erreurs du colonel Napier.

Junot était donc parti pour Lisbonne, et son armée avait déjà franchi Alcantara, que l'on ignorait à Paris, dans le vulgaire du moins, où allait cette armée. Il fallait arriver à Lisbonne le plus rapidement possible. Non seulement les ordres ministériels étaient précis à cet égard, mais les lettres particulières de l'empereur étaient péremptoires. Aussi Junot dut-il beaucoup sacrifier pour obtenir un résultat.

Il me faut enfin aborder un sujet personnel en disant combien Junot éprouva de dégoûts et d'ennuis dans cette campagne de Portugal, l'une des plus remarquables peut-être qui aient été faites depuis 1790. La jalousie et l'envie se sont élevées entre lui et la patrie pour empêcher sa gloire de venir jusqu'à son berceau. Il semblait qu'il fût étranger et que la France ne dût pas être fière de lui.

Quelques-uns des généraux de son armée, dont je

ne nommerai que le général Loison, eurent assez peu de respect humain pour accuser un homme qui les a comblés de biens et d'honneurs et qui fut au-devant de tout ce qui pouvait être pour eux l'objet d'un désir. Parmi ces chefs, il y en avait dont le nom était déjà une feuille de laurier de la couronne triomphale de la France. Aussi ceux-là, qui étaient véritablement braves et hommes de talent, furent-ils pour leur général en chef de loyaux et bons frères d'armes. Parmi eux je mets d'abord en tête le duc de Valmy, ce brave général Kellermann, qui est vraiment bien, comme l'un de nos anciens preux, vaillant et loyal, et ne redoutant pas la gloire d'autrui. La sienne est de trop bon aloi pour cela. Le bon général Laborde, le général Thiébault, le général Quesnel, et puis le bon général Taviel, une foule d'autres dont les noms retentissent doucement au cœur, tous ces braves amis étaient vraiment *des frères d'armes*. Mais le général Loison, puis un autre, un autre qui existe et qui fut indignement méchant pour Junot, sans cause, sans motif même léger, et cet homme était comblé des bienfaits du duc, et il en acceptait des sommes d'argent considérables dont il se disait alors reconnaissant! Cet homme a fait bien du mal à Junot et au pauvre maréchal Ney lors de la campagne de Masséna. *J'y étais* et j'ai vu toutes ces intrigues de près, et ces sommes d'argent reçues par ce général font cependant aujourd'hui la plus grande partie de sa fortune! Cet homme était alors en *pleine disgrâce* auprès de l'empereur pour des affaires pécuniaires, relatives à Masséna, que Napoléon aimait, comme il le disait lui-même, jusqu'*au sac de mille francs*.

Mais ce général, dont je parle, Napoléon ne l'ai-

mait pas du tout à cause de toutes ces affaires peu propres pour tout le monde et qui deviennent tout à fait sales quand elles concernent une épaulette. Junot, qui devait être toujours malheureux par ce *Vésuve maudit*, reçut ce général avec une lettre de recommandation de la grande-duchesse, et même du grand-duc, pour accueillir le général S... Cette lettre fit le bonheur du général presque proscrit, errant d'un corps d'armée à l'autre, et Junot l'accueillit avec sa bonté si parfaite, lui donna sa confiance, l'enrichit avec de magnifiques récompenses. Il mettait une vipère dans son sein. Tout ce qu'une langue méchante et mensongère peut dire et inventer le fut par cet homme!... La tombe est aujourd'hui le lieu d'où son bienfaiteur — *oui, son bienfaiteur* — peut seul lui répondre! Mais je suis auprès, moi. J'y suis comme un témoin accusateur, car j'ai vu les bienfaits, car j'ai vu ses offenses. Mon Dieu, que de haine devrait être amassée dans mon pauvre cœur! Que de ressentiments je devrais écouter!

Et quand je pense que cet homme parle aujourd'hui avec la parole dédaigneuse de celui dont le nom devrait être dans ses prières, s'il croit en Dieu seulement! Qu'il garde au moins le silence, par respect pour lui-même, et j'ajouterai par intérêt; car je me verrai enfin forcée de parler plus haut et plus clairement! Faudra-t-il donc toujours faire respecter la mémoire honorable d'un mort! d'un mort couché dans la bière, au matin de sa vie, après avoir épuisé tout le sang de ses veines pour son pays, contre ces langues fourchues semblables à celles des serpents à sonnettes qui soufflent leur venin, mais du moins en avertissant!

Silence donc ! Je le dis d'abord doucement. Puis une seconde fois j'élèverai la voix, puis, enfin, je parlerai ; mais aussi je ferai du scandale puisqu'on le veut ! Mais je ne dirai aucun mensonge, je ne dirai que la vérité, mais je la dirai d'une voix de tonnerre, d'une voix qui s'entendra par delà les mers, qui proclamera la honte de ceux qui, abusant de la position d'une femme veuve, entourée d'orphelins, déchue du rang où la valeur et les talents de celui qui lui laissa son nom pour tout héritage l'avaient fait monter, croient pouvoir parler impunément de celui que Napoléon nomma son ami, de celui qu'il a pleuré, de celui que pas un de ceux qui ont osé prononcer ce nom glorieux n'eût osé seulement regarder en face lorsqu'une âme généreuse faisait battre son noble cœur ! Silence ! vous dis-je. Silence !

Lorsque je mis en ordre, parmi les nombreux papiers de mon mari, ceux qui traitent de la campagne de Portugal, je voulus que ma narration fût entourée de tout ce qui peut la rendre et plus claire, et plus vraie, et plus impartiale, car chacun sait que les campagnes de Portugal ont une couleur différente, bien qu'entreprises dans le même but. Je me méfiai de moi-même pour des choses surtout qui regardent un des grands noms de notre histoire militaire, parce que — pendant deux ans, j'ai entendu à l'armée de Portugal, où je faisais tout à fait la guerre comme un sous-lieutenant, tant et tant de versions différentes, quoique cependant se rapportant au même motif. — La différence n'existait que dans le mode d'agir. Enfin, pour parler plus clairement, car il faut arriver à dire ce nom que du reste on a déjà deviné, c'est le maréchal Soult. Voulant ne dire de lui que la vérité,

je fus un matin voir la maréchale pour lui raconter mon vouloir qui n'était que d'une bonne pensée, du moins je crois pouvoir l'affirmer d'après ma conscience. Je le dis aussi à un homme très attaché au maréchal et qui lui est attaché en honnête homme avec un cœur de loyal et franc militaire, c'est le colonel Bory de Saint-Vincent. Je trouvai le maréchal beaucoup mieux que je m'y attendais, car, depuis qu'il est au ministère, il a pris comme à tâche de toujours refuser les petites demandes que je lui faisais.

— En vérité, me dis-je un jour, c'est par trop fort aussi ! Est-ce donc que ma qualité de veuve d'un soldat de la révolution et de l'empire serait un titre de proscription ? J'en serais d'autant plus fâchée que jamais je ne les abandonnerai. J'ai repoussé le titre d'étrangère qui me donnait cependant 60,000 livres de rentes... Je suis Française, et je demeure Française de cette radieuse époque, en chérissant tous ses souvenirs, adorant toutes ses gloires, et les vénérant d'autant que je n'en vois surgir aucune autour de moi.

Je trouvai donc le maréchal fort accueillant, ainsi que je viens de le dire. Je lui parlai de mon désir d'avoir de lui des renseignements sur un événement qui eut lieu en Portugal en 1808 et 1809. Je veux parler de l'accusation qui fut portée contre le maréchal par ce même Loison qui aurait accusé sa mère, et trois ou quatre autres qui m'ont beaucoup parlé de cette sorte de volonté de se faire *roi*. J'aime toujours les lignes droites. Je m'en suis donc allée directement au maréchal. Il me répondit avec une extrême simplicité, et sans se donner la peine de réfléchir :

— Veuillez m'envoyer vos notes et laissez vos questions assez loin de la marge pour que je puisse écrire mes réponses. Cela vous convient-il ?

Je répondis affirmativement.

Et, en effet, rien n'était mieux et pour lui, et pour moi. Mais la maréchale lui objecta qu'il pouvait s'épargner de la peine, ainsi qu'à moi, en me donnant un ouvrage fait par un colonel Napier, *et le général Mathieu Dumas*, lequel ouvrage parlait de tout cela comme les quatre évangiles, et dans lequel je n'aurais qu'à copier *ce qui était imprimé.*

J'acceptai : mais je ne sais pourquoi je regrettais de ne pas voir s'accomplir l'offre du maréchal. Il semble que je prévoyais ce qui allait m'arriver[1].

En revenant chez moi, je cherchai dans tous les coins de ma tête d'où pouvait venir ce colonel Napier que jamais je n'avais entendu nommer. Vraiment je n'avais garde! C'était un colonel anglais. Je trouvai cette merveilleuse assurance en ouvrant le premier volume des quatre que M^me^ la maréchale duchesse de Dalmatie eut la bonté de m'envoyer en ma qualité d'ancienne camarade. Comme j'y avais été renvoyée

[1] Depuis les malheurs de la France j'ai rencontré sur ma triste route un cœur, une seule âme qui me comprit et me parut aussi patriotiquement Française que je le suis. Cette personne me fait du bien à voir et à entendre : il y en a si peu ! C'est une femme, une femme si aimante, si parfaite quand elle parle de nos temps heureux ! Alors elle devient haute de cent coudées, sa tête me paraît s'élancer dans les nuages. Je ne comprends pas qu'une force attractive ne m'ait pas portée vers elle ou bien elle vers moi. Maintenant que nous sommes l'une près de l'autre, il faudrait une grande secousse pour déchirer le lien qui m'unit à elle. Au reste, tout ce qui connaît la comtesse de S... pensera comme moi.

pour mes renseignements, je me mis en devoir de lire cet ouvrage. Mais, attendu qu'il faut procéder par ordre, je commençai par les années 1807 et 1808. C'est ici que j'avoue que j'eus lieu d'être un peu étonnée de trouver une relation de la première campagne de Portugal faite dans l'esprit le plus injurieux, surtout contre Junot. Cette campagne, dont la gloire est établie et reconnue, non pas seulement en Europe, mais par delà les mers, dont la colère de nos ennemis qui ne voulurent offrir à sir Arthur Wellesley *qu'une enquête* pour récompense! Du reste nul détail sur l'affaire dont je parlais, il y a même un silence complet. C'est, du moins, ainsi que l'on peut appeler les trois ou quatre mots jetés au hasard relativement à la grande affaire de la royauté de Portugal, que le maréchal avait voulu prendre à ce que le bruit public a si longtemps répété.

Mes souvenirs sont nombreux relativement à l'affaire de Junot en Portugal. Ces souvenirs sont continuellement entretenus par des personnes d'une première capacité que je vois souvent. L'une d'elles, par exemple, est le chef de l'état-major de Junot, c'est le général Thiébault. Celui-là, j'espère, connaît mieux cette première armée de Portugal que M. Napier. Il connaît mieux aussi le général en chef. Et, lorsqu'un homme comme le général Thiébault, un homme dont le cœur est vraiment français, l'âme noble et élevée, le talent remarquable dans le cabinet comme la bravoure sur le champ de bataille, conserve de l'attachement et de l'estime pour celui que la terre recouvre et qui fut jadis son chef, alors on peut croire que l'homme digne de l'attachement des honnêtes gens et de l'amour de tous les siens, peut être

jugé autrement qu'il ne l'est par le colonel Napier.

En vérité, on doit s'étonner aujourd'hui de s'étonner encore. Mais si l'on pouvait éprouver de la surprise, ce serait sans doute de voir tirer des archives nationales *du ministère de la guerre* de la France un livre écrit par un Anglais, et un Anglais toujours au service de l'Angleterre. Car enfin, tout déshonoré qu'est un transfuge, on peut croire qu'il prend un peu d'amour pour la nouvelle patrie qui l'accueille. Ici il n'existe que la haine nationale si constante entre les deux nations. Et c'est un de nos généraux les plus distingués qui a traduit cette belle œuvre ! J'aime à croire que plus jeune le général Mathieu Dumas ne l'eût pas fait. Mais il lui arrive ce qui nous arrive à tous, il vieillit.

En 1814, le comte d'Artois disait ce mot charmant :

— *Je ne suis qu'un Français de plus.*

Ne croirait-on pas entendre Bayard ou François Ier ?

Eh bien, à l'exposition de l'*industrie nationale*, dans ce sanctuaire où se forgent les véritables forces de l'État, sa véritable prospérité, sa vie même, ce même homme devenu Charles X, mais plus âgé de dix années, répondait en souriant à l'un de nos plus habiles armuriers qui lui présentait une nouvelle batterie :

— *Je vous remercie, je ne me sers presque jamais que d'armes anglaises.*

Et plus loin, à un fabricant de châles de Lyon qui lui montrait des tissus admirables :

— Oh ! nos voisins sont bien plus forts que nous. Nous ne pouvons lutter avec eux.

— J'ai l'honneur de demander pardon à Votre Majesté, Sire, lui répondit avec fermeté le manufactu-

rier blessé jusqu'au fond de l'âme, mais il y a plus de six ans que toutes les fabriques de Lyon vendent à l'Angleterre, chaque année, pour plus *de cinq cent mille francs de chaînes* de ces mêmes étoffes que Votre Majesté parait trouver inférieures aux étoffes anglaises.

Ceci est pour faire remarquer qu'il fut un temps où la girouette était tournée au vent de la Manche et que, pour faire sa cour, il fallait chanter le *God save the king*, et même le *rule britannia*. Alors il était tout naturel de mettre sur les tablettes de la bibliothèque du ministère de la guerre des cantiques à l'honneur de l'Angleterre, mais que depuis la révolution de 1830 nous en soyons encore là, c'est un peu trop fort !

La campagne de Portugal est peut-être un des plus remarquables événements de tous ceux de ce genre que nos yeux ont vus courir devant nous depuis quarante ans ; je dis *la première campagne de Portugal*. C'est qu'il faut bien s'entendre ici, parce qu'il y en a eu *trois* et que, en ma qualité de femme de Junot, je ne veux pas qu'on prête à son nom *ni la seconde ni la troisième*. Avec Napoléon, il y avait une cruelle chance à côté de toutes celles de gloire qu'il présentait, c'est qu'avec lui il fallait VAINCRE. Il n'avait à cette époque jamais connu de revers, il ne voulait pas que ses lieutenants les connussent et la convention de Cintra, toute glorieuse qu'elle est, tout admirable qu'elle présente le caractère de l'homme assez estimé pour l'obtenir d'une force quintuple de la sienne, cette convention qui est LE SEUL ACTE dans lequel l'Angleterre ait traité *avec l'empire*, ne lui suffisait pas, parce que, *à lui*, Napoléon, il fallait

des victoires. Il en fallait avec des conscrits, il en fallait sans armes, il en fallait sans argent. Il exigeait qu'on fût toujours vainqueur. Et je ne puis le blâmer, tout en le trouvant bien sévère; c'est ainsi que le MONDE est devenu son empire.

On a pu voir dans la lettre écrite à Junot par le ministre de la guerre que l'idée dominante de l'empereur était d'empêcher le Portugal de livrer sa flotte et ses ports à l'Angleterre. Cette volonté était une idée qui pouvait passer pour une sorte de préoccupation et devenait fatale à tout le reste.

« N'accordez *rien* au prince du Brésil, même quand il promettrait de faire la guerre à l'Angleterre. Entrez dans Lisbonne. Emparez-vous des vaisseaux et occupez les chantiers. »

Voilà ce que portaient *les instructions secrètes* de Junot données par Napoléon et écrites sous sa dictée par M. de Meneval.

En conséquence de cet ordre qui lui ordonnait d'arriver à Lisbonne *à tout prix*, Junot se rendit à Bayonne, lieu de rassemblement des divers corps qui devaient former son armée. Cette armée prit d'abord le nom de premier corps d'observation de la Gironde. Junot partit de Paris le 28 août et arriva à Bayonne le 5 septembre. Le 9, le 10 et le 11, les troupes arrivèrent également, car le général en chef avait été le premier au rendez-vous. Le général Loison, le général de Laborde, autrefois le colonel de Junot lorsqu'il était dans ce fameux régiment de la Côte-d'Or que commandait de Laborde après la mort du malheureux Cazotte, le général Kellermann, le brave général Travot, le général Quesnel qui n'arriva à Lisbonne que plus tard — ainsi qu'un autre général qui eût mieux

fait de n'y pas aller du tout — tous généraux de division, ainsi que d'autres encore dont les noms me sont moins présents, étaient sous les ordres de Junot. Le général Thiébault, le fils de cet ami du grand Frédéric, qui nous a laissé un ouvrage si parfait sur ces années miraculeuses de l'élévation de la Prusse, le général Thiébault lui-même, si excellent et si bon comme ami, comme il est en même temps à craindre sur le champ de bataille, pour nos ennemis, était chef d'état-major de l'armée d'observation de la Gironde. C'est de lui cet ouvrage sur la marche fabuleuse de cette armée, cet ouvrage dont chaque ligne, quand on est Français, car un Français pouvait seul l'écrire, fait résonner toutes les cordes vibrantes dans le cœur et dans l'âme. C'est la nature, et la nature belle, grande, vigoureuse et sachant souffrir pour l'amour de la patrie, comme sachant vaincre pour elle. Oh ! que j'ai éprouvé de bonheur en reposant mes pauvres yeux rouges de larmes sur ces pages consolantes, vraies, et si candidement vraies ! C'était un baume frais, balsamique, endormant la douleur après une brûlure faite avec un fer aigu rougi au feu de l'enfer.

Une fois que Junot eut accepté, il voulut que sa conduite justifiât la confiance que l'empereur lui montrait et il résolut de faire de cette campagne, dont il *avait tout le secret*, une chose mémorable dans sa vie. A mesure que les troupes arrivaient à Bayonne, elles étaient passées en revue, par lui presque toujours, ou tout au moins par un officier supérieur de son état-major. A cette époque il était fort souffrant, quoiqu'il eût l'apparence de la santé, et il était même sérieusement malade. Cela ne l'empêchait pas de

s'occuper d'une façon minutieuse même de tout ce qui avait rapport à son armée. Le général Thiébault, dont le témoignage honorable peut être invoqué avec la certitude d'une affirmative, pourra dire que Junot fit alors son devoir plus peut-être qu'un autre ne l'eût fait à sa place. Il parlait aux soldats, s'adressait non seulement à leur intérêt, mais à leur honneur, à leur âme tout avide de gloire, car le soldat français est le seul de l'univers qui soit autre chose qu'une machine. Il a de l'élan, de l'enthousiasme, et il peut être un grand instrument dans une main habile; il y parut bientôt. Junot se mêlait souvent parmi les troupes et leur parlait de la gloire des armées d'Allemagne et d'Italie. Il leur racontait tout ce qui avait été fait de grand dernièrement encore par ce fils chéri de la Victoire, qui devait, hélas! perdre ce titre pour la première fois sur ce même rivage où ils allaient en chercher une nouvelle.

— Mes enfants, disait Junot à ses soldats, nous allons faire un grand et pénible voyage, car nous sommes à l'entrée de l'hiver. Eh bien! je partagerai vos fatigues. Quant aux repos, quant aux avantages, je n'en jouirai qu'après vous[1].

Il est aujourd'hui bien démontré qu'on a voulu entraver ses opérations et le faire d'une manière qui pouvait être funeste pour l'armée, mais dont il devait surtout souffrir. La cavalerie n'était pas bonne et bientôt elle devint encore plus mauvaise par le man-

[1] Junot ne leur parlait pas de Masséna comme devant les commander, car lui-même était loin de le présumer alors. Et puis il ne parlait pas non plus du Portugal, où *lui seul* savait qu'ils allaient. Mais il leur disait la gloire des armées françaises dans les Calabres et au siège de Gaëte.

que de fourrages, chose assez ordinaire dans cette partie des Pyrénées. Junot se plaignit. L'argent nécessaire pour augmenter l'approvisionnement de fourrages n'était pas suffisant, il demanda une augmentation supplémentaire et seulement pour le séjour de la cavalerie dans les Basses-Pyrénées. Il fut refusé. Il écrivit lui-même une lettre des plus pressantes dans laquelle il annonçait que les chevaux ne pouvant pas vivre comme ceux de cet avare, qui commençaient à s'y habituer, il était impossible que tous ne mourussent pas[1]. La réponse qu'on lui fit fut un ordre de faire filer la cavalerie vers les Hautes-Pyrénées. Cet ordre parvint le 10 octobre, à Bayonne, et le 15, c'est-à-dire cinq jours après, l'ordre d'entrer en Espagne arriva. Il fallut faire revenir cette cavalerie, qui, toute fatiguée, toute malade, fut contrainte de commencer immédiatement une marche bien pénible, et cela sans séjour, et après une course inutile de près de soixante et dix lieues. En vérité, c'était pitié.

Dans cette première partie de la route, l'armée eut déjà beaucoup à souffrir. J'ai vu Junot avoir les yeux humides en me racontant plus tard les affreuses privations auxquelles ses troupes furent en proie. Jamais en arrivant à un séjour elles trouvaient les vivres ni le logement préparés. Lorsqu'ils l'étaient, les uns étaient pourris et les soldats préféraient se coucher

[1] Un fait que je ne puis passer sous silence, c'est qu'à cette époque Junot donna, de son argent, la somme de quinze mille francs pour que l'on pût couper tout le regain des prairies des endroits où était la cavalerie. Jamais il ne voulut en parler, et la dette ne fut établie que dans ses registres de dépenses personnelles.

sans manger. Mais, la plupart du temps, les quartiers qui leur étaient assignés étaient tellement immondes, qu'ils préféraient dormir en plein air, ou bien sous quelque hangard. Une autre remarque à faire, c'est que la mauvaise volonté des employés de l'autorité était notoire, tandis qu'une sorte d'enthousiasme existait réellement dans les autres classes de la société, surtout dans les villes. Il est évident que par suite de ses jugements erronés, le prince de la Paix avait l'intention de faire périr l'armée française dans la route de Bayonne à Lisbonne. Non pas qu'il fût d'accord avec le cabinet portugais, qui lui-même était dirigé par un homme de bas étage, parvenu à la plus haute faveur auprès du prince du Brésil — c'était *Lobato*, son valet de chambre, — mais par une sorte d'instinct méchamment niais et stupide qui lui faisait ainsi forger le fer qui devait le frapper; car jamais l'empereur n'a oublié la conduite de la cour de Madrid dans les deux circonstances de la marche de l'armée française et de la proclamation du prince de la Paix. Chaque homme tombant dans un précipice ou sous le couteau d'un assassin devait être vengé avec un intérêt de plusieurs vies pour la sienne perdue ; quant à lui, il lui restait à connaître Napoléon vindicatif après l'avoir connu victorieux.

Je transcris ici une lettre de Junot écrite immédiatement après son arrivée à Lisbonne ; elle donnera une idée de ce que l'armée a eu à souffrir, et ce qu'il a souffert comme elle.

« Ce que nous avons eu à supporter en Espagne de la mauvaise foi du cabinet espagnol ne peut se comprendre. Cependant je ne puis admettre que le ministre-roi ne comprenne pas toute la gravité des

rapports que je vais être forcé de mettre sous les yeux de l'empereur. J'ai perdu plusieurs hommes par l'assassinat, notamment à Vittoria, et cependant les deux hommes qui périrent par les navajas [1] espagnoles n'avaient commis aucune faute. Et, en général, je ne puis qu'admirer la conduite de mes troupes ; rien ne les a rebutées. Jamais je n'ai vu, même en Italie, lors de notre traversée des Alpes, autant d'ordre, et je puis dire même de discipline. Les soldats, quoique souvent ils ne pussent faire leur soupe en arrivant dans une ville, parce que les masures assignées pour leurs logements étaient remplies de vermine, et que le pain qu'on leur distribuait était moisi, eh bien, ces mêmes hommes, loin de se venger du mauvais traitement d'un gouvernement dont ils pouvaient rendre le peuple responsable, furent patients et même généreux. Le feu prit à un couvent, tandis que nous arrivions dans une petite ville de la Castille [2] ; le feu fit de tels progrès que la ville menaçait d'être brûlée. Les fanatiques superstitieux d'Espagnols ne trouvèrent rien de mieux que de se mettre en prières et laissèrent aller le feu comme il l'entendrait. Les progrès furent tels en peu d'heures que le plus grand danger menaçait une des jolies villes de la Castille. Mes soldats conduits par le brave Dulong que tu connais, travaillèrent avec une telle ardeur, qu'au bout de sept heures le feu fut enfin dominé et la ville sauvée.

[1] Couteau catalan et valencien ; sa blessure est presque toujours mortelle. La lame est longue de huit à dix pouces, *le ventre* en est très large et subitement s'effile comme une lancette aiguë. C'est une arme funeste.

[2] A Duenas.

« Oui, je l'ai écrit à l'empereur. Qui n'a pas vu le soldat français dans la route que nous venons de faire ne l'a pas vu dans l'exercice de son glorieux courage. Je suis encore ému au souvenir des dangers qu'ils ont eus à affronter. La mort envoyée par une balle, c'est la chance du soldat. Mais la trouver au fond d'un précipice, dans un torrent, sur le bord d'un chemin, égaré dans un désert et poignardé pendant son sommeil, voilà comment la mort est odieuse à redouter pour un soldat, et voilà comment les miens l'ont affrontée.

« Tu ne connais le Portugal que par les beaux ombrages de Cintra et les solitudes fleuries de l'Estramadure. Tu ne sais pas qu'il existe dans le nord des déserts aussi sauvages que les steppes de la Pologne Ce sont des montagnes escarpées, arides, pendant l'espace de plusieurs lieues, ou plutôt entièrement inhabitées. Des rochers nus et hérissés encaissant des torrents terribles sans ponts et sans moyen de les passer. Aucune route même fantasquement tracée par le muletier comme en Estramadure, excepté cependant quelques mauvais sentiers formés par les pâtres durant l'été. Tu te rappelles la venta d'Almaraz ? Eh bien, c'est un jardin anglais comparé à ce que nous venons de traverser ! Aucune ville, aucun village ; quelques masures éparses sur un sol ingrat et inondé par les pluies terribles que tu connais. Enfin le Haut-Beira, que j'ai été forcé de faire passer à mon armée, est un désert aussi affreux que l'a été pour nous le désert entre le Caire et Saint-Jean-d'Acre. Il existe même une difficulté plus difficile à combattre, c'est le peu d'habitants qui se laissent apercevoir. Ils sont féroces, nous détestent, et je devais les redouter d'au

tant plus que, dans une profonde misère, ils devaient être à la fois inhospitaliers et bandits. Je ne me trompais pas. La nature a donné au Portugal de telles positions dans cette partie de ses frontières, que mille hommes armés de simples fusils défendraient le Portugal, dans ces défilés terribles, contre une armée du double de la mienne.

« Il fallait user d'une grande circonspection pour ne donner à ces habitants aucun motif de s'insurger, et en même temps agir avec une célérité peu commune pour arriver dans un pays plus ouvert, avant que le cabinet de Lisbonne, dont je connaissais la lenteur, se déterminât à se défendre. J'ai su depuis, en effet, que don Rodrigue de Souza avait ouvert cet avis dans le conseil du prince du Brésil. C'était le seul parti qu'ils avaient à prendre, et celui-là, du moins, dénotait du cœur et une résolution généreuse.

« C'est surtout après notre départ de Salamanque, que nous eûmes horriblement à souffrir. Mes soldats se sont nourris de glands pendant toute une journée, tandis que la neige glaçait et pénétrait leurs vêtements. Il semblait que la nature s'unit avec les hommes pour accabler ces malheureux.

« A mesure que nous avancions dans ce pays désolé les ressources devenaient de plus en plus rares, et bientôt elles cessèrent entièrement. Les assassinats se multiplièrent d'une manière effrayante. Ce fut alors qu'il devint presque impossible aux chefs subalternes de contenir les soldats. Les assassinats, joints à la disette, aux souffrances de toute nature, achevèrent de les exaspérer. Ils n'écoutèrent plus ni la voix ni le frein et, une fois passé Ciudad Rodrigo, dont le commandant est un misérable, il y eut une

sorte de débordement dans les troupes qu'il fut impossible d'arrêter.

« Peut-être présentera-t-on ces faits comme une insurrection de l'armée. Il n'en est rien et les soldats n'ont même jamais résisté à la voix de leur colonel ou de leur général, lorsque ceux-ci pouvaient eux-mêmes les surveiller.

« J'ai été bien content de Thiébault, que tu connais depuis longtemps. Il a agi en ces circonstances difficiles avec le courage d'un héros et la bonté d'une femme. Il est mon chef d'état-major. Je ne puis manifester autant de contentement pour quelques-uns des autres chefs. Si l'on parlait *d'insubordination*, c'est parmi les généraux qu'il faut aller la prendre et non parmi les soldats. Ce n'est pas qu'aucun m'ait désobéi, car tu me connais assez pour savoir qu'une heure après, celui qui m'aurait dit *non* aurait été mis entre les mains d'un piquet de cavalerie et reconduit en France comme un soldat déserteur. Dans les circonstances où je me suis trouvé, l'énergie de mon caractère devait doubler, ou bien j'étais perdu. Quant au général de Laborde, il faudrait dire de lui qu'il a bien mérité de la patrie. C'est un héros !

« Tu sais combien *je veux ce que je veux* et dans quelles dispositions je suis parti pour cette expédition que l'empereur m'a, pour ainsi dire, *contraint* d'accepter, et *contraint* avec son amitié, *car son autorité eût été insuffisante*. Je savais, en partant de Paris, que nous allions à Lisbonne, et cette marque de confiance de l'empereur m'engageait encore davantage à bien faire ma besogne. Mais comment parvenir à un but, lorsque la trahison, la mauvaise foi, sont nos auxiliaires?... Non seulement toute la route

de Bayonne à Alcantara fut hérissée de difficultés provoquées par les autorités du pays; mais arrivé à Alcantara, à Alcantara où je devais trouver des vivres, des troupes, des munitions, du repos enfin, je ne vis autour de moi qu'un pays désolé, aride, dépourvu de tout. Nulle ressource, *aucunes provisions*, et des bataillons espagnols incomplets, animés du plus mauvais esprit et plutôt disposés à nous combattre qu'à nous servir. Oh ! combien j'ai souffert dans la cruelle journée qui suivit cette découverte ! car nous étions trahis ! Nous l'étions, et nous l'étions par ma faute. J'avais été assez simple dans ma loyauté pour me fier à la parole d'*un privado*, d'un homme qui devait son élévation à une cause honteuse. Cet homme ne pouvait que se jouer d'une parole donnée sur le pommeau de l'épée comme d'un serment juré sur la croix du Sauveur. Dans l'espace de quelques heures, ma pauvre Laure, ton ami a plus souffert que dans le cours de sa vie déjà si aventureuse. Il y eut des instants où d'horribles pensées me traversèrent l'esprit. Et puis je pensais à tout ce qui m'aimait, à toi, à mes enfants et pourtant, te le dirai-je..., une pensée dominante dans ces heures d'angoisse prévalait sur toutes les autres, c'était la destinée de tant d'hommes qui m'était confiée. Je leur devais compte de ma vie. Que seraient-ils devenus sans moi? Il fallait prendre un parti sans doute, mais ce n'était pas celui de mourir. Je crois qu'un lâche l'aurait fait. »

. . . . . .

Cette lettre, qui avait plutôt la forme d'une relation que d'une lettre, est beaucoup plus longue... Je m'arrêterai ici, et je citerai plus tard les propres paroles du général Thiébault dans son ouvrage si re-

marquable intitulé : *Relation de l'expédition de Portugal.*

Je réserve également pour les premiers chapitres du septième volume, ce que j'ai à dire sur les erreurs grossières du colonel Napier, comme par exemple de donner quatre divisions à l'armée française, tandis qu'elle n'en eut jamais que deux et quelques régiments de cavalerie qu'on appelait une division, et qui, au fait, ne l'était pas. Au surplus M. Napier est étranger. Pourquoi m'en prendrais-je à lui ? Mais le traducteur, par exemple, pouvait bien s'informer de la vérité. Comme aussi, avant de sanctionner des injures dites sur un frère d'armes par un ennemi naturel, il pouvait tailler et retailler sa plume pour avoir le temps de la réflexion, ainsi que celui de vérifier dans les bureaux de la guerre où il passe une grande partie de son temps, si l'officier d'état-major anglais disait ou non la vérité.

M. Napier invoque un état de situation trouvé, dit-il, sur le champ de bataille de Vimeiro. Cet état de situation n'aurait pu être perdu que par le général en chef ou le chef d'état-major de l'armée; et je suis autorisée à lui affirmer *que ni l'un ni l'autre* ne l'ont perdu. C'est donc une erreur. Je ne doute pas qu'elle soit involontaire, mais enfin c'est une erreur.

CHAPITRE XXIV

Fêtes à Fontainebleau. — Nouvelles amours. — Bruits de divorce. — Promenades solitaires. — L'empereur à Mantoue. Lucien et l'entrevue. — Le royaume à choisir. — Le frère *empereur*. — Et le frère républicain. — L'utopie. — Je ne me *vends pas !* — L'écran brisé et la montre écrasée. — *Vous serez ainsi !* — Belle conduite de Lucien.

Les fêtes du mariage du roi de Westphalie se prolongeaient, et Fontainebleau voyait la cour, plus brillante que ne l'avait été jamais celle de Louis XIV, donner chaque jour quelque fête nouvelle et toujours plus magnifique. J'étais au Raincy, attendant patiemment la fin de ma grossesse, lorsque je reçus une invitation ou plutôt un ordre pour me rendre à Fontainebleau et pour y passer plusieurs jours. Je partis. Mais dans la position où je me trouvais je ne voulus pas m'exposer à loger dans le château. Je pouvais accoucher, quoique le terme fût encore éloigné de quelques semaines, et je ne voulais pas courir la chance de pousser des cris au milieu de la nuit. Du reste, celui qui m'effrayait dans cette pensée d'un accouchement prématuré, c'était l'empereur, et Duroc me dit *en confidence* qu'ils allaient partir pour faire un voyage, mais néanmoins sans me dire de quel côté ils se dirigeraient. Je louai une petite maison dans une rue très près du château. Je pris des por-

teurs, et tous les jours je me rendais en chaise à la cour.

Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui ne peut ressembler à la vérité positive de cette époque. La magnificence, le luxe magique de tout ce qui entourait l'empereur, cette fête avec cette profusion de diamants, de joyaux et de fleurs, ces joies, ces amours, ces intrigues qu'on croyait bien cachées et qui se voyaient davantage sans doute que si l'on eût été aux Tuileries, tout cela réuni faisait de Fontainebleau un séjour fantastique et enivrant. Le matin, lorsqu'il faisait beau, et cette année les mois d'octobre et de novembre furent admirables, on chassait dans la forêt, on y déjeunait. Toutes les femmes avaient un uniforme. Il fut d'abord affreux, mais alors il était charmant, en casimir chamois, avec le collet et les parements de l'amazone en drap vert, brodé en argent. Le chapeau était de velours noir avec un grand bouquet de plumes blanches. Rien n'était plus gracieux que de voir sept ou huit calèches remplies de ces femmes la tête couverte de plumes ondulantes, le corps serré dans un élégant habit de cheval, parcourant rapidement les allées de cette magnifique forêt de Fontainebleau, tandis que l'empereur, suivi d'une troupe nombreuse, passait auprès de nous avec la rapidité de la flèche, courant après quelque cerf dont les hauts rameaux se faisaient voir un moment au sommet de quelque roche bien moussue, puis repartait comme le vent pour échapper à ses persécuteurs. Les hommes avaient un bel uniforme de chasse. C'était un habit de drap vert avec des galons d'or et d'argent, posés en brandebourg sur la poitrine et aux poches, et dont les parements étaient

en velours amaranthe. C'était le grand habit, celui-là, celui de la chasse à courre. J'aimais mieux le petit uniforme, celui du tir.

On parlait beaucoup à Fontainebleau, mais on parlait très bas. Il était question de beaucoup d'événements *présents* et *futurs*. Le présent était surtout l'objet très important des nouvelles amours de l'empereur. La belle Génoise, alors en pleine faveur, avait obtenu d'être présentée à la cour, ce que jamais aucune lectrice n'avait même *osé* demander, et l'empereur, ordinairement très peu susceptible d'être influencé dans de semblables rapports, fut très faible en cette circonstance.

Mais une chose bien autrement grave occupait tous les esprits et faisait le sujet de toutes les conversations particulières une fois que l'on était retiré dans son appartement : c'était le divorce de l'impératrice. *L'héritier désigné* de l'empire n'existait plus. Son frère n'était pas la même espérance pour l'empereur. Il devint soucieux, rêveur. Souvent le matin il montait à cheval, seulement suivi de Jardin[1] et il s'en allait dans la forêt pour y rêver en liberté, probablement au parti qu'il avait à prendre.

— Comment pouvez-vous souffrir que l'empereur aille ainsi presque seul dans cette forêt? dis-je un jour à Duroc. Cela peut être égal pour une fois, mais lorsqu'on saura qu'il y va habituellement, on peut l'y attendre, et un malheur est si prompt!

— Je ne puis l'empêcher de sortir ainsi sans être accompagné, me répondit Duroc. Je le lui ai dit plus

[1] Son piqueur favori, le plus honnête des hommes et bien dévoué à Napoléon.

d'une fois. Il ne m'écoute pas[1]. Au reste, dès qu'il sort, je suis averti et tout aussitôt il est entouré de soins et de surveillance. Mais la forêt est grande. On ne sait de quel côté il peut vouloir aller et ces courses solitaires m'inquiètent quelquefois beaucoup.

Voilà qui répond à ce qui a été dit dans quelques biographies sur l'extrême surveillance de soins dont l'empereur se faisait entourer.

Fontainebleau était cette année-là vraiment remarquable par la quantité de charmantes femmes qui s'y trouvaient. La princesse Pauline et la grande-duchesse de Berg étaient elles-mêmes à la tête des jeunes et jolies personnes qui formaient la cour impériale. Malgré le nouvel amour de Napoléon pour M^me^ G..., il eut une vive fantaisie pour M^me^ de B... qui, en sa qualité de dame pour accompagner une des princesses, était de toutes les parties de chasse et déjeunait souvent au rendez-vous. L'empereur en fut très occupé, mais il est faux qu'il ait jamais réussi. Je connais toute cette affaire. Je sais très bien que l'empereur a écrit même, chose assez rare pour lui dans des relations passagères, telles que celle-là eût été si M^me^ de B... n'avait pas eu le bon esprit de résister au prestige éblouissant que présentait alors Napoléon. Quelle auréole de gloire, quel nuage continuellement lumineux étaient autour de

[1] L'empereur a toujours eu une grande répugnance à être suivi. Je l'ai vu à la Malmaison sortir seul avec Bourrienne, ou bien avec Junot, ou Rapp, mais seulement l'un d'eux, et cela à une époque vraiment dangereuse. S'il éprouvait cette répugnance en *France*, qu'on juge de ce qu'étaient pour lui, à Sainte-Hélène, les Anglais chargés *de l'escorter* dans toutes ses courses!

lui! Il fallait pour résister qu'une femme aimât ailleurs, car il n'est pas de raison, il n'est pas de vertu à l'épreuve d'une semblable séduction.

L'impératrice était profondément triste, malgré tous ses efforts pour paraître gaie et contente. Les bruits de divorce prenaient une sorte de consistance. On lui redisait tout et la fréquence de l'échange des des courriers de Paris avec Pétersbourg lui donnait la crainte qu'une alliance entre les deux nouveaux amis ne fût le gage de la paix de Tilsitt. Elle n'osait pas en parler à l'empereur et elle me fit l'honneur de me dire, un jour que j'avais été lui faire ma cour un matin :

— Madame Junot, ils ne seront contents que lorsqu'ils m'auront chassée du trône de France. Ils sont acharnés après moi.

Elle voulait parler de la famille de l'empereur. En effet, ses deux belles-sœurs et Jérôme même, tout ce qui voulait la gloire de l'empereur et de l'empire, disaient-ils, devait désirer une séparation devenue indispensable. L'empereur ne disait rien, lui, mais son silence était plus effrayant pour l'impératrice que ne l'eût été peut-être une parole. La mort du jeune prince de Hollande avait évidemment bouleversé tous ses plans... L'impératrice fondait en larmes en regardant les beaux cheveux blonds du jeune enfant, qu'elle avait fait placer sur un fond de velours noir, dans un tableau, si l'on peut donner ce nom à un cadre renfermant des cheveux. Mais, ce qu'on ne peut exprimer par des mots, c'est le désespoir de la pauvre mère ! La reine Hortense prouve, en existant encore, que la douleur ne tue pas. Mais l'impératrice souffrait aussi cruellement elle, car elle prouvait

d'abord sa douleur maternelle, car une aïeule n est-ce pas une mère? Et de plus, les terribles inquiétudes du divorce étaient autour d'elle, *là*, incessamment renaissantes. Duroc est l'homme que j'ai le plus estimé et l'ami auquel j'ai voué l'attachement le plus tendre. Sa mémoire est dans mon cœur à côté de mon frère. Je ne serai donc pas accusée d'injustice si je ne puis m'empêcher de le blâmer pour la vengeance qu'il a tirée de l'impératrice, pour l'obstacle qu'elle mit jadis à son mariage; lorsque ce souvenir revenait le frapper, alors il n'avait nulle pitié. Un jour, c'était à l'époque du divorce, je lui montrais l'impératrice qui venait d'entrer dans la salle du trône et dont le regard morne et désolé semblait s'arrêter sur chaque objet comme pour leur dire adieu.

— Comment cela ne vous fait-il pas pitié? lui dis-je.

Il me fixa longtemps sans parler comme pour *me reprocher* mon *reproche* et, me prenant par la main, il me fit regarder à l'extrémité de la salle. Deux femmes y étaient à côté l'une de l'autre, l'une debout, l'autre assise.

— Regardez bien, me dit-il très bas. Eh bien, c'est le ciel... et l'enfer! Qui a fait tout cela? N'est-ce pas *elle?* Non, non, je n'en ai nulle pitié!

J'ai rapporté ce que je viens de dire parce qu'avec l'empire prodigieux que Duroc avait sur l'empereur, il aurait pu beaucoup faire en faveur de l'impératrice. Toutefois je suis sûre qu'il n'aura pas agi contre elle. Mais il est des circonstances où le silence est mortel.

Un matin on apprit que l'empereur était parti la nuit à quatre heures pour un voyage dont on ignorait

le but et même la destination. Cependant l'Italie était le seul lieu où l'empereur pût aller. C'était en effet à Milan d'abord qu'il voulait se rendre. Mais un des motifs presque ignoré de son voyage était de se rapprocher de Lucien qu'il n'avait pas vu depuis le mariage de celui-ci. L'empereur comprenait enfin, ou plutôt il n'avait jamais douté que Lucien était de tous ses frères *le seul* qui pût le comprendre et marcher avec lui dans une large route. Mais le caractère de Lucien n'était pas facile et l'empereur, qui le connaissait, résolut de le voir lui-même. En conséquence, les deux frères se donnèrent rendez-vous à Mantoue.

Lucien arriva le soir, vers neuf heures. Il était dans une berline de voyage avec M. Boyer, cousin germain de sa première femme, et M. le comte de Châtillon, l'un de ses amis, demeurant alors avec lui.

— Ne faites *pas dételer*, dit Lucien à ces messieurs, peut-être repartirai-je ce soir !

Et il monta chez l'empereur. J'ai eu de deux côtés des détails sur cette remarquable entrevue, et tous deux s'accordent parfaitement ensemble.

Napoléon était dans une grande galerie, où il se promenait avec le prince Eugène, Murat et le maréchal Duroc. Il fut au-devant de son frère et lui tendit la main avec toute l'apparence de l'amitié. Lucien fut ému. Il n'avait pas revu son frère depuis Austerlitz, et toute cette gloire, dont il jouissait, bien loin d'en être jaloux, lui apparaissait en ce moment toute grande et lumineuse, comme elle l'était en effet, et son grand cœur en était touché. Il fut un moment sans répondre et dit ensuite à Napoléon combien il était heureux de le revoir. L'empereur fit un signe et tous ceux qui étaient dans la chambre sortirent aussitôt ;

— Eh bien, Lucien, dit Napoléon, quels sont vos projets? Voulez-vous enfin marcher dans ma route?

Lucien le regarda d'abord avec étonnement, car cette question sur ses projets *à lui*, qui n'en formait aucun, lui semblait étrange.

— Je ne fais pas de projets, répondit-il enfin Quant à marcher dans la route de Votre Majesté, comment l'entend-elle?

Il y avait là sur une table ronde une carte d'Europe, d'une immense grandeur. L'empereur la prit par l'un des bouts et, la déroulant ainsi par un geste plein de grâce, il la jeta sur la table avec une sorte de nonchalance et dit à Lucien :

— Choisissez le royaume qui vous plaît et je vous engage à l'instant ma parole de frère et d'empereur de vous le donner et de vous y maintenir. Car aujourd'hui je marche sur la tête de tous les rois de l'Europe, entendez-vous!

Il s'arrêta et, regardant Lucien avec une admirable expression :

— Lucien, vous pouvez partager avec moi ce pouvoir que j'exerce sur des hommes inférieurs. Il ne faut pour cela que marcher dans la route que je vous ouvrirai pour maintenir et établir mon système, le plus vaste et le plus beau qu'un homme ait jamais conçu. Mais pour qu'il reçoive son exécution, il faut que je sois secondé, et je ne puis l'être que par les miens. De mes frères, il n'est que vous et Joseph qui puissiez me servir efficacement. Louis n'est qu'un entêté et Jérôme un enfant sans capacité. C'est donc sur vous que se portent toutes mes espérances. Voulez-vous les réaliser?

— Avant d'aller plus loin dans cette explication,

répondit Lucien, je dois vous prévenir que je ne suis point changé. Mes principes sont toujours les mêmes qu'en 1799 et en 1803. Je suis ici, près de Napoléon, empereur, ce que j'étais sur ma chaise curule le 18 brumaire. Maintenant, mon frère, c'est à vous de voir si vous voulez poursuivre.

— Ce que vous dites là est absurde, dit Napoléon en levant les épaules, autre temps, autre direction à donner aux idées. C'est bien le moment de venir parler de vos utopies de république ! Il faut comprendre mon système, vous dis-je, marcher dans mes voies et demain je vous fais le chef d'un grand peuple. Je reconnais votre femme pour ma sœur. Je la couronne comme vous, je vous fais le plus grand de l'Europe, après moi, et je vous rends toute mon amitié, mon frère, ajouta-t-il après avoir parlé avec emphase, d'une voix caressante et douce, de cette voix que je n'ai connue qu'à lui et dont les cordes fortes et moelleuses vous remuaient le cœur à le faire palpiter.

Cet homme était une séduction tout entière. Lucien tressaillit en l'écoutant. Il devint pâle, car il l'aimait.

— Je ne me *vends pas*... dit-il d'une voix émue. Écoutez-moi, mon frère, poursuivit-il d'une voix altérée, écoutez-moi, car cette heure est bien importante dans votre vie comme dans la mienne. Je ne veux pas être *votre préfet*. Si vous me donnez un royaume, je veux le régir selon mes idées, selon ses besoins surtout. Je veux que les peuples dont je serai le chef ne maudissent pas mon nom. Je veux qu'ils soient heureux et honorés, et non pas esclaves enfin comme ils le sont en Toscane et dans toute l'Italie. Vous-même, vous ne devez pas désirer trouver en votre frère un lâche complaisant qui, pour quelques douces

paroles, vous vende le sang de ses enfants. Car un peuple, après tout, n'est autre chose qu'une grande famille dont le chef doit compte à Dieu de chacun de ses membres.

L'empereur regarda Lucien avec les sourcils froncés et toute l'apparence du plus profond mécontentement.

— Pourquoi donc alors venir vers moi ? dit-il enfin brusquement, car si vous êtes entêté, je le suis, vous le savez, pour le moins autant que vous. Hum ! République ! Vous n'y songez pas plus que moi. Pourquoi l'aimeriez-vous, d'ailleurs ? C'est comme Joseph qui s'avise l'autre jour de m'écrire une lettre incroyable, pour que je lui laisse faire sa *besogne de roi*, me dit-il, tranquillement. Il ne lui manquerait plus vraiment que de rétablir la *haquenée !*

Et il levait les épaules en souriant avec mépris.

— Pourquoi non, dit Lucien, si cela était utile aux intérêts du pays? C'est une absurdité, à la bonne heure, mais si la chose eût été bonne pour Naples, Joseph eût très bien fait d'insister pour le faire.

Napoléon eut alors plusieurs mouvements qui se succédèrent sur son visage et lui donnèrent un aspect étrange.

Il marcha très rapidement répétant avec un accent qui révélait une vive émotion intérieure :

— Toujours le même, toujours le même !

Et se tournant tout à coup vers son frère, il cria d'une voix tonnante en frappant de son pied la dalle de marbre de la galerie :

— Mais encore une fois, monsieur, pourquoi donc alors êtes-vous venu vers moi ?... pourquoi toutes ces contestations ? Vous devez m'obéir comme à votre

père, comme au chef de votre famille; et pardieu vous ferez ce que je veux?

Lucien commençait à s'échauffer et toute la raison qu'il s'était promis d'avoir commençait à s'épuiser; car elle était bien orageuse, cette entrevue qui devait décider non seulement de son sort à venir, mais de celui de l'Europe peut-être. Car comment présumer ce qui serait arrivé si cet homme vraiment supérieur eût été roi d'Espagne, ou de Prusse, ou de Pologne, par exemple?

— Je ne suis pas votre sujet, s'écria-t-il à son tour et si vous croyez m'imposer votre joug d'airain, vous vous trompez. Jamais je n'y courberai ma tête! Et rappelez-vous — écoutez bien ceci — rappelez-vous ce que je vous dis un jour à la Malmaison[1]!...

Un long silence, un silence effrayant, presque si-

[1] La scène que Lucien rappelait eut lieu à la Malmaison, peu de temps avant que l'empire fût proclamé, mais il était déjà connu dans la famille et les querelles amenées par le mariage de Lucien en prenaient une teinte d'autant plus sombre que Napoléon se voyait trompé dans ses calculs relativement à Lucien, dont il comptait faire un de ses plus puissants *lieutenants*. Lucien, qui avait espéré voir renaître les beaux jours du Forum et qui ne voyait que ceux ramenés par Auguste, fut terrible dans ses reproches; il dit à l'empereur qu'il lui avait manqué de parole, qu'il avait agi avec *déloyauté* envers lui; enfin, la discussion devint une querelle, puis une dispute des plus vives.

— Vous voulez tuer la république! s'écria Lucien en fureur, eh bien, *assassinez-là!* Élevez-vous sur son cadavre et sur celui de ses fils... Mais, écoutez bien ce qu'un d'eux vous prédit. Cet empire que vous élevez par la force, que vous soutiendrez par la violence, eh bien, il sera abattu par la violence et par la force. Et vous-même vous serez brisé ainsi!

Et saisissant un écran qui était sur la cheminée, il le brisa d'une main tremblante de rage. Puis, comme s'il eût voulu

nistre, suivit cette explosion d'une généreuse colère. Les deux frères étaient là en présence l'un de l'autre, séparés seulement par la table sur laquelle était cette Europe, jouet de l'ambition capricieuse de Napoléon. Il était fort pâle. Ses lèvres serrées, la teinte presque livide de ses joues révélaient une vive commotion intérieure. Il lançait à Lucien des regards furieux, tandis que la belle physionomie de celui-ci devait être admirable dans ce moment d'orage. Ce fut l'empereur qui rompit le premier le silence. Il avait maîtrisé son agitation et ce fut même avec calme qu'il dit à son frère :

— Vous réfléchirez à tout ce que je vous ai dit, Lucien. La nuit porte conseil. Demain j'espère vous voir plus raisonnable dans l'intérêt de l'Europe, si ce n'est dans le vôtre au moins. Bonsoir et bonne nuit, mon frère.

Et il lui tendit la main. Lucien la prit et la serra avec émotion, car son âme est susceptible des plus vives et des plus fortes impressions, et la pensée qui le dominait en ce moment était de nature à en provoquer de bien profondes.

— Bonsoir et bonne nuit, mon frère, répéta-t-il en retenant la main de Napoléon dans les siennes. Adieu!

— A demain! lui dit l'empereur.

Lucien fit un signe de tête, voulut parler, puis, ouvrant la porte, il s'élança hors de l'appartement, remonta dans la voiture où l'attendaient ses amis, et partit à l'heure même de Mantoue.

Il ne revit son frère qu'aux jours de son malheur.

rendre sa colère plus sensible encore, il prit sa montre, la jeta à terre et la brisa du talon de sa botte en répétant :

— Oui, brisé, broyé ainsi!

TABLE

DU SIXIÈME VOLUME

CHAPITRE PREMIER

Portrait de Madame mère. — Walter Scott. — Son *Histoire de Napoléon*. — Elle est fausse. — Sa réponse au maréchal Macdonald. — Les amis et les ennemis. — On ne peut contenter tout le monde. — Galerie de tableaux ouverte avant l'exposition. — Toilette de Madame. — La duchesse de Chevreuse. — Jugement de Madame. — L'hôtel de Luynes. — Paoli et Pozzo di Borgo, ou les ennemis. — Vie retirée de Madame. — Conduite des ministres. — Torts de l'empereur. — Junot dans les Apennins. — Maison de Madame. — C'est aujourd'hui le ministère de la guerre. — Anciens souvenirs. — La maréchale Soult. — Maison d'honneur de Madame mère. — M^me^ de Fontanges. — M^me^ de Fleurieu. — Les vieux mentons et les vieux nez. — M. de Fleurieu tuant les perdrix au vol sans fusil. — M^me^ de Bressieux. — M^me^ de Saint-Pern. — Son portrait. — M^me^ Dupuis. — M^lle^ de Launay. — Son portrait. — Les chambellans et les écuyers. — M. de Beaumont. — Son portrait. — M. de La Ville. — Son portrait..... 1

CHAPITRE II

Premier quadrille à la cour. — Costumes. — *Les hommes empanachés*. — La comtesse de S... M... — Aventure

du châle. — Les perroquets de cachemire. — L'affront. — Mme Hamelin. — Le châle volé se promenant sur les épaules d'une autre. — Naples et la violation de traité. — Discours de l'empereur. — Ouverture des Chambres en 1806. — Paroles remarquables de Napoléon. — Les porte-drapeaux amovibles. — Tronchet et Target. — Mort de Tronchet. — Son portrait..... 28

CHAPITRE III

Plaisirs prolongés de l'hiver en 1806. — Bonne humeur de l'empereur. — Les bals et les distractions. — Le *galop* de Napoléon. — Mon départ pour l'Italie. — Correspondance de Russie. — Mme Demidoff. — Mme Dewoff. — Mme Zayoncheck, aujourd'hui vice-reine de Pologne. — Notre intimité. — Son portrait. — Prince Joseph Poniatowski. — Joseph Bonaparte, roi de Naples. — *Le roi de Mortefontaine.* — Les trois sœurs. — Mot de Napoléon. — *L'héritage du feu roi notre père* 55

CHAPITRE IV

Arrivée de Junot à Paris. — Silence et conduite de l'empereur. — Bruits de Paris. — Le prince Louis roi de Hollande. — Questions de Napoléon. — Parme et les jésuites. — Le jeune protégé et le confesseur. — Visite au collège des jésuites. — Le fou. — Le cachot. — Le *nouveau Ravaillac.* — Les imprécations. — *Monseigneur le gouverneur.* — Les soldats *gardes-malades.* — Renvoi des jésuites. — La princesse de Parme. — M. de Talleyrand, prince de Bénévent par l'empereur. — M. de Talleyrand *grâcié* par la Convention. — Générosité de Mme de Staël..... 76

CHAPITRE V

Junot est gouverneur de Paris. — Paroles de l'empereur. — Paris *la plus grande des villes.* — La Russie et ses préliminaires. — Sainte-Euphémie et le général Reynier.

— Gaëte et Masséna. — Les douze maires et le préfet de Paris. — Émotion de Junot. — Extrait des minutes de la secrétairerie d'État rapporté. — Junot est nommé à la 1re division militaire. — Lettre de Berthier. — Le collier de perles et le collier de diamants. — Refus. — La corbeille de fleurs et le *déjeuner de porcelaine*. — Démarche honorable, pour Junot et moi, des douze maires et du préfet. — Mot de M. de Narbonne. — *Madame la gouverneuse*. — Bonté de l'empereur. — Départ pour Pont. — Mort de Mme de Saint-Pern. — *Chapatte*. — Son histoire. — Danger des romans. — La femme de chambre *modèle*. — Le mariage forcé. — Le séducteur. — Mort de *Chapatte*. — Le château de Pont..... 89

CHAPITRE VI

M. Millin. — Son portrait. — L'homme de bien et les *plumes de paon*. — Le prince Louis, roi de Hollande. — Le jeune prince et la fable. — *Les grenouilles qui demandent un roi*. — Belle conduite du prince Louis. — Jérôme Bonaparte. — Mlle Patterson. — Portraits de plusieurs personnes de la cour impériale. — Mot du comte Louis de Narbonne. — L'homme à la grande bouche. — Joseph Bonaparte. — Départ pour Naples. — Portrait du prince. — La reine Julie. — Son portrait. — Le roi de Mortefontaine. — Mme Murat. — Son portrait. — Sa cour. — Mme Adélaïde de La Grange. — Mme Lambert. — Mme de Beauharnais. — M. et Mme de Cambyse. — *Le roi et la reine de Perse*. — MM. de La Grange. — M. d'Aligre. — Projet de mariage. — Histoire d'un vieil émigré. — Le râtelier et les 100 guinées. — Talma, dentiste..... 124

CHAPITRE VII

Mon retour de Pont à Paris. — Changements très remarquables. — Mort de M. Fox. — Réflexions à ce sujet. — M. Burke. — M. Pitt. — La France et sa *banqueroute*.

— Les Juifs. - - *Le grand sanhédrin.* — Guerre avec a Prusse. — Victoire de Marmont en Illyrie. — Proclamation du prince de la Paix en Espagne. — Singulières expressions de cette pièce. — Ses suites..... 150

CHAPITRE VIII

Révolution de Saint-Domingue. — Exécution de Verrier. — Lettre de l'empereur à Junot. — Lettre de Junot. — La reconnaissance. — Les robes anglaises. — *Dites cela à Mme Junot.* — La question de vie et de mort. — Les notes de Junot. — Le général Vandamme. — Berlin et l'officier français. — Joies et plaisirs de Paris. — Le Raincy. — Madame mère. — Déjeuner au Raincy. — Les deux plus heureuses mères de France. — La grande-duchesse de Berg chassant le cerf..... 204

CHAPITRE IX

Fêtes données par les ministres pendant l'hiver de 1807. — Esquisse sur Mme de Regnault. — Mot de Napoléon. — Mme V... — M. et Mme de Bouillé. — Maladie de Mme Junot, mère du général. — Sa mort. — Lettres de l'empereur, de Berthier et de Duroc à Junot..... 230

CHAPITRE X

L'armée cantonnée. — *Le Franconi* de l'armée. — Les panaches. — L'impératrice et le prince Eugène. — *L'empereur est mort! vive l'empereur !* — La succession d'une couronne. — La princesse Caroline et le grand-duc de Berg. — Le gouvernement de Paris mystifié. — Cambacérès *devin.* — Bataille d'Eylau. — Les pieds dans le sang. — *On les égorgea tous!* — Guerre de Lannes et de Murat. — C'est un pantin! — Tous les Français sont braves. — Le coq empanaché. — *Le luron* et le maréchal de France. — Le frère d'armes *doré comme un calice.* — *Allons, trime!* — Murat et l'empire..... 255

CHAPITRE XI

Succès en Russie. — Les juifs et le grand sanhédrin. — Plus de polygamie. — L'impératrice et les patiences. — La prédiction. — La grande-duchesse de Berg. — Visite extraordinaire. — Le chambellan de la princesse Pauline. — La saint Joseph et le 19 mars. — La comédie. — Mme de Champagny. — Mme de Barral. — Mme de Bréhan. — Mme de Chambaudoin. — Maison de la princesse. — Le *Barbier de Séville* et le couplet de fête. — Lolo Dubourg..... 275

CHAPITRE XII

Campagne de 1807. — L'Espagne. — Don Eugenio Izquierdo. — L'hôte complaisant. — Le résultat. — L'enfant de l'amour, chez Madame, duchesse de Berry. — Faux calcul. — M. d'Araujo. — Le marquis d'Alorna. — Soupers avec la sainte Vierge. — Le sorcier. — La prédiction. — L'enfant assassiné. — Superstition. — Lettre de M. d'Araujo. — Liste des défenses de l'Inquisition. — Le diable prédicateur..... 302

CHAPITRE XIII

Visite de l'archichancelier. — Le nouveau duc. — Les douze pairs de Charlemagne. — La gloire et l'honneur de notre belle France. — Les récompenses nationales. — Faux jugement sur Napoléon. — Kalkreuth et les huit cents pièces de canon. — Mustapha et les janissaires. — Révolution dans le sérail. — La nouvelle duchesse. — L'huissier et la parole *coupée*. — Mme Fabre de l'Aude. — Le *vingt-cinquième* enfant. — Le diamant volé. — M. de Cramayel. — Le roi directorial. — La femme de bon conseil et la méchante tante. — Le neveu maître de guitare. — Arrêt de mort de la Péninsule. — La proclamation du prince de la Paix. — Don Eugenio Izquierdo. — La reine d'Étrurie. — Le général O'Farill.

— La reine bossue et déhanchée. — Le roi de cinq ans. — La promenade en voiture. — Le marquis de la Romana. — Sa pensée sur l'empereur. — Sa défection. — L'officier transfuge. — Le suicide..... 324

CHAPITRE XIV

Mort du prince Louis. — Ressemblance physique et morale. — Incendie du vaisseau amiral l'*Orient*, raconté par Napoléon. — Dévouement sublime du fils de Casabianca. — La reine Hortense aux Pyrénées. — Portraits. — Napoléon est *moins Corse* qu'on ne le pense. — Le général Levavasseur apporte le traité de paix avec l'Angleterre. — Sa femme accouche de 24,000 platines.... 341

CHAPITRE XV

Continuation de la campagne de 1807. — L'oreille de l'empereur frisée par un boulet. — Mot de Napoléon au maréchal Lannes. — Les Russes sont de vaillants soldats. — Friedland. — L'empereur au pied d'un arbre. — Le pain de paysan. — *Il est bon.* — Partage de gloire. — Le maréchal Ney, vraiment le *brave des braves*. — *Travestissement* d'un champ de bataille. — M. Gros. — La veuve du soldat. — Léonard Bondieu. — Le mort-vivant. — La pauvre mère. — L'orpheline — Léonard Bondieu coiffé d'un mort. — Le prisonnier, jardinier, amoureux et mari. — Les Russes à barbe. — Retour en France. — Douleur et folie... 370

CHAPITRE XVI

Prise de Kœnigsberg par le maréchal Soult. — Paix de Tilsitt. — Waterloo, à propos d'un bal chez Louis-Philippe. — Ce que me dit en 1814 l'empereur Alexandre sur son entrevue avec Napoléon sur un radeau à Tilsitt. — Quelle était la condition des femmes il y a quarante ans. — La reine de Prusse recherche les bonnes grâces

de l'empereur. — Humiliation de la Prusse. — Ce que l'empereur aurait dû faire pour la Pologne..... 387

CHAPITRE XVII

Retour de l'empereur. — M. de Fontanes. — *Napoléon pleurant sous la tente.* — L'empereur vraiment le père du peuple. — Charges et impôts diminués. — La duchesse d'Angoulême. — Ma reconnaissance. — Junot et l'empereur. — Conversation pénible. — Je l'avais prévue. — *Mme Murat est une sotte.* — La livrée rouge. — Murat. — *Le duel au pistolet.* — Le frère d'armes dénonciateur. — Le vieil ami de l'armée d'Italie. — Le cardinal Maury. — Le joli troupeau. — L'ambassadeur de Perse. — La soutane sans poche. — *L'espérance, la foi et la charité.* — M. de Brockhausen, ambassadeur de Prusse. — Corneille et Racine. — Jugement de l'empereur. — Discussion avec le cardinal Maury. — Le grand Condé et Sertorius. — *Les brouillons et l'ergoteur....* 409

CHAPITRE XVIII

Les yeux de la maréchale Ney. — L'ambassadeur de Perse à la cour. — Il est malade. — M. Jaubert et M. Bourdois. — Pantomime originale, dont M. Barbé Marbois est le principal personnage. — Un président est presque entraîné en certain lieu. — Lavalette et Marmont. — Tristesse prophétique de ce dernier. — Messe de minuit. — L'empereur nous donne une leçon. — Ses émotions à l'aspect de l'élan national qui se déploie au 15 août. — Ce qu'il dit du maréchal Ney et du prince Eugène. — Anecdote. — M. d'Alleaume. — Fête donnée à l'Hôtel-de-Ville. — L'armée continue à vaincre. — Proclamation. — Junot est nommé commandant de l'armée de la Gironde. — Quelle en est la cause.... 433

CHAPITRE XIX

Mme de Caraman marraine. — Lettre de Duroc. — La princesse de Wurtemberg au Raincy. — *Réchaud* suc

ce-seur de Vatel. — La duchesse *Grognon* et la princesse *Gracieuse*. — Arrivée de la princesse Catherine de Wurtemberg. — Son portrait. — *La future belle-sœur* entourée de Français. — Mme de Luçay. — Son portrait. — Les révérences et le *Bourgeois gentilhomme*. — Mme de Brignolé. — Son portrait. — M. *Séra* le Génois. — Mme Octave de Ségur. — Son portrait. — Mme Philippe de Ségur. — Son portrait — Mme Oscar de Bonneval. — Son portrait. — Mme Amédée Pichot. — Son portrait. — M. de Viloutreys. — M. Auguste de Talleyrand. — Le maréchal Bessières. — M. de Bausset — *Le collet monté*. — *La parole un peu gaie*. — Le déjeuner royal. — L'ambassadeur dieu Terme. — La promenade en calèche. — La querelle d'étiquette. — La dame du Palais et la dame de Madame mère. — La princesse sans chemise. — Le prince *polygame*. — La robe de moire et les gros bras. — Inquiétude sans amour. — *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* Mme Lallemand. — Souvenirs de Baltimore. — Le cardinal Maury. — Entrée du prince Jérome..... 459

CHAPITRE XX

Entrevue de Jérome Bonaparte avec la princesse Catherine. — Accablement de Junot. — Le comte Louis de Narbonne. — Intrigues de cour. — Recherches de M. Crawfurt sur le Masque de Fer. — Un bal chez Mme la duchesse de Luynes. — *Venez m'embrasser*. — Mme Zayoncheck. — Je me promène en souliers de satin blanc et en jupon de batiste. — Pourquoi. — Une tache verte sur ma robe de bal. — Mot du duc de Laval. — Mme de Balbi. — Le comte de Provence n'est pas un César. — Mme de Flamarens et les cinq cents louis d'or 491

CHAPITRE XXI

Suite des anecdotes relatives à Mme de Balbi. — Cette dame écrit à M. de Narbonne. — Farcy, tome second

de l'*Intimé* et de *M. Loyal.* — *C'est de la part de madame la comtesse... vous savez...* — M. de Narbonne est poursuivi jusqu'au Théâtre-Français et chez Mme la baronne de Staël. — On me donne un bon conseil. — Mlle Dillon, aujourd'hui femme du général Bertrand. — Fin de mon récit à l'empereur à propos du bal de la duchesse de Luynes. — *C'est bien extraordinaire*..... 521

CHAPITRE XXII

Départ de Junot. — Ses discussions avec le ministre de la guerre, général Clarke. — *La trahison est toujours méprisable.* — Napoléon n'a jamais estimé Clarke. — L'empereur autorise Junot à correspondre directement avec lui. — Mauvaise organisation du service de l'armée de la Gironde. — Junot perd un bracelet. — Lettre de Clarke. — Junot en est profondément offensé. — L'empereur donne *un savon* au ministre de la guerre. — Nouvelle lettre. — Junot y est qualifié de *Votre Excellence.* — Le prince de la Paix. — Ses protestations de dévouement..... 530

CHAPITRE XXIII

Dégoûts et ennuis éprouvés par Junot. — La jalousie et l'envie se déchaînent contre lui. — *Sac de mille francs.* — Impartialité de l'auteur de ces Mémoires. — Les assassinats. — Le général Thiébault. — Charles X à l'exposition de 1827. — Instructions secrètes relatives à la campagne de Portugal. — Les généraux Loison, Laborde, Quesnel, Cazotte, Kellermann. — Manque de subsistances pour l'armée. — Ce que les soldats eurent à souffrir dans cette campagne. — Lettre de Junot sur ce sujet. — Erreurs du colonel Napier..... 545

CHAPITRE XXIV

Fêtes à Fontainebleau. — Nouvelles amours. — Bruits de divorce. — Promenades solitaires. — L'empereur à

Mantoue. — Lucien et l'entrevue. — Le royaume à choisir. — Le frère *empereur* et le frère républicain. — L'utopie. — Je ne me *vends pas* ! — L'écran brisé et la montre écrasée. — *Vous serez ainsi.* — Belle conduite de Lucien..... 565

FIN DE LA TABLE DU SIXIEME VOLUME.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). (France). — 66.2.23